ALBUM

DE LA

COLONIE FRANÇAISE

AU CHILI

Cette œuvre a pour but de faciliter le rapprochement des Membres de la Colonie; la faire connaître au dedans et au dehors du pays et démontrer par une scrupuleuse statistique le rôle important qu'elle remplit au Chili.

ÉDITEUR & PROPRIÉTAIRE

M. VEGA E.

SANTIAGO DU CHILI
IMPRIMERIE ET LITHOGRAPHIE, FRANCO-CHILIENNE
64, RUE ESTADO, 64

1904

M. VEGA E.

ÉDITEUR & PROPRIÉTAIRE

Dédicace

A Monsieur Girard de Rialle

MINISTRE PLÉNIPOTENTIAIRE DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE
AU CHILI

Monsieur le Ministre,

J'ai l'honneur de vous dédier l'Album de la Colonie Française au Chili. Je vous prie de l'accepter comme témoignage de ma profonde gratitude.

Veuillez agréer, Monsieur le Ministre, l'assurance de mes sentiments les plus respectueux.

M. Vega C.

Santiago, 15 Mars 1903.

LÉGATION
DE LA
RÉPUBLIQUE FRANÇAISE
AU CHILI

Santiago, le 16 Mars 1903.

MONSIEUR:

Vous me faites l'honneur de me dédier l'Album de la Colonie Française au Chili, après m'en avoir communiqué le plan et le programme. Je vous suis infiniment reconnaissant de l'aimable intention que vous avez de m'associer ainsi à l'œuvre que vous vous proposez d'entreprendre et je vous en remercie.

La partie historique de votre publication me paraît devoir présenter un vif intérêt non seulement au point de vue didactique mais encore au point de vue pratique; elle montrera, en effet, la part importante que nos compatriotes ont prise depuis plus d'un siècle au développement intellectuel et matériel du beau pays que nous habitons; elle encouragera nos contemporains de France et du Chili à ne négliger aucun effort pour maintenir et même accroître encore davantage leur action sur un peuple de culture latine.

En vue d'atteindre le même objectif, je ne considère pas comme moins important le tableau que vous voulez tracer de la situation économique et industrielle des Français au Chili; vous ferez voir ainsi ce qu'ont produit ici le travail et les capitaux de nos concitoyens et par là vous indiquerez les voies à suivre dans le même sens.

Avec mes vœux bien sincères pour le succès de votre entreprise, recevez, Monsieur, l'expression des mes sentiments les plus distingués.

Girard de Rialle.

Avertissement au lecteur

Il m'a fallu lutter contre de grandes difficultés, pour livrer en temps voulu cet ouvrage à la publicité, et obtenir, avec toute l'exactitude requise, la quantité de minutieuses données qu'il renferme. Par le résultat obtenu, je crois avoir rempli une lacune qui méritait de l'être, en considérant la puissante influence que la Colonie Française a exercée sur le progrès du Chili, dans toutes les branches de l'activité humaine.

L'intention qui inspire cet ouvrage est *patriotique* et *utilitaire*. Elle est *patriotique* en ce sens que, réunissant dans un ALBUM tout ce qui se rapporte à la Colonie Française, j'ai voulu retirer de l'oubli et montrer les grands services qu'ont prêtés à ce pays tant de Français qui en ont fait leur seconde patrie; ces services, comme on pourra le voir dans tout le cours de l'ALBUM, embrassent toutes les branches du progrès: science, industrie, agriculture, commerce, instruction, arts, etc.

Cet ouvrage a également, ai-je dit, un but *utilitaire* car il fomentera les intérêts de la Colonie Française en la faisant apprécier au dedans et au dehors du Chili; il démontrera le rôle important qu'elle a rempli dans cette jeune République et, enfin, ce travail pourra aider au rapprochement de ses membres.

Cet ALBUM permettra aux Français de se mieux connaître, il donnera, ici comme en France, l'idée la plus exacte possible de ce qu'ils ont su faire et créer.

Il démontrera les résultats de leurs efforts et de leurs succès; en un mot, il reflètera l'importance sociale, scientifique, commerciale, artistique et industrielle que, grâce aux connaissances et à l'énergie française, la colonie s'est acquise dans ce pays hospitalier.

Il est bien entendu que le mérite d'un pareil labeur est l'exactitude de ses informations. A ce sujet, je puis dire que tous les renseignements contenus ici ont été recueillis avec les soins les plus consciencieux, et que je n'ai reculé devant aucun obstacle pour atteindre la plus grande somme de véracité et de perfection: Pendant de longs mois, Mr. E. Harcq fut chargé de parcourir la côte, du Nord au Sud, et son intelligence jointe à un véritable intérêt pour sa mission, me sont une garantie suffisante de l'exactitude des matériaux qu'il a recueillis.

Si le lecteur trouve dans ces pages quelque vide ou quelque défaut, il voudra bien me le pardonner en égard à la bonne volonté et à la sincérité avec lesquelles j'ai procédé dans la rédaction de l'ouvrage.

Avant de terminer ces courtes lignes, j'ai un devoir bien doux à remplir: celui de remercier M. Goffi, propriétaire de l'Imprimerie Franco-Chilienne, des services de toute nature qu'il m'a rendus pour mener à bonne fin mon entreprise, et des soins qu'il a apportés dans la typographie de cet ALBUM, ce qui est un éloquent témoignage de sa sollicitude; grâce à tout cela, j'ai pu obtenir un travail vraiment européen.

C'est avec la plus grande satisfaction que je témoigne ici ma sincère gratitude à M. Eugène Chouteau, l'auteur de l'intéressant aperçu historique, *La France au Chili*, qui forme la première partie de l'ALBUM et qui a eu l'exquise amabilité de nous offrir (en résumé) la primeur d'un laborieux travail destiné à une publicité ultérieure.

Enfin, je ne saurais oublier MM. Charles Porter, Evariste Paul Duclos et Gaston Lavergne, qui ont collaboré d'une façon d'évouée à la rédaction ni, en général, toutes les personnes qui m'ont prêté leur précieux concours pour recueillir les matériaux qui composent ce livre.

Puisse ce fidèle exposé de la Colonnie Française au Chili circuler de main en main parmi elle, lui prêter des services, fomenter son union, et raviver encore, si cela est possible, tous les devoirs qu'impose l'honneur d'être Français.

C'est le seul désir et l'unique ambition de l'Éditeur.

M. Vega E.

LA FRANCE AU CHILI

PROFILS ET BIOGRAPHIES

DEUX MOTS

Ces notes n'étaient pas destinées à paraître dans cet *Album*. Au moment où je me disposais à les envoyer à Paris pour les y faire imprimer, je reçus la visite d'un compatriote, qui m'apportait le *Programme* de l'Album de la Colonie Française au Chili en 1903. Après en avoir pris lecture:

—Tiens, dis-je, vous vous êtes approprié mon bien, sans mon consentement.

—Comment cela?

—Mais, oui, le *Résumé Historique* de votre Programme m'appartient.

—Voyez plutôt, il figure dans l'ouvrage que voici.

—¡Ah! me répondit-il, à son tour, en le feuilletant, ce manuscrit ferait bien notre affaire. Je venais justement vous prier de collaborer à notre œuvre.

Ce qui précède demande une explication.

Le *Résumé* en question fut écrit, sur ma demande, en 1883, par Benjamin Vicuña Mackenna, et publié dans *La Colonie Française*, que je venais de fonder à Valparaiso.

Voici ce que je disais à mes lecteurs, dans le premier numéro de mon journal: «M. B. Vicuña Mackenna a eu la galanterie d'accéder à nos désirs, en nous envoyant un article, que nos abonnés liront, nous n'en doutons pas, avec un vif intérêt. L'*Histoire des Français au Chili*, titre de ce travail, est vraiment curieuse. Nous avions écrit nous-même un article sur le même sujet, que nous allions insérer dans *La Colonie*, lorsque nous arriva, fort à propos, celui de M. Vicuña, écrit en *français*, et que nous avons reçu 24 heures après que prière lui avait été faite de vouloir bien collaborer à «La Colonie.»

«Nous avons peut-être employé plus de temps à le lire, ou plutôt à le déchiffrer, que lui à l'écrire et ceci n'étonnera personne, quand on saura que l'Alexandre Dumas de l'Amérique écrit avec une rapidité si vertigineuse que son écriture, presque illisible, fait le désespoir des compositeurs.»

Le *Mercurio*, ayant trouvé l'article fort intéressant, me pria d'en faire la traduction en espagnol.

«C'est le monde renversé, disait, à ce sujet, Roman Vial, dans les *Faits divers* de ce journal, ce sont les Chiliens à présent qui écrivent en français et les Français en espagnol.»

Pour en revenir à mon aimable compatriote, j'acceptai sa proposition.

J'ai été obligé de faire bien des coupures, de retrancher, deci, delà, bien des détails et de supprimer bien des réflexions, qui s'adressaient à un autre genre de public. J'ai puisé un peu partout.

J'ai repris aussi mon bien où je l'avais semé, où je l'ai retrouvé. On ne collabore pas pendant trente ans aux journaux d'un pays sans y laisser quelques traces. Il m'a été impossible de citer à chaque instant la source de beaucoup de renseignements. J'espère qu'on ne me traitera pas de plagiaire, si je me pare quelquefois des dépouilles d'autrui. Un assez grand nombre d'auteurs étrangers, qui se sont occupés du Chili, ont pillé à droite et à gauche, dans les journaux du pays, pour que je me prive d'user, le cas échéant, du droit de représailles.

J'ai parlé comme j'ai senti.

J'ai écrit sans amertume. Victime de l'injustice, j'ai tâché à rendre justice à tous. Ayant beaucoup souffert, je me suis surtout étudié à ne faire souffrir personne.

Bien que je n'aime guère à critiquer, parfois je m'y suis vu contraint, mais je l'ai fait sans violence. La haine n'est point entrée dans mon cœur. Je ne connais point l'envie, ce bourreau de l'esprit.

Je me suis toujours réjoui, j'ai même été fier du succès de mes compatriotes.

Je crois avoir rendu, tant ici qu'en Europe, quelques services au Chili. En dehors de la presse du pays, je n'ai jamais reçu un mot d'encouragement officiel, c'est dire que je n'ai pas touché le prix de mes trente ans de services dans l'enseignement. Mon opinion sur ce pays-ci doit donc être considérée comme impartiale. En tout cas, ce n'est pas l'intérêt qui m'a fait parler. Sur la fin de ma carrière, après quarante ans de résidence au Chili, j'aime à croire que mes concitoyens indulgents pardonneront à un vieux Français ce retour sur lui-même.

Si, d'après l'*Aiglon*, du Ferrocarril, le Chili est la terre de l'oubli, nous, Français, qui habitons ce beau pays, où, pour la plupart, nous avons formé un foyer, ne l'oublions pas. Après tout, la vie y est large, les habitants sont hospitaliers et bienveillants, et, si nous voulons qu'on nous y pardonne nos défauts, commençons par fermer les yeux sur les défauts d'autrui.

Du reste, nous devons aimer tous les peuples. Tous ont des travers et des qualités.

Ne voyons chez eux que ces dernières. N'ayons pas l'épiderme trop sensible. Que la critique ne nous exaspère pas, au contraire, qu'elle nous instruise. Les ennemis! mais c'est là notre fortune, et il n'y a que les sots qui n'en aient pas. (1)

Ne préférons pas une épigramme bien tournée à une sèche vérité.

Ayons présent à la pensée qu'un bon mot n'a jamais tenu lieu d'un argument, et que la question, en toutes choses, n'est pas d'avoir des idées françaises ou autres, mais avant tout des idées justes.

C. Wiener, dans son beau livre sur le Chili, a peut-être trop sacrifié à l'esprit et outré les louanges, mais mieux vaut encore pécher de ce côté-là.

André Bellessort, écrivain remarquable, a dépassé les bornes de la critique et s'est trop attaché à la description des officines de salpêtre d'Iquique.

Son livre *La Jeune Amérique*, malgré son mérite littéraire réel, n'est point fait pour nous gagner des prosélytes.

Max O'Rell, ah! c'est autre chose.

Il n'a pas visité le Chili que je sache; c'est dommage. Tout en critiquant les Anglais, c'est l'auteur qui a fait aimer le plus la France en Angleterre et vice versa. (2)

John Bull et son île, Les Chers voisins! La Maison John Bull et Cie., sont des petits chefs-d'œuvre de critique amusante, de verve gauloise, d'observations judicieuses.

Sir Thomas Hesketh, Anglais d'une vaste érudition, me disait, à mon retour d'Europe, à bord de l'*Iberia:* «Tout ce que dit Max O'Rell est la vérité. En France, vous devriez lui élever une statue. C'est lui qui contribuera le plus au rapprochement de la France et de l'Angleterre. Si, un jour, il y a une entente cordiale, comme je l'espère entre les deux nations, c'est à lui que nous le devrons.»

«A l'étranger, disait dernièrement M. Loubet, on nous apprécie plus que nous ne nous apprécions nous-mêmes.»

Max O'Rell démontre cette assertion dans ses ouvrages.

Les Français qui vivent à l'étranger ont un double devoir à remplir: éclairer la France, ainsi que leur patrie d'adoption, sur leurs vertus et leurs fautes mutuelles.

Aujourd'hui qu'un courant de sympathie se produit un peu partout en faveur de la France, profitons-en, pour prouver, par notre altruisme, que nous méritons la distinction dont nous sommes l'objet; faisons voir dans l'adversité, supportée noblement et sans nous plaindre, que le peuple qui fut naguère l'arbitre de l'Europe est digne de l'avoir été.

E. C.,

Rancagua, 1903.

NOTA.—Dans la voie où je m'engage, il est bien difficile de ne point faire de faux pas, soit qu'ils résultent de mon inattention, ou de celle des imprimeurs.

Il ne serait pas étonnant non plus qu'après 40 ans de séjour au Chili, quelque hispanisme se glissât sous ma plume. Ajoutez à cela que la plupart de mes documents sont en espagnol.

(1) Max O'Rell.

(2) «J'ai lu votre *John Bull et son Ile*, disait un jour Renan à Max O'Rell, et, bien que j'aie ri de bon cœur de toutes ces excentricités que vous décrivez si bien, votre volume m'a fait aimer les Anglais davantage.»

I

Les Gaulois, dont l'histoire se perd dans la nuit des temps, étaient un peuple remuant et inquiet, avide d'expéditions lointaines, de combats, de nouveautés. Marseille était déjà célèbre cinq cents ans avant J. C. Il faut lire *l'Histoire générale* de Polybe pour se former une idée du caractère de nos aïeux.

«La crainte des Gaulois, dit cet historien, 200 ans avant J. C., a plus d'une fois ému, non seulement la Grèce ancienne, mais encore la Grèce de nos jours. Cela a été pour moi un nouveau motif de présenter, bien que rapidement, en remontant jusqu'aux temps les plus reculés, l'histoire de ces Barbares (L. 11. c. 25).

Ils prennent Rome, vont à Delphes, passent en Asie, s'établissent près de Byzance, en Thrace, guerroient continuellement contre Rome, prennent le parti d'Annibal, paient de leur sang les victoires du général carthaginois, servent partout comme mercenaires auprès d'Atale, chez les Epirotes, à Phénice, chez les Carthaginois, en Macédoine, en Asie, sous Antiochus, etc. (I, II, III tomes de *l'Histoire générale* de Polybe).

Ai-je besoin de rappeler les expéditions de Charlemagne, la conquête de l'Angleterre, les croisades?

Eh bien, les descendants de ce peuple aventureux et aventurier se sont peu mêlés aux entreprises de découvertes de leurs voisins, les Espagnols et les Portugais, dans le Nouveau-Monde.

Sous Charles V, il est vrai, les Dieppois atteignirent, en 1364, cent vingt ans avant les Portugais, la Guinée, d'où ils rapportèrent de la poudre d'or, de l'ivoire, du poivre, de l'ambre gris.

Sous Charles VI, Jean de Béthencourt, gentilhomme normand, fit en 1402, dans le passage aux Indes, la conquête des Canaries. Les Dieppois, associés aux Rouennais, ne cessèrent, jusqu'en 1410, d'envoyer chaque année des navires à la côte d'Afrique. Ils avaient si bien, par jalousie commerciale, gardé le secret de leurs découvertes qu'ils en ont perdu l'honneur.

Le Florentin Verazzani, au service de François I, prit possession, en 1524, de Terre-Neuve au nom de la France, et en 1534 Jacques Cartier, de Saint Malo, découvrit le Canada, qu'il explora et dont il prit possession au nom du roi de France.

Le gentilhomme Nicolas Durand de Villegaignon, cherchant un asile pour les protestants de la secte de Calvin, persécutés en France, organisa una expédition et alla construire un fort dans une des petites îles de Rio Janeiro, donnant à cette région le nom de France Antarctique (1555).

Sous le règne de Henri IV, les Français prirent possession de l'île de Madagascar. Le capitaine Rigault, Dieppois, ainsi que ses associés, obtinrent en 1642 la concession d'envoyer des colons à Madagascar et autres îles adjacentes. Cette compagnie prit le nom de *Société de l'Orient*.

En 1664, Colbert confia le commandement d'une escadre à de la Haye pour affirmer nos droits sur cette île.

«Mais, dit Vicuña Mackenna, dans la liste des premiers conquérants du Pérou et du Chili, il n'apparaît pas un seul nom d'origine gauloise. Et cela est d'autant plus étonnant que parmi les compagnons de Pedro de Valdivia se trouvaient des Lombards, comme Monti, des Allemands, comme Bartolomé Flores, des Slaves, comme le capitaine Andréas, et même des Grecs, comme Pedro de Candia».

Malgré mes recherches, et elles ont été nombreuses, je n'ai pu, effectivement, trouver le

nom d'aucun Français dans l'histoire de ces expéditions; à moins que Monti ne fût Français. Les Monti de France, ont tous été très aventureux. Un des officiers de l'expédition de Lapérouse s'appelait le chevalier de Monti. Il découvrit même une baie qui porte son nom, dans le N. O. de l'Amérique.

Je disais que parmi les compagnons de Valdivia ne figurait aucun Français. Mais bien avant lui, les Français avaient fait des expéditions au Brésil. Et pour qu'on ne croie pas que je donne libre cours à mon imagination, je vais prouver ce que j'avance.

Le testament authentique d'un nommé João Ramalho existe. Il fut redigé le 3 mai, 1580, à San Paolo, par le notaire Lourenzo Vas, en présence du juge ordinaire. Dans ce testament il est dit à deux reprises que Ramalho résidait au Brésil depuis quatre-ving-dix ans, ce qui nous reporte à la date de 1490, par conséquent, à deux ans avant la découverte de Colomb. Aucun des témoins ne s'est inscrit en faux contre cette assertion de Ramalho d'où il résulte que quelques années avant l'époque officiellement fixée par la découverte du Brésil, quelques Portugais s'y étaient établis. Jetés par la tempête, ou venus de plein gré, mais par contrebande, sur cette côte, ils s'y seraient fixés et même auraient contracté alliance avec les indigènes, *ainsi que l'ont fait dans les premières années du 16*ème *siècle quelques interprètes normands, qui s'établirent au milieu des Tupinambas.* On a même conservé le nom d'un de ces interprètes, *Goset, qui devint le chef de la tribu qui l'avait adopté* (1).

Lery, dans son *Histoire d'un voyage fait au Brésil*, édition Gaffarel § 7 dit: «Surquoy, à mon grand regret, je suis obligé de réciter ici que quelques truchemens de Normandie qui *avaient demeuré huit à neuf ans dans ce pays-là* pour s'accomoder à eux, menans une vie d'athéiste, avaient plusieurs femmes, etc.»

En 1501 Cristovam Jacques fit une expédition contre les établissements fondés par les Français au Brésil (2).

II

Il ne sera pas hors de propos de donner aux lecteurs quelques notions historiques sur le pays qui va être l'objet principal de mes recherches.

En 1535, Diego de Almagro, compagnon de Pizarro, dans la conquête du Pérou, résolut de réaliser la première expédition au Chili.

Après avoir traversé les cordillères de Copiapó, près de Coquimbo, il passa par la vallée qu'occupe aujourd'hui Santiago et parvint jusqu'aux bords du Claro.

Fatigué des guerres désastreuses qu'il eut à soutenir contre les Indiens, il revint au Pérou, où Pizarro le fit étrangler. Ce dernier envoya au Chili son maître de camp Pedro Valdivia, qui arriva jusqu'à la rivière du Mapocho, où il fonda la ville de Santiago (1541). Après un voyage au Pérou dans le but d'y aller chercher des troupes, il revint au Chili, continua ses explorations vers le sud, vainquit en de désastreuses batailles les héroïques tribus araucaniennes, et fonda une ville qu'il nomma Valdivia, sur les bords du fleuve Calle-Calle. Vaincu enfin à Tucapel par Caupolican (3) le Vercingétorix chilien, il fut fait prisonnier et tué ensuite par Leucaton d'un coup de massue qui lui brisa le crâne (4).

A partir de cette époque, les rois d'Espagne nommèrent directement les gouverneurs et s'occupèrent de l'organisation du Chili. Les Espagnols établis là vécurent presque toujours en lutte contre les Indiens.

L'entrée au Chili était interdite aux étrangers.

III

Il paraitrait pourtant que, vers le commencement du XVII siècle, il y avait quelques Français à Conception.

«En vérité, dit B. Vicuña Mackenna, le premier Français dont la mémoire, sans le nom, se soit conservée au Chili, habitait l'ancienne Conception (aujourd'hui Penco). Les côteaux de cette région étaient couverts, à cette époque, de délicieux vignobles. Lorsque survint l'effroyable tremblement de terre du 13 mai 1647, dont on célèbre encore le lugubre souvenir par

(1) L. Cordeiro. *L'Amérique et les Portugais*, p. 49. et 60.
(2) Lery § 18 *Congrès international des Américanistes*, p. 234.
(3) Suivant Diego Barros Arana, le chef des Indiens était Lautaro.
(4) Selon Frezier, les Indiens lui jetèrent de l'or fondu dans la bouche, lui disant: *Rassasie-toi donc de cet or dont tu avais si grand soif.*

une procession religieuse à Santiago, le père Rosales, historien du Chili, et qui, ce jour'là, était dans cette ville, raconte dans son livre que le dit Français, ayant échappé à la mort, s'écriait: Je ne regrette le *terremoto* ni pour les maisons tombées, ni pour les morts ensevelis, mais pour les vignes... (1). A coup sûr, cet inconnu, qui vivait il ya plus de deux siècles, devait être un bon buveur gascon ou un fils des riches côteaux de la Bourgogne».

Le jésuite Rosales, en parlant de la richesse des plantes médicinales du Chili, fait aussi mention d'un médicin français «grande herbolario» qui, ayant visité le pays, et en connaissant les ressources naturelles pour la médecine et la pharmacie, aurait dit: «A quoi bon avoir ici des médecins et des pharmaciens, *quand tout le royaume est une pharmacie.*»

IV

Vers cette époque, les Français commençaient à émigrer un peu partout. Il n'est donc pas étonnant qu'il y en eût au Chili. La puissance de la France était si grande que les Espagnols n'osaient pas trop fermer leurs ports aux vaisseaux français.

Colbert établit 5 grandes compagnies: celles des Indes orientales et des Indes occidentales, en 1664; celle du Nord et du Levant, en 1666; celle du Sénégal, en 1673, leur accordant le monopole exclusif du commerce dans ces parages éloignés et leur faisant des avances considérables.

Nous possédions le Canada avec l'Acadie ou Nouvelle-Ecosse; Cayenne, dans la Guyane; l'île Bourbon, des comptoirs à Madagascar et aux Indes, la Martinique, la Guadeloupe, Sainte-Lucie, Grenade et les Grenadilles, Marie-Galante, Saint-Martin, Saint-Christophe, Saint-Barthélemy, Sainte-Croix et la Tortue dans les Petites Antilles.

Colbert plaça sous la protection de la France les flibustiers français de Saint-Domingue, qui s'étaient emparés de la partie occidentale de l'île (1664); il envoya de nouveaux colons à Cayenne et au Canada, prit Terre-Neuve pour dominer l'entrée du Saint-Laurent, et commença l'occupation de la magnifique vallée du Mississipi, ou la Louisiane, qui venait d'être explorée par le célèbre voyageur Robert de la Salle.

En Afrique, il enleva Gorée aux Hollandais, et prit possesion, comme nous l'avons dit plus haut, de Madagascar. En Asie, la compagnie des Indes s'établit à Surate, à Chandernagor, et plus tard à Pondichéry. Enfin, pour réserver au pavillon national tout le commerce de nos colonies, Colbert ferma les ports aux vaisseaux étrangers. Le recensement de 1683 fit connaître 77.853 inscriptions de matelots. En 1692, le roi avait 131 vaisseaux, 133 frégates et 101 autres bâtiments.

En 1715 la France avait 160.000 matelots (2). *L'Ordonnance de la marine et des colonies françaises* (1681) a formé le droit commun des nations de l'Europe, et leur sert encore aujourd'hui de droit maritime. Ces *ordonnances* sont le plus grand travail de codification qui ait été exécuté de Justinien à Napoleón. (V. Histoire par V. Duruy, p. 370).

V

En 1695, Lous XIV confia le commandement d'une escadre au capitaine de vaisseau de Gennes, (3) à l'effet de s'emparer de l'Amérique espagnole. Pour des motifs qu'il serait long d'énumérer ici, cette expédition n'arriva que jusqu'à l'embouchure orientale du détroit de Magellan.

En 1684, un assez grand nombre de flibustiers considérant que les Antilles et les côtes orientales de l'Amérique espagnole ne pouvaient plus, depuis le temps qu'ils les exploitaient les armes à la main, leur fournir des richesses égales à leur avidité, résolurent de passer dans la mer du Sud. Les uns y pénétrèrent par le détroit de Magellan, les autres y passèrent par l'isthme de Panama. Les ravages qu'il y commirent pendant près de dix ans furent considérables et la terreur de leur nom fut bientôt portée à son comble. Cependant, un certain nom-

(1) Plutôt pour les *bodegas*, chais.
(2) Michelet, p. 90.
(3) Que de fois j'ai entendu raconter ses exploits à ses arrières petits-fils, Paul, Victor et Charles de Gennes, avec lesquels j'ai fait mes études au collège de la Grand' Maison, à Poitiers, et dont doit se souvenir le R. P. Daniel, Hollandais, un de mes estimés anciens professeurs, actuellement à Valparaiso, au collège des Pères français.

bre de ces aventuriers étant rentrés à Saint-Domingue en 1688, rendirent compte devant le gouverneur, M. de Cussy, de leurs courses et de leurs pirateries (1).

Certains autres, désireux de revenir en France, s'assemblèrent dans l'île de Juan Fernandez, et se partagèrent leur butin qui pouvait monter pour chacun d'eux à la somme de 9.000 livres. Vingt-trois d'entre eux, après avoir perdu au jeu ce qui leur était échu en partage, résolurent de se refaire, et se livrèrent à de nouvelles courses qui furent non moins fructueuses que les précédentes. Mais la fortune, qui les avait si singulièrement favorisés jusqu'alors, les abandonna tout-à-coup; si bien qu'ayant embouqué le détroit de Magellan, ils y firent naufrage dans le canal de Joucjoucq. Mais une si cruelle mésaventure n'était pas pour abattre ces aventuriers. Fortement trempés par l'existence qu'ils avaient menée, ils ne se laissèrent pas décourager et des débris de leur navire, ils se mirent sans retard à construire un bâtiment plus petit. Ils ne passèrent pas moins de dix mois à cette dure besogne qu'ils devaient sans cesse interrompre pour chasser, pêcher, rassembler du bois, quand ils ne se livraient pas à d'autres occupations encore plus pénibles. Leur voyage de retour s'effectua sans incident notable et ils atteignirent Cayenne et la mer des Antilles.

Certains d'entre eux, convaincus qu'une expédition nombreuse envoyée de France dans la mer du sud y ferait un butin considérable, passèrent l'Atlantique et se rendirent à la Cour. L'un d'entre eux, nommé Macerty ou Mac Carthy, s'adressa à un officier entreprenant de la marine royale, le comte de Gennes, qui en parla à Ponchartrain. Celui-ci entra immédiatement dans ses vues, arma six vaisseaux dont il confia le commandement à de Gennes.

Cet officier, ayant appris que la garnison du fort de Gambie était presque tout entière sur les cadres, se dirigea sur cette localité, s'empara en juillet 1695 du fort Saint-Jacques qu'il fit sauter et continua sa route vers le Brésil. Mais les nombreux esclaves nègres qu'il avait embarqués dans l'espoir de les revendre avantageusement épuisèrent ses vivres en quelques jours et le forcèrent à relâcher au Brésil pour y refaire ses approvisionnements.

Un retard beaucoup plus long qu'il ne croyait et des vents contraires trop constants ne permirent à de Gennes d'entrer dans le détroit de Magellan que le 11 février 1696. C'était à une époque de l'année beaucoup trop avancée; les vivres étaient presque épuisés; aussi ne faut-il pas s'étonner que les vaisseaux français n'aient pu dépasser le Port-Galant et aient dû rentrer au Brésil (2); si cette expédition n'avait pas réussi, c'est que son chef avait dérogé à ses instructions.

La seconde expédition fut confiée à un capitaine au long cours, armateur de Saint-Malo, de Beauchesne-Gouin.

Ce furent les commissaires de la marine qui surveillèrent tous les préparatifs, présidèrent à l'achat des munitions de guerre et de bouche, ce fut enfin Phélippeaux qui signa la nomination des officiers qui en firent partie et qui appartenaient presque tous à la marine royale (3).

De Beauchesne reçut un brevet de capitaine de vaisseau pour la campagne, on lui adjoignit comme second un certain Jouan de la Guibaudière, l'un des flibustiers qui avaient fait naufrage dans le détroit de Magellan.

Ce Jouan a laissé en manuscrit un ouvrage assez semblable à nos instructions nautiques, manuscrit qui a été libéralement confié à M. Marcel, par son possesseur M. Henry Duhamel, l'alpiniste bien connu. Outre les détails les plus circonstanciés sur la bonne tenue ou le facile accès des havres et des ports, sur les ressources qu'on y trouve et d'autres renseignements nautiques, ce manuscrit renferme quelques informations sur les Fuégiens et notamment un long vocabulaire qui paraît d'autant plus précieux que les plus anciens documents du même genre qu'on possédait jusqu'ici sur la langue des Fuégiens ne remontaient pas au-delà de la fin du XVII siècle.

Nos compatriotes ne tombèrent pas, comme le veut la biographie Michaud, au milieu des boucaniers espagnols, pour cette excellente raison qu'il n'y en avait pas au Chili, mais peu s'en faut qu'ils ne périssent dans un guet-apens que leur tendit le gouverneur de Valdivia et dont je parlerai tout à l'heure.

Il n'est pas vrai non plus que cette expédition ait dû payer, à Arica, une contribution de

(1) Bibliothèque nationale, Manuscrits: Renaudot, vol. 20.
(2) Documents inédits. G. Marcel.
(3) Archives des colonies, Océan Pacifique. C'étaient les armateurs Danican de Lépine et Jourdan de Gronée, qui avaient eu l'idée de cette expédition.

50.000 couronnes à des flibustiers français. D'abord il n'y avait pas un seul flibustier français à Arica, et Beauchesne y vendit aux Espagnols une grande partie de sa cargaison à des prix très rémunérateurs.

De cette expédition existent plusieurs relations: l'une, qui émane d'un officier de vaisseau qui avait fait le voyage, est malheureusement incomplète. L'autre n'est qu'un rapport assez sommaire de M. de Beauchesne lui-même qui ne fournit pas non plus de détails bien circonstanciés sur les peuplades qui nous occupent.

Par bonheur, ces documents sont complétés par deux journaux de bord qui sont dus à deux ingénieurs, l'un: de Labat, déclare qu'il sert depuis treize ou quatorze ans aux travaux et aux sièges, l'autre, nommé Du Plessis, ne donne aucun renseignement sur sa personne et ses travaux. Ces deux relations sont infiniment précieuses, parce qu'elles renferment nombre d'informations sur l'état des colonies espagnoles de l'Amérique du Sud.

De Beauchesne montait le vaisseau *Phélippeaux* de 44 canons et de 150 hommes d'équipage et de Terville, officier de la marine royale, le *Maurepas* de 50 canons avec 180 matelots. Tous deux partirent de la Rochelle le 17 décembre 1698, époque de l'année rien moins que propice pour aller chercher à l'orient l'embouchure du détroit.

Au cœur de l'hiver des pôles, les deux capitaines français arrivèrent au milieu du détroit de Magellan, et six mois plus tard ils faisaient leur entrée dans le Pacifique (1700), dont ils prirent solennellement possession de fait, au nom de leur grand roi Louis XIV, et chantèrent un *Te-Deum* en action de grâces (1).

Beauchesne-Gouin lutta avec ténacité une année entière pour passer, comme l'avait fait un siècle auparavant le capitaine hollandais Sewald de Wert. Une tempête furieuse sépara les deux vaisseaux. *Le Maurepas* aborda à Valdivia, à la recherche de vivres.

Les Français furent accueillis avec bienveillance par les autorités, qui les invitèrent à se mettre à l'abri des batteries. L'équipage se disposait à descendre à terre, lorsqu'une grêle de balles et de mitraille tomba tout-à-coup sur le pont du navire surpris. Celui-ci était si proche du fort qu'un officier fut *enlacé* par un *huaso* qui l'entraina prisonnier à terre.

Le capitaine de Terville, sans se troubler, parvint, bien que blessé un des premiers, à débarrasser son vaisseau de ses amarres et à prendre le large, en faisant jouer ses canons le mieux qu'il put.

Chose assez singulière! l'officier fait prisonnier et qui s'appelait Ignace Pinuer, devint le grand-père maternel de l'illustre révolutionnaire Camilo Henriquez. Le docteur Daniel Carvallo, de Valparaiso, me dit dans une lettre: «Ignace Pinuer est un de mes aïeux les plus directs; il était marié à doña Juana Queita. De ce mariage naquirent plusieurs enfants, dont une fille, qui fut la mère de Camilo Henriquez. Don Manuel Carvallo Pinuer, frère de mon grand-père don Francisco, était marié à doña Maria Antonia Agüero y Henriquez. Je suis donc très proche parent des Pinuer et des Henriquez».

Le capitaine de Terville regretta amèrement la perte de son brillant officier. Il eut la chance de retrouver en mer son chef, et, après avoir parcouru la côte du Pacifique, il retourna en France.

Quant aux courses des flibustiers anglais qui ravageaient les côtes du Pacifique et que Vicuña qualifie de *brillantes et énergiques tentatives de Drake et de Sharp*, aux quelles, selon lui, aucun Français ne prit part, je dois avouer que, malheureusement, *beaucoup de Français se joignirent aux flibustiers anglais, qui faisaient la guerre dans le Pacifique, prenant part à toutes leurs entreprises*. La phrase soulignée est du véridique historien chilien Diego Barros Arana.

Raveneau de Lussan, qui raconte ces campagnes fut, plus tard, le chef de ces écumeurs de mer.

Le souvenir de semblables pirateries, dit le même historien chilien, ne peut arracher que des cris d'indignation.

En 1703, on préparait en Angleterre et en Hollande des expéditions de croiseurs contre les mers des Indes, et l'Espagne, qui se trouvait dans l'impossibilité de défendre ses colonies, autorisa les navires français à venir à son secours.

Deux navires commandés par les capitaines Coudray-Pérée et Fouquet «hommes habiles

(1) Diego Barros Arana.

et très expérimentés dans la navigation» (1), furent équipés à Saint-Malo. Ils mirent à la voile le 26 décembre 1703, avec une patente signée par le comte de Toulouse, grand amiral de France, et ils arrivèrent le 13 mai 1704 à Conception, où les marins français s'établirent tranquillement. Par un arrêté expédié en 1701, Philippe V, roi d'Espagne, ordonnait aux gouverneurs des colonies d'Amérique de laisser entrer les navires français dans les ports des Indes.

Les Français commencèrent alors à faire le commerce sur une vaste échelle avec les colons hispano-américains. Ils apportaient entre autres marchandises des tissus de Chine très recherchés des créoles et qu'elles achetaient à meilleur marché que ceux qui venaient de Cadix. Le commerce français s'étendit rapidement sur les côtes du Pacifique. On évalue à plus de 16.000,000 de francs l'importance des transactions commerciales qu'effectuaient les navires français dans ces parages. Malgré les interdictions des rois d'Espagne, ils venaient négocier à la Serena, à Valparaiso et à Conception, sous n'importe quel prétexte. Les autorités les toléraient, et les habitants leur achetaient volontiers leurs belles marchandises françaises, et accueillaient les *gabachos à coups de piastres*, au lieu de les recevoir *à coups de canons*, selon l'expression d'un irascible espagnol.

L'Aurore, capitaine Rogadier, fut le premier bateau qui introduisit la mode au Chili, (1701).

Enfin ces peuples allaient être visités par des hommes aux idées politiques et industrielles plus larges, plus avancées et jouir des bienfaits de la civilisation.

A l'arrivée de Coudray-Pérée, il y avait dans la baie de Conception, trois navires marchands français qui vendaient leurs denrées aux habitants.

Pendant les douze ans de la guerre de succession, le nombre d'expéditions parties pour le Chili est considérable.

En 1703 arriva au Chili le *Jacques*, capitaine Harinton, et deux ans plus tard y abordèrent le *Saint-Louis* et le *Malouin*, ce dernier nom en souvenir de la découverte des îles Malouines (Falkland des Anglais).

En 1707, firent leur apparition à Penco le *Saint-Clément* et l'*Assomption*.

En 1709 arrivèrent deux nouveaux navires, le *Saint-Jean-Baptiste*, capitaine Doublet, du Havre, et le *Saint-Antoine*, capitaine Frandac, dont les autorités de Penco voulurent confisquer le navire, ce à quoi s'opposa d'une manière énergique le capitaine, au nom du droit des gens et... de ses canons.

Le droit *canonique* était aussi puissant alors qu'à présent.

A peu près à la même époque, il y avait dans la baie de Valparaiso huit vaisseaux français: *Le Solide*, de 50 canons, capitaine Rageuine, *Le Clerc*, capitaine Boisloret, *La Vierge de grâce*, *l'Assomption*, capitaine Champloret Le Brun, le *Saint-Charles*, le *Saint-Joseph*, de 36 canons, capitaine Beauchêne Battas, *La Mariane*, capitaine Pisson, et *La Concorde*, capitaine Pradet, expédié de Rio Janeiro par l'amiral Dugay-Trouin, après la prise de cette ville.

L'histoire n'est pas un recueil de contes des «Mille et une Nuits». Un historien chilien fait une description fantastique de l'origine des seigneurs de *Pradel y Daniel, de la Maison des chevaliers de Roquefeuil*. Le capitaine de la *Concorde* se nommait tout simplement *Pradet Daniel*, c'est à dire Daniel Pradet. La *Concorde* fut envoyée directement de Rio Janeiro à Conception par Dugay-Trouin, chargée des dépouilles de Rio Janeiro.

Le sieur Pradet, en français, ne signifie pas le *seigneur de Pradet*. *Sieur* est l'abrégé de Monsieur. Pradet retourna en France pour remettre l'argent des marchandises à Dugay-Trouin (2).

Il y avait sans doute à bord de quelque navire français un sieur Pradel Nicolas, qui sera resté à Conception et se sera marié avec une dame de la Barra. Rien n'empêche que les Pradel du Chili ne descendent des seigneurs de Pradel.

En 1714, se réunirent dans la baie de Talcahuano quinze vaisseaux avec 250 canons et 2.600 hommes. Ces navires étaient: le *Saint-Joseph*, le *Saint-Jean-Baptiste*, le *Français*, le *Pierre*, le *Martial*, de 50 canons, le *Chancelier*, la *Bien-aimée*, le *Poisson-volant*, le *Saint-Esprit*, capitaine Grout, le *Prince des Asturies*, la *Marguerite*, la *Tartane*, la *Sainte-Barbe*, la *Concorde*, le *Berger* et le *César*.

---

(1) Diego Barros Arana.
(2) Frezier, p. 45 et 256.

Pendant que les Français visitaient Penco et en parcouraient les environs, arriva un ordre du Président du Chili de faire sortir les 2,000 *gabachos* qui ne le laissaient pas dormir tranquille; mais les capitaines répondirent qu'ils sortiraient quand ils le jugeraient convenable, et que le Président devait se trouver très heureux *de ce que envie ne leur prît pas de rester maîtres de la localité*; que s'ils ne le faisaient pas, c'était en considération du *grand papa* Louis XIV, qui avait pour son petit-fils toutes sortes d'égards.

«Le *Corregidor* de Conception, dit Frezier, ennemi mortel de la nation, cherchait tous les moyens de nuire aux Français. Ce méchant homme, petit mercier revêtu, disait à tous moments en pleine rue qu'il ne mourrait pas content qu'il n'eût fait pendre un Français par où la pudeur ne permet pas de prise. Le hasard lui fournit l'occasion d'exercer une partie de ce noir dessein.

Un capitaine d'armes du vaisseau le *Saint-Esprit* tua en duel un espagnol avec lequel il avait eu un démêlé. Aussitôt il le fit mettre au cep et le condamma à mort. Il fut délivré par des moines travestis qui forcèrent les gardes pour de l'argent».

Quelques marins français restèrent prisonniers... dans les bras de l'amour et se marièrent à Penco avec les plus jolies filles de la ville. Ils n'avaient, dit un chroniqueur, que l'embarras du choix. De ce temps datent tous ces noms étrangers, «noms hérétiques juifs, comme on disait alors, qui sont venus apporter un vigoureux élément à ces malheureuses colonies: les Morandé, Coo, Pinochet, Lacroix, Hariet, Pradel, Lois, Camus, Fernandois, etc.

Les navires français se dirigèrent à Valparaiso, où ils furent bien accueillis par le gouverneur don Juan Covarrubias.

VI

«Ce n'est qu'en 1713, dit Vicuña, qu'apparaît parmi nous un Français bien authentique, et c'est encore un médecin, le bachelier M. Jacques de Lesevinat, que les Chiliens, en naturalisant son nom, appelaient, par analogie, *el bachiller don Diego de la Sirena*. Le docteur La Sirena exerçait sa profession à Santiago, comme médecin latin, (en opposition aux herbolaires). Une épidémie de dyssenterie étant survenue en 1718, il ne manquait pas, et peut-être avec raison, de l'attribuer aux eaux corrosives du Mapocho, dont l'analyse produisait, selon lui, «quatre métaux très constipants et mordants.»

«Le docteur La Sirena trouvait aussi à l'eau des Andes du Mapocho le défaut d'être trop *humide* (!!)

«Mais il eut le mérite d'appeler l'attention du public et des autorités coloniales sur les qualités bienfaisantes de l'eau de Ramon, que la ville aujourd'hui boit avec délices. Du moins, il n'en buvait pas d'autre, et toutes les semaines il envoyait, dit-il, son domestique avec un mulet et deux tonneaux pour lui en apporter.

«Après ce singulier chimiste hydropate dont l'apparition peut remonter à 1710, arrivèrent au Chili deux Français illustres, l'astronome et botaniste Louis Feuillée, religeux minime qui monta son observatoire à Valparaiso en 1711, et, deux ans plus tard, l'éminent ingénieur militaire Frezier, qui mourut gouverneur de Brest, et dont l'ouvrage célèbre sur le Chili et le Pérou, nous dispense de le faire connaître.

«Tous deux étaient émissaires de Louis XIV, quand son petit-fils Philippe V gouvernait l'Espagne. Le Roi Soleil avait dit en Europe: «Il n'y a plus de Pyrénées»; mais il aurait pu ajouter, en parlant du Nouveau-Monde, que le Pacifique, ce *mare clausum* de Philippe, était devenu un lac français...

«Ce rare phénomène était dû au permis de libre navigation expédié par le petit-fils aux sujets de son tout puissant aïeul.

«Ces jours-là, de 1700 à 1730, firent le bonheur des ports de Bretagne, et principalement des armateurs de Saint-Malo, dont les capitaines découvrirent alors les Malouines, et il arriva un beau matin que dans la baie de Penco il y avait quinze navires et 2.000 (1) Français. Un peu d'audace, et le Chili serait devenu la Louisiane de l'Amérique du Sud, et Valparaiso sa Nouvelle Orléans...

VII

«Beaucoup de ces capitaines négociants, armateurs bretons s'établirent alors au Chili sous la protection morale de la France, et à cette époque remonte la famille Morandé.

«Les successeurs chiliens de Briand de Saint-Malo réclament leur parenté posthume avec

(1) 2.600.

l'illustre génie que nous avons cité dans les premières lignes de ce souvenir rapide et incomplet; et il est bien possible, selon nous, que la souche des Briand soit la même en France qu'au Chili..., mais *sans le château* chez ces derniers... Le Président actuel de la République M. Santa Maria (1883), descend du chevalier de Saint-Malo, et à ce titre il est Français et même Breton.

«A la même époque, le chevalier Louis de Caux, moins heureux, perdit son nom, ne le laissant pas même à une rue de ville, mais à une *chacra* voisine, *Lo Coo*, fameuse aujourd'hui, devenue le siège principal des bains d'Apoquindo.

Du reste, les Caux n'ont pas été plus heureux en France qu'au Chili. Madame Patti peut donner la clef du mystère...»

M. Briand de la Morandais, riche armateur et négociant de Saint-Malo, arriva au Chili avec un chargement de soieries, tissus de laine or et argent pour moines et femmes (ils servaient pour les deux usages), tissus de fil de Hollande, dentelles et blondes de Flandres pour mesdames les capitaines générales et autres. Le jeune négociant échangea ses marchandises contre de l'or en poudre, et, de plus devint amoureux d'une beauté créole, nommée Jeanne del Solar y Caxijal, fille du trésorier royal de Conception, riche elle aussi.

Les jeunes mariés vinrent s'installer à Santiago et la jeune femme voulut avoir sa maison à elle Le mari lui acheta un *solar*, l'unique désoccupé qui existait en vente, place du Roi, en face de l'évêché et à côté de la Capitania.

Il y fit bâtir un édifice. Un détail leur était passé inaperçu: juste en face de leur fenêtre se trouvait l'endroit où l'on fouettait les criminels. Au début, les amoureux n'y firent pas attention, mais les gémissements et les cris de douleur les énervèrent et même les empêchaient de dormir. Un autre désagrément vint compliquer la situation, les santiagaises, dont la morgue n'avait pas de limites, jalouses de ce qu'une fille de Penco et de plus mariée à un étranger, qu'elles gratifiaient du titre de sorcier, possédât une maison sur la place, donnèrent à cette maison le nom de *casa de los azotes*.

Pour ces motifs ils allèrent habiter dans une rue solitaire, à cette époque. C'est la maison que possède actuellement M. Lazcano, en face du palais de la Moneda, rue Morandé.

La terminaison *ais* était restée à la place d'armes, dit Vicuña, avec les *azotes*.

VIII

Le P. Louis Feuillé et Frezier

Je crois devoir insister sur ces deux savants, dont Vicuña ne fait que citer les noms.

Les plans des rades et des villes principales du Chili et du Pérou ont été levés par ces deux célèbres voyageurs; mais ceux de Frezier sont supérieurs. Le Père Feuillée s'y est moins appliqué qu'aux observations de Physique, de Botanique et d'Astronomie, qui étaient son unique dessein, et auxquelles la Géographie a particulièrement de grandes obligations. D'ailleurs, il n'était point d'un âge propre à de rudes exercices; pour lever de grands plans il fallait un jeune homme de fatigue, qui se donnât la peine d'aller chercher plusieurs stations dans les lieux écartés, couverts, ou de difficile accès, faute du secours de chaloupes, dont on ne peut disposer dans un navire marchand, où l'on trouvait rarement, à cette époque, un capitaine qui eût du goût et de la complaisance pour les gens de lettres.

Les observations astronomiques du Père Feuillée sur la côte du Chili et du Pérou ont servi à toutes les marines du monde.

Louis Feuillée, né à Mane (Basses-Alpes) en 1660, vint au Chili une première fois en 1703 pour étudier la géographie du pays. Il s'était embarqué, je crois, à bord d'un vaisseau flibustier. De retour en France, il revint au Chili et arriva à Conception le 20 Janvier 1708. Il parcourut la côte jusqu'au Pérou, recueillit quantité de plantes et d'autres objets, resta deux ans à Conception, 28 jours à Valparaiso, dont il leva le plan, prit une vue panoramique et fixa la situation; il y monta le premier observatoire astronomique du Chili, et enfin il rentra en France le 27 août 1711.

Il publia le résultat de ses observations en 2 grands volumes.

---

(1) Descendant du fameux Salomon de Caus, qui découvrit la vapeur dans le XVIIme siècle.

Frezier publia en 1716 un ouvrage fort rare aujourd'hui: *Relation du voyage de la mer du sud aux côtes du Chili et Pérou, fait pendant les années 1712, 1713 et 1714, par M. Frezier, Ingénieur ordinaire du roi, ouvrage enrichi de quantité de Planches en taille-douce.*

C'est un recueil d'observations faites sur la navigation, sur les erreurs des cartes, et sur la situation des ports et des rades où il a été. C'est une description des animaux, des plantes, des fruits, des métaux, et de ce que la terre produit de rare dans les plus riches colonies du monde. Ce sont des recherches exactes sur le commerce, sur les forces, le gouvernement, et les mœurs des espagnols-créoles et des naturels du pays, dont il parle avec tous les respects qu'il devait à la vérité.

Toutes ces particularités ont contribué en quelque chose à la perfection des sciences et des beaux arts.

En parlant de l'abbé Molina, Diego Barros Arana dit: «Molina manqua presque de toute instruction scientifique jusqu'à ce qu'il étudia la physique, la minéralogie, la botanique et la zoologie dans les meilleurs traités de son temps, il recueillit dans les livres des voyageurs et principalement dans ceux de Feuillée et de Frezier toutes les indications qu'il trouva sur la climatologie, la géographie physique, la botanique et la zoologie du Chili.

Que de travaux nous avons lus sur ces matières, lesquels ne sont qu'un extrait, plus ou moins déguisé, enjolivé, des ouvrages de Feuillée et de Frezier! C'est qu'il est plus facile d'écrire dans son cabinet que de traverser des pays pleins de déserts, désagréables par eux-mêmes, et par le peu de commodités qu'on y trouve pour voyager, s'exposant à mille dangers.

IX

Frezier Amédée François naquit à Chambéry en 1682. Il fit ses études pour entrer dans les ordres, mais après un voyage en Italie, il laissa la soutane pour l'épée et s'enrôla en 1702 dans un régiment d'infanterie et en 1707 passa au génie.

S'étant fait remarquer par son talent, le ministre Le Pelletier l'envoya en Amérique, afin d'étudier secrètement les côtes du Chili et du Pérou.

Frezier s'embarqua à Saint-Malo en qualité d'officier (1), dans un vaisseau de 36 canons, de 350 tonneaux de port, et de 135 hommes d'équipage, appelé le *Saint-Joseph*, commandé par Duchênes Battas, homme recommandable par son expérience et par sa prudence dans la marine.

Le 6 Janvier de l'année 1712, le Saint-Joseph sortit du port de Saint-Malo, accompagné de *la Marie*, petit vaisseau de 120 tonneaux de port, commandé par du Jardais Daniel, qui devait servir de vivandier.

La traversée de France au Chili fut pleine de péripéties. La France était alors en guerre avec l'Angleterre.

Le dimanche 8 mai ils arrivèrent au détroit de *Le Maire*.

Les sauvages qui vinrent les voir étaient tout nus, quoique dans un pays extrêment froid. Quelques-uns avaient leur nudité couverte d'une peau d'oiseau et d'autres les épaules couvertes d'une peau, comme Froger peint ceux de Magellan. Ils étaient presque aussi blancs que les Européens. Le *Saint Jean-Baptiste* commandé par Villemorin rapporte la même chose de ceux qui visitèrent ces parages en 1713. Le calme l'ayant pris au milieu du détroit, et la marée l'ayant jeté fort près de terre, deux pirogues des sauvages de l'île de Feu vinrent à bord; ils montrèrent une affection étrange pour le rouge, et en même temps une hardiesse extraordinaire, car le premier qui monta, voyant un bonnet rouge sur la tête d'un officier qui venait le recevoir, le lui ôta effrontément et le mit sous son bras; un autre voyant la crête rouge des poules la leur arrachait pour l'emporter; ils voulaient dans la chaloupe ôter la culotte rouge que portait un officier; enfin ces Indiens parurent robustes, mieux faits que les Indiens du Chili, et les femmes qu'ils avaient avec eux plus belles, et tous grands voleurs. Brunet, capitaine de la *Reine d'Espagne*, dit à peu près la même chose.

Frezier semblait regretter au cap Horn la vie paisible qu'il menait en France. «Je comparais, dit-il, la tranquillité de la vie des plus misérables à terre, avec celle d'un honnête homme dans un vaisseau en temps d'orage; les beaux jours que l'on goûte en Europe au mois de mai, avec ces jours obscurs qui ne duraient que six heures, et ne nous éclairaient guère

(1) Et non pas de passager, comme d'aucuns l'affirment.

plus qu'une belle nuit; la beauté des campagnes ornées de fleurs, avec l'horreur des flots qui s'élevaient comme d'affreuses montagnes; le doux repos que l'on goûte sur un gazon vert, avec l'agitation et le cahot perpétuel d'un roulis si violent, qu'à moins de se tenir à quelque chose de bien amarré, on ne pouvait être debout, assis, ni couché, et qui nous tourmentait depuis près d'un mois sans relâche.»

Ce passage me remet en mémoire les jours affreux que j'ai passés aussi au Cap Horn, en compagnie de Monseigneur d'Axiéri, évêque de Taïti, et de mon brave ami Théophile Tiffou, à bord du Philippe Auguste, de la maison Germain, de Valparaiso.

On se rapelle avec une certaine volupté, sur le soir de la vie, même les jours de souffrance.

Il y a, dit Frezier, un canal par où on pourrait se sauver dans le détroit de Magellan; ce canal a été découvert en 1713 par la *Tartane la Sainte-Barbe*.

Les observations sur ces parages sont des plus importantes.

Il s'arrêta peu de temps à Corral.

Dans les forts il y avait plus de cent pièces de canons qui se croisaient à l'entrée, le fort de Mansera en avait 40, celui de Nieble 30, celui de Margue 20, et celui du Corral 18, la plupart en fonte.

Le voyageur peut encore aujourd'hui voir quelques-uns de ces canons, à moins qu'on ne les ait enlevés depuis 1879, époque à la quelle j'eus l'occasion de les voir en compagnie de D. Ricardo et D. Roberto Délano Ross, (ancienne famille française des Etats-Unis, Delanois), et de feu D. Arturo M. Edwards.

Valdivia comptait alors environ 2000 âmes. Le poste de gouverneur était le plus recherché de toute la côte pour le revenu, quoiqu'il dût être désagréable «par la mauvaise compagnie qu'on y trouvait, et fort ennuyant pendant près de six mois de pluie continuelle, tous les hivers.»

Tout a bien changé depuis, excepté l'eau qui continue à tomber comme devant.

Le 18 Juin, le *Saint-Joseph* mouilla en rade de Talcahuano, où il y avait deux navires français en relâche pour aller faire leur vente à la côte; l'un était de Marseille, appelé la *Mariane*, commandé par Pisson de Villefranche au Comté de Nice, et l'autre appelé la *Concorde*, commandé par Pradet Daniel de Saint-Malo, détaché de l'escadre de Dugay-Trouin.

«Le lendemain de notre arrivée, ajoute Frezier, on envoya le second capitaine saluer *l'Oidor*, et demander la permission de faire les vivres dont nous avions besoin, ce qui fut accordé sur-le-champ, de sorte que deux jours après nous établîmes un magasin en ville, et nous mîmes à Talcahuano cinq matelots tachés du scorbut, qui furent rétablis en peu de temps. Ainsi dans notre traversée, qui dura cinq mois jour pour jour, nous ne perdîmes pas un homme et n'eûmes presque pas de malades.

«La Conception est sans contredit la meilleure de la côte pour les besoins d'un navire et pour la qualité des vivres qu'on y prend; et quoique la ville ne soit proprement qu'un bon village, on y trouve des compagnies assez agréables pour se délasser de l'ennui que l'on a dans un vaisseau d'être toujours avec les mêmes personnes.» Viennent ensuite la description, la vue et le plan de Penco.

Le passage suivant est amusant:

«Les moines, si j'en excepte les jésuites, gens pieux et instruits, sont loin d'être éclairés. Je puis rapporter ici un fragment du sermon qui fut fait chez les Dominicains le jour de la fête de leur Patriarche, pendant que nous étions en relâche à Talcahuano. Le moine qui en faisait l'éloge s'étendit beaucoup sur l'amitié de Saint Dominique et de Saint François qu'il comparait à Adonis et à Cupidon, ensuite il avoua contre ses intérêts que Saint François était le plus grand saint du paradis; qu'à son arrivée dans ce séjour bienheureux, la Vierge ne trouvant point de place digne de lui, se retira un peu de la sienne pour lui en faire une entre elle et le Père Eternel; que Saint Dominique arrivant au ciel, Saint François son ami et fidèle témoin de sa sainteté dans le monde, voulut par humilité lui donner la moitié de sa place; mais la Vierge à ces offres jugea que Saint Dominique était un grand saint, et ne voulut pas souffrir qu'il partageât la place de son ami: elle se retira encore un peu pour lui en faire une toute entière; de sorte que ces deux saints aujourd'hui sont assis entre elle et le Père Eternel. Qu'on ne croie pas ici que j'aie fabriqué ce discours pour me divertir, il est des témoins de trois vaisseaux qui peuvent en assurer la vérité.»

Comment en douter? Frezier était fervent catholique.

Il raconte aussi que l'évêque de la Conception, Gonzalez Montero, faisant la visite de son diocèse en 1712, fut attendu au-delà de la rivière de Bio-Bio par plus de quatre cents Indiens, qui s'étant imaginés qu'il venait pour leur ôter leurs femmes, voulaient absolument l'égorger. Il n'eut rien de plus pressé pour se tirer d'affaire que de leur permettre d'avoir autant de femmes qu'ils voudraient. Les livres qu'on écrit sur les araucans ne sont pour la plupart que la répétition de ce qu'en dit Frezier.

Ses remarques sur les Patagons méritent d'attirer l'attention du lecteur:

Plus avant dans les terres il est une autre nation d'Indiens qu'on appelle *Caucahues*; comme ils sont amis des Choños, il en vient quelquefois avec eux jusqu'aux habitations espagnoles de Chiloé. D. Pedro Molina, qui avait été gouverneur de cette île, et quelques autres témoins oculaires du pays, dirent à Frezier qu'ils avaient approchant de 9 a 10 pieds; ce sont ceux qu'on appelle Patagons, qui habitent la côte de l'est de la terre déserte dont les anciennes relations ont parlé, ce que l'on a ensuite traité de fable, parce que l'on a vu dans le détroit de Magellan des Indiens d'une taille qui ne surpassait point celle des autres hommes; c'est ce qui a trompé Froger dans sa relation du voyage de M. de Gennes, car quelques vaisseaux ont vu en même temps les uns et les autres. En 1704, au mois de juillet, les gens du *Jacques* de Saint-Malo, que commandait Harinton, virent sept de ces géants dans la baie Grégoire: ceux du *Saint-Pierre* de Marseille, commandé par Carman de Saint-Malo, en virent six, parmi lesquels il y en avait un qui portait quelque marque de distinction par dessus les autres: ses cheveux étaient pliés dans une coiffe de filets faits de boyaux d'oiseaux avec des plumes tout autour de la tête, leur habit était un sac de peau dont le poil était en dedans; le long des bras dans la manche, ils tenaient leurs carquois pleins de flèches, dont ils leurs donnèrent quelques unes et ils leur aidèrent à échouer le canot; les matelots leur offrirent du pain, du vin et de l'eau-de-vie; mais ils refusèrent d'en goûter, le lendemain ils en virent du bord plus de 200 attroupés. Ces hommes, quoique plus grands, sont plus sensibles au froid que les autres, car les petits n'ont pour habit qu'une simple peau sur les épaules.

Ce que je viens de raconter, sur le témoignage de gens dignes de foi, est si conforme à ce que nous lisons dans les relations des plus fameux voyageurs, qu'on peut, ce me semble, croire sans légèreté qu'il y avait dans cette partie de l'Amérique une nation d'hommes d'une grandeur au-dessus de la nôtre. Le détail du temps et des lieux, et toutes les circonstances qui accompagnent ce qu'on en dit, semblent porter un caractère de vérité suffisante pour vaincre la prévention naturelle qu'on a pour le contraire. La rareté du spectacle a peut-être causé quelque exagération dans les mesures de leur taille; mais si l'on doit les regarder comme estimées et non pas prises à la rigueur, on verra qu'elles sont très peu différentes entre elles. Le lecteur trouvera bon que pour justifier ce que je viens d'avancer, je rassemble ici ce que l'on trouve dispersé dans différents livres sur ce sujet.

Antoine Pigafeta, à qui nous devons le Journal de Magellan, dit que dans la baie de Saint-Julien, les Espagnols virent plusieurs géants si hauts qu'ils n'atteignaient pas à leur ceinture. Il parle entre autres d'un qui avait la figure d'un cœur peinte sur chaque joue.

Barthélemy Léonard d'Argensola, au livre premier de l'histoire de la conquête des Moluques, dit que le même Magellan prit dans le détroit qui porte ce nom des géants qui avaient plus de quinze palmes de haut, c'est à dire 10 pieds ½; mais qu'ils moururent bientôt, faute de leur nourriture ordinaire.

La même historien, Livre 3, dit que l'équipage des vaisseaux de Sarmiento combattit avec des hommes qui avaient plus de trois *vares* de haut (1), c'est-à-dire environ 8 pieds; à la première occasion ils repoussèrent les Espagnols, mais à la seconde ceux-ci leur firent prendre la fuite avec tant de précipitation que, pour me servir de l'expression espagnole, une balle de mousquet n'aurait pu les atteindre. *Sur cet exemple*, dit-il, c'est avec beaucoup de raison que les livres de Chevalerie font passer les géants pour des poltrons.

Nous lisons une circonstance fort semblable, mais peut-être un peu exagérée, dans le Voyage de Sebald de Wert, qui, étant mouillé, avec cinq vaisseaux dans la Baie Verte, 21 lieues au dedans du détroit de Magellan, vit sept pirogues de géants qui pouvaient avoir 10 à

(1) Consta por otras, que tiene cada uno de estos más de tres varas de alto.

11 pieds de haut, que les Hollandais combattirent, et que les armes à feu épouvantèrent tellement qu'on les voyait arracher des arbres pour se mettre à couvert des balles de mousquet.

Olivier de Noort, qui entra dans ce détroit quelques mois après Sebald, vit des hommes de 10 à 11 pieds de haut, quoiqu'il en eût vu d'une taille égale à la nôtre.

George Spilbergen, en entrant dans le détroit de Magellan, le 2 avril 1615, vit sur la Terre de Feu un homme d'une hauteur prodigieuse, qui était monté sur une colline pour voir passer les vaisseaux.

Guillaume Chouten, le 11 décembre de la même année trouva sur la montagne du Port Désiré des tas de pierres faits d'une manière qui leur donna la curiosité de voir ce qu'ils couvraient, et ils trouvèrent *des ossements humains à 10 et 11 pieds de longueur*, c'est à dire 9 ou 10 pieds de notre mesure, à quoi se doivent réduire toutes les précédentes.

Je reprends ma narration. *La Marie*, que le *Saint-Joseph* avait perdue de vue au cap Horn, était venue relâcher à l'île de Chiloé et avait secouru de poudre les Espagnols contre les Indiens. Elle vint rejoindre son compagnon à Conception.

Il ne lui restait plus qu'à faire ses provisions, lors que *l'Oidor* de Conception reçut ordre du Président du Chili de faire sortir tous les navires français qui étaient en rade, sous quelque prétexte que ce pût être; «mais on n'eut aucun égard à ces ordres donnés à l'occasion d'une galanterie d'éclat.» Les deux navires firent voile vers Valparaiso. Le lendemain de leur arrivée, le commandant alla rendre ses devoirs au Gouverneur d'armes; c'est ainsi qu'on le distinguait du Président du Chili qu'on appelait simplement gouverneur; c'était comme je l'ai dit, don Jean Covarrubias, homme de naissance, qui pour avoir servi en Flandres, témoignait beaucoup d'affection aux Français; quoiqu'il relevât du Président, il ne le reconnaissait pas sous ce nom, mais seulement sous celui de *Capitaine général du Chili*.

Ce furent les charpentiers de Boifloret, capitaine du vaisseau *Le Clerc*, qui mirent en état l'artillerie de la forteresse de Valparaiso. On ne les en remercia même pas, suivant Frezier.

Valparaiso n'était qu'une bourgade composée d'une centaines de pauvres maisons, sans arrangement et de différent niveau. De cent cinquante familles qu'il pouvait y avoir, à peine s'en trouvait-il trente d'Espagnols. Pendant son séjour à Valparaiso, Frezier visita Viña del Mar et tous les environs, où l'on trouvait des arbres non seulement pour le bois de chauffage, dont les navires faisaient leur provision, mais encore pour faire des planches et des bordages; et en pénétrant quatre ou cinq lieues plus avant, on trouvait du bois propre à la construction des vaisseaux. Les Français y firent des planches de *laurel*, espèce de laurier dont le bois est blanc et fort léger; de la *bellota*, autre bois blanc; du *peumo*, fort cassant, et du *rauli*, qui était le meilleur et le plus liant. Pour les courbes on y trouvait le *maiten*, bois dur, rougeâtre et liant. Champloret le Brun, capitaine de *l'Assomption*, fit faire de ces bois une barque de 36 pieds de quille, la première peut-être qui ait été construite à Valparaiso.

Le Président du Chili, oubliant l'ordre qu'il avait donnée de faire sortir tous les navires français, demanda la *Marie* pour aller quérir les pêcheurs restés dans l'île de Juan Fernandez, et charger ce qu'ils avaient de poisson sec.

«Cette île, dit Frezier, serait très fertile si elle était cultivée, l'eau et le bois n'y manquent point, il y a des cochons, des chevreaux sauvages, et une quantité prodigieuse de poissons; la rade où l'on mouille est d'un bon fond, mais il y a beaucoup d'eau tout près de terre. C'est là où les flibustiers anglais et français ont souvent établi leurs retraites pendant qu'ils faisaient la course à la côte vers l'an 1682.»

Il fallait alors une permission du Président pour visiter Santiago. Frezier ne savait comment s'y prendre, sachant que sa profession d'ingénieur serait un obtacle à ses désirs. Il fit semblant de partir pour s'aller embarquer à Conception avec un capitaine français qui s'en retournait en France: les grand crédits qu'avait faits celui-ci au Président lui avaient mérité son amitié.

«On pourrait demander ici pourquoi l'on traite si mal les Français qui vont à Santiago: il y a deux raisons pour cela; la première, c'est que par les lois d'Espagne il est défendu aux étrangers d'entrer dans les colonies de la mer du Sud; la seconde et la principale, c'est que les marchands de la ville, parmi lesquels il faut comprendre le Président, se plaignent que les Français y apportent des marchandises qu'ils donnent à meilleur marché que dans les boutiques et gâtent ainsi leur commerce.»

Frezier se plaint des incommodités de la route de Valparaiso à Santiago: S'il était venu au Chili 140 ans plus tard, il aurait pu faire le voyage à son aise dans un *birlocho* de son com-

patriote, Léon Vigouroux, qui fut le premier à établir un service de diligences dans cette direction. Ce que la réparation des chemins coûta de maux de tête à ce dernier, lui seul pourrait le dire, s'il vivait encore. Il s'écriait souvent:

«Maudites pierres, y en a-t-il dans ce pays! On pourrait en paver le monde entier. Et puis, ajoutait-il, voilà encore ce sacré chemin de fer qui vient m'embêter!»

Et il l'embêta si bien qu'il fut obligé d'interrompre son trafic; mais les vignes y gagnèrent beaucoup et le vin aussi. M. Bézamat, son successeur, ne doit pas s'en plaindre.

Continuons. Un détail que j'ignorais: Frezier dit que le tremblement de terre de 1647, à Santiago, répandit dans l'air de si mauvaises vapeurs, *que tout le monde en mourut à trois ou quatre cents personnes près*. Pour ce qui est du Président de cette époque, il s'exprime ainsi: «Quoique le Président relève du vice-roi du Pérou, l'éloignement diminue beaucoup sa dépendance; de sorte qu'on peut le regarder au Chili comme vice-roi lui-même, pendant les sept années que dure son gouvernement. Celui qui était en place s'appelait don *Juan Andres Ustariz*, ci-devant marchand à Séville, qui pour avoir changé d'état, n'avait changé ni d'inclination, ni d'occupation; car, malgré les lois du Royaume, il négociait ouvertement avec les Français, qui ont bien accru sa fortune par les crédits considérables qu'ils lui ont faits. Il est vrai qu'il y a satisfait de bonne grâce, chose à louer dans un pays où l'on peut abuser de son autorité, où plus qu'ailleurs on emprunte facilement, mais où l'on ne paye pas de même.» (1)

Pendant qu'il s'occupait à voir et à connaître la ville de Santiago, il survint une affaire qui l'engagea à se retirer: la chaloupe du vaisseau la *Vierge de Grâce* de Saint-Malo, qui était en relâche à Conception pour s'en retourner en France, étant chargée de quelques marchandises pour mettre à terre, fut cause de quelques différends des Français avec les gardes du corregidor qui s'y opposaient. Celui-ci, choqué de cette résistance, s'en alla au magasin du navire, suivi de la canaille, et le mit au pillage; mais un Français, ayant lâché un coup de fusil chargé à plomb de chasse, tua malheureusement un soldat. On emprisonna tout ce qu'il y avait de Français en ville, qu'on allait chercher de maison en maison. Cette nouvelle fit quelque bruit dans Santiago. Ainsi notre voyageur jugea à propos de se retirer.

Ce qui précède prouve, contrairement à l'opinion de Vicuña, qu'il y avait déjà beaucoup de Français au Chili, et principalement à Conception.

Dans son voyage de Santiago à Valparaiso, Frezier s'arrêta principalement à Tiltil, à Quillota et Limache, dont il fait une description intéressante et que le cadre restreint de mes notes ne me permet pas de reproduire.

Il se trouva à Quillota au temps du carnaval. Il fut charmé d'y voir une si grande quantité de toutes sortes de beaux fruits d'Europe (on n'y connaissait pas encore les chirimoyas), qu'on y avait transplantés et qui y réussissaient à merveille, «particulièrement des pêches dont il se trouvait de petits bois qu'on ne cultivait point, et où l'on ne prenait d'autre soin que celui de faire couler au pied des arbres des ruisseaux qu'on tirait de la rivière Chille (Aconcagua), pour suppléer au défaut de pluie pendant l'été». (1)

Il visita l'hacienda de las Palmas, aujourd'hui de D. Claudio Vicuña, et vit extraire l'or du ruisseau, où j'en ai cherché moi-même et où je n'ai retrouvé que les débris hélas! des anciens *lavaderos*, en dehors d'un petit flacon de *pepites* d'or, que j'offris à M. Claudio Vicuña, chez qui j'étais logé, et qu'il n'accepta pas, probablement à cause des efforts qu'il m'avait vu faire pour détourner le ruisseau et en mettre le lit à sec...

Frezier, dans le dernier chapitre de son livre, fait mention de quelques découvertes dans les parages du cap Horn: «Si j'ai supprimé dans cette carte, dit-il, des terres imaginées, j'en ai ajouté d'effectives, auxquelles j'ai donné le nom d'îles nouvelles, pour avoir été découvertes depuis l'année 1700, la plupart par les vaisseaux de Saint-Malo; je les ai placées sur les Mémoires du *Maurepas* et du *Saint-Louis*, vaisseaux de la Compagnie des Indes, qui les ont vues de près, et même ce dernier y a fait de l'eau dans un étang que j'ai marqué auprès du port de S. Louis. L'un et l'autre ont parcouru différents endroits; mais celui qui les a côtoyés de plus près a été le *Saint-Jean Baptiste*, commandé par Doublet du Havre, qui cherchait à passer dans un enfoncement qu'il voyait vers le milieu; mais ayant reconnu les îles basses presque à fleur-d'eau il jugea à propos de revirer de bord; cette suite d'îles sont celles que M. Fouquet de Saint-Malo découvrit, et qu'il appela du nom *d'Anican*, son armateur. Les routes que j'ai tracées feront voir les gisements de ces terres par rapport au détroit de Le Maire, d'où sortait le *Saint-*

(1) Frezier, p. 130 - p. 142.

Jean-Baptiste, lorsqu'il les vit, et par rapport à la terre des Etats, dont les deux autres avaient eu connaissance avant que de les trouver.

La partie du nord de ces terres qui est ici sous le nom de *côte de l'Assomption*, a été découverte le 16 Juillet de l'année 1708, par Poré, de Saint-Malo, qui lui donna le nom du vaisseau qu'il montait.»

Les détails que l'on vient de lire ne sont point oiseux: ils prouvent la part importante qui revient à la marine française dans les explorations de l'Amérique du sud et principalement sur la côte du Chili.

Frezier arriva à Marseille le 7 août 1714. Il eut à soutenir, au sujet du livre dont j'ai extrait quelques passages, une ardente polémique avec Feuillée. Il fut nommé directeur des fortifications de Brest et mourut dans cette ville le 14 octobre 1773, à l'âge de 91 ans.

Frezier est le premier qui ait fait un plan exact de la baie et de la ville de Conception ou Penco, de la rade et de la bourgade de Valparaiso, de la ville de Santiago, de la ville de la Serena, des ports de la côte de Copiapo, et de la rade d'Arica.

Le père Ovalle avait fait un plan de Santiago 60 ans auparavant, mais il était de pure fantaisie.

X

A peine la métropole s'aperçut-elle du développement du commerce français dans le Nouveau-Monde qu'elle prit les mesures les plus sévères pour l'interdire, malgré l'attachement de Philippe V pour Louis XIV. Je vais confirmer avec quelques faits et documents relatifs à l'histoire du Chili, ignorés jusqu'à présent, l'exactitude de cette observation (1).

Par arrêté du 26 Janvier 1706 et 18 Juillet 1708, le roi d'Espagne ordonna au gouverneur du Chili de saisir toutes les embarcations françaises qui oseraient venir trafiquer dans les ports de ce pays, et d'envoyer en Espagne les capitaines et l'équipage pour y être jugés.

Ces ordres étaient d'autant plus bizarres que les autorités n'avaient pas de forces pour les mettre à exécution.

En général, les agents de la métropole dans ces contrées et plus encore les habitants respectaient les mandements du souverain; mais il n'en était pas de même pour ce qui avait rapport au commerce.

Les fonctionnaires publics et les particuliers continuèrent à profiter des marchandises que leur procuraient les navires français qui fréquentaient les côtes du Pacifique.

Juan Andres Ustariz était le plus grand contrebandier de la côte. Il faisait semblant d'interdire, sous les peines les plus sévères, le commerce entre la France et le Chili; mais ni lui ni ses gouvernés n'en tenaient compte. Le trafic illicite continuait de plus belle. Les navires français entraient à Conception, à Valparaiso et à Coquimbo, sous un prétexte quelconque. Les autorités, bon gré, mal gré, les toléraient. Les Français débarquaient avec leurs marchandises et les vendaient avec plus ou moins de difficulté. Les habitants s'empressaient de les acheter chaque fois qu'ils pouvaient, sans regarder comme un péché ce que le souverain avait eu soin de leur faire considérer comme tel.

«J'ordonne, disait Ustariz, à tous les Français célibataires, de sortir de cette ville et d'aller s'embarquer sans délai, à Valparaiso, dans les navires de leur nation; et si quelqu'un s'y oppose, qu'il soit incarcéré; j'ordonne de même à tous les habitants, quels qu'ils soient, de ne pas les admettre chez eux, de ne leur louer aucune maison, sous peine de 500 piastres d'amende. Les muletiers qui apporteront des marchandises françaises dans cette ville seront bannis et condamnés à quatre ans de bagne à Valdivia.»

Malgré cela, la contrebande prospérait chaque jour davantage.

Le scandale arriva à un tel point que la «royale audience» crut devoir adresser des remontrances à Ustariz sur ces irrégularités.

«Votre seigneurie, disait-elle, doit prendre des mesures plus énergiques et condamner à dix ans de bagne toutes les personnes qui feront ou faciliteront le commerce avec les Français. Les gouverneurs prennent pour prétexte qu'ils n'ont pas à leur disposition des forces suffisantes pour s'opposer au trafic des capitaines français, comme si ces derniers ne savaient pas les liens étroits qui unissent la France à l'Espagne.»

---

(1) *Los Precursores* por Miguel Luis Amunàtegui, p. 266.

Avec cela, voulaient-ils que tous ces flibustiers prissent en considération ces délicatesses pour le plaisir de se ruiner!

Ustariz publia un nouveau décret. La «royale audience» fit de nouvelles remontrances.

Ce qu'il y eut de plus intéressant ce fut que, parmi les marchands accusés de s'entendre avec les capitaines français, se trouvaient don Juan José de Bernechea, don Gregorio de Badiola, don Ignacio de Jáuregui, don Luis de Salas, don Toribio Gayon de Zélis, don Ignacio de Zeballos, don José Guerrero, le capitaine don Fabio Canario, don Francisco de Aguirre et le marquis de Cañada Hermosa.

Aussitôt que les capitaines des trois navires français qui se trouvaient à Valparaiso eurent connaissance du dernier décret, ils débarquèrent furieux et exigèrent qu'on leur procurât les vivres nécessaires pour retourner en Europe.

Don Antonio Velasquez de Covarrubias, gouverneur de Valparaiso, rendit compte à Ustariz de la menace des dits capitaines.

Deux jours après, Ustariz expédia des ordres relatifs à cette affaire. «Ces capitaines, disait-il, ont proféré des paroles par trop audacieuses, donnant à entendre qu'ils prendraient de gré ou de force les provisions dont ils ont besoin.»

L'insolence des capitaines français était facile à comprendre, parce que, comme l'exposait au président le gouverneur de Valparaiso dans une note du 23 novembre 1716, il n'avait à ses ordres qu'un lieutenant et un sergent de la forteresse pour s'opposer à plus de 400 hommes dont se composaient les équipages des trois navires.

Ustariz consulta la «real audiencia» pour savoir à quoi s'en tenir. On saura bientôt quel était le vrai motif des hésitations du président. Le tribunal répondit avec fermeté à Ustariz qu'il devait se faire respecter des étrangers. L'attitude énergique des membres du tribunal obligea l'indolent capitaine général à mettre en mouvement les milices de Melipilla et de Quillota pour repousser l'invasion des Français, en cas d'une descente. Les commerçants étrangers n'eurent pas recours à la violence, mais sous divers prétextes, ils restèrent dans le port jusqu'à l'écoulement total de leurs marchandises.

XI

Les documents cités plus haut manifestent l'ardeur avec laquelle les Chiliens se livraient à la contrebande pour se procurer les ressources les plus indispensables dont ils étaient privés par les monopoles et les restrictions commerciales.

Il faut qu'on sache maintenant que le plus grand contrebandier était le président lui-même, celui-là qui lançait des mandats d'arrêt si draconiens contre les commerçants étrangers.

Extrait du long jugement rendu par le président don José de Santiago Concha:

«Je déclare que don Juan Andres de Ustariz, pendant son administration, de 1709 à 1717, s'est rendu coupable de malversations dans le maniement des deniers du roi. Je l'accuse d'avoir permis à nombre de navires français entre autres la *Concorde*, capitaine Pradet, *l'Assomption*, capitaine Champloret le Brun Julien, *l'Aigle*, capitaine Jean de Morandé (1), de vendre librement à Valparaiso et à la Herradura leurs marchandises, dont le chiffre s'élève à plus de 268.000 piastres, sur lesquels Ustariz a prélevé 16.000 piastres de droits, sans compter ceux des autres navires; d'avoir laissé lesdits capitaines construire des maisons à l'Almendral, planter des arbres dans leurs jardins pour leur commodité et leur amusement, ce à quoi il aurait dû s'opposer; d'avoir acheté du navire ou pingre français le *Saint-Jean Baptiste*, capitaine Villemorin, dans le port de Valparaiso, vers la fin de 1709, quantité de confections, pour une valeur de 138.000 piastres, dont il envoya une partie sur le même navire au port d'Arica et l'autre à Cobija pour être vendue à Potosi par son employé don Miguel de Vicuña; d'avoir acheté à l'ancien capitaine de l'*Aigle*, don Juan Morandé, par l'intermédiaire de don Miguel de Vicuña, son employé, dans le port de la Herradura, en 1714, jusqu'à 20.000 piastres d'étoffes choisies; d'avoir acheté également au capitaine de l'*Assomption*, Champloret, par l'intermédiaire de son employé don Miguel de Vicuña, dans les ports de Valparaiso et de la Herradura, 30.000 piastres de lingerie, et aux capitaines Thomas Gardin et Louis Roche, de l'*Allègre*, navire qui fut acheté plus tard par don José del Portillo, des quantités considérables de confections, en 1710.

(1) Les Chiliens l'appelaient déjà *Morandé*.

Pour ces motifs, je condamne le dit don Juan Andres Ustariz à la perte de tous ses biens et à la privation de tout emploi public.»

Viennent ensuite des considérants à n'en plus finir, entre autres: Nicolas Frandac, capitaine du *Saint Antoine*, fut pris à Conception et emprisonné pour avoir vendu des étoffes de Chine sur la côte. Il fut mis en liberté moyennant 16.000 piastres, que le capitaine du *Philix*, Robail, remit entre les mains de don Juan Antonio de Espineda, correspondant d'Ustariz.

Cette histoire fit beaucoup de bruit. Ustariz écrivit en 1711 à l'ambassadeur d'Espagne à Paris, se plaignant de la réclamation de Frandac, mais sans dire qu'il avait reçu les 16.000 piastres. Le comte de Ponchartrain, premier ministre de France, prouva avec des documents à l'appui qu'Ustariz avait reçu cette somme. L'embassadeur d'Espagne fit la sourde oreille et ne voulut plus entendre parler de cette affaire.

Ustariz, en 1715, à Conception, donna l'ordre à ses compères de confisquer 235 pièces de Bretagne et *13 essuie-mains de Gênes*, chez un Français, officier du navire *Saint-Joseph*, qui habitait la maison d'un officier du même navire, nommé Suprecloband.

Le capitaine Pradet réclama ces marchandises, alléguant qu'elles lui appartenaient. Encore un démêlé qui occupe plusieurs pages. Résultat final: Ustariz mourut de honte et de chagrin.

Le chemin que nous avons à parcourir est long. Nous passerons donc sous silence les mille et une péripéties de ces temps passés.

XII

«Après et même avant la mort de Philippe V (1), commença la persécution des Français établis dans les Indes, sous le nom générique d'étrangers, parmi lesquels était compris tout ce qui n'était pas nettement espagnol; et ce fut alors qu'eut lieu à Lima ce terrible drame inquisitorial que nous avons raconté en 1868, sous le nom de *François Moyen*, émouvant plus d'un cœur ici comme en Europe, où cette douloureuse narration fut traduite.

«Mais les Gaulois, toujours intelligents et toujours alertes, se servirent d'un doux stratagème contre le courroux du roi et de ses lieutenants: ils se marièrent avec des Espagnoles ou créoles, et, comme les Romains, dans l'enlèvement des Sabines, ils choisirent les plus belles.

«Par ce procédé commode et ingénieux, furent épargnés à Santiago M. Joseph Dunose, qui conduisit à l'autel la riche *cacica* de Tango, propriétaire des fertiles terrains connus aujourd'hui sous le nom syncopé de *Lo de Nos*.

«A la Serena, le capitaine M. François Subercaseaux se maria de la même manière avec doña Manuela, fille du *correjidor* de Copiapó, don Felipe Mercado.»

«Son fils, D. Ramon, était un gentil-homme disait D. Juan de Dios Carmona, grand en affaires, mais très méticuleux et ne prenant une détermination qu'après avoir mûrement réfléchi, trop peut-être, car il était d'une lenteur désespérante. Il fallait pour le décider lui mettre l'argent en barre dans la main.»

La famille des Subercaseaux est devenue prépondérante au Chili, grâce à son esprit entreprenant et organisateur.

Dans mon ouvrage «La Province de Coquimbo» je raconte la découverte du fameux centre minier *Arqueros*, et de la mine *Mercedes*, d'où les Subercaseaux et associés ont retiré 6.000.000 de piastres. Don Juan de Dios Carmona la dénonça le 22 Août 1825, en son nom et en celui de don Ramon Subercaseaux, qui lui donna une impulsion vigoureuse. Le voyageur français Lafond de Lurcie visita cette mine et en vit extraire l'argent presque pur mêlé au mercure, phénomène inconnu auparavant dans la minéralogie et que, pour ce motif, Domeyko a caractérisé sous le nom d'arquérite.

«Il y avait aussi à la Serena, à cette époque, un Français appelé Picon et un autre Belmont, qu'un ancien écrivain appelle «un des beaux esprits de la ville». L'enseigne de vaisseau Byron, qui devint plus tard amiral, grand père du poète contemporain de Châteaubriand, connut alors M. Dunose, et passa plusieurs de ses journées de captivité (1743), dans sa belle

(1) Vicuña Mackenna.

propriété, car le gentilhomme français était «très sensé et bien élevé» (very sensible and well bread man).

«L'établissement à Quillota des Gac, des Lépée, des Loisel, des Lorié, des Ravest, des Rouminot, des Camus, des Rencoret, des Rocuant remonte à ce temps-là, grâce à l'hyménée, dieu protecteur des Chiliennes. Bon nombre d'autres Français qui, comme ceux des vignes de Penco, savaient estimer le doux jus de la vigne, y plantèrent leur tente, leur lit et leur industrie.

«M. Antoine Gac, naturel de Saint Pol y vint le premier en 1747 et bâtit au pied du cerro de Mayaca le pittoresque moulin qui existe encore. Le premier des Ravest (don Pedro), était *alcalde* en 1771, et il en fut ainsi de bien d'autres.

«Un célèbre naufrage qui eut lieu sur la côte de Talca (Huenchullami), fut la cause de l'établissement d'une nombreuse famille de créoles franco-chiliens, car parmi les passagers de l'*Oriflamme* se trouvait un émigré appelé Letellier, tellement favorisé, au dire de l'historien Molina, qu'il mourut comme les patriarches, entouré de deux cent fils et petits-fils. Le pudique chroniqueur jésuite veut dire, mais il l'oublie, que cette longue progéniture ne provenait pas seulement de Sara et d'Agar. Les Fermandois sont de cette époque et de ce naufrage.

«Parmi les naufragés de l'*Oriflamme* se trouvait aussi, dans un second voyage, un Français qui ouvrit le premier café et installa le premier billard au pied du cerro de Santa Lucia, à Santiago. Il laissa son nom à la rue qu'il habitait (calle de Breton) (1), et à ses trois fils, don Santiago, don Reinaldo et don Manuel, qui vécurent jusqu'à une époque récente, 1850. L'on disait de don Manuel, qu'ayant été envoyé en France, il fut sur le point d'être guillotiné, sous la Terreur.

«Dans cette nomenclature des Français de la Colonie, nous ne pouvons pas omettre le nom du premier perruquier parisien qui vint au Chili, Albert Tribout. Il débarqua à Valparaiso le 9 Juin 1788, du navire la *Dolores*, qui venait de Lima (2).

«Au moment où éclatait la révolution de l'indépendance, il existait une certaine tolérance à l'égard des Français, et don Juan Lavigne, marchand de cuivre, passait pour un des hommes les plus riches et les plus estimés du pays. Dans des circonstances plus modestes, deux Français devaient aussi donner à la révolution des bras puissants dans la personne des colonels Picarte (Picard) et Latapiat le dernier fils d'un chaud méridional de Toulouse. Plus tard d'autres vinrent grossir la phalange et formèrent souche, tels que Lefevre, Taforeau, Droguet, Labbé, Lavigne, Chapuzeaux, Holley, Bertrand, etc.

Il est aussi question d'un Français qui, fuyant le règne de la Terreur en France, vint sous un faux nom cacher ses malheurs à Conception, où il prit le nom de Castellon; et si nous devons en croire le *Dictionnaire de la conversation*, peu de temps après mourut à San Felipe le frère cadet de Maximilien Robespierre, qui avait dû fuir à son tour la persécution de Tallien contre son frère.

Mais d'une façon bien plus accentuée prirent place entre les précurseurs du Chili, deux Français devenus fameux dans l'histoire politique du pays par leur audace et leurs malheurs. Nous voulons parler du célèbre Berney et de son compagnon Gramusset, un mathématicien et un philosophe, qui en plein régime colonial (1780) osèrent en intenter le renversement. Cette

(1) Je voudrais bien savoir pourquoi, s'il vous plaît, le Conseil Municipal s'est permis de changer le nom de la rue Breton? Ce digne homme avait donné des preuves de son dévouement, de son courage et de ses idées progressistes.

(2) Un Nord-Américain, dont je tais le nom, qui avait, à côté de la *Matriz*, à Valparaiso, une fruiterie où j'allais quelquefois avec Mariano Egaña, acheter des fruits du Pérou, en 1867, m'a raconté que la maison qu'il occupait avait appartenu à un nommé Dick, Anglais, qui exerçait le métier de barbier et que le père et le grand-père de celui ci avaient rasé dans cette même maison les étrangers qui débarquaient à Valparaiso. Le premier Dick s'était installé dans ce port plus de 80 ans avant le perruquier français dont parle Vicuña.

mystérieuse affaire a été racontée par l'illustre écrivain Miguel L. Amunàtegui, dans un livre qui porte le titre de *Une conspiration en 1780;* nous y renvoyons les lecteurs qui s'y intéresseraient. Francisco Bilbao, un autre précurseur, était arrière petit-fils de Berney, et en 1883 mourut une dame Bilbao-Berney, agée de 84 ans.

«Vers la fin du XVIIIme siècle vint s'établir à Santiago un négociant appelé Gambetta, homme d'une certaine aisance, qui habitait une grande maison dans la rue du Puente, à 300 mètres de la cathédrale, et dont les trois filles vivent encore (1883), possédant ce même immeuble; ce Gambetta chilien serait-il par hasard parent éloigné du grand tribun?»

XIII

Breton Raynald, dont parle Vicuña, était un officier français, venu au Chili sur le *Condé*. Il s'y établit et s'y maria. Il fut capitaine de la compagnie d'étrangers qui, sous l'intérinat du gouverneur don Juan de Balmaceda (1769), fut envoyé contre les Indiens.

Breton avait équipé de pied en cap, à ses frais, 68 cavaliers, à la condition d'obtenir, lui et ses hommes, des lettres de naturalisation. Le lieutenant de la compagnie était aussi un Français, du nom de Berenguel Ange.

Ils partirent pour Conception et s'emparèrent d'Arauco. Ils se battirent avec énergie, en un mot, ils firent leur devoir, et revinrent à Santiago après avoir pacifié la contrée en 1771.

Le monarque espagnol désaprouva la conduite de Balmaceda et donna l'ordre de dissoudre la compagnie et d'envoyer en Espagne tous ceux qui n'auraient pas de lettres de naturalisation, à l'éxception de Breton, qui était marié et avait 4 enfants (1). L'ordre ne fut pas exécuté.

Vers l'année 1740 vint s'établir à la Serena, avec un grand assortiment de velours d'Utrecht, satins de Florence et de la Chine, dentelles etc., etc., un Français, Léopold Merville, qui, quelque temps après se maria avec la fille de don Diego de Echandia, *rejidor* de la Serena.

J'ai vu l'emplacement de son ancien magasin. C'est celui qu'occupe actuellement don Tomas Peña. Les dames de la Serena se rendaient en procession chez lui. «Elles regardent beaucoup, disait-il, mais elles n'achètent rien.»

Vicuña dit que les Letelier du Chili sont parents du père Michel Le-Tellier, confesseur de Louis XIV.

Pourquoi ne seraient-ils pas tout aussi bien parents de Letellier, marquis de Louvois, ministre du même roi et père de l'illustre Louvois?

Toujours est-il que nous n'en savons rien, et que le premier Letellier qui vint au Chili n'a pas écrit ses *Memoires*. Ce que nous savons, c'est que, d'après les registres de la paroisse de Quillota, le chef de la famille des Letelier est Félicien Lothellier.

C'est ainsi qu'il signait, quand il était *corregidor* de Quillota en 1767, lors de l'expulsion des jésuites. Je n'ai pas l'histoire de Molina sous les yeux, mais je crois que c'est ainsi qu'il écrit ce nom.

Le brave colonel d'ingénieurs Gaetan Letelier, qui mourut à Osorno en 1827, était petit-fils de Félicien Lothellier; il avait fait ses études en France.

Un autre colonel, Bernard Letelier était également petit-fils de Félicien, mais je ne sais pas s'il était de Quillota. Il me semble que les deux colonels naquirent à Talca.

Parmi les premiers Français qui vinrent se fixer à Quillota figurait un nommé Antoine Gac, natif de Saint-Pol. Enchanté de la beauté du climat, il alla en France chercher sa femme, Jeanne Loisel. Ce couple a été la souche d'une nombreuse famille. Gac installa un moulin

(1) Amunàtegui.

dont on a déjà parlé. La Municipalité lui donna l'autorisation de moudre, moyennant le paiement d'un *almud* par jour (environ un décalitre).

Les Loriel (aujourd'hui Lorié) sont aussi d'origine française et descendent d'un ingénieur de ce nom, lequel, du temps du président Cano de Aponte (1726) fit le premier tracé du canal de Maipo. En 1814, il y avait un *alcalde* du nom de Vincent Lorié. En 1850 il existait encore un Dominicain, Lorié aussi.

Sans compter beaucoup d'autres noms d'origine gauloise, je peux citer, d'après les registres de la paroisse: Athanase Roche (1750), de qui descendent les Rossel du Chili. Guillaume Bert de Saint-Malo (1716), Guillaume Rires, qui se maria en 1744 avec une *quillotana*, appelée Josefa Madrid, Pierre Pinochet, créole de Conception, où son père Guillaume s'était établi et marié à Mlle Ursule de la Vega. Ce Pierre Pinochet fut nommé *alguacil mayor* de Quillota. A la même époque il existait un patriarche, Bernard Ravest.

Un de ses fils acheta aux enchères le droit d'exercer le commerce de la boucherie, le 9 novembre 1763. La Municipalité de Quillota donna à son frère Manuel Ravest l'autorisation de commercer avec un capital de 6.000 piastres, à la condition de ne pas dépasser un rayon de six lieues en dehors de la ville et de lui payer une redevance d'un tiers en neige et d'un autre tiers en neige aussi au curé, pendant les chaleurs de l'été.

De façon que de trois quintaux de neige, qu'il se donnait la peine d'aller chercher à la cordillère et de déposer à la Municipalité, il n'en remportait qu'un, ou, ce qui revient au même, de trois vestes, *si je puis m'exprimer ainsi*, il n'en remportait qu'une ce brave Ravest, ce qui, après tout, était encore moins dur que de remporter les trois!

Jadis les autorités espagnoles n'y allaient pas de main morte avec les pauvres *gabachos*. Heureux temps!

Les familles Faez, Picon, Picarte, d'origine française, vinrent s'établir dans la même ville.

Les Bordali, Français aussi, furent les derniers qui arrivèrent par la voie de Cadix, selon les notes conservées aux archives des Indes.

Vers la moitié du XVIIIème siècle, comme on voit, la coquette et délicieuse ville de Quillota était une petite colonie française.

Parmi les familles que j'ai citées, plusieurs se sont distinguées et se distinguent encore dans las armes, dans la magistrature, dans le barreau, dans la médecine, dans le sacerdoce, dans l'industrie et le commerce.

XIV

Le frère cadet de Maximilien Robespierre se nommait Frédéric.

Du moins, c'est ainsi que l'appelaient les enfants, qui riaient beaucoup de son accoutrement:

«Ya viene el gran Federico,
a caballo en su borrico!

Littéralement:

Voilà le grand Fréderic,
à cheval sur sa bourrique!

C'était, m'a raconté Eduardo de la Barra, qui l'avait connu, un grand vieillard, maigre, élancé, vivant retiré dans un des faubourgs de la ville de Santiago. Il ne voulait voir persone. Avec les quelques ressources qui lui restaient, il passait une vie proche de l'indigence. Il n'avait aucun domestique et faisait lui-même sa cuisine, à laquelle il donnait le nom de *papate*. Il est évident que de la Barra, âgé de 8 ou 10 ans alors, confondait *papate* avec *popote*. Robespierre disait quelquefois aux personnes qui l'interrogeaient qu'il *payait la dette du sang*, et que l'horreur attaché à son nom l'avait obligé à s'expatrier. «Je n'ai, disait-il, ni amis, ni parents sur la terre, et pour les gens qui soupçonnent ma parenté avec Maximilien je suis un juif.»

Il allait tous les jours au marché, monté sur un âne, et, comme il était très grand, ses jambes traînaient par terre, ce qui excitait l'hilarité des gamins de la ville. Pour échapper à la

curiosité publique, il alla habiter San Felipe, où il mourut. Je n'ai pu me procurer aucun autre renseignement précis sur ce personnage étrange.

François Moyen naquit à Paris en l'an 1720, d'une famille d'artistes. Son père et son grand-père Nicolas Moyen avaient été musiciens de la chapelle royale de Louis XIV. Sa mère était une dame de la Bourgogne, nommée Hélène Adin.

Le jeune Moyen reçut une éducation tout à fait parisienne et conforme à son caractère extraordinairement vif, précoce et développé. A l'âge de quinze ans il savait la musique, les mathématiques, l'escrime, la peinture et le dessin à la plume. C'était un parisien pur sang. Il fut tour à tour professeur de dessin, maître d'escrime, négociant, professeur de violon, dont il jouait admirablement. Il s'embarqua pour Pondichéry, où il séjourna un an et demi. A son retour, ayant échappé à un grand danger, il fit vœu de visiter la tombe de l'apôtre Saint Jacques en Galicie, promesse qu'il remplit religieusement plus tard.

Il alla habiter Morlain, en Bretagne, et devint ingénieur. C'est lui qui a levé le plan de cette ville. Il n'avait pas encore vingt ans. De là il se dirigea vers Lisbonne, où il vécut de son multiple et brillant talent.

Il illustra un ouvrage qu'un écrivain écossais préparait par l'ordre du roi; il enseigna l'escrime aux fils du comte d'Ouvidor, chez qui il était logé, et finalement il donna des leçons de musique à l'infant don Manuel.

Il fit un voyage à Rio Janeiro comme négociant, et revint à Lisbonne. Sa situation pécuniaire s'était améliorée. L'infant don Manuel le nomma «ingénieur et dessinateur de sa chambre.»

La mort de son père le rappela à Paris, car Moyen avait une âme sensible, âme d'artiste, et il aimait tendrement sa famille.

Avide d'aventures, il s'embarqua ensuite avec son ami le comte de las Torres pour le Chili.

Un duel à l'épée qu'il eut à Buenos Aires fut la cause de tous ses malheurs.

«Moyen était, dit Vicuña, comme jeune homme, comme artiste et, surtout, comme parisien, un de ces aventuriers pleins de courage, de générosité et d'étourderie, qui, de même qu'ils donnent un coup d'épée à un adversaire dans un café, se dépouillent de leur manteau au détour d'une rue pour en régaler un ami ou un mendiant.»

Le fait est qu'il eut une discussion assez vive avec un nommé don Miguel de Landaeta, et que sur le terrain il lui passa son épée au travers du corps. «L'art de l'escrime, dit l'auteur cité plus haut, que Moyen possédait à la perfection, et son caractère impétueux faisaient, malheureusement, du jeune homme français un duelliste consommé; et déjà de ce temps-là la cicatrice d'une horrible balafre au travers du visage, du front au menton, manifestait qu'il n'en était pas à son premier coup d'essai (1).»

Pour éviter les suites fâcheuses qu'aurait pu avoir son duel, Moyen résolut de passer à Potosi.

Parmi ses compagnons de voyage il y avait un nommé José Antonio Soto, espagnol, négociant de Potosi et du Chili. Moyen, sans se douter qu'on l'épiait, donna libre cours aux réflexions que lui suggéraient ses entretiens avec ses compagnons.

Son violon et son esprit enjoué l'avaient rendu sympathique à tous. C'était lui qui défrayait la conversation. Imprudent jeune homme! Il ne soupçonnait pas que ses innocentes saillies seraient la cause d'un malheur affreux.

Avant d'arriver à Potosí, une tempête épouvantable se déchaîna. Pendant que les voyageurs imploraient la miséricorde de Dieu, le Parisien jouait du violon, tout en disant qu'un orage était un phénomène naturel, et il en donnait des explications scientifiques. Mal lui en prit. Il paya cher son humeur gauloise. A partir de ce moment, Soto jura sa perte. Il le fit parler tant qu'il put, l'interrogea et prit note de ses réponses. «Le bon Dieu ne se met jamais en colère, disait Moyen, par la raison bien simple qu'il est la bonté infinie. Si Dieu pouvait s'emporter, il ne serait pas Dieu. C'est au figuré, si vous voulez, mais il est ridicule et choquant d'employer un semblable langage.»

---

(1) No sería aquel el primer paso de armas de su vida.

«Quand je récite l'*Ave Maria*, ajoutait-il, je dis: *Le Seigneur fut avec vous* et non pas *est avec vous.*»

Question de mots tout simplement.

Le Gaulois voulait s'amuser. Un jour, voyant un muletier frapper à coups redoublés une pauvre bête qui avait succombé sous le faix, Moyen s'écria: «*Brute!* les animaux sont des créatures de Dieu!»

Les expressions *Brute* et *créatures de Dieu* furent considérées comme autant d'hérésies.

Une autre fois il eut l'imprudence de dire que Jésus-Christ avait donné l'exemple de l'humilité et de la pauvreté et que ses disciples devaient faire comme lui.

Il lut quelques passages de *Bueló et de Bortel* (dit l'accusation), qu'il portait sur lui (1).

Bref, nos voyageurs arrivèrent à Potosi.

Moyen, en vertu de ses rapports avec le comte de las Torres, reçut l'hospitalité chez le colonel don Antonio Rodriguez de Guzman. Il vivait là livré à ses études aussi variées que sérieuses.

«Il s'occupait de théologie, de philosophie, d'histoire, de physique, de poésie, de médecine, de mathématiques, de lever le plan de la ville et de prendre des vues des principaux sites, ce qui lui valut d'être accusé non seulement d'hérétique, mais encore de traître à la couronne, «comme si Potosi était une place forte, disait Moyen dans son plaidoyer, et comme si le roi de France était en guerre avec son cousin le roi d'Espagne» (2).

Mandat d'arrêt fut lancé contre lui par le Tribunal de l'Inquisition.

«Moyen, quoique emporté et fougueux, et nous ne disons pas brave, ce serait une redondance, puisqu'il était Français, n'opposa aucune résistance à l'arrêt de l'Inquisition et se laissa conduire dans un cachot» (3).

Après un an d'emprisonnement, les fers aux pieds, ce malheureux, dans une lettre aux Inquisiteurs de Lima, leur demandait de lui enlever ses fers. «Si je suis la brebis égarée dont parle l'Evangile, rappelez-vous que Jésus-Christ ne lui mettait pas de fers aux pieds, mais qu'il la chargeait sur ses épaules et la rapportait au bercail.

J'ignore absolument le motif de ma prison et de mes tourments.

Si je suis arrêté, pour avoir eu conversation en matière de religion, *je ne savais pas que c'était défendu*. Je supplie le conseil de l'Inquisition de me regarder en pitié, *et comme je ne demande point d'autre grâce que la justice*, qu'elle me dise le supplice que je mérite, je serai mon propre bourreau.»

Un jour le secrétaire du *cabildo* de Potosi ayant voulu lui enlever son violon, Moyen chercha à se donner la mort avec un couteau.

L'ordre arriva enfin de transporter l'accusé à Lima.

Ce voyage de cinq cents lieues dura deux ans.

Le 26 mars 1752, un nommé Ventura Bejar, muletier, le déposa aux portes du Saint Office à Lima.

Ce pauvre jeune homme naguère jovial, batailleur, plein de talent, n'était plus que l'ombre de lui-même: défait, le teint cadavéreux, les cheveux blancs comme neige, il se traînait à peine. Trois ans avaient suffi pour le rendre méconnaissable.

Le procès dura dix ans.

Sa défense fut admirable. Il donna des preuves de ses connaissances en matière de théologie, qui laissèrent ses bourreaux sans réplique.

Le malheureux cherchait de temps en temps à les émouvoir. Il écrivait des lettres capables de fléchir les juges les plus cruels: «Que M. l'Inquisiteur, disait-il, considère ce que je souffre, privé de tout, seul, abandonné, sans une parole de consolation, dans un cachot obscur, plein de puces, le corps rongé par la vermine, avec des fers aux pieds, qui me tourmentent jour et nuit, comment vivre dans des angoisses si terribles?»

Les souffrances de Silvio Pellico, victime de l'inquisition politique de l'Autriche, l'histoire du baron de Trenck et du *Masque de fer*, à la Bastille, sont devenues des légendes populaires. La victime dont il s'agit est restée jusqu'à présent dans l'obscurité. Cependant rien n'égale les horreurs de ce drame.

---

(1) Boileau et Voltaire.
(2) Vicuna M.
(3) Le même auteur.

Enfin, une sentence fut dictée: «Dans le Saint Office de l'Inquisition de la ville des Rois, le 18 février 1761, présent M. l'Inquisiteur D. Mateo de Amusquibar, etc., etc., vu le Procès suivi contre François Moyen, natif de la ville de Paris, dans le royaume de France, au sujet de propos hérétiques, etc.; considérant qu'il n'est pas possible d'appliquer le tourment à cause de la maladie du coupable; considérant *qu'il n'est pas bien prouvé que Moyen soit hérétique*, et voulant donner une preuve *de notre bénignité*, etc., etc., nous le condamnons à la perte de la moitié de ses biens, et nous le bannissons des deux Amériques à perpétuité, et de la ville de Madrid pour dix ans, qu'il passera dans un des bagnes d'Afrique; et nous ordonnons que, deux ours après la publication de cette sentence, Moyen soit promené dans les rues sur un âne bâté et qu'un héraut rende public son délit.

Signé: Dr. D. Mateo de Amusquibar.»

François Moyen fut remis à bord du *San Juan Bautista*, pieds et poings liés.

Après avoir souffert durant treize ans, dans un cachot immonde, moralement et physiquement, les douleurs les plus atroces, il ne restait plus que dix ans de pénitence à ce cadavre ambulant!.....

On n'a plus entendu parler du *San Juan Bautista*.

Il fit naufrage sans doute au cap Horn.

Dieu aura voulu épargner au pauvre François Moyen les nouveaux tourments qui l'attendaient à Ceuta, et l'ensevelir avec geôle et geôliers dans le sein de l'océan, dont toutes les eaux ne pourraient laver le crime abominable dont il fut la victime.

C'était en 1886. Je me trouvais à dîner dans un couvent de Santiago, en compagnie de don Mariano Egaña, frère de don Rafael, et de l'abbé Loubert, le philosophe français que tout le monde a connu dans la capitale.

La conversation tomba sur François Moyen, dont on parlait beaucoup alors. L'abbé Loubert prit chaleureusement sa défense. La discussion devint intéressante. Tous les pères de l'Eglise y passaient. C'était un feu croisé des canons de l'Eglise.

Notre abbé, qui, comme on sait, avait le verbe haut et tranchait parfois les questions un peu busquement, se leva de table, caressa sa longue barbe de capucin, signe précurseur d'un orage et dit: Mes R.R. P.P., le dévot don Mariano de Egaña, dont l'orthodoxie ne sera mise en doute par personne, et dont le petit-fils est assis près de moi, a condamné péremptoirement l'Inquisition.

«Les doctrines de l'Inquisition, s'écrie-t-il, devaient, ô nation espagnole, te conduire au *brillant* état où tu te trouves aujourd'hui et où tu seras encore longtemps!»

Pie VII a condamné cette institution, et il a bien fait. Je ne veux pas continuer une discussion qui m'agace; vous me permettrez de vous dire que *vous raisonnez tous comme des épiciers*».

Les R.R. P.P. firent la grimace et la conversation prit une autre tournure.

Pour dire la vérité toute entière, les R.R. P.P., en sortant du réfectoire, tendirent la main à l'abbé Loubert.

XV

J'ai raconté rapidement l'histoire de François Moyen.

Comme je l'ai fait observer en commençant, ce travail ne se compose que de notes. J'ai éliminé du récit précédent tout ce qui aurait pu blesser les croyances de mes lectrices. Critiquer les personnes n'est point attaquer le dogme.

Un homme qui remplit ses devoirs religieux et qui est de bonne foi, à quelque religion qu'il appartienne, est digne de respect. Il n'y a que les exagérations ridicules qui soient répréhensibles. Un juif honnête et sincère est aussi estimable qu'un catholique possédant les mêmes qualités. Léon XIII a donné l'exemple de la tolérance. Il a eu des relations cordiales avec les dissidents. Il les a reçus en leur serrant la main, et en leur manifestant le plaisir qu'il éprouvait de les voir.

Ce qui trompe souvent les hommes ce sont les apparences. On ne regarde les choses que

d'un côté, et le plus souvent du mauvais côté. C'est toujours la répétition du *bouclier à deux couleurs*.

XVI

Parmi les voyageurs illustres qui sont venus au Chili, je ne saurais oublier Louis Antoine de Bougainville, né à Paris en 1729, auteur du *Voyage autour du monde* qu'il fit de 1766 à 1779. Cet ouvrage si connu me dispense de relater les circonstances de l'expédition de ce célèbre navigateur. Après s'être arrêté à Conception et à Valparaiso, il découvrit l'archipel des Navigateurs et alla à Taïti. Dans cette île Bougainville vérifia un fait singulier, longtemps mis en doute, aujourd'hui parfaitement avéré:

Une fille nommée Bard, née en Bourgogne, et que la perte d'un procès avait réduite à l'indigence, déguisa son sexe, servit en qualité de laquais un Génois à Paris, et, se trouvant à Rochefort au moment de l'embarquement de M. de Commerçon, se présenta à lui comme domestique. Cette fille suivit partout son maître dans ses herborisations sur les monts glacés du détroit de Magellan, acquit des connaissances supérieures à son sexe, portait les provisions, les armes, etc., sans se rebuter des fatigues, recueillit des plantes à Valdivia, à Conception, à Quillota, à Quilpué, à Valparaiso, et de là se dirigea à Taïti, où elle avoua son sexe à Bougainville. Cet officier, rendant justice à son zèle et à son honnêteté, déclare qu'elle a observé une conduite digne d'éloges sous tous les rapports.

Elle est donc la première femme qui ait fait le tour du monde.

XVII

A côté de Bougainville je placerai Lapérouse et Dumont-d'Urville, trois navigateurs, trois savants, trois hommes, qui font honneur à l'humanité et surtout à la France. Aujourd'hui que notre influence est moindre au Chili qu'autrefois, et que les maîtres français sont remplacés par d'autres, il est bon que nos fils, qui sont Chiliens ou qui le deviendront, sachent que leurs aïeux n'ont jamais desespéré du salut de la France et qu'ils ont tracé à leurs descendants le sentier du progrès, de l'honneur et du dévouement.

Jean-François Galaup, comte de Lapérouse, chef d'escadre naquit à Albi, en 1741 (1). Entré dès ses jeunes ans à l'Ecole de marine, il se sentit électrisé par l'exemple des navigateurs qui avaient illustré leur patrie, et il prit alors la résolution de marcher sur leur trace. Garde-marine en 1756, il fit d'abord huit campagnes contre les Anglais; il se distingua dans plusieurs circonstances, et son mérite naissant commença à fixer l'attention de ses chefs.

En 1764, il fut promu au grade d'enseigne de vaisseau. De cette époque à l'année 1780, peu d'officiers fournirent une carrière plus activement remplie que la sienne. Il assista à plusieurs combats, contribua au succès de plus d'une bataille, et enleva lui-même aux Anglais plusieurs bâtiments de guerre. Nommé capitaine en 1780, il commandait la frégate l'*Astrée*, lorsque, se trouvant en croisière avec l'*Hermione*, il livra le 2 juillet un combat opiniâtre à six vaisseaux de ligne anglais, sur la côte de la Nouvelle-Bretagne. Cinq de ces bâtiments se mirent en ligne pour l'attendre, le sixième resta hors de la portée du canon. Les deux frégates coururent ensemble sur l'ennemi toutes voiles dehors. Elles manœuvrèrent avec tant d'habileté que le désordre se mit bientôt dans l'escadrille anglaise; au bout d'une demi-heure, deux de ces cinq bâtiments furent obligés de se rendre; les trois autres auraient éprouvé le même sort, si la nuit ne les eût dérobés à la poursuite des deux frégates.

L'année suivante, le gouvernement français conçut le projet de prendre et de ruiner les établissements anglais de la baie d'Hudson. Lapérouse parut propre à remplir cette mission dans des mers si difficiles. Il partit du cap Français (Haïti) avec une escadre composée du *Sceptre*, de 74 canons, des frégates l'*Astrée* et l'*Engageante*, de 36 canons chacune, et portant à bord 250 hommes d'infanterie, 40 artilleurs, 4 canons de campagne, deux mortiers et 300 bombes.

---

(1) Les relations des voyages et aventures de Lapérouse sont nombreuses; j'ai consulté principalement celles de F. Valentin et d'autres documents inédits.

Mais cette année fut extrêmement rude, même pendant l'été, sous le cercle polaire; à peine Lapérouse eut-il fait 25 lieues dans le détroit d'Hudson, qu'il trouva la baie gelée; partout des bancs immenses de glace, des brumes impénétrables, et souvent des tempêtes de neige que le vent amenait du pôle.

Au milieu de tous ces obstacles, il déploya une énergie remarquable et la plus grande intelligence des ressources de la navigation. Il triompha des éléments ligués contre lui.

Son expédition fut couronnée de succès; il ruina complètement les forts du Prince-de-Galles et d'York, qui appartenaient à la compagnie anglaise. Si, pour se conformer aux ordres rigoureux qu'il avait reçus, il détruisit des possessions alors ennemies, il n'oublia pas les égards qu'on doit au malheur.

Instruit qu'à son approche des Anglais avaient fui dans les bois, et qu'ils couraient risque de mourir de faim ou de tomber sans défense entre les mains des sauvages, il eut la générosité de leur laisser des vivres et des armes avant son départ.

Les Anglais, il faut leur rendre cette justice, n'agissent pas autrement. C'est un peuple vraiment extraordinaire. Ils combattent leurs ennemis avec acharnement, ils leur font tout le mal possible, et puis ils leur rendent justice. Ils ne parlent de Moncalm et de Dupleix qu'avec vénération. Ils ont élevé en belle place à Calcutta une statue à ce dernier. Sir Wilson l'appelle «le plus grand Français de sa génération.»

A Villebois-Mareuil, leur ennemi mortel, qui, pendant la guerre du Transval, leur a causé tant de soucis et coûté tant de sang, ils lui ont rendu, après sa mort, des honneurs militaires comme à un chef d'armée anglaise.

Décidément M. Loubet a raison; les étrangers savent mieux que nous apprécier le mérite de nos compatriotes.

Plein de cette vivacité particulière aux habitants des pays méridionaux, Lapérouse était agréable dans ses rapports avec ses égaux et ses inférieurs; son esprit était pétillant de gaieté et d'inoffensantes saillies. Les Anglais, qui avaient été à même de l'apprécier dans les combats qu'il leur avait livrés, se plaisaient à reconnaître son mérite; lui, de son côté, ne parlait qu'avec respect de l'immortel Cook et rendait constamment justice aux grands hommes étrangers qui avaient parcouru la même carrière que lui.

Ses succès lui avaient acquis une réputation incontestée d'habile marin. Après la paix conclue avec l'Angleterre, Luis XVI le choisit pour un voyage de découvertes.

Le but de cette expédition était de découvrir des terres nouvelles, d'y établir des relations commerciales, de recueillir des données précises sur la pêche de la baleine dans l'Océan méridional, au sud de l'Amérique; sur la traite des pelleteries, etc. Lapérouse était apte à diriger la marche pénible et périlleuse d'une longue navigation sur des mers inconnues, et au milieu de contrées habitées par des peuples barbares. Un officier d'un grand mérite, le capitaine de Langle, lui fut adjoint.

Deux flûtes armées en frégates, la *Boussole* et l'*Astrolabe*, furent équipées à Brest pour ce nouveau voyage autour du monde. Lapérouse en personne dirigeait la *Boussole* et l'*Astrolabe* était sous les ordres de de Langle. Les états-majors furent choisis par le commandant lui-même, et tous les officiers qui obtinrent l'honneur de faire la campagne se recommandaient par leurs lumières; enfin des savants de tous les genres, qui devaient se livrer aux recherches les plus propres à hâter les progrès des connaissances humaines, complétèrent le personnel de cette expédition importante.

Les vaisseaux français mirent à la voile de la rade de Brest le 1er Août 1785.

Je dirai par anticipation sur l'ordre chronologique, qu'après deux ans et demi de navigation, Lapérouse arriva en vue de Botany-Bay, dans la Nouvelle-Hollande, le 21 Janvier 1788.

C'est de cette relâche qu'on reçut ses dernières lettres. Dès lors le fil qui pouvait guider sur ses traces se rompit, et personne n'entendit plus parler de lui.

C'était au brave et savant capitaine Dumont-d'Urville, qu'il appartenait de dissiper les ténèbres épaisses qui entouraient le tombeau de Lapérouse et de ses intrépides compagnons.

L'*Uranie* et la *Coquille*, expédiées pour les mers du sud et qui relachèrent à Valparaiso en 1823, ne furent point envoyées dans cette pensée. Dumont-d'Urville voulut se charger de

cette entreprise. Le nom de son navire, la *Coquille*, fut changé en celui de l'*Astrolabe*. On sait à présent que Vanikoro a vu le naufrage de Lapérouse.

Je renvoie ceux de mes lecteurs qui voudraient lire les détails intéressants de cette lamentable histoire à l'important ouvrage que M. d'Urville a publié sur son voyage à la recherche de Lapérouse.

Le capitaine d'Urville, comme on sait, entreprit un nouveau voyage de circumnavigation; après s'être avancé vers le pôle sud, beaucoup plus loin que tous ceux qui l'avaient précédé dans ces dangereux parages, il découvrit de nouvelles contrées, auxquelles il donna le nom de Terres de Louis-Philippe, d'Amélie, etc. Sa prudence et son courage le firent échapper aux périls imminents dont ils se vit souvent environné; mais un horrible trépas l'attendait au port. L'illustre navigateur, revenu dans sa patrie, où tant de travaux devaient lui assurer la gloire et le repos, périt victime de la terrible catastrophe du chemin de fer de Paris à Versailles, le 8 mai 1842.

Pour abréger, je dirai que Lapérouse après avoir doublé le cap Horn sans difficulté et avoir eu connassance de la pointe de Quiriquina, chercha vainement à découvrir avec une longue-vue la ville de Conception, que, d'après le plan de Frezier, il savait devoir être au fond de la baie.

Il regardait dans la partie du S. E.; il n'apercevait rien. A cinq heures, des pilotes chiliens s'approchèrent des bâtiments, et apprirent au commandant que la ville qu'il cherchait avait été ruinée par un tremblement de terre en 1751, qu'elle n'existait plus, et que la nouvelle ville avait été bâtie à trois lieues de la mer, sur les bord de la rivière de Bio-Bio.

Ils l'informèrent aussi qu'il était attendu à Conception, et que les lettres du ministre d'Espagne l'y avaient précédé. On continua à louvoyer pour approcher le fond de la baie, et à neuf heures on mouilla par neuf brasses à environ une lieue de Talcahuano. A dix heures on reçut la visite d'un capitaine de frégate de la marine espagnole, envoyé par le commandant de Conception, et qui fit apporter à bord de la viande fraîche, des fruits et des légumes en abondance. La bonne santé de l'équipage parut le surprendre; jamais, en effet, aucun vaisseau n'avait doublé le cap Horn et n'était arrivé au Chili sans avoir de malades, et il ne s'en trouvait pas un seul sur les deux frégates. Nous avons vu qu'à l'arrivée de Frezier à Conception, il y en avait cinq tachés du scorbut, sur la *Concorde*.

Le 24, à sept heures du matin, on appareilla, et à onze heures on mouilla dans l'anse de Talcahuano; les ruines de l'ancienne Conception se voyaient encore dans la direction de l'O. Après la destruction de cette ville, les habitants s'étaient dispersés et avaient campé sur les hauteurs des environs. Ce ne fut qu'en 1763 qu'ils firent choix d'un nouvel emplacement, à un quart de lieue de la rivière de Bio-Bio, et à trois lieues de l'ancienne Conception. Ils y bâtirent une nouvelle ville; l'évêché, la cathédrale, les maisons religieuses y furent transférés. Cette cité, dit Lapérouse, occupe un grand espace dans la plaine, parce que les maisons, bâties en torchis ou en briques cuites au soleil *(adobes)*, n'ont qu'un étage, afin de mieux résister aux tremblements de terre, qui se renouvellent presque tous les ans. A cette époque elle renfermait déjà plus de dix mille habitants, et promettait de devenir riche et florissante.

«Il n'est pas au monde, ajoute-t-il, de climat plus fertile que celui de cette partie du Chili (1), le blé y rapporte soixante pour un; la vigne y est également très productive. Les campagnes sont couvertes de troupeaux innombrables, qui sans aucun soin y multiplient au delà de toute expression. Le seul travail des habitants est d'enclore de barrières les propriétés, et de garder dans des enceintes (corrales) les bœufs, les chevaux, les mules et les moutons. *Par malheur ce pays produit de l'or;* presque toutes les rivières y sont aurifères.»

XVIII

L'*Astrolabe* et la *Boussole* étaient à peine mouillés devant ce village que le commandant par intérim se rendit à bord, et conduisit Lapérouse et ses officiers à Conception. Ils descendirent chez le commandant de l'artillerie, nommé Sabatero, où on leur servit un dîner splen-

(1) Il n'avait pas vu les vallée d'Aconcagua et de Rancagua.

dide; le soir il y eut un grand bal, où furent invités les principales dames de la ville. Le costume de ces dames, si différent de celui auquel leurs yeux étaient accoutumés, frappa singulièrement les Français; il se composait d'une jupe plissée, laissant à découvert la moitié de la jambe, et attachée au-dessous de la ceinture; de bas rayés de rouge, de bleu et de blanc; de souliers si courts, que tous les doigts étaient repliés, en sorte que le pied était presque rond. Leurs cheveux étaient sans poudre, ceux de derrière divisés en petites tresses qui tombaient sur leurs épaules.

Leur corsage était ordinairement d'une étoffe d'or et d'argent; il était recouvert de deux mantilles, la première de mousseline, et la seconde, qui était par-dessus, de laines de différentes couleurs: ces mantilles de laine enveloppaient, comme aujourd'hui, la tête des dames lorsqu'elles étaient dans la rue ou qu'il faisait froid; mais dans les appartements, elles avaient l'habitude de les mettre sur les genoux. En général, dit un des témoins, les habitants de Conception sont si hospitaliers qu'il n'est pas de port européen où les étrangers puissent être reçus avec tant d'amitié.

Il en est toujours de même, à l'exception de la ville, qui a réalisé la prédiction de Lapérouse et est devenue la digne émule de Valparaiso.

Les Français n'avaient pas encore quitté Conception, lorsque le Gouverneur Ambroise O'Higgins revint de la frontière, où il était allé terminer des négociations avec les Indiens. Né en Irlande, d'une de ces familles persécutées pour cause de religion, O'Higgins venait de rendre un important service à sa patrie d'adoption en signant un traité de paix avec les Araucans, qui sans cesse dévastaient les habitations éloignées, égorgeaient les hommes, les vieillards, les enfants, et emmenaient les femmes en captivité. Il enchérit encore sur les politesses du gouverneur par intérim à l'égard des voyageurs

Lapérouse, avant son départ, résolut de donner une fête générale, et d'y inviter toutes les dames de Conception. A cet effet, on dressa une tente au bord de la mer; plus de cent cinquante personnes, hommes et femmes, ne craignirent pas de faire trois lieues pour se rendre à l'invitation des Français. On leur donna un grand repas, qui fut suivi d'un bal. La fête se termina par un feu d'artifice et par l'ascension d'un ballon, le premier probablement qu'aient vu les Chiliens.

Il faut maintenant qu'on connaisse les noms de ces Français qui dansèrent avec les *Penquistas*.

Dans cette réunion d'hommes éclairés se trouvaient en première ligne Lapérouse et son second de Langle, l'ingénieur Monneron, l'astronome Lepaute, les naturalistes Lamanon, Monges, Lamartinière et le P. Receveur (ce dernier ne dansa pas, mais il assista au bal), le lieutenant Boutin, le lieutenant de vaisseau Vaujuas, le capitaine Clonard, le chevalier de Monti, les deux frères de Laborde (Laborde-Marchainville et Laborde-Boutervilliers), le lieutenant Descures, le chirurgien Bottin et l'interprète pour la langue russe, de Lesseps. Le célèbre Monge, que sa santé força de débarquer à Ténériffe pour revenir en Europe, dut son salut à cette circonstance. J'ignore les noms des autres expéditionnaires.

Pour terminer je raconterai un fait curieux qui mérite d'être consigné ici:

Dans la presqu'île de Kamtchatka, le gouverneur général russe Kaslow se montra si obligeant envers ses hôtes, que Lapérouse n'eut qu'à demander pour obtenir la permission d'envoyer son journal en France par le jeune de Lesseps, qui s'était embarqué avec lui comme interprète; il crut en même temps rendre service à sa patrie en procurant à un jeune homme actif et entreprenant l'occasion de connaître par lui même les diverses provinces du vaste empire russe. M. Kaslow, d'ailleurs, déclarait qu'il l'acceptait pour son aide de camp jusqu'à Okhotsk, d'où il lui faciliterait les moyens de se rendre à Saint-Petersbourg. Au moment de la séparation, les officiers des frégates, comme par un secret pressentiment du sort cruel qui les attendait, ne purent se défendre d'un sentiment d'attendrissement; ce ne fut que les larmes aux yeux qu'ils quittèrent un ami que ses qualités précieuses leur avait rendu cher, et qui allait entreprendre sur une terre étrangère un voyage aussi long que pénible.

Lesseps partit de Petropavlosk le 7 octobre 1787. La route jusqu'à Saint-Petersbourg fut semée d'incidents et de périls sans nombre, dont on trouvera la relation dans son journal si plein d'intérêt. Le jeune interprète ne se laissa point abattre, et accomplit sa mission avec

un soin scrupuleux: il rapporta en France les résultats des travaux de l'expédition. C'était le seul Français qui était destiné à revoir sa patrie. Le lecteur qui voudra connaître plus à fond le Kamtchatka peut consulter le journal historique du voyage de Lesseps, publié à Paris en 1790. Les détails qu'on y rencontre sont certainement les plus vrais et les plus curieux qu'on ait publiés sur ce pays.

Ainsi donc nous avons eu au Chili le père du *grand Français*, du perceur d'ithsmes, et il eut l'honneur de danser avec plus d'une charmante Penquista. Il possédait parfaitement l'espagnol: il en aura profité sans doute (il avait 24 ans) pour faire la cour aux jolies chiliennes.

Lapérouse, avant de disparaître à jamais avec tous ses compagnons, eut l'occasion de voir, au Kamtchatka, le tombeau de Delisle de la Croyère, astronome et géographe, mort en 1741, au retour d'une expédition faite par ordre du czar pour reconnaître les côtes d'Amérique. Les Français consacrèrent la mémoire de leur compatriote en attachant une inscription à son monument funèbre et en donnant son nom à une ile près des lieux où il avait abordé.

Ironie du sort!

Quarante ans plus tard, d'Urville inaugurait à Vanikoro un mausolée élévé aux mânes de ces mêmes Français morts pour la science.

Une autre expédition eut lieu la même année, dirigée par M. le Goarant, qui commandait la corvette *la Bayonnaise*.

Le Goarant resta plusieurs jours à Valparaiso, d'où il appareilla le 8 février 1828 et fit voile vers Vanikoro.

XIX

Gramuset et Bérney

Les semeurs d'idées, les initiateurs des grandes entreprises, les avant-coureurs de la civilisation, les précurseurs de la liberté ont rarement recueilli le fruit de leurs travaux. Les uns ont été sacrifiés, les autres ont reçu pour récompense l'oubli et souvent le dédain.

Socrate et Phocion furent condamnés à boire la ciguë.
Aristide et Thémistocle furent bannis par l'ostracisme.
Philopœmen mourut prisonnier.
Demosthène et Annibal s'empoisonnèrent.
Scipion fut exilé.
Caton d'Utique se perça de son épée.
Sénèque s'ouvrit les veines.
Cicéron fut assassiné.
Corbulon se tua.
Sabinus fut envoyé au supplice.
Eponine se donna la mort.
Vercingétorix orna le char de son vainqueur et fut sacrifié.
Dante fut exilé.
Jeanne d'Arc et Savonarola furent brûlés.
Jacques Cœur fut exilé.
Colomb mourut dans le dénuement et le chagrin.
Guatimozin fut pendu.
Fernand Cortez mourut dans la misère.
Almagro et Pizarro furent assassinés.

Lautaro et Caupolican furent mis à mort. Le comte d'Egmont fut décapité. Camoëns mourut de misère et, comme lui, les plus grands génies.

Henri IV fut assassiné.

Barnevelt mourut sur l'échafaut. Bernard de Palissy fut enfermé à la Bastille. Papin fut exilé. Clive, Dupleix moururent dans le dénuement.

Charlotte Corday, Lavoisier, Mme. Rolland, André Chénier, Camille Desmoulins, Danton furent guillotinés. Napoléon, San Martin, O'Higgins, etc., exilés. Ney, le brave des braves et Murat furent fusillés.

Morelos, Hidalgo, fusillés aussi.

John Brown, philantrope, pendu. José Manuel Balmaceda se donna la mort.

Lincoln, Alexandre II, Humbert, Sadi Carnot, etc , furent assassinés. Et pour donner l'exemple à tous les martyrs, Jésus voulut mourir sur la croix.

L'illustre historien chilien, Miguel Luis Amunàtegui, a donné, le premier, l'histoire complète des deux Français dont les noms servent d'entête à ce chapitre. Je vais puiser dans ce travail consciencieux ce qui peut intéresser les lecteurs.

Vers l'année 1776, l'idée d'indépendance au Chili n'était même pas venue à l'esprit des créoles.

Deux Français, nommés, l'un, Antoine Gramuset, et l'autre, Antoine Alexandre Berney, conçurent le généreux espoir de secouer le joug de l'Espagne.

Gramuset habitait le pays depuis de longues années et il s'y était marié avec une Française.

C'était un individu entreprenant, qui avait passé sa vie à courir après la fortune sans jamais pouvoir l'atteindre.

A l'époque de l'expulsion de tous les étrangers qui n'avaient pas de lettres de naturalisation, en 1769, Gramuset, pour ne pas être obligé de sortir du pays, s'enrôla dans la légion des étrangers qui devaient aller combattre les Araucans, et dont le capitaine, comme nous l'avons vu, était Raynald Breton, du temps de l'administration de don Juan de Balmaceda.

Gramuset fut lieutenant de cette compagnie. A son retour à Santiago, il ne fut plus inquiété.

Il fut plusieurs années locataire de l'*hacienda* de Cumpeu, qui appartenait au couvent de la Merced et était située dans la région du Maule.

Il s'occupa d'agriculture et aussi de mines.

Ses aspirations, qui étaient grandes, furent déçues, malgré des efforts incessants.

Cependant Gramuset ne se décourageait point.

Quand il était persuadé qu'une affaire ne réussissait pas, il se mettait immédiatement à la recherche d'une autre combinaison, ensuite à une autre et toujours avec l'espoir que la dernière serait la meilleure et une compensation à tous ses sacrifices.

En 1776 nous les rencontrons locataire cette fois-ci d'une maison de campagne, sur les bords du Mapocho, aux environs de Santiago. Là, il s'occupait uniquement de ses projets: la construction d'une grande machine pour élever l'eau jusqu'à la hauteur de la tour de la Compagnie, qui était la plus élevée de la ville.

Gramuset racontait à qui voulait l'entendre que cette machine allait faire sa fortune.

Beaucoup de persones de Santiago allaient le voir pour l'entendre parler de son invention.

Sur ces entrefaites, arriva au Chili, en compagnie d'un seigneur espagnol, un autre Français, Antoine Alexandre Berney. Il fut admis comme professeur de Français dans une famille chilienne, dont le chef obtint pour lui une chaire de latin au collége Carolino, distinction peu commune en faveur d'un étranger.

Berney était un rêveur, qui avait plutôt vécu parmi les livres que parmi les hommes, instruit comme un littérateur, naïf comme un enfant.

C'était un individu fort éclairé, mais manquant de sens pratique.

Tandis que l'aspiration de l'entreprenant et industrieux Gramuset était d'arriver à être puissant, celle du bon et naïf Berney était d'être le législateur d'un peuple.

Il voulait formuler dans la constitution d'un état ses théories politiques, émanées de celles des philosophes du XVIII siècle, excepté le scepticisme religieux, car il était catholique sincère.

Berney alla visiter son compatriote Gramuset.

Le Français récemment arrivé interrogea le Français qui était depuis longtemps au Chili sur le pays et ses habitants.

Dans le cours de la conversation ils parlèrent des troubles qui avaient eu lieu dans les derniers temps, du despotique régime colonial et des vexations dont les créoles étaient l'objet.

Le mécontentement de ceux-ci était grand, selon Gramuset.

«Avec l'aide de quelques personnes, disait-il, je me chargerais de rendre ce beau pays indépendant.»

Une pareille idée, émise, à cette époque, si ouvertement, pouvait faire trembler, et avec raison, tous ceux qui l'auraient entendue. C'était un vrai blasphème, une crime de lèse majesté, dont le châtiment mérité pouvait être le dernier supplice.

Berney le comprit, et garda le secret.

Les mois, les années s'écoulèrent depuis la conversation de ces deux Français au sujet d'une question dont dépendait le sort du Chili.

Arriva l'année 1780.

Les murmures contre les gouvernants, à cause de l'augmentation des impôts, devenaient de plus en plus accentués, sans que, pour cela, les bons créoles eussent la pensée de se révolter contre leur seigneur et roi.

C'étaient des plaintes qui ressemblaient à celles des dévots contre leur curé.

Et la comparaison est parfaitement juste. La soumission des Américains aux Espagnols était fondée sur une croyance et un sentiment vraiment religieux.

Gramuset interpréta différemment la situation.

Il se souvint du plan d'indépendance dont lui avait parlé Berney en 1776.

Tout bien considéré, l'entreprise de fonder une nation était plus glorieuse et aussi plus lucrative que celle de dessécher une mine au moyen d'une machine hydraulique. Gramuset alla proposer à son compatriote Berney cette affaire de la révolution, comme s'il s'était agi d'une spéculation quelconque.

Berney ne trouva pas la proposition insensée.

Il est vrai qu'il était mécontent. Il avait concouru pour une classe de mathématiques, et il avait été refusé injustement.

L'exemple récent des Etats-Unis était une démonstration pratique des raisonnements de Gramuset. Il y avait une autre circonstance qui pouvait favoriser le succès du projet: l'Espagne était en guerre avec l'Angleterre.

Ainsi donc, deux pauvres étrangers, sans armes, sans argent, se considéraient capables d'enlever au successeur de Charles Quint et de Philippe II une belle portion de ses domaines.

Berney, pourtant, hésitait. C'était un homme habitué à résoudre des problèmes de philosophie et de mathématiques; mais il manquait de cette audace qui transformait son compatriote de spéculateur en conspirateur.

Gramuset continuait à le voir presque tous les jours.

Berney acceptait les idées de son ami; mais il n'osait pas prendre part à l'action.

Enfin, après bien des conférences inutiles, il arriva qu'un jour Gramuset trouva Berney non seulement décidé mais encore enthousiasmé. La cause d'un pareil changement était que, ayant parlé de leur projet à une personne de haute position sociale, elle l'acceptait d'emblée et offrait sa coopération la plus active pour le mener à bonne fin.

Le nouveau et puissant complice de la conspiration se nommait José Antonio Rojas.

Ce personnage avait alors 30 ans, il était noble et très riche.

Il avait étudié avec succès les mathématiques à l'Université de San Felipe, à Santiago. Il avait occupé plusieurs postes dans l'armée.

Le Président du Chili, don Manuel de Amat i Junient, élu vice-roi du Pérou, l'emmena avec lui en qualité d'aide de camp.

Plus tard Rojas fit un voyage en Europe, visita l'Espagne et la France. Dans ce dernier pays, il ouvrit les yeux. De loyal vassal qu'il était, il revint au Chili imbu d'idées révolutionaires.

Il apporta de la France des instruments de physique et de Chimie et une collection complète d'œuvres choisies.

Ce que ce voyageur introduisait dans sa patrie, c'était un cheval de Troie, une machine infernale contre le régime établi par les gouvernants de la péninsule.

C'étaient des livres de philosophie, de politique, de littérature, d'histoire, de voyages, de sciences, entre autres, l'Encyclopédie de d'Alembert et de Diderot.

L'ennemi venait de faire son entrée dans la forteresse.

Pour l'y introduire Rojas se servit d'un stratagème: il fit imprimer sur le dos des livres des titres innocents.

On peut juger d'après cela quelles étaient les idées du nouveau conspirateur.

Rojas traita sérieusement la question d'indépendance avec Berney.

Il ne tarda pas à lui annoncer qu'on pouvait compter sur deux nouveaux auxiliaires, très importants, parce qu'ils étaient chefs de troupes.

C'étaient: don Manuel José Orejuela, péruvien, et don Francisco de Borja Araos, capitaine d'artillerie de Valparaiso.

Rojas croyait pouvoir compter aussi sur les régiments que commandaient don Agustin Larrain et le comte de la Conquista don Mateo Toro.

Grâce à la coopération de Rojas la pensée extravagante de Gramuset et de Berney commença à prendre une tournure sérieuse.

Gramuset, homme pratique, pensait uniquement aux moyens de frapper un grand coup et d'en profiter.

Berney, théoricien, se proposait de fonder au Chili une de ces républiques modèles, qu'il avait tant rêvées.

Gramuset et Berney étaient d'accord. Ils jetèrent la base du plan de la conspiration.

La question était de prêcher l'insurrection sans s'exposer à une catastrophe.

Le plan consistait à ce que chacun des initiés se procurât un nouveau prosélyte, auquel il révèlerait son projet, mais en se gardant bien de découvrir le nom et la catégorie des chefs et des autres coreligionnaires.

Le néophyte se chargerait de chercher à son tour un autre affilié et ainsi de suite jusqu'où il serait possible.

En prenant ces précautions, si par imprudence ou trahison le secret venait à être révélé, la justice n'aurait que de vagues indications.

Les missionnaires de l'indépendance devaient s'aboucher de préférence avec les mécontents et spécialement avec ceux qui avaient à se plaindre des décrets de la *Real Audiencia*.

Quand on aurait recruté un certain nombre d'affiliés, on s'occuperait de l'armement et des accessoires, qu'on déposerait dans divers endroits de la ville.

Le jour fixé pour le coup d'état, on ferait venir un faux courrier de Valparaiso, annonçant que des navires anglais menaçaient la ville. Cette nouvelle répandrait l'alarme. Les gouvernants et toutes les corporations se réuniraient pour délibérer.

Pendant ce temps-là, les conjurés se dirigeraient vers la Chimba, sur la rive droite du Mapocho. Les moines, mécontents de la réforme introduite par les visiteurs, haranguerait le peuple.

Plusieurs séculiers, déguisés en moines, exploiteraient la vénération qu'avait le peuple pour les ordres religieux.

On répandrait à profusion un manifeste, que l'on supposerait émané du clergé régulier, dans lequel on inciterait les colons à la révolte, en leur prouvant que, hors de la république, il n'y avait pas de salut pour les nations.

Cela fait, les affiliés se partageraient en plusieurs groupes; les uns iraient au palais, les autres aux caisses de l'état et d'autres au magasin de poudre. On s'emparerait sans difficulté du président, des *oidores* et des autres magistrats, qui se trouveraient réunis pour prendre des mesures contre la soi-disant invasion anglaise. Le trésor, les casernes, les armes tomberaient au pouvoir des insurgés avec la même facilité.

Tel était le plan formé par Gramuset et approuvé par Berney.

Berney prétendait aller plus loin. Son ambition était de fonder au Chili une espèce de Salente, république modèle imaginée par Fénelon.

Il rédigea une constitution.

Il était enchanté de son œuvre.

On ne doit pas s'étonner de ce qu'un homme de talent se forgeât des illusions puériles. Berney avait passé sa vie au milieu des livres. Il connaissait les théories des philosophes, mais il n'avait pas fréquenté la société. Il croyait que les peuples et les peuples arriérés comme celui du Chili à cette époque, se gouvernent avec de simples raisonnements. De semblables illusions sont trop fréquentes chez les hommes spéculatifs, qui vivent plus dans le ciel des idées que sur la terre qu'ils habitent.

Il n'osa pas rédiger son manifeste à Santiago, craignant que l'inspiration l'abandonnât au milieu du bruit de la ville; et il se retira à la campagne pour écouter les conseils de son Egérie dans le recueillement de la solitude. Ce fut à Polpaico, propriété de don José Antonio Rojas, qu'il commença et termina son travail.

Cette élucubration se divise en deux parties.

La première comprend l'apologie de la république et cherche à démontrer ses avantages sur la monarchie.

Il choisit pour sujet d'une proclamation adressée à un peuple qui ne savait pas lire, des arguments tirés de l'histoire, qu'avec difficulté auraient pu comprendre les individus les plus instruits du pays.

La seconde partie du manifeste traitait de l'organisation de l'état.

Berney s'y montre comme un précurseur des socialistes du XIXème siècle.

La république qu'il propose devait avoir pour base les lois du droit naturel. Sa constitution était le développement des maximes évangéliques:

Aime ton prochain comme toi-même.

Ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas qu'on te fît à toi-même.

Il abolit la peine de mort.

L'esclavage ne doit pas exister.

Il ne doit pas y avoir de hiérarchies sociales.

Les terres doivent être distribuées en portions égales.

Il proclame la liberté du commerce, la fraternité des races.

Il annonce même au roi d'Espagne la résolution qu'a prise le peuple chilien, dans les termes suivants:

«Le Sénat souverain de la très noble, très forte et très catholique République du Chili salue le très puissant Monarque d'Espagne.

«Puissant Monarque:

«Nos ancêtres espagnols jugèrent convenable de choisir pour rois vos aïeux à fin de les gouverner; nous, après avoir mûrement réfléchi, nous jugeons convenable de vous dispenser de ce lourd fardeau.»

Après avoir redigé son manifeste, Berney revint à Santiago; mais il eut le malheur de perdre le manuscrit en route, et de ne pouvoir le retrouver, malgré ses recherches.

Bien que le manifeste ne fût pas signé, Berney était dans des transes mortelles.

Il s'imagina que le papier aurait, pour ainsi dire, une voix pour l'accuser.

Les jours s'écoulèrent et personne ne vint l'incommoder.

Il reprit son calme habituel.

Trois nouveaux complices étaient venus grossir le nombre des conjurés: un Français, Jean Augustin Beyner, chimiste, mineur par spéculation, mécanicien et fondeur en cas de besoin, lequel devait se charger de fabriquer de la poudre, du plomb et des canons de bronze pour fortifier le pays;

Un Espagnol Pacheco, exilé à Mendoza, je ne sais pour quel motif, et qui était détenu à la caserne des dragons, accepta l'invitation de Gramuset de faire entrer les soldats dans la conspiration;

Et don Mariano Perez de Saravia y Sorante, avocat, natif de Buenos Aires, et que Berney estimait beaucoup.

Saravia avait eu des démêlés sérieux avec les tribunaux.

Il haïssait à mort les *oidores*, et se promettait bien de profiter de la première occasion qui se présenterait pour se venger.

Berney avait entière confiance en Saravia, et, malgré les recommandations de Gramuset, il s'ouvrit à lui.

Saravia accepta avec enthousiasme les propositions de Berney.

Pendant plus d'un mois ils s'entretinrent du projet.

Mais avec le temps vint la réflexion. Saravia fut effrayé de l'abîme qu'il voyait ouvert devant lui.

Il parla vaguement de ses craintes à un de ses collègues, don José Sanchez de Villa Sana. Celui-ci parut ne pas trop comprendre les paroles de son ami.

Plus tard, se rappelant quelques mots étranges, il alla voir Saravia et le pria de lui donner des explications. Saravia, incapable de se taire plus longtemps, avoua tout et demanda à son ami de l'aider par ses conseils à sortir de ce mauvais pas.

Sans hésiter Villa Sana lui déclara que l'unique moyen de se sauver du dernier supplice était de dénoncer le complot au régent de la *Real Audiencia*, don Tomas Alvarez de Acevedo.

Ce qui fut dit fut fait.

Le régent ordonna à Saravia de garder le silence, de se mettre en rapport avec Gramuset et Berney et de lui rendre compte tous les jours de ses conversations avec eux.

Ensuite il fallait arrêter les conspirateurs, mais de façon à ce que le complot ne s'ébruitât pas.

L'idée d'indépendance ne devait pas transpirer au dehors. Ce que craignait avant tout Alvarez de Acevedo c'était le mauvais exemple.

Le 10 janvier 1781, le régent donna l'ordre aux *oidores* don José de Gorbea et don Nicolàs de Mérida de s'emparer de Gramuset et de Berney.

A dix heures et demie du soir, Mérida entra dans la chambre de Berney et lui communiqua l'ordre qu'il avait de l'emmener prisonnier. Il le fit monter dans sa voiture et le conduisit à la caserne de San Pablo. Là on le mit dans un cachot les fers aux pieds.

Berney ne raisonnait plus. Il avait perdu la tête.

Trop loyal pour attribuer sa prison à la trahison, il se souvint du manuscrit qu'il avait perdu à Polpaico.

S'il avait réfléchi un moment, il aurait compris que ses papiers n'étant pas signés, il était impossible qu'on reconnût l'écriture d'un pauvre professeur qui ne s'occupait pas de politique.

Lorsque Mérida lui demanda s'il soupçonnait la cause de sa prison, il n'hésita pas à répondre qu'il l'attribuait à la découverte d'un manifeste qu'il avait perdu.

Ce manuscrit, qui n'existait pas, fut la base de l'accusation.

Gorbea, de son côté, saisit Gramuset et l'emmena à San Pablo, où il subit un interrogatoire.

Mais si Berney s'était montré timide et embarrassé, son compatriote fit preuve de la plus grande sérénité. Il conserva tout son sang froid. Il nia avec arrogance le dessein qu'on lui attribuait.

Quand Gorbea l'interrogea sur la cause de sa prison, il répondit qu'il l'ignorait, et qu'il ne connaissait des personnes qu'on lui citait que quelques-unes, qu'il avait rarement fréquentées.

Le crime était évident. On connaissait les deux chefs de file. Il fallait mettre la main sur les autres.

Don José Antonio Rojas figurait en première ligne parmi les conspirateurs. Il était urgent de le mettre en prison. Mais la question était grave. Rojas était riche et occupait dans la colonie une position des plus en vue. Sa prison ferait du bruit. Ses amis et ses parents s'inquiéteraient sur son sort. La peuple s'alarmerait. On rechercherait la cause de cet emprisonnement.

Gramuset et Berney n'avaient pas atteint leur but; mais ils laisseraient un exemple fatal pour l'avenir.

On renonça à l'accusation.

Les trois criminels étaient trois étrangers: Berney, Gramuset et Beyner. Sur eux retomba toute la colère du Tribunal.

Condamner trois Français n'avait aucune importance. Personne n'en saurait rien.

Un des rapporteurs proposait d'appliquer aux coupables le dernier supplice, de confisquer leurs biens et de les vouer à l'infamie avec leurs descendants; et vu que n'étant pas propriétaires, il n'était pas possible de démolir leurs maisons et de répandre du sel sur le sol, au moins, qu'en échange, on brulât leurs os hors de la ville et qu'on en jetât les cendres aux quatre vents.

Les juges n'étaient pas du même avis. Par politique ils auraient voulu absoudre Gramuset et Berney.

Pénétrant dans les ténèbres de l'avenir, ils prévoyaient les terribles conséquences que pourrait avoir avec le temps l'idée d'indépendance révélée aux Chiliens.

L'intérêt de la couronne exigeait que le châtiment ne fût pas public.

Ils se servirent d'un stratagème, ce fut de supposer que Berney et Gramuset avaient perdu la raison.

«C'est vrai! s'écrie Miguel Luis Amunátegui, Berney et Gramuset étaient fous! mais de ces fous qu'a chantés Béranger, que l'on persécute pendant leur vie et que l'on tue, et dont on consacre ensuite la mémoire par des statues, de ces fous qui, si le soleil venait à s'éteindre, inventeraient un flambeau pour éclairer l'univers, de ces fous qui meurent dans la misère ou sur l'échafaud et dont le nom honore une nation! Ils avaient la folie de dire dans la seconde moitié du XVIIIème siècle ce qu'au commencement du XIXe devaient répéter tous les habitants de l'Amérique espagnole. Ils avaient la folie de vouloir l'indépendance et la république trente ans avant les créoles hispano-américains».

Mais ce n'était pas cette folie que le tribunal cherchait à leur attribuer.

Il fallut renoncer à cet expédient, car la lucidité des coupables était trop évidente.

Berney et Gramuset furent remis à Lima pour être jugés par la Cour Suprême.

Voici l'ordre que don Antonio de Benavides donnait au gouverneur de Valparaiso:

«Avec quatre dragons aux ordres du prévôt don José Alderete, vont à Valparaiso les sieurs Antoine Alexandre Berney et Antoine Gramuset, Français, pour que vous les envoyiez à Lima sur le navire qui doit partir prochainement pour Callao.

Gramuset va avec sa femme, Française aussi, avec ses enfants, une domestique et deux *chinitos*.

Vous voudrez bien avoir des considérations pour cette malheureuse étrangère, qui est innocente et digne de pitié.»

Le tribunal de Santiago remit à la Cour de Lima tous les antécédents de la conjuration.

Je fais grâce au lecteur de tous les détails concernant les sentences avec leurs considérants.

Beyner reçut l'ordre de sortir immédiatement du Chili.

Les deux Français furent enfermés dans un cachot, à Lima. Leur vie, comme celle des prisonniers d'Etat, fut pleine d'amertumes.

Gramuset eut plus à souffrir que son compagnon. Habitué au mouvement, à l'air et au soleil, il se trouva seul, enfermé entre quatre murs et consumé par l'ennui.

Berney trouva une consolation dans la méditation.

Il écrivit la funeste aventure, dont le manuscrit tomba entre les mains de ses geôliers.

Les deux prisonniers furent envoyés l'un après l'autre en Espagne, pour y être jugés par le roi.

Berney périt dans un naufrage, à bord du *San Pedro Alcántara*. Gramuset mourut dans une des forteresses du port de Cadix, où il était prisonnier.

Ces circonstances n'empêchèrent pas le roi d'Espagne de dicter une sentence dont la conclusion mérite d'être citée:

«Usant de ma royale pitié, je fais grâce à Berney et à Gramuset de la peine de mort, de la perte de leurs biens et de l'infamie qu'ils avaient méritées.»

«Monarque miséricordieux! dit Miguel Luis Amunátegui, générosité vraiment royale! Il pardonne la peine de mort aux défunts et il lève la confiscation de leurs biens à deux personnes qui ne possédaient même pas sept pieds de terre où l'on pût creuser leur sépulture.

«Tout en leur accordant hypocritement la fortune et la vie, qu'il ne peut leur rendre, il leur enlève en réalité le seul bien, le seul trésor qu'ils auraient pu laisser ici-bas: la gloire et la reconnaissance de la nation chilienne. Si Berney et Gramuset étaient montés sur l'échafaud comme le demandaient les rapporteurs, ils auraient atteint l'immortalité, que donne un beau trépas sur une place publique.

Le peuple aurait conservé le souvenir ineffaçable de leur sacrifice. Les pères auraient transmis à leurs enfants la relation des mérites de ces premiers martyrs de l'indépendance. Leurs noms figureraient à côté de ceux des héros de la patrie.

Mais Berney et Gramuset allèrent mourir bien loin du pays dont ils avaient rêvé de fonder la liberté, l'un dévoré par les flots de l'océan, l'autre accablé d'ennui sous les voûtes d'un cachot.

Cette double fatalité a voulu qu'ils n'eussent pour prix de leurs services que l'oubli.

Ceux qui meurent au sein de l'océan n'ont point d'inscription funéraire. Ceux qui s'éteignent dans une prison éloignée de la contrée où ils ont vécu vont confondre leurs os dans la fosse commune avec les gens inconnus. Personne ne se charge d'écrire la nécrologie d'un proscrit étranger dont les actions sont ignorées, et dont le sort n'intéresse pas.

«Pauvre Berney! Pauvre Gramuset! Ils ont été malheureux jusque dans le genre de leur supplice, lequel, souffert en secret, les a privés des sympathies populaires et de la renommée qui leur étaient dues. Il y en a beaucoup d'autres qui ont moins souffert pour l'émancipation du Chili et qui cependant sont célèbres.»

A cette page si éloquente et si touchante il ne me reste qu'à ajouter un mot.

Pauvre Berney! Pauvre Gramuset! m'écrié-je à mon tour, à partir d'aujourd'hui, votre souvenir restera gravé dans le cœur de tous les Français du Chili.

Peut-être, un jour, se trouvera-t-il quelque compatriote qui, inspiré par vos malheurs et votre dévouement, érigera, en quelque coin de la ville de Santiago, un modeste mausolée, où le passant pourra lire l'inscription suivante:

A la mémoire des deux généreux Français

ANTOINE ALEXANDRE BERNEY et ANTOINE GRAMUSET

précurseurs de l'indépendance

et premiers martyrs de la liberté au Chili.

XXV

Nous arrivons au commencement du XIXe siècle. Laissons parler Vicuña Mackenna (1).

«La révolution de l'indépendance fut comme un miracle, elle éclata tout à coup et les premiers qui vinrent à son secours furent les vengeurs des anciens proscrits. Avec San Martin franchirent les Andes le commandant Crammer, un brave alsacien commandant les nègres du 8e régiment d'infanterie, et le colonel Baclair d'Albe, son premier ingénieur, homme d'élite, fils d'un général de Napoléon.

Ceci se passait avant Chacabuco.

Mais après cette première tentative, vinrent des Etats-Unis, électrisés par le génie persuasif du général Carrera, le colonel Beauchef, digne de son nom «de brave des braves» comme Ney, et avec lui Raulet, splendide officier de cavalerie, Giroust qui avait été page du roi Joseph, et qui mourut de faim à Lima et, entre beaucoup d'autres, le chevaleresque Brandzen qui, plus heureux, succomba glorieusement en décidant avec son régiment la victoire d'Iturzaingo, remportée par les Argentins sur les Brésiliens en février 1828.

Carrera avait aussi engagé à New York les services militaires du maréchal Grouchy, tombé en disgrâce après Waterloo, mais à sa place vint le général Michel Brayer, soldat de fortune, ami de Napoléon I, qui lui légua deux cents mille francs à Sainte Hélène. Brayer ne fut pas compris au Chili, où il échoua au célèbre et malheureux assaut de Talcahuano, le 6 décembre 1817; mais il était plein de blessures et de gloire. A Austerlitz il avait été nommé colonel sur le champ de bataille, ayant fait prisonniers 8 mille Russes avec son régiment.

En Espagne il mérita par ses exploits et ses blessures le grade de général de division, et en se battant encore à Leipsig, ne pouvant marcher qu'avec des béquilles, il eut son cheval tué sous lui. Napoléon le fit à la suite comte, pair de France et gouverneur de Versailles.

A la même époque, en France, après Waterloo, se mettait à la tête d'un nouveau groupe de généreux auxiliaires un soldat tout français, gaulois de pied en cap, qui a laissé au Chili de profondes sympathies, le capitaine de la Garde impériale, M. Benjamin Viel, fils d'un avocat distingué de Paris. Viel emmena avec lui Brandsen, les deux Bruis (Alexis et Eustache) fils de l'amiral d'Aboukir et qui, comme leur père, périrent tragiquement, l'un au Biobio et l'autre à Lima. Dans sa vieillesse le général Viel racontait qu'un lieutenant, appelé Magnan, était à bord embarqué avec ses compagnons, au Hâvre, et prêt à partir, lorsque une dame (une danseuse) vint le prendre. Ce Magnan fut après maréchal de France et ministre de la guerre, grâce... à sa danseuse et à Napoléon III.

«Parmi les militaires français de ce temps-là, il y en avait plusieurs autres d'une certaine importance, tels que le colonel Melcher, qui d'instructeur des troupes du schah de Perse, devint marin dans nos ports; le capitaine Tortel, marin de Toulon et capitaine de port à Valparaiso en 1817-1820; le capitaine Holley, qui vient de mourir (1883) et enfin le fils du maître de poste qui arrêta à Varennes Louis XVI dans sa fuite, le capitaine Drouet, fusillé pour insubordination à Cordoue et qui montra dans son exécution sommaire le plus étonnant courage. De ce brillant officier, dont parle le général Paz dans ses *Mémoires* avec l'admiration due à sa bravoure et à son malheur, le voyageur Lafond de Lurcy raconte à tort qu'il fut tué par un muletier dans une lutte au milieu des Cordillères.

Dans un manuscrit contemporain nous lisons que le brave capitaine Labbé, compagnon de Beauchef, était aussi Français. Dans un acte public du *Cabildo* de Curicó, en date du 26 octobre 1825, un des alcaldes signe aussi José Maria *Labbé*.

Tous ces soldats étaient des adorateurs passionnés de Napoléon le Grand. Trois ans après la mort de l'empereur se trouvaient réunis, négociants et capitaines de navires, pour célébrer à Santiago la fête de leur semi-dieu et donnaient un grand bal en son honneur le 15 août 1824.

Laissons raconter à un des organisateurs de cette fête patriotique (le capitaine Lafond de Lurcy) son brillant succès:

«En 1824, les Français résidant au Chili voulurent fêter l'anniversaire de la fête de Napoléon, et donnèrent à cette occasion un bal à la société chilienne, dont ils avaient toujours été si bien reçus. Un parisien, M. Coliau, mit généreusement sa maison à notre disposition.

(1) En 1809, au moment de la guerre d'Espagne, il y avait deux Français employés du gouvernement: Pierre Lafitte, trésorier royal et Jean Castellon, garde-magasin de l'Administration de Tabacs.

Cette maison, comme toutes celles du Chili, avait trois cours, dont deux intérieures et une sur la rue. Dans la première cour intérieure on avait établi un jardin charmant. Les chambres situées sous les arcades de cette cour étaient disposées pour différents usages. Dans les unes, des fleurs, des gants, des rubans, des souliers servaient à réparer le désordre de la toilette des dames. Dans celles-ci on trouvait des pommades, des essences, des eaux de senteur et autres objets nécessaires à la toilette.

D'autres enfin étaient consacrées *à certain usage* que je crois à propos de passer sous silence. Bien entendu que les hommes avaient un côté distinct de celui des femmes. La salle était splendidement ornée. Les meubles, glaces, trumeaux avaient été disposés par plusieurs surcharges par M. Rosales surtout. Les tentures étaient en soie de France et de Chine. Il y avait tant de lumières que les toilettes des femmes étaient éclipsées, et pourtant parmi toutes les toilettes deux surtout brillaient d'un éclat extraordinaire.

«Le capitaine Désiré Descombe, de Bordeaux, avait apporté au Chili deux parures magnifiques, l'une en diamant, l'autre en acier. La première était portée par madame Solar, et la seconde par madame Blanco, et ces deux dames semblaient vouloir rivaliser d'éclat avec le soleil.

«Au haut de la salle la foule se pressait autour d'un beau buste en marbre de Napoléon. La seconde cour intérieure était recouverte d'une tente et on y avait disposé une table représentant une croix de la Légion d'honneur à cinq branches. Les festons de la Croix étaient formés avec des assiettes vertes de porcelaine de Chine. A chaque pointe, il y avait un jet d'eau, et au centre, on voyait une statue équestre de l'empereur. Toutes les galeries étaient garnies de fleurs, et il n'est pas difficile d'imaginer combien sous le beau ciel du Chili, par une nuit étincelante d'étoiles, combien, dis-je, cette fête fut splendide et ravissante.»

Pour qu'un bal des Français eût un tel retentissement à Santiago, il fallait qu'il se trouvassent déjà en bon nombre, qu'ils jouissent d'une certaine influence sociale et de fortune. Et en effet, dès 1821 le drapeau français commença à se faire voir dans ces ports lointains. Le 28 Janvier de l'année suivante faisait voile pour Gibraltar le brick français *Geneviève*, capitaine Pierre Lacroix emmenant à son bord le célèbre évêque Cienfuego qui allait faire sa paix avec Rome.

C'est la première fois que nous ayons vu signalée dans ces parages l'apparition de navires français sous le régime ombrageux des Bourbons. Mais quelques jours après (le 19 Février 1823) entrait en rade une frégate que nos imprimeurs nommèrent *Sophir* et laquelle peut-être était *Sophie* ou *Zéphir*. Pour l'orthographe française de ce temps-là il fallait de l'indulgence, témoin la gabare de guerre *l'Arriège* à laquelle ces mêmes imprimeurs donnèrent le nom peu poétique de *Arruga* (ride).

Mais, à partir de ce jour-là, commencèrent les rapports politiques de la jeune république avec la monarchie des Bourbons, et peu d'années après vinrent mouiller dans la baie de Valparaiso l'amiral Makau, avec ses insignes arborés sur le *Clorinde* (1822) et peu après (1825) l'amiral Du Camper sur le *Marie Thérèse*, commandant une véritable flotille.

Quelques maisons de commerce s'étaient déjà établies alors, entre autres celle de Mr. Henri Dubern, auquel le riche négociant chilien don Felipe Santiago del Solar s'était associé en compagnie avec l'espagnol don Fermin Bejo.

Dubern était neveu d'un opulent négociant breton établi à Rio Janeiro. Il alla mourir en Bretagne, sa patrie, tandis que son compagnon Bejo végétait en Bolivie jusqu'à une époque très rapprochée de nous.

Un frère du brave et malheureux général Berthon, fusillé à titre de conspirateur par les Bourbons, établit aussi une maison de consignation sous le nom de Berthon et Le Bris qui devint après Le Bris et Lamotte.

Si nous devons en croire le poétique Lafond qui dédia ses voyages à Lamartine, le naissant commerce français était tellement prospère à cette époque (1824) que lui-même, étant simple capitaine d'un navire, la frégate *Aurore*, il fut sur le point de se marier avec une des demoiselles les plus aristocratiques du Chili, avec mademoiselle Louise I... qui est morte au couvent de Santa Rosa à Santiago (1883).

Mais Dieu avait disposé les choses autrement... «Le jour du départ arrivé enfin (dit M. Lafond dans son livre vol. III, page 214) je ne pus m'empêcher de pleurer en quittant cette estimable famille... (la famille I...) Doña Luisa *tressaillit* en *recevant le baiser d'adieu*, une larme s'échappa de sa paupière... et elle ne voulut pas sortir dans *la cour*...» Fut-ce alors le départ de l'amoureux Français qui la rejeta de *la cour* dans le cloître?...

Dans tout ce que nous venons de raconter aux Français d'aujourd'hui sur les précurseurs de leur race, il y a un demi siècle au Chili, on aura pu aisément remarquer que chacune de nos villes jouait alors un rôle à part dans la vie de ces aimables visiteurs, oiseaux de passage dans notre ciel. L'ancien Penco était leur Médoc, Quillota leur Beauce, Valparaiso leur Hâvre...

Mais il nous reste à démontrer à présent comment Santiago devint sans effort leur Paris...

Il était naturel alors que les Français, ces vendeurs universels de tout ce qui contribue au plaisir et au bien-être de la vie, fussent accourus au Chili dès les premier jours. Ce fut donc un Français nommé Pharou qui le premier ouvrit un café à Valparaiso (1820).

M. Pharou entretenait un four au port, et, lors du grand tremblement de terre de 1822, son four ayant été le seul qui restât debout, enrichit en trois mois son maître, car il fallait placer une garde armée à son guichet aux heures qui précédaient les repas des porteños, aussi grands mangeurs de pain que les Français.

Mais pour cela M. Pharou ne fut nullement l'introducteur du savoureux *pan frances* qui remplaça peu-à-peu le pain d'Espagne, car dans la mémorable révolte de Figueroa, survenue le 1.° avril 1811, fut tué par une balle, sur les marches de la cathédrale, un individu qui portait le surnom de *pan frances*, preuve irrécusable et authentique que cette pâte avait précédé au moins de dix ans, à Santiago, celle de M. Pharou à Valparaiso.

Dire que l'introductrice de *la cofia* (coiffe) et du *corsé* à Santiago, Paris de l'Amérique, fut une parisienne, c'est une simple évocation des faits accomplis du passé et de l'aiguille. La première modiste arrivée de la Seine au Mapocho s'appelait Madame Séraphine Herbert, et elle était établie en 1822 à la maison Jorsin, dans la rue Saint Domingue, alors plus riche et plus à la mode que celle de l'Etat, de nos jours. Même dans notre jeunesse, qui ne remonte pas si haut, nous avons encore connu, sympathique et pleine d'adresse, Mme. Maria Liais et Mme. Desplanques, celle-ci une des grandes beautés de son époque. Son mari, qui fut aussi le premier lithographe de Santiago, (bien entendu après M. Lebas, l'habile caricaturiste de Santa Cruz, à l'époque de don Diego Portales) se plaignait, il y a 30 ans, à Paris, devant nous, d'avoir quitté une contrée que les Français oublient rarement.

Chose bizarre, le plus ancien professeur de français à Santiago ne fut pas un Français, mais... un Anglais, le célèbre M. Richard, qui annonça ses leçons *bi-lingues* dans nos journaux pendant un demi-siècle presque complet, 1821-1862. (1)

Mais si pour la langue parlée les choses se passaient de cette façon, pour les dents, partie essentielle de la beaute, et pour le chant, cette mèlodie du larynx, c'était naturellement à des Français que Santiago devait ses étrennes.

Le premier dentiste qui par le fait fit sourire doucement les belles bouches dont le *mate* avait gâté les dents se nommait M. Severin Pretou, et dans ses annonces il recommandait aux dames ses dents *incombustibles*, en rappelant «l'aimable Ovide» qui pour dire qu'il n'y avait rien de plus laid qu'une bouche dépeuplée, chantait en latin: *Si male dentata est, narra quod rideat illa...*

Quant aux professeurs de chant et de piano, plusieurs avant le justement célèbre Barré, vinrent en 1827, précédant de deux années la première troupe d'opéra italienne, entr'autre des artistes distingués, MM. Welfin et Versin dont le dernier après avoir fondé, avec le digne concours de sa femme, le premier collége de demoiselles sur le plan français, à Santiago, laissa son nom à une honorable famille.

De la même façon le maître de danse qui dégourdit les jambes des belles Santiagaises fut comme celui des bois de l'Amérique du Nord, un Français, que nous-mêmes nous avons connu dans son extrême vieillesse, pauvre, vieux et courbé comme l'archet de son violon. Il s'appelait M. Jollinet; mais comme, faute de piano, il jouait de cet instrument, on l'appelait partout M. Violinet.

«En parlant des vieux artistes de ces jours déjà lointains nous ne nous rendrons pas coupables d'omission en cachant le nom du premier jongleur, car la jonglerie est un art aussi parfait à Paris qu'à Santiago.

Ce premier maître «élève de l'Ecole des Beaux-Arts de Paris disait-il, «fisico aeronauta», et *membre de plusieurs sociétés savantes d'Europe*, decoré par de nombreuses cours etc., etc.,

(1) Vicuña fait erreur: le premier professeur de français fut Antoine Alexandre Berney (1776).

s'appelait M. Bergard, et s'offrait au public au mois d'août 1827 pour recevoir sur sa poitrine une balle de canon à 20 ou 30 pas de distance...

«Pas n'est besoin de dire, que le premier tapissier des murs, après le tapissier de la tête humaine fut aussi un Français, M. Pinchon, qui portait la barbe tressée en queue et dont l'extrémité lui servait pour attacher sa montre...

«Ce M. Pinchon nous vint comme un pigeon (1), par la voie des Indes orientales, débarquant à Valparaiso au mois de septembre 1830, comme passager de la frégate *Duchesse de Berry*, capitaine La Meoté; et, aussitôt établi dans la capitale, il orna son balcon, qui donnait sur la rue del Estado, anciennement du Roi, d'un groupe au naturel, qui représentait merveilleusement un *vaquero* chilien, avec sa famille, et dont la vue faisait les délices des enfants, qui, comme l'auteur de ces souvenirs déjà à demi effacés, vinrent au monde en même temps que la *Duchesse de Berry*.

«Nous ne devons pas non plus oublier dans cette revue que le premier colleur de papiers peints sur les murs blanchis à la chaux des Santiagais fut un Bordelais appelé Claveau, dont le portrait peint plus tard par Monvoisin, fut dans une exposition artistique de Paris, le sujet de gais calembourgs et de risibles caricatures par d'impitoyables critiques...

«Et ainsi, cher M. Chouteau, ayant vêtu de pied en cap messieurs les Chiliens et mesdames les Santiagaises «à la dernière mode de Paris», il ne nous reste qu'à dire, à la veille du jour fixé par notre itinéraire, que quand éclata à Paris la révolution de 1830, il y avait déjà à Santiago et à Valparaiso une respectable colonie française.

Et celle-là était une colonie digne de la France et du Chili, car elle était sincèrement républicaine.

En effet, un petit brick, appelé *Le Télégraphe*, étant entré en rade au mois d'octobre de cette année-là, celui-ci alla mouiller non loin de la *Vestale*, frégate de guerre de Charles X, qui venait de saluer par des salves de canon le drapeau blanc aux fleurs de lys des Bourbons et le jour natal du roi; et le nouveau venu, ayant deployé sur ses mâts, aussitôt après avoir jeté l'ancre, un immense drapeau aux trois couleurs, Français et Chiliens battirent ensemble des mains sur la plage, arborèrent partout les drapeaux aux couleurs jumelles, se répandirent dans l'Almendral et dans la campagne, et, en chantant la Marseillaise, annoncèrent au peuple chilien qu'une nouvelle ère était survenue pour la nation et la colonie françaises du Chili.»

XXII

Le grand écrivain chilien, avec ce style pittoresque et original qui lui est propre, nous a fait voir, comme avec un caléïdoscope, les diverses phases de la colonie française, dans les premiers temps de son existence au Chili.

On aura remarqué que l'auteur s'est surtout attaché à la description des faits amusants et des menues industries des Français, comme il convenait dans les circonstances où l'article fut écrit.

La tâche qui m'incombe est différente, et j'ai à prouver que la part qui nous revient dans le développement matériel, intellectuel et moral du Chili est d'une importance beaucoup plus sérieuse qu'on ne se l'imagine.

Si on veut l'oublier, c'est à nous de revendiquer l'héritage que nous ont laissé nos précurseurs pour le transmettre en entier à nos descendants.

---

(1) Pigeon, *pichon*, en espagnol.

PROFILS ET BIOGRAPHIES

D'après mes recherches, consignées dans mon *Historia de la Marina de Chile*, histoire que j'ai publiée dans la *Revista de Marina* (1), les premiers marins Français qui prirent part a la guerre de l'indépendance du Chili furent **Jean Joseph Tortel,** lieutenant de vaisseau, et le capitaine **Guillaume Prunier**, incorporés dans la marine chilienne en 1813.

Le gouvernement chilien comprit dès les premiers jours de son émancipation que son existence dépendait d'une marine bien organisée. Il n'avait que deux bricks, la *Perla* et le *Potrillo*, qui furent armés avec les quelques éléments dont on pouvait disposer. Malheureusement l'équipage de la *Perla* se souleva à l'instigation d'un Italien nommé Antonio Carlos. Le commandant Vicente Barba et les officiers furent faits prisonniers et conduits à Callao. Le *Potrillo* eut le même sort.

Le hasard voulut que la frégate espagnole *Tomas* jetât l'ancre à Talcahuano le 8 juin 1813, sans se douter que la place était au pouvoir des insurgés. Immédiatement des chaloupes entourèrent le navire et les matelots le prirent à l'abordage.

Plus tard, en 1817, un brick espagnol *Aguila* fut enlevé de la même façon. Un autre brick le *Ramblet* vint à la rescousse de la marine naissante. Le commandement de l'*Aguila* et du *Ramblet* fut confié à Jean Joseph Tortel, qui se distingua par un brillant fait de guerre: la prise de la frégate *Perla*.

Le gouvernement, aidé par les étrangers de Valparaiso, acheta aux Américains un navire qui était mouillé en rade de cette ville et lui donna le nom de *Lautaro*. L'*Aguila* et le *Lautaro*, commandés par **O'Brien,** attaquèrent l'*Esmeralda* et le *Pezuela*, qui bloquaient Valparaiso. Le brave O'Brien fut tué sur le pont de son vaisseau, mais les deux navires espagnols, après un combat acharné, prirent la fuite et le blocus de Valparaiso fut levé. Blanco Encalada enleva aussi la *Maria Isabel* aux ennemis. Voilà comment un pays qui n'avait ni vaisseaux, ni matelots, ni argent, commença à former sa marine: avec les navires et l'argent de l'ennemi. Il n'est peut-être pas dans l'histoire un exemple pareil (2).

Tortel, en récompense de ses services, fut nommé capitaine de port de Valparaiso. Il est le premier qui ait occupé ce poste (1818).

Il s'était lié d'amitié, en 1817, avec un capitaine français, du nom de **Camille Roquefeuil,** commandant du navire *Le Bordelais*, qui se trouvait à Valparaiso, quelques jours avant la bataille de Chacabuco. Roquefeuil raconte dans d'intéressantes pages qu'il a laissées, qu'ayant été invité à un banquet donné par le gouverneur Villegas, la veille de la bataille de Chacabuco, arriva de Santiago, au commencement du dîner, un courrier avec un pli cacheté.

La lecture du contenu fit pâlir les assistants. Le lendemain, 12 février, l'anxiété était peinte sur tous les visages. Enfin, vers minuit, des cris de victoire retentirent dans toute la ville. Tortel accourut embrasser son ami avec effusion. Les Espagnols, entre autres, l'*oidor* Caspe et toute sa famille, se réfugièrent à bord du *Bordelais*, qui les emmena à Callao.

Tortel mourut au Chili. Guillaume Prunier, qui commandait le *Puyrredon*, passa, après le désarmement de l'escadre en 1822, au Pérou, où il fut nommé Fondateur de l'Ordre du Soleil, et capitaine du *Belgrano*.

Les autres marins français dont le nom apparait, dès le début, dans l'histoire de la marine chilienne sont **Guillaume Granville** et **Thomas Drinot,** lieutenant de vaisseau, et le fameux capitaine du *Lautaro*, Guise, qui n'etait pas Français, mais qui descendait d'une vieille et noble famille française.

(1) C'est en 1885 que j'ai fondé à Valparaiso *La Revista de Marina*.

(2) Les chiliens enlevèrent successivement aux Espagnols les navires suivants: la *Perla*, *Maria Isabel* 44 canons, *Esmeralda* 44 c., *Potrillo*, 16 c., *Aranzazu*, *Aguila*, *Regina*.

Puisque nous en sommes à la marine, continuons.

Le premier professeur français de Navigation de l'Ecole Nautique de Valparaiso fut M. **François Dublé.**

Lord Cochrane sut apprécier ses mérites. Il le chargea de donner des leçons de navigation à son fils Arturo A. Cochrane, qui était élève de marine à bord d'un navire anglais, mouillé en rade de Valparaiso.

L'un, ne sachant pas l'anglais et l'autre ne parlant pas l'espagnol, Dublé fit son cours en français. Arturo A. Cochrane était vice-amiral en 1885.

Un autre fils de l'amiral Cochrane, vint à Valparaiso en 1880, non pas en qualité d'amiral, mais comme entrepreneur d'égoûts. Les extrêmes se touchent. Il est vrai que l'argent n'a pas d'odeur.

Dublé se retira de l'école en 1836.

Le gouvernement du général Bulnes établit à Chiloé une Ecole de pilotes, dont le premier directeur fut un Français, M. **Etienne Marie König**. Son fils, don Abraham König, ancien député, ancien ministre de la guerre, a soutenu dignement le nom que lui a légué son père.

König était arrivé au Chili en 1840, à bord de l'*Oriental*, qui fit naufrage à Valparaiso. Il s'était marié à Ancud avec Mlle Carlota Velasquez.

Il mourut à Coronel en 1860.

Au nombre des marins français qui ont rendu de réels services à la marine chilienne, il faut mettre M. **Léonce Seignoret,** père de l'amiral Señoret, dont la perte récente a laissé un vide dans la marine. Le capitaine Seignoret a fait des explorations scientifiques dans les canaux de Magellan et de Chiloé, dont les résultats ont été entièrement satisfaisants. Les descriptions hydrographiques de Seignoret servent encore aujourd'hui à l'instruction des jeunes marins.

Le marin chilien qui commanda en chef la Division Navale pendant la guerre du Pacifique, et qui s'empara avec Latorre du *Huascar*, Galvarino Riveros, s'était formé dans la marine française.

Jules Jean Feuillet, qui a laissé dans la marine chilienne des souvenirs ineffaçables, fut le fondateur et directeur de l'Ecole Navale (1858). C'est lui qui a formé cette phalange de marins qui ont donné à leur arme, pendant la guerre du Pacifique, une gloire impérissable.

Rappelé par le gouvernement français, il mourut capitaine de port à Brest.

De vieux temps, les marins français ont fraternisé avec les marins chiliens.

L'amiral Blanco Encalada ne perdait pas une occasion de leur manifester son estime et ses sympathies.

M. **Jean Duprat,** constructeur maritime, qui a rendu au Chili de si importants services, ayant, en 1849, construit dans ses chantiers une belle corvette, la *Constitution*, en bois du pays, avec un doublage en cuivre laminé sorti de la fabrique du Français M. **Jacques Lambert**, de Coquimbo, pria l'amiral Blanco de vouloir bien faire examiner le bateau par des experts.

L'amiral français **Legoarant de Cromelin** était alors en station à Valparaiso.

L'amiral Blanco nomma une commission et pria l'amiral français de lui envoyer les officiers constructeurs qui étaient sous ses ordres.

Legoarant non seulement envoya ses officiers, mais encore il voulut assister lui-même à l'examen du premier navire de guerre qui sortait des chantiers chiliens.

Les proportions de ce navire étaient: 106 pieds de quille, 82 de largeur, 120 de longueur. Il portait 18 canons.

Voici la teneur de la lettre de l'amiral français en réponse à l'invitation:

«Station Navale de la République Française dans le Pacifique. Frégate amirale «La Poursuivante», à Valparaiso, le 22 décembre 1849.

Monsieur l'Amiral,

J'aurai le plus grand plaisir de me rendre aux Chantiers de M. Duprat, pour examiner la corvette qu'il a construite pour la marine chilienne. J'irai ce soir à six heures, accompagné des commandants de la frégate «Poursuivante» et du brick «Entreprenant».

Agréez, Monsieur l'Amiral, l'assurance de ma haute considération.
Le contre-amiral, commandant en chef la station de la R. F. dans le Pacifique

LEGOARANT DE CROMELIN.

A Monsieur l'Amiral don Manuel Blanco Encalada, Commandant Général de Marine et Intendant de Valparaiso.»

Voici le rapport:

«Les soussignés, invités par M. le Commandant Général de Marine à lui communiquer leur opinion sur les qualités d'une corvette dont la construction a été confiée à M. Duprat, pour le compte du gouvernement chilien, se sont rendus au lieu de la construction, accompagnés des maitres charpentiers de la «Poursuivante» et de «l'Entreprenant».

Après avoir examiné avec le plus grand soin ladite corvette et avoir eu recours à l'expérience des maitres charpentiers, ils ont reconnu:

Que la forme de cette corvette, la position de son bau, sa ligne de flotation sont conformes aux principes de l'architecture naval;

Que le bois employé à sa construction est de bonne qualité, les pièces principales telles que l'étrave, la quille, l'étambot, la carlingue et les liaisons respectives ont attiré particulièrement leur attention par l'absence totale de défauts ou faille quelconque et par leur parfait ajustement.

L'épaisseur de ses couples surpasse celle qu'on donne généralement aux navires des mêmes port et dimensions et assure à cette corvette un excès de solidité.

Si M. Duprat donne à ce qui reste de sa construction le même soin qu'il a apporté à ce qu'il a fait, il aura construit une corvette qui ne laissera rien à désirer, qui sera capable de remplir toute sorte de services et qui assurera au constructeur sa réputation.

Signé: le Commandant de la «Poursuivante».—Yam, commandant de «l'Entreprenant»—Le contre-amiral, commandant en chef, *Pouget Legoarant de Cromelin*».

Dans les chantiers de Duprat furent construits:

1849, les goélettes *Maria Susana* de 96 T., *Balandra*, *Joven Hectorina*, 57 T.

Embarcations, 2 de 15 T.

1850, la corvette *Constitution* de 550 T.

Dans le même établissement furent radoubés, cette même année, 8 frégates, 4 barques, 7 bricks, et 2 goélettes; de ces navires, 13 étaient français, 4 chiliens, 2 belges, 1 anglais et 1 hollandais.

Pauvre M. Duprat!—pauvre, non, il avait de quoi vivre—on ne saurait même pas qu'il a existé, si ce n'était que son nom est resté attaché à la pointe Duprat, de Valparaiso. Je l'ai connu à Limache, dans la belle villa, qui porte encore son nom. C'était un solide et superbe vieillard, enjoué comme un Gaulois, ayant toujours le mot pour rire et se croyant toujours jeune comme à vingt ans. Du reste il en donnait des preuves. Il aimait à répéter:

«On a toujours vingt ans dans quelque coin du cœur».

Son fils, qui retourna en France, lui ressemblait beaucoup, mais la bonne chère avait entravé ses jambes: il avait la goutte et se plaignait de ne plus pouvoir aller à la chasse. Il était propriétaire de l'*Hôtel Central*, de Valparaiso, qu'avait fondé un brave Français, M. **Oddo**, qui a laissé son nom à un hôtel bien connu, à Santiago, dont M. **Raphael Gérard**, le propriétaire actuel, a fait un établissement de premier ordre sous tous les rapports.

Parmi les marins qui ont visité le Chili, je ne peux citer les noms que de quelques-uns: la liste en serait trop longue.

Combien je regrette de n'avoir pas conservé les lettres d'antan! Il m'en reste quelques-unes, mais les autres se sont égarées.

Je vais reproduire celle du commandant **Chateauminois**, un des marins les plus sympathiques qui soient venus au Chili. J'ignore même s'il existe.

On entre on crie,
Et c'est la vie.
On crie, on sort,
Et c'est la mort.

«C'est avec plaisir que je réponds à votre lettre, au sujet d'un article aussi odieux dans la forme qu'inexacte dans le fond.

Il y est dit que de graves désastres sont survenus dans notre flotte cuirassée, et là-dessus une longue tartine pour débiter des mensonges.

Voici en réalité ce à quoi se résument ces sinistres: dans la nuit du 30 au 31 8bre 1875, un incendie se déclara à bord du cuirassé d'escadre «Magenta» en rade de Toulon; le feu prit en une demi-heure des proportions telles qu'on eut tout juste le temps d'évacuer le vaisseau; on n'avait pas pu noyer les routes à poudre; il en résulta une explosion formidable.

Au commencement de l'année 1881, le feu prit à bord du cuirassé d'escadre le «Richelieu», qui etait désarmé dans l'arsenal de Toulon; cet incendie fut certainement l'œuvre de mains criminelles; on dut couler le vaisseau pour préserver les navires voisins; mais le «Richelieu» a été remis à flot, reparé et attend aujourd'hui une destination à la mer.

Dans les premiers jours de l'année courante, le cuirassé d'escadre «Dévastation», appareillant de Lorient pour faire des essais à la mer, s'échoua dans les passes; cet échouage n'eut aucune gravité; toutefois le Ministre nomma une commission d'enquête, conformément au règlement pour rechercher les causes de cet accident. La commission dans son rapport établit que les passes de Lorient étaient devenues absolument insuffisantes pour les navires d'aujourd'hui, qu'il y avait lieu à les élargir et que ce n'était que grâce à un coup d'œil, une expérience consommés, que le même pilote était parvenu à faire passer plusieurs fois déjà, sans accident, la «Dévastation» par un chenal aussi étroit.

Enfin, au mois d'avril dernier le cuirassé d'escadre «Foudroyant» fut lancé à Toulon; le temps avait été superbe dans la matinée; rien ne faisait prévoir un coup de vent, lorsque sur les 10 heures, au moment même du lancement, le mistral se leva et souffla bientôt en tempête. L'immense cuirassé de 10.000 tonnes offrait au vent une surface énorme; les amarres destinées à le maintenir provisoirement pendant qu'un remorqueur du port lui donnait ses remorques, furent brisées et le «Foudroyant» vint s'échouer dans la vase, sur la plage du Mourillon. Mais la rade de Toulon est tellement bien fermée que la mer n'y peut jamais devenir grosse et le cuirassé n'a éprouvé, dans son échouage, que des dégats insignifiants.

En somme les sinistres sur lesquels le gallophobe s'étend avec tant de complaisance se sont bornés à la perte du «Magenta», qui date déjà de 7 ans.

Notre marine de guerre est trop nombreuse, elle fait un service trop actif pour que nous n'ayons pas le droit d'être fiers de n'avoir à enregistrer qu'un désastre dans un pareil laps de temps.

P. Chateauminois.

«Limier» le 4 juillet 1883—Valparaiso.»

Une lettre de l'**amiral Serres** datée du Hâvre le 30 août 1866, est tombée par hasard entre mes mains. S'il est encore de ce monde, il m'excusera.

L'académie fermera les yeux sur quelques mots, ou en prendra note pour les introduire dans la prochaine édition de son dictionnaire.

Je détache de la lettre de l'amiral Serres le passage suivant:

«Ce n'est pas demain, ce n'est pas par le prochain courrier, comme dame paresse, avec son petit air narquois, l'insinue doucement aux gens les mieux intentionnés, c'est ce soir, c'est à l'instant même, entre Madame Serres et mademoiselle ma fille, que je veux répondre à votre amicale lettre.

O *ziguerie*, comme s'ecrierait l'ami James, *ziguerie*, voilà bien de tes coups, et quel pouvoir est le sien!—car, il faut l'avouer, le meilleur des zigues, c'est encore cet animal d'Anglais; un cœur d'or, une fidélité de chien».

Mr. James, dont parle l'amiral Serres, fut nommé consul de sa Majesté Britannique aux iles Baléares. Qu'est-il devenu?...

La lettre termine ainsi:

«Donnez-moi donc des nouvelles de Lynch Patricio; est-il rentré dans la marine? Qu'est devenu Emilio, l'ancien associé des Gallo, avec qui j'ai fait le voyage de Sidney? Quant a Eleodoro, j'ai su que le pauvre garçon n'était plus de ce monde.

«Je vous serai aussi obligé de me parler de Poisson, l'ancien associé de Domingo Lopez. Donnez-moi également des nouvelles de son excellent frère (l'ingénieur). S'il est deux hommes pour lesquels je conserve une vive affection, ce sont eux. (Leurs fils liront ces lignes avec plaisir).

«Qué es de Blas Vargas y Marcial Rodriguez (sic).

Vous savez que Lutz est toujours à Paris (un ténor français qui a fait les délices de Valparaiso et Santiago), au théâtre lyrique, où j'ai même eu le plaisir de l'entendre chanter, mais le temps m'a manqué pour le voir hors du théâtre. Les demoiselles Rousset (1) ont passé ici; j'étais en Espagne en ce moment».

Où sont les neiges d'antan!...

L'**amiral Aube**, dont je publiai la biographie dans le *Mercurio*, m'écrivit plusieurs lettres de Luisant par Tonnay-Charente.

«Vous avez raison d'aimer la France, me disait-il en 1882, de l'aimer d'autant plus qu'elle a beaucoup perdu de son prestige...

Nous qui sommes ses enfants, nous ne devons jamais désespérer d'elle, et par nos actes nous devons attester que ses destinées ne sont pas accomplies.

Soyez, je vous prie, mon interprète auprès de nos compatriotes de Valparaiso—Dites-leur bien que mes meilleurs souvenirs de voyage sont ceux qu'ils m'ont laissés, et que ce n'est pas sans un attendrissement mêlé de quelque fierté, que je reçois, comme par votre livre, la preuve touchante qu'eux aussi se souviennent du capitaine de la *Mégère* et du *Seignelay*».

Lettre d lAmiral Aube, Ministre de la Marine:

«Paris, le 8 mars 1886.

«Mon cher monsieur et ami,

«J'ai reçu successivement le numéro du journal le *Mercurio*, de Valparaiso, dans lequel vous avez parlé si avantageusement du nouveau ministre de la marine, en rappelant à vos lecteurs que c'était l'ancien commandant de la *Mégère* et du *Seignelay*, et la lettre dans laquelle vous m'annoncez l'arrivée en France d'un de vos amis. Soyez sûr que je le recevrai en ami. Les vieux proverbes sont toujours vrais, et, le plus souvent, ils disent la ligne de conduite à suivre.

«Voici deux mois, jour par jour, que je suis entré à l'hôtel de la rue Royale. J'avais, en y entrant, un programme *d'expériences* à faire, avant de tenter toute réforme de notre établissement maritime.

«Ce programme s'exécute. M. Thiers disait avec sa haute raison: «Quand on dit son *chapelet*, pour le bien dire, il ne faut quitter le grain qu'on a entre ses doigts qu'après avoir dit toutes les prières réglementaires sur ce grain; puis on passe à un autre».

«C'est la sagesse même, et je tâche de m'y conformer.

«Au cœur de l'hiver, sans préparation, et sur mon *ordre imprévu*, les torpilleurs des ports de l'Océan se sont rendus à Toulon. Les tempêtes aidant, toutes les prières ont été dites, et la *navigabilité* des torpilleurs est un fait acquis, irréfutable.

«Le cuirassé *Amiral Duperré* filant 14 nœuds 5 a été atteint neuf fois sur dix, par les torpilles lancées dans toutes les directions, et même droit de l'avant. C'est un nouveau grain de chapelet. La torpille est une arme sûre, et la projection est aussi bien réglée que celle du boulet... ainsi de suite de nos expériences, toutes tendant à dégager l'inconnue du problème.

«Ajoutons à cela que j'ai eu jusqu'à présent *cette chance, ces hasards heureux*, nécessaires au succès définitif de l'entreprise la mieux conçue, et peut-être me sera-t-il permis de vous

---

(1) Quatre danseuses célèbres qui vinrent au Chili. Elles étaient d'une beauté remarquable et, dit-on, d'une conduite irréprochable. Où la vertu va-t-elle se nicher!

dire que j'ai confiance. Au surplus, je fais mon devoir. Je me suis dégagé de toute ambition vulgaire. Souvent en face du Paris bruyant que je vois de mes fenêtres, je m'écrie: *o Rus! Quando te aspiciam?* Je suis donc prêt à tout ce que me réserve l'avenir.

«Mes souvenirs à nos amis communs et merci, mon cher ami, et bien à vous de tout cœur.

«AMIRAL AUBE.»

Un souvenir aussi qui restera gravé dans notre cœur, c'est celui de l'**amiral Du Petit-Thouars**, commandant en chef la division navale française du Pacifique. Quels sont ceux d'entre les survivants qui ne se rappellent pas avec émotion ce chevalier sans peur et sans reproches, qui invitait la colonie française de Valparaiso à une fête de famille, à bord de la *Victorieuse*, le 20 mars 1880?

AMIRAL DU PETIT-THOUARS

Amiral, officiers, matelots, tous rivalisèrent d'enthousiasme pour fêter les Français de la jeune Amérique. Les cœurs battaient tous à l'unisson. Le drapeau aux trois couleurs, qui flottait majestueusement au grand mât, semblait nous protéger de son ombre et prendre part, en battant l'air, à nos réjouissances patriotiques.

«Voici, mes chers concitoyens, nous dit l'amiral, le superbe cuirassé que la France vous envoie. De loin ou de près, elle a toujours les yeux sur ses enfants.»

Il termina son allocution par ces mots prononcés solennellement:

«Dieu protége la France.»

Le gouvernement français avait choisi l'amiral Du Petit-Thouars pour soutenir le pavillon national dans les mers du Pacifique.

Un des assistants récita, à l'occasion de cette fête, quelques vers patriotiques:

Quel autre mieux que toi pouvait remplir ce poste,
Illustre rejeton du glorieux martyr,
Qui, sous la république, au combat d'Aboukir,
S'offrit jadis en holocauste! etc.

Le regard du vaillant marin s'humecta de pleurs.

Un jour je me trouvais à bord, à la table de l'amiral. On parlait d'une partie de chasse qu'il avait faite à l'hacienda de los Perales, des Pères français, où je le vis abattre, dans un après-midi, 80 perdreaux.

«Quel massacre!» s'écria l'aumônier.

«L'amiral a de bons yeux, ajoutai-je, un œil pour chaque perdrix, car il faisait toujours le coup double.»

Les officiers sourirent malicieusement. «Vous ne devineriez jamais pourquoi ces messieurs deviennent tout à coup des pince-sans-rire, me dit l'amiral.» J'étais un peu inquiet. Je craignis d'avoir fait une bévue; et comme il y avait des espèces de brioches sur la table, je m'empressai, pour dissimuler mon embarras, de dire, en les regardant, que j'aimais beaucoup les brioches, et que si j'en avais fait une, ça ne m'étonnerait pas du tout.

Le sourire des commensaux se changea en un franc rire, à l'exception de M. Edmond Maubrac, l'associé de la maison Momus, qui était sérieux comme un ministre presbytérien et se demandait, comme moi, quelle pouvait bien être cette anguille sous roche. «Allons, s'exclama l'amiral, M. l'aumônier est bon mathématicien, il va dégager l'inconnu.» «Oh! amiral, je vous en prie, excusez-moi.» «Eh bien, reprit l'amiral, je vais vous raconter cela, moi. Monsieur l'abbé se permit, il y a quelque temps, de faire une allusion un tant soit peu blessante aux borgnes, devant moi. Je voyais bien que les officiers lui faisaient signe de se taire. Il se troubla et n'osa plus continuer. Je partis d'un éclat de rire. Nouvel embarras du pauvre abbé, qui en perdait jusqu'au latin de son bréviaire. Ne vous creusez pas le cerveau, lui dis-je, vous êtes en présence d'un borgne. J'ai un œil de verre. L'aumônier se confondit en excuses et me pria de lui pardonner sa légèreté. Je n'avais rien à pardonner. Ce n'était pas la faute de l'abbé si je n'y vois que d'un œil. Je dois à cette particularité de ne voir jamais les gens que d'un bon œil.»

L'amiral Du Petit-Thouars avait un œil de verre si bien fait que ses deux beaux yeux verts se ressemblaient et paraissaient aussi vivants l'un que l'autre. L'œil de verre de l'amiral, me dit un officier, est un petit cadeau qu'il conserve en mémoire du bombardement de Sébastopol, où les Russes trouvaient qu'il pointait trop bien.»

Le fait est que, s'il abattait autant d'ennemis que de perdreaux, c'était un pointeur épouvantable.

Cet illustre marin a joué un rôle important pendant la guerre du Pacifique.

Avant l'attaque de Chorillos, l'amiral Du Petit-Thouars (1), s'était établi, avec quelques marins, pour veiller par lui-même à la protection de ses nationaux. Sa présence allait considérablement aider l'action de son ministre durant les évènements dramatiques qui se succédèrent rapidement.

Le jour même de la trêve, les ministres et amiraux étrangers s'étaient rendus à Miraflores, auprès de Piérola, pour l'engager à traiter, et le dictateur, après s'être montré décidé à lutter jusqu'à la dernière extrémité, paraissait disposé à céder aux conseils de tous, et plus particulièrement aux arguments de l'amiral Du Petit-Thouars, auquel l'opinion publique attribuait un grand crédit auprès du chef suprême.

A 2 heures, tous étaient réunis autour de la table présidentielle pour faire *las onces* (la collation), quand un incident imprévu vint hâter la marche des évènements et leur donner un sanglant dénouement.

Le général Baquedano faisant, avec un nombreux état-major, une reconnaissance du côté d'une des fortifications, était arrivé très près des lignes ennemies. Tout à coup, vers 2 heures, de nombreux coups de feu tirés sur le groupe l'obligèrent à une retraite rapide.

Personne n'est touché, mais le feu devient plus nourri, et les boulets ne tardent pas à tomber. Les premières lignes chiliennes prises à l'improviste ripostent assez promptement, ainsi que l'artillerie.

Les ministres et les amiraux neutres doivent quitter la ville où pleuvent les projectiles et se retirer à pied, à travers la campagne, en courant de véritables dangers, jusque dans Lima, où circula le bruit que l'amiral anglais avait été tué. Les navires neutres reçurent les nouvelles les plus diverses, et se tinrent en branle-bas de combat prêts à tout évènement. A bord de la *Victorieuse*, on attendait avec une impatience fébrile la confirmation ou le démenti des bruits sinistres qui couraient.

Enfin l'amiral arriva à bord. «Eh bien, mes enfants, dit-il à ses hommes, je l'ai échappé belle.»

Au milieu de la nuit du 15 au 16, trois officiers des marines étrangères (un Anglais, un Italien et le lieutenant de vaisseau Roberjot, secrétaire de l'amiral Du Petit-Thouars), ayant traversé, en s'exposant à de sérieux dangers, les débris extrêmement désordonnés de l'armée péruvienne et les lignes chiliennes, arrivent à l'état-major général, près de Chorrillos. Ils ont la mission de demander au général en chef qu'il ne fasse pas entrer ses troupes sans avoir écouté les ministres étrangers.

A 2 heures de l'après-midi, le 16, l'alcalde don Rufino Torrico, vient au quartier général pour rendre la ville sans condition, demandant le temps de désarmer les forces qui s'étaient

(1) Le cuirassé de station la *Victorieuse* était arrivé au Callao, la semaine précédente, après avoir fait rentrer dans l'ordre les indigènes d'Hiva-Hoa (Marquises).

réfugiées dans Lima. Avec lui se trouvaient, pour interposer leurs bons offices dans cette épreuve douloureuse et pour veiller à la sauvegarde des intérêts étrangers:

1.° Les ministres de France et d'Angleterre;
2.° L'amiral Du Petit-Thouars;
3.° Le contre-amiral anglais du *Triumph;*
4.° Le chef de la division navale italienne.

Les Chiliens, dit le lieutenant de vaisseau *Le Léon*, montrèrent une grande modération et prirent toutes les mesures nécessaires pour entrer avec ordre et tranquillité dans la Ville des Rois, objet de leurs ardentes convoitises.

«Le 19 janvier, ajoute l'auteur cité plus haut, suivant les ordres de l'amiral Du Petit-Thouars, commandant en chef notre division navale, nous prenions congé du général Baquedano, en le remerciant pour les égards pleins de cordialité dont nous avons été l'objet de la part de tous, généraux, chefs et officiers, pendant notre séjour à l'armée chilienne.

Nous remplissons un devoir agréable en exprimant ici notre reconnaissance envers le général Villagran, le général Marcos 2.° Maturana, chef d'état-major général et le colonel Gana, commandant une brigade, pour l'amitié toute particulière qu'ils nous ont montrée.

Nous voudrions pouvoir citer tous ceux qui par leurs témoignages de sympathie, comme le général Sotomayor, les chefs de régiments Toro Herrera, Holley, Aristide Martinez, Pinto Agüero, Zaldivar et tant d'autres, nous ont rendu agréable cette courte, mais pénible campagne.

Le souvenir de ces bonnes relations, notre situation désintéressée dans la lutte, et, d'autre part, les égards dus aux nations malheureuses, tout nous faisait une obligation de garder la plus stricte impartialité dans l'exposé des évènements de cette période.»

Après les batailles du 13 et du 15 janvier 1881, les blessés avaient été entassés dans les hôpitaux, dans les palais de l'Exposition et dans divers établissements. Mais les soins leur manquaient par suite de la pénurie de chirurgiens. Les médecins français du *Decrès*, de la *Victorieuse*, du *Dayot* et du *Hussard* (1), accompagnés de leurs infirmiers, se prodiguèrent dans les salles encombrées. M. Siciliano, chirurgien du *Decrès*, faillit même être victime de son zèle à la suite d'une piqûre anatomique qui mit ses jours en danger.

Le lieutenant de vaisseau *Le Léon*, qui a suivi la marche de l'armée expéditionnaire chilienne jusqu'à la fin de la campagne, fait une mention spéciale des généraux J. F. Gana, Marcos Maturana A., Emile Sotomayor. J'ai publié en 1883, dans la *Colonie Française*, la biographie du général Maturana, dont les sympathies pour la France ont été justement appréciées par les Français du Chili, qui n'oublieront jamais le nom d'un de leurs meilleurs amis. Le général Maturana n'a jamais perdu une occasion de nous prouver son amitié sincère. Il a offert au Louvre d'assez importantes antiquités péruviennes. Sur la demande de nos nationaux résidant au Chili, la croix d'officier de la Legion d'Honneur lui fut donnée.

D'une bravoure à toute épreuve, il fit la campagne du Pérou malgré l'état précaire de sa santé.

«Il serait difficile, me dit-il dans une lettre de remercîments, de ne pas aimer la France, à laquelle nous devons en grande partie ce que nous sommes. Je me réjouis de ses succès et je m'afflige autant qu'un Français de ses revers».

Le général Gana, qui avait suivi les cours de l'école d'artillerie à Metz et le général Emile Sotomayor, hommes modestes et vaillants, étaient de vrais amis de la France.

Ajoutons à ces noms celui de l'amiral Juan José Latorre, commandeur de la Légion d'Honneur, auquel il ne manque que d'être né en France pour être Français....

A propos de la guerre du Pacifique, je ne dois pas oublier le nom du comte de **Lort de Sérignan**, qui, sous le pseudonyme de comte de Valras a écrit si éloquemment l'histoire de cette guerre, que j'ai traduite en espagnol pour le *Mercurio*.

Le comte de Sérignan est un admirateur du Chili. J'eus l'honneur de le présenter à M.

(1) Le *Hussard* était commandé par M. Pansot, capitaine de frégate.

Auguste Matte, dans un de mes voyages à Paris. M. Matte, si justement apprécié dans la capitale de la France par tout ce qu'il y a de plus distingué et, entre autres, par M. Hanoteaux, nous invita plusieurs fois à sa table.

«Le comte de Sérignan, me disait l'habile diplomate chilien, est un des hommes les plus charmants que j'aie connus en France». De son côté, le comte de Sérignan s'exprimait ainsi: «Mais, dites donc, est-ce qu'il y a beaucoup d'hommes comme M. Matte au Chili? Comme ministre, au quai d'Orsay, il ferait bonne figure, et je suis persuadé que son opinion pèserait dans la balance européenne». C'est le plus grand éloge que j'aie entendu faire d'un Chilien.

Je me fis aussi un vrai plaisir à Paris de présenter le comte de Sérignan à M. **Henri de Bâcourt,** notre ancien ministre de France au Chili. Les relations amicales ont continué, car dans une de ses dernières lettres M. de Bâcourt me dit: «Le comte de Sérignan nous a offert un charmant déjeuner, il y a quelque temps, au cercle militaire.

«Nous avons parlé de l'ami absent.

«Tous mes souvenirs pour le Chili que *je ne peux oublier* et pour tous ceux avec lesquels vous auriez l'occasion de prononcer mon nom».

Le comte de Sérignan écrit et parle l'espagnol comme un Castillan.

Il a publié en espagnol: *Las islas Samoas y el conflicto americano-alemán.*

La plus belle page qui ait été publiée sur le combat d'Iquique est sans aucun doute l'ode que dédia au peuple chilien, le commandant **Joseph François Orse,** attaché au ministère de la guerre, chevalier de la Légion d'Honneur, officier d'Académie.

Cette poésie a été traduite en superbes vers espagnols par M. Pedro A. Perez, et publiée dans tous les principaux journaux du Chili.

Je crois que les lecteurs liront avec plaisir ce morceau, digne de la plume de Victor Hugo.

Combat naval d'Iquique

Deux vaisseaux cuirassés, deux monstres à tourelles,
Battent le flot marin de leurs puissantes ailes,
Démasquent tout à coup leurs cratères de fer:
Ils sont péruviens; on dirait que l'enfer
Les a forgés. Voyez devant eux deux corvettes
Chiliennes, allant aux colosses, et prêtes
A tenter un combat dont l'inégalité
Jette un défi terrible à la fatalité.
Du bois contre du fer, ô folie héroïque!
Qui respire l'audace et la grandeur épique;
Qui fait l'orgueil d'un peuple et rend illustre un nom;
Un problème que va résoudre le canon;
Oui, problème de sang posé par la patrie
Que chacun doit servir avec idolâtrie.

Branle-bas de combat sur chaque bâtiment,
Ce signal qui provoque un long frémissement,
Et qui fait que chaque homme, en sentant son cœur battre,
A son poste d'honneur se tient prêt à combattre.
Chaque corvette prend pour sa part un vaisseau,
Et d'un coup de canon arbore son drapeau.

Dans l'étrange combat qui tout d'abord s'engage,
Les Chiliens voudraient tenter un abordage;
Mais les ponts des vaisseaux sont blindés; leurs sabords
N'ont pas même d'issue; et vouloir par leurs bords
Y pénétrer, serait un acte de démence.
Il ne leur reste donc qu'une seule espérance:
Approcher l'ennemi le plus près de ses flancs;
Malgré son tir rapide et ses feux accablants,
Afin de découvrir quelques points vulnérables,
Et lui porter alors des coups plus redoutables.
Dès lors, pour obéir à leur destin fatal,
Les corvettes, bravant des boulets d'un quintal,
Poussent droit aux vaisseaux, ces foudroyantes masses,
Fortes de leurs canons et de leurs carapaces.
Bientôt des mâts entiers sont fauchés; leurs débris

Ecrasent, en tombant, les matelots surpris....
Par des coups échangés à si courte distance,
Brise le bois, le fer, enfonce les cloisons;
Et fait, sur son trajet, de sanglantes moissons.

O rencontre terrible et par trop inégale!
Les corvettes buttant à si peu d'intervalle
De l'ennemi, devront fléchir sous son effort;
Et, changeant de tactique, elles virent de bord,
Opérant vers la côte une manœuvre habile;
A présent leur dessein est de rendre stérile
L'action des vaisseaux et de les attirer
Jusque sur des hauts-fonds pour les faire sombrer.
La Covadonga peut, dans ce moment suprême,
Employer assez tôt ce hardi stratagème;
Oui, mais l'Esmeralda ne virant pas à temps,
Soudain reste isolée entre les deux Titans....

Cependant l'infernal combat change de face:
Le premier monitor, donnant bientôt la chasse
A la Covadonga, navigue imprudemment
Dans les eaux basses, vers la côte, mouvement
Fatal au monstre qui sur les rochers talonne
Et se brise.... Pour lui l'heure fatale sonne:
Il s'effondre, en faisant tourbillonner les flots,
Et coule dans l'abîme avec ses matelots....

Tandis que ce vaisseau subit sa destinée
L'Esmeralda soutient une lutte acharnée,
Sans espoir que la mort. Déjà le porte-voix
Du dernier monitor a répété trois fois:
«Rendez-vous, Chiliens!—Des Chiliens! se rendre?
(Répondent-ils) *«un mot difficile à comprendre*
«Pour notre honneur que rien ne pourrait amoindrir;
«Nous ne nous rendons pas, mais nous savons mourir!.. »

Alors dans un élan de force irrésistible
Le colosse de fer, impénétrable cible,
Rapide, évoluant à l'abri du canon,
Marche à toute vapeur; et de son éperon
Eventre la corvette; aussitôt elle coule...
Les Chiliens dans leurs haubans montent en foule,
Après avoir cloué leur glorieux drapeau;
Puis on les voit bondir sur le pont du vaisseau,
En proférant un cri terrible: «A l'abordage!»
Ils espèrent encor se frayer un passage
Dans le fer; mais bientôt ces indomptables preux
Arrosent les sabords de leur sang généreux;
Et décimés enfin par la mousqueterie,
Tombent, jusqu'au dernier, martyrs de la patrie....

Chili! noble Chili! tu peux t'énorgueillir
De ces audacieux qui nous font tressaillir
Et que nous admirons! Ton vaillant équipage
Ouvre à ton livre d'or une éclatante page;
Et le chef bien aimé, *Le Capitaine Prat*,
Eternise son nom dans l'inégal combat.
Ton échec, fier marin, est plus qu'une victoire,
Et du preux qui succombe augmente encor la gloire.

Et vous, Péruviens, saluez ces héros
Dont l'héroïsme fait retentir les échos.
Ah! vous les avez pu mesurer à leur taille
Ces enfants de la mer, grandis dans la bataille,
Là-bas vous attaquant un contre dix.... Drapeau
Qui les guida, s'ils ont l'océan pour tombeau,
Ils sont irradiés par tes couleurs, sous l'onde,
Ceux qui de leur exemple ont étonné le monde.

Toi, peuple chilien, grave sur tes autels,
En majuscules d'or, tous ces noms immortels.

Paris, 25 septembre 1879.

C'est aussi un Français de Valparaiso qui, le premier, a chanté le combat d'Iquique....

Le *Mercurio* publia les vers et les traduisit en faisant remarquer que c'était un étranger qui avait pris les devants pour célébrer ce combat homérique.

En 1881, le commandant du *Dayot*, M. **Parrayon,** aujourd'hui contre-amiral de France, se trouvait à Valparaiso. Il assista avec ses officiers à une représentation théâtrale pour la célébration d'un drapeau tricolore, offert aux pompiers français de Valparaiso par **M. Paul Pelecier,** ancien chef de la maison Bordes. L'orateur chargé de porter la parole dans cette circonstance fit une allusion à M. Parrayon et à ses officiers. Aussitôt le public se tournant vers leur loge leur fit une ovation, que l'amiral n'a pas oubliée.

De passage à Valparaiso su le *Volta*, il m'écrivait: «Ces souvenirs déjà lointains me sont restés en mémoire. Je n'ai oublié ni la poésie, ni le poète, ni les circonstances. Je ne mérite pas les éloges que vous voulez bien m'adresser. J'ai fait comme les camarades. J'ai suivi comme eux la carrière. Elle m'a peut-être été plus facile, mais, à coup sur, j'ai vieilli comme eux.

Contre-amiral Parrayon.»

En 1891, passant à Quillota dans l'express, j'aperçois l'amiral Parrayon qui se promène seul dans la gare. Je descends du vagon et vais le saluer. — Ah! s'écria-t-il, vous vous mêlez de politique, vous.—Amiral, lui répondis-je, ce sont des calomnies, je ne me suis occupé que de mes fonctions. Je défie un professeur ou un élève quelconque du lycée de Talca de me reprocher le moindre méfait. Il fallait une victime parmi les Français: j'eus l'honneur d'être choisi.

Le train partait, je saluai l'amiral Parrayon, et je ne l'ai plus revu.

Je pris des informations. J'ai su quel était l'*ami* qui m'avait si bien servi auprès de l'amiral.

Je l'avais protégé, je l'avais employé à mon journal, d'un photographe j'en avais fait un professeur de français. Je lui avais laissé mes classes du lycée, de l'Ecole Navale et de plusieurs autres établissements. J'allai le voir et lui dis: Je vous apporte un livre. Je vous en recommande la dernière page. Elle est instructive: vous pourrez la dicter à vos élèves. Je pris congé de lui et ne voulus plus le revoir.

La page dont il s'agit est d'Alphonse Daudet (Trente ans de Paris). Je copie textuellement: «Pendant que je corrige l'épreuve de cet article, paru il y a quelques années, on m'apporte un livre de «souvenirs» où Tourguéneff, du fond de la tombe, m'éreinte de la belle manière. Comme écrivain, je suis au-dessous de tout; comme homme, le dernier des hommes. Et mes amis le savent bien, et ils en racontent de belles sur mon compte!.. De quels amis parle Tourguéneff, et comment restaient-ils mes amis puisqu'ils me connaissaient si bien? Lui-même, le bon Slave, qui l'obligeait à cette grimace amicale avec moi? Je le vois dans ma maison, à ma table, doux, affectueux, embrassant mes enfants. J'ai de lui des lettres cordiales, exquises. Et voilà ce qu'il y avait sous ce bon sourire... Mon Dieu, que la vie est donc singulière, et qu'il est joli ce joli mot de la langue grecque: *Eironeia.*»

Il est à remarquer que tous les marins francais qui sont venus au Chili en ont conservé les meilleurs souvenirs.

En 1896, je voyageais de La Rochelle à Paris en compagnie de don Roberto Balmaceda. En face de nous était assis dans le vagon un monsieur très distingué, qui portait à la boutonnière la rosette de commandeur de la Légion d'Honneur. Il paraissait prêter l'oreille à ce que nous disions en espagnol.

—Monsieur comprend l'espagnol, lui dis-je.

—Je le comprends et je le parle aussi, répondit-il. Vous venez du Chili.

Je m'intéresse beaucoup à tout ce qui a rapport à ce pays-là.

Nous fîmes immédiatement connaissance, et il me passa sa carte:

Vice-Amiral Baron Alquier, Membre du Conseil des Travaux.

20, Avenue de Sceaux. Versailles.

J'étais fixé. Je me rappelais vaguement son passage à Valparaiso.

—Et le général Emilio Sotomayor? demanda-t-il.

—Mort, Amiral.

—«Ah! l'excellent homme!—s'exclama-t-il. Mon dernier souvenir est de la *Pampa*, à Santiago, ou il voulait que je visse danser la *cueca*.»

L'Amiral Alquier nous raconta quantité d'anecdotes, et en passant devant la forêt de Rambouillet, il nous dit que dans les deux dernières parties de chasse, auxquelles il avait assisté avec le président Faure, ils avaient abattu dans la première 600 pièces de gibier et dans la seconde, 900. A cette dernière avait assisté le roi de Portugal, grand amateur de la chasse aux pigeons. Et à ce propos il nous raconta que sa Majesté avait invité l'ambassadeur allemand à une grande partie de chasse. Le lendemain le représentant de l'Allemagne arriva avec tout l'attirail du chasseur et surtout avec d'énormes bottes. Le roi en habit de cour ordonna au laquais de prendre son fusil et pria le diplomate stupéfait de l'accompagner. Ils montèrent les escaliers jusqu'au sixième étage du palais. Alors le laquais tira un coup de fusil dans une cheminée, d'où s'envolèrent des centaines de pigeons, et une chasse effrénée commença, au milieu des éclats de rire du roi, en voyant l'ambassadeur allemand, botté jusqu'aux genoux, sur la terrasse du palais royal.

Le roi s'amusait.

Encore un souvenir.

«Qui n'aime à remonter le fleuve de la vie?»

M. E. Poisson, le fournisseur de la marine française à Valparaiso, m'avait chargé d'une commission. Le duc de **Penthièvre**, fils du prince de Joinville, fils de Louis Philippe, se trouvait à Valparaiso, en 1872, à bord de je ne sais plus quel navire, en qualité de lieutenant de vaisseau. Il voulait visiter la ville et il lui fallait un cicérone. Je fus choisi pour cette corvée. Le duc de Penthièvre était, comme son père, un colosse. Dans les rues on se retournait pour le regarder et on se demandait quel était ce personnage.

Il a écrit ses *Mémoires*. Je ne les connais pas. Je serais curieux de savoir ce qu'il dit de ses excursions dans la basse et haute ville de Valparaiso. Comme lui, son père avait beaucoup voyagé et avait servi dans la marine.

Fils de Louis Philippe, destiné à devenir grand amiral de France, il avait pris dans la vie de marin les allures indépendantes et la rudesse de langage d'un homme de mer. Peut-être affectait-il un peu plus qu'il ne convenait à un prince ces allures de matelot.

Mme de *** (Je ne me souviens plus du nom) gouvernante du petit comte de Paris, alors âgé de quatre ans, avait montré quelque sévérité à l'égard de l'auguste marmot. Un soir, le prince de Joinville, qui adorait son petit neveu, voulut le retenir.

—Mme de *** me grondera, disait l'enfant, qui ne demandait pas mieux que de rester, mais qui était bien aise de protester contre une gronderie future.

—Eh bien, repartit Joinville tu lui diras... (il articula le mot de Cambronne).

Le petit bonhomme n'y manqua pas.

Le propos est rapporté au roi, qui fait venir le jeune délinquant, et avec toute la dignité que l'on peut mettre dans un discours à un enfant de quatre ans, lui demande de nommer celui qui lui a appris ce mot. L'enfant, qui comprend que cela amènera un reproche à son oncle, refuse si bien que le roi, montant sur ses grands chevaux, lui dit que, futur roi de France, il ne doit recevoir que de bons exemples, et qu'en conséquence il le somme de nommer le coupable.

—C'est mon oncle Joinville.

—J'aurais dû m'en douter, dit le roi.

Dans les derniers temps du règne de son père, le prince de Joinville poussa, comme on sait, jusqu'aux dernières limites son esprit d'indépendance.

J'ignore si le duc de Penthièvre ressemblait à son père au moral, mais il lui ressemblait beaucoup au physique. Il parlait très peu. Il faisait de temps en temps des réflexions drolatiques.

Le jour de notre promenade il ventait à écorner les bœufs. «Sacré mâtin, dit-il, si vous avez tous les jours du vent comme celui-ci, je vous plains d'être dans la *vallée du paradis*. Dans l'enfer il doit faire chaud, mais il n'y a pas de poussière assurément.» Et le prince cherchait à ôter avec le bout de son mouchoir une paille qui lui était entrée dans l'œil.

Beaucoup de marins français ont écrit sur le Chili, entre autres M. **E. Guido**, lieutenant de vaisseau, que j'eus l'honneur d'introduire au cercle de Valparaiso et de présenter à M. Carlos Garcia Huidobro. M. Guido, écrivain distingué est astronome aussi et il eut une longue discussion avec M. Garcia H.

Je détache de la *Vie contemporaine et Revue parisienne* qu'il m'envoya, quelques passages:

«Vers 8 heures on annonce la terre un peu par tribord: c'est Curaumilla; le commandant reconnait très bien ce promontoire. Dans une heure nous pourrions être mouillés; mais voilà qu'un scrupule nous saisit: nous allons paraître devant l'amiral, notre chef de station.—Certes, il ne s'agit pas de paraître brillant: la pauvre *Jeanne-Darc* a trop souffert, a essuyé trop de traverses depuis quatre mois... mais il ne faudrait pourtant pas que la première impression fût défavorable, et vite, chacun se hâte à faire la toilette du bateau.

.....

Voici le pavillon français qui flotte sur le *Rigault-de-Genouilly*, dont nous distinguons l'éperon allongé. Un peu plus loin, à demi masquée par un grand paquebot, c'est la *Thétis*, qui porte à son mât d'artimon la marque distinctive du contre-amiral.

.....

Nous saluons la terre de notre canon, et tandis que l'une des batteries de «Los Angeles» nous rend nos 21 coups, nous en envoyons encore 13 pour le contre-amiral chilien Latorre, dont le pavillon flotte sur le cuirassé *Blanco Encalada*.

.....

Dans la baie beaucoup de navires de commerce de tous les types, de toutes les nations; beaucoup de mouvement, beaucoup de vie; un outillage maritime complet: deux docks flottants, d'énormes magasins pour la douane, un quai vaste, bien aménagé, une grande grue d'un type particulier, qui la fait ressembler de loin à une immense porte penchée, qui s'ouvrirait sur le ciel.

.....

17 Juillet.—Amusante causerie avec le second du paquebot français *Constantine*, M. Chardôt, un beau gars breton, robuste, le teint fleuri, un Apollon rustique, qui était gabier au service de l'état, il y a six ou sept ans à peine. Un peu d'embarras d'abord au milieu du carré de la *Jeanne-Darc;* mais nous le mettons à l'aise en l'interrogeant sur ses voyages, sur le commerce de la côte. Il y a, nous dit-il, au Pérou une surproduction de cotons et de sucres. On réclame à cor et à cri des moyens de transport:

—Nous aurions pris dix fois notre plein!...

—Pourquoi donc la compagnie à laquelle vous appartenez n'étend-elle pas ses affaires? Pourquoi n'envoie-t-elle pas d'autres navires?

—Eh! parce qu'elle gagne assez comme ça, et qu'elle ne veut pas risquer.

Comme c'est bien français.

—Et qu'est-ce, au juste, que cette compagnie?... Est-elle riche?

—C'est la compagnie Bossière, du Havre. L'administration est française, mais les capitaux sont anglais en très grande partie.

—Ah!... fort bien.

—Oui, ils se sont établis au Hâvre pour profiter de notre prime à l'armement.

—Ah! ah!... de mieux en mieux! Ainsi le contribuable français paie une prime à quelques braves Anglais pour les aider à gagner de l'argent. Voilà qui est du dernier galant.

Pour changer de conversation nous lui faisons raconter son naufrage au cap des Vierges avec le *Zodiaque*. Il est resté sur les lieux après l'échouage, chargé de veiller sur la coque et sur les marchandises, pendant que le capitaine et le gros de l'équipage allaient chercher des secours. Aucun danger d'ailleurs: il était à terre, sous la tente, vivant de sa chasse et de quelques conserves, menacé de temps en temps par les Patagons, des hommes superbes qui voulaient piller le bateau naufragé, mais qui ne savaient comment faire pour monter à bord... Ils étaient d'une maladresse!

Quelquefois aussi ils envahissaient la tente:

—Et les femmes, dit-il, étaient les plus acharnées après moi...

—Bah!... Et pourquoi?

Il rit en montrant des dents blanches sous sa petite moustache brune. Heureux gaillard! heureuses Patagones!...

Il lui est arrivé d'aller jusqu'à Punta Arenas à cheval, couchant sous des huttes de berger, traversant les rivières à la nage, franchissant d'immenses steppes déserts.... La singulière

vie pour un marin, n'est-ce pas? Mais dans notre métier ne faut-il pas s'attendre à tout!

J'aurais voulu retrouver la tombe au cimetière de Valparaiso de l'un de mes camarades d'Ecole qui fut tué, en 1873, à bord de la *Résolue*, par la chute d'une pièce de mâture; il avait 21 ans. Plein d'avenir, joyeux, confiant, il était parti pour une campagne très saine, une de ces campagnes dont on revient toujours... Il n'en est pas revenu.—Mes recherches malheureusement n'ont pas abouti.

. . . . . .

20 Juillet.—Nous allons, **Brunel** et moi, au «cercle Valparaiso», fondé récemment par de riches Chiliens, fatigués de vivre au «cercle de la Union» sous la tutelle anglaise. Notre compatriote M. Ch***, qui nous introduit, est le seul membre étranger du nouveau club: exception faite en faveur de son attachement au Chili et des relations cordiales qu'il a su garder avec ses anciens élèves... Car M. Ch***, écrivain de goût, poète même, professe les humanités à Valparaiso depuis plus de vingt ans.

Je fais la connaissance de M. Jorge Délano, directeur du journal politique «le *Mercurio*».

Je vais retrouver Brunel, qui cause avec M. Garcia Huidobro, un grand *hacendado* et, par surcroît, un astronome. Nous en arrivons bientôt à la théorie de Faye sur le système du monde. A propos de la lumière, M. Garcia H. se déclare partisan de l'éther: impossible d'expliquer sans l'éther la propagation des ondes lumineuses. Je partage cette opinion, mais Brunel, l'entêté positiviste, n'en veut pas entendre parler: «Hypothèse, hypothèse! s'écrie-t-il; loin des hypothèses!»

Nous lui répétons que l'hypothèse est nécessaire, qu'elle est le ferment de la vérité... Il n'en veut par démordre.

M. Guido fit le lendemain de sa visite au cercle la connaissance de M. **Casimir Gautier**, qui avait alors une fabrique de papier à Quillota.

«J'ai accepté, continue-t-il, une fort gracieuse invitation à visiter la seule fabrique de papier du Chili, fabrique dirigée à Quillota par un de nos compatriotes. A 8 heures du matin je m'embarque à la gare del Puerto. La voie longe la mer au nord de la ville, coupe le cerro del Castillo et débouche dans la vallée de Viña del Mar, le Trouville chilien. Une belle plage de sable se ploie vers le nord-ouest, comme une écharpe blonde délicatement frangée par l'écume brillante de la houle. Derrière une bordure verte de grands tamariniers, de gracieuses villas se cachent dans l'ombre des eucalyptus, des mimosas, des peupliers. Au delà s'étendent des cultures qui semblent soignées.

Nous nous enfonçons dans des gorges où l'estero de Viña del Mar devient torrent quand il y a de l'eau: Ce n'est pas le cas; la saison est sèche et un mince filet tourne et retourne, honteux aux pieds de grandes roches dédaigneuses... Et pourtant voici un palmier!—quoi! un palmier? Mais oui; nous sommes par 33° de latitude et ce versant des Cerros est abrité des vents froids du sud. Il fait déjà plus chaud qu'à Valparaiso.

C'est égal, que vient-il faire ici, ce palmier isolé?... Que n'allais-tu, pauvre exilé de l'élégance et du pittoresque, chez tes frères de Taïti, parmi les lauriers-roses, les pandanus aux glands rouges, les grands dracœnas, les orangers aux feuilles luisantes; dans le pays des nuits exquises, des chants qui font rêver, des danses qui font aimer!

Mais aussi, quel air triste et penché!... C'est Ovide chez les Gètes, et les buissons épineux, qui ne le comprennent pas, se sont écartés de lui.

. . . . . .

Nous arrivons à Quillota.

Au sortir de la gare je suis assailli par une bande d'aspect farouche, coiffée du sombrero de feutre gris, drapée dans le classique poncho, fort sale et rapiécé au demeurant. Ce sont des cochers qui se disputent avec d'affreuses vociférations l'honneur de me conduire à la case del señor Gautier.—J'entre au hasard dans une grande guimbarde délabrée, poussiéreuse, qui cahote et qui geint sur les cailloux pointus. Heureusement la course n'est pas longue: à peine avons-nous traversé la «plaza mayor» avec son jardin, sa fontaine, son église et son «ayuntamiento», que nous nous arrêtons devant un long mur revêche et une porte bien close. Je sonne et l'on me répond que M. Gautier est encore à l'usine. Il ne tarde pas à arriver.

Nous déjeunons. M. Gautier me fait goûter le mets favori des Chiliens: tout simplement la poule au pot du bon roi, avec force légumes, épices et safran. Mais il me fait grâce de la *chicha* qui n'est, me dit-il, qu'une piquette de raisin. Voici au contraire du vin rouge, du vrai vin de Limache, en bouteilles cachetées de vert, et, ma foi, d'un goût très franc, préparé par un compatriote, M. Chaumes.

—Oui, m'explique mon hôte, ce crû est déjà convenable, bien qu'il y ait encore mieux, dit-on; seulement, depuis que les vignerons chiliens sont en possession de nos méthodes—grâce à nos émigrants eux-mêmes—ils ont fait mettre sur nos vins des droits prohibitifs. Demandez aux Bordelais s'ils n'ont pas perdu le marché de ce pays!

Nous nous levons pour aller à la papeterie, mais comme M. Gautier ne veut pas piétiner dans la poussière, on amène trois chevaux, de fort belles bêtes. Volontiers je me récuserais, étant aussi mauvais cavalier que marin le fut jamais...

Bah! allons toujours, et risquons le paquet.

On part au grand trot... oh! combien grand et combien dur!.. Sans doute mon assiette paraît bien instable à mon hôte, car il ne tarde pas à modérer l'allure. Je lui en témoigne ma reconnaissance et nous arrivons sans encombre à la grande porte de la fabrique.

Economiquement et ingénieusement installée, cette papeterie. Une petite chute d'eau artificielle—une dérivation de l'Aconcagua—fournit la force motrice. Il y a cependant une chaudière, dont la vapeur est nécessaire pour faire bouillir la pâte, et M. Gautier en a profité pour éclairer sa fabrique à l'électricité. Voici la machine Gramme, qui marche fort bien.

La fabrique ne livre jusqu'ici que des papiers communs et des cartons. Le débit en est assuré et les affaires s'étendent. Quant à produire des papiers de luxe, c'est une grosse question: il faudrait un outillage et des ouvriers spéciaux. La concurrence des grandes maisons européennes est redoutable... Pourtant M. Gautier y songe, et, après l'avoir remercié de son gracieux accueil, je lui souhaite en le quittant la fortune des Montgolfier.»

Eh bien, Gautier, après des efforts surhumains, n'a pas réussi.

Les initiateurs des grandes entreprises sont rarement heureux... Mais il va recommencer. *Chi dura, vince.*

La commission scientifique française

La Commission envoyée au Chili par l'Institut de France pour les observations du passage de Vénus au Chili, partit le 15 juillet 1882, et, après une heureuse traversée par le détroit de Magellan, où elle recueillit des notions utiles pour la science, elle arriva au Chili le 20 août de la même année.

Le personnel de la Commission se compossait des personnes suivantes:

Chef de la Commission

M. Octave de Bernadières, lieutenant de vaisseau.

Membres

M. Leon Barnaud, lieutenant de vaisseau.
M. Charles Favreau, enseigne de vaisseau.

Assistants

Simon, contre-maître charpentier.
Lalande, contre-maître timonier.
Mercier, contre-maître timonier et télégraphiste.
Ramel, timonier et télégraphiste.
Deffes, contre-maître armurier.

M. Octave de Bernadières

J'ai rendu compte dans les colonnes du *Mercurio* du 8 septembre 1882 de ce tournois scientifique, auquel la France ne pouvait manquer de prendre part.

M. Luis Ladislao Zegers a publié un volume fort intéressant sur cet évènement, avec une photographie de M. de Bernardières. M. Zegers fait de ce modeste savant les plus grands éloges.

L'Institut de France, malgré le grand nombre d'hommes éminents qui sollicitaient le même poste, le chargea de cette mission importante.

Comme officier de marine, comme professeur pendant longtemps, comme chef dans

les stations lointaines ou comme agrégé aux observatoires astronomiques de Paris, le digne président de la commission française a laissé des traces lumineuses de son talent et de sa contraction à l'étude des sciences.

Ses publications sur le Magnétisme terrestre, son ouvrage classique sur le Cercle du Méridien, ses travaux sur la différence des longitudes entre Paris et Berlin et Bonn sont, en effet, les résultats obtenus durant cette laborieuse carrière.

Si à ces remarquables qualités on ajoute une connaissance exacte du monde et des hommes, un tact exquis, on pourra se faire une idée de ce qu'est M. Octave de Bernardières.

M. Léon Barnaud, lieutenant de vaisseau, accompagna M. de Bernardières, en qualité de collaborateur.

M. Barnaud, chevalier de la Légion d'Honneur, comme son chef, avait conquis son poste dans de longues et laborieuses campagnes en parcourant le monde, et, après avoir pris part, avec de remarquables astronomes aux travaux géodosiques du plus haut intérêt scientifique. Mais non seulement cela, M. Barnaud, d'une imagination méridionale, fortifiée par une contraction peu commune, s'est distingué par plusieurs applications ingénieuses de l'électricité aux travaux expérimentaux.

Les faits sont venus démontrer la sagacité de M. de Bernardières dans le choix qu'il avait fait en s'adjoignant un auxiliaire aussi précieux.

M. Favereau faisait partie de cette brillante officialité française de la frégate *Magicienne*, qui visita il y a plusieurs années, les côtes du Chili, après avoir fait le tour du monde, sous les ordres de l'amiral Serres. «Qu'il nous soit permis, dit M. Zegers, de consacrer aussi un mot de souvenir aux dignes et modestes contre-maîtres de la commission française. Recrutés dans la marine, ils ont servi avec cette abnégation et cette discipline qui paraissent être le caractère distinctif des hommes qui ont fait l'apprentissage de la vie dans la dure carrière de la mer. Nous n'oublions ni n'oublierons pas l'intelligence et la laboriosité de ces sympathiques soldats de la science.»

Aussitôt arrivé à Santiago M. de Bernardières se préoccupa de chercher l'emplacement le plus convenable à l'installation d'un observatoire.

MM. Valdes Vijil, Eastman, Marcoleta et beaucoup d'autres offrirent à la commission française leurs *haciendas* et toutes les ressources dont elle aurait besoin.

Le point choisi fut l'*hacienda* de Cerro Negro, de M. Valentin Marcoleta, dont la courtoisie pour les membres de la commission n'eut pas de limites.

Cette hacienda, recommandée par l'habile directeur du Bureau Hydrographique, M. Francisco Vidal Gormaz, avait l'avantage d'être située à une vingtaine de kilomètres au sud de Santiago, à deux kilomètres de San Bernardo et d'occuper un point culminant dans la vallée centrale du Chili.

Quaranie-trois jours suffirent pour construire l'observatoire et y installer tous les appareils.

Le voyageur peut encore remarquer aujourd'hui, en passant, à deux kilomètres de San Bernardo, vers l'orient, la maison construite sur le sommet d'une colline, située dans les environs des maisons de l'*hacienda* de Cerro Negro.

M. de Bernardières offrit un banquet dans le même endroit à une vingtaine de personnes parmi lesquelles figuraient, entre autres, le ministre de l'instruction publique, l'éminent jurisconsulte don José Eujenio Vergara, le ministre de France, baron d'Avril, et MM. Domeyko, Barros Arana, Luis L. Zegers, René F. Le-Feuvre, R. Errázuriz, Marcoleta, Bertrand, Drourlly, etc.

Inutile de dire que la mission française eut le plus grand succès.

M. de Bernardières et ses collaborateurs ont laissé au Chili des souvenirs profonds et sympathiques.

En parlant des marins, je ne saurais oublier **Pierre Loti** (Julien Viaud), marin et romancier français, né à Rochefort-sur-Mer, en 1850.

Il fut tour à tour spahi, marin, homme de lettres, peintre.

Il vint au Chili en 1875. Il naviguait sur la frégate *Flora*, qui portait le pavillon de l'amiral Fontignan. Il fréquenta la société porteña et assistait aux réunions du collège des dames Cabezon. Il devint amoureux d'une très jolie chilienne.

Ah! cousine Carmencita, vous rappelez-vous ce soir où votre mignon Henri suppliait sa

jolie maman de danser la zamacueca?... Vous avez rougi, vous vous êtes fait prier un peu; mais comme vous avez bien dansé, comme vous étiez gracieuse, et vive et légère!...

Sa vie de marin ne lui permit pas de réaliser ses désirs. Plus tard il revint à Valparaiso, où il séjourna très peu de temps. Dans un de ses romans il a consacré des souvenirs affectueux au Chili et à Valparaiso et à sa charmante amie «Carmencita».

La presse du Chili a publié ses études sur l'île de Paques et de l'Océanie.

Ses romans sont aussi populaires au Chili qu'en France.

Il est membre de l'Académie française.

Quel est celui d'entre nous qui n'a pas lu quelque roman de cet écrivain aussi éminent par l'intelligence que par le cœur?

Carmencita n'est plus jeune, mais elle n'a jamais pu oublier Julien, ce jeune marin gracieux et spirituel qui la faisait rêver.

Consolez-vous, Carmencita; il vous a aimé: les souvenirs du premier amour ne s'effacent jamais. *Donde fuego hubo, cenizas quedan.*

Pour donner la dernière main aux faits qui ont rapport à la marine, je vais esquisser rapidement les figures de deux Français qui, pendant de longues années, ont professé à l'Ecole Navale, et vivent encore, par la tradition, dans tous les souvenirs, à Valparaiso: Anatole Desmadryl et Adolphe Brochon.

Desmadryl, lieutenant de vaisseau, professeur de Mathématiques, était considéré à l'Ecole comme un maître aussi savant que modeste. Je le vois encore entouré de ses élèves pendant les recréations et répondre à toutes les questions qu'ils lui posaient. Doux, affable, il ne sortait jamais de la cour qu'après s'être convaincu que tous l'avaient compris.

Les marins actuels, amiraux et capitaines, ont été ses élèves.

Eux-mêmes, chaque fois que l'occasion se présente, font de leur ancien professeur les éloges les plus mérités.

Son père **Narcisse Desmadryl**, artiste dessinateur, vint au Chili en 1845. C'était un graveur et un lithographe vraiment remarquable. C'est lui qui dessina et édita les premières cédules de la Caisse Hypothécaire de Santiago. En 1854, il publia la «Galeria Nacional de Hombres célebres de Chile». Les gravures et les portraits de cet ouvrage sont admirables. Ce travail, par ses biographies, de même que par ses portraits, est, dans son genre, le premier du pays, et l'un des plus précieux de la librairie et de la littérature du Chili.

Anatole Desmadryl, mort à Valparaiso, a rendu à l'Ecole Navale des services que les marins seuls peuvent apprécier. En 1860, sur son livre de classe, correspondant au 11 mai 1860, Desmadryl avait inscrit le nom de deux élèves qui, 19 ans plus tard, soutenaient héroïquement, à quelques milles de distance l'un de l'autre, le nom de la patrie dans un combat inégal contre de puissants adversaires: «Condell (Carlos), aux arrêts, pour avoir frappé Prat» et un peu plus bas: «Prat (Arturo) 4 heures d'arrêts, pour s'être battu avec Condell».

Adolphe Brochon, professeur de français, à l'Ecole Navale et dans tous les établissements d'éducation de Valparaiso, était fils d'un célèbre avocat de Bordeaux.

Son père, Guillaume Brochon, maire de Bordeaux, était un des membres les plus distingués du barreau de cette époque. Son grand-père Pierre Brochon et ses aïeux Daniel, Jean Jacques et André de Brochon, avocats eux-mêmes, s'étaient également fait remarquer par leurs vertus et par leur science, et avaient laissé après eux une mémoire vénérée.

C'est à Bordeaux même que j'ai obtenu ces renseignements.

En 1869, étant professeur de français au lycée de Valparaiso, Brochon soutint une polémique grammaticale avec M. Guillou, professeur de français à l'Institut de Santiago.

La question m'ayant été soumise, je me rangeai au parti de Brochon.

Les grammairiens de Paris furent consultés.

Nous nous adressâmes à MM. E. Sommer et B. Jullien et à la *Revue Grammaticale*, qui nous donnèrent gain de cause.

«La concordance de toutes ces opinions aurait pu engager M. Brochon à se ranger définitivement du côté du grand nombre qui, en ce cas, semble avoir pour lui la raison; mais il est tellement ami de la vérité, qu'il ne recule devant aucun moyen pour arriver à la connaître, c'est ce qui l'a engagé, en dernier lieu, à s'adresser à la *Revue grammaticale*, qui ne peut qu'approuver les bonnes raisons si bien développées ci-dessus—J. B. Prodhombre *(Revue grammaticale*, p. 205*)*.»

M. Brochon avait d'abord embrassé la carrière de la marine. Il arriva au Chili en qualité de garde-marine. Mais il devint amoureux d'une demoiselle chilienne, Mercedes Carrera, avec laquelle il se maria.

Il resta à Valparaiso et se consacra à l'éducation de la jeunesse. Sa maison devint le rendez-vous de tous les marins français qui abordaient à Valparaiso. Son caractère enjoué, sa belle prestance, ses manières distinguées et la culture de son esprit le rendirent l'idole de la colonie française. Il fut un des fondateurs et directeurs de la 5me compagnie de Pompiers.

En 1858, il était secrétaire de cette compagnie et c'est lui qui fut chargé, avec le docteur Pretot, de prononcer un discours sur la tombe de M. Edouard Roux, fondateur principal de la 5me Compagnie de Pompiers, un des Français qui ont rendu le plus de services à leurs compatriotes.

Mme Brochon, tante de Benjamin Vicuña Mackenna, poussait l'amour qu'elle avait pour son mari jusqu'à l'idolâtrie. Celui-ci s'en impatientait même quelquefois, bien qu'il eût pour elle toutes sortes d'égards.

Lorsqu'il rentrait tard à la maison, ce qui lui arrivait quelquefois, sa femme lui demandait toujours d'où il venait, et lui de répondre invariablement: «De misa, señora, de misa». Malgré cela, la brave Mme Brochon abusait de ce que son mari appelait «la rengaine de Mercedes». «Enfin, me dit-il un jour, j'ai trouvé le moyen de faire taire ma femme. Je me suis procuré un sifflet «un pito de policial», et chaque fois que Mercedes me demande d'où je viens, je prends tranquillement mon *pito* et je lui en étourdis les oreilles. «Santo remedio», elle a changé de tactique et me dit à présent que je suis bien gentil de rentrer si tôt».

J'ai eu la douloureuse satisfaction de fermer les yeux à ce loyal ami. Comme professeur il fut adoré de ses élèves et comme ami il était bon, égal, toujours obligeant. Les familles Hörmann, Lhoste, Kammerer, Mac-Kellar, etc., l'invitaient toujours à leur gala, dont il était l'un des plus charmants convives.

J'honore la mémoire d'Adolphe Brochon comme celle du parfait gentilhomme et du parfait modèle de la profession que j'ai exercée.

Son portrait est placé dans le parloir du lycée de Valparaiso.

Il est mort dans cette ville en 1884.

M. Flasseur, l'ami intime de Brochon, fut aussi professeur de dessin à l'Ecole navale et au lycée.

C'était l'exactitude faite homme. Il ne manqua jamais à ses classes jusqu'au jour où la maladie le cloua sur son lit.

J'ai oublié de mentionner **Simonnot**, lieutenant de vaisseau, qui était venu avec Feuillet en 1857, en qualité de sous-directeur de l'Ecole Navale.

M. Eugène Chouteau

E. Chouteau a été professeur, à l'Ecole Navale, de français, de grammaire espagnole, de littérature, d'histoire d'Amérique et du Chili, d'histoire moderne et contemporaine Il était, en outre, membre de la «Comision de Fomento». Il est le fondateur de la «Revista de Marina» et un des fondateurs du Cercle Naval.

Il fut aussi professeur de latin, de cosmographie et de français au lycée de Valparaiso.

Le dernier navire français qui ait visité les côtes du Pacifique fut le *Duguay-Trouin* en décembre 1902.

L'arrivée à Valparaiso du *Duguay-Trouin* donna lieu à de belles manifestations françaises.

Les colonies françaises de Valparaiso et de Santiago reçurent dignement nos marins.

Dans ces deux villes, de belles fêtes furent organisées en leur honneur.

Après avoir été fêtés, choyés à Montevideo et à Buenos Aires, nous leur avons témoigné tout le plaisir, toute la joie que leur visite nous a causée.

Nous eûmes le 24 décembre la visite à Santiago du commandant du Duguay-Trouin, capitaine de vaisseau M. Berryer, accompagné de quatre de ses officiers et de douze aspirants.

De semblables visites sont pour nous, dans ce lointain pays, si rares, que la joie devint ici générale. Cette visite prit à Santiago les proportions d'un véritable événement.

D'abord et immédiatement après la visite à le Légation de France, le Ministre M. Girard de Rialle, accompagné du secrétaire, M. de Castillon St. Victor et du chancelier, M. Menant, les conduisit au palais de la Monnaie, où le Président M. German Riesco, les reçut entouré de tous ses ministres et les invita à un lunch préparé en leur honneur. Cette réception au palais fut des plus cordiales.

Puis on leur fit visiter la capitale.

A 7 heures du soir, il y eut grand banquet offert par le Cercle Français. A dix heures grand bal donné par la colonie française, très brillant et très nombreuse assistence, puis souper. Il faisait grand jour et les aspirants dansaient encore.

Le lendemain, déjeuner offert par le Ministre de France au commandant et à ses officiers, avec assistance de tous les présidents des sociétés. A la même heure déjeuner offert au champ de courses aux aspirants.

Puis réunion de tous à l'hippodrome pour assister aux courses. Enfin rendez-vous général à la gare à six heures, pour saluer nos hôtes avant de retourner à Valparaiso.

Depuis que ces lignes ont été écrites nous avons eu la visite du *Protet*. Le chef de l'Etat Major de l'armée chilienne M. le général Jorge Boonen Rivera offrit au mois de décembre 1903 un déjeuner au Club de l'Union aux marins du *Protet*, qui se trouvaient à Santiago. Les personnes suivantes assistèrent à cette manifestation:

M. Girard de Rialle, Ministre de France; M. Adigard, capitaine de vaisseau, commandant le *Protet*, chef de la division navale du Pacifique; M. René Davilny, lieutenant de vaisseau; le général don Jorge Boonen Rivera; le commandant don Roberto Dàvila Baeza; le mayor don Ramon Briones Luco, chevalier de la Légion d'honneur, et le capitaine don Guillermo Leyton.

Le général Boonen porta une santé à la marine et à l'armée française. M. Adigard y répondit.

C'est déjà très beau qu'on veuille bien fêter des marins français et surtout toster, par les temps qui courent, en l'honneur de l'armée française.

M. le Ministre de France eut aussi la galanterie d'offrir aux marins du *Protet* un splendide banquet, qui fut suivi d'une soirée charmante dans les salons de la Légation.

J'ai puisé les renseignements qui vont suivre dans les ouvrages de Figueroa, Vicuña, Miguel Luis Amunátegui, Diego Barros Arana, Mitre et surtout dans mes souvenirs, et dans mes écrits détachés de la *Revista de Marina*, de la *Epoca*, de Santiago, 5 mai 1885, du *Mercurio* (Histoire des Français) 1884 de la *Libertad*, de Talca, 22 octubre 1890, de ma *Cartera veraniega*, qui a paru dans le *Mercurio* et de mes correspondances à l'*Union* de Valparaiso, sous le preudonyme de *Franco*.

Quelques écrivains se sont servi des notes que j'avais recueillies dans mes excursions sans me citer; j'ai donc été obligé de reprendre ces notes et de me les approprier.

Les militaires français

Les Chiliens, qui, dès 1810, avaient lancé le cri contre la domination espagnole, par suite des mesures qu'avait prises le gouverneur Carrasco contre quelques personnes influentes, qu'il croyait promoteurs de désordres, obtinrent la démission du gouverneur, et plus tard constituèrent la municipalité indépendante de Santiago, qui se déclara en révolution pour se défendre de la guerre que lui avait déclarée le Pérou, siège du vice-roi.

La lutte commença entre le pouvoir espagnol et ceux qui voulaient se soustraire à son joug.

Parmi les Français qui prirent part à la guerre de l'indépendance du Chili, avant la bataille de Chacabuco, Vicuña cite Crammer et Backler d'Albe. Il oublie Tortel et Prunier.

Backler d'Albe, né en Savoie, le 22 juillet 1789, fils du général d'Albe, confident et conseiller de Napoléon I, entra à l'Ecole militaire de Paris en 1807, d'où il sortit sous-lieutenant d'infanterie, gagnant promptement le grade de commandant et la croix de la Légion-d'Honneur.

A la chute de l'empire, il alla, comme tant d'autres camarades, aux Etats-Unis, afin de continuer sa carrière dans une des armées sud-américaines.

Dans ce pays il se trouva avec José M. Carrera, qui s'occupait de recruter des militaires pour l'indépendance du Chili.

Backler d'Albe s'enrôla sous ses ordres et alla à Buenos Aires. De là il passa au Chili avec quelques autres compagnons et fut incorporé dans l'armée patriote, en qualité de lieutenant-colonel du génie.

Le gouvernement avait chargé d'Albe et le géographe français Charles Ambroise Lozier de lever la carte géographique du Chili. Il est certain qu'il aurait rendu d'excellents services dans cette circonstance, mais Ramon Freire préparait alors une expédition militaire contre Chiloé, et d'Albe fut envoyé comme chef du génie. Il remplit ce poste d'une manière parfaite.

En 1824, il retourna en France pour prendre possession d'un modeste héritage que lui avait laissé son père, et du titre de baron, dont Napoléon le gratifia à sa mort.

M. Georges Beauchef

Le colonel Beauchef.—Georges Beauchef, né à Privas en 1787, fit en qualité de conscrit au 4ème hussard, les campagnes d'Autriche, de Prusse et de Pologne. Fait prisonnier en Espagne, il s'évada de sa prison à la nage et se réfugia à bord d'un bateau anglais, qui le mena à Malte. Rendu à la liberté, il resta trois ans dans cette île. Quand il voulut retourner en France, il lui fallut passer par Constantinople et il arriva dans son pays à la première chute de l'empire. Réincorporé dans l'armée pendant les Cent jours, il abandonna le service après Waterloo et alla aux Etats Unis, où il trouva un agent de Buenos-Aires, chargé de recruter des officiers pour l'armée patriote. Beauchef accepta la proposition, et arriva au Chili le 27 janvier 1817.

Il fut incorporé avec le grade de lieutenant dans le premier corps de cavalerie, et nommé directeur de l'Académie militaire, que l'ingénieur espagnol Antonio Arcos venait de fonder à Santiago.

Il fit la campagne du sud avec le colonel Brayer, et se distingua à l'assaut de Talcahuano, où il se battit au poste d'honneur avec le grade de sergent major.

Remis d'une grave blessure, il entreprit, en 1819, avec le général Balcarce, la campagne australe.

En 1820, Beauchef fut envoyé à Valdivia avec l'amiral Cochrane. «A l'assaut et à la prise des puissantes et inexpugnables forteresses de Valdivia, Beauchef se montra chef héroïque et son exploit est un des plus glorieux et des plus célèbres des fastes militaires de l'Amérique (1)».

Dans cette campagne, un autre Français, Joseph Marie Labbé, accompagnait Beauchef, comme capitaine.

Beauchef fut nommé gouverneur de Valdivia avec le grade de lieutenant-colonel.

Aidé par les habitants, il parvint en peu de temps à expulser la plus grande partie des royalistes qui s'y trouvaient.

En 1821, il fit la campagne d'Arauco contre Benavides.

En 1822, il fut envoyé une seconde fois à Valdivia pour étouffer une révolution sérieuse qui venait d'éclater. A son arrivée, il apprit que les chefs révolutionnaires et deux sergents,

(1) Vicuña Mackenna, Figueroa, etc.

après avoir fait leur soumission à bord du vaisseau qui l'avait amené, venaient de faire charger les canons et se préparaient à couler le navire.

Beauchef n'hésita pas et, accompagné seulement de son adjudant, il descendit à terre, harangua ses anciennes troupes et les fit rentrer dans le devoir.

En 1823, il fit la campagne de l'armée libératrice du Pérou.

De 1824 à 1826, il fut chargé de soumettre définitivement l'île de Chiloé et prit part aux combats de Mocopulli et Bellavista.

En 1827, il fut chargé de mettre fin aux déprédations des Pincheiras.

Le général José M. Borgoño, dans une note adressée au Gouvernement, en date du 30 mai 1827, s'exprimait ainsi:

« Le colonel Beauchef, chargé de commander les trois divisions destinées à la cordillère, s'est fait remarquer par son activité et sa décision, en surmontant tous les obstacles qui s'opposaient à une marche de plus de 100 lieues par des chemins impraticables et arides à travers la cordillère. Il a bien mérité de la patrie. Je me fais un devoir de le recommander à la considération du vice-président de la République».

Le Sénat lui décerna le titre de «Ilustre Chileno».

Beauchef mourut à Santiago le 10 juin 1840.

Il a écrit ses «Mémoires», qui n'ont pas été publiés.

M. BENJAMIN VIEL

Benjamin Viel, illustre militaire, né à Paris le 21 janvier 1787, fils de Claude Benjamin Viel, avocat au parlement et conseiller du roi, et de dame Rose Anne Gomets.

En 1803, suivant ses inspirations et les tendances de l'époque, le jeune Viel s'engagea comme soldat au 3me hussard.

A partir de cette époque il fit toutes les campagnes de l'empire. Il assista aux batailles d'Austerlitz, d'Iéna, d'Eylau, de Champaubert, de Montmirail et de Waterloo. Après la bataille de Champaubert, il fut décoré pour sa bravoure par Napoléon. Capitaine au 6me régiment de chasseurs, il se battit en désespéré à Waterloo.

Après la chute de Napoléon, il servit deux ans dans l'armée de la Restauration.

Il donna sa démission et s'embarqua pour la République Argentine, d'où il fut envoyé au Chili, avec le grade de chef d'escadron, pour être incorporé dans l'armée de San Martin.

Ses connaissances militaires, sa valeur incontestable, son ardent enthousiasme et jusqu'à sa taille élégante le firent estimer, tout d'abord, de ses chefs et des officiers de l'armée chilienne. D'un courage à toute épreuve, il attira l'attention du général O'Higgins, qui ne cessait de le recommander comme un officier de la plus haute valeur. Dans les charges de cavalerie, à la bataille de Maipo, le commandant Viel déploya toute son ardeur et mérita d'être décoré par les gouvernements du Chili et de l'Argentine.

En 1819, le gouvernement argentin lui confia le commandement des grenadiers à cheval. Le 14 novembre de la même année, il reçut du gouvernement chilien la décoration de la Légion du Mérite. Viel fit la guerre au sud contre Benavides et contre les Indiens, et en 1823 il fut promu au grade de colonel des chasseurs à cheval et appelé à Santiago.

A cette époque troublée de l'histoire politique du Chili, Viel se distingua par son affection à la cause libérale, en même temps que par sa loyauté au gouvernement constitué.

Son honnêteté militaire et son attachement au principe d'autorité n'ont jamais été mis en doute.

En 1827, nous le retrouvons chef d'Etat major du général Borgoño et en 1828 il prend le commandement de la division du sud jusqu'à l'année suivante, où il fut remplacé par le général Prieto.

Par suite des événements politiques de ce temps-là, il se retira de l'armée jusqu'en 1841. Pendant plusieurs années il remplit les fonctions de gouverneur de Santiago.

En 1851 il fut nommé général de brigade et intendant de Conception.

Il était officier de la Légion d'Honneur et portait la médaille de Ste. Hélène.

Il est mort à Santiago le 15 août 1868, jour de la fête de Napoléon. Un dernier trait peindra le caractère de ce *vieux de la vieille.*

Un épisode de la vie du général Viel

Dès le point du jour Santiago s'était montré en habits de fête. La nature se renouvelait avec la splendeur du printemps et la journée s'annonçait radieuse et superbe.

La foule allait et venait joyeuse, car elle s'apprêtait à accomplir un acte de reconnaissance en inaugurant sur la promenade de Santiago la statue du Général San Martin, le libérateur du Chili.

Sur un riche piédestal de marbre se dresse sur son cheval de bronze la figure arrogante du héros montrant les Andes, que l'on peut apercevoir de là dans toute leur imposante magnificence.

Les troupes de la ville défilèrent au son des musiques martiales; puis, faisant halte, vinrent prendre place autour du monument.

Le général Viel commandait la ligne. Pour la dernière fois le vieux soldat, ce vétéran des guerres de l'empire, cet ancien compagnon d'armes et ami de Napoleón, ce fidèle lieutenant de San Martin, montait lui-même la garde devant son général: pour la dernière fois, le noble vieillard portait la glorieuse épée qu'il avait immortalisée dans cent combats différents.

La partie de la promenade faisant face à la statue avait été laissée libre.

Tout-à-coup apparut sur la promenade l' illustre général Las Heras, le Xénophon argentin, qui, malgré ses années et ses souffrances, arrivait en grand uniforme pour dire un dernier adieu à son général immortalisé dans le bronze par la reconnaissance d' un peuple, et pour aller ensuite se préparer à faire le grand voyage de l'éternité.

Viel en l' apercevant piqua son cheval de ses éperons et s' élança à la rencontre de son vieil ami et camarade.

Les deux vieux vétérans se donnèrent une affectueuse accolade en présence de San Martin et une larme vint mouiller leurs moustaches brulées par la poudre et blanchies par les années. Tous ceux qui assistèrent à cette scène en furent vivement impressionnés, tous les yeux se remplirent de larmes et de toutes parts éclatèrent des applaudissements unanimes et spontanés.

La sainte émotion qu'éprouvèrent les assistants et le sentiment de profonde reconnaissance qui avait, comme par un choc électrique, envahi les âmes dut faire tressaillir le cavalier de bronze sur son piédestal de granit.....

Henri Brayer.—Militaire de réputation européenne, né à Neuf-Brissach, en 1769. Il entra au service militaire en 1780. Il assista à plusieurs batailles et obtint des grades et des décorations et les titres de comte et de pair de France.

Durant la campagne de 1815, il fut chargé de pacifier le pays dans les départements soulevés de l'ouest avec une armée de 20,000 hommes. Après Waterloo, il offrit son armée à Napoleón pour continuer la guerre. Plus tard Napoléon se repentait à Sainte-Hélène de ne pas avoir accepté l'offre que lui faisait le généreux Brayer à la Malmaison.

Brayer devait être traduit devant les conseils de guerre, accusé d'avoir abandonné le roi Louis XVIII avant le 23 mars 1814. Ses compagnons d'armes, Labédoyère, Ney, Mouton-Duvernet, les frères Faucher de la Réole, Chartran furent fusillés. Brayer n' échappa que par la fuite à la rigueurs des conseils de guerre. (1)

Il se dirigea vers les Etats-Unis. En 1817 il alla à Buenos Aires et vint au Chili, où il fut incorporé dans l'armée patriote, premièrement comme chef de la cavalerie et ensuite comme chef d'Etat Major.

Il échoua à l'assaut de Talcahuano, malgré les efforts héroïques de l'armée chilienne. Les royalistes étaient protégés du côté de la mer par leurs vaisseaux. Brayer, dit Vicuña, ne fut pas compris au Chili.

---

(1) Ducoudray, p. 22.

Retiré de l' armée, il alla à Montevideo, où il publia un manifeste. Son attachement à Napoleón lui valut le souvenir de cet illustre conquérant, qui, dans son testament lui légua cent mille francs.

Brandzen (Frédéric), militaire, né à Paris le 28 novembre 1785, servit sa patrie dans l'armée impériale et se distingua à la bataille de Bautzen, où il fut gravement blessé. En 1814 il fut nommé capitaine et décoré de la croix de la Légion d'honneur.

Il fit la campagne d'Autriche sous les ordres des généraux d'Albe, Oudinot et Lecombe et du maréchal Ney. En 1817 il se dirigea vers Buenos-Aires et vint au Chili où il fut incorporé comme capitaine dans le 2ème escadron des grenadiers à cheval de l'armée des Andes.

Il se battit vaillamment à la surprise de Cancha Rayada et à la bataille de Maipo. Il fit la campagne de Bio-Bio et d'Arauco, sous les ordres des généraux Freire, Zapiola et Balcarce.

Après un voyage à Mendoza, il revint au Chili en 1820, et prit une part active dans l'armée expéditionnaire du Pérou. Dans cette campagne il monta de grade en grade jusqu'à celui de colonel.

Rivalisant de courage avec Lavalle, il battit 400 royalistes avec 40 soldats seulement, et, à Chancay, le même nombre avec une poignée de braves. En 1827 il prit rang parmi les vainqueurs et fut décoré de la médaille de l'ordre du Soleil par le Protecteur San Martin. Il fut nommé chef de l'escadron des hussards de la Légion péruvienne. En 1822, commandant général de la côte sud du Pérou, il occupa militairement Ica.

Prisonnier politique de Bolivar, par suite de la guerre civile, il s'échappa de sa prison et vint au Chili, d'où il passa à Buenos-Aires. Il entra dans les rangs de la division d'Alvear et marcha sur le Brésil en 1825. Il se distingua par son héroïsme à la bataille d'Ituzaingo.

Il a publié plusieurs brochures militaires et historiques. Il est mort à Buenos-Aires le 20 février 1827.

C'était, disent les historiens chiliens et argentins, un militaire chevaleresque et d'un courage téméraire.

Le Chili avait enfin triomphé de ses oppresseurs et le pays n'avait d'autres ennemis que ses propres enfants, qui se disputaient le pouvoir.

Ferdinand VII aurait bien voulu profiter de ces divisions intestines pour se venger de ses anciens vasseaux. On dit même que Louis XVIII prêtait main-forte aux plans ténébreux de la Monarchie espagnole. Il avait envoyé, dans l'espace de six mois, quarante-deux navires dans les mers du Pacifique. Sir Henry Lytton Bulwer prétend, dans son ouvrage « La vie de Canning » que le ministère français et en particulier le poétique Chateaubriand, rêvaient de prendre les colonies hispano-américaines en paiement (sic) à la grosse aventure pour se dédommager des frais de guerre et du rétablissement, en 1823, de Ferdinand VII sur le trône.

En 1827 le commandant de la place de Valparaiso était un Français, **Pierre Lassalle.**

A cette époque, à bord de la frégate *Seine*, commandée par le capitaine Frédot du Plantys, arriva le premier consul de France au Chili: M. **Lacathon de la Forest.**

Quatre ans plus tard, sur la *Moselle*, vint un vice-consul, le vicomte d'**Espenville.** Sur le même navire venait aussi M. de Saillard, consul à Callao.

Dans le cours du voyage les deux Français eurent une altercation assez vive. Dans la chaleur de la dispute, d'Espenville souffleta M. de Saillard, en présence du capitaine, M. de Longueville. Un duel fut concerté et ne pouvant s'effectuer à bord, il fut ajourné.

M. de Longueville, pour éviter la rencontre des deux adversaires, fit débarquer d'Espenville dans une chaloupe et, sans entrer dans la rade de Valparaiso, suivit sa route au Pérou, où débarqua de Saillard.

Six mois après, ce dernier s'embarquait dans une frégate anglaise et arrivait à Valparaiso le 11 juin 1830, et, le même jour, les conditions du duel étaient réglées.

Les témoins du vice-consul de Callao étaient: MM. de la Motte du Portail et Danican, capitaine de la *Durance*, navire français, en ce moment, en rade de Valparaiso; ceux de son adversaire étaient: MM. Duvern, négociant français et Georges Lyon, jeune Anglais, qui avait de belles relations dans la société de Valparaiso.

Conditions du duel: pistolet; distance: 20 pas; tir: à la voix d'un des témoins, un... deux... trois; endroit: Playa Ancha; heure: 4 heures de l'après-midi.

La première rencontre n'eut aucun effet, parce que d'Espenville tira avant que le signal fût entièrement donné. On remit le duel au lendemain. Le rendez-vous était au moulin de Polanco, à 9 heures du matin.

Au moment de charger les armes, on s'aperçut que les balles étaient de plus gros calibre que le canon des pistolets. Un des témoins se souvint que près de là demeurait un Français, appelé M. Jacques, meunier. On alla lui demander s'il avait des pistolets. Justement il en avait deux en mauvais état, qu'il prêta. On revint au lieu du combat. Au moment du signal, d'Espenville ajusta son adversaire et tira; la balle effleura le visage de Saillard, qui, à son tour, mit en joue d'Espenville; le coup partit et la balle vint frapper juste au cœur du jeune vice-consul. Ainsi prit fin la tragédie qui avait eu son prologue à bord de la *Moselle*.

M. de la Motte du Portail, me racontait que M. d'Espenville était un beau grand jeune homme, très distingué et très sympathique et que M. de Saillard, distingué aussi, était petit et laid. Ce dernier s'était exercé, pendant son séjour à Lima, à tirer à la cible tous les jours. Il ne s'était décidé à partir pour Valparaiso qu'après s'être assuré qu'il traversait à tout coup un carton en forme de cœur, placé à une distance de vingt-cinq pas.

Je ne possède pas tous les renseignements que j'aurais désiré sur les militaires français qui sont venus au Chili.

Plusieurs officiers français ont servi comme instructeurs dans l'armée chilienne, entre autres, le commandant **Chamboux,** chef du corps d'ingénieurs, élève de l'Ecole Polytechnique, brillant officier dont on m'a parlé souvent, et qui a laissé à Santiago des souvenirs très sympathiques.

M. de Monery, issu d'une vieille famille de Narbonne, vint au Chili en 1858, en qualité de capitaine instructeur de cavalerie. Il était alors un des plus jeunes capitaines de l'armée française. Il épousa à Santiago la fille du général Viel. Ayant renoncé au métier des armes, il installa la première fabrique pour utiliser les vieux fers dont on ne faisait alors aucun usage. Homme éclairé et distingué, M. de Monery occupe au Chili une belle position sociale.

Pendant la guerre du Pacifique deux Français, le colonel Bouquet et **Benjamin Fernandez Rodella,** formèrent le fameux bataillon des «Cazadores del desierto».

Fernandez Rodella était le type du vrai bohème parisien. Il avait une très belle voix de ténor, et il en abusait en chantant quelquefois dans les rues de Valparaiso, à deux ou trois heures du matin, à pleins poumons. Son père, M. François Rodella, dont je parlerai bientôt, lui avait confié la gérance de sa maison. Mal lui en avait pris. Les dîners, les promenades, les extravagances d'une cantatrice en vogue à cette époque et quelques autres diables le poussant, ruinèrent complètement le fils Fernandez Rodella, et, partant, le pauvre vieux, qui avait travaillé toute sa vie pour acquérir une assez belle fortune. Le jeune bohème ruiné n'eut rien de plus pressé, lorsqu'éclata la guerre du Pacifique, que de chercher dans la milice une planche de salut.

Le **Colonel Bouquet**, d'une taille de tambour major, élégant, distingué, joli homme, était le type du vrai militaire. Il surpassait les hommes de son bataillon de toute la tête. Il ressemblait beaucoup à don Vicente Balmaceda. Il possédait des mines de charbon dans les environs de Punta Arenas et était en affaires avec M. Adolphe Ibañez.

A peine la guerre fut-elle déclarée qu'il obtint du gouvernement la permission de former un bataillon.

Il fut blessé à Tacna et resta trois jours dans un fossé sans boire ni manger. On l'amena à Valparaiso et les médecins opinèrent qu'il fallait lui amputer la jambe.

Il occupait à l'hôpital de San Agustin un lit, au chevet duquel il avait placé son épée. Un jour don Agustin Edwards lui dit de se préparer à l'opération qu'on allait lui faire.

Bouquet, furieux, prit son épée et en menaça quiconque oserait s'approcher pour lui couper la jambe.

«*Que reviente ese gabacho*, dit don Agustin, *ya no me quiero ocupar de él*». Toujours est-il que Bouquet conserva sa jambe et sortit de l'hôpital sain et sauf.

Quelque temps après il tomba gravement malade..

On ne voulut pas le recevoir à l'hôpital de San Agustin. Je fis des démarches et j'obtins qu'il entrât à l'hôpital allemand, où il mourut, sans ressources, le 22 décembre 1881.

J'écrivis au président de la République et au ministre de la guerre pour qu'il fût enterré avec les honneurs dus à son rang et aux services qu'il avait rendus au pays.

Je reçus de M. Adolfo Ibañez la lettre suivante:

«Aussitôt que j'ai reçu votre télégramme d'aujourd'hui m'annonçant le décès du colonel Bouquet, je suis allé voir le Président de la République, qui a chargé le général Lagos de donner les ordres nécessaires pour que les restes de cet ami fussent transférés à la capitale aux frais du gouvermement. C'est ce que je vous dis dans mon télégramme d'aujourd'hui. On lui rendra les derniers honneurs militaires.

Comme Bouquet a laissé en France une veuve et des enfants, je me propose de présenter au Congrès un projet de loi pour qu'on leur accorde une pension.

Il me faut pour cela un certificat des médecins qui l'ont assisté.

Envoyez-moi tous les renseignements que vous pourrez obtenir sur Bouquet. Dites-moi surtout s'il a fait son testament?»

M. Adolfo Ibañez était un grand et noble cœur.

Ce que je sais c'est que deux jolies demoiselles chiliennes, qui l'avaient soigné pendant sa maladie, et qui étaient à son chevet au moment de son agonie prirent sur la table de nuit un paquet et un rouleau de papier qui contenait ses «Mémoires», que je regardais d'un œil d'envie.

Je n'en sais pas davantage.

Passons aux civils.

Dès les premiers jours de la République, les gouvernants chiliens manifestèrent un grand intérêt pour faire connaître le pays par des descriptions et au moyen d'études géographiques. A leur point de vue, ces études devaient servir à l'intérieur à faciliter les travaux administratifs et révéler, à l'étranger, les richesses du sol, afin d'attirer l'émigration, dont avait tant besoin l'industrie nationale.

Sans doute, le Chili n'était pas complètement inconnu des Européens, avant 1810. Plusieurs voyageurs l'avaient exploré et avaient fait connaître sa richesse par des ouvrages de mérite.

Il suffit de rappeler les travaux de Feuillée et Frezier, ouvrages qui furent réimprimés et traduits en plusieurs langues, et qu'on lit encore aujourd'hui avec intérêt.

Molina et Ovalle avaient aussi écrit sur le Chili en Europe. Mais le gouvernement chilien, pensant avec raison que ces ouvrages étaient incomplets et ne pouvaient donner une idée exacte du pays, songea à faire des publications spéciales et plus étendues.

Jean Joseph Dauxion Lavaysse. — A cet effet, le 23 juin 1823, le Directeur suprême Ramon Freire et son ministre Mariano Egaña choisirent M. Jean Joseph Dauxion Lavaysse, que les accidents de la vie avaient amené au Chili, et que la nouvelle d' avoir publié un livre en Europe avait entouré d' un grand prestige.

Lavaysse était né à Saint-Araille, près d' Auch, en 1770. Très jeune, il alla à Saint Domingue avec sa famille. La révolution des nègres le surprit dans l'île et l'obligea à partir précipitamment.

En 1812 il était à Paris, où il fit paraître son plus important ouvrage: *Voyage aux îles de la Trinité et dans diverses parties du Vénézuela et de l'Amérique méridionale, ou essai physique sur ces régions, avec des considérations sur l'accroissement et la décadence de la puissance continentale de l'Angleterre.*

Ce livre fut accueilli favorablement en France en 1813 et traduit en allemand.

Après quelques contretemps, survenus à la suite de sa mission à Saint-Domingue, il se trouvait en 1816 aux Etat-Unis, sans occupation et sans ressources. Il eut la chance d'y rencontrer José M. Carrera. Dauxion Lavaysse, faisant valoir son titre d'ex-colonel français, s'enrôla dans l'expédition du chef chilien. Il resta près de quatre ans en Argentine, où il se maria avec une jeune fille du pays, nommée Maria Isnardi et de laquelle il eut trois fils.

Au commencement de l'année 1822, il vint s'établir au Chili, dont la situation politique lui assurait une vie lucrative. Un an plus tard, le gouvernement lui confia la formation de la statistique du pays.

Il mourut en 1830, d'une attaque d'apoplexie, qui le surprit sur l'Alameda, où il faisait sa promenade quotidienne.

Lozier (Charles François), ingénieur géographe, né à Saint-Philibert des Champs (Calvados) en 1784.

En 1805, Lozier fut chargé par le gouvernement de lever la carte cadastrale de la France..

En 1808, il fit la campagne d' Espagne. A la chute de l'empire, il émigra aux Etats-Unis et alla à Buenos Aires avec Carrera. Dans cette ville il s'occupa de diverses entreprises, jusqu'à ce que Miguel Zañartu, ministre du Chili en Argentine, le recommanda à son gouvernement dans des termes si flatteurs que le Directeur O'Higgins s'empressa de l'appeler, dans le but de former une école industrielle.

Camilo Henriquez salua son arrivée au Chili dans le «*Mercurio de Chile.*»

Il fut nommé membre de l'Académie chilienne et chargé de lever la carte géographique du Chili.—C'est lui qui a dressé la carte de l'embouchure du Bio-Bio.

Nommé recteur de l' Institut, récemment fondé, il eut à lutter contre bien des difficultés. Fatigué de ne pouvoir réaliser ses projets d'amélioration, il donna sa démission et se retira chez les Araucans, parmi lesquels il vécut trente ans.

Les motifs de sa retraite ne me sont pas inconnus. Il serait instructif pour la présente génération de les faire connaître.

Passons outre.....

Dumont d'Urville connut Lozier à Conception, en 1838. Il a donné quelques renseignements très intéressants sur lui, relativement à son caractère et à sa manière de vivre.

«Il appréciait les vertus des Araucans, dit l'illustre marin, mais il me semblait que ses éloges étaient plutôt inspirés par la haine que nourrissaient les Indiens contre la société civilisée que par les vertus de ces hordes sauvages.»

Chapuis (Pierre), écrivain et professeur, arriva au Chili en 1827, et fut directeur du collège de Santiago, installé dans le couvent des Augustins.

Le 8 décembre 1828, il retourna en France, où il était allé chercher des professeurs pour fonder ce collège et amena avec lui: Jean Antoine Portes, docteur ès lettres, professeur de philosophie, membre de plusieurs sociétés savantes, et qui devait faire les classes de philosophie et d'économie politique;

Claude Gay, docteur ès sciences, membre de plusieurs sociétés savantes, correspondant du Musée de Paris, devait se charger des classes de physique et d'histoire naturelle;

Joseph Coupelon, bachelier ès lettres, ancien directeur du collège de Paris, chargé des classes de rhétorique et de littérature grecque et latine;

Louis Théodore Morinière, bachelier ès lettres, licencié en droit et professeur de beaux-arts, chargé des classes d'histoire et de droit naturel, romain et international;

François Lubin Gillet de Laumont pour les classes de mathématiques et de minéralogie;

Casimir Clochard, Hippolyte Beauchemin, Henri Manon, Alexandre Zegers.

Pierre Jollinet était professeur de danse, et Joseph Marie Mazé venait pour diriger l'atelier de menuiserie.

Gay (Claude), botaniste et voyageur français, membre de l'Institut, né à Draguignan, le 18 mars 1800. Il vint à Paris assister au cours du Muséum, et se prépara, par l'étude de la zoologie et d'autres sciences accessoires, aux voyages qu'il projetait. Après une première excursion dans la Grèce, l'Orient et l'Asie Mineure, il entra en relations avec Pierre Chapuis, qui revenait du Chili chercher des professeurs pour un collège qu'il voulait fonder à Santiago.

Gay accepta les propositions de Chapuis, qui lui procuraient l'occasion de se livrer à ses études favorites.

Il partit, en 1828, pour le Chili, et explora pendant près de quinze ans toutes les régions de l'Amérique du sud et principalement celle du Chili, dont il étudia la géographie, la statistique, la flore et la faune. En 1842, après avoir réuni tous les matériaux nécessaires pour composer une œuvre complète de l'histoire et de la nature du Chili, il revint en France, riche de

notes et de dessins innombrables. Il lut à l'Académie des sciences de Paris les mémoires de ses explorations scientifiques. La Société de Géographie de France lui décerna la grande médaille d'or pour ses études au Chili.

En 1845, il commença son grand ouvrage de l'histoire naturelle. Il publia successivement *La Botanique*, en 1847; *La Zoologie*, en 1852 et l'*Atlas*, en 1854. En 1856, il fut élu membre de l'Institut de France. La publication de l'« Historia Fisica y Politica de Chile » l'éleva à la hauteur des premiers savants de l'Europe.

Déjà en 1841, le Président Manuel Bulnes lui avait accordé le titre de citoyen chilien et fait placer son portrait au Musée national.

La réputation acquise par ce patient investigateur lui avait valu, dès 1833, la croix de la Légion d'Honneur, et au mois de mai 1856, la succession de M. de Mirbel à l'Académie des sciences, dans la section de botanique.

En 1863 il revint au Chili et le gouvernement du président Joaquin Perez récompensa ses travaux en lui accordant une rente viagère de deux mille piastres par an.

M. Claude Gay

Gay s'éloigna définitivement du Chili vers le milieu de décembre 1863, et dans les derniers jours qu'il passa à Valparaiso, il reçut la triste nouvelle de l'incendie de la Compagnie et de l'horrible hécatombre de près de deux mille victimes, dont j'ai eu moi-même la douleur d'être le témoin oculaire, en compagnie de don Ruperto Marchant Pereira.

Dans une lettre qu'il écrivit à don Diego Barros Arana, il s'exprime en ces termes:

« Toutes les joies de mon voyage disparurent, quand j'appris ce terrible événement, qui a rempli d'amertume les derniers moments que j'ai passés au Chili »

Gay s'occupa pendant dix ans de la rédaction de son « Historia civil de Chile. »

Il est mort à Draguignan le 29 novembre 1873 et a légué: sa riche bibliothèque à cette ville; 50,000 francs à l'Académie des sciences; 40,000 francs au collége de sa ville natale et 50,000 francs aux pauvres de son département.

Je traduis de la *Revista de Santiago*, tome I, page 129, ce qui suit:

« Les travaux de Feuillé et de Molina furent rectifiés et considérablement augmentés après l'Indépendance par un grand mombre de voyageurs distingués. Mais celui qui fit incontestablement le plus progresser la botanique et la zoologie du Chili, ce fut Claude Gay, qui pour cela résida pendant assez d'années dans notre pays. Phillippi a proclamé avec enthousiasme le mérite exceptionnel de l'œuvre de Gay.

« Aucun pays de l'Amérique Sud, a-t-il écrit dans ses mémoires, ne peut se vanter de posséder sur son histoire naturelle un travail semblable à l'*Histoire Physique et Politique du Chili*, de M. Claude Gay.

« Personne ne croira que cet ouvrage est un catalogue complet de toutes les espèces de plantes que la Nature a créées sur la vaste étendue de la République, attendu que pour arriver à ce résultat, il faudrait le travail d'un grand nombre de naturalistes, poursuivi peut-être durant des siècles; mais il présente un tableau assez exact de la flore et de la faune chiliennes.

Les naturalistes qui viendront après, n'auront qu'à le compléter et à l'amplifier.

M. Gay a embrassé, ce qui est très-rare, toutes les branches de l' Histoire naturelle et a été un des collectionneurs les plus infatigables qui aient jamais existé.»

Le savant Philippi est une autorité compétente en cette matière.

Intéressantes appréciations de l'illustre général et publiciste Bartolomé Mitre sur Claude Gay.—Dans une lettre à don Diego Barros Arana, en date du 20 octobre 1875, Mitre s'exprime ainsi:

«Je vois que vous parlez dans la «*Revista Chilena*» du 7.e et 8.e tomes de la partie historique de Gay.

J'ai lu votre étude sur lui et sur son ouvrage. Tout y est neuf et judicieux. L' abondance de détails la rehausse encore; et l' impartialité des appréciations en rend la lecture utile et agréable. Gay est définitivement à la place qui lui correspond; au-dessus de la valeur qu'on lui attribuait dans certains points, et au-dessous dans d'autres, de sorte que son œuvre reste comme un monument, auquel s'ajouteront sans doute quelques pierres, mais qui assurément ne sera remplacé ni dans un siècle.

Je vois, que l'ouvrage a coûté 50,000 piastres, plus 50,000 pour instruments, frais de voyage, etc., en tout 100,000 piastres, dans le cours de 40 ans de travail. Vous vous efforcez à prouver qu'il n'est pas cher. Il vous suffirait de calculer ce que dans 40 ans a coûté au trésor de l'Etat la solde d'un colonel élevé par la faveur ou le hasard, qui a reçu plus que cela pour n' avoir rien fait, et, comparant le labeur au résultat, de laisser à chacun le soin de former son jugement.

A propos de Gay, je vous ébaucherai quelques personnages qui l'ont précedé dans son œuvre. Parmi ceux-ci le type le plus sympathique est celui de Backler d'Alle, qui figurera dans mon *Histoire de San Martin*, car il a été comme son père avec Napoleón, confident et conseiller des grandes opérations du grand général américain, d'après ce qu'il a déclaré lui-même. J'ai un plan de Talcahuano dessiné et enluminé par lui, lequel a appartenu à San Martin.

C'est un document précieux et utile. Lozier, mourant chez les Indiens pour suivre les inspirations de Rousseau, est une autre figure qui ressort. Parmi eux est placé aussi Dauxion Lavaysse, dont vous estimez les ouvrages et le caractère à leur juste valeur et dont je possède en outre quelques manucrits.

Je vous donnerai un renseignement de plus sur Lavaysse.

En parlant de sa mission dans l'île d'Haïti, vous citez seulement les histoires de Justin et de Regnault, au sujet du *Moniteur*. Toute la correspondance de cette honteuse mission se trouve insérée dans l'appendice d'un livre qu'il serait étonnant que vous ne connussiez pas: «*Précis historique des négociations entre la France et Saint-Domingue, suivi des pièces justificatives*, etc., par M. Wallez, Paris 1826, 1 vol. 8.o»

Outre une notice dans le texte sur cette négociation, on y trouve la correspondance de Lavaysse avec Cristobal et Pétion, laquelle n'a jamais été publiée en France, excepté la désapprobation de la mission et sa réprobation publiée dans le *Moniteur*, que vous reproduisez. Dans la correspondance sont insérées les instructions du Ministre Malouet à Lavaysse, et la déclaration de Medina au pouvoir duquel elles ont été trouvées. Tout le livre est très intéressant pour l'histoire de l'indépendance d'Haïti.»

Pour en revenir à Claude Gay, je trouve que M. Diego Barros Arana a été bien bon de se donner la peine de prouver que 50,000 piastres, pour payer les travaux d'un des plus grands botanistes et historiens qu'ait eus le Chili et qui lui ont coûté quarante ans de son existence, ne sont pas une somme exagérée. Nous avons vu, dans ces derniers temps, des personnages, comme ceux, dont parle Mitre, qui sont allés se promener en Europe aux frais du gouvernement et qui n'auraient fait qu'une bouchée des 50,000 misérables piastres allouées à Claude Gay.

Le général Mitre continue:

«L'Amérique du sud est encore très ignorante. A peine avons-nous un astronome, un géomètre, un physicien, un chimiste: nous manquons de naturalistes, de géographes, de phylolo-

gues profonds, de penseurs vraiment originaux, même d'ingénieurs capables de faire les études et d'éxécuter un chemin de fer. Je parle en général, sans méconnaître de rares et honorables exceptions.

L'imagination et le groupement des faits auxquels celle-ci donne du relief sont tout notre bagage littéraire. Autant en emporte le vent.

Ce sont les étrangers qui nous ont tracé le chemin. Gay est le révélateur du sol chilien, que Pissis a étudié géologiquement en traçant sa carte topographique. D'Orbigny et d'autres voyageurs européens, par l'abondance de leurs renseignements, pas encore exploités entièrement, sont nos oracles.

Boussingault a examiné les phénomènes physiques de nos montagnes, Castelnau se lance à travers le continent pour nous révéler ses mystères méditerranéens, sans que le labeur ni l'initiative sud-américains y soient pour quelque chose.

Maury nous a révélé la loi des courants de l'eau et de l'air dans notre continent, et nous n'avons pas été plus loin.

Martin de Moussy étudie et décrit la République Argentine sous tous ses aspects, et fournit des connaissances nouvelles à la science universelle. Enfin à quoi bon continuer cette énumération des documents de notre impuissance pour nous étudier nous-mêmes et nous faire connaitre des étrangers?—C'est assez et plus qu'il n'en faut».

COURCELLE-SENEUIL

Courcelle-Seneuil (Jean Gustave), économiste français, né à Seneuil (Dordogne) le 22 décembre 1813, fut d'abord commerçant; puis, quittant la pratique des affaires pour la théorie, il publia sur les questions d'économie politique et de finances de nombreux articles dans *la Revue Républicaine*, *le Bon sens*, *le Droit*, *le National*, *la Réforme*, *la Semaine*, *la République*, *le Temps* et autres journaux de la même opinion. Il fut un des plus actifs collaborateurs du *Dictionnaire politique*, édité par Pagnerre. En 1848 il remplit quelque temps, au ministère des finances, les fonctions de directeur des domaines et fut chargé d'une mission en Angleterre. Plus tard, Courcelle-Seneuil fut appelé, comme professeur d'économie politique, à Santiago. Durant plusieurs années il fut consulteur du Ministère des Finances. Il a fait école au Chili, comme libre-échangiste. Ses plus célèbres disciples ont été Zorobabel Rodriguez et Miguel Cruchaga.

Courcelle-Seneuil a été loué et critiqué tour à tour. Les partisans du «régime protecteur» ou «protectionnisme» l'ont traité assez cavalièrement. Un écrivain chilien, qui n'a peut-être jamais lu une ligne des ouvrages de Courcelle-Seneuil, l'appelle «sectaire du libre-échange» et «un théoricien utopiste, c'est-à-dire, un rêveur» sans donner aucune raison. Cet économiste improvisé me rappelle une anecdote:

Un gentilhomme fut blessé mortellement dans un duel, pour soutenir que Corneille était supérieur à Racine. Sur son lit de mort il avoua qu'il n'avait lu ni l'un ni l'autre tragique.

La question serait de savoir si un pays doit laisser une liberté absolue à ses échanges avec l'étranger, ou chercher à restreindre les importations et à développer ses exportations. Le Chili produit, par exemple, du vin, il doit donc appliquer ses forces et ses capitaux à la production de cet article et chercher à développer ses cultures de vignes. D'autres pays produisent du coton, le Chili ferait de vains efforts pour le cultiver, parce que chaque contrée a des spécialités de production. Il peut se procurer, par la voie de l'échange, ce qui lui manque, à meilleur compte que s'il voulait laisser la culture des vignes pour celle du coton. En outre sans la concurrence de l'étranger, les ouvriers et les industriels, protégés par l'Etat, ne font aucun effort pour améliorer leurs produits et le public est le premier à être lésé dans ses intérêts.

L'imposition de droits très élevés sur les marchandises étrangères a été cause d'une pro-

duction inférieure et souvent détestable dans les pays qui ont adopté ce système. Pour protéger une industrie on en tue une autre. Une taxe sur le fer étranger, en faisant renchérir le prix du fer dans le pays, porte atteinte aux fabricants de machines.

Le libre-échange est le plus propre à stimuler l'activité et à augmenter la richesse d'un peuple.

On dit et on répète tous les jours ici qu'il faut protéger l'industrie nationale pour qu'elle puisse un jour, sans soutien, lutter avantageusement avec la concurrence du dehors. Mais alors le régime protectionniste est donc appelé à disparaître? Et, dans ce cas, à quoi bon l implanter?

Ceci ne veut pas dire qu'on doive supprimer immédiatement tous les droits de douane. Il faut ménager les industries existantes et étudier les intérêts de chacun.

En Angleterre les matières premières et les objets fabriqués ne sont frappés d'aucun impôt. Cette sage nation n'impose de taxe qu'aux denrées de consommation générale, qui n'ont pas de similaires dans le pays, pour procurer un certain revenu au Trésor public.

Dans ces derniers temps les nations ont reconnu l'avantage des traités de commerce, qui adoptent le système mixte entre la liberté commerciale absolue et le régime partiellement prohibitionniste. Ce système est celui de l'affranchissement de toutes les matières premières et de taxes modérées sur les objets fabriqués.

La théorie que je viens d'exposer n'est pas de moi, sans doute, mais bien celle de Courcelle-Seneuil et de Paul Leroy-Beaulieu.

Partisan, par inclination naturelle, par ignorance, du protectionnisme, je suis devenu libre-échangiste en lisant les «Leçons élémentaires d'économie politique» de Courcelle-Seneuil, et surtout en traduisant, avec l'éminent jurisconsulte D. Alejandro Alvarez, le «Précis d'Economie politique de Paul Leroy-Beaulieu.»

M. Alvarez, admirateur enthousiaste de notre pays, abandonna sa chaire de professeur à l'Université de Santiago pour aller suivre des cours spéciaux à Paris. Travailleur infatigable, il s'occupait dans la capitale de la France exclusivement de ses études. A peine terminait-il ses repas qu'il se levait de table pour se rendre à ses cours ou à des conférences publiques.

Je dois à sa galanterie une copie de ses manuscrits, fruit des leçons des grands maîtres français.

Courcelle-Seneuil et Leroy-Beaulieu, en matière d'économie politique, étaient ses auteurs favoris.

«Le «Précis d'Economie politique», de Leroy-Beaulieu, me disait-il, devrait être entre les mains de tous les jeunes gens».

Effectivement, c'est un ouvrage que le premier venu peut comprendre.

Je me demandais depuis longtemps que pouvait bien signifier cette fluctuation du change sur Paris ou sur Londres. Je lisais dans les journaux: Change sur Londres, 25 frs. 15, 20, 25, 30, etc. Les explications qu'on me donnait étaient vagues et diffuses.

Rien de plus simple, cependant, quand on lit Courcelle ou Leroy-Beaulieu.

Le pair de la livre sterling est de 25 frs 21. C'est la seule chose à retenir. Le pair indique que les dettes entre les deux pays peuvent se compenser sans transport d'espèces.

Quand les traites ou lettres de change sur l'Angleterre se vendent en France au-dessus du pair, on dit que le change est favorable à l'Angleterre. Cela indique que la France a plus de paiement à faire dans la Grande-Bretagne qu'elle n'en a à recevoir de ce pays, en un mot que la France est débitrice de la Grande-Bretagne.

L'hypothèse contraire peut se présenter: l'Angleterre peut avoir plus de paiement à faire à la France qu'elle n'en a à recevoir de ce pays: alors en France les traites sur l'Angleterre, étant très abondantes et dépassant les sommes que la France a elle-même à payer à la Grande Bretagne, ces traites sur l'Angleterre seront peu recherchées en France; elles circulent difficilement: au lieu de se négocier au pair, qui est de 25 fr. 21 par libre sterling, elles pourront ne plus trouver preneur qu'à 25, 18, 25, 15 ou 25,10. On dit alors que le change est défavorable à l'Angleterre. Le change favorable à l'un des pays, c'est-à-dire, au-dessus du pair, démontre que ce pays est en définitive créancier de l'autre; le change défavorable à ce pays, c'est-à-dire, au-dessous du pair, prouve que ce pays est, à l'égard de l'autre, débiteur, etc.

Le baromètre de la situation financière d'un pays est donc le change.

Quand j'ouvre les journaux, je cherche immédiatement les nouvelles du change, et je me dis: ça va bien, ou ça va mal. Au-dessous du pair (25,21) tant pis pour l'Angleterre et tant mieux pour la France; au-dessus, tant pis pour la France et tant mieux pour l'Angleterre.

C'est simple comme bon jour, dira-t-on.

Sans doute. Mais, comme moi, combien d'autres ignorants!

Courcelle-Seneuil fait aimer l'économie politique. Leroy-Beaulieu est peut-être plus clair, il est plus vulgarisateur: c'est le Flammarion du monde économique; mais il n'est pas plus savant que Courcelle-Seneuil.

On lit leurs écrits sur les questions les plus abstraites avec intérêt, parce qu'ils sont à la portée des intelligences les plus vulgaires.

Parmi les ouvrages de Courcelle-Seneuil, je citerai les suivants: *Lettres à Edouard sur les révolutions* (1833, in 8); le Crédit, la Banque, etc (1840, in-8), études sur les réformes à introduire dans l'organisation de la Banque de France; *Traité théorique et pratique des opérations de banque* (1852, in-8, 4.e édit, 1864); *Traité théorique et pratique des entreprises industrielles, commerciales et agricoles* (1854), réimprimé sous le titre de *Manuel des Affaires* (plus. édit); *Traité théorique et pratique d'économie politique* (1858, 2 vol in-12, 2.e édit 1867, 2 vol. in-8), traduit, l'année suivante, en espagnol; *Etudes sur la science sociale* (1862, in-8); *Leçons élémentaires d'économie politique* (1864, in-18); *Agression de l'Espagne contre le Chili* (1866; in-8); *la Banque libre*, (1867, in-8, exposé des fonctions du commerce de banque et de son application à l'agriculture; *Liberté et socialisme* (1868, in-8); *l'Héritage de la révolution* (1871, in-8), ainsi que divers articles dans le *Dictionnaire de l'Economie Politique*.

Il a publié d'autres ouvrages dont je n'ai pas la liste.

De retour en France, Courcelle-Seneuil fut nommé conseiller d'Etat le 14 juillet 1879.

Sa maison à Paris était, comme celle de Claude Gay, le rendez-vous de tous les membres distingués de la colonie chilienne.

C'est un des savants les plus éminents qui soient venus au Chili.

Et voilà l'homme qu'un écrivain a la légèreté d'appeler *utopiste*, *sectaire* et *rêveur!* et, récemment, un journaliste qualifiait ses théories économiques de «viejas teorias». Tuez-vous donc à éclairer les nations!

M. Luis Castro Donoso, digne membre du barreau de Valparaiso, s'exprime ainsi à propos de Courcelle-Seneuil:

«La *Préparation à l'étude du Droit* de cet illustre économiste et sociologue est une œuvre magistrale, dans laquelle il développe des doctrines fondamentales sur la loi de l'évolution. C'est un travail admirablement conçu, approprié à la véritable méthode scientifique, où trouvent place presque toutes les questions qu'il est d'usage de traiter dans un cours d'introduction à l'étude de la Philosophie du Droit.

«Cette œuvre, qui m'a rendu de si utiles services à ma chaire de Droit, dans le «Cours Libre de Lois», de Valparaiso, a été traduit en castillan par le renommé professeur chilien, M. Manuel Salas Lavaqui, dans le but de préparer les jeunes gens de notre pays à l'étude de la jurisprudence.

«C'est un livre on ne peut plus intéresant, dans lequel l'auteur démontre que le Droit vit et se développe dans les sociétés humaines; c'est une des meilleures réfutations philosophiques des écoles théologique et intuitive sur l'origine du Droit. Il est divisé en trois parties: dans la 1ère on expose rapidement les principes de la Science du Droit et la méthode avec laquelle elle peut être agrandie, on y définit quelques paroles, telles que «progrès, civilisation, concours vital, et l'on complète les études élémentaires par l'étude de l'Economie politique; la seconde partie contient un exposé du mécanisme de la Société moderne, fondée sur la liberté du travail et la propriété individuelle, la discussion et la réfutation des attaques dont ce mécanisme a été l'objet; la troisième partie traite de la théorie de la Souveraineté et de la manière dont elle s'exerce dans le Droit Public. Il se termine par un Appendice, collection d'articles publiés précédemment et dont quelques-uns des plus importants sont ceux qui se rapportent à la «Méthode» et aux «Fondements des principes du Droit».

«Comme le dit l'auteur lui-même, «l'ensemble de son œuvre a pour objet de substituer à l'obscurité des principes traditionnels, qui ont perdu toute autorité, des principes rationnels, clairs et raisonnés, déduits de la science contemporaine; on a essayé d'humaniser le droit en démontrant son origine et sa raison d'être, en dehors de la Théologie et de toute métaphysique.

«Une des thèses fondamentales par excellence de la Philosophie du Droit est celle qui se rapporte aux travaux du Pouvoir Législatif quand il élabore les lois. M. Courcelle-Seneuil s'exprime, sur cette matière, avec une remarquable précision: «Nous nous imaginons tous, dit-il, du moment où nous voyons ou croyons voir un abus dans l'organisation de la société, qu'il serait facile de le supprimer en improvisant une loi, mais nous nous trompons fréquemment, d'abord parce que nous prenons pour abus ce qui n'en est pas; ensuite parce que, mé-

me dans le cas où il s'agit d'un abus réel, l'application de la loi occasionnerait des maux plus grands que l'abus auquel il faudrait remédier; et en dernier lieu parce que les études attentives manquent sur la portée de la loi et les effets indirects ou répercussion qu'elle peut avoir. C'est surtout par suite de ce défaut d'études suffisamment sérieuses que l'on a l'habitude de faire non seulement de mauvais projets mais encore des lois exécrables.»

M. Courcelle-Seneuil a parfaitement raison. Au Chili, une étude attentive de notre Droit positif me permet d'affirmer que, pour avoir improvisé des lois, on a fait les choses bien différentes de ce que l'on s'était proposé et même contraires au but poursuivi.

Comme professeur, c'est un des plus éminents qu'ait eus l'Université nationale.

Ainsi que le dit fort bien l'illustre éducateur chilien don Diego Barros Arana, M. Courcelle-Seneuil enseignait l'Economie Politique comme une science exacte, positive dans ses principes fondamentaux, positive dans la manifestation des faits et phénomènes économiques, positive aussi dans les conséquences qui en découlent. Les explications, données sans apparat, dans des conférences familières, présentées de la manière la plus capable de les rendre claires et compréhensibles et revêtues de formes simples mais attrayantes, étaient on ne peut mieux calculées pour développer chez les jeunes gens l'esprit d'observation et pour bannir le système d'apprendre par cœur auquel on les condamnait dans une grande partie de leurs études.— Ces explications, en outre, offraient une certaine instruction que peuvent seuls répandre autour d'eux les professeurs de premier ordre.

Je rappelle d'autant plus volontiers cet éminent professeur de l'Université de l'Etat que, sauf des exceptions, nous avons perdu dans le progrès de l'enseignement national universitaire.

En l'année 1858, le gouvernement l'envoya en commission en Europe comme secrétaire et conseiller de la Légation chargé de contracter un emprunt de sept millions de piastres pour la conctruction de chemins de fer. Dans l'accomplissement de cette tâche, il servit utilement le pays, de même que dans sa charge de conseiller du Ministère de l'Intérieur il avait déjà rendu d'incontestables services qu'il est juste de ne pas oublier.

Il se prononça sur différentes questions qui furent la base de lois et de décrets ordonnés par le gouvernement.

C'est d'intellectuels comme M. Courcelle-Seneuil qu'a besoin aujourd'hui le Chili, si, guidés par le patriotisme, nous désirons qu'il sorte de l'état de prostration dans lequel, malheureusement, il se trouve.

De tous les mérites de cet illustre Mentor de la jeunesse chilienne, on doit surtout rappeler celui-ci, c'est que, dans des occasions solennelles, il fut un vaillant défenseur de nos droits, se créant ainsi des titres à notre plus sincère gratitude.

Courcelle-Seneuil est un modèle d'intelligence, d'instruction et de vertu (1).»

PIERRE JOSEPH NOËL AIMÉ PISSIS

Pissis (Pierre Joseph Noël Aimé), géologue et écrivain scientifique, né le 17 mai 1812, à Brioude (Haute-Loire) où son père, Pierre Joseph Etienne Pissis exerçait la profession de médecin. Il fit ses premières études au collège de sa ville natale, puis il entra au lycée Charlemagne, et en 1830, il fut incorporé à l'Ecole Polytechnique, d'où il sortit dans les premiers numéros. En 1834 il publia dans les Annales de la *Société de Géologie* de Paris un mémoire sur les volcans éteints du centre de la France. En 1837, le gouvernement lui confia l'étude de la Flore, de la Faune et de la géologie du Brésil, et son mémoire fut publié dans le *Journal des savants*.

En 1840, il présenta ses études à l'Académie des sciences de Paris. En 1847, le gouvernement bolivien l'engagea pour lever le plan de cette république, mais au moment où il allait commencer ses travaux, il dut abandonner le pays à cause des troubles politiques. Il étudia néanmoins la cordillère des Andes et publia en 1848, dans les Annales de la *Société de*

(1) Lettre de M. Donoso à M. Charles E. Porter, laborieux et savant Directeur du Musée d'Histoire Naturelle de Valparaiso.

Géologie de France, un mémoire sur les relations des chaînes de montagnes avec la forme de ces continents.

Manuel Bulnes, président de la République à cette époque, lui confia la mission de faire la description géologique et minéralogique de ce pays. Il demeura vingt ans à la confection de cet ouvrage scientifique, qui est le plus remarquable de l'Amérique.

Trois ans après son arrivée au Chili il s'était marié avec Mademoiselle Emilie Vicuña y Toro appartenant à l'une des familles les plus distinguées du pays.

Par un décret du 4 octobre 1850, le gouvernement chilien nomma une commission de cinq ingénieurs qui, sous sa direction, devaient exécuter la carte cadastrale, par province du territoire de la République, et c'est le document géographique le plus remarquable de l'Amérique du Sud.

De 1858 à 1867 il produisit les ouvrages suivants: «*Etude Orographique des Andes du Chili, Etudes sur l'Orographie et la Constitution géologique du Chili, Investigations sur les systèmes de soulèvement de l'Amérique du Sud, Les produits de l'état volcanique correspondant aux diverses époques géologiques.* Les conclusions scientifiques de ces études furent approuvées par l'Académie des Sciences de Paris.

En 1864, le gouvernement français lui donna la croix de la Légion d'Honneur. Il fit en 1870 une exploration dans le désert d'Atacama, et en 1871, il fixa, suivant les bases du traité de 1866, les limites entre le Chili et la Bolivie. En 1875, il prit part au Congrès International de Géographie de Paris, où son mémoire sur les lignes qui forment le relief et la configuration des terres, avec la carte qu'il avait tracée lui-même, attira vivement l'attention.

En 1876 il publia à Paris ce petit chef-d'œuvre scientifique. *Géographie physique du Chili*, dont l'édition coûta au gouvernement chilien 15,000 piastres. Alors on dépensait l'argent utilement et à la plus grande gloire du Chili.

J'ai pu apprécier *de visu* les difficultés qu'a eu à surmonter ce grand savant pour étudier la géologie et la minéralogie du pays, car j'ai moi-même parcouru toutes ces contrées.

Dans mon ouvrage la *Province de Coquimbo* j'ai fait remarquer que: MM. Pissis et Domeyko disent que les gisements que renferme la zone du Limari ne contiennent ni chlorure ni argent natif. C'est une erreur qu'il convient de rectifier. Les chlorures abondent quelquefois à la surface, comme on peut le voir dans la mine *Manto de Valdivia*, située dans l'hacienda de M. Lambert, entre Rapel et Caren et dans les mines voisines *Dedales* et *Pleito*. Quant à l'argent natif, la dernière mine que je viens de citer produit actuellement (1887) de l'argent natif gros et fin. La *Manto* a donné de l'argent natif à 150 m. de profondeur, que j'ai atteinte moi-même, associé au grand industriel d'Ovalle, M. Charles Castex, qui possède encore des minerais argentifères extraits de cette mine.

M. Pissis dit aussi que les parties riches en argent ne se trouvent que dans les couches superficielles ou dans des fissures de couches disloquées, que les filons ne contiennent que des minerais pauvres et que la teneur diminue à mesure qu'on avance en profondeur. Eh bien, c'est tout le contraire dans les mines qu'on travaille actuellement (1887): MM. Vicente Castellon, de Rapel, M. Charles Castex et moi, nous avons obtenu une teneur de jusqu'à 3,000 D. M. Le commun des derniers essais du puits *Eugenio* contenait, d'après M. Castex, 253 D. M. La *Manto* avait en 1887, 160 mètres de profondeur. C'est la plus profonde de la troisième zone de la province de Coquimbo. Pissis ne pouvait pas tout voir, et, en outre, à cette époque, les mines dont je parle n'avaient été exploitées qu'à la surface (1).

En 1876, Pissis fut nommé chef de la section géographique du bureau central de statistique de Santiago.

Il est mort dans la capitale le 21 janvier 1889.

L'autorité de ce savant géographe est incontestable; aucun travail d'exploration, soit scientifique, soit industriel ne se fait sans citer ou consulter celui que l'on considère comme le guide le plus sûr pour les recherches géologiques ou géographiques dans le désert ou dans les Cordillères.

Son nom est une gloire pour la France et pour le Chili.

---

(1) Provincia de Coquimbo, p. 189.

Vendel-Heyl (Louis Antoine).—Savant professeur, né à Paris en 1786, partit de France à bord du vaisseau-école *L'Orientale*, comme directeur des jeunes étudiants qui voyageaient dans ce navire. Un naufrage survenu à Valparaiso l'obligea à rester au Chili.

Il obtint la chaire de latin et de grec à l'Institut national, dont il fut un des professeurs les plus illustres de son temps. En 1842 il fut élu membre de la Faculté de Philosophie et d'Humanités et en 1844, professeur de littérature et de grec à l'Université. En 1848 il publia un ouvrage intitulé *Sumario de la Historia de Grecia y Roma*.

Il consacra sa vie à l'étude et au professorat.

Il est mort à Santiago le 12 février 1854.

Suivant D. Diego Barros Arana «l'histoire de l'Instruction publique au Chili dira un jour que Vendel-Heyl fut un des professeurs les plus éclairés qui aient honoré l'enseignement dans ce pays.»

Jariez (Jules), mathématicien et éducateur, né en France en 1806. Quand il s'engagea pour venir au Chili, en 1848, il remplissait le poste de sous directeur d'un établissement d'éducation industriel. Il avait écrit et publié en France pour l'étude de la jeunesse, une œuvre remarquable, en cinq volumes, intitulée: *Cours complet de Sciences mathématiques et physiques, appliquées aux arts industriels.*

Arrivé au Chili, il fonda, par ordre du Gouvernement, l'Ecole des Arts et Métiers de Santiago, établissement qui fut inauguré le 18 septembre 1849. Il forma de nombreux ouvriers dans ses ateliers. En 1850, Francisco Solano Perez traduisit en espagnol son ouvrage scientifique, qui servit de texte aux élèves de l'Ecole.

Il resta dix ans à la tête de l'Ecole des Arts et Métiers.

Appelé par le gouvernement péruvien à Lima, il y fonda en 1860 un établissement du même genre que celui de Santiago.

Ceux qui ont connu Jariez ne l'ont pas oublié et ils en parlent avec admiration et respect.

Il fit du travailleur chilien, qui n'était alors qu'un manœuvre, un ouvrier habile et utile à la société.

Loubert (Jean Baptiste).—Je vous présente, lecteurs, un des types les plus originaux et les plus sympathiques que j'aie connus.

Il prenait ses repas à l'Hôtel de los Hermanos à Santiago, et les personnes qui étaient à la même table, avaient souvent des discussions avec lui. Mais, philosophe ferré sur toutes les matières et spirituel jusqu'au bout des ongles, il remettait chacun à sa place, et les gouailleurs ne tardaient pas à lui donner gain de cause et à célébrer ses saillies.

Il avait publié en France un ouvrage sur le magnétisme et écrit un peu trop dans les journaux contre Napoléon III, qui n'était encore que Président de la République. L'abbé Loubert prétendait que le prince Charles Louis n'était qu'un âne revêtu d'une peau de lion.

L'archevêque de Paris l'admonesta. L'abbé Loubert riposta et attaqua d'une façon virulente les évêques de France, entre autres, Monseigneur Bouvier, du Mans.

Il répondit un jour à ce dernier qui lui demandait s'il avait lu sa *Théologie:*

«Non, Monseigneur, et vous?» Pour le coup, il fut interdit. Il abandonna la France et alla en Californie. Là, n'ayant pu trouver un emploi, il entra comme garçon de café dans un restaurant, où se réunissaient tous les aventuriers du monde. Fatigué de servir tous ces goujats, suivant son expression, il résolut de venir au Chili. Deux personnes honorables avaient découvert sous les habits du domestique un individu d'une haute capacité, c'étaient don Agustin Leandro Luco, Chilien, et M. P. Sainte-Marie, Français, qui devint plus tard le beau-père de M. Manuel Ossa. Arrivé à Santiago, M. Loubert se présenta à l'archevêché. Monseigneur Valdivieso, après avoir examiné ses papiers et l'avoir interrogé, fut surpris de ses vastes connaissances et le nomma aumônier de l'Eglise Métropolitaine de Santiago. Loubert publia un *Traité sur la Grâce*, ouvrage aussi original par l'orthographe espagnole que par le contenu. Il était professeur d'instruction religieuse à l'Institut, où il soutint des discussions assez véhémentes avec le professeur de philosophie, M. R. Briseño. Il eut aussi un démêlé avec l'archevêque de Santiago et fut interdit.

C'était un batailleur. Eh bien, ce batailleur, dans la vie privée, était l'homme le plus doux, le plus accessible et le plus obligeant qu'on pût s'imaginer. Il fit sa soumission, rentra

dans le giron de l'église et alla loger chez les capucins. Ses mœurs étaient austères, et s'il a scandalisé les dévotes par ses écrits contre la discipline ecclésiastique, il les a édifiées par sa charité, son abnégation et sa conduite irréprochable.

Décédé le 8 septembre 1887 à l'hôpital de St. Vincent-de-Paul.

M. Gachot, professeur à Valparaiso en 1868, père de M. Félix Gachot, marié à Mlle Abadie, dont le père forma le jardin qui porta longtemps son nom (aujourd'hui *Parque Municipal*). Gachot père était un sympathique vieillard de 90 ans. Il avait assisté *pour tout de bon* aux batailles d'Austerlitz et de Waterloo.

Il portait la médaille militaire. J'ai vu sa feuille de route, qu'il conservait religieusement. Ce n'était pas le grognard, débitant de tabac dans une bourgade normande, qui, selon l'opinion poétique de ses clients «était à Waterloo» ou bien «n'y avait jamais été.»

—Alors, père Eliot, qu'est-ce que l'Empereur vous disait, en allumant sa pipe à la vôtre?

—L'Empereur, s'écriait-il, l'Empereur me dit: «Mon fidèle Eliot (qu'il me dit, me dit-il), quel f... temps pour un Waterloo!..»

—Du reste, je ne l'ai pas connu en personne, et je n'y tiens pas.»

M. Gachot retourna en France avec ses deux filles.

Son fils, M. Félix Gachot, négociant, et sa femme, Mme Gachot (née Elvire Abadie) sont morts tout récemment à Santiago. Ils étaient tous les deux les dignes héritiers des vertus de leurs parents.

Aguinet (Alexis), pharmacien, vint au Chili en 1839. Etait l'ami intime de M. Gachot. Les deux bons vieillards se réunissaient souvent pour parler de la France et leurs yeux se mouillaient de pleurs. Aguinet mourut à Valparaiso en 1875, inconsolable du guet-apens dressé par les Prussiens à la France. Son fils Alexandre Aguinet, professeur à l'Institut, quoique Chilien, a toujours conservé les idées françaises que son père sut lui inculquer.

M. Henri Ballacey

Ballacey (Henri).—Professeur distingué, licencié en lettres, ancien professeur de seconde à Pont-Levoy (Loire-et-Cher), vint au Chili en 1856, obtint une chaire de français à l'Institut National et fonda à Santiago un collège, dont celui qui écrit ces lignes fut sous-directeur.

A l'inauguration de son cours de grammaire il prononça un discours remarquable, qui mérita les honneurs d'être inséré dans les «Annales de l'Université».

Sa Grammaire française, sans être un chef-d'œuvre, est supérieure à celle de Guillou.

Ballacey s'est trop attaché aux vétilles grammaticales. Il était encore imbu, comme Guillou, des idées routinières de l'ancien régime scolastique. Il n'a pas été surpassé depuis, mais il n'en reste pas moins vrai qu'il ne suffit pas d'être savant pour composer une grammaire. Un savant, comme a dit je ne sais qui, est quelque fois un de ceux qui savent ce que tout le monde ignore, et qui ignorent ce que tout le monde sait. Il faut redevenir enfant et se mettre à la portée des jeunes intelligences et leur éviter autant que possible le travail de la mémoire et l'effort de la compréhension.

Ballacey avait toutes les qualités d'un homme de bien, *vir bonus*, et quelques défauts du magister. Il était avant tout routinier et maître d'école. Il n'aimait pas les audaces et pour le langage et le style, il s'en tenait sèchement aux grammairiens. Une phrase, comme celle de Scribe «les bras m'en tombent des mains» le mettaient hors de lui-même, et les mots *truc*, *chic*, *boniment*, *ficelle*, *blague*, lui donnaient la fièvre. Je ne dis pas qu'il avait tout à fait tort, mais enfin avec les loups il faut bien hurler un peu.

Ballacey fut nommé proviseur du lycée d'Angol et mourut dans cette ville.

Il était marié avec une Française, excellente mère, qui vit encore, et il à laissé une nombreuse famille.

Ballacey et Guillou sont au nombre des Français qui ont le plus contribué à la propagation de notre langue au Chili.

Le docteur Gall aurait dit, s'il les avait connus, qu'ils avaient tous deux la bosse de l'enseignement.

Ils ont bien servi leur patrie d'adoption et le pays qui les a vus naitre.

Guillou (Michel François).—Grammairien et professeur, né en Bretagne, arriva au Chili sur un navire de la maison Lequellec et Bordes, reçut l'hospitalité chez les pères Français, se consacra à l'enseignement dans leur établissement et obtint une chaire de français à l'Institut. Il publia une «Grammaire française» et une «Grammaire espagnole», qui n'est qu'un extrait de la grammaire de Bello, par demandes et par réponses, le pire de tous les systèmes

Sa Grammaire française est plus théorique que pratique, malgré son titre.

De toute façon, ses ouvrages ont servi à plusieurs générations. Guillou était un excellent homme et un piocheur, s'il en fut jamais. Ses seules distractions furent ses classes. Il fonda en 1850 un collège de garçons et plus tard ses trois filles établirent un pensionnat de demoiselles.

Professeur à l'Ecole Normale et dans les principaux établissements d'éducation de Santiago, il sut inculquer à ses élèves l'amour du travail et les principes qui font du jeune homme un citoyen accompli.

Je ne dirai pas que Guillou était un savant, mais, à force d'étude et de travail, il était arrivé à sortir du commun. *Labor vincit omnia improbus*, disait-il souvent. Il aimait beaucoup le latin, qu'il citait à chaque instant. Sa prononciation française était défectueuse et sentait le terroir breton.

Il parlait souvent des Pères français. Il avait pour ceux-ci une profonde reconnaissance et il ne manquait jamais d'aller les voir tous les dimanches.

Pendant plus de trente ans il fut assidu à ses classes, et son plus grand chagrin, sur son lit de mort, était non seulement de se séparer à jamais des siens mais aussi de ses élèves, qu'il regardait comme ses propres enfants.

Son gendre, Jules Ardaillon, fonda un collège de garçons et publia un texte de Géographie, qui fut approuvé par l'Université.

Cantournet (Pierre), arriva au Chili en 1833 et fut le premier proviseur du lycée de Serena. C'est lui qui engagea l'illustre savant Domeyko à venir au Chili.

Une des rues de la Serena porte encore son nom.

Montferrier, journaliste et professeur distingué, était en 1886 correspondant, à Rome, du Journal des Débats.

Lenoir (Benjamin), instituteur, beau-frère de Domingo Sarmiento. En 1854, il fonda à Santiago avec Mme Lenoir un pensionnat de demoiselles. Il alla plus tard fonder un collège à Copiapo. Il est mort à Mendoza, en Argentine.

Verdollin (Louis), savant humaniste. Vint au Chili en 1850. Fut professeur à la Quinta Normal d'Agriculture, publia trois textes pour l'enseignement de la lecture. Il est mort à Buenos Aires.

Kock (León), éducateur et philosophe, né à Paris en 1822, fils du célèbre général Jean Baptiste Frédéric Kock. Il fut élevé au collège de La Flèche et servit dans l'armée pendant huit ans. A l'avènement de Napoléon III, il ne voulut pas rester en France et vint au Chili. Il suivit la carrière du professorat à Valparaiso et à Santiago et finalement au lycée de Talca, où il était chargé des observations météorologiques. Il collaborait souvent à *La Opinion* et à *La Libertad* de cette ville.

Esprit indépendant et libre penseur, il vécut retiré de la société et malmena le proviseur du lycée, l'honorable et intelligent jurisconsulte M. Adolfo Armanet, d'origine française, avec lequel il eut souvent maille à partir.

Il est mort en 1889.

Verdollin, Lenoir et Kock avaient fondé une publication hebdomadaire à Valparaiso.

En 1851, parut à Santiago la *Gazette des mers du Sud*, journal commercial, industriel, littéraire et politique, organe des populations franco-américaines. Montferrier rédigea les 4 premiers numéros, les suivants furent rédigés par Vendel-Heyl, Goujon et Ambrosio Montt.

Il parut 22 numéros de 4 pages dans l'année 1851.

Grandeur folio. Imprimerie J. Belin et Cie.

Crosnier (León), professeur. Vint au Chili en 1843, fut professeur de chimie minérale à l'Institut National, publia un *Traité Elémentaire de Chimie minérale* en 1846, et passa au Pérou.

Beauchemin (Hippolyte), professeur pendant longtemps à l'Institut National. Il confectionna en 1848 la première grammaire française qui ait paru au Chili.

Beauchemin était un professeur distingué et éclairé. Sa grammaire française, bien que défectueuse, n'est guère inférieure à celles de Guillou et de Ballacey. Sa traduction en vers français d'un morceau de la *Araucana*, de Ercilla, est parfaite.

Beauchemin était très estimé de la société de Santiago.

Buvard, astronôme et membre de l'Institut de Santiago.

Mangel du Mesnil (Emile), vint au Chili en 1843, fut professeur de français et de dessin au lycée de San Felipe. Il publia un livre intitulé: *Cinq ans de ma vie* ou *L'école du malheur*.

Il est mort à Buenos Aires.

Larroque fut le fondateur du cours d'exploitation de mines à l'Institut.

Cléret (Alphonse), éducateur, journaliste et poète. Il obtint la chaire de français au lycée de Conception. Je me rappelle encore son discours dans une distribution des prix aux élèves de cet établissement. J'entendis quelqu'un dire derrière moi: «Comment un homme de cette taille peut-il être simple professeur de français?» C'est que Cléret était modeste, trop modeste peut-être. Il y a des hommes qui se doivent à leurs semblables et qui ne s'appartiennent pas.

Cléret avait fréquenté Lamartine et lui avait dédié une de ses plus belles poésies. Il était venu au Chili pour accompagner sa femme, qui désirait voir son cousin M. Muzard, et, une fois au Chili, il y resta.

Il vint en 1868 s'établir à Valparaiso et fonda avec Mme Cléret un collège de demoiselles, fréquenté par les jeunes filles de la haute société de cette ville.

Je n'ai pas connu au Chili un professeur de français plus habile et plus instruit que Cléret.

Son dernier chant, le chant du cygne, car il mourut peu de temps après, s'adressait à ma pauvre personnalité. C'était un coup de massue dont il m'assomma, mais en gentilhomme, en m'avertissant d'avance et en me disant, pour me dorer la pilule, que Victor Hugo et Lamartine n'en usaient pas autrement.

J'avais publié, quelques jours auparavant, dans le *Mercurio*, des vers que j'aurais mieux fait de jeter au panier.

L'épître n'était pas en ma faveur, non; mais elle me plut et je l'insérai dans les colonnes du *Courrier du Chili*.

Je la méritais bien. Je fus écrasé et m'en relevai difficilement.

Le titre était humiliant pour moi, car il renfermait une ironie piquante:

«Epître d'un *vieux rimeur* à un *jeune poète*».

Elle parut le 26 mars 1871.

Dussé-je en ressentir encore les piqûres, je vais citer quelques strophes de ce poème magistral:

«Tu ne sais pas haïr, toi qui, comme un enfant,
T'en vas partout pleurant ta peine,
Et, du haut d'un journal, lances au gré du vent
Les cris d'une impuissante haine.

Tu ne sais pas haïr, poète, dont le vers
Trahit la folle turbulence,
Sans comprendre qu'il faut abriter nos revers
Sous la dignité du silence.

D'où vient le fol espoir que ta douleur se forge
Contre ces pandours inhumains,
Quand l'ennemi nous tient le couteau sur la gorge,
Vidant nos poches à deux mains?

Nos morts ne sont pas froids; nos champs n'ont pas encore
Fait la récolte des combats,
A peine du sillon sort l'épi qu'avril dore,
Rouge du sang de nos soldats.

Attends, laisse venir la récolte prochaine
D'une autre génération;
Laisse naître et grandir ces cœurs gonflés de haine,
Comme l'est de miel un rayon.

. . . . . .

Si tu souffres, tais-toi. Demeure solitaire.
Les alliés sont pour le fort.
Jeune homme, ignores-tu, comme l'a dit Voltaire,
Que les battus ont toujours tort.

. . . . . .

Fais comme eux. Cinquante ans dans l'ombre et le mystère,
Ils ont attendu l'heure, épié le moment;
Leur espérance était dans un seul mot: se taire;
Un masque était leur arme et leur force un serment.

Fais comme eux. 50 ans au fond des grands bois sombres,
Enfants, soldats, rois, tous, citadins, campagnards,
Ils ont des grands vaincus, ressuscitant les ombres,
Sur la pierre d'Hermann aiguisé leurs poignards.

Fais comme eux. 50 ans, calmes à la surface,
On les vit souriants, frais, rosés, l'air béat;
Nul n'aurait deviné sous leur placide face
Que leur cœur préparait un immense attentat.

Et nous, trop généreux pour croire aux âmes viles,
Trop nobles pour douter, pour soupçonner trop fiers,
Les comptant par milliers dans nos champs et nos villes,
Nous laissions nos foyers et nos cœurs grands ouverts.

. . . . . .

Puis, quand pour le bûcher la victime fut prête,
Quand l'instant fut venu de l'expiation,
Le monde effaré vit crouler dans la tempête
Celle qu'on appelait la «Grande Nation».

. . . . . .

Si tu souffres, tais-toi. Demeure solitaire,
Et fais voir dans l'adversité
Que le peuple qui fut l'arbitre de la terre
Est digne de l'avoir été.

Tout le poème est de cette ampleur et de ce souffle.

Fossey (Matthieu de), savant professeur, ancien directeur de l'Ecole Normale de Mexico. Venu au Chili en 1872. Etablit un collège de demoiselles à Valparaiso avec sa femme. A publié plusieurs ouvrages, entre autres, un livre intitulé: «La peine de mort» réfuté par Carlos Newman.

M. de Fossey, très grand, plus haut que M. Granger, le sympathique propriétaire du café de la Bourse, de Valparaiso, marchait toujours courbé et levait les yeux, comme ayant peur de se cogner contre un toit.

Il est mort à Valparaiso.

Noé (Jean Nicolas). Professeur. Vint au Chili en 1837. Fut cette même année directeur de la première école municipale de Valparaiso, laquelle portait le nom de San Juan de Dios. Il écrivit un texte d'«Arithmétique élémentaire». Il est mort à Valparaiso, où il a laissé la réputation d'un maître dévoué et aimé de la jeunesse.

Chanvaux (Etienne). Professeur de mécanique à l'Université en 1860.

Champuy (Nicaise). Professeur. Vint au Chili en 1829. Fut directeur du collège de Santiago. Mort en 1847.

Blondel (Henri). Professeur. S'établit à la Serena. Professa au lycée plusieurs années. Ecrivit un texte de «Teneduria de libros».

Collabora aux journaux de cette ville.

Blondel était un excellent professeur de français et de comptabilité et un vrai patriote. Son amour pour la France lui faisait *commettre* de temps en temps des vers qui étaient

A jeter aux charbons
Bons.

Mais, comme l'intention doit faire excuser l'action, on pardonnait à ce brave patriote cette velléité, qui est commune, d'ailleurs, à beaucoup d'honnêtes gens.

Il était plus pratique que poétique, ce qui ne lui a pas nui.

Le nom de Blondel me rappelle son homonyme le père Blondel, président de la *Lice chansonnière*, qui fredonnait autrefois rue du Faubourg Saint-Denis, à Paris.

Un soir, le fameux Etienne Carjat, se fit inscrire, sortit un papier, et obtint un succès énorme avec une pièce sur la Pologne commençant par cet alexandrin:

O Pologne aussi glorieuse qu'infortunée!

Entraîné par la verve du débit, le bureau vota d'enthousiasme l'impression; mais, après lecture, le père Blondel, qui présidait, fit, en souriant, cadeau d'un dictionnaire de rimes, précédé d'une prosodie, au présomptueux versificateur. Carjat comprit et ne reparut plus à la Lice.

Blondeau (Théodore). Un vrai philosophe et comme tel il a vécu. Il a été professeur à Valparaiso pendant plus de quarante ans. Homme sage, tranquille, marchant doucement pour ne pas faire de bruit, s'effaçant toujours, mais toujours prêt à éclairer ceux qui allaient le consulter. Vécut jusqu'à un âge très avancé.

Mme Blondeau était directrice du lycée de jeunes filles de Valparaiso en 1885. Blondeau est mort dans cette ville, regretté de tous ceux qui l'ont connu.

Boulet (Alexandre). Un grand gaillard, un grand décorateur de théâtres et un grand professeur de dessin en 1869, au lycée et à l'École navale de Valparaiso.

Charmant homme, charmant camarade et plus charmant père de famille.

Il est mort à Valparaiso.

Crosnier (Léon). Professeur. Vint au Chili en 1843. Fut professeur de Chimie minérale à l'Institut National. Publia un «Traité élémentaire de Chimie minérale» en 1846.

Il passa plus tard au Pérou.

Demion (Camille). Professeur. Vint au Chili en 1843. Fut directeur et professeur de français du collège Santiago. Mort dans cette ville en 1853.

Fabry (Adolphe). Vint au Chili en 1860. Fut professeur d'humanités à l'Institut National. Ecrivit un texte de Mythologie. Mort en France.

Lataste (Ferdinand). Savant entomologiste, professeur à l'Université, secrétaire général de la *Société Scientifique du Chili*. Retourna en France en 1892.

Sur ma demande, il m'avait envoyé la liste des membres fondateurs français de cette société. La voici:

«*Société Scientifique du Chili*.—Sont inscrits jusqu'à ce jour, comme *membres fondateurs* de la «Société Scientifique du Chili»:

MM. D'Angelis, Aubert, Ardin, Bainville, Benedetti, Bidegaray, Bertrand, Bouey, Boutroux, Bunot, Buy, Chauvelet, Chaminade, Chouteau, Defrance, Delmas, Deluermoz, Deutch, Devès Raymond, Dorlhiac, Dourgnon, Doyère, Dubois, Echemendy, Escala, Faure, Fribourg, Gage, Gérard, Goyenèche, R. Henrique, Humbert, Jéquier, Val, Lambert, Langlois, Lataste, Lavoisot, Le Besgue, Lefranc, Lemétayer, Lémonon, A. Lévêque, G. Lévêque, Martin S. Jean, Mook, Morisot, De la Motte du Portail, Mourgues, Noguès, Normandin, Obrecht, Péron, Pra, Pradelle, Pujos, L. Puyo, Rieu, Sage, Seguy, Séligmann, Dr. Sentex, Dr. Servoin, Texier, J. Tiffou, Th. Tiffou, Troy, Vattier, Zamulo.

Le secrétaire général, F. LATASTE.

Lataste était marié avec une Française, qui était venue avec lui au Chili. Il avait quatre enfants, quatre chérubins qui étaient la joie du foyer.

L'aînée mourut de la peste noire. Les époux Lataste étaient au désespoir d'avoir perdu cette jolie et intelligente enfant.

Le second mourut aussi de la même maladie. Douleur indescriptible!

Le père et la mère étaient comme atterés.

Ce n'était pas tout. Mme Lataste qui avait passé des nuits sans dormir était epuisée. Héroïne au chevet du lit de ses enfants, elle fut atteinte de ce *mal qui répand la terreur*, elle périt victime de son dévouement.

Lataste ne put résister à ce dernier coup. Il partit pour la France, emportant avec lui les restes de ces êtres chéris et emmenant les deux enfants qui lui restaient.

Il habite actuellement à Cadillac, lieu de sa naissance.

René F. Le-Feuvre, agronome distingué, fils de propriétaire agriculteur.

Né le 8 mai 1840, à la Bigottière.

Fit ses études au Lycée de Laval.

Ancien élève diplômé de l'Ecole pratique d'Agriculture du Camp, près Laval.

Ancien élève diplômé et médaillé (Médaille d'or) de l'Ecole Nationale d'Agriculture de Grand-Jouan: Loire—Inférieure.

Ancien professeur d'Agriculture du Département de la Mayenne et de l'Ecole Normale de Laval.

Engagé, en 1873, par le Gouvernement du Chili, comme professeur d'Agronomie à l'Université de Santiago (contrat de 10 ans).

Nommé Directeur de la Quinta Normal de Agricultura, Santiago, en mai 1896.

Nommé Directeur de l'Institut (Quinta Normal de Agricultura, Santiago), en novembre 1881.

Fondateur de l'Enseignement Agricole au Chili.

Fondateur et organisateur (en collaboration avec M. Jules Besnard) de l'Institut Agricole et de ses annexes qui forment actuellement les sections de la Quinta Normal de Agricultura (Santiago).

Promoteur de la création de la Station Agronomique—de l'Ecole Pratique d'Agriculture—du Laboratoire de Pathologie végétale—de la Quinta Normal.

Introducteur et propagateur, au Chili, de la nouvelle viticulture: vignes américaines greffées pour constituer des vignobles résistant au Phylloxéra.

A été chargé par le Gouvernement du Chili de *15 missions officielles* pour l'étude de diverses questions se rattachant à l'Agriculture du pays et à celle des pays voisins.

A publié plus de 100 mémoires—rapports—notes, etc. sur l'Agriculture chilienne.

A publié les ouvrages suivants:

«Curso de Agricultura», 2 volumes.

«El Oidium Tuckeri», 1 brochure.

«Autracuosa», 1 brochure.

«Los Guanos y el Salitre», 1 brochure.

«Cultivo del Tabaco en Chile», 1 brochure.

«Viticultura y Vinificación», 2 volumes.

«La Quinta Normal de Agricultura», 1 volume illustré.

«L'Agriculture au Chili», 1 volume.

«Misión de estudio en Europa, etc.,» 1 brochure.

«Estudio de la Región Norte de la República», 1 brochure.
«El Yeso como abono», 1 brochure.
«El Salitre de Chile», 1 brochure.
«Informe sobre las enfermedades de la Vid, etc.,» 1 brochure.
«Fomento de la Arboricultura en Chile», 1 brochure.
«Apuntes para el Curso de Arboricultura del Instituto Agricola», 2 volumes.
«Apuntes para el Curso de Viticultura y Vinificación del Instituto Agricola», 2 volumes.
«Noticia sobre la industria Viticola en Chile», 1 brochure.
«Breve reseña sobre la Quinta Normal de Agricultura», 1 volume.
Est resté plus de 30 ans au service du Gouvernement du Chili.
A pris sa retraite en août 1903, avec une pension de six mille piastres.
M. Le-Feuvre a formé une génération d'agriculteurs, qui doivent lui savoir gré de ses efforts et de son labeur pour vaincre la routine. Plusieurs de ses élèves se sont fait un nom au Chili.

Besnard (Jules). Agronome, né en Bretagne en 1841. En 1870, il fut nommé sous-directeur de l'Ecole Agricole d'Alfortville. Il fit partie en 1871 des ambulances de l'armée française pendant la guerre franco-prussienne. En 1872 il obtint dans un concours la chaire de zootechnie de l'Ecole Normale d'Agriculture. Il commença ses classes en 1876. Comme professeur de zootechnie de l'Institut Agricole de Santiago, comme directeur zootechnique de la Quinta Normal et de l'Institut de vaccine animale et comme préparateur du virus charbonneux, le professeur Besnard a répondu admirablement à l'attente du gouvernement chilien. Il a publié un cours complet de zootechnie, en trois volumes, de nombreuses brochures sur les maladies des bestiaux, des rapports lumineux sur des questions zootechniques et de très intéressants articles scientifiques dans les journaux du pays.

En 1901, il prit part au Congrès scientifique latin-américain, de Montevideo, et présenta un travail intitulé: «Notes zootechniques».

Dans cette étude il traite spécialement du climat, du fourrage, de la race animale et des méthodes zootechniques.

Modeste, laborieux, savant, M. Besnard a toujours vécu retiré. Ennemi de toute ostentation, il s'est occupé exclusivement de ses travaux. Philosophe pratique, il connaît la société et le monde en général. Je me figure qu'il doit avoir pour devise la pensée d'Horace:

«*Odi profanum vulgus et arceo*».

Il a rendu à l'agriculture du pays en général et aux éleveurs de bestiaux en particulier des services dont lui sauront gré les générations futures.

Je n'ai eu l'honneur de parler avec M. Besnard que deux ou trois fois. J'ai compris et admiré, du premier abord, son caractère bienveillant, ferme et résolu.

Lavergne (Gaston Gratien), né à Villeneuve-sur-Lot (Lot-et-Garonne) le 4 juillet 1860.

Chimiste-naturaliste. Elève des Facultés de Médecine et de Pharmacie de Bordeaux et Toulouse.

Délégué par le ministère de l'Agriculture de France de 1888 à 1897 pour étudier les maladies de la vigne et les moyens de les combattre.

Chargé des expériences officielles faites à Aiguillon (Lot-et-Garonne) sous la direction de M. Prillieux, inspecteur général de l'Enseignement agricole, pour le traitement du Black-Rot 1888-1889).

Chargé de missions viticoles dans les départements de l'Aveyron et du Gers (1894-1895), et des expériences officielles contre le Black-Rot, d'Eauze (Gers) et Mézin (Lot-et-Garonne) 1895-1897).

Collaborateur de M. le docteur P. Viala, inspecteur général de la viticulture française dans les études des maladies de la vigne faites à l'Institut national agronomique de Paris.

Directeur-fondateur de la Station de Pathologie végétale du Chile à Santiago, et professeur de pathologie végétale à l'Institut agricole de Santiago depuis 1897.

Membre de la Commission supérieure du Black-Rot, nommé par le ministre de l'Agri-

culture de la commission départamentale du phylloxéra et de la commission d'investigation sur les maladies du Tabac, nommé par le préfet du Lot-et-Garonne.

Lauréat de la «Société nationale d'Agriculture de France».—Etudes sur l'orobanche, parasite du Tabac (1893). Etudes sur le Black-Rot (1896,. (Deux médailles d'argent).

Lauréat de la «Société des Agriculteurs de France». Etudes sur l'orobanche (1893). Etudes sur Black-Rot (1896), (une médaille d'argent et un grand diplôme d'honneur).

Lauréat de la «Société française de Viticulture de Paris» (médaille d'or).

Lauréat de la «Société centrale d'Agriculture de la Gironde» à Bordeaux, (médaille d'or).

Lauréat de la «Société Pomologique de l'ouest» et des principaux comices agricoles du Midi de la France.

Médailles d'or à l'Exposition Universelle de Barcelone (1888) et à celle de Paris (1889), pour ses recherches sur les maladies de la vigne.

Médaille d'argent et mention honorable à l'Exposition Pan-Américaine de Buffalo (1901), pour ses publications viti-vinicoles et sur les maladies des plantes.

Diplôme d'honneur à l'Exposition nationale de Conception (1902), pour introduction au Chili de machines et appareils destinés à combattre les maladies des plantes en général, de la vigne et des vins.

Chevalier de l'ordre national français du *mérite agricole* en 1890. Officier du même ordre en 1897 et enfin commandeur en 1901, en récompense de ses services rendus tant en France qu'à l'étranger par ses travaux originaux ou par la vulgarisation des œuvres des savants français.

M. Lavergne a publié en France: *Notice sur la culture du Tabac.*

Contribution à l'Etude des Orobanches, ouvrage couronné par plusieurs sociétés savantes et honoré des souscriptions du ministère de l'Agriculture, de l'Instruction publique, des Finances de France et du ministère de l'Agriculture de Russie.

Manuel du Traitement pratique du Black-Rot, ouvrage couronné par plusieurs sociétés savantes et honoré des souscriptions de divers ministères et conseils généraux de France.

Tableaux en couleurs pour l'étude et la reconnaissance des maladies de la vigne.

Une foule d'*articles détachés* dans la *Revue de Viticulture*, le *Journal de l'Agriculture*, l'*Agriculture Pratique*, etc., de Paris et dans de nombreux journaux de Toulouse, Montpellier, Bordeaux, etc.

Il a publié au Chili:

A.—Sous le titre de *Publicaciones de la Estación de Patología vegetal de Chile*, les études suivantes illustrées de nombreuses figures:

1.° «Una Enfermedad de las Papas». (El Macrosporium Solani).

2.° «Una Enfermedad de los Papales y Sandiales en las provincias de Santiago y Coquimbo.» 2.ª *Edición.*

3.° «El Pulgón lanífero del Manzano», 2.ª *edición.*

4.° «La Cúscuta, parásito de la Remolacha azucarera».

5.° «Observaciones sobre algunas Enfermedades de la Vid en 1899-1900». 2.ª *edición.*

6.° «Enfermedades del Vino. Progresos de la Vinificacion». (Traduction annotée d'un travail de M. le Professeur Gayon de Bordeaux).

7.° «Principales Enfermedades de las Plantas cultivadas en Chile».

8.° «La Antracnosa de la Vid».

9.° «La Enfermedad de los Limoneros de Coyanco».

10.° «La Filoxera en el Congreso Internacional de Viticultura de Paris en 1900». (Traduction annotée d'un travail de M. l'Inspecteur Général G. Foëx).

11.° «Los Caracoles de la Vid».

12.° «Los Acaros, parásitos de la Vid».

13.° «Las Enfermedades del Nogal».

14.° «Las Enfermedades de la Vid en Chile».

15.° «Monografía patológica de las praderas».

16.° «La pasteurizacion de los vinos nuevos».

B.—La traduction annotée en ce qui se rapporte plus spécialement au climat et aux usages du Chili, de deux grands et très pratiques ouvrages de M. G. Foëx, inspecteur général de l'Agriculture française, ancien directeur de l'Ecole nationale d'agriculture de Montpellier: «*Los viñedos nuevos, ¿Cómo debemos reconstituir nuestros viñedos?*», avec préface de M. Georges Rodriguez Cerda, ex-secrétaire de la Société Nationale des Viticulteurs du Chili.

«*La vinificación moderna, ¿Cómo debemos hacer nuestro vino?*, avec préface de M. Paul Lemètayer, chef du service chimique de l'Institut d'Hygiène de Santiago, ancien Directeur de la Station Agronomique de la Quinta Normal.

Ces deux traductions on tété honorées de souscriptions du Ministère de l'Industrie et des Travaux Publics et du Ministère des Finances (Administration de l'impôt sur les alcools) de la Société Nationale d'Agriculture, du Comité national de Propagande des engrais, etc., et ont eu beaucoup de succès parmi les viti-viniculteurs du pays.

C.—*Cartilla de Instrucciones prácticas para combatir el oidium. La Anguilula en Sur-América.* Communication présentée au Congrès scientifique Latino américain de Montevideo en 1900.

D.—Quantité d'articles originaux et de vulgarisation dans le *Bulletin de la Société nationale d'Agriculture*, *Bulletin de la Société nationale des Viticulteurs*, *Bulletin du Centre industriel et agricole*, *Bulletin de la Société agricole du Sud. Revue du Musée d'Histoire naturelle de Valparaiso*, dans le *Courrier de France*, le *Ferrocarril* et autres organes politiques du pays.

E.—Une plaquette en français: *A Constitution*, notes de voyages et de séjour, illustrées de photogravures.

M. Lavergne a été Directeur du Centre Industriel et Agricole de Santiago. Il est actuellement Directeur de la *Société Nationale d'Agriculture du Chili*, de la *Société Nationale des viticulteurs du Chili* et de la *Société Agricole du Sud*, de Concepcion, président de la Commission ministérielle d'études sur les maladies des plantes agricoles, etc.

Le Comité de l'*Alliance Française*, instituée à Santiago sous la présidence d'honneur de M. le Ministre de France et ayant pour but la création et le maintien de cours gratuits de français, ne pouvait avoir un président plus digne, plus compétent, plus dévoué et en même temps plus enthousiaste que M. Gaston Lavergne,

Les hommes qui, comme lui, se consacrent, corps et âme, au progrès et à l'avancement des sciences à l'étranger méritent bien de la patrie française et sont dignes de la considération de leurs concitoyens.

M. Lavergne a une qualité morale que je ne peux passer sous silence et qui rehausse encore ses mérites d'homme de science: il est l'ami exagéré, si l'amitié pouvait l'être, de ses amis.

Plusieurs professeurs français se distinguent actuellement à Santiago par leur savoir et leur intelligence. Chacun d'eux mériterait une biographie spéciale. Je me vois forcé, bien à regret, de ne leur consacrer que quelques lignes, faute de renseignements précis.

Je citerai Messieurs:

Gorichon (René). Directeur d'un collège français et professeur dans divers établissements.

Drouhaut (Raymond). Au Chili depuis 1884. J'ai le plaisir de le connaître depuis son arrivée et de cultiver avec lui les meilleures relations. Caractère ouvert, esprit droit, il a su se faire apprécier des personnes qui ont eu l'avantage de le fréquenter. Est professeur au lycée d'application, à l'Institut National et à l'Ecole Militaire.

Tous ses élèves font de Drouhaut les plus grands éloges.

Grillet. Professeur au lycée Amunàtegui. A redigé autrefois *La Colonie Française*. Très digne homme et très enthousiaste pour l'enseignement. A formé de bons élèves.

Haymard. Professeur au lycée Amunàtegui et dans divers établissements, où il est très estimé.

Lemaître. Professeur au lycée d'application et dans divers établissements.

De Siorac. Professeur à l'Ecole Normale.

Gosselin (Frédéric). Professeur de français à l'Institut National. A dirigé un collège français fréquenté par les enfants des meilleures familles.

Lemonon. Ancien Directeur du collège français.

Bichet (Ernest). Professeur de français, a publié *Nuevo Método de Lengua francesa*, en deux volumes. J'ai cherché vainement la nouveauté de la méthode sans pouvoir la trouver, ce qui n'empêche que l'ouvrage de M. Bichet ne puisse rendre d'utiles services à la jeunesse. Il contient nombre de morceaux choisis, très difficiles à traduire, même pour un français.

M. Bichet mérite les félicitations de ceux qui s'intéressent à la propagation de notre langue.

MM. **Railhet** et **Aubry**, anciens professeurs à Santiago, exercent actuellement leur profession à Temuco.

MM. **Berger**, **Labourdette** et **Lemonon** sont professeurs, le premier au lycée de Valparaiso et les deux autres à l'Ecole Navale.

Lemétayer (Paul Marie). Ingénieur agricole de l'Ecole nationale de Grand Jouan, dont il sortit le premier de sa promotion titulaire de la médaille d'or (1875).

Stagiaire à la Station agronomique de Caen, annexée à la Faculté des Sciences de cette ville, il en devint bientôt sous-directeur, après avoir été élève de l'Ecole des Hautes études (section des Sciences physiques) et avoir obtenu le grade de licencié ès sciences physiques.

Il suivit en 1879 et 1880 les cours de Chimie organique de Wurtz à la Sorbonne et ceux de MM. Aimé Gérard, de Luynes Boussingault et Th. Schlœsing, à l'Observatoire des Arts et Métiers de Paris.

A la suite de nouvelles études il fut nommé chimiste en chef et directeur technique de la Fabrique de sucre de betteraves de Lieusaint, près Paris.

C'est alors que M. Isidore Pierre, doyen de la Faculté des Sciences de Caen et M. Jules Ferry, Ministre de l'Instruction Publique, le désignèrent au ministre du Chili en France, chargé par son Gouvernement de contracter un directeur de la Station agronomique projetée à Santiago.

Lemétayer arriva au Chili en 1881, et fonda la dite Station, qu'il dirigea pendant plus de dix ans, professant en même temps le cours de chimie analytique agricole et de technologie à l'Institut Agricole de Santiago.

En 1892 il fut appelé à fonder et à diriger la section de Chimie et de toxicologie à l'Institut d'Hygiène publique de la capitale, où il professa également un cours de chimie appliquée à l'hygiène (cours subventionné spécialement par le Congrès). Il est encore attaché à ces hautes fonctions.

Travaux publiés en France: Expériences sur la germination du thé après chaulage et sulfatage à diverses températures (en collaboration avec Isidore Pierre).—Etudes sur le Colchique—Expériences sur la respiration de grains de diverses céréales en vases clos et détermination des produits expirés, pertes, etc.—Etudes sur la germination de diverses variétés d'orge dans divers terrains et sur la migration de divers produits minéraux et immédiats à diverses époques de la végétation. Etudes prolongées sur les alcools d'industrie; séparations des impuretés; produits de transformation des divers alcools et de leurs dérivés (en collaboration avec Isidore Pierre et Edmond Puchot) en deux volumes. La plupart de ces travaux ont figuré dans les Comptes-rendus de l'Académie des Sciences de Paris.

Recherches et travaux exécutés au Chili:

Etudes sur la végétation et la maturité des betteraves à sucre dans les diverses régions du Chili.—Etudes sur le sorgho à sucre.—Etudes analytiques sur la valeur alimentaire des diverses céréales du Chili.—Etudes sur la valeur climataire des divers fromages du Chili. Analyse des terres arables de toutes les régions du Chili.—Etudes analytiques sur les eaux d'arrosage des principales rivières du Chili. (Voir Bulletin de la Société Nationale d'Agriculture du Chili et Mémoires présentés à l'Exposition Universelle de Paris en 1889).—Etudes analytiques des eaux potables de Santiago et de toutes les villes du pays aujourd'hui dotées d'eaux potables. (Publication du Ministère de l'Intérieur et Revue d'Hygiène). Rapport sur une mission d'études des dépôts de guano et des gisements de chlorure de potassium du llano de Tamarugal (Publication spéciale du Ministère des Finances).

En outre, M. Lemétayer a exécuté, soit à la Station agronomique, soit à l'Institut d'Hygiène, les analyses les plus diverses: produits alimentaires (liqueurs, vins, graisses, laits, beurres), et industriels (cires, bougies, guanos, salitre, etc.) les analyses toxicologiques judiciaires les plus graves; il a déterminé la valeur comparative des divers combustibles naturels du pays; charbons, bois, etc.; a indiqué la composition des eaux utilisables ou non dans l'alimentation des chaudières à vapeur; a fait connaître la composition de diverses eaux minérales naturelles, etc.

Titres officiels—services rendus:

Conseiller technique du Gouvernement dans toutes les questions d'engrais, guanos, salpêtre, etc., d'alcool, tant au point de vue de l'hygiène publique que de la partie industrielle.

Membre supérieur du Conseil Supérieur d'Hygiène.

Membre du jury chargé d'examiner les mémoires présentés au concours destinés à récompenser le meilleur travail sur la forme de perception de l'impôt sur les alcools.

Membre du jury chargé d'examiner les candidats aux postes d'inspecteurs et sous-inspecteurs du service de l'administration de l'alcool.

Membre du comité national de propagande des Engrais.

A accompagné en 1883, en qualité de conseiller technique, le ministre des Finances dans une excursion aux dépôts de guano et aux gisements de salpêtre du nord, et en 1886, le même ministre dans son voyage aux colonies du sud, à Punta Arenas et à la Terre de Feu. A été chargé en 1901 d'une importante mission d'études aux dépôts de guano et gisements de chlorure de potassium des provinces du nord. L'un des fondateurs de la Société Scientifique du Chili, il a présidé le premier congrès scientifique organisé par la dite société en 1893.

Membre du premier congrès médical latino-américain, organisé en 1900 à Santiago, il a présidé la section de Chimie et de Pharmacie et rapporté les études sur les eaux minérales du Chili.—Il a présidé la colonie française, lors de la célébration de l'une de nos fêtes nationales.—Il a fondé et présidé le Cercle français; a coopéré à la réorganisation de l'Alliance française, dont il est l'un des vice-présidents; a introduit au Chili non seulement les méthodes des maitres français mais encore une foule de produits et d'appareils français, notamment l'alcool Bédout, qui étaient en concurrence avec des compteurs allemands.

Lemétayer a été nommé en 1900, par le gouvernement de la République française, Officier d'Académie en récompense de ses services rendus à l'Instruction Publique.

Germain (Philibert), savant entomologiste, vint au Chili en 1852. Il occupa la place de sous-directeur du «Museo nacional» jusqu'en 1859. Pendant ce temps il a parcouru les îles de Juan Fernandez et le territoire chilien, depuis la latitude de Santiago jusqu'à celle des îles Guaytecas, travaillant ardemment à la formation du cabinet d'Histoire naturelle du Musée. A publié en 1854 et 1855 dans les annales de l'Université de Santiago les descriptions de 90 espèces d'insectes rapportées de ses voyages. Membre de la société entolomogique de France. a, de 1858 a 1864, entrepris, en collaboration avec M. Léon Fairmaire un travail qui a pour titre «Revision des coléoptères du Chili», dans lequel 320 espèces nouvelles furent fournies par lui.

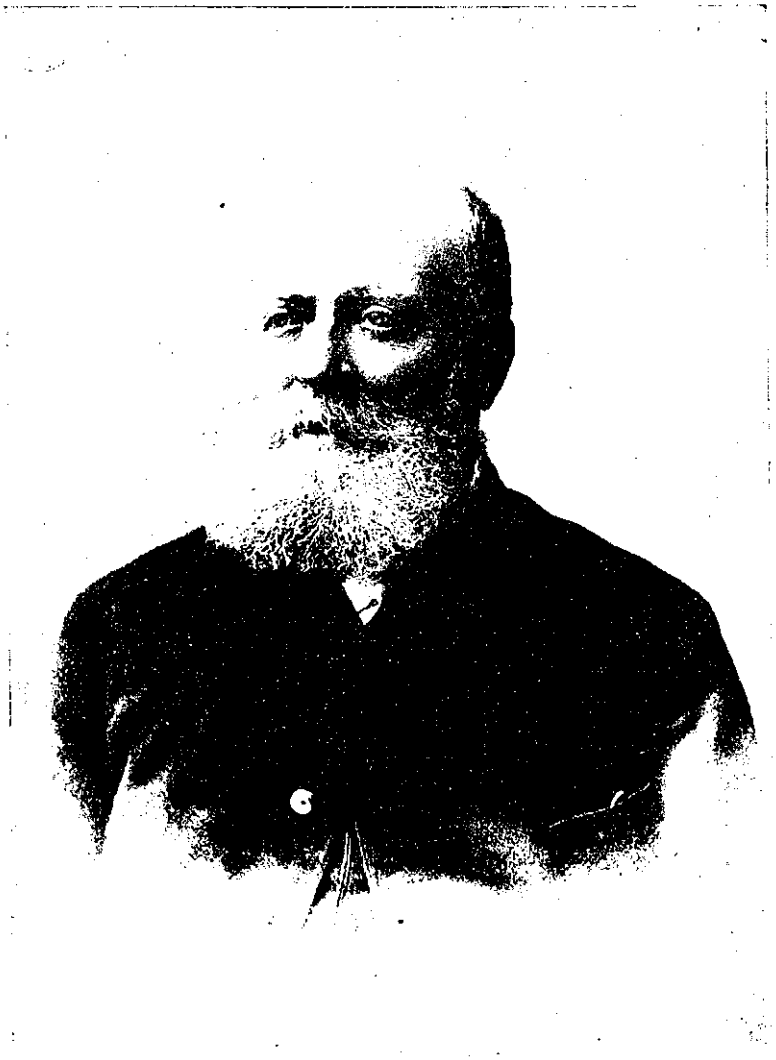
Il a exploré en 1860-1863, au point de vue entomologique les Pampas argentines, qui s'étendent au sud de Mendoza, rapportant de ces diverses explorations de nombreuses espèces notables inconnues jusqu'alors.

Les exigences du *pain quotidien* l'ayant, pendant plusieurs années, separé de ces occupations, qui faisaient le charme de sa vie, il ne put les reprendre qu'en 1880; mais, depuis cette époque jusqu'en 1890, il a passé ces dix années à parcourir les régions tropicales de l'Amérique, situées au sud de l'Amazone. Le Brésil, la Rép. Argentine, le Paraguay, le Mattogrosso, la Bolivie et le Pérou reçurent successivement sa visite, et l'entomologie en retira une énorme quantité d'espèces inconnues jusqu'à cette époque. Pour charmer ses loisirs, il a créé sur son passage de nombreuses pièces de poésies, dont plusieurs, publiées dans les journaux de langue française, portugaise ou espagnole de Rio Janeiro, Buenos Aires, Asuncion, Corumbá, Santa Cruz-de-la-Sierra, Cochabamba et enfin Santiago du Chili, ont eu pour résultat de faire connaître à leurs lecteurs les charmes et l'élégance de la Muse gauloise.

Les travaux entomologiques de M. Germain sont le fruit d'explorations et d'études faites à Santiago pendant ces dix dernières années.

Entre autres anecdotes, il me racontait un jour celle-ci: «J'étais chez les Tobas, en Bolivie, précisément au milieu de ces sauvages qui ont assassiné Creveaux et que le savant ex-

plorateur Thouars a visités depuis. On me servit un morceau de singe rôti sur des charbons: —Ce n'est pas mauvais, dis-je.—Si vous aviez goûté la chair humaine, ajouta un vieux sau-



M. Philibert Germain

vage dans un langage figuré, vous vous en seriez léché les babines.—Ma foi, je n'étais pas plus rassuré que cela parmi ces petits messieurs. L'appétit pouvait leur venir en mangeant.»

Obrecht (Albert). Astronome, né à Strasbourg en 1859. Directeur de l'Observatoire Astronomique de Santiago. Sorti n.° 1 de l'Ecole Polytechnique. Président du Cercle Français. Fit ses premières études au lycée de Versailles et compléta ses cours supérieurs de mathématiques et de sciences physiques à l'Ecole Polytechnique, à la Sorbonne et au Collège de France. En 1880, il reçut son diplôme d'astronome à l'Observatoire de Paris; en 1881, fut licencié en mathématiques; en 1883, licencié ès sciences, et en 1884, docteur en mathématiques. En 1888 il contracta un engagement avec le gouvernement chilien comme directeur de l'Observatoire Astronomique. Il a publié divers ouvrages scientifiques, entre autres: «Mémoire sur les éclipses des satellites de Jupiter», dans les Annales de l'Observatoire de Paris; «Calculs de la Parallaxe du Soleil», inséré dans les «Mémoires de l'Académie des Sciences de Paris»; «Détermination des coordonnées géographiques de quelques villes»; «Théorie de la pré-

cession des Equinoxes»; «Mesure de la gravité à Santiago»; «Mouvement du Pôle terrestre au moyen de la photographie», publié par les *Annales de l'Observatoire* de Santiago. Il a collaboré aux *Annales de l'Université* avec plusieurs «Notes sur l'Astronomie et la géographie», «Cours de calcul infinitésimal» et «Cours de Mécanique rationnelle».

Les *Actes de la Société Scientifique du Chili* contiennent des études de M. Obrecht sur le «Mouvement du Sol à Santiago», «Calcul des orbites des Planètes et des Comètes», et «Nouvelle Mécanique rationnelle». Dans les *Anales del Instituto de Ingenieros*, il a publié plusieurs articles sur des questions scientifiques. Il est directeur de l'Observatoire Astronomique et professeur de mécanique rationnelle et calcul infinitésimal à l'Université. Il est président de la Société Scientifique du Chili; membre honoraire de l'Institut des Ingénieurs du Chili; membre académique de la Faculté de Mathématiques de l'Université du Chili, officier d'Académie et officier d'Instruction publique en France. Il a présenté au Congrès Scientifique Latin-Américain de Montevideo en 1901 les travaux suivants: «Movimiento del Plano de la órbita de la luna» et «Consideraciones sobre el principio de D'Alembert y su aplicacion en la Hidrodinámica». Il a écrit de précieuses études géographiques, astronomiques, météorologiques, etc.

Le labeur de M. Obrecht ne peut être apprécié que par les savants.

Les sœurs de M. Obrecht ont bien voulu honorer la société de Santiago de leur précieux concours, en établissant un collège de demoiselles, qu'elles dirigent avec le tact, le zèle et l'intelligence que nous leur connaissons tous.

Sœurs d'un homme aussi expérimenté, elles ne sauraient mettre en pratique d'autres leçons que celles qu'elles ont reçues d'un maître qui fait honneur à la science française.

Kranass (Alfred), franco-polonais, ingénieur (Ecole centrale). Vint au Chili avec M. Charles Vattier en 1863. A occupé plusieurs postes. A été directeur des Travaux publics à Valparaiso. A inventé plusieurs instruments de précision. Actuellement attaché à l'Observatoire astronomique de Santiago.

M. Alphonse Noguès

Noguès (Alphonse), géologue, ingénieur des mines et professeur. Vint au Chili en 1889 en qualité de professeur de Physique industrielle et de Technologie à l'Université de Santiago. Ses investigations scientifiques en France et en Espagne pendant 33 ans ont été consignées dans de nombreuses publications. Il ouvrit à l'Université un cours libre de Géologie appliquée, conçut et organisa le Musée industriel de la Société de *Fomento Fabril*, aidé par plusieurs amis, fut un des fondateurs de la Société scientifique du Chili et présida le premier congrès scientifique. Parmi ses travaux nous pouvons citer: *le Darwinisme, la Descendance de l'homme, le Volcanisme chilien, Analyse des Charbons chiliens, la Carte catastrale et Géologie du Chili, la Métallurgie, les terrains carbonifères du Chili;* ce dernier ouvrage fut couronné par la Faculté de Mathématiques.

Toutes les sociétés scientifiques et industrielles le comptaient au nombre de leurs plus actifs et enthousiastes collaborateurs. Plusieurs revues techniques de Paris, entre autres, *L'Académie des sciences, le Bulletin des mines, La Nature*, etc., ont publié ses études scientifiques sur le Chili.

Comme savant, comme écrivain, comme orateur, Noguès s'était fait remarquer en maintes circonstances.

Il avait gardé de belles relations littéraires en France, et était en correspondance avec des journalistes marquants de Paris, qui avaient su apprécier ses profondes connaissances scientifiques.

Il est mort à Santiago en 1895.

Lescure (Auguste). Professeur à l'Institut Commercial et dans divers établissements. Poète inspiré, il est resté dans la grande tradition française qui consiste à parler une langue très pure et très belle.

Mesdemoiselles **Obrecht** (sœurs), **Lamarque, Lasaulce, Le Brun de Pinochet** (d'origine française), **Turenne** (d'origine française), sont directrices de collèges de jeunes filles.

Mesdames **Cattelain, King, Chasse, Redel-Jeanne, Salvatierra** sont professeurs dans divers lycées de jeunes filles.

Mlles **Rembges** (Marie Louise et Jeanne), nées à Nantes. Après avoir pris leurs diplômes au Chili, se sont consacrées à l'enseignement du français, de l'anglais et de l'espagnol, et professent l'une au lycée de jeunes filles numéro 4 et l'autre dans divers établissements.

DOCTEURS EN MÉDECINE

Le premier médecin français dont il soit fait mention dans un rapport sur les eaux potables de Santiago s'appelait *Lassevinat*, que les Chiliens avaient baptisé du nom de docteur La Sirena. Il était arrivé au Chili en 1715.

Nevin (Dominique), fut le premier professeur de «Prima» de médecine, et, par le fait, fondateur de l'Ecole de médecine coloniale. En effet, le 17 mai 1756, le docteur Nervin fut nommé professeur par le président Amat y Junient. Les cours de Nevin furent très peu suivis, parce qu'à cette époque les médecins ne jouissaient pas d'une grande considération. D. Francisco Javier Tocornal est peut-être le premier Chilien aristocrate qui ait eu le *courage* d'embrasser la carrière de la médecine.

Le docteur **Paroissen**, moitié médecin, moitié militaire (il était colonel dans l'armée) fournit, conjointement avec Grajales, Moran et Zapata, ses services médicaux aux héroïques blessés de la bataille de Maipu. Si nos souvenirs nous servent bien, dit le docteur Grossi dans une lettre au directeur du Musée de Valparaiso M. Charles Porter, Paroissen avait été chirurgien dans les armées de Napoleón I. Son âme exaltée et sensible l'entraîna vers l'Amérique du Sud, bouleversée en ce moment-là, et son esprit toujours en mouvement chercha partout un champ d'action où son activité pût se donner libre cours.

Gobert (Napoleón). Chirurgien en 1837 à bord du *Valparaiso*, dont le commandant était le capitaine Martinez, père de don Heraclio Martinez, marié en premières noces à Mlle Moreau, fille de Français. L'ami et compagnon du docteur Gobert était D. Juan de Dios Manterola, comptable de première classe du *Valparaiso*, et qui devint plus tard mon beau-père.

Buston (Charles). Médecin et chirurgien de l'armée, grand ami de Claude Gay, avec lequel il travaillait à former des collections de plantes et d'animaux, a rendu des services à la science.

Dombey (Joseph). Médecin et naturaliste, né en 1742 à Mâcon, patrie aussi de Lamartine. Fut membre de la commission scientifique composée des Espagnols Hipólito Ruiz et José Pavon, dans l'Amérique du Sud. Fit une collection de plantes dans ses excursions.

Plusieurs naturalistes célèbres comme Hooker, Lacépède, Lamark, Jussieu, Mirbel et d'autres ont perpetué son nom dans une foule d'espèces botaniques et zoologiques qu'ils lui ont dédiées.

Dombey fut pris en 1793 par des corsaires anglais et emmené en Espagne, où il mourut dans la prison de Montserrat.

Lafargue (François Jules), docteur en médecine, ancien membre de la Faculté de Médecine de Paris. Arriva au Chili en 1841. Obtint, en 1841, à Santiago, la chaire d'anatomie descriptive et de phisiologie, qui avait été mise au concours, après la mort du docteur Pedro Moran. Fut aussi professeur de philosophie à l'Université. Auteur d'un plan d'études présenté à Manuel Montt, alors recteur de l'Institut National. Ce plan fut adopté et resta en vigueur pendant de longues années dans la Faculté. La commission examinatrice s'exprimait en ces termes: «Le docteur Lafargue a montré de la manière la plus satisfaisante qu'il connaît à fond ces deux importantes branches de la science et il a, à notre avis, toutes les aptitudes nécessaires pour les enseigner magistralement.»

«Il est à déplorer, dit le docteur Grossi, qu'un professeur si bien doué se soit laissé envahir par une noire mélancolie et que, terrassé par elle, il ait subi le sort de Lucain.»

Lafargue est mort à Valparaiso en 1850.

Sazie (Laurent). Eminent docteur en médecine et philanthrope, né à Monpezat, le 16 juillet 1807. Sa famille, propriétaire dans les Basses-Pyrénées, l'avait d'abord destiné à la carrière ecclésiastique, mais son penchant l'inclinait à l'étude des sciences positives. Il étudia les classiques français et les philosophes anciens et puisa dans leurs ouvrages ces idées sages et élevées qui étaient le propre de son âme. Envoyé à Paris pour y étudier la médecine, il fut confié à la direcction de son oncle, le célèbre M. J. Cassaigne, Conseiller à la Cour de Cassation et officier de la Légion d'Honneur. L'oncle protégea son neveu et l'entoura de soins affectueux. Sazie vécut dans un milieu qui fortifia son esprit et son cœur. Comme élève, il fut toujours un des premiers dans tous ses cours. Pour se distraire de ses études scientifiques, il étudiait la musique, qui avait pour lui un charme inexprimable. Il obtint, dans un concours, la place d'élève externe de l'Hôtel-Dieu et de l'Hôpital de la Pitié. En 1830, après avoir passé un examen remarquable, il fut incorporé comme interne dans les hôpitaux de Necker et de Saint-Louis. Tout en suivant ses cours de médecine, il visitait les ateliers des peintres, les palais de justice pour entendre les grands avocats, et fréquentait les sociétés scientifiques pour nourrir son esprit des idées de vérité, de justice et d'humanité.

En 1831, il fut nommé membre de la Société Astronomique, dont était président le célèbre anatomiste Conneilher. Peu de temps après il fut élu membre de la Societé de Phrénologie. Pendant l'épidémie du choléra à Paris en 1833, Sazie fut ce qu'il a toujours été, un apôtre de la charité. Il causa l'admiration de ses collègues. Le fameux Dupuytren voulut que Sazie lui dédiât sa thèse de médecine et de chirurgie devant la Faculté de Paris.

En 1833, Sazie eut la douleur de perdre son protecteur M. Cassaigne. Dans ces circonstances, don Miguel de la Barra, Chargé d'Affaires du Chili, reçut l'ordre d'engager un professeur pour l'Ecole de Médecine. Il s'adressa à Orfila, le priant de lui indiquer un médecin de toute sa confiance. Le grand toxicologue désigna Sazie. Celui-ci accepta la proposition du gouvernement chilien et vint au Chili en 1834. La seule recommandation du savant docteur Orfila, Doyen de la Faculté de Médecine de Paris, était le plus beau titre que le jeune médecin pût faire valoir.

Sazie avait étudié la philosophie avec Laromiguière, philosophe distingué, un des fondateur de l'éclectisme en France; la chimie et la physique, avec Thénard, Gay Lussac et Orfila; la botanique, avec Richard; la zoologie, l'anthropologie et l'anatomie comparée, avec Cuvier, le créateur de l'anatomie comparée et de la paléontologie; la physiologie avec Richeraud et Magendie; la médecine avec Broussais; la chirurgie, avec Dupuytren et Velpeau; l'obstétrique, avec le baron Dubois. Tous ces savants rendaient justice au talent de leur élève.

Au Chili il fut aimé des riches et des pauvres. Il pratiqua toute sa vie la charité. Après avoir rempli sa tâche pendant la journée, à l'Université, il courait, la nuit, au cœur de l'hiver, sans abri, sous une pluie battante, aux quartiers les plus éloignés pour porter des secours, du linge, des habits aux pauvres femmes malades qu'il avait opérées pendant la journée gratuitement. Il s'occupa pendant trente ans de l'enseignement de la jeunesse, de la bienfaisance et de l'amélioration de l'hygiène publique. Médecin des hôpitaux, il donna l'exemple du

dévouement. Ses actions généreuses sont dans tous les souvenirs et l'on raconte encore dans certains foyers à Santiago ses prouesses philanthropiques:

Une dame se présente chez lui.

«Docteur, je vous dois depuis longtemps et je n'ai pu vous payer. J'ai encore besoin de vos services professionnels pour mon fils; venez, voilà mon porte-monaie, c'est tout mon avoir».

Sazie l'accepte et comme lui-même était pauvre, il prend dans son secrétaire ce qui lui reste d'argent et le met dans le porte-monnaie, puis il court chez le malade. En se retirant, il laisse le porte-monnaie sur la table (1).

A sa mort, d'après les calculs d'un de ses amis, on lui devait plus de 40,000 piastres or.

Il fut professeur de chirurgie à l'Ecole de Médecine, médecin en chef des hôpitaux, président de la Société de bienfaisance et doyen de la Faculté de Médecine.

Soldat de la science, il fut blessé au champ d'honneur, c'est-à-dire, atteint d'une maladie contagieuse en soignant les malades de l'hôpital. Il rendit son âme à Dieu le 30 novembre 1865. La société entière de Santiago pleura sa perte et le peuple en foule assista à son enterrement.

Il était si aimé des prolétaires que le Congrès lui accorda le titre de citoyen chilien, en récompense de ses services.

Il était chevalier de la Légion d'Honneur.

Il mourut pauvre et déclara qu'il n'avait aucun débiteur.

Modèle de toutes les vertus, il passa en faisant le bien.

Une des rues de Santiago porte son nom.

«L'œuvre du docteur Sazie dans l'enseignement médical du pays, dit le docteur Grossi, n'a été surpassée par personne et ne le sera probablement jamais. Arrivé au Chili en pleine période d'évolution, il eut le tact d'incarner le progrès constant et l'énergie nécessaire pour lutter en faveur d'une profession que les préoccupations de cette époque reléguaient à la limite inférieure de l'échelle sociale.

Quand il arriva (1834), il ne trouva que 4 professeurs pour tout le cours de Médecine, et quand il mourut, après 32 ans de lutte et de travail, on enseignait dans notre Faculté: la chimie, l'anatomie, la physiologie, la clinique, l'hygiène, la pharmacie, la botanique, la pathologie, la matière médicale et la médecine opératoire, l'obstétrique, la médecine légale, sans parler des cours de sages-femmes, créés dans diverses localités, et de ceux de chirurgie dentaire.

Si l'on tient compte des misérables émoluments alloués aux professeurs (cinq cents piastres par an pour une classe tous les jours); si l'on considère que la pratique de la médecine était plutôt regardée comme un métier que comme une profession, on peut se figurer combien Sazie a dû déployer de constance, d'enthousiasme devant l'indifférence, combien d'énergie devant le dédain, pour élever, rendre digne, mettre en relief la plus utile des professions humaines.

Grâce à lui, la Médecine chilienne revêtit le cachet de grandeur qu'impriment à toute œuvre humaine la science, la vertu et le désintéressement. Et, comme s'il eut voulu couronner d'un ineffaçable éclat de gloire et de sacrifice le magnifique édifice élevé par son extraordinaire intelligence, il tomba au champ d'honneur, au chevet du lit de douleur, au milieu d'une terrible épidémie de fièvre typhoïde, portant de tous côtés la santé, la consolation et la vie, donnant jusqu'au dernier instant l'exemple de la charité et de l'abnégation».

Petit (Georges). Docteur en médecine, né à la Guadeloupe, le 11 novembre 1812, fils de Hercule Petit et de Anne de Bologne. Fit ses études à Agen, à Bordeaux et à Paris et reçut son diplôme de bachelier ès lettres au collège de Saint-Louis en 1832. Après avoir pratiqué dans les hôpitaux de Beaujon, de Bicêtre, de Necker, de Saint-Antoine et de la Pitié, il fut reçu docteur, en 1842. En 1843, il fut nommé chirurgien de l'hôpital de Saint

(1) Le mari de cette dame rendit plus tard au docteur Sazie les 23 piastres que celui-ci avait mis dans la bourse.

André, de Bordeaux. Il vint au Chili en 1849 et exerça sa profession à Valparaiso jusqu'en 1855. Après un voyage en France, il s'établit à Santiago et fut nommé professeur de l'Université. Il fut médecin de l'hôpital de San Juan de Dios et membre de la Faculté de Médecine.

Le docteur Petit a été une des sommités médicales du Chili et l'un des membres les plus distingués de la colonie française.

Le docteur Valderrama prononça son éloge funèbre à l'Université, et le R. P. Marin Hervieux, à l'église des Lazaristes en 1868.

«Le docteur Petit succéda au docteur Miquel dans les cours de pathologie et de clinique interne, dont il s'acquita avec talent et éclat jusqu'à sa mort. Il forma des élèves distingués qui gardent encore de lui le meilleur souvenir; il inspira, dirigea même quelques travaux scientifiques d'importance, et écrivit sur les «Maladies de foie au Chili,» indépendamment d'autres publications qu'il avait fait paraître en Europe.» (1)

M. ALPHONSE MARIE THÉVENOT

Thévenot (Alphonse Marie), médecin. Arriva au Chili en 1867, appelé par le gouvernement chilien pour remplacer le docteur Sazie à l'Ecole de Médecine.

Déjà célèbre en France, il a laissé au Chili la réputation d'un chirurgien hors ligne. On peut considérer le docteur Thévenot comme le fondateur de la Clinique et de la Chirurgie moderne au Chili. Ce titre seul suffirait pour rendre son nom sympathique à tous les Chiliens.

Il publia dans les Annales Universitaires un travail sur *quelques procédés d'amputation de la jambe;* il y expose ses procédés personnels, se montre partisan du traitement Lister que l'on commençait à peine à pratiquer, mais sans abandonner le traitement au coton de Guérin. Un autre mémoire est intitulé: «De la fonction dans les épanchements thraumatiques des articulations.»

Prétot. Au milieu des figures ci-dessus se détache celle du docteur Prétot.

Ses fils vivent encore. Ils ont eu pour père un noble cœur, et ce cœur il le légua à la science, pour qu'en l'étudiant, elle fit un pas de plus. Les docteurs Schneider et Henckel furent chargés par lui, la veille de sa mort, d'extraire son cœur pour étudier, *in anima vili*, les causes de sa mort.

Prétot Victor naquit à Namur le 21 juillet 1800. Il fit ses études dans sa ville natale et fut destiné d'abord au barreau. Plus tard il alla à Lille et ensuite à Paris étudier la médecine. Il obtint son diplôme de médecin et de chirurgien en 1830. Ses idées politiques l'obligèrent à se diriger vers l'Amérique. Il arriva au Chili en 1840, s'établit à Santiago. Dans son discours d'admission, il lut une *Etude sur l'aspect général du climat du Chili.*

Il se maria avec une demoiselle Freire, dont la famille occupait une haute position sociale. Comme médicin et comme parfait gentilhomme, il sut enlever tous les suffrages de la société à Valparaiso, où il s'établit. Le nom du docteur Prétot était dans toutes les bouches. Ses fils ont recueilli l'héritage de ses vertus et de son intelligence.

Il mourut le 10 septembre 1867.

Le docteur **Veillon** (Emile). Arriva au Chili à peu près à la même époque que le docteur Prétot. Il était membre de la Faculté de Médecine de Santiago.

Il se maria avec une demoiselle Borgoño, qui était très jolie femme et qui mourut jeune.

(1) Docteur Grossi.

Il n'eut qu'un fils, qui est aujourd'hui notaire à Talca. Il exerça sa profession à Santiago, à Valparaiso et, pour raison de santé, à Quillota, où il mourut.

C'était un homme très éclairé et grand admirateur des classiques. Il aimait son fils à la folie et le gâtait un peu. J'allais le voir tous les dimanches et je préparais son fils pour le baccalauréat.

L'enfant, déjà grand, montait sur les épaules de son père, et un air de jubilation se répandait sur le visage du vieillard. C'était le fils qui grondait le papa.

Un jours je surpris les *deux grands enfants* dans le salon, à cheval l'un sur l'autre, et chantant «La lune est redonde, etc.» La répétition, quoi, de l'anecdote d'Henri IV et de l'ambassadeur d'Espagne: «Votre excellence a-t elle des enfants?—Oui, Majesté.—Alors permettez-moi de faire un tour de plus».

Le fils Veillon, aujourd'hui père de famille, rira assurément en lisant ces lignes.

Le docteur Veillon est l'auteur d'un Mémoire sur les «Propriétés médicinales des eaux d'Apoquindo» très estimé à plus d'un égard.

Sazie, Lafargue, Veillon, Raventor et Prétot portent à cinq le nombre des médecins français qui furent fondateurs de la Faculté de Médecine de Santiago.

Louis Amable François est l'auteur d'une Monographie sur l'*Anémie*, qui fut publiée en 1856.

Le docteur **Alauzet**, mort à Santiago, en 1884, homme aimé et vénéré de tous, médecin distingué, qui sans trêve a soutenu le bon combat pour le progrès de la science et le soulagement de l'humanité.

Jaloux de la dignité de sa profession, instruit sans pédanterie, correct sans solemnité, énergique sans ostentation, stoïque dans le dévouement, familier au sacrifice, amoureux passionné de la France et des institutions qu'elle s'est données, telles sont les qualités qui ont valu au docteur Alauzet dans toutes les étapes de sa carrière les sympathies les plus vives et les plus légitimes.

Dans les détails mêmes de son métier, de ce métier qui consume si rapidement la vie de ceux qui se passionnent pour lui, parcequ'ils s'y vouent tout entiers, sachant le bien qu'ils peuvent faire et les services qu'ils peuvent rendre, nous l'avons vu, chaque jour, à toute heure, prodiguant ses forces, usant ses facultés, toujours debout, prêt à entrer dans les réceptacles à poison, dans les conservatoires à microbes, dans les taudis infectés, dans les masures empestées.

Aussi nous laisse-t-il avec d'ineffables regrets, l'impérissable souvenir d'un homme de bien que sa nature avait fait aimer de tous et chez lequel les plus douces qualités du cœur resteront l'ornement constant des plus réelles vertus.

Bobillier (Eugène), né à Marseille. Arriva au Chili en 1868. Habita longtemps le Pérou et vint s'établir à Santiago.

Fit paraître dans les Annales de l'Université en 1869 une «Monographie de la fièvre jaune qui sévit à Tacna», pleine de reinseignements intéressants pour la science.

J'eus l'honneur d'être peut-être son premier ami à Valparaiso.

Toujours noble, toujours généreux, toujours enthousiaste pour le bien, il fut aimé, comme le docteur Sazie, des pauvres et des riches. Il prit part à toutes nos fêtes nationales, fut membre de tous les comités, présida plusieurs sociétés, fut à la disposition de ceux qui avaient besoin de lui, répandit partout ses bienfaits, et quand arriva l'heure du départ final, rien ne troubla sa fin, ce fut le soir d'un beau jour. Il a laissé au Chili une nombreuse famille, dont plusieurs membres se sont distingués, entre autres, M. Eujenio Bobillier, l'ingénieur bien connu, et M. Victor Bobillier, l'habile avocat de Valparaiso.

Ses enfants ont suivi son exemple et se sont montrés dignes d'un si bon, si sympathique, si charitable citoyen et père de famille. Les pauvres le bénissent encore, car il les soignait avec amour et ne leur demandait jamais rien.

Avec Sazie c'est le St Vincent de Paul du Chili. Du reste, on dirait que la charité s'est réfugiée dans le cœur des médecins, car ils sont, en général, pour le bonheur de l'humanité, charitables ou philanthropes.

Servoin (Emile), médecin, justement apprécié de la société dont il était l'un des membres les plus sympathiques et les plus distingués. Allié à une des principales familles de Santiago, il avait su par son intelligence et ses profondes connaissances, se créer des relations nombreuses parmi les Chiliens et les étrangers.

Il est l'auteur d'un Mémoire «De la Cistotomie recto-vesical par étranglement *linéaire*», dans lequel il préconise les avantages de l'écraseur de Chassignac (1869).

«Notre compatriote, le docteur Servoin, dit Wiener, ancien interne des hôpitaux de Paris, a subi la contagion du choléra en soignant un de nos nationaux.

Sa guérison a été une fête pour nous tous.

C'était un homme de science, à l'allure doucement voltairienne, causeur doué d'un goût littéraire délicat, ayant le palais aussi fin critique que l'esprit: ses menus étaient des manuels de vérités culinaires et des programmes honnêtes de réjouissances gastronomiques.

Je trouve un plaisir singulier à me rappeler cet homme charmant. Des hommes de cette trempe, dont personne, dans un monde soupçonneux, n'a osé attaquer l'honneur, sont au loin, comme une image vivante de notre peuple tel que nous le rêvons.»

Le docteur **Coignard** a exercé longtemps sa profession à Valparaiso, où il fonda un hôpital français.

De retour en France, il envoya au *Mercurio* des correspondances très intéressantes.

Ayant eu le malheur de perdre sa jeune femme il revint au Chili et s'établit à Santiago.

Le docteur Coignard a publié de nombreux articles dans la presse du pays sur des questions d'hygiène. Il se distingue particulièrement par un style net, simple, et un art peu commun de se faire comprendre des lecteurs les plus illétrés.

Il est chevalier de la Légion d'Honneur.

M. COIGNARD

M. PAUL CASTEIGNAU

Casteignau (Paul), médecin, né à Salies de Béarn. A fait ses études d'humanités au lycée de Pau et suivi son cours de médecine à Paris. A eu comme professeur de chirurgie le célèbre docteur Broca.

Vint au Chili aussitôt après avoir pris son diplôme et s'établit à Valparaiso, où il a exercé la médecine jusqu'en 1897 et était considéré comme un médecin habile et consciencieux. Il a fait des opérations chirurgicales qui ont attiré l'attention et lui ont fait un nom.

Il s'est marié à Valpsraiso avec une dame chilienne de la meilleure société. Il exerce actuellement sa profession à Santiago et se dédie spécialement à la gynécologie. Le docteur Casteignau a su s'y créer comme à Valparaiso une fort belle clientèle.

A propos du docteur Casteignanu, j'ai souvenance d'une anecdote:

Le consul de France, M. Charles de St. Charles, l'avait invité à dîner. Le docteur Casteignau se rend à l'invitation. L'amphitryon était absent. Le lendemain j'étais avec le docteur dans la rue, lorsque le consul arrive et s'excuse en disant qu'il avait été invité par Mme Poisson à dîner et qu'il avait complètement oublié son

compromis antérieur. Le docteur Casteignau avec un à propos des plus amusants lui répondit sur le champ, en faisant une parodie des vers de Lamartine:

«Hier le vaincu de Pharsale
M'invite à dîner d'un écu,
Le vin est bleu, la nappe est sale,
Je ne vais pas chez le vaincu.
Mais que la cousine d'Auguste
M'invite en sa noble maison,
J'y vais, j'accours à l'heure juste,
Cher consul, vous avez raison.»

Petit (Emile), né à Bordeaux en 1865. Arriva au Chili à l'âge de 6 ans. Fit de brillantes études à l'Institut National et à l'Université de Santiago. Obtint presque toujours les premiers prix de ses classes. Suivit les cours de l'Ecole de Médecine et se fit remarquer par son intelligence et son application. Les prix qui lui furent décernés sont nombreux:

Premier prix d'Anatomie et d'Histologie.
Id. id. de Pathologie générale.
Id. id. de Pathologie interne.
Id. id. de Chirurgie.
Id. id. de Thérapeutique.
Id. id. de Médecine opératoire
Id. id. de Médecine légale.
Id. id. de Ophtalmologie.
Id. id. de Obstétricie.
Id. id. de Clinique interne.
Id. id. de Clinique Chirurgicale.
1 accessit d'Anatomie pathologique (il n'y eut pas de prix).
Prix unique de Physiologie. Peu d'étudiants en médecine pourraient présenter un aussi grand nombre de récompenses.

Le docteur Petit a rempli les postes de second aide de la clinique chirurgicale du Dr. V. Carvallo en 1886 et 1888, et de premier aide en 1887-88-89. A cette époque il n'y avait pas de chef de clinique. Ce titre correspondait au premier aide.

Professeur suppléant de médecine légale en 1888 et une partie de 1889. Fut recommandé après un concours par la Faculté pour être envoyé en Europe par le Gouvernement. Il resta en Europe deux ans et demi.

En 1891, il fut nommé professeur de Pathologie chirurgicale sur la proposition de la Faculté (le premier en tête de la liste), classe qu'il régente encore. Fut chargé d'une mission par la Faculté pour la représenter au Congrès International de Médecine de Paris. Il a publié:

Les microbes de l'urèthre normal, travail en collaboration avec M. Wassemann, publié dans les Annales des maladies des organes génito-urinaires en 1891, et cité dans un grand nombre d'ouvrages classiques, entre autres, le *Traité de Chirurgie*, de Reclus et Duplay; *La désinfection de l'urèthre*, publié en collaboration avec M. Wassemann, dans les annales des maladies des organes génito-urinaires en 1891.

A publié en outre un grand nombre d'articles dans les journaux du Chili et dans le «Boletin de Medicina» le «Progreso Médico», etc., etc., a traduit des ouvrages, comme *Les Plantes Médicinales du Chili*, *Higiène et assistance publique*, etc.

Est membre correspondant de la «Société d'Urologie» de Paris.

A été Secrétaire de «l'Alliance Française», Directeur de la 4e Compagnie de Pompiers, Vice-Surintendant du corps de Pompiers de Santiago, Secrétaire général de la même institution, Vice-Président en deux occasions de la fête du 14 juillet et Président de la même fête

en 1903. A reçu du gouvernement français une médaille d'or pour son dévouement pendant l'épidémie du choléra au Chili en 1888. Sazie, Georges Petit, Thévenot, Coignard, Casteignau, Emile Petit, j'en passe bien d'autres et d'excellents, sont des médecins dont peut se flatter avec raison une colonie.

Le docteur E. Petit, en particulier, fait honneur à la science chilienne, et ses maîtres chiliens peuvent être fiers de leur élève.

Le docteur **Sentex** exerça avec succès, pendant quelques années, la profession de médecin à Santiago, et l'a abandonnée pour suivre la carrière du commerce. Il a travaillé avec enthousiasme à la création et au soutien d'un collège français à Santiago.

Nous nous sommes jadis assez vivement combattus. Les lecteurs de «La France» ont fait leurs choux gras de notre polémique, dont l'accent était un peu chaud peut-être des deux parts. J'aime à croire que le docteur Sentex ne m'a pas gardé rancune.

Je répéterai ici ce que je disais en terminant mon premier article:

Maintenant, il ne me reste plus qu'à vous remercier d'avoir eu la patience de lire la présente jusqu'à la fin, et qu'à vous féliciter pour m'avoir procuré, moyennant vos lumières, que je suis le premier à reconnaître, le plaisir de m'entretenir avec les aimables et indulgents lecteurs du journal «La France».

Mais j'ai—pardon Docteur—une démangeaison
De vous donner, «envers» et contre tous, raison.
Lorsque quelque frondeur ou me pique ou me pince,
J'ai le verbe haut, mais, au fond, je suis bon prince.
Modérez vos ardeurs et veuillez vous rasseoir.
Ecoutez: que ce soit le matin ou le soir
Que la rose est «la plus» ou même «le plus» belle.
Il ne m'en chaut; le jeu ne vaut pas la chandelle.
Convenez-en. «Le beau», docteur, est qu'en effet,
Règne entre nous toujours «l'accord le plus parfait».
J'avouerai donc, montant sur mes chevaux épiques,
Et bravant des rhéteurs chicanes et critiques...
Allons, bon! voilà que je commence à crier
Et qu'un peu plus, morbleu! je perdais l'étrier.
Je veux simplement dire, en dépit de Lemaire,
De Buffon, de Girault et de mainte grammaire,
Et dût-on m'appeler et sophiste et retors,
«Que vous avez raison, mais... que je n'ai pas tort».

—

Et sur ce, qu'en hiver, au printemps, en automne,
Il bruine, il éclaire, il vente, il neige, il tonne,
Nous ne ferons jamais querelle d'Allemand.
Serrons-nous donc la main bien cordialement.

Eh bien, je reviens sur mes pas: je veux donner raison au docteur Sentex. Quoiqu'en disent Girault-Duvivier, Philarète Chasles, Bescherelle, Jullien, Marmontel, Buffon, Mme de Sévigné, sur l'autorité desquels je m'appuyais, je crois aujourd'hui qu'ils ont fait erreur, et que la raison d'euphonie, que j'invoquais, ne suffit pas pour autoriser ce solécisme, et que Buffon a eu tort de dire: «lors même que leur tête est *la* au lieu de *le* plus belle.»

M. PAUL LAFITTE

Lafitte (Paul). Docteur en médecine, né à Bordeaux en 1852. Arriva au Chili en 1876. En 1879, il fut médecin de l'hôpital militaire de la Serena. En 1883, il retourna en Europe pour visiter les établissements de clinique moderne et se perfectionner dans ses connaissances. Pendant son séjour en Europe, le choléra sévit à Toulon et à Marseille, où il se voua à l'étude de la terrible épidémie pour appliquer plus tard ses expériences au Chili. Il a exercé sa profession à Concepcion et à Valparaiso et aujourd'hui il se consacre, à Santiago, spécialement aux maladies de foie et de cœur.

Le docteur Lafitte est orateur. Il s'est fait remarquer dans nos fêtes nationales par son ardent patriotisme et des facultés oratoires peu communes.

Outre ces professeurs, il en est d'autres fort nombreux et très réputés, qui ont exercé une réelle influence sur la marche du progrès médical du Chili.

Duclos (Evariste Paul). Chirurgien-dentiste, écrivain et grand joueur d'Echecs, né à Paris le 10 Août 1844.

Marié pour la première fois en 1870 et pour la seconde fois en 1889. A servi volontairement sa patrie pendant l'année terrible depuis le mois de Septembre jusqu'à la fin de la guerre; il fit cette campagne comme capitaine d'infanterie dans le 114e Bataillon. Il s'établit a Lima en 1873 où sa réputation eut, avec le temps, une résonnance sur toute cette côte; il fut un des initiateurs et un des fondateurs du Cercle Français, du Club d'Echecs, de la Société Française de tir à la cible qui, grâce à son adresse, remporta de très grandes victoires dans des concours internationaux; il fut bien des fois Inspecteur de la «Maison de Santé», important Hôpital français, qui est la gloire de notre Colonie à Lima; il fut membre de l'Athénée et Sociétaire de toutes les autres Sociétés françaises, coopérant libéralement par son activité et sa bourse à tout ce qui pouvait augmenter le prestige de la France.

En 1890 la Faculté de Médecine de Lima, préoccupée de l'insuffisance des examens de Dentistes, décida la création d'une Ecole et Clinique dentaires. Monsieur Duclos fut choisi pour présenter un programme détaillé d'études et autorisé à demander en Europe le nécessaire pour son installation; il devait être placé à la tête de cette Ecole. Le programme fut accepté, le local arrêté et le matériel demandé, mais, l'Université de «San Marcos» ayant mis des difficultés, tout resta à l'état de projet, même après son départ de Lima qui se réalisa en 1891, pour sérieuses raisons de santé.

M. Duclos est un joueur d'Echecs qui, par ses connaissances théoriques, sa faculté de jouer sans voir et ses succès, a conquis dans cette Amérique une juste renommée; il a toujours vu dans ce noble jeu, non seulement un passe-temps intelligent, mais son côté moral; c'est pour cela qu'il s'est efforcé toute sa vie de propager par la parole et par la plume l'art de Philidor.

M. EVARISTE PAUL DUCLOS

Il rédigea pendant trois ans à Lima le journal mensuel «El Ajedrez», que le conflit du Pacifique vint suspendre. De passage à Iquique en 1889, il eut l'honneur de présider la fête nationale du 14 Juillet; il profita de cette occasion pour y fonder une Société Française de Bienfaisance. Etabli à Iquique en 1893, il forma un Comité de «l'Alliance Française», qui devint bientôt particulièrement florissant.

André Bellessort s'exprime ainsi dans son livre «La jeune Amérique»:

« A Iquique, une seule fleur n'y croît pas: la charité; un seul rayon n'y perce jamais: « l'amour du beau. Cependant, je me reprocherais d'oublier dans mes impressions d'Iquique « l'histoire d'un dévouement modeste, qui doit d'autant plus nous toucher qu'il vient d'un « Français et s'adresse à la France. Un de nos compatriotes, M. Duclos, s'est consacré tout « entier au succès de «l'Alliance Française».

«On sait que cette Alliance a pour but de répandre à travers le monde notre langue, l'in- « fluence de notre génie, notre philosophie libérale. Cet homme, jeune encore, aimable, dis- « tingué, est depuis trois ou quatre ans presque immobilisé par la paralysie. Il supporte la « douleur avec le sourire résigné des stoïciens, et il a voué ses dernières forces au service de « cette patrie lointaine qu'il n'espère plus revoir. Il a entrepris de rallier à cette œuvre bien- « faisante tous les amis de notre nation et même ceux qui ne le sont pas. Malade, il a frappé « à toutes les portes; sa mère écrit sous sa dictée d'innombrables lettres. Il se fait persuasif, « éloquent, irrésistible, son désintéressement trouve des finesses de plaideur, des ruses « d'avare, et, dans cette ville où la lutte pour l'existence ne laisse aucun répit à ses farouches « boxeurs, dans cette ville qui ne compte pas plus de cinquante Français, dont trente cinq « émigrants, M.r Duclos recrute à «l'Alliance Française» plus de six cents adhérents! Six cents « personnes ont consenti à souscrire pour une œuvre de propagande intellectuelle et morale! « Et cet homme a operé ce miracle, sans espoir de récompense, sans orgueil, par la seule « vertu de son patriotisme et de sa bonne grâce mélancolique.

«Quand il disparaîtra, quelque chose du nom français s'éteindra sur ce rivage. Les six « cents membres de l'Alliance se disperseront, et le voyageur qui parcourra le sable desséchant « d'Iquique n'y trouvera même plus l'ombre d'un simple dévouement».

Ces lignes font honneur à celui qui les a tracées autant qu'à celui qui en est l'objet.

La santé de M. Duclos, qui l'avait chassé de Lima, comme plus tard d'Iquique, l'amena à Santiago en 1899, à la recherche de spécialistes pour sa maladie nerveuse.

Encouragé par de nombreuses personnes operées par lui à Iquique, même à Lima, pendant l'occupation chilienne, il s'est définitivement fixé dans cette Capitale, où, depuis trois ans, son crédit lui a donné de suite une position en vue; il continue naturellement à fournir à nos institutions le contingent de son appui et de ses sentiments français.

Pour services rendus à la cause française, jugés dignes de récompense par notre Gouvernement, il est officier d'Académie depuis 1896; il possède la grande Médaille de «l'Alliance Française» et il est membre de la Société Scientifique Européenne de Paris.

Monfallet (Daniel). Médecin vétérinaire, auteur de plusieurs publications scientifiques et littéraires, qui ont attiré l'attention de la presse chilienne. Son dernier ouvrage «Examen de las Viandas,» dédié à M. Girard de Rialle, est d'une utilité pratique indiscutable pour quiconque désire découvrir les altérations des aliments nuisibles à la santé. C'est un travail de vulgarisation scientifique, où les autorités de chaque localité, les économes, les administrateurs, les commissaires d'armée, les maîtresses de maison trouveront de très utiles renseignements.

ECCLÉSIASTIQUES

Parmi les membres du clergé français, plusieurs se sont distingués par leur talent et leurs vertus. Ils ont, dans leur sphère, contribué au prestige du nom français et à la propagation de notre langue.

Les Pères français ont établi des collèges à Valparaiso, à Santiago, à Copiapó. Les religieuses de la communauté des SS. CC., ont des établissements d'éducation florissants à Santiago, à Valparaiso et à la Serena.

Le P. **Pacôme Olivier,** ancien provincial de la compagnie de Picpus, à Valparaiso, en 1866, a écrit dans les Annales de la Propagation de la foi, des articles intéressants sur la mission de l'île de Pâques.

C'est à un modeste ouvrier français, le frère, **Eugène Eyraud** que sont dus les premiers renseignements exacts sur cette île. Les observations qui avaient été faites par les grands

navigateurs qui l'avaient visitée (1), étaient incomplètes, et même, sur plusieurs points, contradictoires et erronnées. Eugène Eyraud répara ces omissions et rectifia ces erreurs. Il passa non pas quelques heures ou quelques jours, mais plus de neuf mois dans l'île de Pâques, vivant au milieu des indigènes, parlant leur langue, étudiant leurs mœurs, et puisant dans la pensée du but à atteindre le courage de supporter les plus dures privations.

Eyraud avait été serrurier-mécanicien. Il avait acquis, à force de travail et d'économie, une assez jolie fortune. Il voulut la consacrer à la civilisation des peuples sauvages. Il entra dans la communauté des Pères français, à la condition d'équiper à ses frais un bateau et d'aller évangéliser les kanacs.

Il fit ses préparatifs en conséquence, s'embarqua sur la *Suerte* et débarqua le 2 janvier 1864 à l'île de Pâques. Il s'établit dans sa nouvelle patrie, fut accepté et reconnu de tous les habitants. A force de patience, il parvint à civiliser un peu ces sauvages.

La description qu'il a faite de cette île est la plus complète qui existe.

Extrait d'une lettre écrite le 25 octobre 1866 par le capitaine du *Tampico*, M. Dutrou-Bornier:

«J'ai été émerveillé en voyant ce que la patience et le travail de deux hommes seuls pouvaient faire en si peu de mois. Là où je ne croyais rencontrer qu'une pauvre cabane à peine fermée, j'ai découvert des bâtiments bien installés, clos de murs et de grilles, une chapelle toute riante de fleurs, un hangar, un jardin; à l'entour, des terrains défrichés et plantés. Je ne peux vous dire de quoi j'ai été le plus surpris, de l'intelligent travail du F. Eugène, ou de l'angélique patience du P. Roussel. J'ai vu la petite église pleine; j'ai vu ces mêmes sauvages qui recevaient les étrangers à coups de pierre réciter à genoux toutes nos plus belles prières en langue kanaque et en langue française.—L'île de Pâques a, je crois, un grand avenir. Une fois la population mise au travail, le terrain, qui est très bon, donnera toutes les céréales de nos pays tempérés. Il s'agit seulement d'arriver à régénérer une population abrutie par les souffrances, et décimée par la guerre, le froid et la famine.»

Le R. P. **Auguste Jamet** est actuellement provincial de la Congrégation des SS. CC. Homme instruit et d'une piété exemplaire, il a su imprimer aux collèges français de Santiago et de Valparaiso une marche de plus en plus prospère.

Le P. Auguste possède une voix de ténor qui a vivement attiré l'attention des artistes qui sont venus au Chili. Ils allaient souvent à l'église des PP. Français de Valparaiso pour l'entendre. Je me rappelle que Rossi-Gelli disait un jour en sortant de l'église, après l'avoir entendu: «Je me demande comment un homme avec une aussi belle voix peut entrer au couvent».

A Paris le P. Jamet, lorsqu'il était étudiant à la maison-mère, avait déjà attiré l'attention. Il reçut un jour la visite du directeur du grand Opéra de Paris. Il fut interrogé par celui-ci, qui désirait savoir s'il accepterait un engagement à l'Opéra avec des appointements extraordinaires. La proposition était séduisante. Le P. Auguste n'avait pas vingt ans. Il était joli garçon et paraissait très gai, très enjoué. Il répondit sans hésiter: «La voix que j'ai ne m'appartient pas, Dieu me l'a prêtée pour chanter ses louanges. J'espère qu'il ne me la retirera pas de sitôt et que j'en ferai toujours bon usage.» On revint à la charge. Même réponse.

Aujourd'hui, il doit avoir au moins 70 ans. Sa voix est encore fraîche, puissante et sonore. Il se permet quelquefois, ou plutôt se permettait, car il y a déjà longtemps que je l'ai accompagné, de chanter la Marseillaise a pleins poumons dans les plaines qui conduisent de Quilpué à los Perales. Qu'elle me semblait belle celle Marseillaise en plein air, chantée par une voix argentine qui n'avait d'autre acoustique que la voûte des cieux et dont l'écho se perdait au loin dans les profonds ravins des montagnes!

Puisque nous sommes sur le chemin des Perales, poussons jusqu'au bout.

Là habitait un homme qui s'appelait—je ne lui ai jamais connu d'autre nom—*el padre Luis*. Il était né en France à Sarzeau (Morbihan) et était venu au Chili en 1848. Monseigneur l'archevêque de Santiago a écrit sa biographie. Je l'ai cherchée dans mes papiers et n'ai pu la trouver. Mes souvenirs personnels m'aideront à retracer quelques événements d'une époque déjà lointaine. La vie de ce nouveau Vincent de Paul est peut-être unique dans les annales

---

(1) L'amiral hollandais Roggeween, 6 avril 1722, Cook, mars 1774, La Pérouse 9 avril 1786, le capitaine russe Holzebue, mars 1816, l'anglais Beechey, en 1826.

religieuses du Chili. Il était curé de la région appelée Marga-Marga. Il y est encore connu, comme s'il était vivant. Il avait une vertu qui dominait toutes les autres: la charité. Pendant trente ans il l'a exercée *tous les jours*. Il faisait main basse sur tout pour se procurer des ressources et soulager les pauvres. Il lui est arrivé plusieurs fois de dépouiller la maison, qui servait de recréation aux pères français pendant les vacances, de tous les meubles, de tous les lits, paillasses, matelats, draps, convertures, etc., pour les vendre et en distribuer l'argent aux malheureux. On le grondait sévèrement, il demandait pardon. Il lui est arrivé aussi, pendant ses longues courses, d'être arrêté par des bandits; mais à peine ceux-ci avaient-ils reconnu le père Louis, qu'ils lui faisaient des excuses, lui donnaient de l'argent et le suppliaient de *prier le bon Dieu pour eux*.

Il allait quelquefois à Valparaiso à la maison principale chercher une soutane, un chapeau ou une paire de souliers. Il sortait du couvent habillé de neuf, mais il emportait toujours sous son bras un gros paquet, qui contenait ses vieilles défroques.

Il y avait au coin de la rue de la Victoria et de las Delicias un mont-de-pieté; il y entrait furtivement, regardant si on le voyait. Il demandait la permission de changer d'habits. Une fois l'opération faite, il vendait ceux qu'on venait de lui faire et retournait avec ses pauvres guenilles à los Perales, mais avec en plus sa bourse pleine. Mme Cervero, qui demeurait à los Molles, près des Perales, affligée de le voir toujours si mal mis, lui donnait aussi du linge et de l'argent. Linge et argent allaient droit chez les pauvres gens.

Je ne saurais résister à la tentation de rapporter un fait dont j'ai été le témoin oculaire. Le père Louis venait de Quilpué. Il entre tout poudreux dans un tramway. Son chapeau n'était pas troué pas les balles, quoiqu'il eût fait, assurément, plusieurs campagnes, mais il était passablement endommagé par *tempus edax rerum*, et l'auvergnat des «Noces de Jeannette», aurait dit en le voyant: «*Che* n'est pas que *cha choit chale*, mais *cha* tiendrait de la *place* dans la *choupière*». Un gommeux, tiré à quatre épingles, tout parfumé, assis en face du père Louis, fait la grimace, se tourne du côté de son voisin et s'écrie: «Voyez ce coch... là!» Je n'oublierai jamais le regard de *Mater dolorosa* que ce vénérable prêtre jeta sur son gratuit insulteur. Il y avait dans son expression un je ne sais quoi de céleste, quelque chose de rapprochant du regard que dût jeter le Crist sur la populace qui lui crachait au visage. Je m'assis à côté de lui et le saluai respectueusement, comme pour protester, par mon attitude, contre l'épithète grossière dont venait de le gratifier un paltoquet.

Un jour, ou plutôt une nuit—il était 2 heures du matin—le colonel Diego Dublé Almeida, qui m'a raconté le fait, entend frapper à la porte des maisons de l'hacienda de las Piedras, où il se trouvait à cette époque. Il se lève—qui va là?—Ouvrez, le père Louis. Don Diego, voltairien dans l'âme, en entendant ce nom, ouvre la porte et se trouve en face d'un homme qui était en manches de chemise. Qu'était-il arrivé?

Le bon vieillard était allé soigner une pauvre malade, qui mourut en accouchant de deux jumeaux. Le père Louis ne sachant que faire et n'ayant rien pour envelopper les pauvres bébés n'hésita pas un instant, il prit sa soutane la partagea en deux et en enveloppa les enfants. D. Diego Dublé fit lui-même chauffer du lait et le père Louis s'occupa le reste de la nuit à remplir les fonctions de père-nourricier.

Il avait un petit cheval blanc qu'il aimait beaucoup et qui paraissait aimer aussi son maître. Je l'ai surpris une fois parlant à ce pauvre animal comme à un ami. Pour le soulager, il descendait de cheval de temps en temps et le tirait par la bride. Quand il était fatigué il remontait à cheval, sans jamais oublier de dire. «Pardon, mon pauvre vieux, je n'en peux plus.»

Le père Louis se sentant gravement malade, alla à Valparaiso et dit au concierge du collège en entrant: «Cette fois-ci, c'est fini, j'arrive juste pour mourir». Je sortais de ma classe lorsque je lui entendis prononcer ces paroles. Le lendemain il était mort...

Le R. P. **Marin Hervieux**, supérieur du collège des pères français à Santiago, né à Carcutan (Manche), était un homme très estimé de la société chilienne et de la colonie française. Il était l'ami intime du docteur Petit, dont il prononça l'éloge funèbre en 1865.

Le R. P. **Anicet Bossin**, né au Grand-Lucé (Sarthe), vint au Chili en 1848, fut un des fondateurs du collège des pères français à Santiago. Mourut dans cette ville en 1878. Fut regretté de tous ses nombreux disciples, qui assistèrent en foule à son enterrement. Les journaux de l'époque lui consacrèrent des article nécrologiques des plus élogieux. *L'Etendard Catholique* s'exprimait ainsi:

«La mort inespérée du R. P. Anicet Bossin, de la Congrégation des SS. CC., nous a causé une vive douleur.

R. P. ANICET BOSSIN

La même maladie qui enleva le flambeau de l'Eglise chilienne (Monseigneur Valdivieso), a enlevé aussi le plus précieux joyau des pères français. Ce prêtre vertueux vint jeune encore de France, sa patrie natale, il a vécu dans cette république environ 30 ans, occupé avec son zèle fervent et ses lumières à l'instruction de la jeunesse de Santiago. Par sa bonté et sa douceur il captiva l'amour et l'estime de tous; son invariable affabilité, sa modestie et sa religieuse courtoisie, fruits de son humilité, son exacte observance de la règle et ses autres vertus cachées, qui sont les plus héroïques et les plus grandes aux yeux de Dieu, lui ont conquis le plus grand des biens: mourir de la mort des justes.

De ce père nous pouvons dire: «Placens Deo factus est dilectus et vivens inter pecatores translatus est.»

La jeunesse perd un directeur éclairé et la Congrégation un de ses membres les plus vénérés.»

Le R. P. Anicet Bossin, frère du docteur Jules Bossin, mort en France, victime du coléra, appartenait à la famille des fondateurs de Saint-Louis. C'est à lui que je dois les renseignements suivants:

Pendant que Dupleix mourait abandonné, et que l'on signait le traité de Paris, et la même année qu'au Chili on fondait la ville de Conception, trois explorateurs, trois Français jetaient, en 1763, à l'embouchure du Missouri, sur les bords du Mississipi, les fondements de la ville de Saint-Louis.

Ces Français étaient: Pierre et Auguste Chouteau et Laclède. M. Charles P. Chouteau, le descendant des célèbres fondateurs de cette ville, l'une des plus florissantes de la grande République américaine, est le principal représentant aujourd'hui de cette famille.

Le grand-père de M. Charles P. Chouteau n'était autre que Pierre Chouteau, qui, avec son frère Auguste, partait en 1768 de la Nouvelle Orléans avec Laclède pour aller fonder une petite colonie de chasseurs aux bords du Missouri, là même où s'élève actuellement Saint-Louis.

La colonie se composait à peine de cent personnes, quand ces hardis explorateurs français construisaient leur première maison dans l'endroit même où est situé aujourd'hui l'hôtel Southern. Autour de cette maison s'en élevèrent bientôt d'autres habitées par les explorateurs qui chassaient des animaux dont les pelleteries étaient envoyées par milliers à la Nouvelle Orléans.

Quand, au commencement du siècle dernier, la Louisiane fut cédée par la France aux Etats-Unis, la plupart des fondateurs de Saint-Louis retournèrent en France; mais les Chouteau n'ont jamais abandonné leur patrie d'adoption.

Le père de Charles, fils de Pierre Chouteau, acheta alors un immense terrain près de la colonie abandonnée et le paya en pelleteries.

Ce même terrain, acheté il y a un siècle par les Chouteau, appartient encore, avec des centaines de maisons qui le couvrent, à leurs descendants.

Un des frères cadets des fondateurs de Saint-Louis, Julien, mourut en 1847 à Bouloire (Sarthe) âgé de 104 ans.

Deux autres frères périrent dans la retraite de Moscou en 1812.

La maison où naquirent les fondateurs de Saint-Louis existe encore.

Ils étaient fils de Pierre Chouteau et de Marie Anne Godefroy, propriétaire à Bouloire.

Ces renseignements ont été publiés en 1885, à New York, dans «Le Courrier des Etats-Unis», le jour même de l'arrivée de M. Charles P. Chouteau dans cette ville.

Le R. P. **Delaunay.** Le père Delaunay était né a Vitry-le-Français et appartenait à l'ordre des Lazaristes de St. Vincent de Paul.

Il était au Chili depuis 1865.

Pendant ces 36 ans de séjour dans ce pays, qui, d'entre les Français de Santiago ne l'a pas connu ou n'a pas entendu parler de son dévouement sans bornes, de son inépuisable charité!

R. P. Delaunay

Que de services ce bon prêtre, cet excellent homme n'a-t-il pas rendus!

Que de misères n'a-t-il pas soulagées!

A combien de malheureux, d'orphelins, de veuves, n'a-t-il pas tendu la main, cette main toujours ouverte pour laisser tomber l'obole et souvent plus que l'obole, des secours qui pourraient se chiffrer, accumulés, par une somme considérable!

Combien de compatriotes, les uns dans l'infortune ou seulement dans la gêne, d'autres brûlant du désir de s'établir mais dépourvus de suffisantes ressources, sont allés, le cœur plein d'angoisse, l'esprit en proie à la crainte et au doute, frapper à sa porte et sont sortis de chez lui la poche garnie, les yeux humides de reconnaissance et rayonnants de joie!

Et pourtant, disons-le: si bon nombre ont su se souvenir, combien ont passé les limites de l'indifférence et, oubliant tout, l'ont payé d'ingratitude! Car le Père Delaunay, malgré tout le bien qu'il a fait, a eu lui aussi, ses heures d'amertume et d'écœurement.

Mais il n'en a pas moins poursuivi sa mission toute faite d'abnégation, de bonté et de charité.

Tous les hommes ne professent pas les mêmes doctrines, ne partagent pas les mêmes idées et ne pratiquent pas les mêmes croyances; mais, quand on rencontre sur sa route un homme de bien, modeste, indulgent et bon qui ne songe qu'à son prochain, dont tous les efforts s'appliquent à alléger le poids de la misère, à consoler, à réparer le malheur, la bourse ouverte à tout venant et la main y puisant sans compter, j'estime que, qui que soit cet homme, prêtre ou non, ministre d'une religion quelconque ou non, il faut l'admirer, l'applaudir et l'aimer.

Quand il meurt, c'est un devoir d'honorer sa mémoire.

Cet homme était le Père Delaunay.

Je l'ai connu de près et son souvenir me restera cher. Aussi tracé je ces lignes sous l'impression d'un sentiment de douloureux regrets comme un hommage respectueux offert à sa mémoire, et je suis certain que tous ceux auxquels il a fait du bien s'associeront à ma pensée et partageront la peine que sa disparition nous a causée.

Le R. P. Delaunay est mort à Santiago, en 1901.

Le service funèbre eut lieu à la chapelle des Pères Français, toute tendue de draperies noires. Mgr. Casanova, archevêque de Santiago, présidait.

La cérémonie, consistant en une grand'messe avec accompagnement de chœurs, fut superbe, imposante. La chapelle était littéralement comble.

Pausse (Mélanie). Sœur de charité, née à Saint-Jean d'Alais, le 4 mai 1816. En 1833 prit l'habit des filles de Saint-Vincent-de-Paul, sous le nom de *Sœur Louise*. Ce nom pieux est célèbre dans les annales de la médecine et de l'humanité. La *sœur Louise* inventa l'*Elixir Tonique*, pour la guérison de l'anémie, connu sous le nom d'*Elixir de Saint Vincent de Paul* et qui a contribué partout au soulagement des personnes atteintes de cette terrible maladie.

En 1836 fut supérieure de la Maison des Orphelins de Paris, fondée en 1668 par Saint Vincent de Paul, apôtre de la Charité et du sacrifice religieux. De 1848 à 1854 a parcouru l'Afrique, servant dans les ambulances et les hôpitaux de l'armée francaise. En 1855 vint au Chili, attirée par la bonté du climat du Pacifique. En 1879 dirigea l'Hôpital de San Juan de Dios à Santiago.

Fonda le premier hôpital militaire à Antofagasta, au commencement de la guerre du Pa-

cifique. Mourut à Bordeaux en 1880. A laissé des souvenirs ineffaçables au Chili et dans l'histoire de l'humanité par son spécifique scientifique et son abnégation chrétienne.

On pourrait écrire l'histoire de chacune des sœurs de charité françaises qui sont venues dans ce pays. Cela devrait suffire pour faire comprendre à ceux qui ont des yeux et qui ne voient pas qu'il n'est pas au monde une femme qui pousse plus loin que la Française l'abnégation et la charité. Les Prussiens ont voulu décorer des sœurs de charité françaises, qui n'ont pas accepté. Elles consentaient bien à les soigner avec tout le dévouement dont elles sont capables, mais elles refusaient leurs offrandes.

Les Anglais n'ont pu s'empêcher de rendre hommage au dévouement de ces nobles filles du devoir, et le roi d'Angleterre a voulu les honorer toutes en décorant une sœur de charité qui, méprisant les balles, soignait les blessés sur les champs de bataille au Transwaal.

Saintes femmes! Elles vivent consacrées au travail, au soulagement de leurs semblables. Elles n'attendent sur la terre aucune récompense. La joie est peinte sur leur visage et elles semblent plus heureuses que les reines sur leur trône. Heroïnes anonymes du devoir, elles meurent souvent loin du pays natal, loin des êtres qui leur sont chers, avec la satisfaction de passer, sans que personne ne le remarque, en faisant le bien. Aucun mausolée ne rappelle au cimetière leurs vertus.

Il ne s'élève sur leur tombe qu'une modeste croix de bois.....

«Mais sur ces croix de bois, que fait gémir le vent;
Sur leurs inscriptions, illisibles souvent
Le néant des grandeurs semble plus manifeste,
Et l'on sent mieux ta main, ô justice céleste!»

Darteil (Marcien). Vint au Chili en 1848 Membre de la communauté des pères français de Valparaiso, il dirigea l'école gratuite. C'est un des maîtres qui ont rendu le plus de services à la classe ouvrière de Valparaiso. Pendant 50 ans, cet homme s'est consacré à l'enseignement des pauvres, avec un enthousiasme qu'il savait communiquer à toute la ville. Il fournissait lui-même les vêtements aux enfants; il prenait part à leurs jeux. Pestalozzi et Girard n'ont pas été plus dévoués que lui. Il allait dans les magasins demander des étoffes pour habiller ses enfants; jamais on ne lui a rien refusé.

Pendant le bombardement de Valparaiso en 1866, il était au milieu des soldats qui étaient rangés dans la rue du Cuartel, où il avait son établissement; c'était lui qui distribuait les vivres aux soldats, qui étaient enthousiasmés eux-mêmes en le voyant plein d'humour saluer d'un hourra! chaque coup de canon. Il était vaillant comme une épée et se riait des balles. «J'étais né, me disait-il, pour être militaire. J'ai manqué ma vocation». Les pères français fermaient les yeux sur ses excentricités, car elles avaient toutes pour but une œuvre de bienfaisance.

Il est mort à Valparaiso.

Il a formé des élèves qui ont occupé et d'autres qui occupent encore des postes élevés dans la magistrature, dans le commerce et dans la presse. Il me suffira de citer Eloi T. Caviedes, du *Mercurio*, mort récemment, qui disait de lui:

«Il n'y a pas un seul étranger, à quelque nationalité qu'il appartienne, qui ait rendu aux prolétaires et à la classe ouvrière de Valparaiso autant et d'aussi précieux services que cet humble et modeste soldat du Christ, je dis soldat, puisqu'il avait ambitionné d'être militaire».

«Oh! France! noble France! ô ma France bénie!
Rien n'apaisera donc ta force et ton génie!
Terre de dévouement, de l'honneur, de la foi,
Il ne faut donc jamais désespérer de toi,
Puisque malgré les jours de deuil et de misère,
Tu trouves un héros, dès qu'il est nécessaire!»

Les frères des écoles chrétiennes ont aussi au Chili des établissements très prospères; ils rendent de réels services à toutes les classes sociales. Le collège français de la Salle, à Santiago,

prépare aux carrières agricoles, industrielles et commerciales. Les langues vivantes, la comptabilité et l'agriculture occupent une place importante dans le programme général. Le collège San Jacinto représente très dignement la pédagogie française.

MUSICIENS, CHANTEURS, ARTISTES DRAMATIQUES, PEINTRES

Desjardins (Adolphe). Professeur de musique. Il était bossu et ne démentait point le proverbe. Vint au Chili en 1849. Fonda l'Ecole Nationale de Musique, qui devint en 1852 le Conservatoire National de Musique à Santiago. Il était toujours gai et, quand il riait, il ne pouvait faire autrement que de rire comme un bossu. Il habitait le quartier de Yungay. Il donnait des leçons chez lui et dans les principaux collèges de Santiago. Comme il était petit et ventru et qu'il marchait toujours très vite, les Gaulois, nés malins, disaient qu'il allait ventre à terre.

Il a formé des élèves des deux sexes qui lui ont fait honneur.

Barré (Jules). Maitre de musique, né à Paris en 1808. Vint au Chili en 1832. C'est le premier professeur de piano qui soit venu à Santiago. Il a enseigné pendant 40 ans le piano et la composition musicale. Barré est resté célèbre dans les annales de l'art musical au Chili. On le cite souvent comme un maître hors ligne.

Lutz, ténor et professeur de musique. Resta quelques années au Chili et retourna en France, où il a chanté plusieurs fois au grand Opéra à Paris.

Lutz avait une voix puissante et, comme on disait alors,

«Chantait en si bémol
Comme un vrai rossignol».

Sa veuve et ses enfants sont revenus au Chili, et Mlle Lutz, je crois, continue à donner des leçons de chant à Santiago.

Radu (Jules). Professeur de musique, vint au Chili en 1856. Forma de nombreux élèves à Santiago et à Talca.

Jullien (Paul). Violoniste de réputation européenne, dont les concerts au théâtre de Santiago furent frénétiquement applaudis.

Lanza, musicien français, engagé par contrat par Rosales, à Paris, pour être maître de chapelle de la cathédrale de Santiago. Lanza avait été professeur de chant de la princesse Mathilde.

Billet, gendre du précédent, violoncelliste éminent, premier prix du Conservatoire de Paris.

Monvoisin (Raymond Auguste Quinsac). Célèbre peintre français, né à Bordeaux en 1790 et mort à Boulogne, près Paris, en 1870. Fit ses études de peinture sous la direction du maitre français Jean Baptiste Guérin. Se fit connaitre au Salon de peinture de Paris en 1816. Termina ses études supérieures à l'Ecole des Beaux-Arts de Paris, Obtint en 1820 un second prix qui lui valut une gratification du roi, et, en 1822, on lui décerna, au concours

officiel, le grand prix d'honneur pour son beau tableau *Oreste et Pylade*, voyagea en Italie pour étudier les œuvres des grands maîtres, et obtint le prix de Rome en 1822. C'est de là qu'il envoya à Paris sa *Rivière de Scamandre* et quelques autres tableaux. De retour en France, il peignit plusieurs toiles qui établirent sa réputation: *Saint Gilles, surpris par le roi des Goths*, qui existe en l'église de Saint-Leu; une Assomption; le *Pasteur napolitain*; *Philippe d'Orléans;* la *Naissance de la Vierge*, en l'église de Notre Dame de Lorette; *Bataille de Denain*, au Musée de Versailles; *Deux époux du Paraguay*, et plusieurs portraits.

M. Raymond Auguste Quinsac Monvoisin

En 1831, il obtint au salon de Paris une première médaille; en 1837, une mention honorable, et en 1839 il fut décoré. De cette époque jusqu'à son voyage en Amérique en 1842 datent ses toiles les plus fameuses: *Sixte V*, *Ali Pacha* et *Vasiliky*, le *Petit Pêcheur*, Eloïse avec les lettres d'Abélard, le 9 Thermidor, etc.

Il visita plusieurs pays du continent américain, mais ce fut au Chili qu'il resta le plus longtemps et qu'il exerca la plus grande influence: même ou peut dire que ce fut le point de départ de la peinture chilienne. Il fonda à Santiago l'Académie de peinture où se sont formés des peintres estimés, Francisco Mandiola, Gregorio Torres, etc. Mme Lenoir, née Procesa Sarmiento, sœur d'un illustre président de la République Argentine, Domingo Sarmiento.

Les principaux tableaux qui ont figuré dans son atelier de peinture à Santiago sont: *Aristodème*, la *Mère de l'artiste*, les *Girondins*, *Blanche de Beaulieu*, un *Naufrage*, une belle *copie de Zurbaran*, la *Capture de Caupolican*, un *Moine en contemplation*, le *Mendiant*, la *Démission d' O'Higgins*, et quantité de portraits: *l'évêque Elizondo*, de Concepcion, *Manuel Montt*, *Urmeneta*, *Enrique Cood*, la famille Pereira, Emilio, Luis et Ruperto Marchant Pereira etc.

Vicente Grez, Pedro Lira, J. Mercedes Ortega, le sculpteur Blanco ont consacré des articles élogieux à ce grand maître.

Monvoisin est le fondateur de l'art de la peinture au Chili.

Son tableau *Les Girondins* fut acheté en 1855 par don Marcial Gonzàlez cent onces d'or, et, peu de temps après, revendu le double avec l'Aristodème, à don Emeterio Goyenechea.

Le *Pêcheur*, *Robespierre*, *Ali Pacha*, *Héloïse*, *Blanche de Beaulieu*, *Aristodème*, appartiennent à la famille Cousiño.

La *Capture de Caupolican* est à Santiago; *l'Evêque Elizondo*, au Musée de Bellas Artes; M. Maurice Texier, de Santiago, possède le *Mendiant*; Mme Carmela Serrano Wicks, le portrait *d'Urmeneta;* l'évêque d'Ancud, Monseigneur Ramon Anjel Jara, une magnifique toile, représentant *Le Christ*, et la famille Montt, plusieurs portraits.

Elisa Bravo, était à Paris en 1870.

La *Démission d'O'Higgins* est à Lima. «Je vis cette dernière toile, dit Vicuña Mackenna, en 1860, mal enroulée, dans une boutique, à Lima, heureusement j'en fis faire une photographie, qui fut reproduite en gravure.»

Pour ma part, j'ai vu en 1871, chez les Pères français, à Valparaiso, un tableau de Monvoisin, représentant la Vierge, de grandeur naturelle, relegué à l'oubli et couvert de toiles d'araignée, dans un coin d'atelier de menuiserie. Il avait longtemps été exposé au-dessus du maître autel de l'ancienne chapelle de la communauté. Monvoisin avait fait ce tableau pour remercier les Pères français et leur rembourser ainsi une somme d'argent que ceux-ci lui avaient avancée. Mais don Mariano de Sarratea, consul de la Rep. Argentine à Valparaiso, s'avisa un jour de dire que la *Vierge* était le portrait frappant d'une jeune Française que Monvoisin avait amenée avec lui au Chili. Les révérends pères, très méticuleux sur ce chapitre, s'empressèrent de mettre la jeune fille au cachot, où elle git encore, probablement.

Avis aux amateurs.....

Monvoisin, après tout, n'avait fait que suivre l'exemple des illustres maîtres italiens: la Fornarina, aimée de Raphaël, ne lui avait-elle pas servi fréquemment de modèle? L'idée ne viendra jamais à aucun pape de *balayer* du Vatican les toiles qui en sont le plus bel orne-

ment, sous prétexte que la Vierge de la Sainte Famille et de tant d'autres chefs-d'œuvre, est le portrait d'une belle Romaine.

Monvoisin n'a pas toujours été heureux au Chili, bien qu'il y ait gagné plus de cent mille piastres or. Il était souvent, pour soutenir, sans doute, la vieille réputation des artistes, à court d' argent. Les Pères français, qui rendaient hommage au talent de ce peintre éminent, lui donnèrent l'hospitalité dans leur propriété de los Perales (Marga - Marga). C'est là qu'il fit les *Girondins dans leur prison*.

Monvoisin visita le Pérou et y forma quelques élèves distingués, dont le principal fut M. Merino, auteur de la *Halte d'Indiens péruviens*, peinture curieuse, dont le sujet est franchement exotique.

Monvoisin retourna en France en 1858 et continua à se consacrer avec succès à la peinture.

M. Richon Brunet

Richon Brunet. (Brunet Richard Louis Georges, dit), peintre, né à Paris en 1866. A fait ses études artistiques à l'Ecole des Beaux-Arts et à l'atelier Gervex et Humbert, où se trouvaient aussi alors D. José Tomás Errázuriz, frère de D. Rafael Errázuriz, et Enrique Lynch, Directeur du Musée de Santiago. Le grand-père de M. Richon Brunet, général de division, fut tué à l'assaut de Malakoff, et son père est général de brigade, du cadre de réserve. M. Richon Brunet, ainsi que M. Errázuriz obtinrent leur première récompense au salon en 1888, à Paris. Au moment de la fameuse scission, il suivit ses maitres à l'école moderne.

Il continua sa carrière à l'atelier du Champ de Mars, fondé par Meissonnier et Puvis de Chavannes. Il a eu tous les grades de la hiérarchie jusqu'à être membre du jury, où il a exercé toutes les fonctions, de 1895 à 1899. Il obtint de l'Etat une bourse de voyage en 1895, pour un tableau qui figure actuellement au Musée de Toulouse. Cette toile représente une population bretonne au bord de la mer. Il commença alors sa série de tableaux espagnols dont un des plus importants est au Musée du Luxembourg, intitulé *La plaza de toros de Sevilla*.

C'est à Séville que M. Richon Brunet fit connaissance avec une demoiselle chilienne, Ruiz Olavarria, sœur du consul chilien à Séville, et liée à la famille des Goyenechea, et qui est aujourd'hui sa digne compagne. Il vint au Chili en 1900 avec une mission du gouvernement français, à l'effet d'étudier l'organisation et le développement artistiques des pays sud-américains.

Au Chili il a fait, entre autres travaux, un tableau représentant une famille de *huasos*, qui a figuré au salon de Paris en 1902, et que les Santiagais ont beaucoup admiré pendant quelques jours à la vitrine de la Casa Francesa, et les portraits de M. et Mme Palazuelos, de M. Arturo Cousiño, des enfants de M. Cousiño, etc. Il travaille actuellement un très important tableau, qui doit figurer au salon de Paris prochain, et qui représente tout une tribu d'Araucaniens en voyage. Il a obtenu à l'Exposition universelle de Paris une médaille d'argent.

Le talent de M. Richon Brunet est incontestable et incontesté. C'est avec Monvoisin, le peintre qui a le plus honoré l'école moderne française au Chili. Son talent est rehaussé par une modestie, qui est l'apanage du vrai mérite.

J'oubliais de faire mention d'un des plus beaux tableaux que j'aie vus au Chili: «L'arrivée des toreros à la place». Il a cinq mètres de long sur trois de haut. L'éxécution de ce tableau s'éloigne bien peu de la perfection. Toutes les têtes sont belles et surtout celle de l'arriero, largement étudiées, sans aucun luxe d'archéologie. La couleur, sobre et savante se répand avec égalité, sans soubresauts, sans caprices, sans vacarme de tons; elle a cette unité, cet ensemble et surtout cette continuité qui distingue les grands maitres de Rome et de Florence.

Laroche (Fordinand). Peintre. Vint au Chili ne 1877 et s'est distingué, au salon des Beaux-Arts, comme un artiste de mérite. Il a décoré le Salon de Conférences du collège de San Ignacio, à Santiago. Il affectionne particulièrement les portraits et les tableaux de mœurs.

M. Pedro Lira, le grand peintre chilien a publié récemment, dans un journal de Santiago un article sur l'exposition des tableaux de Ferdinand Laroche. «Nous venons de visiter. dit-il dans l'imprimerie du *Mercurio* une collection de 25 ou 30 tableaux, exécutés dans ces derniers temps par un de nos artistes les plus *talentosos* et les plus connus, par Ferdinand Laroche.

.....

M. Laroche est trop connu dans notre monde intellectuel pour que nous ayons besoin de le présenter au public. Sa plume élégante et facile, de même que ses conférences si applaudies à l'Athenée auraient suffi pour le rendre populaire, si son pinceau ne s'en était chargé auparavant.

La série de tableaux qu'il exhibe aujourd'hui se compose presque en totalité des études et souvenirs qu'il a recueillis pendant sa villégiature à Constitucion. Ce groupe varié de paysages, de marines et même de fleurs nous a tout d'abord suggéré l'idée d'une transformation vigoureuse et salutaire dans la facture de l'artiste. La palette nous apparaît plus riche, ses intonations plus vibrantes; son dessin, plus ferme; ses compositions, mieux conçues et plus équilibrées.

Dans l'ensemble de l'œuvre on voit un esprit intelligent, qui a su se recueillir et qui s'est mis vite en marche avec une vision parfaitement claire du chemin qu'il se propose de parcourir et du but qu'il désire atteindre.

.....

.....

En pensant un moment à tout le travail, à l'intelligence et à l'effort dépensés pour produire si heurensement un groupe d'œuvres comme celui dont nous nous occupons, nous ne pouvons que ressentir une profonde sympathie pour l'artiste qui, dans une atmosphère aussi énervante et glaciale que la nôtre, suit silencieusement son chemin épris de son art, toujours luttant et progressant toujours.»

L. Lemoine. Peintre distingué, élève de l'Ecole des Beaux-Arts de Paris, a marché sur les traces de ses devanciers au Chili et a obtenu de beaux succès.

François (Auguste). Sculpteur remarquable, né en France. Vint au Chili en 1853, appelé par le gouvernement chilien pour fonder à l'université l'Ecole de Sculpture. Il a été pendant 20 ans professeur à l'Académie des Beaux-Arts. Il a fait la statue de l'abbé Molina, a été professeur du grand sculpteur Plaza et de plusieurs autres artistes chiliens, qui ont été plus tard des maîtres habiles dans l'art de la sculpture.

Le Musée de Santiago posséde des toiles de peintres français remarquables:

Vos, Monvoisin, Charles Jacques, Chaplin, Luminais, maîtres qui sont entrés dans la postérité.

Parmi les modernes: Harpignies, Delpi, Roybet, Hen Vollet (2e médaille au salon de Paris), Guinier, Legoût-Gérard, de Richemond.

Ces toiles ont été acquises pour le compte du gouvernement Chilien, sur les indications de D. Ramon Subercaseaux, dont le goût éclairé et sûr le signalait pour choisir ces œuvres.

Dans les galeries particulières, je citerai les nombreuses toiles de Monvoisin; une allégorie de Diaz et une aquarelle de Meissonnier chez Mme Cousiño, les deux de premier ordre; un remarquable Corot chez D. Juan Antonio Gonzâlez, ainsi qu'une toile excessivement intéressante de l'illustre Fragonard.

Peintres français qui ont obtenu des récompenses à l'exposition des Beaux-Arts au Chili:
Bergès (Charles). Mention honorable, 1895.
Boissière de Mari (Eugénie). Mention honorable, 1897.
Jéquier (Emile). Mention honorable, 1895.
Larroche (Ferdinand). Médaille de 2.e classe, 1890; médaille de 1.e classe, 1897.
Lemoine (Louis E.). Médaille de 3.e classe, 1897; de 2.e classe, 1888; de 1.e classe, 1889.
Letolier (Octave). mention honorable, 1897.
Sainte Marie (Oscar). mention honorable, 1896.

Patti (Carlota). Chanteuse italienne, née en 1840, à Florence. Amie sincère et admiratrice de la France, organisa en 1871 à Valparaiso un concert, et fit verser les bénéfices au profit des Français victimes de la guerre. Le concert eut lieu au théâtre de l'Odéon. Cette aimable et charitable artiste voulut couronner son passage au Chili par un adieu de sympathie pour nos pauvres blessés.

Le programme de cette soirée mérite d'être conservé:

ODEON.—*Mardi, 31 Janvier 1871.*—Représentation extraordinaire au bénéfice des Blessés Français avec le concours de Mlle Carlota Patti et de MM. T. Ritter, Sarasate, Remy, Antinori, Jogand, Mazzoni et Galarce.

I. Partie: Ouverture à grand orchestre. Troisième acte de Lucie (*scène de la folie.*)

II. Partie: Duo pour violon par M. Sarasate et l'auteur M. Remy. Troisième acte du *Barbier*, pour la leçon Mlle Patti chantera le Carnaval de Venise.

III. Partie: Fantaisie pour violon par l'auteur M. Sarasate. Le Réveil, chant patriotique, paroles et musique de M. de Coubaltes, chanté par MM. Antinori, Jogand et les Chœurs. On peut prendre des billets aux magasins de MM. Thomas, Lachambre & Cie, Bordes, Bonnemain, à la ville de Paris et à la Libreria Universal de Guy.

J'insérai dans «Le Courrier du Chili» le compte-rendu suivant:

REPRÉSENTATION AU BÉNÉFICE DES BLESSÉS FRANÇAIS

Le Patriotisme et la Charité s'étaient unis Mardi dernier, pour faire un appel à tous les fils de la France, à tous ceux dont les cœurs son sympathiques à notre malheureuse patrie.

Mardi, c'était la fête de l'harmonie et de la douleur.

L'Odéon devait entendre le dernier chant de Mlle Patti, et ce dernier chant était pour nos blessés.

Quoi d'étonnant que les spectateurs eussent répondu à l'appel qui leur était fait; l'attrait n'était-il pas doublé pour tous!

La représentation promettait d'être belle; elle à été magnifique comme éxécution et comme résultats.

Dans le vestibule du théâtre orné de guirlandes, de drapeaux et de trophées d'armes, étaient une estrade, un plateau disposés pour recevoir les dons volontaires. Qui donc eut osé résister à ces enfants charmantes dont le doux sourire semblait prier pour les malheureux?

Que de tristes souvenirs, que de poignantes émotions ne nous ont-ils pas rappelés, ces drapeaux voilés de deuil, ces emblèmes guerriers couverts de crêpes noirs. Il a fallu tout l'attrait du programme pour me tirer du flot des sombres idées qui m'envahissaient.

Penché sur ma stalle je voyais défiler comme en un rêve horrible toute l'histoire de cette guerre funeste. C'étaient les champs de bataille sillonnés par les boulets, les corps épars sur la terre gelée et la brume froide s'étendant sur ce tableau; puis le bruit lointain déjà des affûts entrainés, le râle des mourants, le cri des blessés demandant des secours.

Ce cri, c'était à lui que nous avions répondu, c'était pour ces blessés que nous étions venus.

Quand je relevai la tête, la salle de l'Odéon était pleine de toilettes et de lumières; les dames s'installaient dans leurs loges ou dans leurs fauteuils, le silence s'était fait et l'orchestre préludait.

Jamais l'Odéon n'avait vu foule aussi nombreuse, et j'ose le dire, aussi choisie.

Les Anglais et les Chiliens avaient pris part à nos pensées; bon nombre de loges improvisées et de stalles réservées étaient occupées par des étrangers. Le théâtre était lui-même paré comme en un jour de fête; fête de bienfaisance et de deuil, car de tous côtés, à l'entrée, à l'amphithéâtre, au-dessus de la scène, les pavillons s'entrelaçaient avec les crêpes sombres.

Mlle Patti et les artistes, qui l'ont secondée, peuvent être fiers; s'ils ont acquis de la gloire comme chanteurs, ils ont aussi des droits éternels à notre reconnaissance. Et chose plus remarquable pour leur mérite; de tous, deux seuls étaient français.

Mlle Patti s'est surpassée. L'émotion ou le bonheur de faire le bien paraissait avoir doublé les moyens dont elle dispose. Quelle voix, quelle science, et surtout quelle gracieuse facilité.

Jouant avec les difficultés, elle paraît arriver aux plus grands effets musicaux sans effort aucun. Les transitions de sa voix n'ont rien qui puissent blesser l'oreille la plus délicate, et, dans les vocalises, la vibration naturelle, qui donne tant de charme et de relief à une phrase, loin d'être sèche ou saccadée comme celle d'un cristal qui se brise, cette voix file en modulations si douces et si pures, qu'un de mes voisins s'écriait:

«Elle a donc une nichée d'oiseaux dans le gosier!!,»

L'étude de la scène, si rare chez les Italiens, est encore une de ses nombreuses qualités. Son geste, tour à tour moelleux ou saccadé, suit toujours avec grâce et justesse la pensée musicale. Sa figure elle-même si expressive, semble se modeler sur la pensée intime du poète ou du musicien.

Elle a été successivement *Rosine*, *Lucie* et la *Calesera* avec un naturel exquis.

Cette chansonette, connue et comprise, de tous, a conquis des applaudissements frénétiques. Le *me muero* si mutin, si fin et d'un sentiment si vrai qui termine la romance, était d'une véritable andalouse. Si la voix était de l'Italie, le *me muero* était de ces pays fortunés où fleurit l'amour, pays que nous avons tous entrevus dans les rêves de nos vingt ans.

Quoiqu'il n'eût eu que douze heures pour apprendre son rôle, M. Genneville s'est montré meilleur que jamais.

Le concert a failli manquer par suite de l'absence de M. Antinori, qui, nous ne savons pour quelle cause, n'a pu nous prêter son concours. Mais, bien que pris à l'improviste, l'artiste qui l'a remplacé s'en est fort bien acquitté; nous n'avons rien perdu au change, il s'en faut.

Malgré la nouveauté du spectacle, l'émotion causée par l'idée d'une cantatrice nouvelle et d'un talent supérieur, notre ténor a été un charmant Almaviva.

Sa voix loin d'avoir cette hésitation qui souvent lui fait doubler une note au lieu de l'attaquer franchement, était nette, et la cavatine du *Barbier*, toujours si difficile, et qu'un chanteur, lui-même, déclarait impossible pour M. Genneville, lui a attiré des bravos justement mérités.

Mazzoni est un Figaro fort original, le type créé par Beaumarchais a été traduit dans un style tout à fait classique; son jeu a été si bien accentué qu'il a presque fait oublier l'excellent chanteur que nous connaissons.

M. Galarce mérite nos plus sincères remerciements pour la bonne grâce avec laquelle il a prêté son concours. Il nous a donné un Bartholo fort bien réussi.

M. Sarasate a été comme toutes les fois qu'il joue, un des héros de la soirée. Quel que soit le morceau de son choix, il l'éxécute toujours avec une maestria qui fait penser aux véritables maîtres Allard et Vieux-temps. Ce qui démontre chez lui une main sûre d'elle-même c'est surtout la grande pureté d'exécution dans les notes graves. Chez un violoniste ordinaire c'est presque toujours l'écueil, car l'instrument sous la pression d'un archet malhabile, produit alors un grincement qui, si dissimulé qu'il soit, choque l'oreille et détruit en partie l'effet d'une bonne exécution,

Sa composition: *Les oiseaux du Chili*, que nous avions déjà eu l'occasion d'entendre, prouve un travail sérieux, une imagination réellement poétique; avec de tels talents M. Sarasate ne tardera pas à voir sa réputation grandir; quelques années et quelques compositions de plus en feront un maître consommé.

Le *Réveil*, chanté par M. Jogan, a excité l'enthousiasme. Bien que ce morceau ait été plutôt déclamé que chanté, il a été dit avec assez d'entrain pour enlever la salle. Au refrain surtout, un grand nombre de spectateurs se sont levés en criant: *Vive la France*, et ce cri nous l'avons répété.

La musique de ce chant est en parfaite harmonie avec l'idée poétique. Ce refrain facile et

mâle: *Aux armes*, est bien le véritable chœur d'une chanson nationale, on peut l'apprendre à première audition, et c'est ainsi surtout que les hymnes patriotiques deviennent populaires.

Nous eussions voulu en donner la primeur à nos abonnés, on nous l'avait promis, mais nous n'avons pu l'obtenir à temps pour le présent numéro.

Reconnaissance profonde à tous ceux qui ont prêté leur concours à cette œuvre philantropique, à Mlle Patti surtout qui sera pour nous la fée de la musique et l'ange de la charité, sa noble action restera gravée dans nos cœurs, et quand l'artiste nous aura quittés, nous nous souviendrons longtemps encore de la bienfaitrice. Nous associons à ces remerciements bien mérités, M. Th. Ritter dont le zèle et la volonté se sont prêtés si gracieusement au but de notre soirée, et nous ont aidés à l'atteindre. M. Ritter fils a droit aussi à nos éloges pour la bonne direction qu'il a imprimé à l'orchestre et tout le lustre qu'il a donné à la représentation.

La solennité de cette fête et les résultats qu'elle a produits nous prouvent une fois de plus que la France est unanime sur le terrain du patriostime et, le moment venu, qu'elle sait s'unir autant pour le bien que pour l'action.

Mlle Nau, chanteuse française, née en 1851, époque à laquelle Mme Nau, sa mère, était une des étoiles les plus brillantes de la scène lyrique européenne, elle marchait avec succès dans la carrière artistique que celle-ci lui avait tracée. Elle vint au Chili en 1870. C'était l'époque de la Grande Duchesse de Gérolstein. La Géraldine, Mlle Nau, Nonguet, Genneville, hôtelier aujourd'hui à Angol, faisaient les délices de la société *porteña*.

M. Tesseire prouvait que sa renommée d'impresario compétent et d'homme de goût était bien méritée. Mlle Nau était portée aux nues. Sa voix était claire, parfaitement timbrée, exempte d'hésitation; on voyait qu'elle se possédait entièrement. Elle excellait surtout dans les difficultés de vocalisation, ses notes perlées étaient brillantes et soutenues.

Elle chantait et jouait avec un charme et un brio irrésistibles. Musicienne consommée, elle triomphait sans effort apparent des plus grandes difficultés musicales, ajoutant à ce talent une diction naturelle et une aisance scènique qui la posaient déjà, malgré ses 18 ans, comme une artiste d'un rare mérite.

Mlle Nau et M. Genneville voulurent installer un café-concert au jardin Abadie (Parque Municipal). Le Chili n'était pas et n'est pas encore mûr pour ces sortes de spectacles. L'entreprise échoua.

Mlle Nau retourna en France en 1873.

Benoist (Octave Benedetti), ténor et compositeur, né en Lorraine en 1818, vint au Chili en 1858, la même année que son ami M. de Monery, avec lequel il a toujours conservé jusqu'à présent des relations cordiales. Débuta en 1837 par le «Barbero» et «Robert le Diable», à Metz. Resta 7 ans au grand Opéra de Paris. Pendant sept mois il se fit applaudir comme ténor dans plusieurs opéras à Santiago. Abandonna le théâtre pour se livrer à l'industrie. Fut le créateur d'une fabrique de chaussures vissées à la vapeur. 25 ans après, un de ses élèves étant devenu directeur du Conservatoire, il fut nommé professeur de chant de cet établissement, où il resta pendant onze ans. Il a été président de la Société de Bienfaisance. Depuis lors il vit retiré comme un ermite et, malgré ses 85 ans il n'a perdu ni sa gaieté, ni son appétit, ni ses forces. Son plus grand plaisir est de se réunir avec son vieil ami M. de Monery, et de se rappeler les beaux jours de sa jeunesse et ses triomphes passés. Dans une de ses conversations pleines d'entrain, il me racontait dernièrement que la première leçon de chant qu'il avait reçue lui avait été donnée par Monseigneur Forbenjanson, quand il était enfant de chœur. A la seconde leçon «Mon enfant, lui dit le bon évêque, vous en savez aussi long que moi».

Bernhardt (Rosine Bernhardt, dite Sarah). Artiste dramatique, peintre, sculpteur et écrivain, née à Paris le 22 Octobre 1844. Elle fut élevée dans un couvent. Admise au Conservatoire en 1858, elle suivit les cours de Provost et de Samson et y remporta un deuxième prix de tragédie en 1861, et un deuxième prix de comédie, en 1862, ce qui lui permit de débuter au Théâtre-Français, quelques mois plus tard, dans le rôte d'Iphigénie. Elle quitta momentanément la scène, après un court passage au Gymnase.

Elle reparut, en 1866, à la Porte-Saint-Martin, dans la *Biche au Bois*, féerie dans laquelle elle remplissait le rôle de la princesse Désirée et où elle chantait un duo avec Mme Ugalde. Elle obtint, grâce à M. Camille Doucet, un engagement à l'Odéon, où elle débuta le 14 janvier 1867, et joua successivement des rôles très divers, tels que ceux d'Armande, des *Femmes savantes*, du jeune lévite d'*Athalie*, d'Anna Dannby, de *Kean*, de Cornélie du *Roi Lear* et enfin, de Zanetto, du *Passant*, de F. Coppée. Ce fut une révélation. L'artiste dont on n'avait loué jusque-là que le jeu consciencieux et fin, passa, par cette belle nuit, la plus belle pour elle, au rang de première étoile. Le rôle d'Aïssé et celui de la reine d'Espagne, dans *Ruy Blas*, lui valurent un si éclatant succès qu'elle signa un traité avec la Comédie Française, avant d'avoir terminé son engagement à l'Odéon. Elle y débuta en 1872 dans *Mademoiselle de Belle-Isle*. Elle signala ses brillantes qualités surtout dans Junie de *Britannicus*; la *Belle Paule*; Aricie de *Phèdre* et plus tard Phèdre elle-même. Elle joua ensuite *Andromaque*, qui fut un de ses triomphes, le *Sphinx* d'Octave Feuillet, la *Fille de Rolland* de Bornier, *Rome Vaincue* de Parodi, le *Mariage de Figaro*, où elle trouva, sous le travesti de Chérubin, le succès de sa création de Zanetto, et enfin *Hernani* dans lequel son interprétation du personnage de dona Sol acheva de la placer au premier rang des artistes contemporaines. Puis elle aborda Alemène *d'Amphitryon* (1878) et *Zaïre* (1878). Ce fut à cette époque qu'elle fit une ascension en ballon. «Elle délestait le ballon plutôt qu'elle ne le chargeait», écrivait-elle, faisant allusion à sa maigreur.

Mme Sarah Bernhardt

Après avoir été actrice, aéronaute, sculpteur, peintre, littérateur, il lui manquait d'être critique d'art. *Le Globe* annonça, au mois de mai 1879, que le *Compte-rendu du Salon* était confié à Mme Sarah Bernardt. Elève de MM. Mathieu-Meusnier et Franceschi, elle avait exposé, en 1874, de jeune fille un buste en marbre, et, en 1876, un groupe: *Après la Tempête*, qui avait vivement occupé l'attention publique. Elle obtint une mention honorable. Les moindres actions privées de Mme Sarah Bernhardt défrayaient alors la chronique parisienne.

Elle abandonna tout-à-coup la Comédie-Française. Un procès fut intenté par le théâtre. L'actrice fut condamnée à 100.000 frs. de dommages-intérêts. Elle fut déchue de ses droits de sociétaire et saisie pour la somme de 45.000 frs. qu'elle avait versés au fonds de réserve du théâtre. Cette catastrophe ne l'ébranla pas autrement. Elle commença ses fameuses tournées en Europe et en Amérique, tournées triomphales, qui lui rapportèrent des sommes énormes. En mai 1880, elle retourna à Londres. Elle y joua *Adrienne Lecouvreur* et *Froufrou*.

Les Anglais lui firent des ovations enthousiastes. Elle alla en Amérique. Le succès fut tel que l'impresario réalisa une véritable fortune.

Elle a publié un livre intitulé *Marie Pigeonnier*, réponse mordante à un livre de Mme Colombier, lequel avait paru sous le titre de *Sarah Barnum*. Mais auparavant elle avait eu soin d'administrer à son adversaire une volée de coups de cravache.

Elle a créé en décembre 1882, *Fédora*, de V. Sardou, au Vaudeville et remporta dans ce rôle un de ses plus purs triomphes.

Devenue, en septembre, propriétaire de la Porte-Saint-Martin, elle y joua *Froufrou*, la *Dame aux Camélias*, créa le rôle de Zemma de *Nana-Sahib*, etc.

En 1886, Mme Sarah Bernhardt vint au Chili, où elle fut reçue froidement par le public Santiagais. Elle joua au Théâtre de Santiago les principales pièces de son répertoire. Sa présence au Chili produisit un mouvement littéraire et les connaisseurs en profitèrent pour étudier les œuvres qu'elle représentait et la manière de les mettre en scène. Les écrivains les plus remarquables, entre autres M. L. Amunátegui, lui consacrèrent des articles de critique dignes de sa renommée. Toutefois je ne cacherai pas que Mme Sarah Bernhardt n'a pas été comprise au Chili. Cependant la ville de Talca, le bouc émissaire des Chiliens, lui fit, sans réserve, des ovations enthousiastes.

M. Heriberto Ducoing, fils de Français, ancien intendant de Talca, se chargea de répondre aux critiques qu'avait soulevées le talent de la grande artiste.

La première fois que je vis, ou plutôt que j'aperçus Mme Sarah Bernhardt, ce fut à Coquimbo, en 1886, où je me trouvais alors.

Elle se promenait dans les rues de ce port sur une charrette avec les artistes de la compagnie. Les habitants sortaient tous aux portes pour voir passer ce singulier attelage et ils se disaient comme dans la *Grande Duchesse*: «Qu'est-ce que ça peut être?»

C'était une nouvelle excentricité de la reine du théâtre. Elle avait voulu se payer le délice d'être promenée par des bœufs dans la jeune Amérique, pour ressembler aux rois fainéants:

«Quatre bœufs attelés, d'un pas tardif et lent,
De l'ardente Sarah ralentissaient l'élan.»

J'ai eu l'honneur de revoir Mme Sarah Bernhardt à Paris.

Muni d'une lettre, je me présentai un après-midi à son théâtre.

«Je vous recommande tout spécialement, me disait dans une lettre M. Kerbernhard, à Mme Sarah Bernhardt, ma nièce; elle n'a jamais refusé le concours de sa grande influence aux personnes (nombre fort restreint) que j'ai eu le plaisir de lui adresser.»

Ce n'est pas chose facile que de parler avec elle. D'abord, s'il lui fallait donner audience à tous les solliciteurs, elle devrait renoncer au théâtre; ensuite elle est toujours occupée; elle n'a jamais un moment à elle. Malgré cela, j'y allai vaillamment. Je passai ma carte au valet qui me disait que Mme n'était pas visible. Un moment après, je reçus une réponse favorable: «Monsieur peut monter». Comme toujours l'incomparable Sarah était affairée.

«Mon Dieu, je suis désolée, nous répétons *Lorenzacio*, veuillez entrer dans ce cabinet et m'attendre un instant.» J'en profitai pour jeter les yeux partout. Il n'y avait pas grand chose à voir: quelques chaises, une glace, une console, quelques livres et des objets tragiques, je veux dire de tragédie. Mme Sarah Bernhardt revient: «Désolée de vous faire attendre. Si cela ne vous dérange pas, je vous attends demain, avenue Pereire, 56».

Convenu. Il faisait un froid de... cap Horn. Il avait plu la veille. Je sonne à la porte, l'ouvre et un énorme chien danois vient me recevoir et me met ses deux pattes sur les épaules, comme si nous avions été d'anciennes connaissances.

«Ah! vilaine bête, s'écria Mme Sarah Bernhardt, elle vous a donné l'accolade avec ses pattes pleines de boue».—«Ce n'est rien, Madame».

En attendant, je m'essuyais de mon mieux avec mon mouchoir pour ne pas entrer tout crotté dans le salon de Phèdre. En entrant, j'aperçus dans l'antichambre deux jeunes filles, qui attendaient timidement «que le ciel eût dit oui».

Je ne m'étais pas trompé: elles venaient implorer la pitié et la piété de cette âme encore incomprise. Le salon est long et étroit. A l'entrée deux statues de bronze avec un laurier à la main. Au fond un feu d'un rouge féérique, pour ainsi parler, un feu qui n'était pas ou qui ne me semblait pas comme les autres. Ma première impression fut que celle qui se chauffait à ce foyer ne pouvait être qu'une fée. Contre la cheminée, à gauche, une collection d'objets précieux, dons de sommités en tous genres, et au-dessus le portrait de Maurice Bernhardt, son fils, peint par Clairin.

A droite, le portrait de Rachel. Un ameublement simple et de bon goût. Un sofa avec des coussins moelleux, où elle s'assied. Au pied, une peau de tigre, qu'elle a chassé elle-même en Afrique. Elle prend son café, couchée, à la romaine, sur ce tapis. Le parquet du salon est couvert de peaux d'animaux sauvages. Dans la salle à manger son fauteuil a un dais, en forme de trône.

Pendant que j'étais dans son salon, elle se leva bien quatre fois pour vaquer à ses nombreuses occupations.

Lorenzacio lui trottait par la tête: le soir de ce jour-là elle devait créer, au Théâtre Sarah Bernhardt, ce nouveau rôle.

La conversation que j'eus l'honneur d'avoir avec elle m'a permis d'envisager dans toute sa sincérité la noble créature qu'est Sarah Bernhardt, et que nul biographe, que je sache, n'a mis sous son vrai jour. Ce n'est pas la femme frivole que d'aucuns s'imaginent. C'est la femme-conscience, la femme-travail, la femme-charité. Les excentricités qu'on lui reproche ou qu'on lui attribue sont des distractions dont a besoin cette puissante et fougueuse nature pour ne pas succomber sous le faix; c'est la soupape de sûreté, destinée à laisser échapper l'exubérance de sève de cette machine humaine.

Une lettre exquise de Mme Sarah Bernhardt, écrite pendant qu'elle était à Santiago, fera

connaître la sensibilité délicate et l'impressionnabilité de cette femme extraordinaire. «Hélas! je suis seule à admirer cette belle nature. Tout ce que j'aime au monde n'est pas là; mon fils adoré est là-bas... là-bas..! Je me sens en désespérance. Recevez, Madame, l'hommage de ma tristesse. Je suis sans esprit, je n'ai que de la douleur—Sarah Bernhardt—1886».

Nos frères d'Europe, modernistes, abreuvés de civilisation, *emboulevardés*, ne sauraient apprécier, comme nous autres petits sauvages, mais sauvages qui voyons la nature telle qu'elle est, dans sa simplicité et sa grandeur premières, ne sauraient apprécier, dis-je, le cœur de cette femme.

Quand elle a vendu ses bijoux, c'était autant pour payer ses dettes que pour payer celles des autres. Jamais un malheureux artiste, jamais une pauvre actrice n'ont fait en vain appel à sa charité, qui est inépuisable. A quoi sert-il de gagner l'univers, si l'on vient à perdre son âme? disent les Ecritures.

C'est bien ce à quoi Sarah Bernhardt a pensé; aussi a-t-elle amassé des trésors que ne détruira point la rouille du temps. Sans bruit, sans tapage, sans apparat, dans l'obscurité, dans le silence, dans le recueillement de son être, après les agitations d'une vie livrée à la curiosité dévorante d'un public affamé de sensations inconnues, elle répand des bienfaits et recueille l'amour des petites gens, qui, seuls, connaissent leur bienfaitrice. Elle sème des diamants, non pas dans les boudoirs, mais dans les mansardes des prolétaires, comme le Petit-Poucet semait des cailloux sur sa route.

Mme Sarah Bernhardt, même aujourd'hui qu'elle a pris un *billet de retour*, fait encore beaucoup d'effet. Elle ne semble pas avoir doublé le cap voisin des résignations.

Et je mets un point final à cette notice biographique, avec une épitaphe par anticipation, que Mme Sarah Bernhardt pourra mettre, si le cœur lui en dit, sur le cercueil capitonné, qu'elle a chez elle, et qui attend sa future locataire:

Pour la première fois Sarah Bernhardt repose.
On se demande encor si ce n'est qu'une pose.

Madame **Coni** (Gabrielle), née de Lapeyrière. Est née à Bordeaux. Son père était capitaine au long-cours; son oncle, M. G. de Lapeyrière fut, sous le second Empire, Président de la cour d'Appel de Bordeaux.

Mariée au Docteur Coni, de Buenos-Aires, médecin hygiéniste des plus distingués.

En 1897 elle accompagna son mari au Chili où il vint assister, en qualité de délégué argentin et membre de la commission médicale argentine, au Congrès médical d'Higiène tenu à Santiago.

Ce fut en cette circonstance que madame Coni, dont le talent était connu, donna sur les instances de ses amis, une grande conférence sur la Paix au Théâtre Municipal de Santiago.

La salle était comble et l'assistance composée de tout ce que la capitale comptait de plus distingué. Son succès fut des plus brillants et lui valut diverses manifestations de sympathie, dont une très belle organisée par les Sociétés ouvrières de Santiago.

Madame Coni s'est faite, à Buenos-Aires, en des moments très difficiles, très-critiques, l'apôtre infatigable de la Paix, dont elle a, avec un rare courage que rien n'a pu abattre, défendu la cause par la plume dans une foule d'articles publiés dans les journaux de la capitale argentine, et par la parole en donnant à l'Athénée et ailleurs à Buenos-Aires des conférences publiques toujours suivies et très applaudies.

Madame Coni est une des Vice-Présidentes de la *Ligue des Femmes françaises en faveur de la Paix*.

Philanthrope éclairée et d'une abnégation digne de tous les éloges, elle s'est appliquée à poursuivre l'amélioration du sort et des conditions de travail des femmes et des enfants dans les fabriques.

Les études qu'elle a publiées sur cette si intéressante et si importante question, l'ont fait nommer par le gouvernement argentin membre de diverses commissions d'enquête, puis Inspectrice des fabriques de Buenos-Aires.

Elle est auteur d'un projet de loi sur la matière.

Madame Coni est aussi une romancière de valeur et ses articles, ses contes, ses causeries dans les journaux sont fort nombreux.

Elle a collaboré à *La Colonie Française* dont les lecteurs ont pu apprécier, de temps à autre, l'ampleur de ses idées comme la souplesse et le charme de son style.

Mme Coni a laissé dans la société de Santiago les meilleurs souvenirs.

Elle a su se faire apprécier et aimer de tout ce qu'il y a de plus éclairé parmi les dames chiliennes.

INGÉNIEURS ET ARCHITECTES

Parmi les ingénieurs et architectes qui se sont fait un nom au Chili, ou qui ont honoré la colonie française de leur présence, en dehors de ceux déjà cités, je ferai mention de MM.:

Parchappe. Compagnon du célèbre Alcide d'Orbigny. Vint au Chili en 1814, publia en France ses relations de voyage en 1816, dessina une carte du Chili à Paris en 1832.

H. de Villeneuve. Descendant de l'amiral du même nom. La famille conserve au Chili une bague avec les initiales N. Ier, cadeau de l'Empereur à l'amiral de Villeneuve.

Bunot (Charles). Architecte distingué, a construit le palais du Congrès National. Et beaucoup d'autres édifices remarquables.

A présidé nos fêtes nationales. Est mort à Santiago, en 1903. A fait un don précieux à la Société française de Bienfaisance et à «La Française». L'Ecole des Beaux Arts du Chili, rendant hommage à son caractère et à sa science, a fait son buste.

Sallés. Notable ingénieur, dont les travaux ont mérité les félicitations du gouvernement chilien.

Lafourcade (Emile), architecte, a reconstruit le grand théâtre municipal, détruit par un incendie.

Il a attaché son nom à un grand nombre de beaux édifices. Patriote enthousiaste, il n'a jamais refusé son concours aux œuvres françaises.

Doyère (Emile), professeur d'architecture à l'Université. A remporté le prix pour les plans du nouveau Palais de Justice. M. Doyère fait honneur à sa profession et à la colonie qui est fière de le compter parmi ses membres.

M. **Jéquier**. A travaillé longtemps avec M. Doyère et pris part, par conséquent, à ses travaux.

Dourgnon. A exécuté aussi de grands travaux au Chili.

Dorion. Elève de l'Ecole Polytechnique, ancien directeur de l'établissement des mines de cuivre de Catemu.

Pinchon. De l'Ecole Centrale.

Michon. De l'Ecole des Ponts-et-Chaussées, ex-chef de section du Canal de Panamá.

Coste. De l'Ecole Centrale. A travaillé au dock de Talcahuano.

Mollant (Maurice), De l'Ecole Centrale. A travaillé au dock de Talcahuano.

Marquant (Auguste) et **Rabinel**, de l'Ecole Centrale. Ont été les directeurs de la grande entreprise de Peñuelas: Eau potable de Valparaiso.

Lavoisot. De l'Ecole Centrale. A travaillé au simplon. Ingénieur de la ligne de Santiago à los Andes.

Samatan. De l'Ecole Centrale.

Duplaqué. De l'Ecole Centrale. Ingénieur du gouvernement pour le chemin de fer de la Ligua.

Vigneaux, d'origine française. Membre du conseil d'administration des chemins de fer de l'Etat. M. Vigneaux, père, était négociant à Valparaiso. Homme d'un grand jugement, il s'occupait particulièrement de l'éducation de ses enfants. Il a donné l'exemple à Valparaiso de toutes les vertus. Je me rappelle encore ce beau vieillard qui chaque fois qu'il me rencontrait me disait: «Venez donc ce soir égayer ma vieillesse». Quel beau type et quel beau caractère!

Commerçon. Chef-monteur des ponts du Creusot.

Bouillé. A monté les ponts du Mapocho.

Julhiet. De l'Ecole Centrale, envoyé par le Crédit Lyonnais, a visité les principales mines du Chili.

Drouilly, ingénieur agricole, inspecteur de colonisation, homme d'un grand mérite, qui a rendu au Chili des services justement appréciés.

Charme, ingénieur architecte, fit les magasins fiscaux, brûlés en 1866 par l'escadre espagnole, père de l'honorable sénateur actuel, M. Eduardo Charme.

Catot, ingénieur, venu au Chili en 1857, fit le tramway de Valparaiso et le chemin de fer de Coquimbo à Ovalle. Ses travaux de la *Cuesta de las Cardas* sont considérés comme un chef-d'œuvre dans leur genre.

Plisson, ingénieur des mines, élève distingué de l'Ecole Polytechnique, un vrai savant, exécuta des travaux importants dans plusieurs mines du nord, poursuivit la fortune sans pouvoir l'atteindre et mourut dans le dénuement.

Guilbaut, ingénieur.—*Une visite à bord de la drague «La Constitution», le 5 mai 1883.*—Tout le monde a pu remarquer dans la rade, entre le môle fiscal et les docks flottants, un navire sur le pont duquel s'élève, revêtue encore de sa première couche de peinture rouge, tout un véritable édifice en fer.

Beaucoup de personnes intriguées, après avoir interrogé au hasard, se sont contentées de cette simple réponse: c'est une drague.

Quant à nous, plus curieux, nous ne pouvions nous contenter d'un renseignement aussi insuffisant, et, grâce à l'amabilité et à l'extrême obligeance de M. Guilbaut, l'ingénieur français qui dirige les travaux, nous avons eu la bonne fortune de faire, à bord de *La Constitution*, une visite des plus utiles comme aussi des plus intéressantes.

Le matériel de dragage se compose d'une grande drague marine et de deux petits vapeurs annexes destinés à recevoir les déblais et à les conduire au large.

Ces trois navires, destinés au dragage des ports de ce pays, ont été construits en France, à Marseille, par la compagnie des Forges et chantiers de la Méditerranée pour le compte du gouvernement chilien.

Toutes les parties qui les composent, d'abord provisoirement montées, assemblées, ajustées à Marseille, ont été bientôt démontées, puis embarquées et transportées au Chili.

C'est à Constitution que le remontage en a été opéré par le personnel spécial français, envoyé tout exprès de Marseille sous la direction de l'un des principaux ingénieurs de la compagnie et placé sous les ordres d'une commission nommée par le gouvernement chilien.

Quand on a eu, comme nous, le loisir d'examiner avec soin tous les détails de cet imposant travail si compliqué et cependant si complet, si parfait, si irréprochable, quand on songe que navires, machines et appareils, tout est arrivé de France par pièces et par morceaux et que tout ce puissant matériel, dans son ensemble, représente un véritable jeu de patience, on est frappé des immenses progrès de la science et des ressources quelle offre à l'intelligence de l'homme et l'on est étonné des conceptions du génie humain qui rendent possibles aujourd'hui l'exécution de travaux qu'autrefois on eût jugés *impossibles*.

Ce matériel de dragage fait honneur à la France et à la grande compagnie française des Forges et Chantiers de la Méditerranée si dignement représentée par l'intelligent ingénieur qui est venu diriger les travaux de remontage et de reconstruction et dont la valeur personnelle égale la modestie, et par le personnel de contre-maîtres d'élite qui le seconde d'une manière si remarquable.

Mais il est juste aussi de reconnaître que sa tâche a été extrêmement facilitée par la commission du gouvernement chilien composée d'hommes vraiment éclairés, de hautes capacités spéciales et dont les dispositions bienveillantes ont créé, dès le principe, une entente et une unité de vues des plus parfaites, des plus heureuses.

Qui de nous n'a entendu parler de la compagnie des Forges et Chantiers de la Méditerranée?

Cette grande compagnie possède des établissements immenses en France et ses chantiers de constructions navales sont les plus considérables de l'Europe.

Son siège est à Paris.

Fondée en 1855, sous l'égide de la grande compagnie des Messageries maritimes, elle a bientôt acquis un développement rapide qui n'a fait que grandir depuis.

Et tous attestent que la France industrielle se maintient toujours au niveau où l'ont élevée le talent, souvent le génie, de ses ingénieurs et les découvertes des hommes de science qui marchent à la tête du progrès et qui sont les courageux et infatigables pionniers de l'avenir.

Crequi de Montfort. Ingénieur. Président de la Compagnie de Huanchaca, homme jeune encore, possesseur d'une grosse fortune, extrêmement intelligent et entreprenant, et doué d'une surprenante activité. C'est lui qui a organisé à ses frais la mission scientifique française qui parcourt en ce moment la Bolivie. Il est tenu à Paris en très haute estime dans le monde diplomatique et financier. Portant un des plus beaux noms de France, ce vaillant pionnier du progrès a compris de bonne heure que noblesse oblige.

Mannet (Alphonse), licencié, essayeur, ancien élève de Pelouse et de Pisanni. Arriva au Chili en 1861. A été essayeur de l'établissement d'Ossa et Escobar à Caracoles. S'établit ensuite à Valparaiso. La signature de Mannet faisait loi comme essayeur. Retiré des affaires, il demeure actuellement à Santiago.

Chevalier (E.) Grand ingénieur et constructeur, vint au Chili, en 1860, appelé par le gouvernement pour diriger d'abord la construction du chemin de fer de Valparaiso à Santiago. Ne s'étant pas montré docile aux prétentions de certains grands propriétaires qui voulaient que la ligne passât dans leurs propriétés, il alla diriger le chemin de fer de Santiago à San Fernando.

Chevalier avait un caractère entier et ne se laissait mener ni par le Président ni par les Ministres.

On cite de lui des réponses un peu cavalières.

Il fut l'auteur du projet de la darse de Valparaiso. Il est mort en France.

Brunet Debaines. Architecte, né à Paris en 1788, vint au Chili en 1850 et fonda à Santiago l'école d'Architecture. C'est lui qui introduisit au Chili l'art architectonique dans les édifices. Il construisit le passage Bulnes, la maison de D. Domingo Fernández Concha, le club de la Union, etc. Mort à Santiago en 1856.

Hénaut (Lucien). Architecte du gouvernement chilien, vint au Chili en 1857, fut directeur pendant quinze ans de l'Ecole d'Architecture de l'Université. Il fit les plans du Congrès, de l'église des Pères français de Valparaiso, etc.

Il était amateur d'antiquailles et possédait une collection de grande valeur.

M. Hénault appartenait à une famille distinguée et riche. Il était arrière petit-fils de l'historien Hénault, président au parlement de Paris en 1770.

Granger (Edmond). Chimiste et ingénieur, fils d'un colonel de l'empire, né à Périgueux. A été secrétaire de Pelouse, directeur de la Monnaie à Paris. Fut employé dans l'entreprise des mines de Vattier et Raczinsky à Illapel, puis aux usines de Totoralillo.

A travaillé plusieurs années avec Dussaud et Chambon au bassin de radoubs de Talcahuano. Est devenu propriétaire du Café de la Bourse à Valparaiso. Est marié avec une dame chilienne dont il a eu deux fils et une fille.

De «*Chili et Chiliens*» par *Charles Wiener* j'extrais les passages suivants qui ont trait à nos compatriotes.

«L'édifice de l'Ecole des Arts et Métiers de Santiago, est un des mieux conçus de ce genre, et fait le plus grand honneur à notre compatriote, M. *Luis Chardayre*, qui en a dressé le plan et qui, en sa qualité de directeur de l'établissement, lui a assuré une exécution parfaite.

«Dès le début, le plan d'études et de travaux a été copié sur nos programmes.

«On a installé quatre ateliers. Tout récemment (1888) le gouvernement a fait venir comme chefs de ces ateliers d'anciens élèves de nos écoles de Châlons, d'Aix et de Paris.

«Les maitres d'arts professionnels comme la couture, la ganterie, la reliure, etc., sont également Français.

«Dans le courant de l'année 1888, on a fait venir trois astronomes français, M. *Obrecht*, de l'observatoire de Paris, M. *Devaux*, de Marseille, et M. *Lagarde*, d'Alger.

«Notre compatriote *Courcelle Seneuil* avait préparé les projets de la loi sur les sociétés anonymes et sur la liberté des banques, qui ont produit un effet prodigieux sur la richesse et l'activité commerciale de la nation.

«M. *A. Combanaire* est l'auteur des ouvrages suivants:

Emploi industriel du Convertisseur Manhès-David, de Lyon, Santiago du Chili, 1886, et *La métallurgie de cuivre*, Valparaiso, 1887.

«En 1864, un Français, M. *Herzog*, fit, dans la métallurgie d'argent au Chili, la même révolution que Lambert avait produite dans la métallurgie du cuivre. (1).

«A Santiago, nous trouvons deux fondeurs français, *Corbeaux* et *Puissant*.

«La savonnerie *Puyo* commence à faire une concurrence considérable aux savons d'importation.

«La carrosserie au Chili est très avancée. Il est certaines maisons, comme *Bardeau* et *Thième* qui font aussi bien qu'à Paris.

«Les selliers sont également français. Les maisons *Coudeu* et *Gustave Placier* font des harnais de luxe avec des cuirs chiliens».

Ajoutons MM. *Camalez*.

«Ce sont encore des Français qui ont établi et qui exercent la tannerie.

«Des installations comme celles de *Magnère* et *Saint-Macary* sont de premier ordre».

«L'art vétérinaire était inconnu avant *Delmas*; *Brocard*, élève d'Alfort, dirige aujourd'hui (1886) le seul grand hôpital d'animaux».

M. *Brocard*, appelé par le gouvernement chilien, en 1885, est resté deux ans à la tête de cet établissement. Aujourd'hui il exerce sa profession pour son compte. Ses connaissances et sa prodigieuse activité lui ont acquis une réputation bien méritée et une très nombreuse clientèle.

«Que de corps d'état pourrait-on citer qui ont été introduits au Chili par des Français! La carrosserie par *Bardeau, Saintubery, Patry*; le meuble d'art, par *Muzard, Pateck*; la draperie, par *Aninat*.

«Il faut espérer que les grands travaux d'utilité publique, achevés récemment par la maison *Dussaud* et par le Creusot, assureront à notre industrie un débouché, en constituant les preuves de sa supériorité.

«Nous comptons d'ailleurs, depuis quelque temps, à Santiago, des hommes d'énergie et de talent comme *Valentin Lambert*, qui plaident vigoureusement la cause de nos grands établissements industriels.

«J'ai trouvé notre colonie fort travailleuse, elle est riche et bienfaisante. Elle vit en bons termes avec les autorités du pays, et ne crée jamais de difficultés à notre gouvernement, comme cela a lieu dans d'autres régions. Un Français criminel est un phénomème presque inconnu au Chili».

A ce sujet j'ajouterai qu'au Pérou, lors de l'entrée des troupes chiliennes à Lima, M. Altamirano fut frappé de ne trouver dans les prisons publiques *aucun Français*. Ce chiffre 0 est plus éloquent que la plus belle page que l'on pourrait écrire sur la probité des Français à l'étranger.

«Dans la lutte contre l'épidémie du choléra, les sœurs de charité, une dame *Chaminade*, comme infirmière laïque, les familles *Rieu, Tiffou, Cheyre*, MM. *Pradelle, Coste, Berton* et tant d'autres ont rivalisé de dévouement.

«Des Français, comme *Ducaud, Terrier*, et d'autres cultivent des ceps de Carbenet et Pinaud.

«Notre compatriote *Delmas* fabrique ses vins à quelques hectomètres de Santiago.

Un autre Français, M. *Chichet*, viniculteur et viticulteur de mérite, a été appelé au Chili comme professeur de cette science.

«Parmi les nombreux Français qui se sont créé un foyer dans cette belle contrée du sud, il faut citer un grand propriétaire, M. *Louis Puyo*, qui a séjourné au Chili plus de 40 ans et a

(1). Herzog devint fou et on attribua, par erreur, à son aide, M. Kronkel, l'invention de son procédé.

fait une fortune considérable comme industriel. Il a pendaut longtemps présidé les sociétés de bienfaisance.

«La salle du grand théâtre municipal, œuvre de deux Français, *Hénault* et *Latoud*, est une des plus belles que je connaisse».

A propos du théâtre municipal et de la Chambre des députés, je peux en parler en connaissance de cause. Rendre justice à tous, telle est ma devise. Le plan primitif de la Chambre des députés à Santiago a été fait par M. L. Hénault, alors architecte du gouvernement et professeur à l'Université.

La construction de tout le rez-de-chaussée a été dirigée par lui, et abandonnée depuis lors jusqu'en 1873, époque à laquelle les travaux furent repris, puis terminés sous la direction de l'architecte italien M. Chelli, aidé par M. Berton, comme architecte en second et dessinateur.

Quant au théâtre municipal, les plans adoptés par la Municipalité de Santiago furent faits par deux Français, MM. *Phélan* et *Ed. Bichon*, auxquels vint se joindre ensuite M. *Lafourcade*, comme entrepreneur de la construction.

Lambert (Charles Jacques). Ingénieur, vint au Chili en 1820, par suite d'un engagement contracté à Paris avec la *Compañia Chilena*, qui rendit ainsi le service le plus signalé à l'industrie minière du Chili. Chimiste déjà célèbre, élève de l'Ecole Polytechnique, Lambert fut le réformateur de l'industrie minière et en même temps le premier étranger qui fit des avances d'argent au gouvernement chilien. En 1825, il lui prêta la somme, énorme alors, de 120.000 piastres or de 48 pence, qui servirent à équiper la division libératrice de Chiloé. Deux Français furent ainsi les libérateurs de cette contrée: Lambert, au moyen de ses capitaux, Beauchef par son intrépidité et son habile direction.

Avant l'arrivée de Lambert au Chili, on considérait comme épuisée une mine qui dégénérait en bronze. Les débris des mines de Tamaya se composaient de minerais de cuivre jaune et les scories de l'établissement de fonderie de M. Bernardo del Solar, situé à Huamalata, près d'Ovalle, formaient de vraies montagnes de mattes de cuivre. Lambert comprit immédiatement qu'il n'y avait qu'à se baisser pour ramasser des millions.

Il s'adressa à M. Bernardo del Solar pour lui acheter les scories de Huamalata. Le brave homme se mit à rire, croyant qu'il avait affaire à un fou. Il lui demanda ce qu'il voulait faire de ces *basuras*.

«Vous contenteriez-vous, Monsieur, lui dit Lambert, d'une once d'or par jour, jusqu'à ce que j'aie tout nettoyé?»

Le bon M. Solar en tomba presque à la renverse. Il accepta en riant, à la condition de recevoir l'once tous les jours, excepté le dimanche.

Une fois le marché conclu, ce qui donna lieu à de joyeux quolibets dans la contrée, Lambert installa quatre machines à broyer les mattes et, entourant de hautes murailles son établissement, il construisit deux fours à reverbères, d'après le système moderne français, et convertit en rivière de cuivre de très fine qualité les scories de Tamaya.

Le grand établissement de fonderie de minerais de cuivre, au pied du Brillador, à Serena, l'un de plus importants de l'Amérique du Sud, appartient à la famille Lambert. M. Charles Lambert, fils de M. Jacques Lambert, mort il y a quelques années à Serena, était devenu Anglais, sans doute pour honorer la mémoire de son père, qui lui avait légué des millions....

Latoud, architecte, a construit à Santiago quantité de monuments publics et d'hôtels particuliers remarquables.

Poisson Brune. Ingénieur, ancien directeur des chemins de fer du sud, a exécuté des travaux de premier ordre.

Dussaud (Louis). Constructeur, né à Cauthezon (Vaucluse) en 1857, fils de M. Jean E. Dussaud, un des fondateurs de la maison Dussaud Frères, de Marseille. M. Dussaud, associé à son frère, a exécuté des travaux importants à Port-Saïd et au port de Suez, initié ceux du port de Smyrne et réalisé les immenses travaux du port de Trieste. Il fut chargé de la construction du nouveau port de Gênes. En même temps il exécutait de grands travaux dans la rade de Toulon. Le gouvernement chilien le chargea de la construction du dock de Talcahuano, en 1888, qui a été terminé sous la direction du fameux ingénieur Chambon.

Cette œuvre est une des plus importantes de l'Amérique du Sud.

Lévêque (Alfred Emmanuel). Ingénieur hydraulique, né à Soissons (Aisne) le 25 décembre 1843, fils de Louis Léon Lévêque et de Aimée Mangin. Fit ses études à l'Ecole centrale de Paris. Coopéra efficacement aux travaux de la rue Impériale de Marseille et fit l'étude du pont des Catalans (1864-66). Fut deux ans ingénieur des chemins de fer Paris-Lyon-Méditerranée, dont le directeur était M. Saige, ingénieur en chef des Ponts-et-Chaussées. Alla ensuite dans le Levant étudier les ports de Constantinople, d'Odessa et d'Alexandrie, et de là passa à Smyrne, où il a fait sa carrière d'ingénieur, sous la direction de l'éminent M. Pascal, inpecteur général des Ponts-et-Chaussées. Il contracta un engagement avec le gouvernement chilien en 1875, comme ingénieur hydraulique et étudia les docks flottants de Valparaiso et la barre de Maule, de Lebu, d'Arauco, etc. Il parcourut la côte du Chili pour choisir un port afin de construire un dock. Il fut chargé de lever les plans des ponts définitifs sur le Maule, Longavi, Ñuble et Bio-Bio. Il fit un projet des ouvrages que, outre la canalisation du Mapocho, on devait entreprendre pour empêcher l'inondation de la capitale. En 1878, il présenta au Gouvernement un projet préliminaire du dock de Talcahuano. Il fut envoyé la même année aux Etats-Unis et en Europe pour contracter la construction définitive des ponts qu'il avait projetés. Les contrats furent approuvés par le Congrès du Chili, mais le manque d'argent à cette époque en empêcha la réalisation. Il alla de nouveau aux Etats-Unis et, à son retour, il étudia le dock de Callao.

Son contrat terminé, il retourna en France, où il fut mis à la tête des travaux en construction du dock de Missiessy dans le port militaire de Toulon. Rappelé au Chili, il traça le projet définitif du dock de Talcahuano et s'occupa de la canalisation du Mapocho et de plusieurs autres entreprises qui se sont réalisées plus tard, entre autres, le magnifique pont du Bio-Bio.

En 1884 il partit pour la France avec la satisfaction du devoir accompli en emportant du Chili les meilleurs souvenirs.

Il revint encore en 1888 pour se consacrer à la construction du dock de Talcahuano, et après quelques difficultés survenues entre lui et M. Dussaud, il retourna définitivement dans sa patrie en 1891. Il mourut, je crois, en 1896.

C'est à Talca que je le vis pour la dernière fois avec sa très distinguée famille.

Mme Lévêque, qui vit encore, est fille du vaillant général Blaise mort au champ d'honneur, dans la guerre de surprise franco-prussienne de 1870

C'est le type de la vraie dame française.

Une dépêche du 22 décembre 1870, publiée par «Le Courrier du Chili», disait: «Le village du Bourget a été défendu héroïquement. Malheureusement le général Blaise, qui s'était porté en toute hâte à la tête de ses troupes, a été mortellement atteint. Il est l'objet des plus vifs regrets dans la brigade qu'il commandait depuis le commencement du siège de Paris, et l'armée perd en lui un de ses chefs les plus vigoureux».

Mme Lévêque, modèle de toutes les vertus, est bien la femme forte dont parle l'évangile.

Lévêque, descendait d'une famille de militaires. Ses trois frères occupent actuellement des postes élevés dans l'armée. L'un d'eux était colonel des zouaves en Algérie en 1894.

S'il était un trait qui s'accusait surtout en M. Lévêque, c'était la persévérance à poursuivre ses desseins. De haute taille, de belle et élégante allure, un regard doux, observateur, un sourire fin et discret, franc, jovial, sans ostentation: tel était M. Lévêque.

Laval (Raymond Edouard). Ingénieur. Après la proclamation de la république en France, il laissa le théodolite pour la plume et défendit dans la presse les droits sacrés de la liberté.

Après le coup d'Etat du 2 décembre, il alla en Californie et fit partie en qualité de commandant du génie de la célèbre et fatale expédition de Rousset Boulbon au Mexique en 1852. Condamné à mort, il dut la vie à l'intervention des consuls étrangers. Il fut professeur de mathématiques et de dessin dans plusieurs collèges de Lima.

Appelé au Chili par l'ingénieur Chevalier, il travailla avec lui à la construction du chemin de fer de Santiago à San Fernando. Il alla ensuite étudier le projet du chemin de fer de Chillan à Talcahuano. Pour raisons de santé il se retira à Valparaiso, où il fut nommé professeur de dessin de l'Ecole navale, et dirigea en même temps, en qualité d'entrepreneur, les travaux des terre-pleins et des casernes des forts de Callao et Pudeto. En 1868 il commença les travaux de l'extraction de pierres de la pointe Duprat.

Il est mort en 1878 à Valparaiso.

Le *Mercurio* rendit hommage à ce noble serviteur du Chili et lui consacra un article nécrologique. Il a fondé au Chili une famille distinguée qui n'oublie pas que «noblesse oblige».

M. de Cordemoi, éminent ingénieur et écrivain a attaché son nom à des ouvrages très importants au Chili. Il a publié un livre intéressant sur ce pays.

Bèze (François de). Ecrivain et statisticien, né à Montpellier en 1851. Son père, Etienne de Bèze, était inspecteur général de constructions navales. Parmi ses aïeux on compte plusieurs personnages remarquables, entre autres Théodore de Bèze, fameux théologien et Louis de Bèze, évêque de Montpellier. Il suivit les cours de l'Ecole des Arts et Métiers de Paris. Plus tard, il s'incorpora à l'Ecole des Ponts-et-Chaussées et reçut son diplôme d'ingénieur civil. Il fut chargé par le gouvernement français de plusieurs missions en Afrique. Il fut professeur de mathématiques au lycée national à Alger. En 1877 il alla au Brésil et fut employé à la section technique de l'arsenal de Rio Janeiro. Depuis 1879 il a été constructeur de chemins de fer, employé aux ouvrages hydrauliques et de canalisations et membre de plusieurs observatoires astronomiques. Il arriva au Chili en 1894. En 1895 il fut chargé par le gouvernement chilien de la section de statistique du Ministère de la Justice.

Il a publié en collaboration avec le journaliste Victor J. Arellano un livre de propagande sociale, intitulé: «Le Capital et le Travail». En 1897 il publia une étude statistique, «L'Alcoolisme au Chili», qui a été accueillie favorablement par la presse. Depuis 1896 il a fait paraître annuellement une «Statistique des Prisons». En 1899 il a publié «La province de Curicó» et en 1900 «l'Annuaire du Ministère de l'Instruction Publique».

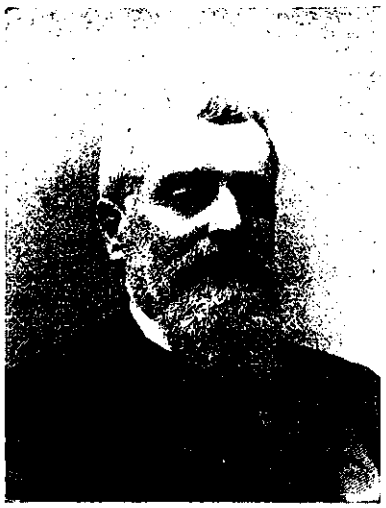
Breton (Emmanuel). Fut un des professeurs fondateurs de l'Institut National.

Juquier (Henri). Fut professeur de Ponts-et-Chaussées à l'Université de Santiago, en 1869.

Turenne (Georges). Inventeur, né à Bordeaux en 1816. Vint au Chili en 1829. Introduisit dans le pays les premières machines à vapeur. Domicilié à Talca, il se dédia à la fabrication des orgues d'église.

C'est lui qui a fait celles qui existent dans l'église de la Merced et dans la cathédrale de Talca. Etabli ensuite à Constitucion, il entreprit la navigation fluviale par le fleuve de Maule. Il inventa un vapeur très curieux qu'il baptisa du nom de *Concha Anfibia* et qu'il exposa à Valparaiso. C'était une embarcation destinée à remorquer sur terre et sur mer. Ces barques sont aujourd'hui très communes en Angleterre, sur la Tamise. Plus tard il inventa un piano-violon assez curieux et un baromètre autonomique qui annonçait la pression des différences atmosphériques, les variations de temps avec un appareil mécanique de sonnettes. Il est mort en 1885.

Herbage. Ingénieur distingué, a fait un plan de la ville de Santiago.



M. CHARLES VATTIER

Vattier (Charles Edouard Auguste de la Ramée). Ingénieur des mines (Ecole Centrale) et métallurgiste.

Comment m'y prendrai-je pour esquisser cette figure que nous connaissons tous au Chili?

Vattier devrait écrire ses mémoires. Ils seraient aussi intéressants que ceux de Brantôme ou de Dubois. S'il les écrit comme il les raconte, il n'aura pas de rival.

Vattier est un charmeur. Il empoigne son auditoire. Il a fait des conférences à Paris sur le Chili, quand il était plus jeune, avec une verve et un entrain tels que ceux qui l'écoutaient voulaient prendre le vapeur pour venir immédiatement au Chili.

Vattier est né à Paris, le 25 décembre 1840. Fils de Auguste Vattier de la Ramée, normand, commandant de la Garde impériale du premier empire; 12 campagnes; décoré de la Légion d'honneur sur le champ de bataille par Napoleon I, mort à Paris en 1872; et de Amélie Vattier, née à Arras, morte à Paris en 1884.

De ce mariage sont nés: Charles Edouard Auguste Vattier et Marie Vattier, morte en 1876 à son château de Bayenghem (Pas de Calais), Mlle Vattier avait épousé, en 1854, le comte Auguste Ghislain de Cunchy, marquis de Sainte Marie, Prince de Gaves, fils du comte de Cunchy, aide de camp de Napoléon I et de la comtesse Liedekerque de Beaufort (Belge), mort en 1895 en Belgique.

Madame Vattier, mère de Ch. Vattier, fut la marraine de l'écrivain Victorien Sardou et tante du colonel Vattier (infanterie de marine) etc., etc.

Charles Vattier s'est marié au Chili avec Marie Transito Galvez dont il a deux enfants, un garçon et une fille, Emma et Charles.

Elevé à Paris au lycée Louis-le-Grand, il obtint le prix de chimie au grand concours.

Entra à l'Ecole Centrale des Arts et Manufactures en 1869, en sortit ingénieur à la promotion de 1862 (Voir l'annuaire).

Fait partie de l'association des anciens élèves de l'Ecole Centrale et de la société des ingénieurs civils de France.

Au commencement de 1863, Ch. Vattier connut dans un bal donné chez sa sœur, la comtesse de Gunchy, et présenté chez elle par le consul d'alors Fernandez Rodella, don Pedro Leon Gallo, qui revenant d'exil au Chili, l'emmena avec lui, comme ingénieur (avec un autre Français Fernand Becourt) pour s'occuper à Copiapó de questions de mines et de métallurgie d'argent.

Une mission du Ministère de l'Instruction Publique de France lui fut confiée et il fut nommé, par décret impérial spécial, vice-consul à Copiapó (son nom figure encore dans l'annuaire du ministère des Affaires Etrangères).

Comme ingénieur, avec Pedro Leon Gallo, il s'occupa d'installation d'usine de traitement par la voie humide de minerais d'argent (sans succès), à Copiapó et d'exploitation de diverses mines, également sans succès.

Comme vice-consul de France, il servit pendant la guerre avec l'Espagne et dès le début, comme intermédiaire entre les autorités chiliennes de Copiapó (intendant Olate) et de Caldera (général Villagran) avec les navires de guerre espagnols *La Blanca* et la *Berenguela*, mouillés alors à Caldera et commandés par le capitaine Topete.

Pendant les troubles qui suivirent la déclaration de guerre de l' Espagne, il recueillit chez lui pendant plusieurs semaines, avec l'autorisation des autorités locales, les sujets espagnols qui se croyaient menacés, service qui lui valut plus tard de l'Espagne la croix d'Officier de Cárlos III.

Il publia de nombreux articles sur le Chili, qui furent reproduits dans les principaux journaux de France et dans les bulletins de l'Académie des Sciences.

Au commencement de 1867, profitant du passage à Valparaiso du navire de guerre la *Victoire*, commandé par un ami de sa famille l'amiral *Mazère*, et à bord duquel sa trouvaient comme lieutenants de vaisseau Jacquot et Conneau (qui plus tard fut aide de camp de Napoléon III), il prit passage, comme vice-consul, à bord de ce navire et revint en France par le cap Horn.

Il retrouva à Montevideo son ami intime le pianiste Gothschalk, qu'il avait reçu à Copiapó pendant plusieurs mois, à l'époque où se trouvaient également dans cette ville le fameux violoncelliste Billet, le comte de Nollent, le marquis Pina de Saint Didier, le vicomte de Chezelles, etc. personnalités des plus originales et dont il serait intéressant de faire la connaissance.

Vattier consacra son temps en Europe à de nombreux voyages, à des études scientifiques, etc.

Au ministère des Affaires Etrangères, on voulut lui faire suivre la carrière consulaire et l'envoyer en Hongrie, mais il préféra suivre la carrière d'ingénieur.

Au commencement de 1870, sur les indications de la Direction de l'Ecole Centrale et de sociétés d'ingénieurs, il fut désigné par le gouvernement français à une société de capitalistes français pour venir en mission au Chili en compagnie de MM. Edmond Fuchs et Ernest Malland, ingénieurs des mines de l'Etat et professeurs de l'Ecole des Mines de Paris.

L'objet principal de la mission était l'étude d'une affaire de mines d'argent «d'Agua Amarga» (près Vallenar), proposée par le comte de Nollent à un groupe de capitalistes, à la tête duquel était le général Trochu.

Disons de suite que, malgré le rapport défavorable des ingénieurs Fuchs, Malland et Vattier, les capitalistes, sous le prétexte que la commission avait abrégé sa mission pour revenir faire en France la campagne de guerre de 1870, voulurent réaliser cette affaire, qui a eu les plus déplorables résultats.

Peu de temps après l'arrivée de la commission au Chili, vint la nouvelle de la déclaration de guerre entre la France et l'Allemagne, et les trois ingénieurs résolurent de prendre le premier vapeur en partance pour aller offrir leurs services au gouvernement français.

Vattier dut rompre ainsi des engagements qu'il avait pris pour occuper une bonne situation dans l'Amérique du Sud.

A leur arrivée en France, le gouvernement de la Défense nationale de Tours nomma les trois ingénieurs Fuchs, Malland et Vattier comme ingénieurs capitaines d'Etat Major, dans diverses régions.

Vattier fut désigné d'abord comme capitaine dans l'Etat Major du général Faidherbe, à l'armée du Nord, puis prit part, comme aide de camp du général Robin, commandant la 2e Division de l'armée du nord, aux combats de: Pont-Noyelle, Bapaume, Vermant et Saint-Quentin. A Saint-Quentin il fut porté à l'ordre du jour et désigné pour la croix et pour le grade de commandant.

Il prit part aussi aux combats contre la Commune.

Après le licenciement général il continna ses voyages et reprit ses travaux.

En 1872 il forma une association avec le comte Edouard de Raczguski, gentilhomme millionnaire occupant encore en Europe une des plus hautes situations, pour venir au Chili installer des travaux de mines et de concentration mécanique de minerais.

Je ne conserve pas les noms des camarades du comte de Raczguski qui l'accompagnèrent au Chili et qui étaient tous des employés techniques. Il arriva avec un matériel pour deux établissements de concentration mécanique de minerais par le système de cribles-filtrants de Huet et Geyler.

Il installa un des établissements à Freirina pour bénéficier les minerais d'or de la mine «Capote», mais l'entreprise échoua faute de minerais.

On transporta l'établissement à Canto-de-Agua, près de Carrizal. Même insuccès et pour les mêmes causes que le précédent.

L'établissement fut démonté et transporté à «Plan de Hornos», près d'Illapel, où j'allai le visiter. Ça ne marchait pas. Les minerais de cuivre manquaient. On démonta encore une fois le pauvre établissement et on l'installa sur le sommet d'une montagne voisine pour concentrer les minerais de cuivre d'une riche et abondante mine en *rameos* de bronze de cuivre, la mine «Llaguin».

On fit venir l'autre établissement et on forma ainsi le grand établissement de concentration du «Chacay»

Les procès ne tardèrent pas à pleuvoir quand on vit la richesse de cette région.

La mauvaise foi des voisins sans vergogne, le pillage, les coups de révolver, tout contribua à la destruction de ce magnifique établissement qui avait coûté tant d'argent et tant de sacrifices.

L'entreprise s'en alla en eau de boudin.

Vattier ne voulant pas grever d'avantage la fortune du comte de Raczguski, retourna en France et revint au Chili en 1878 avec un groupe d'amis capitalistes composé de: marquis Maurice de Talleyrand- Périgord (aujourd'hui Duc de Dino), baron Roger de Seillières et l'ingénieur Paul Manthès, que nous avons eu tous l'occasion de connaître au Club de l'Union, à Santiago, où ils ont laissé des *souvenirs*.

Les résultats des exploitations des mines et des usines furent peu satisfaisants, à cause de la reprise des procès et d'évènements imprévus, indépendants de l'état même des mines qui était très prospère.

Mais avant d'aller plus loin, ajoutons quelques mots relatifs au séjour de Vattier dans les départements de Illapel et Combarbalà.

Profitant de quelques études théoriques et pratiques de médicine et de chirurgie, il a exercé, pendant des années, dans ces départements, et à titre gratuit, les fonctions de médecin et de chirurgien.

On cite de lui des opérations qui feraient honneur à un chirurgien en renom. Il a soigné des malades pendant diverses épidémies et avec un plein succès.

Mais ce qui est vraiment incroyable, et qui est la vérité, c'est qu'il s'enferma plusieurs semaines dans un lazaret qu' il établit près de Los Vilos pendant une grande épidémie de peste noire.

En récompense, il reçut du gouvernement et de diverses sociétés des médailles d'or et des diplômes.

Vattier était toujours disposé à rendre service. Nous le priâmes plusieurs amis et moi d'aller à Cachinal étudier la région de l'«Arturo Prat» et de nous dire ce qu' il en pensait. Il partit, faillit périr de soif dans le désert dans la direction de la Cordillère de Cachinal et revint pour nous conseiller de rester tranquillement à Valparaiso et de ne pas songer à exploiter des mines dans les environs de l'*Arturo Prat*. Nous savions à quoi nous en tenir et nous n'avions rien dépensé.

En 1884 il fait un voyage industriel en France, va avec MM. Charles Cousiño et Nicanor Montes à Eguilles (Vaucluse) étudier les convertisseurs.

David-Manhès, revient au Chili en 1885, installe les convertisseurs à Lota, et fonde, en association avec M. Ch. Cousiño, l'usine métallurgique de «Maitenes» pour la fonte des minerais de cuivre et minerais d'argent de «Las Condes».

L'introduction de ces convertisseurs a été un grand succès, et c'est à eux surtout qu'est due la brillante marche actuelle du «Volcan» (Province de Santiago, de M. Gregorio Donoso.

A cette époque éclate l'épidémie du choléra au Chili.

C'est Charles Vattier qui, par hasard, se trouvant à San Felipe, annonce l'arrivée du terrible fléau, soigne les *premiers* malades à Santa Maria et y fonde un lazaret avec le curé Gómez. Il participe aux travaux et fatigues de M. Charles Wiener à Santiago dans le Lazaret Français fondé à Santiago pour le traitement des cholériques.

En récompense, il reçoit médaille et diplôme.

Peu après, on s'occupe au Chili du projet de l'installation de la Métallurgie de fer sous l'inspiration du Gouvernement et de la société du «Fomento Fabril».

Le président d'alors, M. José Manuel Balmaceda, qui ne cessa jamais de manifester les plus grandes sympathies à Vattier, le charge d'une mission dans les régions australes pour y étudier les combustibles minéraux et végétaux et à deux reprises différentes met à ses ordres d'abord le petit croiseur *Condor* et ensuite le *Longavi*.

Il reçoit la même mission pour étudier tous les minerais de fer et de manganèse des régions du nord.

A la suite de ces expéditions, il publia sous les auspices du gouvernement un ouvrage en français et illustré en cinq volumes, intitulé:

«L'avenir de la Métallurgie du fer au Chili».

A la même époque , il publia à ses frais un autre ouvrage intitulé: «Le Chili minier, industriel, métallurgique».

Il fait, sur le même thème, de nombreuses conférences en Europe et au Chili ainsi que des publications dans les journaux.

En 1893, il est délégué par le financier Jacques Lebaudy pour aller examiner les mines de «Huanchaca» en Bolivie et un peu plus tard il fait partie du Conseil d'Administration de cette compagnie. Nommé par ses collègues du Directoire, chef technique de la compagnie, il va à plusieurs reprises à Pulacayo.

Pendant plusieurs années, il est le représentant et fondé de pouvoirs dans l'Amérique du sud de M. Jacques Lebaudy, pour le compte duquel il achète de grandes propriétés dans le sud du Chili.

Après une maladie assez grave, il prend, en 1899, pendant huit mois, la direction intérimaire de la grande compagnie minière française de «Catemu» (Province d'Aconcagua).

Il est chargé en 1900 par le gouvernement du Chili d'une mission aux Etats-Unis, à l'Exposition de Buffalo et dans toute l'Europe pour des études minières, métallurgiques, électriques et surtout électro-métallurgiqnes.

La Société de Géographie de Paris lui a décerné, pour ses travaux, voyages et conférences, la Grande Médaille d'or.

Il a examiné toutes les grandes installations de forces hydrauliques et d'électricité de France, Italie, Suisse et a été nommé par la société suisse des Ateliers d'Oerlikon son représentant au Chili.

Il a été chargé par le président de la République, M. German Riesco, d'une mission aux mines de fer du «Parral» et a rédigé sur ces mines un long mémoire.

Il a constitué à Santiago un syndicat composé de notabilités minières et industrielles pour l'acquisition de mines de cuivre et de fer dans le voisinage de puissantes forces hydrauliques, afin d'y appliquer les fours-électriques.

Ce travail d'exploration et d'acquisition a été confié à M. Emile Hartard, qui remplit très bien sa mission.

Au mois d'août 1902, Vattier est chargé par le gouvernement d'une nouvelle mission en Europe, dont le but principal est de compléter des études pratiques d'électro-métallurgie et surtout de fours électriques et d'obtenir d'une puissante compagnie sidérurgique l'implantation de la métallurgie du fer au Chili. Il est chargé en même temps par M. Gregorio Donoso de la négociation de ses mines et usines du «Volcan» et par le syndicat Elect. mét. de trouver des capitaux pour l'installation d'entreprises métallurgiques.

Il fait de grandes expériences à La Praz aux fours électriques sur minerais de cuivre du Chili, à Kergrousse et à Livet, près Grenoble, où en dernier lieu ces expériences sont faites devant une commission de grands métallurgistes anglais et français.

Le succès a été complet.

Tous ces renseignements sont puisés dans ses conférences faites à Marseille et à Paris, à la société des ingénieurs civils sur ses expériences de fonte de minerais aux fours électriques.

La presse a annoncé l'envoi par le Creusot d'un ingénieur français M. Delaunay pour étudier les conditions industrielles de l'implantation de la métallurgie de fer au Chili. Il a déjà parcouru le sud avec M. Vattier fils et a télégraphié au Creusot que son impression était excellente; il a étudié avec Ch. Vattier et M. Laso les gisements de fer du nord.

Vattier a obtenu en Europe qu'un ingénieur de mines du Creusot vienne pour s'occuper de l'installation d'un établissement métallurgique au Chili.

Il est difficile de fournir une carrière mieux remplie. Le Chili doit à cet éminent ingénieur d'immenses services.

Merlet (Antoine Léonce Paul). Ingénieur, vice-consul de France à Talcahuano. Né à La Riole (Gironde) le 26 septembre 1837. Fit ses études au séminaire de Bordeaux. Très jeune, il s'occupa de la construction de ponts-et-chaussées et des travaux maritimes du département de la Gironde. Plus tard il fut employé aux travaux de la grande darse de Bordeaux. Des considérations d'ordre politique, car il n'était pas partisan de l'empire, l'amenèrent au Chili, où il se consacra au commerce et quelques années après fit un voyage en France.

A son retour au Chili, en 1874, il fut nommé ingénieur de la construction du chemin de fer de l'Etat de San Rosendo à Angol. Après il a coopéré activement aux études de construction du dock de Talcahuano comme adjoint à M. Alfred Lévêque dans ces travaux, jusqu'en

1884. Depuis lors il est domicilié à Talcahuano où il occupe dignement le poste de vice-consul de France et du Portugal. Il est vice-président de la société de bienfaisance de cette ville maritime et a fait partie de plusieurs commissions relatives au commerce et à la bienfaisance.

M. Merlet est un des hommes dont j'estime le plus le caractère. Droit, franc, loyal, il est toujours le même, il ne varie pas.

Merlet ne hait personne. Le voudrait-il qu'il ne le pourrait pas. Il a un cœur d'enfant. Ses fils sont tous bien placés. L'aîné, Léonce, qui a été agent consulaire à Traiguen, s'est marié à Paris en 1901 avec Mlle Marie de Mayol de Lupé et il a hérité du titre de vicomte de Logelière.

M. Paul Merlet, qui n'aime pas les éloges, appartient à une vieille et noble famille française, dont les aïeux, du côté de sa mère surtout, ont illustré l'histoire de France.

Nollent (Auguste, comte de), né à Paris, vint au Chili en 1860. Je le connus pour la première fois à Copiapó, où il dirigeait une grande entreprise minière. Le comte de Nollent était superbe d'aspect, haut et souple de taille, l'œil vif et impérieux, les plus grands airs. Il était d'une hardiesse incroyable en affaires. Il ne doutait de rien et ne craignait rien. «L'homme, comme le chat, retombe toujours sur ses pattes, tant qu'il est jeune», disait-il. Mais, dans ses vieux jours, il tomba sur le dos, et, du coup, se cassa les reins, comme le Corse de Barbier.

Je ne saurais mieux comparer le comte de Nollent qu'au baron **Arnous de Rivière**, le découvreur des mines d'argent de Caracoles. Aujourd'hui millionnaire, demain pauvre comme un mineur, suivant l'expression de Charles Vattier.

Ils étaient tous les deux de la même taille, du même âge et avaient à peu près le même caractère intrépide et aventurier. Ils étaient écrivains tous deux, et tous deux se sont distingués comme mineurs. Le baron de Rivière a écrit le voyage qu'il fit avec sa fille au Beni. Le comte de Nollent a écrit son voyage au Brésil.

Dans un salon de Copiapó une jeune fille me montra un Album, où le comte de Nollent avait écrit ce rébus:

$$\frac{\text{pir}}{\text{un}} \qquad \frac{\text{vent}}{\text{vient}} \qquad \frac{\text{venir}}{\text{d'un}}$$

Pour copie conforme.

Cte. de Nollent.

La jeune fille en question me demanda ce que ces mots signifiaient. Après l'explication, elle s'écria:

«Ah! c'est pour cela qu'il me dit: «Vous soupirez, Mademoiselle». Il partit et je ne l'ai plus revu.»

Le comte de Nollent se présenta chez moi en 1885 et me pria de vouloir bien faire une quête parmi les Français pour le rapatrier, car, après avoir remué l'argent à pelletée il n'avait pas un liard. Naturellement dans ces circonstances, il me fallut, comme toujours, avoir recours à M. Raymond Devès, qui était le *paño de lágrimas* des Français miséreux.

Le baron de Rivière, chevalier de la Légion d'honneur, décoré sur le champ de bataille en 1871, et dont la personnalité a été en jeu dans le procès du maréchal Bazaine, travaillait, il y a trois ou quatre ans, au pavage de la rue Bandera, à Santiago.

Je déjeunais un jour avec lui au Cercle de l'Union: «Eh! mon Dieu, me dit-il, je pave les rues de Santiago, c'est vrai; mais Epaminondas balayait bien les rues de Thèbes. Autant vaut l'un que l'autre.»

La comparaison était flatteuse. Ça ne fait rien, il devait regretter, tout de même, l'époque où il avait jusqu'à *17 voitures* à Paris. Telle est la destinée humaine! De même que le temps, le bonheur a des ailes.

Demain, c'est Waterloo; demain, c'est Ste. Hélène; demain, c'est le tombeau!...

La veuve de Benjamin Vicuña Mackenna m'a fait cadeau d'un document précieux dont je veux régaler mes lecteurs. C'est un petit poème épistolaire qui résume la vie aventureuse de ces nobles ruinés à la recherche de la Toison d'or.

LETTRE ÉCRITE LE 10 AVRIL 1885 PAR M. DE NOLLENT A BENJAMIN VICUÑA MACKENNA.

«Monsieur:

«J'ai sous les yeux la lettre que vous avez bien voulu adresser à M. Fabian Martinez, le 29 mars dernier. Je dois, avant tout, vous remercier sincèrement des témoignages de sympathie qu'elle renferme à mon égard, et de la démarche que vous avez faite auprès du chef des vapeurs anglais du Pacifique. Je profiterai de cette faveur, avec reconnaissance, pour tous deux, dans le cas où je pourrais me procurer d'autres ressources pour rentrer en France. Ce devoir accompli, me permettrez-vous, Monsieur, de vous demander ce que signifie cette épithète de *Fameux Comte*, accolée à mon nom de famille, dans votre livre *de la Plata?*

«Appuyé sur les fables officielles, mais mensongères, publiées, à l'occasion des mines, par les divers intendants de la province de Copiapó, j'ai créé à Paris, en 1870, une Compagnie minière de dix millions de piastres, formée non pas de trois à quatre cents souscripteurs, mais de vingt mille actions au capital de cinq cents piastres chacune, répandues sur toute l'Europe. Français de toutes nos provinces, Anglais, Belges, Suisses, Hollandais, Prussiens, Autrichiens, et même Russes, entrèrent dans cette société. A cette époque, j'ai mené toute la campagne de la presse parisienne qui favorisait mon entreprise. J'ai écrit l'article *la montagne d'argent* dont vous vous moquez, et dont cependant la publication nous amena, le lendemain, cinq mille adhésions, ce qui prouve que j'avais su frapper au bon endroit. Quel mal ai-je fait en tout ceci? Les désastres de la guerre Franco-Allemande causèrent la dissolution de cette grande société. Depuis, en 1872, je formai encore, au capital de huit cent mille piastres, une toute petite compagnie, bâtarde de la première, portant la dissolution et l'infécondité dans des statuts mal pensés, mal agencés, comme tout ce qui se faisait à cette époque. Après quatre ans d'expériences, cette société, mort-née, a avorté, non par mauvaise administration, mais par suite de toutes les infirmités originelles que les statuts portaient dans leur constitution. Est-ce encore ma faute, Monsieur, et en quoi le fondateur de ces deux sociétés a-t-il mérité vos anathèmes? Je dis anathèmes, car votre épithète de *Fameux*, qui n'a pas d'application comme éloge pour mon succès, puisqu'en formant mes deux compagnies, je travaillais dans un but uniquement personnel, ne peut que déguiser poliment une censure. Je serais heureux de connaître cette censure, parce que plus on vieillit, Monsieur, plus on devient susceptible, et plus on éprouve le besoin de corriger ses erreurs, si on en a commis.

«Mon cœur un peu soulagé par l'aveu de la peine que m'a causée votre stigmate désapprobateur, je passe à la lettre de votre correspondant, Monsieur le Directeur du *Mercurio*. Le veto prononcé contre la vieillesse par cet honorable Doyen de la presse chilienne m'a surpris au dernier point, car on m'a toujours parlé de lui comme d'un homme supérieur. Je n'ai jamais eu la prétention d'être un faiseur de discours, un souteneur de thèses sur l'histoire, je ne me suis pas donné des airs d'aigle qui plane ou s'élève dans un orgueilleux caprice; malgré tout, pendant vingt ans, homme du monde par les extériorités de ma vie, j'ai traversé mon époque avec un esprit agile et pénétrant. Jusqu'en 1848, j'ai pris une part active à toutes les luttes de la légitimité contre l'opposition de 1824, et l'usurpation de 1830. En 1848, j'ai contribué à lever de la tombe la République inoffensive de 1791, car sous les Girondins, elle était alors conservatrice. Jusqu'au coup d'état, j'ai combattu vaillamment cette ventrée de rebelles que l'humanité portait depuis soixante ans, et mettait bas chaque jour de la semaine. J'avais, Monsieur, et j'ai encore l'instinct, l'intelligence de la publicité. J'ai horreur de ce hideux ossuaire de toutes les médiocrités révolutionnaires que le temps balaye successivement, et qu'il pousse à la fosse commune de l'oubli. Mon bon sens n'a encore subi aucune altération. Je ne porte pas mon cœur dans la tête, je le maintiens toujours à sa place. Je ne sais pas comme le pape actuel, user de la houlette du pasteur d'âmes, mais je lève le bâton qui frappe, et qui convient mieux aux difficultés d'une époque de perdition. En un mot, Monsieur, malgré les soixante-dix-neuf ans qui pèsent sur mon crâne, je suis encore ingambe, vert, lucide; et quoi qu'en dise Monsieur le Directeur du *Mercurio*, dont les tendances me paraissent un peu chinoises puisqu'il repousse la vieillesse au charnier, je crois que j'aurais pu être, pour la presse chilienne, un correspondant utile. D'anciennes relations d'amitié me font accepter dans tous les partis qui divisent mon pays. Au *Figaro*, comme à *La République*, de feu M. Gambetta, je suis presque chez moi. Mes alliances de famille me tiennent ouvertes à deux battants toutes les portes du quartier Saint-Germain, où les Ambassadeurs des grandes puissances vont se reposer, le soir, des soucis de leurs matinées. Malgré mes vieux ans, je suis sym-

pathique et infatigable. Ma maladie de vessie n'a aucun rapport avec le cerveau, et, je le répète encore, si j'ai des rides sur le front, je n'en porte aucune ni dans l'âme ni dans l'esprit. Tous mes ancêtres ont vécu de 90 à 100 ans, et je n'ai pas dégénéré de la race de ces forts! Je n'ai certes pas l'orgueil de mes haillons actuels, mais cependant, je les retourne pour les mieux montrer, et je marche hardiment dans la rue, soutenu par mes douleurs, et protégé par le cortège de mes espérances. Croyez bien, Monsieur, qu'aucun Chilien, tel talent qu'il puisse avoir, tel jeune qu'il soit, n'aura jamais à Paris la position que j'y pouvais prendre. Il sera toujours dans cette capitale un étranger privé de ces relations profitables qui font d'un seul mot deviner l'avenir du lendemain, caché pour l'obscur passant égaré dans la foule. Il pourra être, comme l'ont été ses prédécesseurs un bon et habile perroquet qui vous répètera, mot à mot sur tous les tons, les cancans des estaminets et des billards, les parlotes des antichambres, les récits des petits journaux; mais il ne pourra pas ausculter les grands événements européens, vous en révéler la trame. Il ne pourra pas vous envoyer, dans sa correspondance, tout le sang vierge que l'intelligence d'un vieillard, expérimenté, bien reçu partout, pourrait inoculer dans les veines de vos journaux. Vous voyez, Monsieur, que je pèche un peu de modestie, mais, que voulez-vous, chaque homme connaît sa valeur, et il se regimbe sous la main de ceux qui veulent le jeter, avant l'heure, dans le cabinet des momies. Il y aurait plus de honte à y rester, que de regret à y être entré.

«J'avais rêvé, pour la presse chilienne, une belle situation de correspondant, sévère et brillante, spirituelle et railleuse en même temps, insolente quelquefois, épique et familière comme la vie des hommes et des peuples. J'aurais illuminé ma rédaction de ces anecdotes inédites que les imbéciles méprisent, et que les penseurs ramassent. J'aurais conduit partout vos lecteurs, n'ayant ni souci ni dégoût des démarches qu'il m'aurait fallu faire pour accompagner vos abonnés en dehors des voies communes tracées par vos précédents correspondants. Je rêvais de faire de mon travail une collection d'œuvres fortes, suées par les hommes de labeur et d'étude. Monsieur le Directeur du *Mercurio* refuse la collaboration d'un vieillard qu'il ne connaît pas, et qu'il suppose adonné aux habituelles mollesses de la décrépitude; que sa volonté soit faite, son Journal y perdra autant que moi!

«Il ne me restera pas moins, en pensant à vous, Monsieur, une vive gratitude pour les efforts que vous avez faits en ma faveur; je vous prie d'en agréer l'expression sincère, et l'assurance de mes sentiments de très haute considération.

Signé: CTE. AUGUSTE DE NOLLENT.»

Hélas! monter si haut pour tomber si bas!.....

Joannon (Eugène Antoine). Ingénieur de l'Ecole Centrale des Arts et Manufactures, né à Lyon en 1860. Etudia l'architecture à l'Ecole des Beaux-Arts de Paris, où il obtint plusieurs médailles et le prix Gay, qui lui fut décerné par l'Institut de France en 1887. Vint au Chili, engagé par contrat par le gouvernement chilien, comme architecte de travaux fiscaux en 1889. Ensuite il fut nommé architecte de travaux municipaux, et donna sa démission pour se consacrer à sa nombreuse clientèle. Je citerai parmi les travaux les plus saillants de M. Joannon, le salon d'honneur des Pères français; le Monastère et tout un quartier de maisons et de magasins appartenant aux religieuses de l'ordre de St. Augustin; la chapelle du collège des religieuses des SS. CC.; les grands magasins de la maison Pra; le temple Corpus Domini; l'église Santa Filomena; la façade de l'église de San Ignacio; la chapelle de l'externat des religieuses du S. C.; la chapelle des sœurs de la charité; l'église de Rengo et quantité de maisons particulières.

M. Joannon a épousé en 1901 une demoiselle chilienne, d'une famille très distinguée.

Hartard (Emile). Ingénieur mécanicien et mineur. Né en France et établi au Chili, dans la province de Coquimbo à Ovalle.

Parmi les ingénieurs distingués qui ont visité le Chili je citerai entre autres *M. de la Bouglise*, et M. *Ernest Carnot*, fils de M. Sadi Carnot, le regretté président de la République Fran-

çaise. A l'occasion de l'arrivée de M. Carnot à Valparaiso, M. Soufflot de Magny, consul de France, donna en son honneur une magnifique soirée, à laquelle furent invités les principaux membres de la colonie française.

Subercaseaux (François Pierre Pascal). Né à Dax, arrivé au Chili au milieu du XVIIIe siècle, en 1754. Des nombreux documents que je possède et que je me suis procurés en France et en Espagne aux archives de Semancas j'extrairai les notes suivantes: Ecusson de la famille: d'azur, au château d'argent, accompagné d'un soleil d'or en chef sénestre, surmonté du casque de chevalier. Armes parlantes.

Le fondateur de la grande famille chilienne fut François Pierre Pascal Suber de Casaux, dont les ascendants ont été les seigneurs de Belloc, vers 1454 ou 1462. Il était fils de Bernard de Casaux et de Jeanne Marie de Breton. Bernard de Casaux, fils de Guillaume de Casaux, était un officier connu de la marine royale française, et son fils François suivit la même carrière.

Les fils de Bernard de Casaux mirent devant leur nom, par obligation d'héritages la particule *suber*. Plus tard, ils joignirent les deux noms: la branche française, qui demeur à Bourg-sur-Gironde, s'appelle de Subercasaux, et la chilienne Subercaseaux.

Le jeune François Suber de Casaux, lieutenant de vaisseau de la marine royale française, abandonna la France par suite d'un duel. Il s'établit à Copiapó où il se consacra complètement à l'exploitation des mines; il donna une grande impulsion à la métallurgie d'argent qui se trouvait dans un état déplorable, il entreprit de grands travaux et procura des ressources aux industriels dont les propriétés minières étaient abandonnées. Ses mines étaient situées à San Francisco de la Selva et les principales étaient celles d'argent appelées *San Felix* et *San Antonio*, situées dans les montagnes de Punta Gorda et de Zapallar.

En 1763, l'Angleterre ayant déclaré la guerre à l'Espagne, le général Pedro Corvalan, corrégidor de la Serena, nomma M. François Suber de Casaux, capitaine d'artillerie et le chargea de l'organisation de la défense du port et de la province de Coquimbo. L'activité déployée par Suber de Casaux dans l'accomplissement de sa tâche, son désintéressement pour obtenir à ses propres frais les affûts et les autres accessoires, et ses brillantes qualités militaires dont il fit preuve, engagèrent le gouverneur don Antonio Guill y Gonzaga à ratifier, le 20 mars 1766, la nomination de capitaine.

Lors du soulèvement des Indiens en 1769, M. François Subercaseaux fut un des premiers à offrir ses services et à équiper à ses frais son bataillon. Ainsi l'attesta le corrégidor don Martin Santos de Lalana le 12 mars 1770, et la conduite du jeune officier français en cette occasion fut si brillante que le 26 juin 1771, il fut promu au grade de lieutenant-colonel des gardes nationales (Martin de Morales, vol. 740, tomo 30 n. 1185 Alange al cap. general del Reyno de Chile).

Mais là ne se bornèrent pas les services de don Francisco à la Serena. Dans un rapport du corrégidor de la ville, don Francisco Javier de Ossa, bisaïeul de don Macario Ossa, on lit ce qui suit: «Au sujet d'une peste générale qu'il y eut dans tout le royaume, l'amour et la charité de Francisco Suber de Casaux envers les pauvres malades furent tels qu'il ne réserva pas même le linge de son lit, qu'il distribua à ceux qui en manquaient, donnant asile dans sa propre maison d'habitation à ceux qui étaient attaqués du terrible fléau; et cela sans crainte d'être atteint lui-même, et sans autre but que celui d'exercer la charité. Il assista et servit personnellement les pauvres malades, en leur fournissant les aliments nécessaires jusqu'à leur entière guérison». En vertu de ces services et de son mariage avec doña Manuela Mercado y Corvalan, de la meilleure noblesse du pays, don Francisco obtint, par décision souveraine du 27 août 1789, des lettres de naturalisation sans restriction aucune. La révolution française, qui lui avait enlevé son frère et fait perdre son patrimoine, lui ôta l'espoir de jamais revoir sa patrie.

En 1791, il fut nommé alcalde de Copiapó. Dans l'exercice de cette fonction, il donna des preuves de son activité et de son désintéressement et fut acclamé comme un des magistrats les plus intègres.

En 1793, le baron de Ballinari, gouverneur du royaume, lui ayant communiqué dans une lettre en date du 29 janvier, le désir du roi de publier l'ouvrage de *Floras Americanas*, don Francisco contribua puissamment à l'exécution de cette entreprise.

Les dons en argent qu'il fit au trésor royal, et les précieuses collections de minerais qu'il offrit au Musée royal d'histoire naturelle lui firent décerner le titre de lieutenant-colonel des armées royales et de chevalier de l'ordre de Santiago, comme il appert des documents que j'ai sous les yeux (27 novembre 1793, 23 janvier 1795). (Archives générales de Semancas. Secrétariat de guerre moderne, Lo. N. 6896). M. Francisco Suber de Casaux mourut au commencement du XIXe siècle,

C'était un gentilhomme accompli: ses manières distinguées, son aspect sympathique, sa générosité sans bornes, sa probité à toute épreuve lui faisaient pardonner son immense fortune.

L'importance de la famille Subercaseaux, alliée à toutes les principales familles du Chili, comme y sont alliés aussi les Beauchef, les Viel, les Cazotte, les Morandé, les Germain, les Marchant, les la Motte du Portail, les Decombe, les Pra, les Edwards et tant d'autres non moins connus, sera une excuse suffisante pour les détails qui vont suivre et que j'ai recueillis personnellement avec la plus scrupuleuse exactitude.

Comme je l'ai dit, M. François Subercaseaux se maria avec doña Manuela Mercado y Corvalan, fille de don Felipe de Mercado, oidor de Copiapó et de doña Manuela de Corvalan.

De ce mariage naquirent quatre enfants:

1 Don José Antonio Subercaseaux y Mercado, qui mourut célibataire en 1860;

2 Don Ramon Subercaseaux y Mercado, né à la vice-paroisse de Nantoco (Copiapó) le 10 janvier 1790, marié en premières noces avec doña Bernardina Real de Azúa, dont il n'eut pas d'enfants, et en secondes noces, en 1835, avec doña Magdalena Vicuña y Aguirre, fille de don Francisco Ramon Vicuña, qui fut président du Chili, et de doña Mariana Aguirre, fille du marquis de Montepio;

3 Doña Josefina;

4 Don Vicente Subercaseaux y Mercado, marié avec doña Loreto Latorre, souche des Subercaseaux Latorre.

Don Ramon Subercaseaux avait à peine sept ans quand il perdit son père et resta orphelin au milieu des agitations de cette époque. Il fut obligé d'émigrer à Buenos Ayres après avoir perdu presque toute sa fortune, à cause des évènements politiques, et abandonna les mines et l'établissement métallurgique qu'il avait hérités de son père.

Don Ramon ne tarda pas dans son exil à gagner l'amitié et l'estime de tous ceux qu'il fréquenta. Son langage choisi, ses manières délicates et insinuantes, la sincérité et la loyauté de ses sentiments lui ouvrirent toutes les portes. Il obtint la main d'une des jeunes filles les plus distinguées de Buenos Ayres, Mlle Real de Azúa, qui mourut peu de temps après.

De retour au Chili, M. Subercaseaux s'occupa de refaire sa fortune, et s'y prit si bien qu'il put disposer en peu de temps de capitaux considérables.

Don Ramon prit part à toutes les grandes entreprises financières de l'époque: il fut un des principaux actionnaires du chemin de fer de Valparaiso à Santiago et un des premiers banquiers de la capitale. Comme agriculteur, il a été le premier à entreprendre les grands travaux d'irrigation, car un des premiers grands canaux a été construit par lui dans sa propriété de Pirque, arrosant d'un seul coup plus de six mille hectares qui auparavant étaient incultes.

Ancien *Pelucon*, conservateur par conviction et caractère, il agit toujours conformément à ses principes, et son parti l'éleva à la dignité de sénateur pendant deux périodes consécutives.

«La générosité, dit le *Mercurio* du 5 novembre 1859, était dans le sang de M. Subercaseaux: la prospérité de sa fortune intéressait tous ses amis; sa maison à Coquimbo était le rendez-vous de tous les nationaux et étrangers et beaucoup de personnes doivent une partie de leur bien-être à la généreuse protection de M. Subercaseaux, qui faisait le bien sans jamais le publier et sans en tirer vanité.

Ce fut le père le plus tendre et le plus délicat envers sa famille et le modèle le plus parfait de l'amitié.»

De son mariage avec doña Magdalena Vicuña naquirent quatorze enfants:

1 Doña Maria Magdalena, qui mourut célibataire;

2 Doña Manuela, mariée avec don Nemecio Vicuña Mackenna, père des Vicuña Subercaseaux, mort récemment à Santiago;

3 Doña Emiliana, épouse de don Melchor Concha y Toro, marquis de Casa Concha, souche des Concha Subercaseaux;

4 Doña Rosa, morte jeune;

5 Don Francisco, marié avec doña Juana Browne y Allaga, mère des Subercaseaux Browne;

Don Antonio, marié avec doña Jertrudis Perez, fille du Président Perez et mère des Subercaseaux Perez;

7 Doña Lucia, épouse de don Claudio Vicuña, souche d'autres Vicuña Subercaseaux;

8 Doña Cristina, mariée avec don Domingo Concha y Toro, frère de don Melchor, souche d'une autre branche de Concha Subercaseaux;

9 Doña Josefina, épouse de don Juan Francisco Larrain Gandarillas, mère des Larrain Subercaseaux;

10 Doña Carmela, mariée avec don Alberto Mackenna, mère des Mackenna Subercaseaux;

11 Doña Victoria, épouse de l'illustre écrivain don Benjamin Vicuña Mackenna, troisième souche des Vicuña Subercaseaux;

12 Doña Ana, mariée avec don José Agustin Salas Errázuriz, mère des Salas Subercaseaux;

13 Don Ramon, marié avec doña Amalia Errázuriz Urmeneta, mère des Subercaseaux Errázuriz.

Le 14ème mourut en bas âge.

M. Francisco Subercaseaux Vicuña à sept enfants:

1 Don Julio Subercaseaux y Browne, marié avec doña Marta Aldunate Echeverria, mère des Subercaseaux Aldunate;

2 Don Fernando, célibataire.

3 Doña Teresa, mariée avec don Alberto Lyon Perez, mère des Lyon Subercaseaux;

4 Don Benjamin, époux de doña Ida Zañartu;

5 Don Cárlos, célibataire.

6 Don Eujenio, célibataire;

7 Doña Josefina, mariée avec son cousin, don Juan Enrique Concha Subercaseaux et souche d'une nouvelle branche de Concha Subercaseaux;

Les fils de don Antonio sont:

1 Don Enrique, marié avec doña Amanda Brieba;

2 Don Antonio Subercaseaux y Pérez, marié avec doña Emma Ovalle, mère des Subercaseaux Ovalle;

3 Don Guillermo, époux de doña Mercedes Rivas Ramirez;

4 Don Gonzalo, marié avec doña Ines Zañartu Vicuña, seconde souche des Subercaseaux Zañartu;

5 Doña Maria Virginia, épouse de don Hernan Prieto Vial, mère des Prieto Subercaseaux.

Les Subercaseaux Errázuriz, fils de don Ramon, sont huit, tous célibataires: don Pedro, don José Luis, doña Blanca, doña Rosario, don Leon, doña Maria, don Juan et doña Elisabeth.

Je ferai remarquer, en passant, que les familles françaises sont en général les plus nombreuses au Chili. Je citerai entre autres les Letelier, qui descendent tous directement ou indirectement d'une même souche.

François de Lapérouse, marquis de Cars. En parlant de la famille Subercaseaux et des Français distingués qui se sont alliés à des Chiliennes de la haute aristocratie, je ne saurais oublier M. François de Lapérouse, marquis de Cars, fils du duc de Cars, qui à épousé la belle Madame Teresa Edwards, fille de l'ancien président du Sénat, M. Agustin Edwards et de Madame Maria Luisa Mac-Clure de Edwards. M. le marquis François de Cars appartient à une des familles nobiliaires les plus anciennes et les plus marquantes de l'Europe. Ses aïeux ont illustré en maintes circonstances les pages de l'histoire de France.

Arrivé au Chili depuis quelques mois, il est allé habiter, avec Madame la marquise de Cars, le somptueux château que possède la veuve de M. Edwards à San Isidro, près de Quillota.

Un souvenir au sujet de la famille de Cars: je me rappelle qu'à Poitiers, en 1860, les de Cars et les Aymer de la Chevalerie étaient très unis. Ils aimaient beaucoup la chasse et les courses. Quand le soir on entendait sonner le corps de chasse au collège des jésuites, on savait que c'étaient les jeunes de Cars et Aymer de la Chevalerie qui s'amusaient. Le duc de Cars, père ou grand père de notre hôte actuel, assistait toujours aux courses de Poitiers, et si je ne me trompe, il possédait une brillante écurie. Toujours est-il que je me rappelle parfaitement avoir aperçu le duc de Cars, entouré des principaux sportsmen de l'époque, MM. Thonnard du

Temple, de Gennes, du Fonténioux, de Chatillon, de Gallard, de Béchillon, de Saluces, Brunet de Lagrange. M. le marquis de Cars saura si mes souvenirs d'enfance sont exacts.

Les témoins du mariage, effectué à Paris au mois de décembre 1903, furent, pour le marquis de Cars, le duc d'Alençon et le comte de Lafond, et pour la fiancée, l'ancien Ministre du Chili M. Blest Gana et le Ministre actuel M. Enrique Sanfuentes. La princesse Mathilde envoya à la future marquise de Cars un éventail peint par elle et signé le jour de la noce, peu de temps avant sa mort. Tout le monde sait que peindre des éventails était la distraction favorite de la princesse.

La lettre que le comte Primoneli écrivit à cette occasion à Mme la marquise de Cars est de la teneur suivante:

«MADAME:

«La princesse Mathilde me charge de vous remettre un éventail peint par elle et signé ce matin en votre honneur; elle vous prie d'accepter les vœux qu'elle fait pour votre bonheur.

«Permettez-moi, Madame, d'ajouter les miens à ceux de ma tante, et agréez l'hommage de ma respectueuse adhésion.»

Tous les noms les plus glorieux que possède la France figurent sur la liste des personnes qui asistèrent à la cérémonie nuptiale.

Le jeune duc de Cars est tenu en grande estime dans le noble faubourg Saint-Germain et jouit d'une réputation méritée par sa conduite exemplaire et la sévérité de ses principes. Il est au nombre de ces jeunes Français qui soutiennent toujours et partout le nom vénéré de la France.

INDUSTRIELS, NÉGOCIANTS, ETC.

Dans les commencements du XVIII siècle lecommerce français était très actif au Chili. Il y avait des négociants qui, comme Barbinais le Gentil, (1715-1717) possédaient des maisons très importantes. (1) J'ai parlé de plusieurs de ces commerçants dans les premières pages de ce livre.

Motte (Auguste Jules de la). Né le 2 vendémiaire de l'an 13. Arriva à Valparaiso en 1826 avec un bateau lui appartenant, ainsi que sa cargaison. Il avait l'intention d'entreprendre une série de voyages entre les côtes du Mexique et de la Chine, mais pour des causes imprévues, il dut abandonner son premier projet et s'établit à Valparaiso, dont on peut considérer qu'il fut un des fondateurs.

En 1830 il fonda la maison Le Bris et la Motte.

Le 2 avril 1840, il se maria à doña Manuela Cortés Alcázar, fille de l'amiral Cortés, ancien aspirant de son père aux Philippines sous les ordres d'Alava, et descendante de Hernan Cortés.

De cette souche sort la descendance actuelle:

Carmela (Mme Bainville).

Eugène

Julia (Mme Jouanne).

Auguste (capitaine de frégate en retraite).

Constanza.

La famille seigneuriale de la Motte appartient à la noblesse de l'ancien duché de Bretagne, annexé à la France par suite du mariage de Luis XII avec Anne de Bretagne.

Ses domaines se trouvaient dans le pays de Dinan, qui fait partie du département actuel des Côtes du Nord.

Pendant les premiers temps ce fut une famille militaire dont quelques membres prirent part aux premières croisades levées en France pour faire la conquête de la Palestine. Au XVIIe siècle elle devint une famille essentiellement maritime, comme le prouve la présence continuelle, non interrompue, d'un de ses membres dans la marine.

(1) Il existe à la Bibliothèque Nationale de Santiago un ouvrage de Barbinais le Gentil: *Nouveau Voyage autour du monde, 1728.*

Cette famille s'est divisée en deux branches (la plus grande partie éteinte) qui, pour se distinguer les unes des autres ajoutèrent à leur nom celui de la terre qui leur appartenait: de la Motte-Picquet, de la Motte-Rouge, de la Motte-Blanc, de la Motte de Broons, de la Motte-Mauvert, de la Motte du Portail.

Relativement à cette dernière branche, qui est le tronc de la famille de ce nom existant au Chili, elle descend de: Servan de la Motte, sieur du Portail, et de Marguerite Delpech, qui vinrent s'établir à Saint Mâlo, à la fin du XVIIe siècle et dont la descendance est:

Servan François, né le 26 janvier 1698 qui, entré comme volontaire dans la marine en 1711, prit sa retraite avec le grade de lieutenant de frégate qui lui avait été acordé en 1746. Marié à dame Julienne Jacquette Perrée du Condray, ils eurent pour fils:

Jacques-Mâlo, né le 6 décembre 1861, qui entra comme volontaire dans la marine en 1775.

De 1782 à 1784, embarqué comme lieutenant de frégate sur le vaisseau *Annibal* (pris aux Anglais) qui fait partie de l'escadre du Bailli de Suffren dans l'Inde, sous ses ordres, il prend part aux cinq combats qui eurent lieu et au siège de Trinquemaby. Il est blessé. Pour ces faits d'armes, sur la recommandation et sur la demande du Bailli de Suffren, le roi lui accorde une pension de 300 Livres.

En 1791, comme lieutenant de vaiseau il fait partie de la division navale (*Recherche* et *Espérance*) sous les ordres de l'amiral d'Entrecasteau, armée à Brest par ordre du roi Louis XVI, pour aller à la recherche de M. de Lapérouse, dont on était sans nouvelles depuis 1786.

Embarqué sur l'*Espérance*, commandée par le chevalier de Kermadec, ils parcourt une grande partie de l'Océanie-Ouest, reconnaît l'Australie et la Tasmanie, mais sans trouver la moindre nouvelle de M. de Lapérouse, et, en cours de navigation, est nommé Chevalier de Saint-Louis.

A la mort des chef successifs de l'expédition: d'Entrecasteau, de Kermadec, d'Auribeau et de la plus grande partie des officiers des Etats major des bateaux qui avaient été oubliés et abandonnés à leur sort par suite de la Révolution, l'expédition, sous les ordres de Rossel, prit fin à Java, avec la vente des bateaux au Gouvernement hollandais.

La relation de cet important voyage de découvertes a été redigé par M. de la Motte (voir Larousse).

Ne pouvant rentrer en France à cause de la Révolution, il entre alors au service de l'Espagne et, de 1797 à 1803, il est embarqué aux Philippines sous les ordres de l'amiral don Ignacio de Alava et ce fut alors qu'il eut sous ses ordres le futur général amiral Eugenio Cortés y Azúa.

Rentré en France, il se maria le 9 Nivose de l'an 12 à Julienne Guillemant Despèches, fille d'un ancien négociant armateur de Nantes. De ce mariage naquirent 4 enfants, 3 garçons (dont 2 marins) et une fille.

L'aîné vint au Chili, Auguste Jules, et est, comme je l'ai dit, le tronc de la branche chilienne de la famille.

M. Auguste de la Motte a joué un rôle important dans la colonie française et dans la société de Valparaiso. Son fils M. Eugène de la Motte, ami intime de M. Lévêque, a pris part à tous les travaux et entreprises de ce grand ingénieur.

M. Bainville, ce graveur infatigable de condors, qui paraissait greffé sur le balancier de la Monnaie, est marié avec une sœur de M. E. de la Motte.

Bordes (A. Dominique). Négociant et armateur, né à Gembrède (Gers), fils d'un médecin dont la charité et l'abnégation l'avaient rendu populaire parmi les pauvres. Arriva au Chili en 1835. Muni de bonnes lettres de recommandation, il trouva dès son arrivée à Valparaiso de puissants protecteurs. Il entra comme vendeur dans une maison de commerce, chez M. Casaubin, de San Felipe, qui plus tard fut fier d'avoir formé un pareil élève. M. Bordes conserva toujours pour son ami une reconnaissance inaltérable. De San Felipe il alla à Santiago prendre la direction de la maison Lataste, à la prospérité de la quelle il contribua beaucoup.

En 1837, il établit à Valparaiso une maison de consignation; c'est à cette époque qu'un incendie brûla la maison qu'il occupait et où se trouvaient les marchandises qui devaient composer le chargement de cinq bateaux. Heureusement, son activité aidant, tout fut sauvé. Il

coopérait en même temps à l'établissement d'une fabrique de chandelles, qui plus tard devint très prospère sous la direction de M. Bousset.

Ce fut en 1840 qu'il entreprit des affaires avec le capitaine Le Quellec. La raison sociale: Le Quellec et Bordes date de l'année 1846.

La puissante organisation commerciale de M. Bordes et son activité incomparable le poussèrent en 1848 à former un projet de société avec plusieurs armateurs du Havre pour l'établissement d'une ligne mensuelle de vapeurs partant de ce port pour Valparaiso. Vingt-quatre navires s'apprêtaient déjà, lorsque la nouvelle de la révolution de 1848 vint détruire ce beau projet, lequel fut suivi d'une crise sur les cuivres. M. Bordes se trouvait alors à Panama et se disposait à partir pour la France, lorsque, ayant obtenu qu'on lui remit les lettres qui lui étaient adressées à Valparaiso, il eut connaissanse que les traites qui avaient été fournies contre son associé Le Quellec avaient été protestées. M. Bordes, au lieu de continuer son voyage en France, revint à Valparaiso. M. Le Quellec fut effrayé, surtout à cause des évènements de 1848 qui causaient la baisse sur les cuivres, dont une forte partie avait été remise par la maison Le Quellec et Bordes, du Chili. M. Bordes s'empressa d'aller chez M. Bernardino Bravo, son ami, à qui sans préambule aucun, il expliqua la cause de son retour et lui demanda 100 mille piastres or, lesquelles lui furent accordées sur le champ. La situation était sauvée. M. Bordes apparut à son bureau et fit mettre un écriteau sur la porte annonçant que toutes les lettres protestées en France seraient payées par lui à leur présentation à son bureau. Le premier et l'unique qui se présenta, mais pas pour se faire payer, ce fut l'amiral Blanco, qui avait déposé dans la maison 30.000 piastres. Aussitôt que M. Bordes le vit entrer, il lui dit que l'argent était à sa disposition. L'amiral répondit qu'il n'en avait pas besoin pour le moment.

En 1853, une autre crise commerciale se déclara, pendant un voyage qu'il faisait en France; mais, revenant aussitôt à Valparaiso, il parvint à la conjurer complètement, comme il avait fait de la première.

M. Bordes ne mettait jamais les pieds dans aucun bureau à Valparaiso, tandis que le sien était souvent fréquenté par les chefs du haut commerce, qui allaient le consulter. De fortes maisons le nommèrent juge arbitre dans une affaire très importante, dont la sentence fut confirmée par la cour d'appel, à laquelle avait eu recours une des parties.

Dans une autre circonstance, s'étant associé avec M. Agustin Edwards pour une forte affaire de cuivre, M. Bordes se refusait à vendre le stock du Havre, malgré les instances de M. Edwards, qui craignait une grande perte par la baisse des cuivres. M. Bordes étudia la situation et s'obstina à ne pas vendre, jusqu'au moment où le cuivre éprouva, comme il l'avait prévu, une hausse considérable, qui donna de magnifiques bénéfices. Je dois ajouter, à l'honneur de M. Edwards, que ce grand financier avait écrit à M. Bordes en lui disant que probablement la perte serait considérable, mais qu'il ferait en sorte que son ami ne fût pas trop préjudicié dans ses intérêts particuliers, ce dont M. Bordes lui fut reconnaissant toute sa vie.

Par suite de la mort de son associé, M. Bordes retourna en France en 1868, se sépara des fils de ce dernier et dirigea seul cette immense maison d'armement.

A partir de ce moment ses affaires prirent encore de nouvelles et grandes proportions, et il arriva à être un des premiers armateurs de France, et, sans contredit, une des sommités commerciales et maritimes du monde.

M. Bordes s'est éteint doucement au milieu des siens, à Bordeaux, 1883, emportant dans la tombe leurs regrets et ceux des personnes qui avaient approché cet homme de bien.

Les grands exemples de travail, d'énergie, de probité qui ont fait de lui un des hommes éminents dans les annales de notre commerce, ont été suivis par ses fils, MM. Adolphe, Alexandre et Antonin Bordes.

Les trois frères travaillent ensemble et ne se consultent pour ainsi dire qu'entre eux.

J'ai remarqué que le plus jeune, M. Antonin, est considéré par ses frères comme une forte tête et comme l'héritier parfait du talent commercial du père.

Mme v. Bordes vit encore. Elle demeurait, lorsque j'étais à Paris, rue Montaigne, à côté de l'hôtel qu'occupait M. Augusto Matte.

MM. Bordes ont conservé, en mémoire du grand armateur que fut leur père, la raison sociale: Ant. Dom. Bordes et Fils.

Leur flotte se compose de 18 navires en acier et 27 navires en fer, soit 45 navires avec un port effectif de 2.700.000 quintaux espagnols.

Pendant son séjour à Valparaiso, la famille Bordes habitait l'endroit qu'on appelait la

Cabriteria. C'est là que, avec M. Ernest *Decombe* et autres, nous allions passer la journée du dimanche en compagnie de cette charmante famille.

M. Decombe, chef pendant longtemps de la maison Bordes et associé ensuite de M. E. Lhoste, était un homme d'une haute valeur, sérieux, intègre et un excellent conseiller. Né à Bordeaux, il fit ses études au lycée de cette ville et vint au Chili appelé par la maison Bordes. Ses opinions politiques, qui n'ont jamais varié, le tinrent à l'écart des manifestations républicaines.

Il mourut à Valparaiso. Il s'était marié avec Mlle Echazarreta, dont il a eu plusieurs enfants, et dont l'honorable famille est bien connue au Chili.

Fernandez Rodella (François). Pauvre M. Rodella! Je le vois encore courbé plus sous le poids des chagrins que sous le faix des ans. Il avait été réduit à être simple directeur du *Diario Oficial*. Sa fortune s'était évaporée, comme un feu de Bengale. A l'âge de 65 ans, il n'avait plus le courage de recommencer à la refaire. Il se contentait de ses maigres appointements, et, pour se distraire, il publiait de temps en temps des articles littéraires dans le *Ferrocarril* qui ne lui rapportaient rien.

Longtemps consul général du Chili à Paris, il remplit ce poste avec abnégation et enthousiasme.

«Le Chili, disait Julio Bañados Espinosa, en 1884, dans un article nécrologique, ne doit pas oublier qu'il a eu en Fernandez Rodella un serviteur aussi dévoué que s'il eût été Chilien. Il ne perdit jamais l'occasion de faire valoir en Europe son pays d'adoption».

Il était au Chili en 1855, lors de la guerre de Crimée. Il fut l'âme, avec le docteur Pretot, Brochon, A. Germain, de toutes les manifestations patriotiques qui eurent lieu en ce temps-là.

Un banquet colossal fut organisé à Santiago dans le Salon Philarmonique. La salle était splendidement ornée. Les noms de Pélissier, Bosquet, Simpson, lord Ragland étaient écrits en grandes lettres d'or sur les quatre murs de la salle. En face de la porte, en entrant, on apercevait un grand tableau, peint par un jeune Français, M. Beaufeuf, et qui représentait une ingénieuse allégorie: la Turquie, au milieu, figurée par une belle femme, l'épée à la main, s'appuie de l'autre sur le bras de la France, sous la forme d'un jeune romain. L'Angleterre, figurée par un jeune saxon, tend une de ses mains à la Turquie, et derrière un jeune Piémontais appuie ses mains sur l'Angleterre et la Turquie.

A six heures entrèrent les invités, précédés par leurs deux présidents, le général Viel et Mr. Price, qui accompagnaient don Antonio Varas, Ministre de Affaires Etrangères.

Venaient ensuite l'amiral anglais, le ministre Harris, l'amiral français Fourichon avec son état-major, le chargé d'Affaires de France, Cazotte, le consul anglais de Coquimbo, Ross, le comité d'organisation et grand nombre de Français, Anglais et Piémontais, qui étaient venus exprès de Valparaiso pour assister à la cérémonie.

Le général Viel occupait le centre de la table, comme président français du banquet; à sa droite, le ministre Varas et, à gauche, l'amiral anglais. En face, Mr. Price, président anglais, à sa droite, l'amiral français et à sa gauche, le chargé d'Affaires, M. Cazotte. Les santés portées à l'Angleterre et à la France furent nombreuses.

Le général Viel.—Je bois au gouvernement du Chili pour la sympathie qu'il nous a manifestée à l'occasion du triomphe des armées alliées.

A notre patrie d'adoption, pour qu'elle suive sans interruption la marche ascendante qui l'a élevée à un si haut degré de prospérité.

A sa M. B. qui unit à son noble et grand cœur les qualités d'une excellente épouse et d'une tendre mère, qui en ont fait l'idole de tous ses sujets.

Mr. Price.—A la France et à ses vaillants soldats.

Fernandez Rodella.—La présence au milieu de nous du chef du cabinet chilien nous rappelle que nous célébrons librement les gloires de notre patrie, dans un pays où les lois nous protègent, dont l'esprit public nous favorise; dans un pays civilisé, ami, où les préoccupations de l'ancien régime contre les étrangers ont disparu à jamais, grâce à l'instruction des classes élevées, grâce à son bon sens, à cette bienveillance qui est le propre du caractère chilien; grâce enfin aux efforts des gouvernants, remarquables par leur esprit d'ordre, de justice et d'honnêteté.

Parmi nous, Messieurs, il n'en est pas un qui n'ait dans son cœur une affection méritée pour quelques-uns ou beaucoup de Chiliens.

Il y a ici beaucoup d'Anglais, de Français et quelques Piémontais attachés au Chili par les liens sacrés de la famille.

Je bois donc au peuple chilien et à son digne représentant don Antonio Varas.

Ces paroles enthousiasmèrent les assistants. On demanda l'hymne national chilien, qui fut couvert d'applaudissements.

Monsieur le Ministre anglais Harris porta une santé à la France et à la gloire de ses armes et à don Antonio Varas.

Monsieur le Ministre Varas exprima ses sentiments de vive sympathie pour les nations amies du Chili et spécialement pour la France et l'Angleterre et s'étendit sur l'influence de ces deux grandes nations dans la marche du progrès humain.

M. Fernandez Rodella.—Une santé est l'expression d'un sentiment profond, d'un enthousiasme du cœur, dont les emblèmes joyeux sont la coupe et le vin.

Si nous devons en ce moment éloigner de notre esprit toute pensée de deuil, que le bonheur du triomphe, que la joie du festin ne nous fassent pas oublier ceux qui sont morts glorieusement en défendant leurs drapeaux.

Trinquons religieusement en souvenance de ce vétéran de l'armée anglaise, de ce noble et glorieux mutilé, qui a succombé sous le poids des fatigues de la guerre et de l'inclémence du climat plutôt qu'au fardeau des années; trinquons donc religieusement en commémoration de ce noble et stoïque général, mort au champ d'honneur, et qui après tant de souffrances n'a pas même emporté dans la tombe la satisfaction d'avoir vu flotter les bannières de la France et de l'Angleterre sur la tour de Malakof. A la mémoire de ce glorieux martyr du devoir, à la mémoire du général lord Raglan.

M. Smith porta une santé aux mânes illustres d'Alma et d'Inkermann.

M. Eastman.—A l'alliance perpétuelle des Français et des Anglais.

Un jeune officier français.—A l'union inaltérable des marines anglaise et française.

M. Price.—A Monsieur Varas.

Le docteur Veillon.—Au Chili et à la femme chilienne.

Le docteur Barrington.—Aux gloires des alliés; à la femme qui donne l'enthousiasme au cœur, à la femme aux pieds de laquelle nous déposons les lauriers.

M. Fernandez Rodella, auquel on demanda un dernier mot: Au courage fanatique du soldat turc! A l'ardeur héroïque du soldat français! Au courage stoïque du soldat anglais! A la bravoure à la fois anglaise et française du soldat piémontais!

M. Rondanelli, piémontais, répondit au nom de ses compatriotes aux nombreuses santés portées au Piémont.

M. Cox fit des vœux pour que la fraternité des peuples eût la plus solide garantie dans l'alliance des deux premières nations du monde.

On joua la Marseillaise.

Eh bien, je finirai par croire que les vœux de M. Cox se réaliseront un jour.

Le comte de Maistre, dans ses *Soirées de Saint-Pétersbourg*, dit que le triomphe de la civilisation aura lieu, quand elle parlera français et anglais, quand la France et l'Angleterre mettront à son service leur génie et leur puissance.

Le triomphe des armées française et anglaise donna lieu à quelques notes discordantes. Un correspondant de journal chercha à dénigrer l'armée anglaise de Crimée. Le deuil de tant de familles éveilla au plus haut point sa verve sarcastique; l'armée, le peuple, le gouvernement, la reine, personne ne fut épargné.

La colonie française, toujours chevaleresque, s'indigna et protesta hautement et avec énergie contre les appréciations contenues dans la lettre du correspondant étranger.

Il convient de citer les noms des protestataires: J. B. Laharague.—E. Roux.—A. Germain.—J. Raveau.—G. Dubord.—L. Cazalis.—J. Raymond.—L. Ballande.—C. Jullian.—E. Darnay.—E. Bernhard.—Print.—H. Boué.—L. Perey.—Claude Blanchard.—Louis Balan.—A. Fourrier.—E. Boué.—G. Porteri.—Félix Fauché.—Charles Raymond.—Emm. Carmer.—Paulin Gadal.—V. Bonnemain.—P. E. Bernhard.—Os. Henry de Villeneuve.—A. Brochon.—J. et P. Bessont.—G. Cope.—A. Lafourcade.—Pina.—G Lapagesse.—G. Latarte.—Dr. Prétot.

Les Anglais répondirent:

Valparaiso, 10 th. of November, 1855.

Monsieur le Consul,

The undersigned, in the name of the British communicaty in general, have persued with extreme satisfaction the public testimony of the French residents of Valparaiso, published in their communication of to-day in the *Diario*. The sentiments expressed call for their grateful acknowledgments, and we trust the cordiality and union between France and England may be firmly riveted for ever, protecting, as in the present war, the weak against the strong in the advance of civilization against despotism.

We personally reciprocate the friendly feelings expressed, and beg you will permit us, through you, to thank those gentlemen who have come forward, individually, to represent the French community.

We are, &a.

Monsieur le Consul,

Bart. G. Browne, A. Miller, Thos. Gray, E. Harker, Henry Harker, Geo. Lyon, C. A. Peace, Edw. Letts, J. Parish Robertson, W. Parish Robertson, Robert P. Mulgrew, J. S. Collmann, Sam. D. Keeling, H. Cooper, E. Belenfante, T. Cockbain, C. Rowe, F. Brown, J. C. Searle, S. Williamson, J. Newell, E. Edmondson, William Gillman, J. W. Garland, S. Nixon, J. Thomson, H. B. Colchester, J. Robson, R. Struthers, B. Stocks, D. Thomas, J. C. Harker, B. W. Leigh, W. Weir, W. Walker, J. E. Thorner, S. Waddington, R. S. Budge, W. Williams, A. G. Scott, R. Young, R. S. King, E. Whiteet, C. R. Bradish, D. W. Young, H. Ralph, W. J. Pike, H. W. Hammond, W. Cood, S. Walters, J. W. Doering, J. M. Wilson, G. H. Kendall, E. Cooper, J. Greenwood, H. J. Murray, J. W. Howe, S. Applegath, J. H. Cherrie, A. S. Hill, A. Livingston, R. Lucas, S. Miller, T. Montgomery, W. L. Macqueen, A. M. Macqueen, G. W. Bayenton, G. Bowles, W. Bernard.

Monsieur Ch. de Cazotte,
Consul of H. I. M. of France.

TRADUCTION

Valparaiso, 10 novembre 1855.

Monsieur le Consul,

Les soussignés, au nom de la communauté britannique en général, ont vu avec une extrême satisfaction le témoignage public des Français résidant à Valparaiso, publié dans leur communication en date d'aujourd'hui par le *Diario*. Les sentiments qui y sont exprimés méritent l'expression de leur reconnaissance et nous croyons que la cordialité et l'union entre la France et l'Angleterre doivent être fermement établies pour toujours, en protégeant, comme dans la présente guerre, le faible contre le fort, à l'avantage de la civilisation contre le despotisme.

Nous répondons personnellement aux sentiments amicalement exprimés et nous vous demandons de vouloir bien nous permettre de remercier, par votre entremise, ces Messieurs qui se sont individuellement chargés de représenter la communauté française.

Nous sommes, etc.

Monsieur Charles de Cazotte,
Consul de S. M. l'Empereur des Français.

CONSULAT DE FRANCE A VALPARAISO.

Valparaiso, 12 novembre 1855.

Messieurs,

J'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser pour me prier de remercier en votre nom les Français résidant à Valparaiso des sentiments qu'ils vous ont

exprimés dans leur communication du 10 de ce mois, au sujet de la glorieuse alliance qui existe entre la France et l'Angleterre.

C'est avec une joie véritable que je m'empresserai d'être votre interprète auprès d'eux, heureux de voir régner ici, sur un point aussi éloigné de nos patries respectives, la même entente et la même cordialité.

Veuillez agréer, Messieurs, les assurances de la très haute considération avec laquelle

Je suis votre tout devoué serviteur.

Signé: *Ch. Cazotte.*

Messieurs Bart. G. Browne, Miller Ths.
Gray, &a., &a., &a., residants anglais à Valparaiso.

M. Kerbernhard, le sympathique propriétaire de l'Hôtel Colomb, le doyen des Français de Valparaiso, l'oncle de la grande tragédienne Sarah Bernhardt, conserve encore son humour; j'ai rarement parlé avec lui sans emporter le souvenir d'un mot plaisant, d'un à-propos. Il n'y a rien de tel que l'à-propos.

M. Kerbernhard le possède au suprême degré.

J'étais un jour à table à l'hôtel Colomb. Il parlait à côté de moi avec une personne de Valparaiso, au sujet de je ne sais quoi. «Sachez, M. Kerbernhard, dit celle-ci, que ma famille occupe une haute position».

«Oui, répondit-il, votre famille est très élevée, car elle habite le plus haut sommet de la ville». Et c'était vrai.

Un autre, que j'ai entendu aussi. Deux individus se battaient dans la rue à côté de son hôtel. L'un d'eux était un nommé Leroy. M. Kerbernhard passait à ce moment.—«Ah! dit-il, à celui qui avait eu le dessus, vous battez le roi, vous, je vous croyais royaliste». Celui-ci m'a été raconté: il déjeûnait un jour chez papa Gage, à Santiago. Ce dernier vint le saluer et lui dire qu'il avait renoncé à faire un voyage en France, parce qu'il souffrait beaucoup du mal de mer—«Oh! je vous en prie, ne me parlez pas tant, Gage (tangage).»

Le papa Gage se retira et prenant sa tête à deux mains: «Oh! là, là, s'écria-t-il, j'en ai le mal de mer.»

Mais laissant de côté ces petits travers de l'esprit humain, M. Kerbernhard est un homme sérieux et presque un philosophe. Du reste, il en a tout l'aspect. C'est le portrait vivant de Socrate. Il a toujours pris part à nos fêtes patriotiques et a rempli plusieurs postes importants. Il a été le président du Comité de l'Ecole Française de Valparaiso.

Il écrivait en date du 19 avril 1896 au vice-président du même comité:

«Cher Monsieur et ami:

«Je suis chargé par le comité de l'Ecole Française de Valparaiso de vous exprimer tout le regret que nous avons de vous voir partir au moment où votre concours pour la fondation de l'école de Valparaiso nous était si précieux.

«Votre longue expérience dans l'instruction de la jeunesse chilienne, vos relations avec tout ce qui occupe une position importante, à laquelle ont aidé vos soins et votre abnégation, vous mettaient à même de diriger notre Comité dans la voie que nous devions suivre pour atteindre notre but.

«Cette mission mitige en quelque sorte la peine que nous sentons de votre départ, car, nous comptons que votre séjour en France nous sera d'un puissant secours, il vous mettra à même de connaitre les institutions de la Ligue de l'Enseignement et celle de l'Alliance Française, à l'appel desquelles la colonie française de Valparaiso a si généreusement répondu naguère.»—(*La France*, 19 avril 1896).

M. Boué, père de M. Louis Boué, avocat aujourd'hui à la Cour de Bordeaux, poète d'un grand souffle.

Le président Domingo Santa Maria, descendant de Français, lui aussi, écrivit à ce dernier la lettre suivante:

«*Santiago, 3 juin 1883.*

«A. M. Louis Boué.

«Cher Monsieur,

«J'ai eu le plaisir de recevoir votre lettre et les exemplaires de votre poème intitulé; «Au Chili, après la guerre du Pacifique.»

«Je vous félicite bien sincèrement de votre travail, et je suis fier des idées que vous émettez sur mon pays natal.

«Je comprends bien les nobles sentiments que respirent vos beaux vers; on sent qu'ils ont été inspirés par la nature de notre pays et l'imagination féconde qui est le propre de tous les Français.

«Encore une fois merci pour le gracieux hommage que vous m'en faites, et croyez que je vous suis dévoué.

Domingo Santa Maria.»

Lecteur, lisez ces vers. Ils sont d'une simplicité, d'une majesté antique, Ils vont droit au cœur.

"Chili, pays lointain, pays de ma naissance,
Où jadis chancelant j'ai fait mes premiers pas,
Pays dont a grandi récemment la puissance,
Comment ne t'aimerais-je pas?
Laisse, laisse vers toi s'envoler mes pensées,
Laisse-moi joindre ensemble espoir et souvenir,
Et consacrer cet hymne à tes bontés passées,
Autant qu'à ta gloire à venir.
Que ne puis-je, empruntant aux maîtres leur génie,
Rendre immortels ces vers qui montent de mon cœur,
Pour célébrer l'attrait de ta terre bénie,
Et chanter ton peuple vainqueur?
J'ai gardé dans les yeux ta poétique image,
Je crois toujours revoir tes sites gracieux;
Aux trésors de tes flancs laisse-moi rendre hommage,
Ainsi qu'à l'éclat de tes cieux.
Je crois revoir l'aspect de ma ville natale,
Au pied des monts altiers, au bord du flot amer,
Revoir Valparaiso dont la grâce s'étale
Entre la montagne et la mer.
Je crois revoir encor tes sentiers et les suivre,
Je crois revoir tes champs, tes forêts, tes vergers,
Et ton sein, enrichi d'or, d'argent et de cuivre,
A l'ombre des grands orangers.
Je crois aussi revoir tes plaines sans rivales,
Où par aucun troupeau le joug ne fut porté;
Chez toi, tout ce qui vit, hommes, taureaux, cavales,
Tout a sa part de liberté.
J'ai passé sur tes bords mon enfance éphémère,
Puis, j'ai quitté ton peuple aujourd' hui triomphant.
Je devais le quitter, voyant de loin ma mère
Tendre les bras à son enfant.
Deux pays restent chers à mon âme attendrie,
Surtout celui dont l'astre, un instant, a pâli.
Dieu m'a presque doté d'une double patrie,
J'aime la France et le Chili.
L'arbre parfois grandit, se développe et tombe,
Loin du sol généreux qui le vit arbrisseau...
J'aime à la fois la terre où restera ma tombe
Et la terre où fut mon berceau, etc.

Louis Boué.

Avocat à la cour de Bordeaux."

Aninat (Antoine). Industriel, né à Clermont (Hérault) en 1822. Fils de Antoine Aninat et de dame Adélaide Boissières. Son père était manufacturier, propriétaire d'une fabrique de draps, où il fit son premier apprentissage. Il vint au Chili en 1847 pour diriger la première fabrique de draps, installée à Santiago. Quelques années après, il s'établit à Conception comme agent d'une maison qui achetait des laines et des céréales. Il y fonda la maison qui porte son nom. Plus tard il se voua à la viticulture dans son vignoble de Totoral. En 1875 il retourna dans sa patrie. Il a été vice-consul de France au Chili et a servi son pays pendant plus de 25 ans. En 1870 il offrit ses services à l'escadre française du Pacifique. En rentrant en France il fut décoré de la croix de la Légion d'Honneur par le ministre Léon Gambetta.

Je disais en 1886, dans ma «Cartera Veraniega:»

A. Aninat et fils.—M. Aninat est le fondateur de la maison établie à Tomé sous cette raison sociale en 1852. Autrefois il faisait seulement le commerce de blé et de farine.

M. Aninat, un des principaux négociants du Chili, arriva en 1847. Il établit à Santiago avec M. Griolet la première fabrique de drap qu'il y ait eue au Chili et qui appartient aujourd'hui à plusieurs actionnaires. Par son intelligence, son activité et son esprit entreprenant il acquit une grande fortune. Il séjourna au Chili pendant 28 ans et s'en alla avec sa famille à Paris où il a résidé jusqu'à sa mort (1899). Son fils, M. Georges Aninat, est son seul représentant au Chili. Ses principales propriétés au sud sont: son hacienda de Totoral, qui produit plus de 54,000 décalitres de vin français; la hacienda de Santa Fé, anciennement de D. M. Bulnes, qui renferme 4,000 animaux à cornes, 3,000 brebis, et a 500,000 pieds de vigne française et du pays; et la hacienda de Rihue entre la rivière de Vergara et celle de Renaico, avant d'arriver à Angol.

La maison principale est à Tomé. L'édifice construit en briques, contient trois grands chaix. Il a plus d'une hectare de long sur une demie de large avec 56 foudres de 150 hectolitres et 30 de 100 hectolitres. J'ai vu une machine appelée *énoterme*, système Pasteur, qui évite la fermentation des vins qui voyagent et les chauffe jusqu'à 60°. C'est jusqu'à présent (1883) le seul établissement qui possède un énoterme.

Il y a un filtre de 24 m qui peut clarifier avec le blanc d'œuf 3,600 décalitres de vin en six heures.

Cet établissement a la particularité de ne travailler que les vins de son propriétaire. M. Deligard, viniculteur consommé, en est le directeur.

Ce petit entrefilet me valut une bonne barrique de vin blanc, d'un goût exquis, d'un bouquet... mais je ne veux pas continuer: M. Aninat croirait que je lui en demande une autre. Cependant, je dirai ce que répétait souvent M. Pêcheux, le vigneron qui a bâti le joli chalet et planté la jolie vigne que possède aujourd'hui M. Victor Gana à Limache et que l'on aperçoit en passant sur la ligne: «Que je te mangerais bien encore, si tu m'appartenais!» Comme on ne mange pas le vin, je dirai: que je te boirais bien encore!

J'apprends à l'instant que M. Aninat a vendu son établissement de Tomé. Son successeur M. Makai profitera de la réclame.

M. Benjamin Aninat, frère de M. Georges, s'est marié à Paris le 27 octobre 1897 avec Mlle Amalia Seminario, en l'Eglise Saint-Philippe du Roule, où j'eus l'honneur d'assister à la cérémonie.

J'eus aussi le grand plaisir de revoir à Paris, avant sa mort, M. Antoine Aninat, vénérable et sympathique vieillard, qui conservait encore sa vivacité et sa désinvolture aisée et distinguée, à l'âge de 77 ans.

Pra (Claude). Négociant et industriel, né à Bayonne en 1835, d'une famille basque.

M. Amédée Le Bègue, le regretté associé de M. Zamulo, rendant compte de la mort de M. Pra, s'exprimait ainsi, dans les colonnes de la *France* le 7 octobre 1897:

«Une dépêche télégraphique vient de nous communiquer la triste nouvelle de la mort de M. Claude Pra, qui n'était guère connu de la nouvelle colonie française du Chili que par le nom de l'importante maison dont il était le fondateur. C'était un patriote ardent et un républicain dévoué et militant. Après que M. Thiers eut donné sa démission de Président de la République, M. Pra fut chargé de lui remettre, au nom des Français du Chili, un album portant leurs signatures, et de lui exprimer en même temps l'assurance de leurs sentiments républicains. Depuis, à chaque campagne électorale, il fut membre actif ou président des Comités du 9e arrondissement, et contribua puissamment à l'élection des candidats républicains. Dans ses rapports avec les som-

mités de ce parti, on l'entendait souvent citer la colonie française du Chili comme un modèle de dévouement et d'abnégation patriotiques.

«Président plusieurs fois de suite d'une section de la Société de Géographie commerciale, il aida par une enthousiaste propagande au développement de cette société.

«Partisan d'une émigration intelligemment comprise, il y encourageait les personnes décidées et auxquelles il reconnaissait des qualités spéciales, et bien de nos compatriotes ne peuvent oublier que c'est grâce à lui qu'ils ont pris la route du Chili, et que plusieurs y ont trouvé, sinon la réussite complète, du moins une meilleure situation.

«M. Pra déplorait la décadence du commerce français au Chili qu'il y avait connu des plus florissants à une certaine époque.

«En 1886, il lut à la Chambre des Négociants Commissionnaires un remarquable rapport, dont on ne saurait trop recommander la lecture à ceux qui ont à cœur la prospérité du commerce de notre pays.

«Avec une indépendance d'esprit digne d'éloges, il dénonça bien des abus et leur origine, de même qu'il signalait bien des erreurs commises.

«Au moment où sa sympathique famille est sous le coup du malheur qui la frappe, il est juste de rappeler les titres que M. Pra avait su conquérir à la gratitude de ses compatriotes du Chili et de venir, en leur nom, lui donner un dernier adieu.»

L'Alliance syndicale du Commerce et de l'Industrie, dans sa séance du 15 octobre 1897, manifestait, par la voix de son président, M. A. Pinard, ses regrets dans les termes suivants:

«Messieurs, c'est avec un profond chagrin que je vous fais part aujourd'hui d'une douloureuse nouvelle qui met l'Alliance entière en deuil.

«M. Pra est décédé le 2 de ce mois à la suite d'une longue et cruelle maladie.

«Un grand nombre d'entre vous ont accompagné notre ancien président à sa dernière demeure; m'inclinant devant les intentions de sa famille, je n'ai pu lui dire le dernier adieu, mais du moins, notre trésorier et moi nous avons déposé, en votre nom sur son cercueil, une superbe couronne de perles, sur le ruban de laquelle se détachaient ces simples mots, expression unanime et fidèle de nos sentiments et de nos regrets:

«*A son ancien et dévoué Président, l'Alliance Syndicale*».

«Je laisse, Messieurs, à notre collègue, M. Prince, le soin de rappeler dans le Bulletin de la Chambre des négociants commissionnaires et du commerce extérieur, les services éminents rendus par Pra à notre commerce d'exportation dont il connaissait si parfaitement les aspirations et les besoins.

«Mais, parmi les œuvres nombreuses et fécondes qui peuvent, à juste titre, se réclamer de son nom, aucune ne lui fut certainement plus chère que notre Alliance syndicale dont il a été le fondateur le plus actif, et qui lui doit incontestablement une part considérable de son autorité et de sa prospérité présentes.

«Obéissant irrésistiblement à ses nobles instincts de justice et de vérité, toujours sur la brèche, Pra s'était voué au développement de l'Alliance avec l'activité, l'enthousiasme qui étaient le propre de sa nature généreuse et chevaleresque.

Durant tout le cours de sa présidence, il fut l'âme de notre association, et en quittant le fauteuil à l'expiration de ses pouvoirs, avec la satisfaction du devoir largement accompli, avec la conscience du plus pur désintéressement, il n'enviait comme unique récompense que l'estime de ses collègues pour lesquels il était resté un ami sûr et éclairé.

«Je tiens à honneur de rendre, de cette même place qu'il a occupée avec tant d'éclat et de dévouement, un suprême témoignage de gratitude et d'affection à cet homme de cœur, dont on peut dire encore à son plus bel éloge, qu'il possédait au plus haut degré l'une des rares qualités de notre époque, le caractère».

M. C. Pra était le type parfait de l'homme du monde accompli, doublé d'un sportman distingué et d'un écrivain de mérite.

La plupart des membres de sa famille ont été militaires. Son père était officier du génie; M. Pra lui-même fit la campagne de Crimée et fut blessé par une balle qui lui traversa les deux jambes devant Sébastopol. A sa sortie de l'hôpital de Constantinople, il est à peine guéri, et cependant, il tient encore à servir sa patrie; il refuse de rentrer en France, il se bat vaillamment à Traktir pour ne mettre les pieds sur le sol natal qu'avec nos derniers soldats.

Il abandonna la carrière militaire à vingt-quatre ans pour se marier et vint avec sa jeune femme au Chili où l'idée lui passa par la tête que l'exploitation des puits artésiens dans le nord

était appelée à donner de grands résultats; mais, esprit pratique avant tout, il ne tarda pas à se désillusionner et se décida alors à se consacrer au commerce.

M. Paul Clovis, Français d'une rare énergie, et auquel M. Pra donna le conseil d'abandonner l'idée qu'il avait aussi d'exploiter les puits artésiens, tint bon jusqu'à la fin, et mourut à Santiago dans la misère, n'ayant dans ses derniers jours d'autres ressources que celles que lui fournit le charitable M. Kranass.

M. Pra, après quelques années passées au Chili fonda un comptoir, qui est devenu une des plus puissantes maisons de commerce du pays, et revint en France, d'où il continua à surveiller ses affaires. Il fut un des promoteurs de l'expansion coloniale, si combattue dans les commencements.

Il ne cessa de travailler à amener une modification dans le programme des études commerciales pour mieux l'approprier aux besoins actuels de la lutte économique où tous les pays d'Europe se trouvent si ardemment engagés.

M. Pra n'était pas seulement un travailleur, c'était un convaincu; il avait la tenacité, la persuasion et le désir absolu de réussir et de faire réussir toutes les entreprises auxquelles il participait.

Partout il se trouvait au premier rang, non pour lui personnellement, mais pour le bien des affaires extérieures du pays.

Son activité, le dévouement qu'il avait montré depuis si longtemps aux intérêts commerciaux, la façon patriotique dont il s'occupa de la grande Exposition de 1889 lui valurent, après les palmes d'or de l'Instruction publique, la croix de chevalier de la Légion d'Honneur.

Ayant cedé, il y a quelques années, à ses fils MM. Albert et Jules et à son gendre, M. H. Montandon, ingénieur des Arts et Manufactures, son important établissement; devenu libre, c'est-à-dire, dégagé des soucis des affaires, on aurait pu supposer qu'il allait prendre un repos légitimement acquis et bien mérité. Au contraire, nous le voyons plus que jamais faire partie des sociétés ayant pour but le développement de notre commerce extérieur.

Après avoir été Président de la Chambre des Négociants-Commissionnaires et du Commerce Extérieur et Président de l'Alliance syndicale du Commerce et de l'Industrie, il devient vice-président de la Société de Géographie Commerciale, membre de la Société d'économie Industrielle et Commerciale, membre de la Commission supérieure chargée d'organiser la représentation de la France à l'Exposition internationale de Chicago, administrateur de l'Institut Polyglotte pour l'étude des langues étrangères, Société dont il faisait depuis longtemps partie à titre de membre fondateur.

Il collabora au *XIXe Siècle*, où ses articles sur l'escrime étaient justement appréciés, car M. Pra était un amateur d'escrime de première force.

Voilà, j'espère, une vie bien remplie et dont ses enfants doivent être justement fiers.

M. Albert Pra, licencié en droit, écrivain, qui s'était dédié tout d'abord à la carrière militaire, et M. Montandon sont les associés de M. Jules Pra, notre destingué et sympathique compatriote, qui s'est fixé définitivement à Santiago et s'est marié avec Mlle Inés Balmaceda, membre d'une des familles les plus aristocratiques du Chili.

Germain (Ange). Armateur, né au Hâvre. Il appartenait à une famille très distinguée. D'après mes recherches, la famille Germain changea de nom pendant la révolution française. Son véritable nom était *Saint-Germain*.

Pour éviter les persécutions, M. de Saint-Germain, grand-père de M. Ange Germain, signa Germain tout court, nom que la famille a conservé jusq'à présent.

Cela me rappelle une anecdote:

En 1794, un gentilhomme fut arrêté à Paris.—Comment vous appelez-vous, lui demanda le commissaire de police.—Le comte de Saint-Cyr.—Il n'y a plus de *Comtes*-De Saint-Cyr. Il n'y a plus de Saint-Cyr. Il n'y a plus de *saints*-Cyr. Il n'y a plus de *sires*.

La forte maison Germain frères avec ses succursales au Hâvre et à Paris liquida en 1870, par suite de la faillite de son banquier à Paris, qui lui fit éprouver des pertes considérables.

M. Ange Germain, ou plutôt de Saint-Germain se maria à Valparaiso avec Mlle. Emilia Parodi, dont il eut cinq garçons et deux filles. Mlle Louise épousa M. Ricardo Moller Garcia de la Huerta, veuve aujourd'hui et récemment arrivée dans sa patrie après 32 ans de séjour en Europe. Mlle Rose a épousé l'amiral don Luis Alberto Goñi.

M. Emilio Germain, l'aîné des garçons, est actuellement sous-directeur du trésor de la République. Ses frères, MM. Enrique, Angel, Eugenio, occupent une position honorable, et Fernando a sa place parmi les défenseurs de la patrie, morts glorieusement au champ d'honneur pendant la guerre du Pacifique.

J'eus l'occasion de connaître, dès les premiers jours de mon arrivée au Chili, M. Ange Germain. C'est peut-être le premier visage français que j'aie vu à Valparaiso.

M. Ange Germain, mort dans cette ville il y a plusieurs années, était peu communicatif en apparence; mais, chez lui, dans l'intimité, c'était le gentilhomme parfait, affable par excellence, plein de prévenances et toujours correct dans son langage et dans ses manières.

Les descendants de M. Ange Germain ont le droit de porter avec orgueil le nom que leur a légué leur excellent père.

Merlet (Jules). Négociant, né à Bordeaux en 1823. Son père était procureur à Bordeaux. La mère de M. Merlet, d'après mes renseignements pris à Bordeaux même, appartenait à une vieille famille noble de la Gironde. Mme Merlet, née de Nérac, était remarquable par son esprit et sa beauté. Jules Merlet vint au Chili en 1850. Il établit à Valparaiso une maison de commerce importante et qui pendant longtemps fut très prospère.

Le bombardement de Valparaiso en 1866 lui porta un coup sérieux et il fut un des commerçants les plus lésés par cet évènement. Malgré cela, il tint bon pendant 12 ou 14 ans, mais il ne put jamais se refaire entièrement. Il liquida. Il a continué à travailler depuis lors et continue encore, à l'âge de 80 ans, comme agent de douane. Il se porte bien et ne s'est jamais plaint de son sort. Il a pour principe de ne communiquer ses peines à personne, pas même à ses enfants. «Si tu souffres, dit-il, tais-toi. Demeure solitaire».

Il a été directeur et l'un des fondateurs de la 5e compagnie de pompiers de Valparaiso.

Bon cavalier, grand chasseur autrefois, il regrette un peu sa belle jeunesse. Ses fils ont hérité de ses qualités. Henri est considéré comme le premier jockey-gentilhomme de Valparaiso. Il a gagné à la Placilla, à Viña del Mar, à Santiago, de nombreuses courses. Albert a été deux ou trois fois alcalde de Valparaiso. Numa, plus concentré, fait très peu de bruit, mais beaucoup de besogne. Il est associé de l'importante maison *E. Merlet et Cie*.

Le Besgue (Victor-Amédée). Né à Bordeaux en 1842.

Son père, Victor-Amédée Le Besgue, membre correspondant de l'Académie des Sciences de Bordeaux, décoré de la Légion d'Honneur, l'un des plus illustres mathématiciens du siècle dernier, fut nommé membre de l'Académie Royale des Sciences par F. Arago en remplacement de Jacobi, émule d'Abel, dont il considérait le théorème, qui, sous une forme simple et sans appareil de calcul, énonce une des idées mathématiques les plus profondes et les plus étendues, comme la plus grande découverte du siècle, bien qu'il restât encore beaucoup à faire pour en comprendre toute la portée. Il continue lui-même à avancer singulièrement l'intelligence de ce beau théorème. M. Victor-Amédée Le Besgue suit les immenses travaux mathématiques. C'est en s'appuyant sur ces rapprochements que M. Le Besgue est parvenu à des résultats intéressants sur la loi de réciprocité.

La démonstration de M. Le Besgue est la seule qui découle immédiatement de la théorie générale des congruences par une méthode toute analytique et sans l'emploi de ces artifices qui ont empêché si longtemps la théorie des nombres de se lier à l'analyse algébrique.

Après avoir démontré la loi de réciprocité, M. Le Besgue a appliqué la même méthode aux résidus cubiques et biquadratiques et quoique dans ce genre de recherches les difficultés aillent toujours en augmentant avec les exposants des puissances, il est parvenu à des résultats fort remarquables.

Parmi plusieurs théorèmes nouveaux qu'il a déduits de son analyse, nous citerons spécialement deux propositions fort générales qui avaient été publiées d'abord sans démonstration par MM. Gauss et Jacobi.

M. Le Besgue a eu le mérite de déduire le théorème d'une proposition unique par une méthode uniforme et générale, et c'est en cela surtout que consistait la difficulté comme le savent tous ceux qui ont cultivé l'analyse indéterminée.

Extrait d'un rapport de l'Institut de France Académie Royale des Sciences Mathématiques sur un mémoire de M. Le Besgue, certifié conforme par le Secrétaire perpétuel.

Signé: F. ARAGO.

M. Victor-Amédée Le Besgue

M. Victor-Amédée Le Besgue fut nommé professeur honoraire de la faculté des Sciences, par un décret fait au Palais de Compiègne le 2 décembre 1858, signé par l'Empereur Napoléon.

Dans sa lettre du 9 septembre 1861, le Prince A. de Polignac s'exprime ainsi:

«Je suis convaincu, Monsieur, que vous aiderez puissamment aux progrès des mathématiques pures en asseyant clairement la théorie des nombres sur ses bases et en mettant la France au courant des découvertes modernes sur la théorie des nombres. La théorie complète des congruences à racines réelles sera la première pierre de l'édifice. Veuillez, Monsieur, croire à mes sentiments les plus distingués et à mon admiration pour vos hautes facultés scientifiques.

Prince A. de Polignac».

V. A. Le Besgue, bachelier-ès-sciences, des sciences mathématiques, astronomiques, physiques et chimiques et les sciences qui en dépendent se rattachant aux arts mécaniques, la marine et les grandes découvertes dont le génie récolte la gloire, ne l'aurait peut-être pas obtenue si des savants modestes ne lui avaient pas enseigné le chemin depuis les Hindous, dont la pléïade suit:

Galilée, 1564—1644	Leibniz, 1646—1716
Kepler, 1571—1630	Legendre, 1752—1833
Cavelieri, 1598—1647	Gauss, 1777—1855
Newton, 1642—1727	Abel, 1802—1829
	Jacobi, 1802—1851

remplacé par Victor Amédée Le Besgue, 1791—1875

Victor-Amédée Le Besgue fils, fut élevé à Paris, fit ses études à Louis-le-Grand. Les mathématiques attiraient le jeune Le Besgue avec une force irrésistible.

Lorsque, fier de son travail et des bonnes notes obtenues par les professeurs, il les montrait à son père avec l'enthousiasme qui donne le succès, il en attendait l'approbation. Son père les lui remettait avec un sourire qui couronnait les efforts de son fils, mais il ajoutait:

«Dans le royaume des aveugles les borgnes sont rois.»

Découragé par la gloire conquise par son père, à laquelle il croyait ne pouvoir arriver, il se consacra à la noble carrière du commerce dont l'histoire est celle de la civilisation même.

En 1870, il fit partie de la garde nationale.

Il arriva au Chili en 1872 et quelque temps après forma en compagnie de son compatriote M. G. Zamulo, la maison de commerce connue sous le nom de «Las Novedades Parisienses».

M. Le Besgue a été président de la colonie française. Il appartenait à la 4e et à la 7e compagnie de pompiers. A été membre de toutes les Sociétés françaises qui ont été fondées depuis son arrivée au Chili jusqu'à sa mort.

Il a rempli le poste de président de quelques-unes et de membre fondateur, bienfaiteur et honoraire des autres parmi lesquelles nous citerons:

Le Cercle, la Chambre de Commerce, le Comité de l'Alliance Française, Société de Secours Mutuels, Société de Bienfaisance «La Française», etc., etc. Il fut enfin l'un des fondateurs de la Société Scientifique du Chili, et membre fondateur, bienfaiteur et honoraire de la Société des Employés de Commerce de Santiago, laquelle se rappelle avec reconnaissance la générosité dont il fit preuve envers elle en diverses circonstances.

«Vous devez, disait-il, à tous les employés, faire partie de cette société, qui sera pour vous un certificat de bonne conduite et, en même temps, une garantie contre les injustices et les procédés arbitraires des patrons.»

MME LE BESGUE

Mme Le Besgue, la digne compagne de ce noble cœur, répondit au président de la Société des Employés de Commerce, qui lui avait adressé une lettre de condoléance, dans les termes suivants:

«Monsieur Raphaël Donnay, Présent:

«Monsieur le président: Je viens vous exprimer ma reconnaissance pour les sentiments de sincère condoléance que vous m'adressez au nom du Directoire et de la Société des Employés de Commerce, dans la poignante douleur qui me brise par la perte irréparable de mon cher et inoubliable mari, qui fut le fondateur de votre institution.

«Je vous remercie de tout cœur de la promesse que vous faites de perpétuer sa mémoire en suivant l'exemple qu'il vous a donné. Il déployait sans cesse son activité au dévouement de tout ce qui était digne et élevé, noble et généreux. Vous avez su le reconnaître en rendant hommage à sa mémoire, dans vos cœurs en deuil.

«Lui aussi savait vous apprécier; il m'a souvent témoigné la satisfaction de voir que ses idées étaient si bien comprises entre tous les membres intelligents et dévoués qui composent votre Société.

«Profondément touchée de votre attention et de celle de la Société entière, agréez, Monsieur le président, l'assurance de ma considération distinguée.—E. B. v. de A. LE BESGUE.—Santiago, 23 décembre 1902.»

La mort d'Amédée Le Besgue donna lieu à une série de manifestations de la part de la presse chilienne qu'il convient de relever comme un hommage de douloureuse sympathie pour sa famille et pour la colonie française.

Presque tous les journaux de Santiago: *El Nuevo Siglo*, *El Chileno*, *La Nueva República*, *El Mercurio*, *La Ley*, *El Ferrocarril*, *La Tarde*, etc. *El Tarapacá* et *La Patria* d'Iquique, ont consacré à notre regretté compatriote des articles nécrologiques émus. *El Diario Ilustrado* et *La Semaine Illustrée*, ont même donné d'Amédée Le Besgue un portrait très-réussi.

«M. Le Besgue, disait *El Ferrocarril*, était dans la force de la vie et s'était fait dans le commerce une situation enviable. Fixé depuis déjà bien des années au Chili en société avec son appréciable compatriote M. G. Zamulo, tandis que ce dernier s'occupait des achats à Paris, M. Le Besgue gérait avec le plus heureux succès la luxueuse maison de Santiago.

«Membre très apprécié de la colonie française et uni à notre pays par des liens d'une longue et prospère résidence, il se faisait aimer de tous ceux qui le connaissaient par son esprit enthousiaste et les belles qualités de son caractère. Au culte du pays natal il unissait la plus sincère affection à notre sol où il avait passé tant d'années.

«En contact immédiat avec notre plus distinguée et élégante société par la nature même de ses affaires, sa mort sera justement ressentie, c'était un compatriote d'adoption, un homme entreprenant et laborieux qui jouissait des plus générales sympathies.»

L'inhumation eut lieu au Cimetière général. Plusieurs discours furent prononcés dans l'ordre suivant: M. Gaston Lavergne, au nom de «l'Alliance Française», M. Francisco E. Tro-

celli, président de la «Sociedad Empleados de Comercio», M. Arthur Civrac, comme ami, et enfin M. Enrique de Las Heras, au nom du personnel de la maison «Las Novedades Parisienses.

«J'ai été le confident, disait M. Lavergne, de celui qui gît là, inerte, terrassé en pleine activité par une mort autant implacable qu'imprévue... mercredi soir encore il me faisait part de ses projets d'avenir, de son désir de retourner bientôt et pour toujours dans cette patrie que, comme nous tous, il regrettait tant...

«Je ne sais si Le Besgue a besoin de pardon; dans tous les cas, il lui sera beaucoup pardonné, car toujours il pratiqua l'amitié et la solidarité, il aima passionnément sa famille et il adora cette France républicaine où, plus heureux en cela que tant d'autres, il reposera bientôt parmi les siens».

J'ajouterai: j'ai beaucoup connu M. Le Besgue, *chez lui*, dans son intérieur, à sa table: il aimait la France, comme un fils aime sa vieille mère; il aimait sa femme, *comme on aime à vingt ans;* il considérait ses amis comme des frères.

Jamais Amédée Le Besgue ne sut refuser un service, car il avait la main toujours ouverte comme le cœur.

La colonie française de Santiago a perdu en lui l'un de ses membres les plus dévoués et les plus généreux, la France un fils aimant, un patriote enthousiaste, et ses amis... un ami sûr, toujours bienveillant, aimable et disposé à les écouter, à les servir, à les défendre!....

M. Eugène Momus

Momus (Eugène). Négociant, ancien officier de la marine de guerre française. A connu le Chili après la campagne de Taïti, qu'il a faite comme aide de camp de l'amiral qui commandait la division navale du Pacifique. Rentré en France, il donna sa démission de la marine et vint établir une maison de commerce au Chili, vers l'année 1849. De retour en France quelques années après, il s'y maria et revint avec sa jeune femme au Chili en 1862, où naquirent MM. Georges et Henri Momus. Inscrits au Consulat, ils ont fait tous deux leur service militaire en France.

Mme Georges Breynat, fille de M. Momus, est née en France.

La maison de commerce de M. Momus a été liquidée, après sa mort, par les deux frères Momus et M. Breynat, alors associé, vers l'année 1899, pour s'occuper plus spécialement de l'industrie qu'ils ont installée sous le nom de *Fábrica de envases de lata*, qui est actuellement gérée par M. Breynat. L'installation de cette fabrique fait honneur à M. Breynat et à ses associés. J'ai visité cette fabrique: elle est montée sur un pied européen. M. Breynat n'a cessé pendant longtemps d'y apporter toutes les améliorations possibles. C'est un établissement qui fait également honneur au Chili.

M. Momus fils est à Bordeaux où il s'occupe de la gérance de la maison de commission fondée également par M. Momus père. Il est marié avec Mlle Daysi Le Quellec, fille de M. Casimir Le Quellec, armateur qui a eu beaucoup d'affaires avec le Chili, ancien associé de la maison Bordes.

M. Henri Momus s'est marié avec Mlle Genoveva López Pérez. Il a loué pour 8 ans les *Termas de Chillan*.

J'ai conservé bien des souvenirs de la famille Momus. En 1867, Mme Bordes, une des Françaises les plus distinguées que j'aie connues au Chili, se promenait souvent avec Mme Momus au jardin de Waddington, la promenade à la mode dans ce temps-là.

On les remarquait à cause de leur élégance simple et de bon ton. Elles n'ont pas peu contribué à imprimer dans l'esprit des porteñas ce goût délicat pour les toilettes gracieuses et sévères en même temps.

M. E. Momus était revenu pour quelques mois au Chili en 1881.

Il était logé chez son ami, M. P. Mac Kellar, consul des Etats-Unis à Valparaiso, marié

avec Mme Kammerer, fille d'un gentilhomme français, qui a formé au Chili une famille nombreuse et distinguée.

Ah! les belles soirées qu'on passait dans les salons de cette charmante famille! Là se réunissaient: MM. Emile Lhoste, Edmond Maubrac, chef de la maison Momus, Adolphe Brochon, G. Garland, E. Momus, etc., et Mmes Kammerer de Lhoste, Kammerer de Garland, H. Soruco de Hörman, etc., et Mlles Hörman, Garland, etc., lesquelles avec Mlles Adela, Sofia, Blanca Mac Kellar Kammerer, formaient un bouquet ravissant de fleurs vivantes.

M. Mac Kellar distribuait aux invités des programmes imprimés sur satin-soie, en français:

«Palais de la Victoire, Vallée du Paradis 27—8—81.

Théâtre Saint Augustin

GRAND CONCERT EXCENTRIQUE DONNÉ PAR LA COMPAGNIE EUROPÉENNE

SOUS LA DIRECTION DU CÉLÈBRE

Peter Archibald

M. Lhoste se chargeait de rédiger le programme.

On jouait de tout: piano, flûte, violon. On chantait des romances et des chansonnettes, et finalement MM. Emile Grassot (Lhoste), Edmond Berthelier (Maubrac), et Peter Archibald (Mac Kellar), jouaient les *Deux aveugles*.

Ces jours sont déjà loin de nous.

Tout passe—tout lasse—tout casse.....

La maison Bonnemain, Bonnaud et Cie. a occupé pendant longtemps à Valparaiso une haute position commerciale. Des malheurs, comme il en arrive souvent dans le commerce, l'obligèrent à liquider. M. Bonnemain, de patron devint employé dans une autre maison de commerce de Valparaiso. Il est mort pauvre à Viña del Mar.

M. Jérémie Bonnaud et M. Alfred Bonnaud, son fils, retournèrent en France.

Le premier est mort il y a quelques années à Paris. Son fils est agent-commissionnaire dans cette ville. Il a rendu à la colonie française, pendant son séjour à Valparaiso d'importants services, comme secrétaire de plusieurs sociétés.

M. Bonnaud était le gendre de M. Jules Peulvé, le riche négociant français qui a occupé une si haute position dans le monde commercial.

Comme associé de M. Petit-Didier et successeur de son oncle M. Isidore E. Barbey, M. Peulvé fut à la tête d'une flotte de 120 navires, qui ont sillonné les mers du monde entier et tous se faisaient remarquer dans la baie de Valparaiso par leur couleur blanche.

En 1871, M. Peulvé fit partie, avec Thiers et Pouyer-Quartier, de cette assemblée nationale qui rétablit la paix et la prospérité dans la patrie française et jeta les premières bases du gouvernement républicain.

J'ai vu le gendre de M. Peulvé, M. Jérémie Bonnaud, en 1896, pour la dernière fois à un banquet donné par la famille au restaurant Rattray, à Paris. Il se rappelait Valparaiso avec plaisir, ainsi que tous les nombreux amis qu'il y avait laissés.

Devès (Raymond). Né à Bordeaux le 30 octobre 1840. Venu au Chili par navire à voiles, arrivé à Valparaiso le 22 février 1862, après 134 jours de mer.

A travaillé dans le commerce avec ses frères.

A fait plusieurs voyages en France.

Est allé au Sénégal, a résidé à Saint-Louis où il fut censeur de la succursale de la Banque de France, membre du Conseil privé d'administration de la Colonie.

Eut la fièvre jaune en 1867, lorsque les trois quarts des Européens y sont morts. Revint au Chili en 1869. Essaya de l'agriculture et se remit dans le commerce, rentrant dans la maison Devès frères en 1870, dont il fut le gérant en 1879. En 1894 cette maison prit le nom de Devès et Cie pour entrer en liquidation le 31 décembre 1900.

Pendant son long séjour à Valparaiso, M. Devès a été président de la Société de Bienfaisance française, du Cercle français (plusieurs périodes), de l'Orphéon français, du Comité de l'hôpital français, lequel n'a pu se fonder faute de fonds suffisants. Les valeurs recueillies, environ 20.000 piastres, ont été cédées à la Société de Bienfaisance française. Président du Comité de l'Alliance française, de la Chambre de Commerce française (pendant les cinq ou six ans qu'elle a existé). Président de diverses fêtes nationales du 14 juillet. Directeur de la 5e Cie de Pompiers français. Surintendant du Corps des Pompiers de Valparaiso, pendant plus de dix ans. Trésorier général actuel de ce Corps. Trésorier de la Chambre de Commerce internationale, depuis décembre 1883, en fonctions, sans interruption. Président du Conseil d'administration du Banco Comercial de Chile (première période). Directeur de la Cie de Huanchaca de Bolivie, depuis 1884 jusqu'à ce jour, sans interruption. A été président du Conseil d'administration de cette Compagnie pendant six ans. En 1892, est allé, en qualité de vice-président de la Compagnie inaugurer le chemin de fer d'Antofagasta à Oruro, construit par cette Compagnie. Président de la Cie d'assurances (chilienne) *La Continental*, pendant les 3 ans de son existence (elle vient de liquider). Trésorier de la *Liga contra el alcoholismo*, depuis 1899. Directeur du Conseil de la *Sociedad Protectora de la Infancia*.

En 1878, M. Devès s'est marié avec Mme Rafaela Casanueva y Ramos, dont il a eu trois enfants, 2 garçons et une fille. L'aîné des garçons est employé à la Banque Edwards et le cadet chez MM. Rose Innes et Cie.

La maison Devès frères, puis Devès et Cie. qu'a gérée pendant 22 ans M. Devès, a dû arrêter ses opérations en décembre 1900. De gros capitaux mis dans les gommières du Béni l'ont forcée à entrer, depuis lors, en liquidation; mais M. Devès n'a rien perdu de son prestige. Son honorabilité est hors de doute. Tout le haut commerce de Valparaiso rend hommage à son intégrité et à la noblesse de son caractère.

Il a rendu à la colonie française de Valparaiso tous les services qu'il a été en son pouvoir de lui rendre. Les déshérités de la fortune n'ont jamais frappé en vain à sa porte. Que de fois j'ai été témoin de ses démarches pour secourir un malheureux français et lui procurer une place!

Après avoir occupé tous les premiers postes à Valparaiso, après avoir travaillé sans cesse au progrès de la ville, au soulagement des pauvres, pris part à toutes nos fêtes patriotiques, vidé sa bourse pour que la France fut représentée dignement, M. Devès, à l'âge de 63 ans, n'a pour tout capital que son honorabilité et la satisfaction d'avoir accompli son devoir sans démentir son long courage.

La colonie française du Chili inscrira le nom de Raymond Devès en premier ligne sur son tableau d'honneur.

Chaigneau (Frédéric Parfait). Négociant, né à Bordeaux. Vint au Chili en 1843. Fut un des fondateurs de la maison Chaigneau, Bordes et Cie.

Il mourut au Pérou, où il avait été étudier la manière d'exploiter les minerais d'argent du cerro de Potosi.

Le père de F. Chaigneau fut l'un des fournisseurs de l'armée de Napoléon I. Il ressemblait beaucoup à ce dernier, et comme il était reçu à la cour, les mauvaises langues faisaient courir le bruit qu'il était cousin germain du grand référendaire Renault de St. Jean d'Angely.

Il avait une grande fortune qu'il mit à la disposition de Napoléon I, après son retour de l'île d'Elbe.

Les Chaigneau ont formé une famille nombreuse au Chili.

F. Chaigneau se maria en France avec la comtesse de Goëtas qui appartenait à une des grandes familles du Brésil et était sœur du général Goëtas, ministre de la guerre en Belgique.

Il eut trois garçons, dont l'un, Emile, vint aussi au Chili, comme employé de la maison, et l'autre, Ferdinand, est aujourd'hui l'un des grands peintres paysagistes de la France.

Emile Chaigneau se maria en secondes noces à doña Antonia Salas, à Valparaiso. De ce mariage naquirent plusieurs enfants, entre autres, l'industriel bien connu, Julio Chaigneau, et Frederico Chaigneau, capitaine de vaisseau, et l'un des marins chiliens les plus éclairés.

De son premier mariage en Californie avec Mlle Fanny Purot, fille de celui qui a découvert Nevada City, Emile Chaigneau avait eu deux fils, dont l'un Ferdinand, s'est consacré à la viticulture, et auquel Quillota doit l'installation de l'eau potable, quand il était premier alcalde.

Emile Chaigneau était un écrivain satyrique. Il était très lié avec le fameux Jotabeche (Vallejo) et Rivanadeira, rédacteur, en ce temps-là, du *Mercurio*.

Je me rappelle encore le tour qu'il me joua. Connaissant mes idées, il publia dans le *Mercurio* une composition poétique des plus malveillantes contre le clergé et il signa de ses initiales *E. Ch.* Naturellement on m'attribua l'article, ce qui me causa de sérieux désagréments, et pour me faire endèver davantage, il demandait à mes amis s'ils avaient lu ma satire dans le journal.

Je fus l'endosseur innocent de cette petite malice, comme de bien d'autres.

Raymond (Henri). Tailleur, successeur de Dubreuil. Français très estimable parlant peu et travaillant beaucoup. De temps en temps, pour respirer l'air, il se plantait sur le seuil de sa porte et profitait de l'occasion pour rappeler aux débiteurs en retard leur petite note.

Martin (Jules). Né à Bernay, en 1818, mort à Valparaiso en 1885, fils d'un capitaine de la Grande Armée, ancien associé de la maison Cerveró, de Valparaiso, laquelle doit au dévouement, à la prudence et au tact de cet homme de bien d'avoir échappé à un désastre certain pendant la guerre avec l'Espagne en 1866. La maison de M. Martin était le rendez-vous de tous les capitaines de la marine française qui venaient à Valparaiso. Ces braves gens trouvaient chez lui un coin de la vieille terre de France. Aussi l'aimaient-ils comme un frère. Les cadeaux pleuvaient dans sa maison à l'arrivée des navires consignés à la maison Cerveró. Les poules Houdan, les poules de Bresse, les chapons du Mans, les lièvres, les faisans, preparés à la française, s'étalaient sur la table de la salle à manger. Alors il fallait que les amis vinssent contempler ces merveilles et leur *faire l'honneur de les croquer*. Les vins de France arrosaient tous ces mets. L'eau, ou plutôt, le vin vous en vient encore à la bouche.

M. Martin avait épousé une demoiselle chilienne, fille d'un Anglais, qui était venu au Chili avec l'amiral Cochrane. L'un des ses fils, Jules, est actuellement conseiller municipal de Quillota.

Le fils aîné, le docteur P. Martin, de Quillota, s'est marié avec Mlle Clara Ibáñez, fille du notable jurisconsulte et statisticien Adolfo Ibáñez et de Mme Josefina Rondizzoni de Ibáñez, dont le père, l'illustre géneral *Joseph Rondizzoni*, fit les campagnes d'Espagne, de Prusse, d'Allemagne, de France avec Napoléon I. Rondizzoni était capitaine de la Garde Impériale et chevalier de la Légion d'Honneur. Il avait pris part aux batailles d'Esseling, de Wagram, de Bautzen, Lutzen, Dresde, Leipzig et Waterloo. Il vint au Chili en 1817 et s'enrôla dans l'armée de San Martin, en qualité de sergent-major. Après bien des vicissitudes et des brillants faits de guerre, il fut successivement gouverneur politique et militaire de Constitution, (1842), gouverneur du port de Talcahuano (1849), chef d'Etat major de l'armée du sud et peu de temps après intendant de Constitution (1851), intendant de la province de Ñuble (1853), de nouveau intendant de Constitution (1857). Il avait été nommé général de brigade en 1854. Il est mort à Valparaiso en 1864.

M. PIERRE ADRIEN CADOT

Cadot (Pierre Adrien). Né à Saint-Etienne (France), en 1826. Mort à Santiago en 1890. Fut à Paris camarade d'apprentissage des grands artistes lithographes et industriels français Lemercier et Arnaud.

Venu au Chili en 1845, il fonda en 1850 à Santiago, dans le Passage Bulnes (aujourd'hui Passage Matte), le premier établissement français de lithographie artistique, le premier aussi qu'on ait connu au Chili. Parmi les principaux travaux exécutés par Pierre Cadot pour le compte du Gouvernement, il faut citer ses remarquables cartes pour la marine et ses billets de banque. Pendant la guerre du Pacifique, ce fut lui qui, le premier, reproduisit les plus intéressants épisodes de la campagne: combats sur terre, sur mer, etc. C'est également à lui que sont dues les premières grandes cartes murales destinées aux écoles d'instruction primaire, et d'innombrables œuvres artistiques sont sorties de ses ateliers. Pierre Cadot était un véritable artiste, doué d'une vive et claire intelligence, et doublé d'un grand travailleur. Il était membre de la Société de Géographie commerciale de Paris et de toutes les sociétés françaises de Santiago.

Son fils, M. Edouard Cadot, initié dès l'enfance à tous les secrets de l'art lithographique, est un dessinateur habile, doué des mêmes qualités. Il a su conserver à l'important établissement, fondé il y a 54 ans par son père, et qu'il dirige depuis la mort de ce dernier, sa vieille réputation; car cette maison est toujours en somme une des premières maisons de lithographie artistique du Chili.

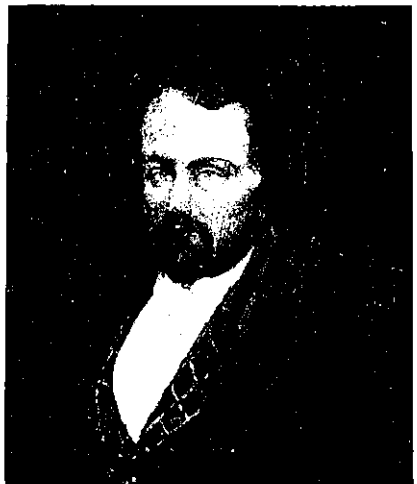
Goujon (Henri). Né à Paris le 15 août 1813, venu au Chili en 1850, mort à Santiago en 1857.

Le *Ferrocarril*, fondé en 1858, fut imprimé par Goujon et Belin, associés. Ils n'ont pas été seulement les premiers imprimeurs du vieux journal de Santiago, mais ils ont aussi tous les deux contribué à sa fondation, et de plus ils y ont l'un et l'autre collaboré au début. M. Charles Rogers (fils de Français lui-même) raconte que le premier argent qu'il ait gagné, c'est Goujon qui le lui a payé.

Benjamin Vicuña Mackenna disait un jour à Paul Goujon que c'était son père, Henri Goujon, qui avait fait les corrections de ses premiers ouvrages.

Sous l'administration de Manuel Montt, Henri Goujon fut employé aux journaux *El Pais* et *La Actualidad*, successivement fondés par Diego Barros Arana. Pour se débarrasser de ce révolutionnaire, Manuel Montt fit défoncer les portes de l'imprimerie et tout démolir.

Malgré leur savoir, leur intelligence et leur travail constant, les deux amis inséparables, Goujon et Belin, menèrent pendant longtemps une vie des plus difficiles, luttant contre l'adversité. M. Jules Tiffou a été l'ami des deux et en fait des éloges bien mérités.



M. HENRI GOUJON

Goujon (Paul). Fils du précédent. Né a Paris, en 1848. Venu au Chili en 1857. A fait ses études à Santiago chez les Pères Français. A été commerçant d'abord, puis agriculteur jusqu'en 1873.

Depuis lors, M. Paul Goujon a été pendant longtemps l'un des Français les plus enthousiastes, les plus remuants et dévoués de la colonie de Santiago.

Membre de toutes les sociétés françaises, il a été Président de la «Société de Secours Mutuels», et Directeur pendant trois ans consécutifs de la 7e compagnie de Pompiers, de 1892 à 1895, comptant déjà comme pompier volontaire de longues années de services. En 1882, il fut l'un des fondateurs du premier «Orphéon français», et l'un des organisateurs de la première fête nationale du 14 Juillet qui ait été célébrée à Santiago, ce qui lui valut, en témoignage de reconnaissance de ses efforts et de son activité, un fort bel album couvert de signatures, précédées d'une dédicace des plus flatteuses.

Cette première célébration du 14 Juillet, soit dit en passant, fut très brillante, et le premier Président des fêtes qui, depuis lors, se sont répétées chaque année, fut M. Ernest Muzard.

M. Paul Goujon est un viti-viniculteur distingué. Il est le chef-interessé, depuis fort longtemps, de la Bodega «Lontué» de Bonifacio Correa, laquelle écoule à Santiago les excellents produits d'un grand vignoble situé à Lontué.

Il est membre du Directoire de la Compagnie d'assurances contre l'incendie «La Francesa».

Aujourd'hui retiré de la vie active, il ne s'occupe guère plus que de ses affaires; mais la colonie française de Santiago n'en conserve pas moins le souvenir des longs et dévoués services qu'il lui a rendus.

Belin (Jules). Imprimeur remarquable, né à Paris en 1829, vint au Chili en 1848. Associé à l'éminent publiciste argentin Domingo Faustino Sarmiento, il fonda en 1850, le journal *El Progreso*, à Santiago. En 1855, il imprima, dans son établissement le journal *El Ferrocarril*, dont il fut le premier administrateur et directeur. En 1862, il édita le journal *El Independiente*.

M. Jules Belin

Il fut le fondateur et le propriétaire des Moulins de Cerro Blanco et se dédia à la culture des abeilles. C'est lui qui donna le premier une vigoureuse impulsion à cette industrie, qui par la suite fournit aux marchés d'Europe et principalement à la France une quantité considérable de miel et de cire.

Uni par le lien conjugal à Mlle Ana Faustina Sarmiento, fille de l'illustre écrivain Domingo Sarmiento, il forma un foyer heureux et une famille distinguée, d'où provient le brillant écrivain et serviteur de l'Etat argentin Jules Belin Sarmiento.

Il est mort en 1863 à Santiago.

Sa respectable veuve alla s'établir à San Juan, dont son père était le gouverneur.

Plus tard, quand Sarmiento fut élu Président de la République Argentine, elle suivit son illustre père à Buenos Aires.

Les Français seront toujours fiers des compatriotes qui, comme Belin ont contribué au progrès intellectuel et matériel de leur patrie d'adoption, et ont en même temps soutenu brillamment le nom de leur pays natal.

Yung (Vincent). Industriel, se maria au Chili avec Mlle Carmen Pérez, dont il eut trois enfants: Luisa, Adelaida et Vincent; établit à Valparaiso une grande fabrique de Chapeaux. Après avoir travaillé avec assiduité et coopéré largement au développement de l'industrie française, il mourut à Valparaiso, regretté de notre colonie dont il était très estimé et de sa charmante famille qui lui doit son bien-être et sa prospérité.

Blanchard (Charles). Arriva au Chili en 1837 sur un bateau de sa propriété, qu'il vendit à Valparaiso, s'établit dans ce port et se livra aux mines. Il alla ensuite à la Ligua et créa avec M. Charles Jullian l'établissement de fonderie à Cabildo, dont les Cerveró devinrent propriétaires. Il est mort à la Ligua en 1885.

Portes, premier libraire d'ouvrages scientifiques du Chili.

Guy (Emile). Libraire à Valparaiso. Retourna en France et laissa à Emile Poncet la direction de sa librairie, la plus importante du Chili avec celle de M. *Raymond*, à Santiago.

Poncet (Emile). Etait ou est (j'ignore s'il existe encore) un homme d'une grande capacité intellectuelle. Il critiqua avec raison quelques-unes de mes élucubrations poétiques. Je méritais ses critiques, je l'avoue sans fausse modestie. Dans ce temps-là je ne pris pas la chose aussi philosophiquement qu'à présent. Je me fâchai tout rouge.

Poncet m'avait lancé, dans le *Mercurio*, une épigramme spirituelle, assaisonnée de sel et de piment. Celle-là, je ne la méritais pas. M. Jules Merlet, un des premiers négociants français de Valparaiso à cette époque, avait publié dans le *Mercurio*, un article en ma faveur, signé.

Poncet s'imagina que je m'adressais moi-même des louanges. Il se trompait et il fut obligé d'en convenir.

Le comte de la Guyonnais, actuellement au Brésil, et M. Paul Merlet, le digne représentant de la France à Talcahuano, intervinrent dans cette affaire....

L'épigramme était mordante et admirablement tournée. Je la sais encore par cœur:

! ! !

Ch... sous ces trois points, en tapinois s'adresse
Un hommage flatteur.
Il pourra le nier; mais, au bât qui le blesse,
On reconnaît l'auteur.

Un dîner nous réconcilia. C'est lui qui, avec M. Queheille, négociant à Valparaiso, et le fils Fernandez Rodella, m'aida à la fondation du *Courrier du Chili* en 1870. Un jour nous étions à table en compagnie de plusieurs amis. Un livre de poésies détestables venait de paraître et l'auteur mourut quelques jours après.

Je priai Poncet de faire son épitaphe. Il écrivit sur mon calpin cette poésie inédite, un petit bijou:

Destinée de certains poètes

Plus d'un jeune écrivain
Vain,
Dédaignant l'humble prose
Ose,
Pour se faire imprimer,
Rimer
Des vers que sa servante
Vante.
Mais qu'en sort-il souvent?
Du vent.
Lui seul est de son livre
Ivre:
Ses vers, trois jours au plus
Lus,
Seraient, sans leurs vignettes
Nettes,
A jeter aux charbons
Bons.
Lors, voyant son libraire
Braire.
Et de maint feuilleton
Le ton,
Faisant contre l'ouvrage
Rage,
De dépit le rimeur
Meurt.

EM. P.

Oddo (Felix Henri). Industriel, né à Marseille en 1816. Arriva au Chili en 1843. Fonda à Valparaiso le premier hôtel monté à l'européenne. Tout le monde a connu l'*Hôtel Continental* de la rue de la Planchada (aujourd'hui Serrano), lequel existe encore sous le nom de *Francia é Inglaterra*, dont le propriétaire est M. Félix Noël. L'hôtel Oddo de Santiago figure actuellement en première ligne. Il fut vendu à MM. Gérard et Maignien, pour la somme de 130,000 piastres. Oddo établit aussi un hôtel à Quillota et un restaurant à la Quinta Normal. Après avoir possédé une belle fortune, il mourut pauvre à Santiago en 1890.

Poutays, viniculteur, avait un fils au collège des Pères Français, à Santiago, en 1864, qui ne savait encore ni lire ni écrire à l'âge de 14 ans, et qui, chose étonnante, était vif et intelligent. Son père me disait que ça ne l'inquiétait pas, que lui-même s'était trouvé dans le même cas, et qu'un beau matin, sans savoir comment, il s'était réveillé, sachant lire et écrire.

«Et puis, ajoutait-il, ma tardive ignorance ne m'a pas empêché de gagner mes deux cent mille piastres».

Les frères **Lavigne**, auxquels les établissements de minoterie et d'industrie sucrière doivent leur premier progrès, morts ruinés, victimes de leurs idées progressistes.

Bertrand, le premier qui fabriqua dans le pays le fromage de Brie, dont le public, qui le dédaignait dans les commencements, se montre si friand aujourd'hui.

Nogel, l'un des premiers exploiteurs de salpêtre.

Charles Letourneur, caractère d'une bonne trempe, travailleur acharné, parcourut le désert pendant plus d'un an, découvrit d'immenses gisements de nitrate à Taltal, en 1869, qu'il vendit pour 300 piastres...

Croqueville et Fontaine établirent les premiers moulins à vent à la Placilla.

Le comte de Briges, épousa une jeune chilienne, Mlle Barsenas, comtesse aujourd'hui et propriétaire du château de Dampierre, dans le département de la Manche.

Chabrat (Louis). Mineur. Né à Bordeaux en 1845. Prit part à la guerre de 1870 dans les Mobiles de la Gironde, commandant: de Carayon-Latour (armée de l'Est du général Bourbaki).

Venu au Chili en 1872. Mort à Limache en 1901.

Propriétaire de mines d'argent à «*El Inca*» près de Calama (Désert d'Atacama).

Esprit éclairé, caractère entreprenant et tenace; cœur bon et généreux, trop généreux même. Les diverses mines qu'il a laissées abondantes en métal, dont une surtout reconnue comme très riche, n'ont jamais pu être exploitées faute de capitaux suffisants. Chabrat est mort pauvre, plein d'illusions encore, après une lutte acharnée de 23 ans contre la mauvaise fortune, tout en ayant sous la main de quoi devenir millionnaire.—Puisse la fortune sourire à ses héritiers plus heureux que lui!.....

Henriot (Georges). Homme d'affaires et mineur. Né à Paris. A vécu de longues années au Chili. Esprit cultivé, très-fin, très-satyrique, mais homme très-pratique.

Est mort en 1902, vice-consul de France à Antofagasta.

Labastie (Philippe). Mineur, Né à Bordeaux. Depuis de longues années au Chili. Propriétaire de mines d'argent à Caracoles (Désert d'Atacama). Esprit éclairé. Travailleur acharné. Caractère entreprenant.

Est auteur d'un livre fort intéressant qui est une étude des plus détaillées et des plus complètes sur Caracoles.

Dorte (Louis). Sellier, né en 1837, à Junas, département du Gard. Comme *son pays*, le boulanger Reboul, il a tâté de la littérature et y a réussi assez bien. Il a écrit en espagnol, un petit livre intituté *El porvenir en Chile de los emigrantes europeos*, traduit élégamment et correctement en français par M. *A. Lubin*.

Voyageur infatigable, Dorte a parcouru les cinq parties du monde. Sans autre instruction que celle qu'il a acquise par lui-même et par l'expérience, cette mère de la science, il a écrit un livre qui fait honneur à son talent naturel et à sa constance.

On accuse les Français d'inconstance; cependant on voit tous les jours le contraire.

M. de Lesseps disait en 1868: «J'ai trouvé parmi les Français surtout la constance unie au dévouement. C'est une justice à leur rendre, parce que nous sommes assez portés, par notre caractère, à mépriser nos qualités nationales, notre fermeté, notre énergie. Les Français mêmes avouent en souriant qu'ils sont légers; cette opinion se répand à l'étranger. Eh bien: je déclare que nous sommes une nation persévérante, etc.»

M. Dorte est arrivé au Chili en 1879. Comme presque tous les ouvriers français, économe, sobre et laborieux il a acquis non seulement une fortune mais encore une position sociale et l'estime de tous ceux qui le connaissent.

Il a fait pendant la guerre du Pacifique un équipement militaire pour 60.000 hommes et son travail a été irréprochable.

Trizano (Hernan). Préfet de police à Angol, la terreur des bandits. Son intrépidité et son audace sont légendaires. Bien que né à Montevideo, il a fait la campagne de 1870 en France et s'est distingué dans plusieurs batailles par son courage téméraire. Ses trois frères, qui l'accompagnaient, aussi vaillants que lui, sont morts sur le champ de bataille.

Vicourt, négociant, se maria à une demoiselle Mendez Urrejola, de Penco. Une de ses filles a épousé M. Guillermo Cox.

Combet, établit à Santiago un grand atelier de reliure, dans la rue Huérfanos, dans le même local qu'occupait autrefois Armand Dumas.

Martin (Edouard L.). Franco-américain, a fait ses études à Toulouse (Haute-Garonne). Est venu au Chili en 1889, s'est consacré au commerce en général, industrie et mines, très entreprenant, s'est toujours manifesté chaud partisan de la France.

Baron de Brenot (Théodore). Ingénieur, travailla au chemin de fer de Santiago, fut employé comme dessinateur à la fabrique pyrotechnique de Higinio Morales.

Les **Tiffou** ont joué un rôle prépondérant dans la colonie francaise au Chili. Tiffou, de la maison Virgile, Baron et Tiffou, installa, à Serena, la première tannerie. Il a été longtemps consul de France à Coquimbo. Théodore Tiffou et Jules Tiffou possédaient autrefois la plus belle tannerie de Santiago. Un volume ne suffirait pas pour écrire l'histoire de cette honorable famille. M. Jules Tiffou est une des figures les plus intéressantes de notre colonie. Eprouvé par des malheurs qu'il ne pouvait pas prévoir et que certainement il ne méritait pas, il n'a rien perdu de l'estime que tout le monde a pour lui. Il a trouvé dans le sein de l'amitié les consolations dont il était digne. Son ami, D. Manuel Salas Lavaqui, n'a pas oublié le dévouement dont fit preuve envers lui, dans les jours de l'année terrible, ce généreux Français sans peur et sans reproche.

Les **Duhart** et les **Juanchuteau**, grands industriels, toujours sur la brèche, vaillants pionniers de l'industrie, dont les établissements de distillerie, de vins, de marchandises de toute espèce, sont au nombre de douze et tous prospères.

Lacassie (Jean). Avait à la *Penitenciaria* de Santiago une fabrique de chaussures, comme il n'en existait aucune dans l'Amérique du sud et très peu en Europe.

Les Frères Baron ont donné, à Taltal, une grande impulsion à l'industrie minière.

Les Picon, à Copiapó, ont soutenu dignement le nom de la France. Les Français de Valparaiso firent une manifestation de remerciements à M. Hermógenes Picon, qui avait recueilli à Copiapó, en 1857, une somme considérable pour les inondés de la Garonne.

Les Guérin (Louis et Tony). Notables et habiles négociants, travailleurs infatigables, ont su diriger admirablement leur importante maison de commerce à Valparaiso et à Santiago. Toutes les sociétés françaises de Valparaiso doivent aux Guérin des services incalculables.

Les **Jouve** et les **Gorlier**, comme les précédents, ont acquis une réputation de négociants intègres et sérieux. Leur maison de commerce est l'une des plus importantes de la colonie française du Chili.

Max Mengin, associé de la maison Prince, a donné à la droguerie Mourgues une nouvelle impulsion et prouvé qu'il possède à un haut degré les qualités d'un vrai commerçant.

Les **Mourgues** actuels appartiennent à une vieille famille qui a donné au Chili des serviteurs instruits et distingués dans les sciences, dans la milice et le commerce.

Bretmayer, représentant de la maison Muzard, l'un des Français les plus marquants de de notre colonie, gendre de M. Muzard.

Bardeau, chef de la carrosserie du même nom, fondateur de cette importante maison. La maison Bardeau, de même que la maison **Corbeaux**, a contribué largement au pro-

grès de l'industrie au Chili. Vaillants travailleurs, les Bardeau et les Corbeaux ont formé une phalange d'ouvriers intelligents auxquels ils ont inculqué des sentiments de probité et des idées d'économie.

Limozin, fondateur de l'honorable maison «San Pedro». Par son travail et son intelligence, Limozin a formé des maisons de premier ordre à Santiago, à Valparaiso, à Buenos Aires, à Montevideo et à Rio Janeiro. La maison de Santiago est sous l'habile direction de M. *Ducher*.

Saint Macary (Eugène). Négociant et industriel. Bien curieuse l'histoire de Saint Macary. J'allais souvent dîner chez lui, à Valparaiso, lorsqu'il habitait en 1869 la maison où il a encore sa tannerie. Je n'ai point oublié ses conversations, qui étaient des plus amusantes. Je l'ai recontré à Paris en 1896. Il n'a pas changé. Il est toujours le même, au moral et au physique. C'est le cas de dire: *Genio y figura, hasta la sepultura*. Sa fortune colossale ne l'a point enorgueilli.

A Escos on fêtait, en 1901, le 40e anniversaire du départ du village de Saint Macary, le 23 Juin 1861.

Le 30 octobre 1861, quelques heures après son débarquement à Valparaiso, il vint échouer à la porte d'une «Curtiembre», ouverte depuis à peine un mois. Alors, il eut la chance de se faire *embaucher*, heureusement pour lui, pour son patron Larralde et pour bien d'autres, lesquels ont depuis plus ou moins vécu, selon son expression, dans cette chère «boite», dont toutes les existences à l'époque n'atteignaient pas 200 *tiras* pour semelles et vachettes et environ autant de peaux de chiens au tannage ou au finissage.

Le loyer de la maison d'habitation, de la cour et de la tannerie, était de 36 piastres par mois, en 1861; de 50 piastres en 1862; de 70 piastres en 1867, époque du départ de Larralde pour la France.

Resté patron, Saint Macary fit alors un contrat de 4 ans, à 100 piastres par mois.

En 1871, son frère Victor vint le rejoindre. C'était le premier visage connu là-bas qu'il voyait depuis son départ de France.

En 1880, laissant son frère chargé de ses intérêts au Chili, il partait pour la France installer sa maison de commission à Paris.

Le souvenir de cette époque lointaine (1861) ne peut pas nous être complètement indifférent, car, par ricochet, le temps et les évènements qui se sont passés forment un ensemble qui permet de déduire que parti de très bas, par la seule constance et persévérance, aidées d'un peu d'esprit pratique et économique, on marche sûrement dans la voie qui permet de se faire une position dans la vie.

En 1880, la tannerie de la rue Victoria près de l'Estero, complètement restaurée, produisait des semelles et des vachettes en quantité suffisante pour la vente de l'époque; en 1882, l'importation directe de l'article crépin obligeait de fonder un comptoir de gros au Port, rue Blanco, centre des affaires, dont le gérant était M. Deygoutiérat. En même temps, une succursale se fondait à Santiago, avec l'installation d'un grand atelier qui fournissait dix à douze mille paires de bottes mensuellement aux troupes du gouvernement chilien.

En 1892, Monsieur Victor Saint Macary, alors associé de son frère Eugène, achetait des terrains voisins de l'abattoir (Poblacion Portales) et y faisait construire un saloir et une fonderie de graisse et de suif.

En 1900, M. Eugène Saint Macary achetait à M. Byers la grande tannerie et les constructions adjacentes formant un carré de 8.000 mètres, dans la rue Tivola de Valparaiso. Sur l'un des côtés de ce terrain, il faisait construire un bel édifice de trois étages, où les bureaux, l'administration générale, ainsi que le dépôt des articles crépins étaient transportés. Les demandes affluant de plus en plus, cette année 1903 voyait se créer, au nom de E. Saint Macary une nouvelle succursale à Conception, qui permet de mieux servir la grande clientèle du Sud de la frontière, qui chaque jour devient plus nombreuse.

Les affaires annuelles de la petite tannerie de 1861 avec 200 ½ cuirs et 200 peaux de chiens, comme existence dépassent, en 1903, deux millions et demi de vente.

La tannerie de 1861 élabore 14 mille cuirs de bœufs et vaches par an, soit 28 mille ½

cuirs. La tannerie «Tivolá» travaille 18 à 20 mille semelles d'exportation, connue sur place Marque «Gallo», coq.

La fonderie de graisse a créé une marque commerciale, el «Toro», et sa production mensuelle est de 1000 quintaux minimum par mois, marque préférée à toute autre sur le marché.

La maison exporte des cuirs salés, des peaux de chèvres, des cornes, du crin, de la laine, des cuirs tannés.

Le capital de la maison au Chili est de 1.500,000 piastres, et son crédit à Paris, de sa même signature, et que M. Eugène Saint Macary administre personnellement, de 1.500,000 francs.

M. Eugène Saint Macary est né en 1839, il travaille autant qu'en 1861 lorqu'il débuta, comme simple ouvrier tanneur, dans la vieille «boîte» (comme il l'appelle) de la rue Victoria.

Ayant comme gendre M. Albert Combe, le grand industriel etfabricant des chevreaux, de la marque «Grison» universellement connue, dont l'usine, sise à Saint-Denis, produit 3.000 douzaines par jour, M. Saint Macary a obtenu l'unique représentation de cette marque pour ses maisons du Chili.

Entendez, jeunes gens, qui lisez ces lignes, instruisez-vous. *Erudimini.*

Les Texier, famille nombreuse, alliée à celle des Puyo et des Guérin, ont habité longtemps Valparaiso.

Le père des Texier actuels, né à Bordeaux, était un grand amateur de peinture. Je me trouvais un jour avec lui à la vente aux enchères du mobilier de M. Borgoño, l'ancien propriétaire du théâtre de Valparaiso.

Il y avait une toile qui attirait l'attention du public. On demanda à M. Texier ce qu'il en pensait.

«Une croûte», dit-il froidement. Personne ne lui fit concurrence. Le tableau lui fut adjugé pour une somme insignifiante. C'était le *Mendiant* de Monvoisin, que son fils Maurice possède encore. M. Louis Texier m'invita à dîner pour célébrer son triomphe, en me disant qu'il savait par M. Borgoño lui-même que c'était un Monvoisin. Maurice Texier, qui était bien jeune alors, et qui doit se souvenir de cette ruse de guerre, riait comme un bossu.

—Voulez-vous, lui dis-je, pendant que nous étions à table, que je vous raconte une histoire qui ressemble beaucoup à la vôtre?

—Mais volontiers.

—Le fameux cuisinier Chevet, le Vatel du XIXe siècle, avait fait son éducation à Sainte-Barbe. Il était du banquet annuel des anciens élèves, et sa place de *notable commerçant* y était fort bien tenue. Un jour, au dessert, comme on buvait d'un certain vin de Constance qu'il avait pompeusement apporté, il raconta que ce vin était pour lui la cause d'un remords sans pareil, et qui empoisonnait ses souvenirs de rigide probité. On voulut connaître l'histoire.... et, par contrition, par pénitence, Chevet la raconta.

—«C'était à la vente des caves du marquis d'Aligre, dit-il, une vente qui a fait époque dans les fastes de la gastronomie. Je savais que l'opulent marquis avait obtenu ce vin précieux par une occasion unique, et qu'aucune cave d'Angleterre, pas même celle du fameux duc de Sommerset, ne contenait son pareil! Il me fallait ce vin; mais comment faire? Les crus précieux, les *retours de l'Inde* bordelais, tous les châteaux dorés, ambrés, paillés, avaient été payés le prix des élixirs. Je craignais pour ce rubis liquéfié.... et je le répète, il me le fallait pour mes grands dîners diplomatiques, et surtout pour le dîner que je fais annuellement ici avec mes honorables condisciples d'autrefois! Comment faire?

—«J'eus soudain une inspiration.... inspiration coupable, je l'avoue! et cet aveu doit contribuer au rachat de ma faute, que pardonneront peut-être ceux qui, à cette heure, goûtent autour de cette table au corps du délit. L'expert de la vente était près de moi, dominant le groupe des dégustateurs. J'obtiens le premier verre; aussitôt je le porte à mes lèvres.... et tout aussitôt aussi, je rejette le liquide en faisant une horrible grimace et m'écriant:

—Pouah! que diable est-ce cela?

«A cette vue, personne n'ose goûter au breuvage gâté, corrompu, infernal..... chacun affecte de le dédaigner; car qui eût osé trouver bon ce que Chevet déclarait mauvais? Les deux cents bouteilles du nectar cent fois précieux sont donc adjugées, pour une somme dérisoire, à un ami qui en opère promptement l'enlèvement. On sait que le marquis d'Aligre a

laissé vingt millions.... or, le préjudice n'était pas grand pour ses héritiers. Et cet affreux breuvage, le voici, messieurs.... c'est l'ambroisie! Que je trouve dans mon verre, honoré du choc des vôtres, l'apaisement de ce seul remords de ma carrière commerciale».

Mon histoire rendit le papa Texier perplexe.—«Eh bien! dit-il, faisons comme Chevet, noyons notre remords dans le vin. Maurice, va me chercher à la cave une bouteille de vin de Bordeaux, qui n'est peut-être pas inférieur à celui du marquis d'Aligre. Tu sais, à droite, en entrant, il n'en reste plus que vingt bouteilles».

Le vin devait être délicieux, car, après tant d'années, je le savoure encore.....

—«Vos péchés vous sont remis, M. Texier, lui dis-je, allez et.... recommencez, pourvu que vous débouchiez une autre bouteille, sœur de celle-ci.

Dolhatz (Alfred). Industriel, né à Bayonne, a joué un rôle important à la Serena où, associé de M. Martin Duhart, il prit la succession de M. Tiffou. L'établissement de tannerie de Duhart et Dolhatz est monté sur un pied européen. M. Dolhatz est un esprit cultivé. Il a manqué sa vocation. Il est plus politicien que tanneur. Il a été longtemps administrateur de l'Hôpital de Serena. Les jours que j'ai passés chez lui sont au nombre des plus beaux de ma vie. Mme Dolhatz, instruite et charmante, est une musicienne achevée, cantatrice et pianiste. On ne s'ennuie jamais chez les Basques. Ils sont, comme les Chiliens, hospitaliers par nature. La maison de M. Dolhatz était le rendez-vous de la meilleure société de Serena.

Mlle Dolhatz à épousé M. *Honoré Haran*, intelligent négociant de Conception, dont la maison est des plus prospères.

M. Dolhatz est retourné à Bayonne, mais il ne peut oublier le Chili et pense y revenir.

Castex (Charles). Industriel, né dans le département des Basses-Pyrénees, vint au Chili en 1865. A épousé Mlle Tondreau, sœur de M. Narcisse Tondreau, proviseur du lycée de Chillan. M. Castex est un des plus grands industriels de la province de Coquimbo. Homme actif, entreprenant, progressiste, il a contribué dans une large mesure au développement de nombreuses industries dans la province de Coquimbo.

Il a installé un moulin, une fabrique de vermicelle, une fabrique de chandelles et de savon à Ovalle et une maison importante à Coquimbo. Mineur, salinier, mécanicien, aucune branche de l'industrie ne lui est étrangère.

Père d'une nombreuse et belle famille, il a su la diriger avec tact et modeler la vie de ses enfants sur la sienne. Il est vrai de dire que Mme Castex a contribué largement à cette besogne. J'ai rarement rencontré des mères de famille aussi bien préparées qu'elle pour élever sagement des enfants.

On dirait qu'elle a pris pour devise: «*suaviter in modo, sed fortiner*».

S'il est des hommes qui n'ont dû qu'à leur travail, à leur persévérance, comme à leur honorabilité la position qu'ils ont conquise, Charles Castex a certainement le droit d'être cité parmi ceux-là.

Palassie (Xavier). Négociant, né à Espelette (Basses-Pyrénées) en 1860. Associé de la maison Palassie et Lesté, de Coquimbo (ancienne maison Golse) il a su se créer par son intelligence privilégiée et une connaissance consommée des affaires commerciales une situation exceptionnelle. Il retourna en France en 1887. Tandis que M. H. Lesté gère, aidé de M. Gage, avec le plus heureux succès, l'importante maison de Coquimbo, M. Palassie s'occupe des achats en France, où il a su se créer des relations choisies.

En 1896, je me trouvais à Paris, à la gare de l'Est. J'aperçus M. Palassie qui descendait du train, en compagnie de M. Emile Loubet, président du Sénat à cette époque, et de plusieurs autres personnages avec lesquels il était allé faire une partie de chasse.

Récart (Eugène). Ancien membre de la colonie française de Valparaiso, appartenant à une vieille et honorable famille basque. Les Récart sont presque Chiliens aujourd'hui. Leurs enfants sont établis dans le pays et y occupent une belle situation. *M. Marcial Récart*, frère d'Eugène Récart, est un grand industriel du Chili et l'un des beaux caractères de notre colonie. M. Eugène Récart, arrivé au Chili en 1874, après avoir été propriétaire de l'hôtel Aubry et du Café de la Bourse, s'est retiré des affaires. Il est revenu au Chili; Mlle Récart, sa fille, a épousé M. Théophile Tourrette.

Tourrette (Théophile). Né à Bordeaux, négociant bien connu de la place de Valparaiso. Il s'occupe aussi d'agriculture. Actif et très correct en affaires, il a surmonté, à force de patience et d'énergie, bien des obstacles et prouvé qu'un labeur incessant vient à bout de tout. Tourrette, je le sais par expérience, est toujours prêt à rendre service à un ami.

A Bayonne nous fûmes invités à déjeuner par M. Saint-Jean, un grand minotier, mort récemment, chevalier de la Légion d'Honneur, frère de M. **Martin Saint-Jean**, de Santiago, un noble et généreux cœur, trop généreux peut-être, dont les efforts constants, la loyauté et la bonne foi n'ont pas toujours été récompensées. S'il est un homme qui mérite de réussir, c'est bien lui. Le souvenir de sa prospérité passée ne l'a point abattu. Saint-Jean est de ceux qui vont droit de l'avant et qui savent vaincre les difficultés.

Larrieu (Gabriel). Né à Bordeaux en 1827, vint en Amérique en 1855 et s'établit au Pérou. Alla en Californie en 1857 dans le but d'échanger contre de l'or des farines qu'il apportait de Valparaiso. Fit en France, en 1859, la connaissance de M. Ferdinand de Lesseps. Fut un des initiateurs du percement de l'isthme de Panama. De retour en Amérique en compagnie du célèbre ingénieur Eiffel, en 1862, ne put obtenir du gouvernement du Pérou l'exploitation des guanos des îles Chinchas. Initia cette même année, sous la direction de M. Eiffel, la construction de la douane actuelle d'Arica. Se maria au Pérou à Mlle Mariana Gago, d'origine française. Son fils aîné fut le premier consul français d'Arica.

Initia le chemin de Tacna à La Paz et contribua puissamment au développement des industries qui commençaient à cette époque et surtout celle du salpêtre. Fut obligé, par suite de la guerre du Pacifique, d'élire son domicile à Santiago, en 1884.

Retourna en France en 1887, après avoir obtenu du gouvernement chilien l'indemnité qu'il réclamait au sujet de la douane d'Arica.

Mort à Paris en 1897.

M. Gabriel Larrieu était une personnalité intéressante.

«C'était un mélange amusant de Jupiter tonnant, de Bordelais, de chevalier pourfendeur du moyen-âge et de conquistador, de tribun et de diplomate. L'activité de cet homme était aussi intense que résistante et, en quarante ans de séjour en Amérique, il a été plusieurs fois millionnaire et sans un liard; mais correct toujours. Il a fondé des maisons de commerce, il a exploité des mines de toutes sortes, bâti une ville qui, sur les cartes péruviennes, figure sous le nom de Versailles. Il a trouvé de l'or dans un placer à Carabaya à bourrer de ces poudres précieuses, ses bouteilles et boîtes à sardines vides.

«Il a forcé les cordons d'une armée bolivienne, du temps du président Belzu, écrêmé l'armement de cette république; armé les troupes du général Castilla qui, ainsi, a réussi à battre son adversaire, le général Echenique, etc., et il a eu le talent de perdre aussi rapidement les millions qu'il avait su les gagner.

«A soixante-dix ans, il s'élançait encore, avec l'entrain d'un adolescent, aux sons de la guitare, pour pirouetter une *cueca* du pays.

«Il appelait les chefs du pouvoir «mon cher», les ministres, «mon fi», et s'insinuait *ou* s'imposait avec une si bonne grâce qu'il retournait les ennemis et s'en faisait des défenseurs. Il jasait ou roucoulait, toujours sincère d'ailleurs, et, ce qui valait mieux que tout, jamais ennuyeux.

«Larrieu était un beau vieillard, sympathique à tout le monde. En faveur de sa sincérité, on lui passait ses expressions exubérantes, sa verbosité tapageuse, mais pleine de charmes.

«Les dames d'un certain âge étaient flattées de sa galanterie spirituelle et correcte et surtout d'entendre M. Larrieu leur dire de sa voix parternelle «ma chère enfant».

La famille Blanlot. J'étais en 1896 au château de Dolancourt, près de Bar-sur-Aube, où je fus présenté à un monsieur qui me demanda si je connaissais les Blanlot du Chili. Je répondis que j'avais l'honneur de connaître plusieurs membres de cette honorable famille, alliée à d'autres familles d'origine française, les Morandé, les Marchant, les Holley. Le monsieur qui se trouvait par hasard chez un de mes parents s'appelait Blanlot. «Le chef de la branche chilienne, me dit-il, était cousin issu de germain de mon grand-père. Depuis longtemps, depuis sa mort probablement, nous n'avons plus entendu parler de la famille du Chili, à laquelle, malgré tout, nous nous intéressons toujours.

«Le cousin dont je vous parle était enseigne de vaisseau en 1830 et assista à la prise d'Alger. Après la chute de Charles X, il se retira de la marine royale, reçut son patrimoine, acheta un navire, devint commerçant, et alla au Chili où il se maria. J'ai souvenance d'un fait remarquable, que je ne saurais préciser, qui lui valut une récompense des gouvernements français et anglais. C'est tout ce que je sais.»

M. Blanlot ne se trompait pas. Le gouvernement français décerna au capitaine Blanlot une grande médaille d'or pour avoir sauvé d'un naufrage un navire anglais et renoncé à la moitié de la cargaison, évaluée à un million de francs. Il renonça donc à 500,000 francs, et le gouvernement français fit graver sur la médaille que conserve son fils, M. Anselme Blanlot, les mots: *Courage* et *dévouement*. Le gouvernement anglais lui accorda la même distinction.

Il mourut à Constitution en apprenant que la personne à laquelle il avait confié son navire pour un voyage l'avait vendu.

M. Blanlot s'était marié au Chili avec doña Adela Holley, sœur du général Adolfo Holley, et fille de M. Jacinto Holley et de doña Manuela Urzúa. Deux de ses filles, Adela et Maria Victoria, se sont mariées avec les fils du général Vidaurre, tous morts aujourd'hui; la troisième Felicidad est veuve d'un fils aussi du même général et Raquel est mariée avec M. Tomas Marchant Pereira. Des deux garçons il ne reste que don Anselmo, avocat et écrivain distingué. Le cadet Amadeo, lieutenant d'infanterie, fut tué à la bataille de la Placilla.

J'extrais d'une lettre le passage suivant qui pourra intéresser les Blanlot du Chili:

«*Bar-sur-Aube, 12 septembre 1896.*

«Monsieur:

«J'ai bien reçu votre aimable lettre renfermant les notes biographiques sur M. Anselme Blanlot, que je vous ai demandées et dont je vous suis très reconnaissant.

«Si vous avez l'occasion de voir mon parent, vous pourrez lui parler du hasard heureux qui nous a fait nous rencontrer dans le salon de Mme votre belle-sœur. En ce qui me concerne je suis très satisfait d'apprendre que les Blanlot du Chili ont soutenu et soutiennent la vieille réputation d'honorabilité de notre famille, etc.

Signé: L. BLANLOT.»

L'auteur de cette lettre est un gentilhomme de la Bourgogne, grand propriétaire de vignobles.

Bourt (Charles). Négociant, ancien comptable de la maison Gautreau et Cie. A habité longtemps Iquique, d'où il envoyait à *La Colonie Française* des articles littéraires et commerciaux qui étaient très goûtés. Ecrivain humoristique, il a fondé depuis à Paris une Revue, qui, je crois, a cessé de paraître, car j'ai appris qu'il était le représentant de la maison «Désiré Pector.»

Dreyfus (Edmond). Né à Besançon en 1863, ancien chef de la maison Simon (Casa Francesa) ancien directeur de la 5ème compagnie de Pompiers, a été plusieurs fois président de la fête du 14 juillet à Valparaiso, l'un des Français les plus dignes, les plus honorables, les plus méritants, les plus philanthropes que j'aie connus.

Edmond Dreyfus a rendu au commerce français des services exceptionnels. Il a géré avec tact et prudence la «Casa Francesa» pendant plusieurs années. Il est dans la vie des circonstances où l'on peut apprécier réellement la valeur d'un homme. Je me suis trouvé dans ce cas-là. Je suis bien aise de profiter de l'occasion pour manifester à Dreyfus ma profonde reconnaissance.....

Il a toujours rendu justice à ses compatriotes et défendu chaleureusement leurs intérêts.

Le 7 novembre 1881, à l'occasion d'un magnifique drapeau tricolore, offert aux pompiers français de Valparaiso par M. Paul Pelecier, chef de la maison Ant. Dom. Bordes, un Français fut nommé pompier honoraire de la 5ème compagnie. Il a réclamé son titre, car il aurait été fier d'appartenir à cette glorieuse institution. La compagnie le lui a refusé, sous prétexte que la nomination n'a pas été retrouvée. M. Edmond Dreyfus, directeur alors de cette compagnie, parfaitement au courant de cette affaire, plaida éloquemment, plusieurs années après, la cause de son compatriote, dans une réunion du comité, et s'efforça en vain d'obtenir de ses collègues un nouveau diplôme pour remplacer celui que l'intéressé avait perdu. Tout fut inutile.

Comme c'est bien ça, la nature humaine!

N'importe! La 5ème Compagnie de pompiers de Valparaiso conservera une marque de cette homme: le drapeau est taché de son sang. Cette marque indéniable se produisit de la façon suivante:

La 5ème Compagnie donnait un banquet en célébration du drapeau qu'elle étrennait. MM. Agustin Edwards, Manuel del Rio, Jorge Garland, Carlos Luis Rawssel, le consul de France, Raymond Devès, Edmond Maubrac, Gaston Blanchard, le commandant du *Dayot*, Parrayon, avec plusieurs de ses officiers et tous les pompiers de la 5ème voulurent trinquer avec le Français qui venait de déclamer une ode patriotique, et qui tenait d'une main le drapeau et de l'autre un verre de vin de Champagne. La coupe se brisa, le blessa, et une goutte de sang tomba sur ce drapeau .....

Qui donc ainsi m'attache à cet objet inerte,
Et me force d'aimer ce qui n'a point de voix?
Qui donc, lorsque je pars, me fait pleurer sa perte,
Ou me fait tressaillir, lorsque je le revois?

Ah! c'est que tout un peuple est là, dans cette enseigne:
Nos ancêtres d'hier, nos enfants de demain,
Et que cet éloquent symbole nous enseigne
Du devoir, de l'honneur, le glorieux chemin.

C'est que, sur ce drapeau, le ciel de la patrie,
En éclatants rayons, reflète son amour,
Et que l'exilé voit dans cette allégorie
Le pays adoré qui lui donna le jour.

Le directeur de la 5ème Compagnie peut aller à l'imprimerie du *Mercurio* et demander le journal du 7 *novembre 1881*:

«M***, y est-il dit, *membre honoraire de la 5ème Compagnie de pompiers*, a prononcé une allocution en vers au drapeau français, qui a produit un grand enthousiasme, et avec raison, car, outre le mérite de la composition, elle a été dite avec cette éloquence particulière à un fils de la France.

La santé qu'a portée le commandant du *Dayot*, M. Parayon, a été vivement applaudie; et puisque nous parlons d'un marin, nous dirons que l'enthousiasme arriva à son comble, lorsque M*** but à la patrie d'Arturo Prat. Tout le monde se leva et trinqua avec l'orateur.

Le banquet a été splendide, il a été digne, en un mot, du drapeau de la Compagnie, cette enseigne qui, sous de si bons auspices, a été inaugurée rien moins qu'avec *le triomphe de la 5ème Compagnie dans le tournoi d'hier*.

Nous publions les discours et la magnifique et applaudie composition du membre honoraire de la 5ème».

M. Raymond Devès, comme toujours, eut, en cette circonstance, des mots heureux. «Vraiment, il faudrait être muet pour ne pas trouver deux mots à dire, en venant saluer ce

drapeau, le drapeau de la République française, emblème vivifiant, qui inspire le devoir et réclame le dévouement, qui donne le courage et exige l'honneur».

Le 14 juillet 1882, un grand banquet eut lieu à l'hôtel Colomb, à l'occasion du 14 juillet.

Le *Mercurio* du 15 juillet de la même année publiait un long article: La fête française a été célébrée avec enthousiasme par Français et Chiliens. La représentation théâtrale et le banquet ont été dignes l'un de l'autre.

Leblanc (Félix). Photographe, industriel. Né à Paris.

Il avait 5 ans quand il vint au Chili pour la première fois avec ses parents. Quelques années après il retourna en Europe et fit ses études en France et en Angleterre.

Revenu au Chili jeune homme, il entra comme employé dans l'Etablissement de photographie de Garraud, à Valparaiso, dont il devint plus tard le propriétaire ainsi que de celui de Santiago du même nom.

Grâce à sa constance, à ses connaissances spéciales et à son goût artistique il parvint, par la production de travaux photographiques d'une rare perfection, à accroitre la renommée de ses deux maisons de Santiago et de Valparaiso et à y attacher si bien son nom que quoiqu'elles aient été vendues il y a déjà quelques années et qu'elles se trouvent aujourd'hui encore en des mains fort habiles, ce nom n'en subsiste pas moins pour le public habitué à le prononcer.

Après avoir cédé ses deux maisons de photographie, M. Félix Leblanc a fondé à Santiago, calle de las Monjitas N.° 511, un Etablissement de *lithographie* et de *photo-gravure* réputé aujourd'hui comme l'un des meilleurs de la capitale, et dont les affaires se sont rapidement développées.

Il a été le premier qui se soit adonné, industriellement au Chili, à l'art de la photogravure.

M. Félix Leblanc est un homme relativement jeune encore, très-vif, très-actif et très-entreprenant.

Il occupe dans la colonie française de Santiago une situation des plus enviables qu'il doit à son travail et à ses seuls efforts.

Membre de diverses sociétés, il a été pendant plusieurs années le Président du *Cercle Français* de Santiago.

Tulaud (Emmanuel). Nè à La Rochelle, élevé à Bordeaux. Après les douloureux èvènements de 1870, il vint s'établir à Santiago, où il se consacra avec succès à sa profession de dessinateur et décorateur et exécuta de nombreux travaux importants en société avec Jean Pagès.

Il est, avec M. Boulet, un des premiers artistes décorateurs français qui soient venus au Chili. Son œuvre a été féconde et remarquable, et il en reste des traces dans la salle du Théâtre Municipal de Santiago, dans le palais de la famille Cousiño, dans la Chapelle de l'hôpital de San Borja, dans l'église de Saint Vicent de Paul et dans d'autres temples dont il fut chargé de la décoration. Il collabora aussi à l'embellissement du Cerro de Santa Lucia, engagé à cet effet par le grand Benjamin Vicuña M. Très apprécié des sociétés française et chilienne, il fut pompier enthousiaste de la 4ème Compagnie et membre des institutions de Bienfaisance de la colonie française. Il forma son foyer à Santiago et se maria avec une Talquina, Mlle Francisca Vélez, dont il eut trois enfants, entre autres, M. Emmanuel Tulaud, jeune homme de 26 ans, qui, grâce aux bons exemples et à l'éducation de ses parents, a su s'ouvrir une brillante carrière dans les lettres et le journalisme de la capitale, et qui, en outre, remplit actuellement le poste de secrétaire de la Direction des travaux municipaux de Santiago.

M. Tulaud est mort à Talca en 1882.

Gérard (Edmond). Arriva au Chili en 1865. Fut intimement lié à Paris avec Bériot, le mari de la Malibran. Fréquenta à cette époque le monde artistique et musicien. A fondé plusieurs maisons de commerce: *Gérard et Bilwiller*, *Gérard et Zellikofer*. Se retira des affaires.

Alla à Paris où il continua à fréquenter le monde artistique. Revint au Chili et s'occupa de navigation. Il a vendu son dernier navire, *le Valparaiso,* à la Compagnie de Lota.

Excellent ami et adorateur du beau sexe, Gérard possède toutes les qualités de l'homme du monde.

Maubrac (Edmond). Négociant, né à Bordeaux. Fut chef et associé de la maison Momus et Cie, de Valparaiso. Ami dévoué, patriote sincère, homme humanitaire, sa devise était: Faire le bien. Par ses qualités et son caractère il avait gagné l'amitié de quelques grandes familles chiliennes. M. Guillermo Brown a tenu à lui élever un mausolée au cimetière de Santiago avec cette touchante inscription: *Recuerdo de un amigo.* Ce monument honore l'ami qui l'a dédié et celui qui l'a mérité.

M. Amédée Le Besgue prononça sur sa tombe un touchant discours.

Labatut (Guillaume). Propriétaire à Lectoure, près de Bordeaux. Arriva au Chili en 1847. S'associa dans le commerce avec ses fils. Se retira en France en 1885. Ses fils *Barthélemy* et *Adolphe* continuèrent les affaires de commerce et de mines à Chañaral. Il s'était marié avec Mlle Rose Bordes, sœur de M. A. D. Bordes.

M. Barthélemy Labatut est mort en 1885 à Chillán, laissant à sa nombreuse famille une belle fortune.

Adolphe Labatut retourna en France en 1858. M. Jules *Labatut*, frère de Barthélemy, s'est marié avec une demoiselle chilienne et s'est consacré au commerce.

Pasturel (Lucien). Né à la Nouvelle Orléans de parents français, agent consulaire de France à San Felipe. A fait son service militaire en France, en qualité de sous-officier d'infanterie de marine. Est décoré de la médaille du Tonkin. Possède un moulin important à San Felipe. S'est marié avec une sœur de M. *Jean Duco*, grand industriel de San Felipe, dont l'importante fabrique d'amidon est bien connue au Chili.

M. Jean Duco et Pasturel sont les directeurs respectivement des deux compagnies de pompiers de San Felipe.

Chandre (Théodore). Acquéreur et directeur de *La France*, de 1897 à 1898. A sa mort, le journal cessa de paraître. C'était un littérateur distingué, un poète de talent et un chauvin, de la plus belle eau.

On eût dit un marquis de Boissy, sénateur du second empire. Il en avait les fureurs épiques. Du reste, il avait de l'esprit de bon aloi. Il aurait voulu que tout ce qu'il y a de beau et de bon au monde fût français.

Humbert (Emile). Ancien gérant de la Maison Pra. A été le premier président de la Chambre de Commerce et a pris part à toutes nos fêtes nationales.

«A Santiago, dit Wiener, M. Humbert a une valeur morale et une expérience en affaires qui s'impose aux Français comme aux Chiliens».

M. Humbert, très pointilleux sur tout ce qui regarde le commerce de la France, a bien voulu me faire l'honneur de relever avec vivacité dans les colonnes de feu *La France* les modestes opinions que j'avais émises dans le *Figaro* de Paris, au sujet de nos transactions commerciales. M. Humbert en sait plus long que moi; mais il me permettra de lui dire que si j'avais à refaire le même travail, je serais encore plus sévère dans mes appréciations. Quoiqu'il en soit, je répèterai avec Buffon:

J'aime autant une personne qui me relève d'une erreur, qu'une autre qui m'apprend une vérité, parce qu'en effet une erreur corrigée est une vérité.

Person (Marius). Gérant de la Maison Pra, officier d'Académie, président honoraire de la Chambre de Commerce Française de Santiago. A été président de la Société «La Française», vice-président de la Compagnie d'Assurances *La Francesa*, et président de la fête du 14 Juillet. M. Person est un esprit cultivé; il est écrivain à ses heures. Il a publié des articles intéressants sur le commerce. La Maison Pra est dignement représentée par M. Person, dont le haut et le moyen commerce ont su apprécier les qualités et la parfaite correction.

Etchepare (Jean-Michel). Industriel-propriétaire de deux tanneries dont la production annuelle est l'une des plus considérables du Chili.

M. Etchepare est Basque-Français, originaire des Basses-Pyrénées.

Venu au Chili en 1866, il n'avait en débarquant d'autre capital que son ambition d'arriver à la fortune, conscient de ses aptitudes pour le travail, ambition justifiée par un esprit très pratique et secondée par une volonté ferme et une énergie à toute épreuve.

C'était alors un tout jeune homme. Il fut d'abord, pendant deux ans, employé dans la maison Duhart frères, de Lota. Puis, M. Echegaray (qui devait bientôt devenir son beau-frère) s'étant rendu acquéreur de la tannerie Martin Saint-Jean de Santiago, il l'accompagna et contribua pour beaucoup au développement de cet établissement.

En 1875 il en était devenu l'associé et en 1881 il en resta l'unique propriétaire. Depuis lors, les affaires augmentant toujours, deux autres tanneries à Santiago ont été jointes à celle-là.

Aux grandes qualités d'énergie, de persévérance dans le travail et d'honnêteté qui sont les côtés saillants du caractère basque-français, M. Etchepare joint l'activité, l'intelligence, la conception claire des affaires, et l'on peut dire avec justice qu'il est un des Français heureux ayant grandi en ne comptant jamais que sur lui-même, mais entouré de l'estime de tous et méritant la fortune acquise.

M. Etchepare, doué d'une force physique peu commune, a été un homme redoutable, et il l'est toujours, car il a conservé, malgré son âge, une souplesse et une vigueur rares. Il a d'ailleurs toujours été un amateur enthousiaste de tous les exercices du corps, et c'est encore aujourd'hui un grand chasseur devant l'Eternel.

Les exemples qu'on cite de sa force musculaire exceptionnelle sont nombreux. Quant à l'énergie et au courage, il suffit de rappeler le fait suivant:

En 1891, à la fin d'Août, lorsque parvint à Santiago la nouvelle de la défaite complète et définitive, à La Placilla, près de Valparaiso, des forces balmacédistes et du triomphe des révolutionnaires, il se produisit dans la capitale une épouvantable panique, aussitôt suivie d'une débandade générale du parti gouvernemental et des troupes qui le soutenaient.

Plus d'autorités, plus de soldats, plus de police, plus rien! La ville se trouva d'un coup livrée aux caprices d'une plèbe ignorante et exaltée, avide de pillage et prête à tous les excès.

Pendant huit jours cette plèbe fut maîtresse de la capitale et un grand nombre de maisons, de magasins et d'établissements industriels furent pillés et incendiés.

Après avoir réussi à préserver ses deux tanneries de la rue Amunátegui et de la rue Sama, et empêché par son attitude résolue que l'établissement de M. Alcide Magnère, situé en face, ne fût mis à sac et incendié, M. Etchepare est informé que les soldats et les gardiens de la prison de la rue Sama, pris de panique, viennent d'abandonner leur poste, et que les trois ou quatre cents prisonniers enfermés là se disposent à briser portes et grilles, le bruit courant que la populace songe dans sa folie à aller les délivrer.

Sans se préoccuper des dangers auxquels il va s'exposer, il court vers la prison, entraînant avec lui un ami, M....., un brave aussi qui, se trouvant là, accepte de l'accompagner.

Ils y pénètrent ensemble, s'arment chacun d'une carabine, et, tous deux seuls, se plaçant devant la grande porte de fer grillée qui sépare le corridor d'entrée des passages et départements intérieurs, ils font feu au-dessus des têtes des prisonniers qui par des poussées formidables et réitérées ébranlaient la grille prête à céder et menacent de tuer sans pitié les premiers qui sortiraient. Ils réussissent ainsi à intimider les prisonniers et à les maintenir en respect pendant deux heures, jusqu'à l'arrivée des renforts réclamés.

Un tel exploit méritait d'être cité ici.

Enfin, et pour terminer, en outre des qualités ci-dessus mentionnées, M. Etchepare est connu pour sa bonté et sa générosité, car il a toujours su rendre sans bruit, avec une modestie rare (ce qui l'honore d'autant plus) de très-nombreux et importants services qui ont fait de lui l'un des français les plus estimables, respectés et aimés de la colonie.

Zamulo (Georges). Né à Bordeaux, arrivé au Chili pour la première fois, en 1863, employé de 1863 à 1864, chez MM. Mousis Hos, libraires à Santiago, de 1864 à 1878, chez MM. A. Jouve et Cie d'abord et Jouve et Gorlier ensuite, à Santiago et à Valparaiso. Fonda en 1878, avec M. Amédée Le Besgue, aujourd'hui décédé, la maison actuelle de nouveautés pour dames, connue sous le nom de «Las Novedades Parisienses».

M. Zamulo est un de ces hommes réfléchis et sensés avec lesquels on aime à s'entretenir. En dehors de ses affaires, auxquelles il consacre toute son attention, il se livre à la lecture, sa passion favorite, cherchant toujours à s'instruire.

M. Zamulo est l'homme du devoir par excellence.

Cheyre (Emile). Né en 1845. Après avoir terminé ses études à Toulouse, vint au Chili en 1865, s'est dédié au commerce. S'est marié en 1872 avec Mlle Marguerite Magnère, fille de M. Antoine Gaston Magnère, grand industriel et un des Français qui ont le plus contribué au progrès de la tannerie au Chili. De ce mariage sont nés 16 enfants dont 10 sont encore en vie (cinq garçons et cinq filles) Des cinq filles trois sont mariées: Gabrielle avec M. Lavillauroy; Berthe avec M. Pinaud et Marguerite avec M. Goujon.

Des garçons, deux sont à l'Ecole Navale, un à l'Institut et les autres dans le commerce.

Mme Magnère, mère de Mme Cheyre, la souche de cette belle famille, demeure à San José, agée de 80 ans, se porte bien et est encore alerte.

La famille de M. Cheyre se compose de 21 personnes.

MM. Ballacey, Cheyre, Charles Castex, le grand industriel français du nord et votre serviteur ont donné à la patrie chilienne *61* enfants, sans compter les petits-fils.

Des mères de ces enfants, trois sont françaises et une chilienne.

M. Cheyre, propriétaire du Grand Hôtel de France à Santiago, a introduit dans son hôtel toutes les améliorations possibles. Je viens de lire dans les journaux qu'il avait installé dans les chambres des voyageurs un téléphone. C'est un progrès de plus. Cheyre est un homme instruit. Il a toujours aidé et encouragé les institutions françaises qui ont pour but l'avancement dans la voie de la civilisation.

C'est un beau caractère et un français digne de l'estime et de la considération de ses concitoyens.

Portraits à la silhouette des membres du comité d'organisation de la fête nationale du 14 juillet 1883.

Je publiai le 7 juillet 1883 dans *La Colonie Française* un article humoristique et de circonstance pour faire connaître à la légère les bons Français qui voulaient bien s'occuper de l'organisation de nos fêtes patriotiques et dont les noms méritent d'être conservés. Le ton enjoué de ces lignes ne blessera pas les personnes honorables dont il s'agit. La plaisanterie sur les célébrités est monnaie courante et aucun des Français cités ci-dessous ne s'en formalisa à cette époque, déjà lointaine.

Devès (Raymond). Président. Est né à Bordeaux, mais ne débite jamais de gasconnades; a plutôt l'accent parisien; président en 1882 et 1883 de la fête nationale, président du Cercle, président de la Société de bienfaisance et président futur.... mais n'anticipons pas sur les évènements; dirige les débats avec tact et beaucoup de calme; un peu autoritaire, sans s'en douter; n'aime pas à être contredit sans s'en douter encore; parle peu, mais parle bien; sait tourner un discours gentiment; très honorable et très estimé de toute la colonie.

Cheyre (Emile). Vice-Président. Est né aux environs d'Agen, mais ne parle jamais pour des prunes; parle peu, ce qui ne nuit pas, surtout quand il y en a d'autres qui parlent tant; homme énergique; a peu de sympathie pour les poules.... mouillées; très fort au billard, ce qui n'étonnera personne, quand on saura qu'il en a douze chez lui—*Café del Comercio*; sympathique et très considéré.

Jouanne (Georges). 1er Secrétaire. Rédige les procès-verbaux du comité avec exactitude et élégance, écoute parler les autres dont il a soin de relever les quiproquos en petit comité; piocheur s'il en fût; élégant; a l'air distingué; homme de salon; ne garde jamais rien sur le cœur, mais garde toujours son lorgnon sur le nez.

Juppet (Jules). Secrétaire. Est né à Valparaiso; heureux d'être secrétaire; pompier enthousiaste; démolit les toits sans nécessité, quand il y a un incendie, et aime beaucoup à casser les vitres; parle 4 langues, aime la chasse; travailleur; fils unique; quand il a mal aux dents, son brave homme de père croit qu'il est flambé, mais lui n'en croit rien; bon petit garçon.

Mort depuis à Valparaiso.

Garrié (Antoine). Secrétaire. Né à St. Nicolas de la Balerme sur les bords de la Garonne, dont il a bu un peu d'eau; aime beaucoup à discuter; adore la pêche à la ligne, mais proteste contre la définition de Chamfort; a voté pour le lunch populaire afin de faire un petit discours, n'a pas froid aux yeux; administre fort bien, sans qu'il en ait l'air, un coup de poing, a l'occasion; se croit très aimé des dames, et valse, dit-il, très bien; au fond, bon drille.

Dubreuil (Lodoïs). Trésorier. Est né à Blaye (prononcez bien); capitaine au long cours; a une très belle main, c'est-à-dire, une belle écriture; épanoui, souriant, frétillant, heureux de rire, heureux d'agir, heureux de vivre; craint la mort comme le diable, à l'existence duquel, du reste, il ne croit pas, excepté quand il est malade, car il a peur alors qu'il ne l'emporte; heureux d'être trésorier; regrette que le père Duchesne ne paraisse plus. Nemrod enragé; prend des douches tous les jours et prétend que, tant qu'il en prendra, il ne mourra pas; un peu plus haut, mais beaucoup plus gros que le petit Poucet; très serviable.

(Mort à Santiago). A laissé un fils, bien élevé, très apprécié par la colonie française.

Blanchard (Gaston). Sous-Trésorier. «Oh! bien oui, par exemple, je t'en donnerai des petits couteaux pour les perdre.» Est né à Astaffort, près d'Agen; amateur de prunes; ex-capitaine de la 5ème compagnie, bon vivant, ne parle qu'en petit comité, mais alors s'en donne à cœur joie; dîne mal, quant il a lu dans la journée quelque article de journal qui ne lui va pas, mais se rattrape le lendemain à déjeuner; est dans sa première lune de miel; vaillant à la peine et au plaisir; préfère la guerre à la paix.

(Il était marié avec une Chilienne. Ils sont morts tous deux en France. Son cousin est aujourd'hui agent consulaire à Punta Arenas et associé de la maison Braun et Blanchard)

Trubert (Désiré). Est né au Hâvre, peintre de marine distingué; a l'air doux, mais n'est pas toujours commode; décoré d'un petit ruban qui lui vient de l'empereur du Brésil; auteur de la fête du Membrillo; organisateur excellent; a voté pour que la fête eût lieu à l'Odéon; très bon musicien, très délicat, et pointilleux par conséquent; content que Napoléon I ne fût pas plus haut que lui; travaille jour et nuit; à cheval sur la discipline; très digne homme.

Jeannin. Beau gars, 29 ans, est né à Paris, a la manie des propositions qui souvent sont acceptées, grand admirateur du beau sexe; danseur infatigable, très entêté; bon cavalier; quand il a ses bottes et une culotte collante, il ne lui manque qu'un habit vert à boutons d'or et une chambrière pour ressembler à un directeur de cirque; jeune premier, déclame avec un *chic* tout particulier les «Ecrevisses», et les mange de même; se dédie à l'étude de la chiromancie et de la graphologie; aime beaucoup à examiner les mains des.... dames pour faire leur horoscope et aussi pour contempler de plus près ces dernières.

Baloche (Arsène)

Domfront, ville de *malheu*,
Arrivé à midi, pendu à un *heu*.

Est né dans cette ville et en est fier; débuta à 48 ans sur les planches, comme jeune premier; n'ayant point les doigts crochus, car sa probité est proverbiale, ne put s'accrocher par les doigts, quand ses parents, à sa naissance, le lancèrent au plancher; trésorier à perpétuité de la Société de Secours Mutuels, aime beaucoup les pauvres, ce qui est assez rare; ne se gêne pas de dire sa façon de penser; bien planté; a dû faire des conquêtes, quand il était jeune; Pylade-Baloche est aussi brave homme qu'Oreste-Juppet, son ami intime.

Maury (Jules). Né à Saintes, mais digne d'être parisien; c'est un type; quand il n'a personne avec qui converser, il parle tout seul; beau parleur, orateur, s'écoutant un peu parler, aime les périphrases; invoque souvent la logique; mais a oublié d'étudier la psychologie, artiste photographe, s'il ne l'était pas il mériterait de l'être; bon décorateur; n'aime pas les moines, à l'exception des Chartreux, qu'il adore; se croit très fort en chimie; a étudié la médecine à Paris, mais n'admet pas de consultations; attend 5,000 francs de rentes dont il jouira dans quelques années.... s'il ne meurt pas auparavant.

Mort à Limache.

Foucher (Henri). Est né à Bourges, ville célèbre dans l'histoire, du temps de Charles VII.

Homme très pacifique,
Qui s'y frotte s'y pique;

fouchtrate admirablement dans *l'Auvergnat;* a fait la campagne d'Italie; comédien dans l'âme; aime passionnément les fêtes d'enfants; fera rire le 14 juillet l'auditoire à gorge déployée dans *l'Invisible*; excellent ami, très serviable.

Mort à Valparaiso.

Queinec (Guillaume). Directeur de la 8ème Compagnie; homme de poids; breton, né aux environs de Morlaix, c'est assez vous dire qu'il tien, bon, quand il s'entête de quelque chose; aurait fait un bon cuirassier; trésorier de plusieurs sociétés; se plaint toujours de n'avoir pas d'argent; l'argent rentre bien dans sa caise, mais il en sort difficilement; est lent à se décider; réfléchit quelques années avant de prendre une détermination; aime beaucoup les honneurs dont il est digne; répond comme Jean Bart à Louis XIV, quand on lui apporta la nouvelle d'une nommination: «Sire, vous avez bien fait».

Nercam (Jean). Est né à Bordeaux; habile serrurier; membre de la commission d'ornementation, meilleur machiniste que beau parleur; peut être membre des 21, mais ne le sera jamais des 40; il ne s'en portera pas plus mal; travailleur infatigable; bon chasseur et bon cavalier; rend de grands services au comité.

Chadourne (Louis). Est né à Bordeaux; chef de la maison Momus; voit double, c'est-à-dire porte des lunettes; habite, depuis peu, Valparaiso où il a trouvé beaucoup d'amis; excellent dégustateur, a une grâce toute particulière pour agiter son verre, quand il approche le délicieux nectar de son nez et de sa bouche; déteste le mauvais vin, aussi se garde-t-il bien d'en vendre à ses clients; possède une jolie voix de ténor; ne laisse le cigare que quand il dort; en somme un bon et noble cœur.

Labastie. Est né à Orthez, dans les Basses-Pyrénées, très soigné dans sa tenue; ses parents prévoyant qu'il serait amateur de chevaux lui donnèrent le nom de Philippe; s'échauffe un peu dans les discussions; très poli, quand on ne lui monte pas sur son cor du pied droit; songe en dormant aux propositions qu'il soumettra au comité; actif, entreprenant, remuant, mine florissante; a une mine d'argent, puisse-t-elle aussi devenir florissante, il le mérite.

Argain (I. François). Est né à Bordeaux; tenue irréprochable, tailleur oblige; toujours gai, fringant, porte des fleurs à sa boutonnière, n'est pas écrasé sous le poids de ses cheveux, cependant il lui en reste quelques mèches; aime beaucoup la manille; fait très bien les vestes et n'aime pas à en remporter; gentil garçon.

Malicet (Henri). Le département des Ardennes lui a donné le jour; très habile tailleur, a quelquefois de petites velléités de littérature et je crois aussi de poésie; rien d'étonnant à cela, car comme dit le proverbe espagnol: *de médico, poeta i loco, todos tenemos un poco*; rajeunit tous les jours; excellent cœur; craint toujours de n'en pas faire assez, intelligent, très actif, tout feu tout flamme; ne peut se consoler de ce que le comité ait supprimé la partie littéraire dans la représentation. Dame, cher monsieur Malicet, ils ne sont pas forts en vers, vos collègues; dans le vers il n'y voient que du bleu.

Juppet (André). Est né aux environs de Grenoble; porte une barbe de capucin; possède au Salto une maison de campagne, où il va tous les dimanches se livrer à sa passion: le jardinage; aime son fils par dessus tout, s'est donné sa petite parole d'honneur de ne plus mettre de fonds dans aucune spéculation hasardeuse; regrette que Littré ne l'ait pas consulté, il lui aurait conseillé d'introduire dans son dictionnaire le mot espagnol *caramba*, qu'il affectionne tout particulièrement; homme excellentissime.

Schneider (Jules). Est né à Metz, président de la société de Secours Mutuels, parle 4 langues, préfère un bon déjeuner à ses rhumatismes, d'habitude cause peu dans les réunions, mais, quand il est avec un ami, rattrape *le silence* perdu; bon négociant, sérieux en affaires.

Robert (Amédée). «Eh bien, mon petit ami, comment vas-tu.? Allons, ma vieille, les bons petits camarades, moi, je les connais. As-tu fini! Qu'est-ce que tu viens me rabâcher? En voilà bien d'une autre! Je *fiche* mon camp». Et c'est tout le temps comme ça.

Parisien pur sang, d'une taille à se défendre hardiment; porte un monocle pour ne voir les défauts d'autrui que d'un œil; artificier; se plaint de ce qu'il n'y ait qu'un seul 18 septembre par an; joue très bien aux dames et aux échecs, aime assez à commettre des calembourgs; grand lecteur; absorbe 3 volumes (romans) par jour et s'endort sur le quatrième, excellente nature.

Bunout (Eugène). Est né à Paris; ne pense pas toujours comme tout le monde; réservé par nature; pense ce qu'il dit, mais dit rarement ce qu'il pense; joue très bien au billard; aime à faire son petit discours, quand l'occasion se présente, mais sans apparat, à la bonne *franquette*; adroit et matois, ne se laisse pas mettre dedans facilement; ne se met jamais le doigt dans l'œil et ne met pas non plus les pieds dans le plat, bien que son restaurant en soit plein. Mort en France.

Un serviteur de la France dans l'Amérique du Sud.

Wiener (Charles). C'était en 1875. J'inculquais alors à ce qu'on appelle au Chili «la jeunesse studieuse de Valparaiso» les principes de la syntaxe latine. Entre temps, je collaborais au grand journal du pays le *Mercurio*. On y manquait souvent de copie. Alors on allait flairer sur le quai; on attrapait les gens débarquant des vapeurs transatlantiques, et on les interviewait au débotté. Pendant l'un de ces *pélerinages aux nouvelles*, je me rencontrai avec notre consul d'alors, que nous appelions irrévérencieusement le papa Charles de St-Charles. Il était, paraît-il, fils de Charles X; c'était, au demeurant, le meilleur homme du monde. Un tremblement de terre avait fendu son nez au milieu. C'est, du moins ainsi, qu'il expliquait la dualité de son organe olfactif. Il en ramassait de temps en temps, au moyen d'un immense mouchoir à carreaux rouges, les bouts lamentables. Cette opération précédait toujours ses confidences.

«Mon cher, me dit-il, en m'arrêtant, vous qui êtes toujours à la chasse aux nouvelles, je vais vous donner un sujet. Je viens de recevoir au consulat la visite d'un jeune Français, M. Charles Wiener, envoyé ici en mission. Il m'a raconté un voyage qu'il vient de faire au Brésil méridional. Cela doit vous intéresser. Il demeure à l'hôtel de France. Allez-y, vous m'en direz des nouvelles.»

Dix minutes après, j'avais agrippé mon homme, me recommandant du Consul, de Dieu et du Diable.

Il allait se mettre à table et m'invita à lui tenir compagnie. C'était un grand jeune homme, d'environ 25 ans, élancé jusqu'à la maigreur, la physionomie ouverte, le rire franc, avec une petite nuance moqueuse. Dès le potage, je me mis en devoir de le faire causer.

«Vous voulez m'interviewer, me dit-il, en souriant, mais, mon cher Monsieur, moi, je viens justement pour interviewer les Américains. Je n'ai rien à vous dire et tout à apprendre. Nous allons intervertir les rôles et vous allez gentiment répondre à mes questions.» Et me voilà sur la sellette. «Elle était meilleure», comme disait l'autre.

A la fin du repas je quittais ce diable d'homme sans un mot sur mon calepin et après avoir raconté à mon interlocuteur une série de choses plus ou moins inédites sur le Chili.

J'étais toutefois enchanté de mon hôte, de son entrain, de sa gaieté de bon aloi, que ne dissimulait guère son désir de s'instruire, de travailler sérieusement. On se sentait en présence de quelqu'un. On devinait en lui une volonté calme, maitresse d'elle-même.

J'ai l'habitude de tenir une sorte d'album ou de registre; cela se compose de notes en style télégraphique et de coupures de journaux. Après avoir quitté le jeune chargé de mission, j'inscrivis sur une feuille blanche l'entête de cet article, résolu de suivre dès lors ses pérégrinations. Aujourd'hui, après 27 ans, je crois le moment venu de dépouiller ces notes et de dire ce qu'a fait cet homme dans l'Amérique du Sud, car il y a été l'un des pionniers qui ont le plus travaillé pour la France.

En 1876, après des excursions au centre et au sud du Chili, M. Wiener s'embarque pour le Pérou. En 1877, il quitte ce pays, après avoir accompli un voyage fort remarquable, de plus de 10,000 kilomètres dans l'intérieur, et fouillé les nécropoles indiennes sur la côte et dans la Cordillère, entre Cajamarca et La Paz en Bolivie. Chemin faisant, il s'était battu avec la tribu des Morochucos et avait reçu une balle au-dessus de la cheville droite. Aux bains de Viña del Mar, quelques années plus tard, j'en remarquai la cicatrice. «J'ai reçu deux balles, me dit alors M. Wiener; l'autre s'est applatie sur quelques piastres que j'avais en poche». C'était ce qu'on peut appeler de l'argent bien placé!

En France, il remit à l'Etat une merveilleuse collection d'antiquités de quatre mille objets.

On en fit une exposition et, groupant autour d'elle les résultats de quelques autres missions, on fonda le *Musée Ethnographique* de France.

A 26 ans on le nomme Chevalier de la Légion d'Honneur et Secrétaire de la Commission Supérieure d'Ethnographie.

Un an plus tard, il publiait chez Hachette le récit de ses voyages où l'on trouve à côté d'une œuvre archéologique et ethnographique de premier ordre, une série d'observations remarquables sur le caractère des peuples qu'il a visités.

Cette connaissance des hommes et des choses d'Amérique le firent adopter par le Ministère des Affaires Etrangères qui l'envoya d'abord dans l'Equateur avec une mission spéciale.

Chargé de rechercher des voies commerciales entre le Pacifique et les pays qu'arrose

l'Amazone, il parcourt ces régions pendant 33 mois, à pied, en radeau, en canot, dans une chaloupe à vapeur, que l'empereur du Brésil met à sa disposition.

Il découvre plusieurs cours d'eau importants et quand il eut rejoint son consulat (Guayaquil), il se trouva être le seul homme vivant, peut-être, ayant traversé l'Amérique du Sud dans sa grande largeur «avec billet de retour».

Le climat et les privations avaient ébranlé sa vigoureuse constitution. Il resta toutefois fidèle au poste. Lors de son retour en Equateur, le trop célèbre général Veintimilla venait de provoquer une révolution. M. Wiener veilla aux intérêts de ses nationaux. Il donna asile à une quarantaine de personnes poursuivies par le dictateur, et réussit, malgré la vigilance de leur ennemi, à les embarquer sur un voilier français la *Marie Louise*. Au chef du pouvoir, exaspéré de voir lui échapper ses victimes, il répond: «Aucun de vos amis ne vous a rendu un aussi grand service que moi. Je vous ai empêché, vous, de commettre une faute et votre camarilla de commettre un crime.»

Rentré à Paris, il est nommé secrétaire-adjoint de la Commission de Réorganisation Consulaire: le premier secrétaire était M. Hanotaux, qui, depuis, a montré à la France ce qu'il savait faire.

. . . . . .

Quelques années après, en 1883, je me retrouvais à Valparaiso en présence du même homme, dans le même hôtel qu'en 1875.

M. Wiener venait d'arriver au Chili, nommé secrétaire de la Légation de France à Santiago et arbitre français dans le litige franco-chilien.

Nous avions alors comme Ministre M. Pascal Duprat, «vétéran de la démocratie». Ce titre et une réputation de pamphlétaire républicain m'avaient empaumé. Je m'étais fait son joueur de flûte, mettant sens dessus dessous la Colonie Française pour le recevoir avec éclat.

Il débarqua accompagné d'un jeune homme M. Gally, son secrétaire privé, qui, extrêmement intelligent, n'était au fond qu'un vrai bohème.

M. Pascal Duprat avait une tête étrange, gauloise, fine, aux longs cheveux blancs. Tout de noir habillé, d'une maigreur ascétique, il avait je ne sais quoi de Don Quichotte et d'un pur de 1848. Son chapeau infiniment haut de forme, aux vastes bords plats, faisait, dès le premier jour, la joie des gamins de la ville.

Quand, dans les rues de Valparaiso ou de Santiago, M. Duprat, avec ses lunettes noires et ses pantalons collants, ouvrait l'immense compas de ses jambes, les bons Chiliens s'arrêtaient stupéfaits en se disant que les grands hommes de France avaient un singulier aspect.

On a joliment bien fait de ne pas coiffer la statue que la patrie reconnaissante lui a élevée en la ville de Hagetmau, du fameux tromblon et de donner à sa toilette une coupe un peu plus moderne.

Cet ancien journaliste passait au Chili son temps à faire des phrases d'un patriotisme sonore. Il m'a coûté mon journal *La Colonie Française* et bien des pintes de mauvais sang. Mais tant pis pour moi. Qu'allais-je faire dans cette galère? J'avais alors le chauvinisme myope. Depuis lors je m'enthousiasme moins pour les têtes classiques de certains vétérans.

Inutile de dire que le célèbre républicain de 48 ne pouvait guère s'entendre avec le caractère tout d'une pièce, ouvert et joyeux, de M. Wiener, son secrétaire, qui, par dessus le marché, était, en sa qualité d'arbitre, un fonctionnaire indépendant de la Légation.

J'étais alors propriétaire et rédacteur en chef du journal cité plus haut, que j'avais fondé. Cette feuille ne manquait pas d'une certaine influence et j'étais un monsieur à ménager.

Un beau jour, M. Pascal Duprat me fit appeler et, après avoir échiné avec verve son second, il me proposa gaillardement de faire une campagne contre lui dans mon journal. Monsieur le Ministre, lui répondis-je, une campagne de cette nature ne pourrait être que calomnieuse et en mettant les choses au mieux, elle serait diffamatoire. Votre secrétaire a ici de nombreux amis. C'est un auteur coté, et, en outre, c'est un aimable garçon. Si vous voulez faire vous-même les articles et les publier sous votre nom, je ne demande pas mieux que de les faire paraître, en déclarant toutefois la non responsabilité de la rédaction.

Je n'entendis plus parler de cette affaire. Mais M. Pascal Duprat eut le talent, en me promettant monts et merveilles, de me faire vendre mon journal dont la valeur ne m'a jamais été payée.

M. Wiener suivit tranquillement son bonhomme de chemin et mena sa commission vers une solution satisfaisante.

Dans ses heures de loisir, il fit une grande collection de produits du Chili, à laquelle je contribuai. Il l'envoya à la Société Commerciale de Paris.

Cependant, M. Duprat avait été remplacé, après un court intérim, par M. Lanen.

Un beau matin, il y eut du bruit dans Landerneau. Un scandale épouvantable souleva d'indignation, contre le Ministre, à tort ou à raison, toute la Colonie Française.

Je crois qu'il est inutile de parler ici de cette affaire. Tous les Français de cette époque doivent, d'ailleurs, s'en souvenir.

M. Lanen ne trouva rien de plus original que de dire: «C'est la faute à Wiener».

Or, la personnalité de celui-ci avait singulièrement grandi.

Pendant le choléra de 1885 et 1886, M. Wiener avait courageusement accepté les fonctions de directeur de l'hôpital français de cholériques. Il avait, sans phrases, joué sa vie avec un désintéressement absolu et sa main toujours ouverte, il s'était montré aussi généreux que vaillant.

La Colonie le portait alors sur les mains et le Gouvernement chilien avait remercié notre Ministre des Affaires Etrangères à Paris de l'admirable conduite de son agent.

L'accusation de M. Lanen ne tint pas debout. Il fut rappelé peu de temps après.

Entre temps, M. Wiener était parti pour France, sa commission arbitrale terminée. Là, il publia sous le titre de *Chili et les Chiliens*, un volume de haute et bienveillante impartialité. On n'y trouve trace d'amertume contre ceux qui avaient rendu odieux son séjour au Chili et il n'existe pas à notre connaissance d'ouvrage sur cette République où, sous une forme plus condensée, on dise autant de bien du pays et de ses habitants.

Le volume eut un grand succès de librairie.

Mais M. Wiener poursuivit sa carrière. Nous le trouvons d'abord chargé de travaux au Ministère des Affaires Etrangères; puis, en 1889, il est attaché avec la première classe de son grade à notre Légation à Mexico, qu'il gère après le départ de son chef, le comte de Saint-Foix. Il se rend ensuite au Paraguay où il arrange les affaires pendantes. Puis on l'envoie comme Chargé d'Affaires en Bolivie. Il y négocie et signe, comme plénipotentiaire, un traité de commerce et soudain doit arrêter net son activité: il s'était cassé la jambe, qui, mal réduite, l'avait forcé d'abord à se faire transporter au Chili. Nos chirurgiens le débarrassèrent bien d'un os nécrosé: mais cette nature puissamment charpentée était ébranlée et, durant près de deux années, M. Wiener ne put se rétablir.

Je le vis souvent durant sa maladie et ne pouvais m'empêcher de rire des blagues macabres qu'il débitait avec une verve endiablée sur son propre délabrement.

Il rentra en France lorsque M. Hanotaux devint Ministre pour la première fois.

Ce secrétaire d'Etat, qui appartenait à la carrière, chargea M. Wiener de missions originales; il lui fit inaugurer, si je ne me trompe, les audiences commerciales. Ce fut la mise en contact des agents revenant de l'étranger avec les négociants français. Il lui ordonna ensuite de faire une tournée dans les principales villes de France pour conférer avec nos Chambres de Commerce.

Enfin, il le nomma chargé d'une nouvelle et importante mission dans l'Amérique du Sud. La presse américaine publia à cette époque de fort intéressants articles ayant trait à cette affaire.

Les lignes qui précèdent prouvent que mon impression d'il y a 27 ans était juste. Mon jeune recommandé de M. Charles de St. Charles a «fait du chemin» et si une carrière diplomatique et consulaire peut être considérée comme utile c'est bien la sienne.

Hasard étrange, comme on en reproche aux auteurs dramatiques: en montant à bord à Montevideo, pour me rendre en France, en 1896, je remarque que le vapeur bat pavillon français au grand mât. En honneur de qui? C'est encore mon jeune Wiener. Mais hélas! le temps, les campagnes, les privations, les maladies ont creusé des sillons sur sa figure. L'esprit seul est resté vraiment jeune. J'ai retrouvé dans l'homme mûri des ressouvenirs d'antan: l'imprévu des observations, la chaleur des appréciations mitigées par une réserve plus discrète, la franche vigueur dans la parole et le je ne sais quoi d'attirant qui groupe, par exemple, à bord, une société hétéroclite et non prévenue autour d'un homme, comme elle garantit au fonctionnaire cette clientèle fidèle qui assure le succès des entreprises.

Ainsi, pendant cette traversée que j'ai faite avec lui, j'ai observé comment la courtoisie vraie, les bonnes façons sans l'ombre de prétention, l'art de la causerie qui enchâsse un mot gracieux à l'adresse de l'interlocuteur exercent une influence lente et sûre.

A ce bord anglais où se trouvaient des Brésiliens, des Argentins, des Anglais, des Alle-

mands, des Yankees, des Chiliens, j'ai vu, l'avant-veille de notre arrivée, toute cette société, réunie par le hasard, se lever avec, à la main, la «Champagne-coup» et acclamer notre compatriote avec une chaleur vraiment peu commune.

Et lui, surpris, et en apparence gêné, répondre aux compliments:

«Mais Ladies and gentlemen, si je suis aimable, c'est par égoïsme, c'est pour vous amener à me donner des informations.»

Et c'est dit si sérieusement qu'on le croit.

Et c'est ainsi, tout le temps.

Qu'on vienne après cela me raconter encore que nos agents diplomatiques et consulaires doivent aller à l'école chez les Anglais ou les Belges....

Et la moralité de cette véridique histoire? Plus encore qu'en 1875, j'ai aujourd'hui l'impression que cet homme nous rendra de grands services, parce que, né rôtisseur, il est devenu cuisinier.

.....

J'ai vu M. Charles Wiener à l'œuvre au Chili et dans la République Argentine, où il a brillamment et consciencieusement rempli les missions qui lui ont été confiées.

Les hardis pionniers qui, sur tous les points du globe travaillent avec un noble entrain au développement de nos affaires commerciales méritent la reconnaissance et les aplaudissements de leurs concitoyens.

En rappelant ici brièvement les services rendus par Wiener à la France, je n'ai pas seulement voulu accomplir un devoir d'amitié personnelle; j'ai voulu surtout et avant tout signaler son œuvre comme pouvant compter au premier rang de celles qui, jusqu'ici, ont eu pour principal objet le relèvement de notre prestige et le développement de notre influence dans l'Amérique du Sud.

J'eus l'honneur d'assister à Paris à la cérémonie du mariage de M. Wiener avec Mme Pelatan, sœur de l'ingénieur qui a inventé la machine à bénéficier les minerais d'or que l'on peut voir à l'Ecole des Mines, à Santiago.

M. Wiener a été nommé depuis successivement ministre plénipotenciaire en Haiti, ministre de France à Montevideo, et Ministre à Caracas, où il a été l'objet dernièrement de grandes ovations.

Civrac (Louis-Joseph-Arthur). Officier d'Académie, expert-comptable, professeur, publiciste, correspondant à Santiago et agent-général du grand journal international *L'Indépendance Belge* de Bruxelles, correspondant de *La Presse Associée* et de *La Correspondance de la Presse* de Paris, syndic de l'*Association des journaux de langue française qui se publient à l'étranger*.

Né à Bordeaux en 1845. Issu d'une ancienne famille de la Gascogne dont le nom est resté attaché à divers points de la région et à son histoire. Arrière-neveu, petit-fils, et neveu de marins. Il commença ses études au lycée de Bordeaux et alla les compléter à Paris, puis en Allemagne; ensuite il voyagea durant plusieurs années, visitant les principaux pays de l'Europe.

A son retour à Bordeaux, il entra dans les affaires.

En 1870 il s'engage dans un corps de Francs-tireurs et est nommé sergent-major avec la qualité d'interprète. Après l'investissement de Paris, alors que Gambetta, échappé en ballon de la capitale, enflammait les provinces et organisait la résistance à outrance, Civrac est nommé officier d'Intendance. Licencié comme officier à titre auxiliaire, il recevait quelque temps après du ministre de la guerre une lettre de remerciements pour les services rendus à la défense nationale, et cette lettre qu'il conserve encore précieusement est un document éloquent qui lui rappelle les tristes souvenirs de l'*Année terrible*.

Comme ses deux grands-pères, son père et trois de ses oncles, Arthur Civrac a été l'un des chefs d'une importante maison d'armement de Bordeaux, où il a été aussi directeur-divisionnaire de la grande compagnie d'Assurances *La Centrale*.

Ayant quitté Bordeaux, à la mort de son père pour aller s'établir définitivement à Paris, il éprouva de grands revers de fortune et en 1880 il se décida à venir au Chili avec sa femme.

Possédant des connaissances variées et assez étendues, polyglotte, doué d'une infatigable

activité, il s'est multiplié comme peu, luttant sans trêve ni merci, avec un singulier acharnement, contre la fortune toujours rebelle. Il a été successivement employé, administrateur d'une entreprise minière, professeur, comptable, propriétaire de plusieurs hôtels, agriculteur, industriel, commerçant, courtier, agent d'affaires, conférencier, journaliste, fondateur et directeur d'un journal et correspondant de différents journaux.

Il est connu comme comptable expérimenté et est considéré comme un spécialiste en la matière.

Il est auteur d'une Méthode nouvelle et d'un Traité pratique de comptabilité commerciale encore inédits, mais qu'il a fait connaître aux centaines d'élèves qu'il a formés et qui a servi de base à son enseignement dans les nombreux cours pratiques qu'il a faits au Chili.

Il fut le secrétaire de la rédaction de la première *Colonie Française* de Valparaiso, fondée en 1883.

Plus tard, lorsque la *Colonie Française* prit le nom de *La France*, sous la direction de Joseph Rieu, bien avant que ce journal ne passât aux mains de Théodore Chandre et jusqu'à la mort de ce dernier en 1900, Civrac en fut le collaborateur le plus assidu.

La France ayant alors disparu, il fonda en 1901, à Santiago, la deuxième *Colonie Française*, qui eut une vie éphémère.

Civrac est poète aussi et bon poète à ses heures.

Sans jamais perdre de vue le rôle commercial de la France et les intérêts français au Chili, il s'est vivement préoccupé des intérêts du Chili et de son avenir, estimant avec raison qu'il est du devoir et de l'intérêt même des étrangers de travailler au développement, à la prospérité du pays où ils sont venus planter leur tente, chacun dans la plus large mesure de ses aptitudes, de ses influences et de ses moyens d'action.

Il est l'auteur d'un *Projet de publicité et de propagande en France et en Europe en faveur du Chili*, préparé avec le concours de M. Jean Bernard, personnalité réputée du journalisme parisien, projet dont la réalisation a été retardée par suite des incessants changements de Ministères auxquels nous assistons depuis plus d'un an.

Civrac est un travailleur infatigable; mais c'est avant tout un honnête homme, ce mot pris dans sa plus rigoureuse acception.

S'il n'a pu encore arriver à la fortune, il n'en a pas moins su lutter jusqu'ici courageusement, sans défaillance, secondé par une compagne aussi intelligente que dévouée, en élevant dignement ses quatre enfants.

Retiré de la vie active de la colonie, il consacre son temps et ses facultés à la comptabilité, à ses correspondances et à la représentation d'intérêts français.

Si, comme je me plais à l'espérer, le succès vient enfin couronner ses efforts, tous ceux qui le connaissent seront disposés à y applaudir.

Finat (Gustave). Arrivé au Chili en 1896, pour l'entreprise du bassin de radoub de Talcahuano. Comptable et professeur diplômé de la Société Académique de Comptabilité de Paris. Medaille d'or de la dite Société, en 1892. Ancien sous-directeur de l'*Instituto Técnico Comercial* de Santiago et professeur de Comptabilité du même établissement. S'est retiré de l'enseignement public en 1900 pour entrer dans le commerce.

Bernard (Jean). Chevalier de la Légion d'honneur, etc., avocat, conférencier, journaliste de Paris, auteur de divers ouvrages, etc., ancien correspondant des journaux *La France* et *La Colonie Française*, s'est, pour ainsi dire, assis au foyer de la colonie française du Chili, en y rendant son nom populaire par ses intarissables et toujours spirituelles correspondances de Paris, et je me plais à le citer comme témoignage de sympathie et de reconnaissance, car il a apporté son contingent d'idées et de propagande dans ce pays ou il a été apprecié par tous.

Lhoste (Emile). Négociant, directeur avec M. Selingenstatd de la grande maison «La Société Française» de Valparaiso. A été chef de plusieurs autres maisons importantes. Est

considéré comme l'un des négociants français les plus habiles qui soient venus au Chili. Se maria avec Mlle Kammerer, fille d'un français qui a fait le plus d'honneur à notre colonie par sa distinction et son honorabilité.

M. Emile Lhoste et M. Devès eurent l'idée, en 1885, de donner à la société de Valparaiso un spectacle *sui generis*. M. Lhoste vint me trouver et me dit: «J'ai besoin d'une petite comédie pour enfants de 14 à 15 ans, en 4 actes et 7 tableaux, quelque chose de féerique, etc. Débrouillez-vous.

—Mais, dites donc, M. Lhoste, vous vous imaginez qu'on fait des comédies comme on fait des tourtes!

—Non, non, je ne veux rien entendre. Débrouillez-vous, je vous donne trois ou quatre jours. Et M. Lhoste, sans ajouter un mot de plus, se retira. Que faire? Très sévère le général, et très impérieux. Enfin, essayons, dis-je: C'est pour une œuvre de bienfaisance.

Trois jours après, je me présentai chez M. Lhoste et lui remis «Le voyage autour du monde en 80 jours». L'ouvrage de Jules Verne m'avait servi de point de départ. «Maintenant, dis-je à mon tour à M. Lhoste, débrouillez-vous».

La première représentation, car on a donné trois, eut lieu le 26 décembre 1885. Le 28 du même mois, les journaux et particulièrement le *Mercurio*, rendaient compte du spectacle dans les termes suivants:

«Nous sommes encore tout éblouis du magnifique spectacle qui nous a été donné par les organisateurs du «Voyage autour du monde en 80 jours». Joignons nos félicitations sans limites à celle du public émerveillé. Nous proclamons hautement que c'est un triomphe, un véritable évènement théâtrale qu'on ne reverra peut-être pas de sitôt à Valparaiso.

«Comment pouvait-il en être autrement avec le zèle, le dévouement et la patience déployée par les membres du comité? Comment exprimer notre admiration pour ces délicieux enfants qui ont mis au service d'une œuvre humanitaire tout ce qu'ils ont de gentillesse et de bon cœur? Au sortir du théâtre on ne voyait que des épanouis, on n'entendait que des exclamations d'étonnement.

«Et si notre ami lecteur qui n'a pas pu assister au spectacle veut bien se laisser conduire, nous allons essayer de le guider à travers toutes les merveilles et tous les enchantements qui nous tiennent encore sous le charme, etc.

«Il faudrait avoir une plume plus brillante que le soleil pour décrire l'effet magique produit par cette splendide mise en scène, par cette variété et cette richesse de costumes, par cette profusion de diamants et de perles; et tout cela aux accords d'un puissant orchestre exécutant une marche magistrale. Ce tableau à lui seul suffirait au triomphe, etc.

«On reste en extase.

«Mais ce n'est que le début et nous allons de merveille en merveille, etc.

«Après le ballet, une danse de caractère «malagueña» par Mlle Marie Chadourne et M. Albert Demont. Tout le monde sait combien cette danse espagnole prête à la grâce des attitudes, à la morbidesse des poses. Les deux enfants y ont mis toute leur âme; on dévorait des yeux leurs mouvements si bien cadencés, et leurs petits pieds élégamment posés sur la pointe, au son des castagnettes. Quelques artistes de la troupe Gualdi qui se trouvaient dans la salle, et qui pouvaient mieux que personne apprécier les qualités des danseurs, ne leur ont pas ménagé leurs applaudissements.

«Après la danse, la musique. Mlle Adèle Buss, violoniste fort appréciée, s'est avancée en costume de grande prêtresse, et a attaqué avec maestria une fantaisie sur «le cheval de bronce».

«En fin le ballet des fleurs, dansé par les enfants Marie Chadourne, Maria de la Luz Cousiño, Natalia Kammerer, Sara Halle, Blanca Guevara et Sara Acuña, est venu faire pendant au ballet des Mouches et clôre les réjouissances chorégraphiques aux acclamations de l'assistance, etc., etc.

«Pendant ce temps, Aouda, la jeune et belle veuve qu'on allait brûler vive avait disparu, enlevée par Fogg et Estuche. La toile s'est baissée au milieu d'un enthousiasme indescriptible.

«Le 3ème acte se passe à Valparaiso ou M. Fogg vient d'aborder après avoir vu sauter la machine de son vapeur. Il arrive au moment où on va sonner la retraite. Le décor peint par M. Bergès, représente la place de l'intendance.

«La musique du régiment de la marine occupe le centre et de chaque côté sont placés des sièges sur lesquels prennent place Mme Isidora Cousiño et MM. Toro Herrera, attendant, Horacio Lyon, Oscar Viel, Arturo Edwards, E. Lhoste, R. Devès, A. Schmid, consul de France, J. Prain, le consul anglais, le capitaine Sarratea, M*** et autres notabilités.

«Il est bien entendu que tous ces personnages sont représentés par des enfants qui se sont fait une tête de circonstance afin de ressembler le mieux possible à leurs modèles.

«Ils y ont réussi au point de provoquer une immense hilarité à leur apparition. Ils paraissaient convaincus de leur importance. Celui qui a eu la palme est le jeune Santiago Clark, qui avait endossé l'uniforme de M. Sarratea, l'aide de camp de l'intendance. M. Sarratea a été pris sur le vif au physique comme au moral; il a reçu la belle Aouda, M. Fogg et sa suite, avec cette amabilité dont il a le secret, et il a remporté un succès de fou rire, dû à la ressemblance frappante obtenue par son jeune sosie, mais qui n'exclut pas le respect qu'on a pour lui.

«Cette partie de la pièce, essentiellement caractéristique et locale, réellement bien réussie, a largement contribué à divertir le public. Elle s'est continuée jusqu'à la frontière argentine où nous voilà transportés avec M. Fogg et sa suite, pour passer la Cordillère et prendre le vapeur à Montevideo. Nous arrivons à une forteresse chilienne commandée par le colonel Martiniano Urriola sous les traits du jeune Victor Romero, qui en a pris la ressemblance. Le drapeau chilien est hissé et salué par l'hymne national. Le colonel Urriola fait aux voyageurs les honneurs de la place et fait exécuter par la troupe sous ses ordres un excercice militaire dont on se souviendra longtemps.

«En effet, 40 enfants de l'école portant l'uniforme du régiment de la Marine font avec une précision de vieux vétérans des évolutions et un maniement d'armes qui soulèvent une tempête d'applaudissements. On sait combien le peuple chilien aime ce genre de divertissements, aussi a-t-il été fort goûté surtout par le public qui bondait l'amphithéâtre et les galeries. Puis le peuple vient se mêler, comme toujours, aux soldats, et on se met à danser.

«Nous voyons apparaître le jeune Horace Donniez et sa sœur, Marthe Donniez, qui montrent à Fogg et à sa suite comment on sait danser la *zamacueca*. Ces deux enfants sont positivement étonnants. On ne peut pas les décrire, il faut les voir dans leurs attitudes caractéristiques manœuvrer le mouchoir, le point sur la hanche, le corps ondulant, c'est criant de vérité. Nous entendons encore les applaudissements qui les ont salués, etc.

«Maintenant, ajoute le *Mercurio*, que M.*** reçoive nos plus chaleureuses félicitations pour avoir su donner de la variété et de la splendeur au spectacle en y introduisant des personnages qui ont contribué au succès complet de la représentation».

MM. Lhoste et Devès doivent être signalés en première ligne à la reconnaissance publique. Ce sont eux seuls qui ont organisé la fête et qui ont pris la part la plus active dans les travaux d'exécution. Sans eux rien n'était fait. M. Lhoste, organisateur hors ligne, serait un directeur de théâtre admirable.

Les enfants qui prirent part à la représentation furent: G. Kerbernhard, A. Viollier, O. Viel, E. Rodriguez, A. Ivol, J. Simms, Eugenio Lyon, Alberto Acuña, Arturo Bruce, Isidoro Larrain, G. Grace, Adolfo Lyon, Louis Beauchemin, Arturo Rondizzoni, V. Romero, A. Cavada, Page, H. Donniez, Mlle Maria de la Luz Cousiño, Adèle Buss, Marie Chadourne, Natalia Kammerer, Sara Halle, Blanca Guevára, Sara Acuña, Marthe Donniez.

En 1894, M. **Soufflot de Magny**, consul de France à Valparaiso, au nom du comité composé de MM. R. Devès, E. Lhoste, H. Momus, C. Michalland, P. Robert de la Mahotière, A. Beauville, P. Daycart, E. Desmartis, E. Dreyfus, A. Eymeoud, J. Fabrega, E. Juillerat, me pria de bien vouloir traduire dans notre langue les belles pensées exprimées par la presse chilienne de Valparaiso, à l' occasion de l'assassinat de Sadi Carnot, le bien regretté président de la République française.

La brochure parut sous le titre de: «*Hommages rendus à la mémoire de M. Sadi Carnot, Président de la République française, assassiné à Lyon, le 24 juin 1894*»

L'oraison funèbre prononcée, en l'église des Pères français, le 3 juillet 1894, par Monseigneur Ramon Angel Jara, est digne de la renommée de ce grand prélat. C'est le chef-d'œuvre de la chaire chrétienne au Chili.

«Le deuil de la France, dit il, est le deuil du monde entier.

«Oh! France, c'est ton privilège de faire la diffusion des idées. Pour le bien et pour le mal tu es à la tête des nations. Toutes les langues traduisent tes écrits, bons et mauvais. Tu as pour auditoire le monde, et on a dit avec raison que tu es le cerveau de notre siècle. Tes

projets trouvent des adeptes nombreux, et ils font leur chemin, funestes ou glorieux, selon le génie qui les inspire. France, toi seule, si tu le veux, tu peux changer la face du monde....»

Ferré (Jules). Ingénieur et industriel, né à Bordeaux, arrivé au Chili en 1851, engagé par contrat pour installer le gaz à Santiago.

Il a été l'administrateur de la société agricole du sud.

Très actif, très entreprenant, M. Jules Ferré a exécuté des travaux importants à Santiago et au sud du Chili.

Marié a une Chilienne, Mlle Petronila de la Rivera, il a élevé une nombreuse famille à laquelle il sut inculquer de nobles sentiments. Deux de ses filles, Antonia y Rebeca, sont mariées, l'une avec M. Juan Andres Maluenda et l'autre avec M. Carlos Sarmiento, honorables négociants de Rancagua. Julia a épousé l'intelligent docteur en médecine, M. Félix Fuenzalida, de San Felipe, et Ana, le laborieux chimiste de la même ville, M. Rafael Corona. M. Ferré est mort à Santiago en 1902.

J. B. Littault, constructeur, a exécuté des travaux importants pour les banques. Il se trouvait à Paris lors des évènements de la commune en 1871. Il ne s'est pas gêné pour faire le coup de feu contre les *Versaillais*, qu'il ne tenait pas en odeur de sainteté. Je ne dirai pas qu'il était communard—c'est un homme pacifique et incapable de faire du mal à qui que ce soit—mais il avait et a encore ses petites idées a lui, dont il ne démord pas.

Launay (Armand). Fondateur de la maison d'articles de nouveautés à Santiago. S'est retiré des affaires. *M. Armand Launay*, son fils, a pris la succession de la maison, qu'il dirige avec autant d'intelligence que son père. Il s'est marié à Paris avec une fille de M. Seligmann, l'ancien chef de la maison Simon et Cie. Tous les Français du Chili, de passage à Paris, du nombre desquels se trouvait celui qui trace ces lignes, assistèrent à un magnifique banquet offert aux nouveaux mariés et à leurs amis par la famille Seligmann.

Prost (Joseph). Négociant, chef de la maison Simon et Cie (Casa Francesa). Vint au Chili en 1889. Est un des fondateurs de la Chambre de Commerce de Santiago, dont il a été trésorier et est actuellement président. Vice-président également de l'Alliance française.

La *Casa Francesa*, l'une des maison les plus importantes de l'Amérique du Sud, a toujours eu comme chefs des hommes d'une grande valeur.

M. Edouard **Levy**, arrivé au Chili en 1896, seconde dignement M. Prost dans la direction de la maison.

M. Léopold **Bilts**, chef de la même maison à Valparaiso, venu au Chili en 1896, quoique très jeune encore, suit avec tact la trace de ses prédécesseurs.

Magnère (Alcide). Industriel, né en Dordogne, depuis plus de 40 ans au Chili, président de la fête du 14 juillet en 1902.

Son père, tanneur aussi, fut appelé au Chili par une société pour monter une tannerie à Santiago, rue du Collège. Ensuite il s'établit seul, rue San Martin. M. Alcide Magnère installa alors une autre tannerie en face de celle de son père et M. Numa Magnère, son frère, alla fonder un établissement du même genre à Curicó. Les Magnère sont du bois dont on fait les vrais industriels. Famille nombreuse et respectable, la famille des Magnère occupe dans la colonie française une position en vue, qu'elle a su mériter par ses procédés toujours corrects et ses nobles sentiments.

Canovat (Paul). Constructeur, réside depuis fort longtemps au Chili. A tenu une fabrique de mosaïque. A construit quantité d'édifices. Est arrivé à se créer une brillante situation. Très aprécié de la colonie, à laquelle il a rendu de nombreux services.

Chopis (Henri). Négociant, arriva au Chili en 1850. Fut d'abord employé dans la maison Soubiron. Fonda une maison d'articles de Paris sous la raison sociale de Tardan et Chopis. Etablit une maison à Valparaiso et une autre à Santiago connues sous le nom de «A la ville de Paris». Retourna en France en 1871 et revint au Chili en 1879. Ses sept enfants sont nés au Chili. Son fils aîné, Gustave, a pris la succession de la maison de Santiago. M. Chopis, mort à Santiago en 1903, a laissé la réputation d'un homme intègre et sérieux. Très au courant de la politique de son pays, il aimait à s'entretenir avec les politiciens chiliens. Son magasin était devenu une espèce de *picanteria*, à la façon de celle de Miguel Luis Amunátegui. Là on causait de tout et l'opinion de M. Chopis pesait dans la balance. Monarchiste convaincu, il n'a jamais voulu démordre de ses opinions et il est mort impénitent. Au demeurant, un excellent homme et un bon Français.

Dumas (Alphonse). Arrivé au Chili en 1872, après 7 années de service militaire en Afrique. Se trouvant dans la gêne, fut employé par M. Charles Joffré à 30 centavos par jour pour faire, comme aide zingueur, la toiture de la maison de M. José Arrieta, rue Agustinas. Plus tard prit l'emploi de meunier chez M. Alejandro Vial à San Ramón. Après avoir fait des économies, partit pour la France, épousa Mlle Victorine Borie, revint au Chili et entra comme meunier chez M. J. José Velasco, moulin du Mapocho à Santiago, où, à force d'économies, il parvint à se faire une petite position qui lui permit dans la suite de prendre, avec l'aide de M. D. Corbeaux, le moulin de Melipilla, où commença sa fortune à force de travail et de persévérance.

Acheta ensuite le moulin de San Miguel de Curicó, qu'il céda à son frère Louis Dumas, qui était employé au moulin de M. Miguel Morel, à la Calera. Revint à Santiago, vendit son moulin de Melipilla et installa le moulin de Sta Margarita, où il mourut en 1890, laissant une grande fortune. Les hommes de cette trempe sont dignes de servir d'exemple aux jeunes gens qui débutent dans la vie.

«C'est la loi de la vie humaine
Que sans le travail on n'a rien:
L'autre nom du travail, c'est peine;
Mais toute peine amène un bien.

Peinons pour vivre, et pour bien vivre!
Il faut apprendre pour savoir...
Epelle, écolier, dans ton livre,
L'autre nom du bonheur: devoir.»

Camousseigt (Bernardin). Tanneur, appelé par M. Saint Macary. Fut d'abord employé chez ce dernier. Actuellement chez M. Magnère. Travailleur infatigable, bien élevé et instruit, Camousseigt est au nombre de ces jeunes Français qui savent s'ouvrir un sentier dans la brousse de la vie.

Corbeaux (Désiré). Chef de la Fundicion de Yungay, fondée en 1842 par M. Stoll, puis Debonnaire et Stoll, Debonnaire Stoll et Leroy jusqu'en 1874. De cette date à 1878, Leroy et D. Corbeaux. De 1878 à 1885, Désiré Corbeaux seul. De 1885 à 1899, D. Corbeaux et Cie, société formée par D. Corbeaux, Eugène Jégo et Victor Benoit.

M. Désiré Corbeaux fils est fier d'avoir eu comme père un brave et honnête garçon meunier à Rethel (Ardennes), né en 1823, décédé en 1899 à Epernay (Marne). Ney, tonnelier, devint duc d'Elchingen, prince de la Moskova, maréchal de France; Murat, garçon d'écurie,

devint roi. Le papa Corbeaux, gagna son bâton de maréchal, sur le champ de bataille de l'industrie, sous le feu de ses fourneaux. Il construisit, au lieu de canons, des moulins pour nous faire du pain. Les moulins, les machines hydrauliques, les installations électriques et autres, qui sont la spécialité de la fabrique, étaient ses mitrailleuses, ses fusils, ses sabres, ses baïonnettes à lui.

Modeste pionnier du progrès, il n'a pas ruiné le budget, ni répandu le sang des citoyens, mais il a enrichi le pays, en y apportant le contingent de son labeur et de son intelligence. Sa maison est actuellement tenue par la succession de M. Corbeaux, soit Mme V. Corbeaux, M. E. Jégo, Charles Benoit et D. Corbeaux fils. La fabrique est de propriété exclusive de la famille Corbeaux.

«Aimez les métiers, le mien,—et les vôtres!
On voit bien des sots, pas un sot métier:
Et toute la terre est comme un chantier
Où chaque métier sert à tous les autres,
Et tout travailleur sert le monde entier!»

Cherrier (Daniel Joseph). Représentant de maisons françaises, ancien membre du conseil de la Chambre de commerce française de Santiago, ancien vendeur de la maison Momus. Instruit, spirituel, plein d'humour, Cherrier est un beau parleur et un déclamateur comique admirable. Il a toujours prêté le concours de son beau talent pour rehausser l'éclat de nos fêtes nationales.

Au demeurant, aussi sérieux en affaires qu'intéressant en société.

Cherrier aime les calembours; il en fait à vous laisser la bouche ouverte. Il vous aborde toujours avec quelque jeu de mots ou quelque conte drolatique. Un jour, il pleuvait à verse. J'entre dans un café. J'y rencontre Cherrier.

—Quel temps pluvieux! dis-je.

—Oui, me répond-il, plus vieux qu'hier.

—Tiens! voilà que ça commence.

—Oui, tout commence par un *t* et finit par un *f*. Vous ne comprenez pas. Il n'y a qu'un *m* à mettre et un *c* à changer.

—Il ne guérira jamais cet homme.

—L'homme guérit toujours. Je dis que l'homme gai rit toujours. Vous saisissez?

—Non je suis saisi. Décidément, c'est une maladie. Il faut soigner cela, Cherrier.

—Oh! ce n'est pas fini, asseyez-vous donc.

—Garçon, apportez-nous une bouteille de bière.

—C'est cela, je vous approuve. La bière c'est le mot de la fin et la fin des maux... Pourquoi écarquillez-vous les yeux comme ça? Je soutiens que la bière est la seule chose qui vienne tarir nos maux.

—Quand on en prend trop?

—Mais non, quand on est dedans.

—!!...

Vous qui aimez les étimologies, écoutez donc. Vous savez, n'est-ce pas? comme tout le monde, que Jésus était un Gaulois.

—En effet, comme tout le monde, mais quelques mots d'explication...

—Vous voulez qu'on vous explique tout. Voyons, son titre de Galiléen, dites-moi, est-ce que vous le prenez pour un radis? Gall, Galilée, Gallois, Gaulois. Les Galiléens étaient une vieille colonie gauloise. Le Christ n'était pas Juif, c'était un Français; je m'en étais toujours douté d'ailleurs. C'est pour cela que Jésus-*Christ*, quand on dit qu'il était Juif.

—Oh!! Je n'y tiens plus. Je m'en vais.

—Ne vous pressez pas. Quand il pleut: chicot.

—???...

—Allons! vous n'y êtes pas encore. Que signifie *chicot*?

—Reste de dent.

—Eh bien! s'il pleut, chicot.

Pour le coup, je me sauvai et cours encore.

Carrié (Honoré). Ancien officier de cavalerie. Tient aujourd'hui un moulin à los Andes, où il est très considéré.

Leboscain (Léon). Négociant. Fut pendant longtemps à Valparaiso chef d'une maison de nouveautés. Se retira des affaires et installa au Salto un hôtel, que possède aujourd'hui M. Lalanne.

Klauer (Henri). Négociant. Entra dans la maison Bordes en 1850. S'occupa ensuite de différentes affaires à Tacna. Actuellement commissionnaire à Valparaiso. Homme très actif et très entreprenant.

Châteauneuf (Daniel). Négociant, comptable, ancien franc-tireur en 1870. Installa à Valparaiso une importante maison de chaussures et de cuirs. Si la constance, le travail et l'intelligence suffisaient pour réussir, M. Châteauneuf aurait atteint le plus haut degré de la prospérité. Il est difficile de trouver des hommes plus acharnés que lui au travail et à l'accomplissement du devoir. Malheureusement, la vertu n'est pas toujours récompensée et les meilleures combinaisons échouent souvent.

Augier (Joseph Eléonore). Industriel, arrivé au Chili en 1853. La famille des Augier est nombreuse au Chili. M. Augier était un ancien marin, un loup de mer, qui avait parcouru le monde entier. Il avait dans son salon, à Rancagua, son brevet de capitaine au long cours, dont je pris copie:

«De par le roi, le Ministre, secrétaire d'Etat au département de la Marine et des Colonies certifie que le Sr. Augier, né à La Ciotat, le 21 février 1807, a été admis à commander les Bâtiments de commerce destinés pour les voyages au long cours.

«En conséquence, le présent, délivré à titre de Brevet définitif, servira au dit Sr. Augier à se faire reconnaître, lorsqu'il y aura lieu, en qualité de capitaine au long cours, par les commandants des Escadres, vaisseaux, frégates et autres bâtiments de l'Etat, Officiers civils et militaires de la Marine, Tribunaux de Commerce, Corps administratifs et tous autres qu'il appartiendra.

«Ledit Brevet sera enregistré au Bureau de l'Inscription du quartier de La Ciotat

Paris, le 20 avril 1835

L'Amiral, Pair de France
DUPERRÉ

M. Augier avait une frégate *Le Tigre* et faisait le commerce sur les côtes du Brésil. La fièvre jaune l'obligea à venir au Chili, où M. Cerveró l'engagea à rester. Il vendit son navire et s'établit à Valparaiso. Comme il était ingénieur mécanicien, il fut appelé à Rancagua pour construire le premier moulin qui s'y soit installé, connu sous le nom de moulin de Koke. Il construisit aussi pour son compte le moulin de San Rafael, celui de l'Olivar et un autre dans l'hacienda de Tuniche, qui devint très important. Il s'était marié au Brésil avec Mlle Martina Dellavale dont il eut huit enfants, tous nés au Chili. Trois de ses filles sont mariées, deux sont célibataires. M. Julio Augier a recueilli la succession de son père à Rancagua. M. Joseph Augier est mort dans cette ville en 1890.

Delaporte (Henri). Agronome et publiciste, élève exceptionnel de l'Institut royal agronomique de Grignon, sorti premier diplômé en 1848 et honoré d'une médaille d'or comme tel. Arrivé au Chili en 1853 par suite d'un engagement par contrat, signé à Paris, par l'intermédiaire du consul chilien pour prendre à sa charge la direction de la Quinta Normal d'Agriculture de Santiago, qui venait d'être fondée. Deux ans après il se sépare de cette direction pour exploiter une plante alors nouvellement connue, le *sorgho sucré*, pour la culture de laquelle

il avait obtenu un privilège exclusif. Les résultats de cette innovation furent négatifs par défaut d'entente avec les associés, et aussi par suite de la révolution de 1858. Jusqu'ici aucune initiative n'a été prise dans ce sens, malgré le bel avenir réservé à cette brillante industrie.

M. Delaporte se maria avec une demoiselle de Conception, s'enracina dans le pays et prit la résolution de s'occuper d'agriculture pour son compte dans la vallée d'Itata, dans une propriété qu'il a créée de toutes pièces et qui reçut le baptême sous le nom de *Los Pinos*, centre d'améliorations nombreuses dans le sens rural et surtout silvicole.

La culture de la vigne a été modifiée par lui avantageusement dans ses détails; culture du sol, taille, engrais, etc.

Il a été le premier à faire emploi du salpêtre dans les plantations, à raccourcir la taille, à effectuer la seconde façon appelée *recava*, à faire manœuvrer le sécateur dès la fin de l'automne, prouvant aux viticulteurs routiniers que la gelée dans ce pays n'a aucune action fâcheuse sur la coupe, etc.

Ses plus grands efforts ont été dirigés vers la culture forestière par une notable collection d'arbres pour peuplement et repeuplement, par une campagne vigoureuse et tenace en faveur des conifères et en particulier du *pinus insignis*.

En 1895, il renonça pour motif de questions de famille et fatigues corporelles à la spéculation rurale pour vivre en ville et se dédia par la plume et la propagande verbale à la poursuite de son rôle d'instituteur de la question forestière, insistant avec constance sur l'influence prédominante qu'elle est destinée à exercer sur l'avenir et la prospérité du salpêtre.

Les colonnes du journal *El Sur* sont depuis huit ans pleines de ses écrits, de son enseignement, d'un courant d'idées et de conseils chaleureux et constants pour amener la conviction que la décadence profonde de l'agriculture de régions étendues de ce territoire, régions qui s'étendent d'année en année, est due à l'altération de plus en plus accentuée du climat qui devient désastreux et qui est la conséquence d'un déboisement irréfléchi, à outrance.

Le pays, l'administration creuse la tombe d'une foule d'intérêts liés au sol par manque de prévision, d'étude, par défaut absolu de calcul. A mesure que le bois disparaît, la stérilité avance et donne l'assaut à bien des familles qui croyaient assuré leur avenir par la possession d'un morceau de terrain et qui voient de plus en plus s'évanouir leurs illusions, leurs joies de l'existence, les rêves dorés que leur inspire la vue, la possession d'une descendance chérie.

Voilà le dernier, le grand cheval de bataille de cet homme éminent, qui s'est sacrifié pour la prospérité de son pays d'adoption. C'est pour ainsi dire son dessert dans ce banquet où il a essayé d'offrir à la nation à laquelle il se trouve mêlé depuis plus de 50 ans quelques mets savoureux capables de ranimer sa vitalité économique, capables d'inspirer l'aspiration au progrès sérieux. Un projet complet d'administration forestière a été élaboré par lui il y a trois ans, applicable au pays. Il a été publié dans le bulletin du centre industriel et agricole et depuis ce temps je n'en ai plus entendu parler, il dort sans doute du sommeil du juste. Peut-être finira-t-on par le réveiller ou par en réveiller un autre plus ou moins analogue.

Il est si facile de se servir du travail d'autrui. Ainsi, d'agriculteur théorique et pratique, M. Delaporte est devenu publiciste. La plume a remplacé pour lui le soc et la houe et ses facultés intellectuelles suivent toujours leur jeu malgré son âge, étant né le 25 novembre 1825.

M. Delaporte laissera après lui des traces fécondes de son existence, de ses agissements sur territoire chilien. La colonie française a le droit d'être fière de ce pionnier infatigable, de ce beau caractère, de cet intrépide lutteur dont la devise doit être: Fais ce que dois, advienne que pourra.

Mansoulet (Jean Jules). Industriel, né à Arthex (Basses-Pyrénées) en 1860, bachelier es-sciences à l'âge de 16 ans. A commencé son stage dans les bureaux des contributions directes du département, à Pau. A exercé la profession de journaliste en France. A fait un séjour aux Etats-Unis. Parle quatre langues. Arriva au Chili en 1884. S'est établi à Victoria depuis 1885. A collaboré à plusieurs journaux et écrit plusieurs brochures, entre autres «Le Guide et Chronique de la Zone australe du Chili», «Les Chemins de fer internationaux», etc. Est l'auteur d'articles très nombreux et fort intéressants dans divers journaux du pays sur l'industrie, le commerce, l'agriculture, les sciences sociales, la politique, etc. A été consul intérinaire de la République argentine à Victoria. Est membre correspondant de la Chambre

de commerce française de Santiago. Etait directeur de la *Gazette Franco-Chilienne*, organe de la Colonie française.

M. Mansoulet est doué d'une activité surprenante et ne néglige rien pour contribuer au progrès industriel, commercial et intellectuel du Chili. Les sociétés agricoles du pays lui sont redevables de renseignements utiles et de conseils judicieux.

Redon (Gustave). Il est des hommes qui sont nés pour le devoir et qui, esclaves du leur, le pratiquent continuellement sans se préoccuper du succès et sans chercher le bruit de ceux qui dans la comédie humaine jouent le simple rôle de spectateurs ou s'arrogent celui de juges. Un de ces hommes, formés dans le moule de la rectitude et du travail, c'est M. Gustave Redon.

M. Redon, qui partit de Valparaiso le 23 octobre 1880 et alla en compagnie de MM. Pérez de Arce et Alvarado organiser le service de l'intendance de l'Armée en campagne, fut le second fonctionnaire de ce service, occupant le poste de chef de la Comptabilité et d'Inspecteur de la Délégation de l'Intendance Générale de l'Armée.

Ame forte, intelligence vive et pénétrante, imagination prompte, coup d'œil sûr: voilà les qualités que M. Redon a prouvé posséder à un haut degré. Nous savons tous combien de sacrifices, combien de privations et combien d'heures d'angoisses a occasionnés la brillante et glorieuse armée chilienne à cette phalange modeste, laborieuse et presque oubliée qui constitua le personnel du service de l'Intendance, espèce de maître de maison qui doit penser à subvenir à tous les besoins de la famille, et qui, quoi qu'il en soit, quoiqu'il arrive, doit avoir du pain et jusqu'à du plomb pour les batailles; quoiqu'il faille obtenir ce pain, cette eau, ces habits, ce plomb par l'art de la magie ou par miracle, sans être magiciens comme Merlin, ni thaumaturges comme les saints.

Nous savons tous également que la magie et les miracles se sont vérifiés et que cette obscure phalange de serviteurs a pourvu à toutes les nécessités des soldats, ces grands inquiets de la gloire, qui sont allés à la recherche des victoires du Chili, en affrontant la mort et en se riant des dangers du combat.

Dans cette phalange, qui a bien mérité de la patrie, nous trouvons M. Redon, occupant un des postes de plus grand labeur et de plus de sacrifice. Chargé de la comptabilité et de l'Inspection Générale du service de l'Intendance, il accumula dans ses attributions et dans sa responsabilité une somme telle de labeur, qu'elle eût été véritablement accablante pour toute autre personne qui n'eût pas possédé comme lui une nature si disposée à la fatigue et si accoutumée aux luttes continuelles de la vie.

L'armée l'a vu tous les jours, depuis six heures du matin jusqu'à cinq heures du soir à Monserrate, au pied du canon, déployant une activité, un zèle et un tact peu communs.

Il faut rendre justice, en applaudissant aux bons pour avoir le droit de rappeler à l'ordre ceux qui ne le sont pas. C'est un acte de justice que d'avoir un mot d'encouragement pour l'intelligent et actif serviteur qui n'a jamais cherché l'atmosphère des applaudissements et qui a su se maintenir à l'écart de la région des grands bruits, dans ces temps où la soif de la gloire à bon marché s'est développée dans les entrailles des ambitieux vulgaires; dans ces temps où les coups de théâtre et les publications à son de trompe de la presse exercent une si puissante séduction sur la généralité des caractères.

Pour être au-dessus de ses petites misères il faut être à une grande hauteur.

M. Redon est donc à cette hauteur, du moment qu'il a su se maintenir dans les limites réclamées par la convenance et la sagesse.

Toujours modeste, il a consacré ses forces et ses facultés à l'accomplissement de ses fonctions délicates. Aussi l'a-t-on vu à Arica comme à Pisco, à Lurin comme à Chorrillos, à Lima comme à Callao se livrer tout entier à l'accomplissement de ses devoirs, sans jactance et sans bruit. Bel exemple, digne d'être imité.

Un mot avant de finir.

M. Redon réside depuis de longues années au Chili qui est la patrie de ses enfants et de son épouse qu'il aime avec autant de respect que d'enthousiasme.

Le Chili doit le compter au nombre de ceux qui, dans les heures de soucis et d'angoisses causées par la plus colossale et la plus brillante de ses entreprises, furent ses meilleurs serviteurs.

M. Redon habite actuellement Conception, où il est trésorier fiscal.

SANTIAGO

A Santiago, la colonie française compte au nombre de ses membres les plus actifs les *Ponsot*,—*Broquart*,—*Louis Strack*,—*Gorichon*,—*Joël Laperre*,—*L. Dufresne*,—*A. Baylaque*,—*Souffrant*,—*J. Guichard*, fondeur du Creusot; *L. Jaspard*, mécanicien électricien; *H. Noël*, qui a installé une fabrique de boutons; *Burgalat*, dont la maison de nouveautés est une des plus achalandées de la capitale; *Muzard*, qui a établi à Santiago et à Valparaiso des maisons de commerce de premier ordre et dont la mort a privé la colonie d'un de ses membres les plus intelligents; *G. Marinot* dont l'établissement de tannerie est un des principaux du Chili; *R. Gérard*, qui a su, à force de travail et de persévérance, se créer une fort belle situation, et donner à l'hôtel Oddo, dont il est le propriétaire, la bonne renommée dont il jouit; *Donneaud du Plan*, gérant de la succursale de la maison Muzard à Valparaiso, fils d'un ancien professeur à l'École navale de Brest; *Joseph Rieu*, entrepreneur de travaux publics, fondateur et propriétaire du journal LA FRANCE, qu'il a publié pendant 10 ans, de 1887 à 1897, à Santiago; Madame *Massey*, sœur du précédent, a rédigé LA FRANCE pendant plusieurs années avec un véritable talent, ses articles signés: *Philippe Chauvin*, étaien très remarqués; *Emile Maire*, fils d'un ancien militaire, décoré de la médaille militaire, agent général de l'annuaire du commerce Didot-Bottin (pour le Chili, Pérou et Bolivie); *Henri Delbecq*, a fait partie de la garde nationale à Paris en 1870, où, comme partout, il sut remplir son devoir; son fils *Henri* est l'introducteur des cartes postales françaises au Chili; *Edgard Comme*, agronome, fils de M. Jean Comme, ancien directeur du jardin des plantes de Bordeaux. M. Comme est le neveu de Monseigneur Cœuré Warin, évêque d'Agen. Son beau-père est professeur à l'université de Paris. M. Comme a été agent consulaire de France à Traiguen. Actuellement il s'occupe d'agriculture; *François Paccaud*, né à Anglefort, venu au Chili en 1882, amenant des juments et des étalons pour le compte de Mme Cousiño. A installé le premier attelage à la Daumont, et, en 1894, les haras en société avec M. Ismaël Tocornal, jusqu'en 1898. A fait l'élevage des chevaux, a obtenu deux années suivies les premiers et seconds prix et ensuite a été mis hors concours. «On a vu, dit Wiener, dans son livre *Le Chili*, des attelages de luxe très bien conduits par des maîtres de guides français comme MM. *Bunel*, *Paccaud*, *Chometon* et d'autres».

L'oncle de Paccaud était commandant du 19e dragons, chevalier de la Légion d'Honneur. Paccaud a été président de la Lyre Française et du Vélo-Sport français, et est actuellement vice-président de la société française de Bienfaisance; *H. Pinaud*, négociant, venu au Chili en 1860. La maison Pinaud, bien connue au Chili, continue sous la raison sociale *H. Pinaud*, neveu du précédent et sous la direction du sympathique M. *Joseph Polette*. La maison existe depuis 50 ans et a été fondée par M. *H. Caut*; *Alphonse Beauville*, venu au Chili en 1881, prit la succession de la maison d'articles de Paris de Crétenet, à Valparaiso. Actuellement établi à Santiago; *Mook* a tenu autrefois un magasin de nouveautés, s'est fait remarquer par son activité et ses idées progressistes. Mook est un homme très éclairé. Il a figuré souvent en première ligne parmi les membres de la colonie française de Santiago. Il a surtout fait preuve d'un grand enthousiasme pour l'instruction de la jeunesse. Il a prononcé souvent dans nos fêtes nationales des discours qui ont été très applaudis.

VALPARAISO

MM. *Adolphe Couve*, ancien associé de la maison Couve et Rondanelli;—*E. Fontaine*, ancien chef de la maison Gautreau et Cie;—*Germain Gillet*, mort à Paris en 1889, fondateur de la grande lithographie qui porte son nom;—*Charles Michalland*, gérant de la maison Pra. de Valparaiso;—*Louis Queheille*, ancien gérant de la maison Chopis, chef de la maison qui portait son nom, mort l'an dernier;—*Louis Maupas*, un des plus anciens négociants de Valparaiso;—*Robert de la Mahotière*, membre de toutes les sociétés françaises de Valparaiso, le

maître Jacques de toutes nos fêtes;—*Camille Bayle*, ancien gérant de la maison Muzard;—*A. Viollier*, mort à Santiago, ancien consul du Pérou, ancien gérant de la compagnie d'Assurance, la New York, ancien zouave de l'armée du général baron de Charette, qui me demanda, à Paris, avec intérêt des nouvelles de son ancien zouave et me donna son portrait avec une dédicace pour Mlles Viollier;—*Isidore Challe*, chef d'une maison de nouveautés très achalandée;—*Louis Balan*, négociant, très patriote, mort à Valparaiso;—*E. Belly*, négociant, auteur d'un ouvrage «Les loisirs d'un négociant»;—*A. Bernain*, administrateur de la lithographie Gillet;—*G. M. Barbarie*, entrepreneur, très actif;—*E. Lacomme*, ancien propriétaire avec *Mme Lacomme* de l'hôtel de France;—*Henry Raimond*, ancien propriétaire de la «Sastreria Dubreuil», que possède aujourd'hui MM. *Henri* et *Casimir Anselme*;—*E. Fourniés*, propriétaire actuellement d'une tannerie à Los Angeles;—*C. Trénit*, propriétaire de la *Dulceria* Trénit;—*E. Lacaque*, ancien propriétaire de l'hôtel de l'Union, a publié dans les journaux de Pau des articles en faveur du Chili;—*A. Deygoutière*, ancien gérant de la maison Saint Macary;—*A. Cazal*,—*E. Morizot*,—*Marius Gentillon*,—*A. Tronche*,—*P. Dupré*,—*L. Cécereu*,—*J. Blondet*,—*F. Ferrieux*,—*N. Gauché*,—*H. Bongain*,—*E. Clément*,—*I. Lantrès*,—*J. Potin*,—*Barnèche*,—*Hidrioux*,—*P. Barthès*,—*G. Lalanne*,—*A.* et *R. Lalanne*,—*C. Lubet*,—*J. Aguerre*,—*J. B.* et *L. Bidégaray*,—les *Blanchot*,—*E. Darnay*,—*P. Daycart*,—*L. Despouy*,—les *Desmartis*,—les *Domicz*,—les *Fauré*,—*M. Gallet*,—*Labasse-Biron*,—*F. Lacassagne*,—*S. Nakin*,—*P. Iver*, et tant d'autres qui ont toujours prêté leur concours aux œuvres d'intérêt général.

QUILLOTA

Les *Huguet* et les *Hirisson* ont cultivé la vigne avec succès, et leurs chaix sont renommés.

Dans le cimetière de cette ville, reposent les cendres d'un Français *Pierre Grimaud*, Toulousain, mort le 9 mai 1870, qui m'invitait toujours à venir goûter sa *cuisine à l'ail*.

Pauvre Grimaud! Dans sa jeunesse, il avait été cuisinier, puis avait tenu un hôtel (nid de puces), à deux pas de la gare. Sa volonté était grande, mais il lui manquait une jambe, de même que la renommée du *Grand hôtel de France*, de Quillota, fut grande seulement par les piqûres de ces insectes que le climat chaud et humide du Chili engendre par milliers.

RANCAGUA

MM. *Proharan* et *Loustalot* ont un établissement de tannerie qui prospère de plus en plus sous leur habile direction.

En 1869, le 24 mars, je me trouvais dans cette ville. M. *Louis Hübner* venait de mourir à l'âge de 79 ans. Son fils, M. Charles Hübner, était alors médecin à Rancagua. M. Louis E. Hübner avait accompagné Napoleon I dans toutes ses grandes campagnes, comme chirurgien de l'armée, et par conséquent c'était une des quelques reliques qui restaient de ces temps mémorables. Ses petits-fils, mes anciens élèves, Ernesto et Carlos Luis Hübner, sont ainsi des rejetons d'un compagnon du grand capitaine.

SAN FERNANDO

Nous rappelle un français, M. *Petit-Breuil*, qui exploitait autrefois le soufre du volcan Tinguiririca et louait l'hacienda de Santa Rita

CURICÓ

Les français y possèdent des établissements de tannerie très importants. Je citerai MM. *F. Chéreau, N. Magnère, Récart.*

TALCA

En 1890, plusieurs français du sud offrirent à un compatriote un banquet, présidé par l'ingénieur M. Raphaël Henrique. Quelques noms sont restés dans ma mémoire: MM. *Achille Savagnac, Pierre Gautier, Paul Grossetête, Emile Farjean, J. Pinasseau, F. Chéreau, E. Fermy, M. Latzague, A. Girau, A. Uteau, A. Pinsonnier, A. Dussaillant, Borrie, A. E. Landreau, G. Serveau, G. Capdeville, J. Barquière, A. Holbrig, L. Degueldre.*

CHILLAN

La colonie française de Chillán s'est toujours fait remarquer par ses idées progressistes. Le père des Français de cette ville était autrefois *Charles Collin*, nom vénéré encore aujourd'hui. Les grandes tanneries, fabriques de chandelles et de savon, tonnellerie, fonderie, etc., sont françaises et appartiennent ou appartenaient à MM. *Camalez, Etchegarag, Collin, Postel, Luflade*, etc.

En parlant de Chillán, je ne peux oublier M. *Edmond Lecocq*, ancien directeur de l'Ecole pratique d'Agriculture, mort récemment.

M. F. Puga Borne, vice-président de la Chambre du Sénat, s'exprimait ainsi, le 30 novembre 1903:

«Je profite de la présence de Monsieur le Ministre de l'Industrie et des Travaux Publics pour lui rappeler la situation précaire de la famille d'un bon serviteur de la nation, M. Edmond Lecocq, directeur de l'Ecole Pratique d'Agriculture de Chillán, établissement qu'il a fondé, il y a dix-huit ans, école modèle en son genre et *qui est un sujet d'orgueil pour la province et même pour tout le pays.*

«Il n'est pas un seul sénateur parmi ceux qui ont visité l'Ecole d'Agriculture de Chillán, qui ne puisse confirmer ce que j'avance. Je n'ai pas l'intention d'entrer dans des détails sur les mérites acquis par ce fonctionnaire. Il me suffira de rappeler brièvement l'immense labeur auquel il a consacré pendant une longue série non interrompue d'années sa vaste préparation et ses efforts de chaque instant.

«M. Lecocq a prouvé, sans compter d'autres essais non moins heureux, la possibilité de produire dans le pays le houblon, destiné à la fabrication de la bière, importé jusqu'à présent de l'étranger.

«L'élevage des bestiaux et la laiterie ont acquis, sous sa direction, un grand développement. Les progrès de la viniculture et de la vinification, auxquels il a contribué, sautent aux yeux. Il a obtenu de remarquables types de vins liquoreux, doux et secs, et surtout des vins de champagne d'une qualité vraiment supérieure. Il a donné toute son attention à l'horticulture, à l'aviculture, à l'apiculture, etc.

«M. Lecocq se prêtait, en outre, de la meilleure volonté, à tous les essais d'engrais, destinés à changer complètement les systèmes routiniers de l'agriculture actuelle.

«Tous ces travaux il les faisait avec un budget des plus réduits, et ceux qui ont connu à fond l'œuvre entreprise par lui ne pouvaient pas se rendre compte de la possibilité des succès qu'il obtenait avec si peu de ressources. En 1901, les recettes de l'établissement atteignaient le chiffre de 18,000 piastres.

«La partie économique était surtout à la charge de madame Lecocq, qui, durant tout le temps consacré par son malheureux mari au service du Chili, l'a secondé avec une énergie et une constance admirables.

«L'honnêteté à toute épreuve, jointe aux grands sacrifices personnels faits par M. Edmond Lecocq pour améliorer une école qu'il considérait comme sa propre maison, et à laquelle il a fait des dons considérables, l'ont empêché d'économiser pour l'avenir de sa femme et de ses trois enfants.

«J'invite donc le gouvernement à proposer un projet de loi tendant à soulager la situation de la famille de ce bon serviteur et à démontrer en même temps que l'Etat n'est pas étranger aux sentiments de reconnaissance.»

M. Espinosa Pica, Ministre de l'Industrie, a répondu qu'il prenait bonne note des observations de Monsieur le sénateur, et qu'il les considérait très justes et bien méritées.

M. Germán Riesco, Président de la République, saura, je n'en doute pas, donner, en cette circonstance, une nouvelle preuve de sa haute justice et de sa bonté proverbiale.

CONCEPTION

La première ville qu'aient habitée les Français, quand Valparaiso n'était encore qu'une misérable bourgade. Les principales maisons sont ou étaient: *Eugène Goyénèche et Cie, Biron et Maudier, Pierre Naveillon. Exuper Naveillan, Etchecopar et Bastien, Maugier et Haran, Jean Pouey, Mahuzier, Girau*, etc.

Mahuzier (Jean Gustave). Industriel, né à Bergerac en 1822. Vint au Chili en 1843, et après s'être voué quelque temps au commerce à Valparaiso, Santiago et Conception, se consacra à l'agriculture et à l'industrie de la viniculture à Yumbel. Introduisit les systèmes modernes d'élaboration de vin dans le pays, et principalement la vendangeuse Badimout, machine française.

Introduisit également dans sa propriété agricole *El Quillay* des arbres fruitiers étrangers très rares. Etablit à Conception, en 1860 la tannerie de la Mochita, que j'ai visitée en 1883. L'établissement de Mahuzier tannait alors de 7 à 8,000 cuirs par an. Il avait été fondé in 1838 par MM. Lequellec et Bordes.

Mahuzier découvrit eu 1875 l'épidémie connue sous le nom d'*anthracnose* dans les vignobles. Il est mort à Conception en 1885.

Les établissements de tannerie de MM. *Lacour*, *Douritzaga* et *Deyeralde* sont aussi très prospères.

En 1843 le consulat de France était à Conception, et sa juridiction s'étendait jusqu'à Valdivia, et était tenu par M. *Badre*, consul général jusqu'en 1861. M. *Aninat* le remplaça et céda ensuite le consulat et sa maison de commerce à M. *Eug. Goyénèche*, qui à son tour, remit le consulat à M. *Paul Merlet*.

M. *Goyénèche*, industriel, était né à Fardets en 1833. Il donna une grande impulsion au commerce et à l'industrie à Conception.

TALCAHUANO

Ce port nous rappelle *Laurent Urrutia*, né à Hasparren, où existent encore des membres de sa famille. Il n'était pas espagnol, comme le prétendent quelques-uns de ses honorables descendants. Pour s'en convaincre ils n'ont qu'à faire des recherches à la mairie d'Hasparren. Laurent Urrutia, homme très éclairé et très entreprenant, arrivé au Chili vers la fin du XVIIIe siècle, est le chef de cette grande famille qui couvre la frontière.

Si quelque membre de la famille Urrutia ne connait pas le chemin d'Hasparren, je l'invite à m'accompagner. D'un saut, nous nous transportons à Bayonne. Nous prenons la diligence. Cinq chevaux vont l'emporter tout à l'heure. Nous y montons, nous descendons à l'embranchement; trois kilomètres à pied, pour arriver ensuite à Hasparren, ne nous font pas peur.

La route est intéressante; sortant de Bayonne par la porte Mousserolles, elle suit la rive droite de la Nive, aux pieds des coteaux, passe à Saint-Pierre-d'Irube, qui est, de ce côté, le seuil du pays basque. Nous laissons à gauche la route d'Oloron, nous traversons la vallée du Cuada, nous sommes à Villefranque, village important vivant de l'exploitation d'une saline, à laquelle une belle allée de peupliers nous conduirait, si nous voulions la suivre. Au-dessus de Villefranque est une ruine.

C'est celle d'un château où jadis un maire de Bayonne réunit dans un festin la noblesse basque; il fit massacrer ou noyer ses convives après le repas. C'était un jour de Saint-Barthélemy. La fête de ce grand apôtre est sans doute prédestinée au drame; aussi bien est-ce par un terrible drame que finit sa propre vie, puisqu'il fut écorché vif. Cet exploit abominable du maire bayonnais s'accomplit au XIV siècle.

Après Villefranque, des bruyères et des bois; à l'embranchement, nous mettons pieds à terre et nous cheminons vers Hasparren, que nous apercevons bientôt au fond d'une grasse vallée, entourée de coteaux.

C'est une villette industrielle où se fabriquent des étoffes de laine grossière et des cuirs, ce qui ne l'a pas empêchée de donner le jour à des savants,—par exemple à un abbé d'Iharce, qui écrivit une histoire des Cantabres, dont les Basques se disent les descendants en droiture; l'abbé n'hésita pas à glorifier leur antiquité et démontra victorieusement qu'ils étaient «les premiers colons de l'Europe».

Je laisse mon compagnon de voyage à Hasparren et je reviens à Talcahuano.

En même temps que Laurent Urrutia, débarquèrent dans ce port *Pierre Seimpé*, *Jean Housard*, *Jean Coste*, *Girodel*, *Hypolite Adeler*, *Jean Bessières*, qui a été salinier à Talcahuano, ce qui prouve qu'il y avait des salines à cette époque, *Louis Edouard Lefèbre*, hôtelier, mort en 1825, *Charles Laurent*, médecin, et *Joseph Ferrier*, médecin aussi à la Quiriquina. Qu'y faisait-il? y avait-il un service sanitaire? Où y a-t-il eu une épidémie?.. *Louis Hirion*, de St Malo, qui périt dans le naufrage de la *Joven Cecilia*, *Jacques Leflem*, qui installa une fabrique de conserves, *Baptiste Garat*, parent du célèbre *Joseph Garat*, qui, après un long exil, voulut reposer sous la terre natale. M. *Palassie* m'a montré sa tombe à Ustaritz: une petite chapelle au milieu des sépultures basques, ordinairement surmontées de la «croix sarrasine», en granit, et dont les bordures relevées chaque année sont encore ici entourées de plants d'iris.

M. *Ansart*, qui travailla avec M. Vicuña à l'embellissement du Cerro de Santa Lucia, a vécu longtemps à Conception; M. *Michel Hurel*, Français très intéressant, qui, en 1820, créa l'important établissement de tannerie, lequel continua à progresser avec ses fils, puis avec leur successeur M. *Bordeu*. M. *Hurel*, lorsque je l'ai connu, était un grand vieillard, très distingué et très gentilhomme. Il avait acquis par son intelligence une grande fortune.

L'hôpital de charité de Conception et beaucoup d'autres au Chili ont été fondés par une Française: la R. M. *Du Rosier*. La charité est une vertu bien française.

F. Coddou vint au Chili en 1857 et commença par établir à Conception un petit restaurant qu'il transforma plus tard en Hôtel Coddou.

Après avoir vendu son hôtel à M. *Salafa*, il installa a Penco un grand hôtel, qui peut héberger 130 passagers. Père d'une nombreuse famille, il a su l'élever parfaitement et la mettre en situation de gagner honorablement sa vie.

M. Coddou est un des vieux Français du Chili qui ont toujours suivi le droit sentier.

Bonnefon (Jean). Délégué pour les provinces du Sud, agent consulaire de France à Traiguen depuis 1878. Vint au Chili en 1876. S'établit a Santiago jusqu'en 1884. A fait partie de toutes les sociétés françaises qui ont existé pendant cette période. Capitaine de l'ex 2e de Hache, en 1883, aujourd'hui 7e. Président de la Société de Secours Mutuels, en 1884. Depuis lors s'est établi à Traiguen. Compte 14 ans de service militaire. A fait la campagne du Mexique et a séjourné en Algérie depuis cette campagne jusqu'en 1873. A la médaille de Mexique et la médaille coloniale. A fondé à Traiguen avec le docteur Lecomte, M. Landry et autres l'Alliance Française. A été plusieurs fois président et est actuellement président honoraire perpétuel de cette société.

A reçu deux médailles d'argent du Comité central de Paris pour services rendus. A exposé en 1896 au Concours régional de Castelnaudary (Aude) sept variétés de blés cultivés au Chili et obtenu une médaille d'argent grand module.

M. Bonnefon est un Français éclairé, un vrai patriote et un homme pratique.

TOMÉ

J'invite le lecteur à m'accompagner jusqu'à Tomé. Nous y trouverons un bon compatriote, qui nous invitera tout de suite, au milieu de sa nombreuse et charmante famille, à nous asseoir à sa table. Le vin me manquera pas, et du bon, noblesse oblige. Si les savetiers sont

souvent les plus mal chaussés, il n'en est pas de même pour M. *Saunier*, car, viniculteur très compétent, il a toujours chez lui le meilleur vin.

Saunier (Jean M.) Viniculteur, arriva au Chili en 1874, comme vendeur de la maison Jules Merlet, de Valparaiso. C'est à Saunier que la maison Rogers, Serrano et Cie doit en grande partie l'importance qu'elle a acquise. M. Serrano me disait un jour: «J'ai connu beaucoup de braves gens dans ma vie, mais je dois déclarer que M. Saunier n'a pas son pareil parmi les personnes de ma connaissance: il est exact comme un bon chronomètre, il travaille du matin au soir, et cela tous les jours de l'année, sans se fatiguer, sa compétence comme viniculteur est hors de doute, comme homme, je ne lui connais pas de défauts».

Le consul de France à Talcahuano dit la même chose à qui veut l'entendre. Quant à moi, qui le connais depuis trente ans, je ratifie, en l'accentuant, l'opinion de MM. Serrano et Merlet. Je vois d'ici la grimace que va faire Saunier en lisant ces lignes. Ma foi! tant pis pour lui. Je rends justice même à mes amis.

IQUIQUE

MM. *Edouard* et *Ernest de Lapeyrouse*. J'extrais du livre de M. Bellesort les passages suivants:

«Au milien du jardin d'Iquique, pauvre mais féerique, un ingénieur français, M. Ed. de Lapeyrouse a élevé pour la ville un joli et svelte monument d'architecture mauresque qui sert de piédestal à la statue du héros chilien, Arturo Prat».

«M. Ern. de Lapeyrouse, un beau nom bien porté, est consul de France à Iquique et en même temps l'agent de la Compagnie Bordes, dont les grands voiliers frètent le salpêtre. Ces trois ou quatre mâts arborent nos couleurs dans la baie et l'on rencontre parfois au tournant d'une rue la franche et rude figure d'un capitaine breton».

M. Ern. de Lapeyrouse, toujours disposé à servir la France, m'écrivait en 1883:

«Vous ne pouvez douter que j'ai fait de la propagande le plus qu'il m'a été possible; malheureusement la colonie française d'Iquique est très peu nombreuse et jusqu'à aujourd'hui je n'ai pu réunir que quatre abonnés, qui sont: MM. Louis Bouey, maison Goich y Sayas, Jules Merz, joaillier, Théophile Gaubert, négociant et M. Ste Marie, mineur. Je me mets entièrement à votre disposition pour tous les renseignements qui pourraient vous être utiles dans notre aride province».

M. Bellessort continue: «Nos deux compatriotes, M. *Pascal* et M. *Galté*, me furent d'un précieux secours. Le premier, si j'ai bonne mémoire, est le doyen des salpêtriers. Marié à une péruvienne et père d'une nombreuse famille, il a vécu, entouré des siens, dans son officine d'Angela, une des plus vieilles maisons du désert. Basse, sans étage, construite en torchis, les murs plus larges que ceux des antiques donjons, avec des colonnades autour de son patio, elle a une apparence de bourgeoisie respectable et renfrognée. M. Pascal tranche sur la plupart de ses collègues par son instruction, son esprit libéral, ses connaissances scientifiques. Le second, M. Galté, a le grand mérite d'être parvenu par son travail et son honnêteté à une haute situation pécuniaire. Il me racontait lui-même ses débuts de petit employé de commerce à Valparaiso. Son officine de Reducto., ressemble à celle d'Angela, vieille bâtisse trapue et que les tremblements de terre peuvent secouer sans la démolir.

Galté, que j'interrogeais un jour sur l'avenir des émigrants français dans la pampa des salpêtres, me répondit que, parmi les compatriotes qu'il avait engagés comme ouvriers, il n'en avait pas connu un seul dont il eût été satisfait. Le Français qui s'expatrie rêve de s'enrichir au bout d'un an: il contracte les vices de l'indigène sans s'assimiler ses qualités de résistance, et, convaincu de sa supériorité, il manifeste des prétentions injustifiables ou témoigne d'un esprit frondeur. Cependant, ajoutait-il, je suis persuadé que des jeunes gens d'une instruction moyenne, intelligents, tenaces et sobres, se tailleraient assez vite une belle place au soleil. Il leur faudrait surtout une grande modestie, car, bien que nous vivions sous les tropiques, nous n'aimons ni l'exubérance, ni la présomption. Ceux qui veulent arriver doivent cheminer discrètement, sans bruit et aussi sans affectation d'humilité».

Ce que dit M. Gilles Galté, tous les Français qui emploient des ouvriers le confirment.

Je possède de M. Galté plusieurs lettres qui témoignent d'un esprit pratique, d'un juge-

ment sain et d'un tact qui ne s'acquiert pas sur les bancs de l'école. Il n'est pas savant, dans le sens scientifique du mot, mais il est philosophe pratique. Ses réflexions sont toujours judicieuses et beaucoup d'écrivains pourraient se servir de ses pensées pour en former un volume.

Je ne veux pas priver mes lecteurs d'une page exquise de Bellessort sur la famille *Latrille:*

«Au milieu des fournaises, du fracas, de la fumée et de la poussière, à Playa Blanca, dans un chalet où l'administration a établi ses bureaux et installé un laboratoire de chimie, et dans ce laboratoire, vit tous les jours, de huit heures du matin à six heures du soir, un petit homme, coiffé d'une casquette, grisonnant, doux, méticuleux, actif, dont les gros yeux bleus sont pleins de candeur, dont les lèvres, hérissées d'une moustache poivre et sel, dessinent un sourire d'enfant, et qui classe, étiquette, époussette, pèse, soupèse des cailloux avec le même souci que Spinoza frottait et polissait ses verres de lunettes. Il se nomme Latrille: c'est un savant, un poète, un homme exquis, l'amoureux du désert. Il y vit depuis vingt-cinq ans; il l'a exploré en tout sens; il en connaît tous les gisements, tous les secrets; il en a dressé une carte qui me semble un chef-d'œuvre de patience et aussi d'amour; il en a écrit l'histoire dans des revues scientifiques, sans autre récompense que son propre plaisir; il en a dénombré les richesses, sans autre but que de rendre service à la science; il est laborieux, probe, point vaniteux, mais fier et pauvre. Depuis un quart de siècle qu'il parcourt ces régions les richesses qui se sont culbutées devant lui n'ont point excité sa convoitise. Il attache moins de prix à l'or qu'à l'hypothèse scientifique. Il est de ceux qui passent leur vie à déchiffrer une broderie au bas de la robe d'Isis, et dont la vénérable déesse rétribue la persévérance en communiquant à leur âme un peu de sa sérénité.

Son père, vieux *pampino* d'Atacama, découvrit des salpêtrières et des mines. Il fut riche et se vit indignement dépouillé de sa fortune et de ses découvertes. Les Latrille n'étaient pas de taille à lutter contre la fraude et la mauvaise foi. M. Latrille père, dégoûté des hommes, se réfugia dans une petite vallée des plateaux boliviens et jura qu'il ne descendrait plus au rivage de l'Océan. Il tint parole et mourut sur les hauteurs. Mais il avait consacré son exil à une œuvre souverainement noble et pure: il évangélisa l'humble peuplade où il avait élu son tombeau.

Il l'édifia par ses vertus et l'enrichit par son expérience. Elle apprit de lui comment on cultive les champs et comment on reste en paix avec sa conscience. Son souvenir demeure comme celui d'un patriarche biblique «vêtu de probité candide et de lin blanc».

Ses deux fils se montrèrent dignes de l'exemple paternel. Sortis tous deux de notre Ecole des Mines, le cadet s'établit à Tocopilla, et l'aîné, après avoir couru longtemps le désert, obtint la place de chimiste à Playa Blanca. Chaque soir, avec une ponctualité d'horloge, il s'en retourne à la ville, où sa femme et ses enfants l'attendent, car, tout vieux garçon qu'il paraisse, il a une petite famille, qu'il aime encore plus que la science. Il faut l'entendre parler du désert, de ses nuits à la belle étoile ou sous la pluie, de ses marches forcées, de ses relations avec les Indiens, de ses misères, de ses découvertes et des malechances que la vie ne lui a pas épargnées.

Il en est un dont le récit m'a frappé. Latrille préparait un ouvrage sur Atacama et avait réuni une précieuse collection de tous les minerais de la province. Il rédigea un premier rapport, qui, présenté a une exposition de Santiago, lui valut un diplôme de premier prix et une médaille d'or. On lui envoya le diplôme; la médaille ne vint point. Il écrivit au gouvernement chilien, qui lui répondit en l'autorisant à faire frapper lui-même une médaille d'or, qu'il achèterait sur ses économies. Les yeux naïfs de Latrille reflétèrent un immense étonnement.»

A quelque temps de là, M. Latrille fut victime d'un acte de vandalisme. La guerre civile sévissait alors. Les pillards entrèrent chez lui, détruisirent sa collection et déchirèrent ses papiers. Le résultat de dix ans de labeur et d'intelligence fut jeté au vent. Des hommes s'acharnèrent sur cette œuvre inoffensive. Latrille n'évoque jamais ce souvenir sans qu'un nuage de tristesse passe sur son front.

Ce père de famille, grisonnant, doux, méticuleux, actif, qui, au milieu des fournaises et du fracas de Playa-Blanca, poursuit son travail de savant sous la double lumière de la modestie et de la pauvreté, c'est pour le passant écœuré des rapacités ambiantes, plus qu'un homme, un oasis.

M. LOUBET
Président de la République Française

DIPLOMATES ET AGENTS CONSULAIRES

Cazotte (Henri de). Diplomate. Fut Chargé d'Affaires de France au Chili pendant plusieurs années. Uni par les liens du mariage à une des brillantes et belles personnes du grand monde santiagais, Mademoiselle Maria del Carmen Alcalde, fille du patricien et comte de Quinta Alegre don Juan Agustin Alcalde, il a fondé une des familles les plus distinguées et les plus notables du pays. Quand en 1847 il fit un voyage de plaisir en Europe, il fut reçu avec les plus grandes marques de distinction par le roi Louis Philippe de France. Le roi en voyant la belle Madame de Cazotte s'écria: «Dites-moi, Cazotte, est-ce qu'au Chili tout est aussi beau que votre femme?»

Un des ascendants de M. Cazotte, littérateur fécond et agréable, auteur du «Diable amoureux», est mort décapité en 1792. Tout le monde connait le dévouement sublime de Mlle Cazotte pour tâcher de sauver la vie à son vieux père.

J'ai rencontré par hasard au Ministère des Affaires étrangères à Paris un employé supérieur, M. Cazotte, qui me demanda avec intérêt des nouvelles de sa famille du Chili.

Duprat (Pierre Pascal). Publiciste et homme politique français, né à Hagetmau (Landes) le 24 mars 1816, et élevé au séminaire d'Aire-sur-l'Adour, compléta ses études à Heidelberg, vint à Paris chercher des ressources, entra dans l'université, et fut envoyé, en 1840, comme professeur d'histoire à Alger, où il prépara son *Essai historique sur les races anciennes et modernes de l'Afrique septentrionale* (Paris, 1845). Revenu à Paris, il collabora à la *Réforme* et à la *Revue indépendante*, dont il prit même la direction en 1847. A la révolution de février, il fut un des premiers à acclamer la République; il concourut avec Lamenais à la fondation du «Peuple constituant». Il fut nommé représentant du peuple dans les Landes.

Lors du coup d'Etat, il fut banni de France et se retira à Bruxelles.

En 1871 il fut élu à l'Assemblée nationale et en 1876, dans le 17e arrondissement de Paris. Il a fondé plusieurs journaux et écrit beaucoup d'ouvrages.

En 1883, il fut nommé par Jules Ferry, qui probablement voulait l'éloigner, ministre plénipotentiaire au Chili. Je fus un des premiers à l'acclamer à son arrivée à Valparaiso. Je n'en suis pas plus fier pour cela. Pascal Duprat était ireux et malade, il avait perdu tout son brio. Son accent méridional était fort désagréable. Je ne m'explique pas très bien le succès de ses conférences dans un pays où plus que partout ailleurs on a le culte de la belle et bonne prononciation.

Le mausolée que ses concitoyens lui ont élevé à Hagetmau ne renferme pas ses cendres, car Duprat est mort en mer, et, faute d'éléments pour le conserver à bord, son corps fut jeté à l'eau, avec tous les regrets du capitaine qui désirait vivement de le remettre à son honorable famille.

Bâcourt (comte Henri de). Diplomate, ancien Ministre de France au Chili. «Nous étions alors, dit M. C. Wiener, brillamment représentés par M. de Bâcourt, spirituel comme Figaro et élégant comme Almaviva, riant du bout des lèvres, mordant du bout des dents, touchant à tout du bout des doigts, sans jamais appuyer, interrogeant au moyen d'historiettes et d'anecdotes, et répondant par des questions.

L'un des secrétaires, le **baron Cottu**, nous faisait grand honneur. Cavalier hors ligne, bon chasseur, marcheur intrepide et, dans les salons, causeur plein d'entrain et d'originalité, il a laissé un souvenir excellent à Santiago.

M. de **Pommayrac**, chancelier de notre légation, était musicien; son étourdissante gaieté et ses façons correctes lui avaient assuré une situation agréable dans la meilleure société, où l'on aime les natures artistes.»

Girard de Rialle. Envoyé Extraordinaire et Ministre plénipotentiaire de la République française au Chili. Né à Paris le 27 septembre 1841.

M. Girard de Rialle

En 1861, à la fin de ses études, il fit un voyage dans la péninsule des Balkans, en 1865 1866, voyage archéologique en Syrie. A collaboré à divers journaux. En 1869-70, fit un cours libre de langues orientales à la Salle Gerson.

Assista au siège de Paris en qualité de modeste garde national. Fut préfet du département des Basses-Alpes, durant la présidence de M. Thiers 1871-73. Entra aux Affaires Etrangères en 1880, comme sous-directeur, puis en 1882 comme directeur des Archives. Fut ministre plénipotentiaire de 2.e classe en 1886, tout en restant au Ministère et à la direction des Archives. Fut nommé à Santiago en avril 1898 avec la première classe de son grade. Est officier de la Légion d'Honneur, officier de l'Instruction Publique. En dehors de ses fonctions officielles s'est occupé toujours de linguistique, d'archéologie et d'anthropologie. De 1873 à 1880 a collaboré auprès de Gambeta à la *République Française*.

Je me trouvais à une session des Américanistes à Paris en 1897. J'entendis parler de M. Girard de Rialle, dont on citait l'opinion au sujet d'une question d'anthropologie. Je demandai à M. Desiré Pector si c'était le même dont on parlait à Paris pour la Légation du Chili. «Le même, me répondit M. Pector, et je vous le présenterai demain au Ministère. C'est l'homme le plus modeste que j'aie connu. Ne parlez pas de lui dans vos correspondances, il déteste la publicité». Ma foi, tant pis, j'en ai parlé tout de même, et, aujourd'hui, j'en reparle, dût-il se fâcher contre moi. Si j'avais eu sous la main le Dictionnaire biographique d'Angelo de Gubernatis, j'en aurais bien dit davantage. Mais, voilà, quand on est en province, on est privé d'une foule de renseignements, et obligé de se contenter de sa mémoire.

Toutefois j'ai le compte-rendu de la huitième session des Américanistes tenue à Paris en 1890, où le nom de M. Girard de Rialle revient souvent. Pour ne pas trop le mécontenter je me bornerai à dire simplement qu'au Chili il a rempli son poste avec dignité et que la République française a été noblement représentée par ce modeste savant.

Quand il quittera le pays pour retourner en France, il aura la satisfaction de laisser ici, ainsi que Mme Girard de Rialle, des souvenirs qui ne s'effaceront pas de notre mémoire, et d'emporter avec lui la reconnaissance de la colonie française du Chili.

Liste des agents et des ministres du gouvernement français depuis les premières années de l'indépendance du Chili jusqu'à nos jours.

MM. de *Laforest*, inspecteur général du commerce français, puis consul général de France, 1826; *Ragueneau de la Chesnaie*, consul général et chargé d'Affaires, 1831; *Dallery*, id. id. 1836; de *Cazotte* id. id. 1840.

Le 15 septembre 1846, un traité d'amitié et de commerce entre le Chili et la France fut signé par MM. Manuel Montt, ministre des Affaires Etrangères et Henri Scevole de Cazotte, chargé d'Affaires et consul général de France au Chili.

Limperani, chargé d'Affaires, 1857.—*Flory*, chargé d'Affaires, 1862.—Le Vte *Trailhard*, Envoyé extraordinaire et Ministre plénipotentiaire, 1868.—Le marquis de *Cambefort*, chargé d'Affaires, 1870.—Le marquis de *Ripert-Monclar*, chargé d'Affaires, 1872.—Le Vte *Brenier de Montmorand*, Envoyé extraordinaire et Ministre plénipotentiaire, 1873.—*Fourrier* de *Bâcourt*, chargé d'Affaires, 1875.—Le baron d'*Avril*, Envoyé extraordinaire et Ministre plénipotentiaire 1877.—*Bourgarel*, chargé d'Affaires, 1882.—*Pascal Duprat*, Envoyé extraordinaire et Ministre plénipotentiaire, 1883.—*Charles Wiener*, chargé d'Affaires, 1884.—*Lanen*, Envoyé extraordinaire et Ministre plénipotentiaire, 1885.—*Fourrier* de *Bâcourt*, id. 1887.—*Harmand*, id. 1890.—*Defrance*, chargé d'Affaires, 1891.—*Balny d'Avricourt*, Envoyé extraordinaire Ministre plénipotentiaire, 1893.—*Girard de Rialle*, id. 1898.—*Castillon de Saint Victor* chargé d'Affaires 1902. Ce dernier récemment parti, M. *A. Després* a été nommé vice-consul en son remplacement.

Comme consuls nous avons eu à Valparaiso MM. de *Cazotte*, de *Laforest*, *Girardot*, *Charles de St. Charles*, *Gustave Laffon*, *A. Schmidt*, *Le Brun*, *Soufflot de Magny*, *Ambroghi* et *Dejean de la Battie*.

M. de *Laforest* alla habiter Santiago en 1830. Il était regardé comme hérétique par la populace. Sa maison, située près de la Recoleta, fut saccagée. Les *huasos* des environs de la capitale vinrent en foule pour assister à la *pendaison* de l'hérétique, laquelle devait avoir lieu, disait-on, sur la place principale. M. de Laforest s'échappa par-dessus les toits de la maison et peu s'en fallut qu'il ne tombât entre les mains de la canaille, qui était ameutée par d'anciens soldats espagnols. Le gouvernement chilien accorda une indemnité au consul de France.

M. *Girardot* était marié à une très belle femme. Lui était aussi laid que feu M. Dupin. Le contraste était frappant. Très bien élevé, du reste, très gentilhomme, M. Girardot avait ouvert ses salons à la haute société de Valparaiso. C'était là que se réunissaient les familles Borgoño, Kammeser, de la Motte, Montiel, Brochon, etc.

M. F. de Bâcourt a pris sa retraite et demeure à Paris.

M. *Balny d'Avricourt* est chargé d'Affaires, à Paris, de la Principauté de Monaco, après avoir été administrateur de la Société minière de Catemu, à Paris.

Les agents consulaires de France sont actuellement

MM. *Gilles Galté*, Iquique.—*Guillaume Desplas*, Arica et Tacna.—*Proromant*, Antofagasta.—*Ulysse Baron*, Coquimbo et Serena.—*Lucien Pasturel*, San Felipe.—*Grossetête*, Talca.—*Janin*, Chillan.—*Jean Bonnefon*, Traiguén.—*Evariste Saint-Anne*, Temuco.—*J. B. Sallaberry*, Valdivia.—*Jean Blanchard*, Punta Arenas, *Paul Merlet*, Talcahuano, *A. Després*, Valparaiso.

Le consulat de la République française à Punta Arenas fut crée en 1888. M. *Gaston Blanchard* occupa ce poste jusqu'à sa mort. Il fut remplacé en 1894 par M. *Jean Blanchard*, digne successeur de son cousin et associé de l'importante maison Braun et Blanchard.

La colonie française de Punta Arenas est l'une des plus estimées dans cette contrée par son travail et sa probité. En général les membres de cette colonie occupent une position ho-

norable. Les principaux fondateurs sont MM. *Célestin Bousquet*, *François Arnaud* et *Jules Cordonier*, arrivés en 1871, *Georges Méric* et *Edouard Lamire*, en 1875.

M. *François Poivre*, à Punta Arenas depuis 1873, conserve encore, malgré son âge avancé, son humeur gauloise. Toujours jovial, il est le bout-en-train de toutes les réunions. Sa verve est intarissable. Si la tristesse existe quelque part, sa présence suffit pour la dissiper.

Français et descendants de Français morts au champ d'honneur.

Le lieutenant **Tarlac,** Français, tué à San Felipe, en défendant le gouvernement légal.

Le brave capitaine **Montauban,** tombé glorieusement au champ d'honneur, à Cerro Grande, comme aide de camp du général Vidaurre.

Dardignac (Ramon). Sergent major, né à Santiago, en 1848. Son père s'appelait Aristide Dardignac, constructeur civil et l'une de ces natures inquiètes du midi de la France, oiseaux de passage, qui font de la vie une pérégrination et du monde un vaste itinéraire, dont les étapes sont les pays et les climats qu'ils visitent dans leur vol rapide. L'enfant était encore au berceau, dorloté par sa pieuse mère, doña Concepcion Sotomayor, lorsque le père errant prit son essor vers la Californie, attiré par l'or, qui était devenu au Chili la soif des âmes, et de là passant en Europe, on n'entendit plus parler de lui.

Ramon Dardignac, *le brave des braves*, tomba mortellement blessé à Chorrillos.

Rodriguez (Avelino). Lieutenant de vaisseau, mort à bord du *Blanco Encalada* en 1880, n'était pas Français, mais il en avait le caractère et les sentiments. Je tiens à rendre hommage à la mémoire de ce noble jeune homme qui a tant aimé ma patrie. «Oh! me disait-il un jour, je n'oublierai jamais mes camarades du *Magnanime* et du *Trident*. Qu'ils sont sympathiques et qu'ils sont aimables vos compatriotes! C'est à bord des navires français que j'ai surtout appris mon métier. Je suis aussi Français que vous».

Je veux reproduire ici deux lettres de commandants français, l'une au gouvernement chilien et l'autre à Rodriguez lui-même:

«Je suis heureux de constater que M. Avelino Rodriguez, aspirant de la marine chilienne, a été embarqué pendant un an sur les cuirassés de 1er rang de la marine française le *Magnanime* et le *Trident;* qu'il s'est toujours montré animé du meilleur esprit, du zèle le plus soutenu. Sa conduite a toujours été exemplaire et je suis assuré qu'il a obtenu un grand résultat à la suite de son travail assidu.

Monsieur Rodriguez a toujours donné les preuves d'un caractère sérieux et aimable, qui l'ont fait apprécier par ses chefs et qui lui ont conquis leur affection en même temps que celle de ses camarades.

Il m'est agréable de corroborer l'opinion que mon prédécesseur avait émise à son sujet en me remettant le commandement du *Trident*.

Bord, rade du Golfe Jouan, 12 avril 1879.

Le capitaine de vaisseau commandant.
L. VIGNES.»

«*Toulon 17 avril 1879.*—Mon cher monsieur Rodriguez, j'ai bien pensé, en voyant que la guerre était déclarée entre le Chili et le Pérou, que vous alliez vous empresser de réclamer votre part dans les dangers que vont courir vos compatriotes.

L'opinion que je me suis faite de votre caractère et de votre valeur, pendant le temps que vous avez passé sous mes ordres, me font espérer que vous saurez, si l'occasion se présente, rendre des services signalés à votre patrie pour laquelle je fais les vœux les plus sincères en souvenir du bien sympathique accueil que j'y ai reçu.

Adieu, mon cher monsieur, je vous souhaite une heureuse destinée et je souhaite aussi que vous n'oubliiez pas trop vite le *Magnanime* et le *Trident* ainsi que tous vos camarades de la marine française parmi lesquels vous laissez les meilleurs souvenirs.

Mille amitiés et bien à vous.

LECOMTE.»

Ce brave franco-chilien mourut le jour de la bataille de Miraflores, à bord du *Blanco Encalada*, à la suite de l'explosion d'un projectile.

Silva Renard (Carlos). Un autre franco-chilien, lieutenant colonel du régiment Talca, mort glorieusement au champ d'honneur à Chorrillos. Jeune encore, il avait devant lui un brillant avenir. C'était un des plus beaux types de l'armée chilienne. Il était fils du colonel José Maria Silva Chavez et de dame Amelia Renard, fille du distingué et naguère opulent négociant français, M. Charles Renard. De l'union de ces deux races était née cette nature tranquille et à la fois impétueuse, que l'aveugle mitraille moissonna dans la fleur de l'âge.

Carlos Silva Renard était le plus jeune des lieutenants colonels de l'armée chilienne. J'ai publié le 17 février 1881 dans le *Mercurio* la biographie de ce loyal ami.

Dublé Almeida (Baldomero). Lieutenant colonel d'ingénieurs, blessé mortellement à la bataille de Chorrillos, frère de l'intelligent et brave colonel Diego Dublé Almeida, d'origine française.

«Comme hommes d'un courage impétueux, dit Vicuña M., les Dublé Almeida se sont signalés dès les bancs de l'école, ou pour ainsi parler dès le berceau».

Les Dublé Almeida sont nés à Valparaiso, d'un père dont les frères avaient été soldats, marins, industriels, agriculteurs, mineurs, négociants. Leur grand-père, (côté maternel), le grand patriote du nord, don Diego de Almeida, fut l'explorateur du désert d'Atacama. La grande maison *de balcon corrido*, qui existe encore derrière la Matriz de Valparaiso, appartenait aux Almeida et a été longtemps habitée par cette honorable famille. C'est là que sont nés Diego et Baldomero Dublé.

Les deux frères se sont distingués surtout par leur assiduité au travail, leur énergie indomptable et leurs capacités intellectuelles. Diego Dublé avait pour son frère Baldomero une affection qu'aucun amour n'a surpassé. Lui parler de ce frère est le plus grand plaisir qu'on puisse lui causer. Son visage s'épanouit.

Doublet (Jacques), d'où descendent les Dublé du Chili, était armateur au Hâvre en 1711. Il vint au Chili en 1713 sur un navire qui lui appartenait, chargé de marchandises, le *Saint Jean Baptiste*, qu'il commandait lui-même. «Celui qui a côtoyé de plus près (dit Frezier, p. 264), les îles nouvelles a été le *Saint Jean Baptiste*, commandé par Doublet du Havre, qui cherchait à pousser dans un enfoncement qu'il voyait vers le milieu. Les routes que j'ai tracées feront voir le gisement de ces terres par rapport au Détroit de Le Maire, d'où sortait Jacques Doublet lorsqu'il les vit».

Doublet débarqua à Conception. Sur ces entrefaites le corregidor Juan Antonio publia un ordre du Président de faire sortir tous les Français du royaume et de les obliger de s'embarquer dans deux jours, avec défense de leur donner des vivres et des logements en ville, et de leur louer des chevaux, sous peine de 500 piastres d'amende. Cet ordre ne fut pas exécuté. Doublet s'entendit avec Ustariz, vendit son bateau au capitaine Villemorin, et s'établit à Valparaiso, où il se maria. J'ai parlé ailleurs d'un de ses fils, François Dublé, savant professeur de l'Ecole Nautique de Valparaiso, qui donna des leçons de navigation au fils de lord Cochrane.

Marchant (José Maria). Lieutenant colonel du régiment Valparaiso, d'origine française, mort glorieusement à la tête de son régiment à la sanglante et glorieuse bataille de Miraflores. Marchant, dont le portrait a été fait par un français aussi, le célèbre peintre Cottin, de Paris, est une des figures militaires les plus sympathiques et les plus populaires du Chili.

Vargas Pinochet (Juan A.) Lieutenant colonel, d'origine française, (côté maternel), mort à Tacna en 1880. Il avait assisté à neuf batailles et il avait sur son corps les cicatrices de neuf blessures.

Castellon (José Antonio). Capitaine du bataillon Lontué, fondateur et rédacteur de *La Voz de Ica*, mort à l'âge de 24 ans, victime de la fièvre jaune. «Moitié Français, moitié Espagnol, dit Vicuña M., doué d'une remarquable facilité d'élocution, il prêcha la première croisade de la guerre dans toutes les villes de la république». Castellon était né pour figurer peut-être avec éclat dans la politique future de sa patrie.

«Beaucoup de français ou fils de Français, dit l'historien que j'ai déjà cité, ont pris part à toutes nos batailles sur terre et sur mer et ont figuré dans les fastes militaires du Chili: les Seignoret, les Chaigneau, les Nef, les Jardel, les Beaugency, fils d'un soldat de Cerro Grande, les Rogers, les Holley, les Blanlot, les Joujon, les Montauban, Henry, Leclerc, Brunel, Gareille, Baignol, Jullian, Honoré, Marcout, Frédéric Herbage, C. Bon, Pierre Bichet, Dardignac, le brave des braves, Elie Roselot, soldat audacieux et téméraire, Vigneaux, Penjean, Hilaire Bouquet, l'étranger du plus haut grade dans notre armée, fils d'un officier général de l'armée française et dont l'un des frères a siégé récemment à la Chambre des Députes en France».

Baignol (Juan Bautista). Né à Santiago, fils d'un gentilhomme français, de Limoges, mort en 1858 à Valparaiso. Le jeune Baignol tomba mortellement blessé à côté de son chef, le commandant Marchant, à la bataille de Miraflores. Il était très instruit. C'était un poète philosophe en même temps qu'un bon polémiste. Il avait une facilité extraordinaire pour exprimer ses pensées. Baignol était destiné à devenir un écrivain distingué et un orateur de premier ordre.

Jullian (Juan). Sous-lieutenant du régiment Valparaiso, blessé mortellement à la bataille de Chorrillos. C'était un bel enfant de 17 ans, fils de M. Charles Jullian, ancien et riche armateur français de Valparaiso et de dame Lucrecia Chessi, l'une des femmes les plus enchanteresses de son époque.

Dans le chapitre dédié à la marine, j'ai oublié de faire mention d'un Français.

Le 20 décembre 1819, à bord d'un corsaire chilien *Los Andes*, se trouvait **Charles Dessenières**, qui commandait une compagnie d'infanterie. En face de l'île de Taboya, le capitaine du corsaire donna l'ordre à Dessenières de débarquer avec sa compagnie et de réduire au silence la batterie qui défendait l'île, dont il s'empara, en attaquant l'ennemi à la baïonnette.

VOYAGEURS

Henry Coppin. Membre de la Société de Géographie de Paris a écrit un ouvrage sur l'Amérique du Sud. «Un de nos compatriotes, dit Bellessort, M. H. Coppin, qui a visité le Chili, écrivait en 1890, que les Chiliens aspiraient à l'honneur d'être appelés les Prussiens de l'Amérique du Sud.»

M. Coppin se trompe. Jamais les Chiliens n'ont eu cette idée là. Il est vrai que pour le moment ils ont une légère teinte de *bleu de Prusse*, mais aucun écrivain national ne s'est encore avisé de baptiser ses compatriotes du nom de Prussiens. Quand on est Chilien, on ne doit pas ambitionner un autre titre.

M. Coppin fait la description de Lota et du port de Valparaiso «dont le môle de la Douane est l'œuvre d'un ingénieur français, M. Chaperon, ancien élève de l'Ecole Centrale»; du *Cerro de Santa Lucia*, dont il cite celle qu'en a faite un autre Français, M. Gaston Lemay, dans le livre si intéressant qu'il a publié sous le titre. «A bord de la *Junon*»; de la Quinta Normale, dont le palais construit en 1875 pour l'Exposition Internationale, est l'œuvre d'un architecte français, M. Latoud.

Bellessort (André). A écrit un ouvrage intitulé *La Jeune Amérique.—Chili et Bolivie*, couronné par l'Académie française.

Il est resté dix-huit mois dans l'Amérique du Sud et principalement à Santiago. Il a fait un voyage aux pays du Salpêtre et de l'Argent. La *Revue des deux Mondes* en avait déjà publié les principaux chapitres. Il s'est surtout attaché à rendre la physionomie des gens qu'il y a rencontrés. «Ces gens d'Amérique, dit-il, me reprocheront sans doute d'avoir apporté dans mes jugements des préoccupations trop françaises et de les avoir quelque fois malmenés au nom d'idées européennes qui ne sont pas encore acclimatées dans leurs solitudes. Mais on n'exige point du voyageur qu'il possède les qualités de l'historien (1). Je ne prétends donc pas avoir dit l'exacte vérité sur ces Hispano-Américains. J'ai simplement essayé de traduire mes impressions avec toute la sincérité dont je suis capable. Et puis, pourquoi aurais-je dépouillé l'homme de France? Il ne nous est plus permis aujourd'hui de nous affranchir de «l'inquiétude sociale» que nos aînés et nos maitres nous ont communiquée.

La lèpre morale qui s'étend sur ce coin de l'Amérique m'a vivement ému. Les progrès industriels n'affinent pas la conscience d'un peuple. Les machines de fer et tout l'attirail des faiseurs d'or ne donnent point de noblesse à sa conception de la vie. On voit joujours rôder autour des excessives richesses l'âme humaine diminuée.

Je dois ajouter que, dans ce livre consacré aux exploitations de l'Argent et du Salpêtre, je n'ai point insisté sur les qualités du peuple chilien, si remarquables à tant d'égards. Ce serait une injustice que de le confondre avec ses voisins. Il leur est supérieur par son unité, son civisme, sa politique libérale et ferme, et tout un passé de grandeur morale.

Son histoire est pleine de beaux dévouements et de figures intègres.»

J'approuve, jusqu'à un certain point, ce mépris des richesses que M. Bellessort étale volontiers dans son livre.

L'argent est beau, fort, mais stupide, j'en conviens. La France est le dernier pays où l'honneur, l'esprit et l'amour tiennent tête encore à ce Moloch. Il ne faudrait pas oublier, néanmoins, que les nations deviennent grandes par l'argent. Sans argent, pas de commerce, pas d'industrie. Ce beau mépris des richesses peut nous conduire à la ruine.

La décadence du commerce en est la conséquence.

Alors qu'il faudrait avancer, avancer sans cesse, comme nous l'avons fait toujours dans le passé, comme nous l'avons fait en particulier de 1850 à 1860, de 1860 à 1870, période pendant laquelle nos progrès ont dépassé relativement ceux de l'Angleterre,—voici que, dans le dernier quart du siècle passé, nous avons perdu, perdu absolument, perdu bien plus encore relativement, et perdu tandis que tout le monde, tous nos rivaux, dans l'univers entier, gagnaient et progressaient!

Chez nous, le capital est devenu d'une prudence, d'une paresse, d'une pusillanimité incroyables. Sauf de très rares exceptions, la haute société, qui détient encore d'énormes quantités d'argent, dédaigne de s'allier financièrement avec le monde du travail.—Quant aux petits rentiers, ils donnent, pour un morceau de pain, des milliards aux gouvernements étrangers. S'ils cessent d'être timides, c'est pour un Panama ou pour des mines d'or.

Depuis quelques années, il est vrai, une réaction consolante s'opère dans les habitudes françaises. Les rêveurs sont remplacés par les hommes pratiques et le désir de s'enrichir tient au cœur de la nouvelle génération.

Je ne nie pas qu'un ouvrage comme celui de M. Bellessort ne soit un auxiliare pour notre influence littéraire, mais je préférerais de beaucoup que la navigation française qui visite jusqu'aux contrées sauvages des côtes africaines étendit sa course civilisatrice et bienfaisante jusqu'à ces rivages enchanteurs du Grand Océan, où il y a tant de richesses à exploiter.

La France introduit au Chili des produits français qui viennent souvent des ports allemands et toujours dans des vapeurs allemands ou anglais. Le négociant paye ses marchandises en traites sur Londres, qui lui sont vendues par des maisons allemandes ou anglaises. Il s'ensuit que la France paye une contribution de guerre commerciale à l'Allemagne ou à l'Angleterre. Voilà ce que M Bellessort ne nous dit pas.

Nous nous occupons beaucoup de littérature, mais ça ne fait pas marcher les affaires.

On fait de la politique, de la science, des vers, de la musique, du théâtre, de la justice, de la pâtisserie, de la médecine, de la finance, pêle-mêle, sans préférence. Et tout s'abaisse

(1) M. Bellessort devrait savoir qu'avant tout le voyageur a l'obligation d'être historien; si le voyageur écrit des romans, il ne dit pas la vérité, il trompe ses lecteurs.

humblement pour prendre le niveau «bachelièreux». C'est Caliban, je crois, qui dit cela. En attendant, *les autres* font de la science, mais sans négliger les affaires et en pensant au moyen de s'enrichir. Peu leur importe que leurs ouvrages soient couronnés ou non par une académie quelconque, pourvu qu'ils leur rapportent de beaux bénéfices et qu'ils contribuent à augmenter le bien-être moral et matériel des lecteurs.

Le livre de Bellessort nous a fait un tort immense à Iquique. Les capitalistes, les travailleurs, les sondeurs du désert d'Iquique sont loin d'être ce que la fantaisie de Bellessort a imaginé. Ils cherchent, à la sueur de leur front, sur un sol brûlant, sous un soleil tropical ce que nous ambitionnons tous: le métal que les poètes appellent *vil* et qui est le plus *précieux* puisqu'il nous donne le pain quotidien. Ils ont dû rire ces pionniers infatigables en lisant les pages philosophiques d'un faiseur de livres, qui n'a d'autre souci que d'arranger des mots et de polir des phrases, bonnes tout au plus à charmer les loisirs des desœuvrés et des rentiers, dont l'existence se passe à contempler de loin les efforts surhumains des grands batailleurs de la vie. Pendant que nous bouleversons les montagnes, que nous cherchons dans les entrailles de la terre les éléments dont ont besoin les peuples pour continuer le grand œuvre du progrès et de la civilisation, les poètes, les arrangeurs de phrases nous jettent la pierre et nous traitent de rêveurs et d'ambitieux vulgaires! Nous leur mettons le pain à la main et nous en recevons pour récompense des railleries amères.

«Que font les Français au Chili?» me demandait un jour, à Paris, un élégant boulevardier. «Ils font comme le *semeur* du poète, ils vous font du pain, en ouvrant des débouchés à vos marchandises, lui répondis-je».

Bellessort est un écrivain de race. Il possède comme Théophile Gautier toutes les qualités du styliste. J'aurais voulu écrire la biographie de cet élégant écrivain, mais je n'ai aucun document pour me renseigner. Il était au Chili, lorsque j'en étais absent. Je sais qu'il a fait une conférence à Santiago sur les œuvres de Zola, et qu'il a adressé à un «cher maître» un bel article dont j'approuve le fond et la forme. Ce qui m'étonne c'est que le «cher maître», ne soit pas allé chez son médecin: «Ah çà! docteur, vous répandez donc le bruit que je vais mourir? Voilà qu'on m'appelle «cher maître» à présent! Est-ce que je suis condamné?» Loti n'a jamais pu s'entendre appeler «cher maître» sans rire.

Oui, Bellessort a raison: les Chiliens font fausse route. On ne change pas le caractère d'un peuple avec des phrases et des casques; surtout on ne doit pas forcer le talent de la jeunesse. Les conséquences d'une telle aberration se font déjà sentir. Le Chilien appartient à une race unique. Son originalité faisait sa grandeur. Enfant vif, alerte, vigoureux, il a endossé la longue redingote d'un vieux philosophe. C'était un fruit qui mûrissait en plein air. Il veut mûrir à présent hâtivement dans les serres chaudes. Chez lui, tout ce qui vit, hommes, taureaux, cavales, tout avait sa part de liberté.

Il fallait voir tous ces gars-là en 1879, soldats et marins, tous, la grande populace se ruer à l'immortalité.

«Certe, on ne voyait pas, comme au temps où nous sommes,
Tant d'uniformes à la fois.
C'était sous des haillons que battaient les cœurs d'hommes,
C'étaient alors de sales doigts
Qui chargeaient les mousquets et renvoyaient la foudre».

Tantôt les Chiliens sont les Anglais de l'Amérique du Sud, tantôt ils en sont les Prussiens. Maintenant voilà que M. Bellessort les métamorphose en Romains. Pour juger les Chiliens, encore faudrait-il les connaître, les avoir vus à l'œuvre en temps de paix et en guerre, avoir vécu de leur vie pendant longtemps, avoir suivi le développement littéraire, scientifique et industriel du pays, en un mot, être devenu Chilien soi-même. Que signifie, je vous le demande, ce titre: «Les Romains de l'Amérique du sud?» Sans doute, M. Bellessort a écrit un article littéraire de haut mérite; mais est-ce qu'à présent les beautés du style vont remplacer la vérité nue? Nous nous berçons trop de mots sonores.

S'il est un peuple au monde qui ait un caractère propre, bien défini, bien accentué, c'est le Chilien.

Les Chiliens sont... les Chiliens de l'Amérique du sud. Ils forment une race à part. Du mélange du sang araucan avec le sang basque-espagnol, est né un être entièrement original, qui ne ressemble ni à l'Araucan ni au Basque, tout en ayant une ressemblance de parenté avec les deux races, un air de famille.

Quelle similitude peut trouver M. Bellessort de goûts et d'humeur chez ces deux nations: Rome et le Chili? «Les différences, dit-il lui-même, sont grandes et s'accusent avec vigueur». Alors, quoi? On ne sait plus. Rome est d'abord un repaire; c'est ensuite le temple du monde.

Le Chili est d'abord une colonie espagnole dont quelques patriciens ont lu les ouvrages de Montesquieu, de J. J. Rousseau, de Voltaire, de Diderot, de d'Alembert; ils s'enthousiasment pour la liberté, ils profitent de la prostration de la mère-patrie pour communiquer au peuple leur idée d'indépendance.

Rome commence par une association de bannis, de gens sans aveu, de brigands rebelles à la civilisation naissante de leur époque; elle se transforme, dans la suite, en vivante image de la légalité.

Le Chili commence par une association de tout ce qu'il y a dans son sein de plus éclairé, de plus respectable, de plus riche. Il ne devient point le temple du monde, mais il continue à pas lents son évolution. Il n'a pas besoin de se transformer en vivante image de la légalité: son premier acte est précisément basé sur les droits de l'homme.

A Rome, des vagabonds privés de foyers et de patrie se mettent à organiser la cité, la famille et la propriété avec une vigueur incroyable. Chez aucune nation le père n'a eu sur ses enfants une autorité pareille à celle que possédaient les Romains sur les leurs. Le citoyen, roi chez lui, est, sur la place publique, membre du souverain orgueilleux comme un tyran. Voilà le début. Alors tout étranger est un ennemi; nul autre qu'un fils de Romulus ne peut être le gendre d'un Romain.

Au Chili, tout le contraire. Les patriciens organisent la cité avec bienveillance et avec énergie. Le père et le fils ne font qu'un: ils s'entr'aident mutuellement avec amour et respect. La populace est maîtresse chez elle, mais elle ne commande pas sur la place publique. Les portes du pays sont ouvertes aux étrangers. Les chefs de l'armée sont étrangers, et après le triomphe final, ce sont des étrangers qui sont choisis pour initier le grand labeur de la civilisation.

Une galère carthaginoise, jetée sur les côtes d'Italie, sert de modèle pour la construction de galères. Les Chiliens trouvent plus commode de prendre à l'abordage les bateaux de leurs ennemis, et ils parviennent ainsi à former une flotte, appelant à leur aide des marins étrangers.

Jamais peuple ne fut plus sage, dès l'aurore de son émancipation et ne comprit mieux son impuissance et la nécessité indispensable du secours d'autrui et de maîtres éclairés pour le guider.

La République chilienne ne s'est pas improvisée, comme dit Bellessort; elle a été la conséquence des combinaisons, des études, des convictions profondes des premiers preux de l'indépendance; je veux dire que longtemps avant de commencer la guerre de l'indépendance les chefs avaient médité la forme de gouvernement qui conviendrait au pays dans le cas où il secouerait le joug espagnol. Le Chili sera républicain ou n'existera pas. Telle était la pensée d'O'Higgins, de Freire et des précurseurs de l'indépendance.

San Martin, il est vrai, prétendit fonder une monarchie de l'Argentine, du Chili, du Pérou et de la Bolivie; mais O'Higgins s'y opposa. Le vrai fondateur de la patrie chilienne fut O'Higgins, secondé par des hommes comme Martinez de Rozas, Zenteno, etc.

L'amiral Cochrane, son secrétaire Stevenson, le général Miller, le colonel Beauchef, les voyageurs Hall, Miers et Graham et en général tous les étrangers qui servirent dans l'armée chilienne durant la révolution de l'indépendance, ou qui, après avoir visité le pays sous l'administration d'O'Higgins, ont consigné dans leurs livres le souvenir de leurs impressions, en ont fait les plus grands éloges. Torrente lui-même, l'Allemand Gervinus et le Français Hubbard, dans son *Histoire contemporaine d'Espagne* (1869-79, 4 vol. in-8), ont rendu justice au patriotisme, au caractère et au bon sens du général O'Higgins.

A Rome, vainqueurs et vaincus font cause commune. Au Chili, il ne reste, pour ainsi dire, que des vainqueurs. Les vaincus se retirent du pays. Le Chilien hérite du Basque la constance, la vaillance, l'amour de la patrie et le caractère hospitalier, qui prennent un si grand développement par leur contact avec ces mêmes vertus si profondément enracinées dans le cœur des Araucaniens. L'esprit tenace et fier des deux nations s'accroit par le mélange des deux peuples et dégénère, dans l'ardeur du combat, en férocité.

Sans doute, le Chilien possède des qualités et des défauts qui étaient propres aux Romains. Mais quelle est la nation dont on ne puisse en dire autant?

Ces parallèles sont des naïvetés.

Rome était formée d'une foule de peuples divers de caractère distinctif. Le Chili est un,

et, j'ajouterai, unique en son genre. Du nord au sud le Chilien est le même. On pourrait dire de lui, en bonne part: *Ab uno disce omnes*.

«Par la raison ou par la force», telle est sa devise, qui reflète son caractère, tant au moral qu'au physique.

Cet exergue sur sa monnaie a été le premier jet du Chilien, il appartient exclusivement au peuple. L'autre «Economia es riqueza», l'économie c'est la richesse, est le produit de la réflexion; il appartient aux savants; il ne s'adapte pas au caractère de la nation. Le peuple chilien ne connaît pas l'économie.

Quand à la première devise, aucun peuple, que je sache, n'a osé inscrire sur son drapeau ce défi hardi. Et, ce qui est à noter, le Chilien a toujours suivi la ligne de conduite tracée par cette pensée.

Où donc est la ressemblance entre Rome et le Chili?

Les Romains ont dû conquérir pied à pied les peuples environnants. Les Chiliens n'ont eu aucune difficulté à soumettre l'Araucanie. Ils ont avancé peu à peu dans le cœur de cette région, et, l'alcool aidant, les fiers descendants de Colocolo, Caupolican, Lautaro sont devenus des gens timides, soumis et obéissants.

Le Romain était né soldat.

Le Chilien aussi naît soldat, c'est vrai. Mais l'ardeur belliqueuse n'était-elle pas aussi le propre du caractère gaulois et de tant d'autres peuples de l'antiquité? Déduire que deux nations se ressemblent parce qu'elles ont des qualités et des vices qui leur sont communs, autant vaudrait dire que deux individus ont le même caractère, parce qu'ils mangent, boivent et dorment également.

C'est l'ensemble des qualités et des défauts qu'il faut considérer pour juger un peuple.

Le peuple romain ne s'enivrait pas, il était économe et n'aimait pas le jeu.

La plèbe chilienne est prodigue, a la passion du jeu et est adonnée à la boisson.

Les vieux Quirites, une fois la guerre achevée, retournaient les uns à leurs champs, les autres au Forum. Le Chilien est nomade. Après la guerre, il accepte n'importe quelle situation, la première qui se présente. Il est aussitôt mineur qu'agriculteur; je me trompe il n'est pas agriculteur, il est éleveur. Il n'est pas encore devenu viticulteur: il laisse ce soin aux Français. Il embrasse volontiers la carrière du barreau autant par goût que par ambition. Il est un peu Normand et il aime à plaider. Il n'est pas de pays au monde où il y ait relativement autant de *tinterillos* qu'au Chili.

Les Romains étaient tous nobles, et ils avaient pour adversaires quiconque, soumis à leur joug, voulait être libre et conséquemment Romain. Les Italiotes, avant les autres, s'introduisent dans la ville de Romulus et s'y installent si bien qu'ils ent font éclater les murailles: les limites de Rome sont reportées aux confins de l'Italie.

Au Chili, il n'y a que quelques nobles;on pourrait les compter, et ceux-là se partagent toutes les terres. La plèbe n'a d'autre ambition que de vivre au jour le jour, et elle ne possède, en général, que ce qu'elle a sur elle. Ses guenilles sont bien à elle, car personne ne lui fait crédit. Les Chiliens ont cela de commun avec les Italiotes, ils sont conquérants. De combien d'autres peuples ne pourrait-on pas en dire autant?

Le sol de l'Italie n'était riche ni en cuivre, ni en argent ni en or. Le Chili est une montagne de cuivre, d'or et d'argent. Le peuple est mineur par instinct. Aussi ne fait-il aucun cas de l'argent. A quoi bon, dit-il, garder ce que nous n'emporterons pas dans la tombe? Le travailleur chilien ne pense guère à l'avenir de ses enfants, il dit: Ils feront comme moi, et s'ils meurent *¡Angelitos al cielo!*

Le jour de la mort arrive, il ne lui en chaut; c'était écrit; volonté de Dieu.

Le Romain achetait des terres pour les transmettre à ses enfants.

Le bas peuple au Chili serait désolé de se priver de l'argent qu'il a gagné si péniblement pour l'enfouir dans un champ dont hériteraient ses enfants; il veut en profiter et le dépenser le plus tôt possible. Ses héritiers ne lui en sauraient aucun gré.

La guerre pour lui est un jeu: il n'a rien à perdre et beaucoup à gagner. Aussi est-ce un soldat formidable et admirable. Les Argentins ont bien fait d'éviter la guerre. Je crois que les terribles Chiliens auraient tout dévasté en Argentine.

Ils n'auraient cessé de se battre que lorsqu'il n'en serait resté aucun. Que les Argentins se pénètrent bien de cette vérité. Je connais les Chiliens pour les avoir vus à l'œuvre. En guerre, c'est un peuple féroce et hardi au-delà de toute expression. Ajoutez à cela que sa résistance à la fatigue est incroyable et qu'il est rusé comme un ancien araucan. Je ne peux

mieux comparer la bravoure du Chilien qu'à la tenacité du coq anglais: il se bat jusqu'à ce qu'il tombe inanimé et, même alors, si l'ennemi s'approche de lui, il le mord, comme c'est arrivé à Tarapacá, à côté du drapeau chilien, que portait l'intrépide Aquiles Bianchi. Au siège de Rancagua, de 2.000 soldats, 1.700 demeurèrent sur le carreau. Des faits semblables ne sont pas rares dans l'histoire du Chili. A Iquique, Arturo Prat saute à l'abordage. La *Esmeralda*, comme le *Vengeur*, par sa fin admirable et tragique, mérita l'admiration des ennemis aussi bien que des amis. Comme l'équipage voyait que ce bateau était sur le point de couler, il cloua le drapeau, se rassembla sur le pont, et ne cessa de tirer qu'à l'instant de l'engloutissement. Ce fut à grand peine que les Péruviens, magnanimes aussi dans ce combat, enthousiasmés eux-mêmes de cette grandeur d'âme des marins chiliens, purent en sauver le petit nombre. En 1879, au combat de la Conception, au Pérou, Ignacio Carrera, Pérez Canto, etc., préférèrent mourir avec leurs 70 compagnons plutôt que de se rendre.

En temps de paix, au contraire, le *roto* est bon, hospitalier, généreux, affable et obéissant. Quand il travaille, il y a va de bon cœur, et quand il s'amuse, ah! dame, il n'y va pas de main morte; il est capable de faire la noce, sans dormir, une semaine entière.

Il dort à la belle étoile, même sur des pierres, comme nous dormirions sur un lit de plumes. Il est robuste, car il est habitué à toutes les privations, à toutes les souffrances.

Ceux qui naissent chétifs ne résistent pas et succombent bientôt. C'est un système lacédémonien commode. Il cherche dans la boisson un oubli à ses maux. Il est patriote par nature, comme le lion est brave par instinct. Il aime son pays sans savoir pourquoi, mais il le quitte facilement. Il ne l'oublie pas et mal en prendrait à quelqu'un de le dénigrer devant lui. Il jouerait bien vite du couteau, si ses forces ne suffisaient pas à la besogne. J'ai dit qu'il est hospitalier. Cette qualité est commune à tous, riches ou pauvres. Sous ce rapport-là, le Chilien n'a point de rival. Vous arrivez dans une maison, où vous êtes connu, vous vous y installez et vous y restez le temps que vous voulez.

Le pauvre reçoit avec joie un autre pauvre qui va lui demander un coin dans sa chaumière. Il partage avec lui son maigre repas. Les miséreux se protègent volontiers entre eux. Et tout cela sans avoir l'idée qu'ils font une bonne action. C'est inné chez eux. Aussi celui qui reçoit un service ne se croit pas obligé à en être reconnaissant. «Il l'a fait, parce qu'il devait le faire». Un Chilien vous rend un service, vous n'êtes pas tenu à lui en savoir gré. De son côté, lui en reçoit un, il trouve cela tout naturel et ne vous remercie même pas. *El pago de Chile.*

La générosité du Chilien se montre partout, excepté dans les négociations commerciales. Alors il ne faut pas toucher à sa bourse. Il n'aventurera pas cent piastres dans une affaire qui pourrait lui en rapporter mille, mais il en jettera mille pour satisfaire un caprice. Il aime l'ostentation et l'apparat.

Le Chilien apprend ce qu'il veut avec une facilité extraordinaire. Un simple péon a un don d'assimilation extraordinaire qu'on ne retrouve chez aucun autre peuple.

Il ressemble au cheval du pays; sa résistance est à toute épreuve. Demandez à un étranger propriétaire d'un établissement industriel quelconque s'il emploie des étrangers. Il vous répondra invariablement: «Des étrangers! je n'en veux pas, ils sont prétentieux, exigeants et faiseurs d'embarras, et ils n'ont pas la résistance du *péon* chilien, qui, en outre, est soumis, obéissant et modeste».

Les Anglais avaient fait venir en 1880 soixante ouvriers pour travailler la mine de Panulcillo, près d'Ovalle. Ils se virent obligés à renvoyer dans leur pays ces mineurs anglais qui ne pouvaient pas supporter la fatigue et étaient la risée des *péons* chiliens.

La plèbe chilienne est plus superstitieuse que religieuse. Elle ne vénère pas les images, elle les adore. La classe moyenne est incrédule. Les classes élevées sont croyantes. Plus que partout ailleurs les extrêmes se touchent au Chili. La classe ouvrière a été atteinte du scepticisme dans les grandes villes; elle est restée religieuse dans les autres localités. Le paysan et le mineur respectent profondément la religion, mais ils sont quelque peu rebelles à l'instruction.

La classe moyenne (1) se livre avec ardeur à l'étude et affectionne particulièrement la

(1) La classe moyenne ressemble, sous beaucoup de rapports, à la petite bourgeoisie française. Elle ne se mêle pas avec le peuple, mais elle n'a pas accès auprès des familles dites aristocrates, à moins qu'un coup du sort n'élève un de ses membres à la catégorie de millionnaire. Dans ce cas, toutes les portes lui sont ouvertes.

La classe moyenne, même la classe ouvrière, a inventé un *truc* pour coudoyer l'aristocratie: elle envoie à l'université ses fils qui se font recevoir médecins et avocats. Aussi y en a-t-il au Chili! C'est presque une calamité!...

profession d'avocat, de médecin ou d'ingénieur, pour ne pas être regardée avec dédain par l'aristocratie.

Le professorat se recrute presque en totalité dans la classe moyenne. La république est oligarchique, bien qu'il n'y ait pas au Chili d'aristocratie proprement dite. En dehors d'une douzaine de familles qui descendent des anciens capitaines généraux espagnols, et que je pourrais citer, les autres sont devenues puissantes par le travail et la réussite dans les mines de cuivre et d'argent, et quelques unes dans l'agriculture.

Un millionnaire devient tout de suite un personnage important, quelle que soit la classe d'où il sorte. Fût-il ignorant, il n'a qu'à vouloir pour devenir député ou sénateur. La grande richesse transforme un citoyen quelconque en gentilhomme (caballero). Du reste, les gens du peuple entre eux ne se saluent jamais autrement qu'en disant: «Buenos dias, caballeros».

Il est à craindre que la plèbe n'ouvre bientôt trop démesurément les yeux, pour son malheur, assurément. Jusqu'à présent elle est restée soumise. Mais les meneurs commencent à élever la voix. Si le peuple renonce un jour au principe d'autorité, s'il cesse de reconnaître une loi supérieure à celle qui figure dans la Constitution, il est à craindre qu'il se retire sur un nouveau mont sacré, d'où ne le fera descendre aucun Ménénius Agrippa...

Les ultra-libéraux—qu'il soit permis à un ami véritable du Chili de dire, sans ambages et sans phrases, sa rude façon de penser—commettent un faute atroce: ils veulent remplacer les croyances religieuses de l'ouvrier par je ne sais quelle foi scientifique.

L'humanité s'abrutit plus profondément par l'instruction que par l'ignorance, quand le sentiment fait défaut; elle s'abrutit et se pervertit en même temps, ne profitant de ce qu'on lui enseigne que pour oublier, plus complètement l'honneur et la probité. C'est ce que Herbert Spencer appelle «manie éducationale.»

Les ultra-libéraux ne savent où ils vont; un scepticisme aveugle les guide, et le peuple, ébloui par des théories pompeuses et boursouflées qu'ils ne comprend pas, les suit et les applaudit, et tous marchent à tâtons vers l'inconnu. Eh! vive Dieu! laissez- lui donc à ce pauvre peuple un idéal quelconque qui lui fasse prendre en patience ses misères qu'il n'est pasen votre pouvoir de remédier. Rien de plus étrange qu'un ultra-libéral chilien. Chez lui, il veut que sa famille soit religieuse. Il envoie même ses enfants au séminaire, chez les Jésuites ou chez les Pères français; mais dans les réunions publiques, dans la presse, au congrès, il est jacobin, il prêche le matérialisme, il flatte les passions du peuple. Il refuse aux autres ce qu'il veut pour les siens. Dans les haciendas, il admet les missionaires sous prétexte que, l'influence du clergé étant énorme dans le pays, les *inquilinos* écoutent les conseils du prédicateur et qu'ainsi morigénés, ils servent mieux les intérêts du *patron*, On ne sait plus sur quel pied danser. Arrivent les élections, les passions se déchaînent, on parle à tort et à travers, on se contredit, on brûle ce qu'on a adoré, on adore ce qu'on a brûlé, c'est un méli-mélo inconcevable, les élus sont de toutes les couleurs, les municipalités sont composées quelquefois de gens sans aveu, les alcaldes n'ont aucun prestige dans la localité, les députés à la chambre se chamaillent, les partis se multiplient, et le chef du pouvoir, quelque bien intentionné qu'il soit, est obligé de gouverner tantôt avec l'un tantôt avec l'autre, ses amis de la veille deviennent ses ennemis du lendemain, les ennemis redeviennent amis, c'est la bouteille à l'encre, et finalement c'est le pays qui est le dindon de la farce.

Et ce noble peuple chilien, si héroïque dans les combats, si bon, si soumis, si docile, ne sait plus à quoi s'en tenir; tantôt il penche à la douceur, tantôt à la colère; il trafique honteusement de son vote et le donne au plus charlatan ou au plus offrant et dernier enchérisseur. Et le grand coupable, ce n'est pas lui. Eh bien, quoi? Il faudrait pourtant penser un peu à la patrie chilienne, à cette patrie qui est arrivée, en moins d'un siècle, à un si haut degré de splendeur, à cette patrie qui marche encore à l'avant-garde de la civilisation sud-américaine et qui occupe toujours le premier rang parmi les quelques nations hispano-américaines qui paient religieusement leurs dettes.

La politique: voilà l'ennemi du Chili.

«J'aime tellement mon pays, disait M. Augusto Orrego Luco, dans une de ses remarquables lettres de Buenos Aires, qu'il me sera permis de lui rappeler quelques-uns de ses défauts, car personne n'aime d'avantage quelqu'un que celui qui désire le voir libre de préjugés et d'erreurs.»

Quant à moi, je crois avoir le droit aussi d'aimer la patrie de mes enfants et de discuter ses intérêts.

Je parle sans passion. Le vrai et le juste, tels sont les seuls objectifs de ma pensée; voilà l'unique trésor que je garde pour les besoins de l'avenir.

Ne me demandez pas sous quel chef ni sous quel drapeau je veux combattre.

Mon indépendance politique ne prête serment à personne; je flotte au gré de la tempête et, quelque soit le point où elle me jette, je touche terre.

Je n'admets pas d'autre parti que celui de la patrie, celui de sa gloire et de sa prospérité, sans sujétion à des intérêts mesquins, sans buts exclusifs, sans haines ni rancunes, si ce n'est à l'égard du mal.

Au Chili, comme en Angleterre, il ne devrait y avoir que deux partis: conservateurs et libéraux, puisque personne ne met en discussion la forme du gouvernement. Le jour où cet idéal se réalisera, le Chili aura atteint au plus haut période de sa gloire civile.

Quant à la femme chilienne, disons tout de suite qu'elle est moralement supérieure au Chilien. C'est une épouse admirable et une mère de famille incomparable. Elle restera au chevet de son fils ou de son mari malade des années entières, s'il le faut, sans se fatiguer et sans se plaindre. Je pourrais en citer des exemples. La femme du peuple n'abandonne jamais les siens ni à l'hôpital, ni à la prison. Elle ira les voir, elle leur portera des friandises, elle pensera à eux. En temps de guerre, si elle le peut, elle accompagnera son mari, elle l'aidera, elle le suivra partout, elle traversera les déserts avec lui, elle le soignera, elle le suivra sur les champs de bataille et mourra, s'il le faut, même brulée, comme à Tarapaca.

Il est à remarquer que la presse du pays a compris sa mission. Elle fait honneur au Chili par l'élévation de ses idées, par sa modération et sa sévérité. J'ai toujours été frappé de la noblesse des sentiments, de la hauteur de vue, de la simplicité et de l'élègance du style des journalistes chiliens. Il est de fait que la presse du Chili est sage et bien intentionnée et qu'elle est encore le rempart des institutions et le salut de la patrie.

Je répète que le Chilien n'est ni l'Anglais, ni le Prusien, ni le Romain de l'Amérique du Sud, il est exclusivement Chilien, il a, pour ainsi parler, un goût de terroir.

Les voyageurs qui en font des descriptions fantastiques et fantaisistes, ne le connaissent pas. Ils écrivent pour l'exportation. Je hausse les épaules chaque fois que je vois des voyageurs, mâles et femelles, qui viennent au Chili pour étudier à Santiago le caractère chilien. Ils assistent à quelques banquets, vont au théâtre, visitent quelques familles et quinze jours après ils retournent chez eux pondre une œuvre dans laquelle ils font étalage d'un savoir à la Pic de la Mirandole, vous racontent des histoires ébouriffantes, flattent quelques personnages qui les ont bien reçus, dédient leur ouvrage à un puissant seigneur, et reçoivent en récompense des dollars et des félicitations.

Je pourrais m'étendre sur d'autres sujets que j'ai déjà traités dans plusieurs de mes correspondances, publiées au Chili et en Europe, et qui compléteraient l'image que je viens de tracer à grands coups de pinceau et désordonnément, mais, pour ce faire, il me faudrait plus d'espace.

Je n'ai cherché ni à flatter ni à dénigrer. Je suis resté dans les bornes de la vérité.

INDUSTRIE VITI-VINICOLE AU CHILI.—SON INFLUENCE COMME MÉTHODE FRANÇAISE

Si l'industrie viti-vinicole a atteint au Chili son développement actuel, elle le doit sans conteste et d'une façon quasi exclusive, à l'influence française sous toutes ses formes: aux vignerons français qui plantèrent ici les premières vignes; aux maîtres de chais français qui apprirent à élaborer leurs vins; aux professeurs français qui, depuis la vieille terre des Gaules—par leurs livres—ou bien expatriés dans ces plaines hospitalières, prodiguèrent et prodiguent encore aux Chiliens leurs enseignements féconds.

Tout est français, en effet, dans le noble travail de la vigne, noble en dépit des partisans acharnés du régime aquatique, de l'usage exclusif de ce plat liquide qui, par surcroît, n'est pas toujours inoffensif et trop souvent contient de ces germes pernicieux que le jus de la treille est incapable, lui, de receler!

Tout est français, depuis le brut sarment d'où sont sortis ces luxuriants vignobles, admirable parure des vallées de la République, jusqu'à l'étiquette qui donne un ton de coquetterie, une plus-value relative, car maintes fois, malgré le proverbe, l'habit fait le moine, aux produits dont elle indique ou devrait indiquer l'origine.

Qui inventa les diverses tailles auxquelles on doit soumettre la vigne pour lui conserver sa jeunesse et accroître sa production, les systèmes variés de greffage qui tout en améliorant ses qualités, fortifient sa résistance?

D'où proviennent ces outils et ces machines sans nombre dont les viti-viniculteurs ne sauraient se passer pour cultiver leurs précieux arbustes, les mettre à l'abri de leurs ennemis sans cesse en éveil; pour transvaser, clarifier, filtrer et stériliser leurs vins?

N'est-ce pas *Guyot* et *Porte* et *Ruyssen* qui initièrent les Chiliens dans les secrets de la culture; *Prillieux* et *Foëx* et *Viala* qui leur indiquèrent les remèdes héroïques de l'oïdium et l'anthracnose, leur signalant encore l'imminence impérieuse d'une invasion phylloxérique et les engageant à la prévoir grâce aux procédés français?

A qui nos hôtes doivent-ils le principe de la conservation de leurs riches produits, sinon à notre grand *Pasteur* (dont ils utilisent encore sous des formes si diverses tant d'immortelles découvertes) et à ses continuateurs en œnologie, les *Gayon,* les *Bouffard*.... aux innombrables chercheurs enfin dont les noms forcément échappent?

Sont-ce, insistons-y, des marques anglaises ou allemandes qui s'estampent sur ces ingénieux appareils qui, successivement, transforment les pulpes dorées ou sanglantes en ces liqueurs couleur d'ambre ou de rubis, santé du corps, joie de l'esprit?

Quelle est l'origine de ces merveilleux petits nécessaires permettant, même aux plus inhabiles, de doser en un clin d'œil les sucres et les acides des moûts, dévoilant ainsi leurs défauts dès lors réparables; qui enregistrent les progrès de la fermentation et son terme; qui mesurent d'une façon aussi rigoureuse que pratique, l'alcool, les sels, l'extrait, tous les éléments en un mot du vin fait; qui établissent invariablement les proportions de clarifiant à employer pour lui donner l'éclat final d'une pierre précieuse?

*
* *

Les noms des vulgarisateurs de nos méthodes de culture, de vinification et d'analyse, des introducteurs de l'arsenal œnologique français, les noms aussi des praticiens qui mirent à profit les unes et surent utiliser les autres, viennent en foule à la mémoire.

La première vigne française fut plantée au Chili par M. *Nourrichel* en 1845. Cette vigne appelée «La Luisa» faisait partie de la chacra Vigouroux récemment incorporée à la Quinta Normal d'Agriculture.

Trois ans après, M. *Pierre Poutays* créa le vignoble de «La Aguada» qu'il quittait en 1856 pour organiser celui de «Santa Teresa».

L'importante «Viña Ochagavia» fut tracée en 1851 par M. *Joseph Bertrand* père que nous retrouverons plus tard à «Panquehue».

En 1856, M. *Petit* dirigea les travaux de la «Vigne Arnus».

Ces quelques plantations ne furent pas faites suivant toutes les règles de l'art, l'encépagement par exemple en était forcément peu choisi et défectueux. Ce n'est qu'à partir de 1860

—année où furent entrepris les vignobles «Mariscal» et «Subercaseaux»—l'un par M. *Germain Moine*, l'autre par M. *Marin Pescheux*. Ce même compatriote établit encore en 1872 les premiers quartiers de l'immense «Viña Erràzuriz Panquehue» que devaient surtout agrandir, de 1876 à 1890, MM. *Bertrand* père et fils .....

Aux noms de ces pionniers de la viticulture, il convient d'ajouter ceux des frères *Bachelet* qui ont su dignement continuer l'œuvre de leur père, ceux des *Labuchelle*, des *Recoupé*, des *Durand* et plus spécialement, en ce qui concerne l'art de faire le vin, ceux des *Normandin*, des *Faure*, des *Prémis*....j'en passe et d'excellents!

*
* *

L'enseignement officiel de la viti-viniculture est resté jusqu' a ces derniers jours, confié à M. *René F. Le Feuvre*, Ancien Directeur de la Quinta Normal et de l'Institut Agricole de Santiago.

Les premières analyses de terrains et d'engrais qui permirent de planter en toute sécurité les nouvelles vignes et d'assurer la conservation des anciennes, furent effectuées par M. *Paul Lemétayer*, fondateur de la Station agronomique de la Capitale, dont les grandes connaissances en technologie furent encore précieuses pour la vulgarisation de l'analyse des moûts et des vins et contribuèrent puissamment au perfectionnement des procédés de vinification.

Enfin à M. Le Feuvre et à celui qui écrit ces notes sommaires, sont dus les principaux travaux de vulgarisation ou originaux sur la culture de la plante chère à Noé, la fabrication de ses bienfaisantes liqueurs et les moyens de conservation de l'une et des autres.

GASTON LAVERGNE.

APERÇU DES PRINCIPALES INDUSTRIES FRANÇAISES EXISTANT AU CHILI

Ainsi que nous l'avons fait observer dans le *Programme*, le but que nous nous proposons en publiant l'ALBUM DE LA COLONIE FRANÇAISE AU CHILI, est non-seulement de décrire d'une manière minutieuse et avec des documents complets tout ce qui se rapporte à la participation des Français au progrès et à l'avancement du Chili, mais aussi de donner un aperçu des industries principales de la Colonie, lesquelles ont une marche prospère dans le pays.

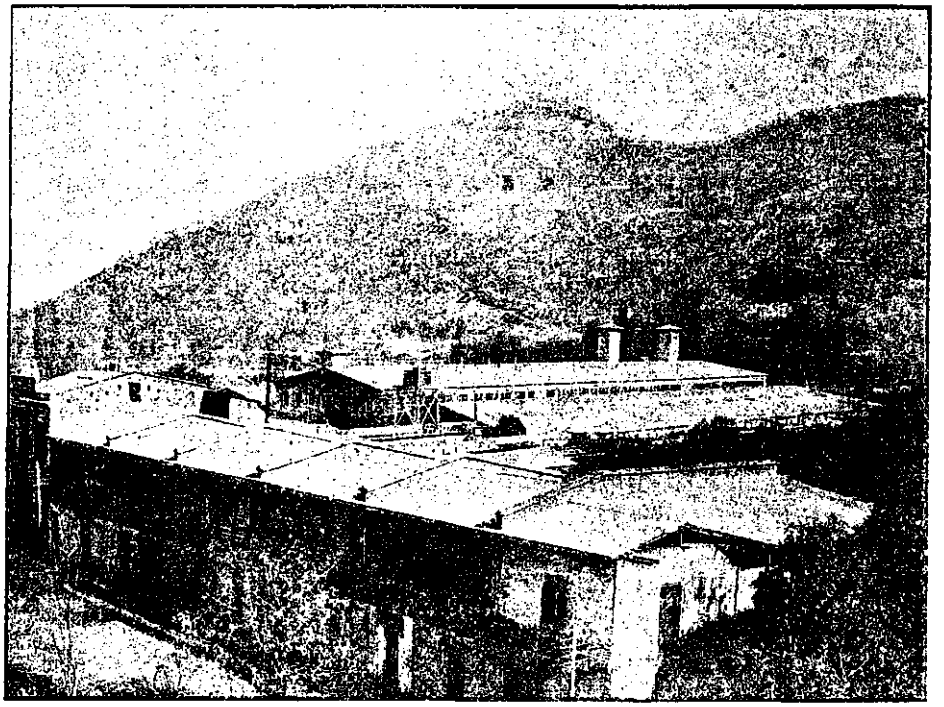
Nous avons tâché d'accomplir ce premier but avec toute l'exactitude possible, sans négliger aucun détail dont la connaissance puisse être utile. Nous nous sommes proposé de faire une œuvre littéraire, d'agrément et d'utilité pratique.

Dans cette partie de l'ouvrage, nous mettons nos lecteurs au courant de quelques établissements industriels et manufacturiers qui, par la perfection de leurs produits, par le prestige dont ils jouissent, doivent être considérés comme les plus hauts représentants de l'industrie française.

Ces descriptions de fabriques ont une double utilité. D'une part, elles serviront de documents historiques qui donneront témoignage du degré d'avancement que nos industries ont atteint au commencement du XXe siècle; et d'autre part, elles produiront l'avantage immédiat d'indiquer aux acheteurs où ils peuvent trouver dans le pays les articles dont ils ont besoin.

Il n'est pas rare de voir des consommateurs qui ne connaissent pas les fabriques qui existent et qui, pour se pourvoir, ont recours à des intermédiaires qui leur vendent beaucoup plus cher, ou demandent en Europe des articles qu'on pourrait leur donner ici à bon marché et dans des conditions entièrement satifaisantes et conformes au goût de chacun.

ALCIDE MAGNÈRE



Tannerie et Corroierie

MANUFACTURE DE CHAUSSURES

Importation directe d'Articles Crépins

EXPORTATION DE CUIRS TANNÉS VALDIVIA ET CUIRS EN POIL

Fondoir de Suif et Graisses dont les produits ont obtenu une Médaille d'Or

à L'EXPOSITION D'HYGIENE

78 — Providencia — 78

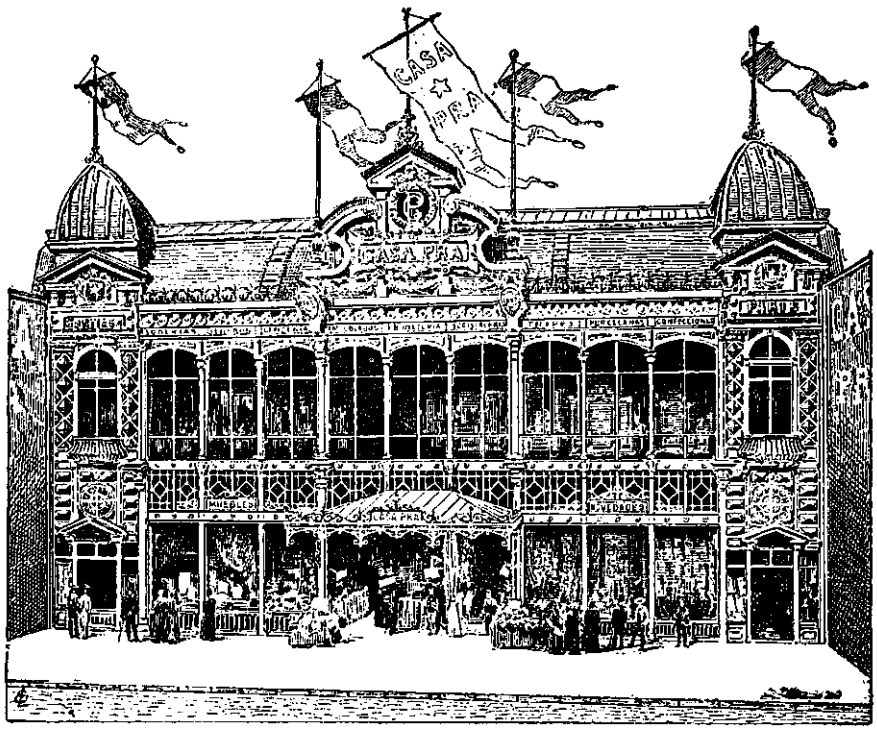
SANTIAGO

SANTIAGO
1033 à 1071
Rue Huérfanos

PRA ET CIE.

VALPARAISO
51
Rue Esmeralda

Maison d'Achat à Paris et Londres



MAISON D'IMPORTATION DE HAUTES NOUVEAUTÉS

LA PLUS VASTE DE L'AMÉRIQUE DU SUD

La maison PRA a été fondée en 1865 par Monsieur Claude Pra.

On peut assurer qu'elle a été et est l'élément le plus actif de la vulgarisation des industries d'Articles de Haute Fantaisie et de Modes dont la France a de tout temps gardé la suprématie.

Avant d'occuper le vaste édifice actuel, elle a successivement grandi dans deux locaux situés «Pasaje Matte», chacun d'eux marquant un pas considérable dans le développement de ses affaires. Le dernier de ces locaux est celui qui donne sur la rue del Estado; à l'époque où elle s'y établit, cet emplacement qui semblait trop grand pour les besoins de la capitale du Chili, devenait en peu d'années trop exigu pour l'importance croissante de ses affaires.

C'est alors que Messieurs PRA & Cie, confiants dans le succès qui avait toujours répondu à leurs intelligents efforts, tentèrent en 1897, à leurs risques et périls, cet heureux essai de décentralisation qui eût pour effet de déplacer l'axe commercial de la cité, qui paraissait cependant être immuablement fixé dans le quadrilatère formé par

les rues «Estado», «Huérfanos», «Ahumada» et la «Plaza de Armas», en transportant leurs magasins dans le monument de leur propriété, spécialement construit par l'architecte français Mr. Eugène Joannon.

Cet édifice considéré à juste titre comme le modèle du genre est, avec sa façade polychrome, du meilleur effet décoratif et du plus riant aspect.—Complètement construit en fer, l'air et la lumière y circulent librement; sa structure a beaucoup d'analogie avec celle des magasins du Bon Marché de Paris.

La surface exploitée par les diverses sections de la Maison au nombre de quarante-six, croyons-nous, est de 6.569 mètres carrés; deux ascenseurs Edoux facilitent l'accès aux étages supérieurs.

Montée à l'instar des plus grands magasins de Paris, alimentée par ses maisons d'achats de France et d'Angleterre, la maison PRA est sans rivale pour tout ce qui concerne les Articles de Nouveautés pour dames et enfants, les tissus en général, les articles de fantaisie, l'ameublement sous toutes ses formes et nombre d'articles trop longs à énumérer.

Les ateliers de robes sur mesure, de confections, de lingerie fine, sont dirigés par des premières choisies dans des maisons de spécialités les plus renommées de Paris.

Une section d'Articles pour hommes, désignée sous le nom de «Nouvelle Ville de Paris», complète cet ensemble flatteur et offre à la clientèle élégante l'assortiment le plus varié et du meilleur goût, des genres créés à Paris et à Londres.

Le service d'expédition en Province est particulièrement soigné et les commandes exécutées au jour le jour.

Nous ferons une mention spéciale de l'installation d'un nouveau comptoir où sont vendus tous les accessoires pour caves et chais, les machines les plus perfectionnées pour la fabrication des vins et de l'alcool et les produits les plus réputés pour leur amélioration et leur conservation.

La Maison PRA possède rue «del Cerro» un vaste édifice construit «ad hoc» avec des dépendances où sont installés les ateliers de tapisserie, chemiserie, blanchisserie, cartonnage; le local disponible est employé comme réserves de marchandises.—C'est une véritable ruche ouvrière qui n'a pas d'égale, comme diversité de travaux, au Chili.

Pour en terminer avec les annexes de la Maison PRA, nous indiquerons encore la grande fabrique de meubles de la rue «Villavicencio», qui grâce à son installation moderne, a fait faire un pas de géant à ce genre d'industrie. La perfection de la fabrication et le bon goût des modèles font de cette fabrique la première en son genre au Chili.

Un détail qui a son importance pour la clientèle, c'est que les maisons d'achats sont dirigées par les seuls associés qui deviennent ainsi leurs propres commissionnaires.

Dans quelques mois la Maison PRA changera d'aspect, car elle vient de se rendre acquéreur de l'immeuble voisin situé Num. 1033 à 1045 de la rue «Huérfanos», ce qui lui permettra de doubler ses magasins actuels beaucoup trop restreints pour ses importantes transactions et l'extension toujours plus grande de ses affaires.

Nous sommes certains que le succès répondra à tant d'efforts et à cette louable initiative si profitable à notre commerce français d'exportation.

La capitale du Chili pourra dire orgueilleusement et affirmer sans conteste, qu'elle possède avec la Maison PRA une émule des Grandes Maisons de Nouveautés de Paris ainsi que les plus vastes et les plus jolis magasins de l'Amérique du Sud.

"DROGUERIA FRANCESA"

(MAISON FONDÉE EN 1855)

Max Mengin et Cie.

Successeurs de Mourgues et Cie.

CALLE AHUMADA 243-245.—SANTIAGO

Droguerie—Produits Chimiques—Produits Pharmaceutiques
Spécialités — Parfumerie
Bandages — Instruments de Chirurgie
Verrerie et Articles de Laboratoires de Chimie

Le Comptoir d'Optique et de Photographie

(Annexe de la «DROGUERIA FRANCESA,» fondé en 1902)

Appareils, accessoires et fournitures pour la ***Photographie***
Jumelles – Longues vues – Microscopes

CASA FRANCESA

SIMON & Cie.—Frédéric Simon, Successeur

CALLE ESTADO Y PASAJE MATTE

SANTIAGO

La **Casa Francesa** existe au Chili depuis **1858**.—Elle possède à Santiago et à Valparaiso deux établissements qui constituent deux des succursales de l'importante Maison de Commerce connue en France sous le titre de:

A LA GRANDE MAISON

Fondée en **1839**, la **Grande Maison** par suite du développement progressif de son exploitation, est en Europe une des plus **Importantes Manufactures d'Habillements** pour **Hommes, Jeunes Gens et Enfants**.

Grâce à son système qui consiste à perfectionner toujours la fabrication de ses articles, elle a gagné la faveur du public et aujourd'hui ses **Nombreux et Importants Établissements** jouissent d'une réputation incontestable.

CASA FRANCESA

Fondée

EN

FRANCE

EN

1839

Succursales

DU

CHILI

CRÉÉES

EN

1858

Successivement la "**Grande Maison**" a remporté les plus **hautes récompenses** à toutes les **Expositions**, puis un de ses chefs en diverses occasions a été nommé membre de jury et enfin en 1900, à la Grande Exposition de Paris, elle a reçu le **Grand Prix** qui dorénavant la place **Hors Concours.**

Au Chili la "**Casa Francesa**" est une des plus **anciennes maisons françaises.**—Elle a non seulement suivi le mouvement qui s'est manifesté dans ce pays en faveur de l'industrie nationale, mais elle l'a prévenu et depuis de nombreuses années, elle fabrique elle-même au Chili tous les articles de **sa spécialité.** Elle a été la première à implanter l'Industrie du vêtement au Chili, et actuellement, à la suite d'efforts continus, elle est arrivée, en matière de fabrication, au même degré de perfectionnement que la **maison mère.**

Des ateliers nombreux et divers qui occupent plusieurs centaines d'ouvriers et ouvrières alimentent les maisons de vente et font de la **"Casa Francesa"** un centre industriel des plus importants.

A Santiago, la **"Casa Francesa"** occupe un local des plus vastes et des mieux appropriés au commerce de détail. Elle offre constamment au public les assortiments les plus complets en matière **d'Habillements pour Hommes, Jeunes Gens et Enfants.** Des sections annexes de **Chapellerie, Chemiserie, Bonneterie, etc., etc.,** permettent à la clientèle d'y trouver continuellement tout ce qui concerne la toilette de l'Homme et de l'Enfant.

Cet ensemble se complète par une section de **vêtements sur mesure** à prix très modérés dont l'importance augmente tous les jours.

La **"Casa Francesa"** possède en outre un Rayon de confections pour Dames et Fillettes, tout à fait indépendant des Rayons pour Hommes et pourvu continuellement d'articles de dernière nouveauté.

La **Succursale de Valparaiso** offre les mêmes assortiments et les mêmes avantages que celle de Santiago et depuis longtemps déjà cette maison tient dans le grand port du Chili la première place pour les articles d'Hommes et d'Enfants.

En raison des importants achats qu'exige l'approvisionnement de ses succursales de France et du Chili, la **"Casa Francesa"** obtient les *conditions les plus avantageuses* dont elle fait toujours *bénéficier sa clientèle.*

En un mot la **"Casa Francesa"** est un *Etablissement commercial et industriel* de premier ordre qui, par la qualité et la perfection de ses produits, s'est acquis la renommée qui le caractérise. Par son importance, la **Casa Francesa** a contribué puissamment au développement du commerce français au Chili.

Magasins de la Casa Francesa à Valparaiso

CALLE CONDELL 151—153—155

CASA FRANCESA

RÉCOMPENSES OBTENUES

1860.—Médaille de bronze décernée par le Conseil Supérieur du Commerce.
1867.—Exposition Universelle de Paris, **Mention Honorable.**
1872.—Exposition Universelle de Lyon, **Médaille d'Or unique.**
1873.—Exposition Universelle de Lyon, **Rappel de Médaille d'Or.**
1875.—Exposition Universelle de Santiago (Chili), **Premier prix.**
1878.—Exposition Universelle de Paris, **Médaille d'Argent.**
1888.—Exposition Universelle de Melbourne, **Premier ordre de Mérite.**
1889.—Exposition Universelle de Paris, **Médaille d'Or.**
1893.—Exposition Universelle de Chicago, **Rapporteur délégué du Gouvernement.**
1894.—Exposition Universelle de Lyon.—**Hors Concours, Membre du Jury.**
1897.—Exposition Universelle de Bruxelles.—**Diplôme d'Honneur.**

EXPOSITION INTERNATIONALE DE PARIS 1900

GRAND PRIX

Récompenses obtenues aux expositions d'Economie sociale

Paris 1889, Médaille d'Argent.—Lyon 1894, Médaille d'Or.—Bordeaux 1895 et Rouen 1896, Membre du Jury, Hors Concours.

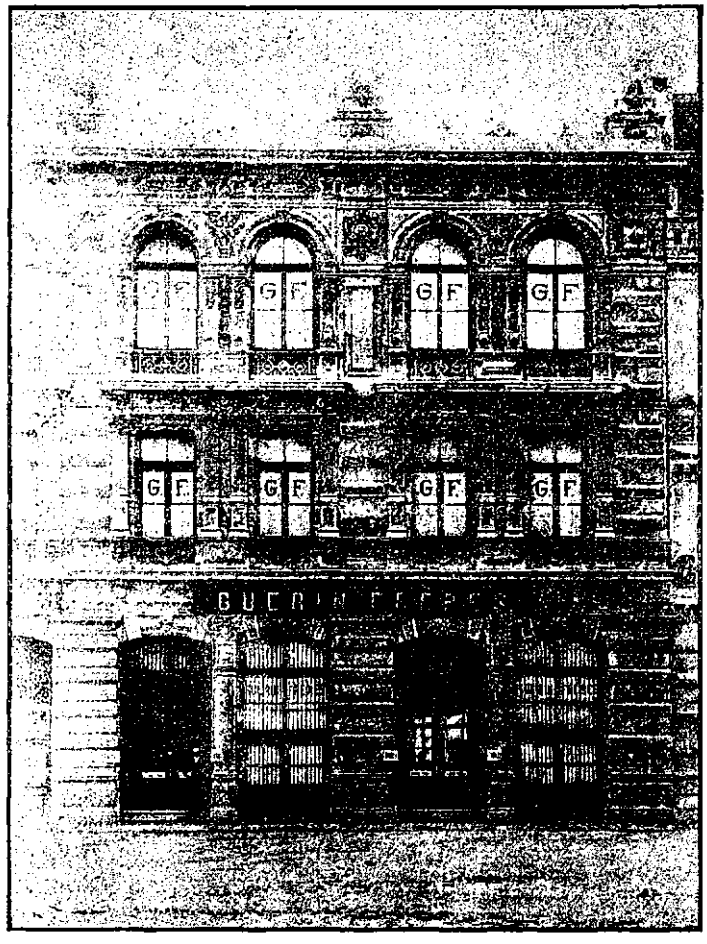
Guérin Frères

PARIS 23, RUE DES PETITS HOTELS

SANTIAGO — VALPARAISO — CONCEPCION

MAISON FONDÉE EN 1877

Seuls Agents
au Chili
des
Fils à Coudre
de
Wallaert Frères
de Lille
marques
Louis d'or-Poisson
Etc., Etc.



Propriétaires & seuls
Vendeurs au Chili
des Fils en pelotes
et à Broder
Marque panache.

Dépositaires
des Cotons en pelotes
à la Clé
au Croissant
Figaro

Tissus en tous genres. Soie, Laine, Coton, Draperie, Doublures

SPECIALITÉ EN TISSUS DE LAINE UNIS

Cachemires, Voiles de Roubaix, St.-Quentin, Reims.

MERCERIE, FOULARDS, RUBANS, BONNETERIE EN GÉNÉRAL

Rayon tres complet de CHAPELLERIE en tous genres

SECTION SPÉCIALE DE CUIRS ET TOUTES FOURNITURES POUR CORDONNERIE

Seuls propriétaires des chevreaux marque Trèfle. Etiquette verte

LA MAISON SE CHARGE DE TOUS ACHATS A LA COMMISSION SUR LES MARCHÉS EUROPÉENS

SANTIAGO
MONEDA, 957
AHUMA. 153

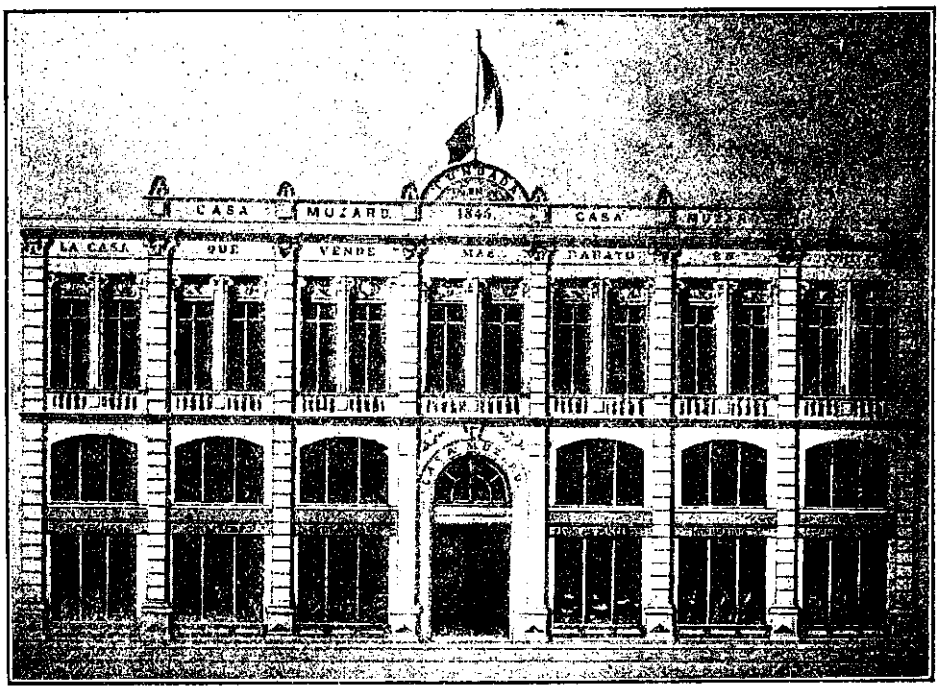
CASA MUZARD

VALPARAISO
CONDELL 65-67

FONDÉE EN 1845

Vendant le Meilleur marché au Chili

MAISON D'ACHATS à PARIS et à LONDRES



Seul Depôt au Chili de l'Orfèvrerie Alfénide

Statues en Bronze et Terre-cuite, Dernières Créations de l'Art à Paris

MEUBLES FRANÇAIS ET DU PAYS

GRAND ASSORTIMENT EN SALLES A MANGER, CHAMBRES A COUCHER ET SALONS DE TOUS STYLES

A des prix défiant toute concurrence

PETITS MEUBLES, BOULES, CONSOLES, COLONNES, ETC., ETC.

Tapis Moquette, Bouclés et Haute-laine, Descentes de lit,
Carpettes pour milieu, Papiers-Peints

Assortiments complets de Nouveautés pour dames et enfants

RAYON SPECIAL DE DRAPERIE POUR HOMMES, FABRICATION FRANÇAISE ET ANGLAISE

Porcelaines, Faïences, Cristallerie,

GRANDS ATELIERS DE TAPISSERIE ET FABRIQUE DE MEUBLES

CALLE SERRANO, 190 et CALLE TARAPACÁ, 881

INSTALLATIONS COMPLÈTES DE MAISONS

Armand Ponsot

Représentant Général de la «Union Comercial Francesa» pour le Chili, Perou, Bolivia et Equateur

CASILLA, 1034 ⁂ BANDERA, 176 ⁂ TÉLÉPHONE, 1909

SANTIAGO-CHILI

Armand Ponsot, Conseiller du Commerce Extérieur de la France, vice-président de la Chambre de Commerce Française de Santiago, représente au Chili un syndicat de 53 maisons françaises, fondé depuis 1894 sous le nom de "Union Comercial Francesa". Ce syndicat, composé de trois branches distinctes, une intéressant la pharmacie et la droguerie, l'autre l'alimentation en général, et la troisième les tissus, tapis, machines, etc., etc., est presidé par MM. F. Comar & Fils & Cie., de Paris.

Parmi les maisons formant partie de ce groupe, nous relevons le nom bien connu des suivantes: F. Comar & Fils & Cie.; avec tous les produits du Dr. Clin; Blancard & Cie.; La Compagnie Fermière de Vichy; la maison Amieux Frères, si renommée pour ses conserves; Frapin & Cie. avec ses cognacs, Eschenauer & Cie.; Secrestat Ainé; la maison Diez Hermanos de Jerez; E. Lainé & Cie., nos grands manufacturiers en tapis; Ch. Lorilleux si connu de tous les imprimeurs; la Manufacture Française d'Armes de St. Etienne; Alosse Dayral & Cie.; P. Lefébure & Cie., les verriers bien connus; la Compagnie Française des Métaux; etc., etc.; en résumé tout ce qui concerne les spécialités pharmaceutiques, droguerie, parfumerie, verrerie, conserves, vins de Bordeaux, Bourgogne, Champagne et Jerez, eaux minérales de Vichy, liqueurs, huiles, bouchons, biscuits, papiers, caractères d'imprimerie, encres diverses, peintures, couleurs, armes, tapis, tissus, linoléums, articles de chais, etc., etc.

Cette représentation dont l'organisation a été profondément étudiée permet à tous les produits appartenant au groupe d'être présentés journellement par les voyageurs qui visitent incessamment tous les points de la zône confiée à cette Maison, c'est-à-dire tout le littoral et l'intérieur du pays que baigne l'océan Pacifique dans l'Amérique du Sud.

Nous constatons avec plaisir la marche ascendante de cette affaire, qui lutte journellement et avantageusement contre les produits allemands et anglais implantant de plus en plus la marque française, poursuivant les contrefaçons, et collaborant si puissamment à l'extension du commerce français à l'étranger, que la concurrence allemande, anglaise et nord-américaine tendaient à faire complètement disparaître.

LAS NOVEDADES PARISIENSES

MAISON FONDÉE EN 1878

Grands assortiments d'Articles pour Dames et Enfants

Draperie, Soierie, Lainages, Etoffes de fantaisies, Toiles pour lingerie et Draps de lits; Flanelles et Molletons, Tissus de coton en tous Genres, Broderies, Chapeaux garnis, Confections, Corsets, Bonneterie, Passementerie, Couvertures, Fourrures, Parfumerie, Ganterie, etc. etc.

J. ZAMULO & LEBESGUE

Calle del Estado, esquina Pasaje Matte.

Dépôt à Santiago du **Thé** marque **Eléphant,** et du **Café Excelsior**. La Maison offre un cadeau pour chaque 10 et 20 livres achetées. Ces produits sont tout spécialement recommandés pour familles.

ETCHEPARE MICHEL J.

TANNERIE DU MAPOCHO

Spécialité pour la fabrication de Courroies de toutes classes et dimensions

MANUFACTURE DE CHAUSSURES EN GROS

ASSORTIMENT COMPLET

pour Cordonniers, Selliers, Malletiers, Semelles et Cuirs Spéciaux

CHAUSSURES SPÉCIALES POUR MINEURS

BRODEQUINS, BOTTES LONGUES ET COURTES

Rue Amunátegui, 914 -- Rue Sama, 1573

SANTIAGO

HECTOR ROSSARD

DISTILLERIE & FABRIQUE

DE

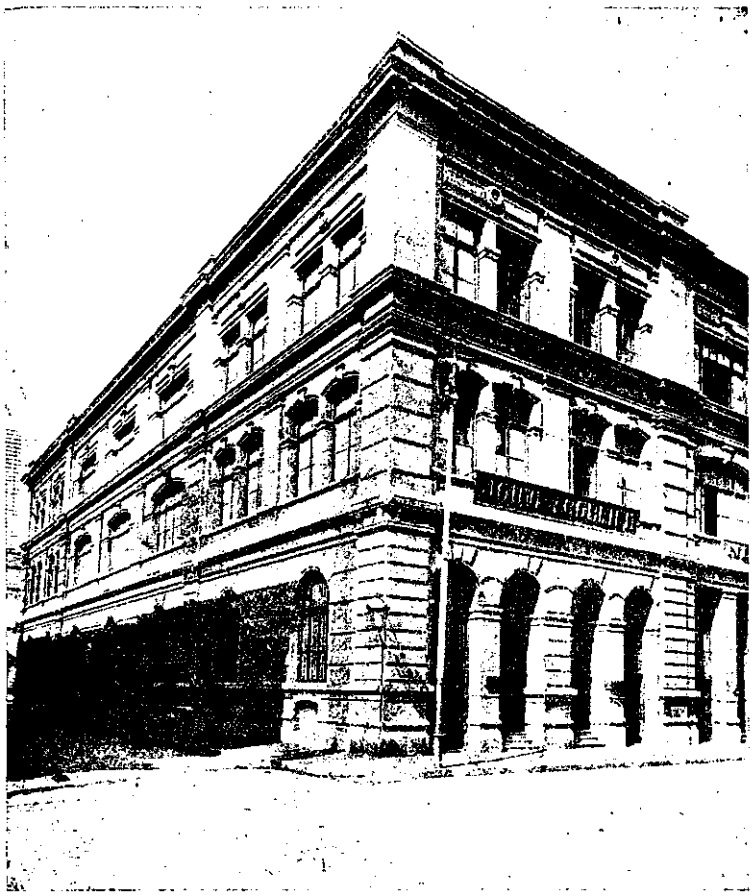
LIQUEURS FINES

Cette maison fondée en 1888 à Santa María près San Felipe est l'unique, qui a toujours garanti tous ses produits en les présentant sous sa marque de fabrique et signature. La supériorité de ses liqueurs lui a mérité la grande renommée qu'elle a acquise et les demandes de toutes parts du BITTER ROSSARD qui en maints endroits est préféré à ceux d'Europe et lui ont fait obtenir avec ses créations. "Le *Père Somelyer*" et "*La Friquette*" les plus hautes récompenses dans toutes les Expositions où ils ont figuré. Les agrandissements successifs de cette Fabrique l'ont obligé de s'installer à Santiago

RUE CHACABUCO, 69

JOUVE & GORLIER

MAISON FONDÉE EN 1847



PARIS-25 RUE DE L'ECHIQUIER

VALPARAISO	SANTIAGO	CONCEPCION
Avenida Brasil, 22 *Calle Blanco, 433*	*Calle Monjitas, 807*	*Calle Comercio, 86*

Importation et consignation, Tissus en tous genres, soie, laine, coton et métis. Bonneterie, Chapellerie, Draperie, Articles nouveauté, Articles pour tailleurs et modistes, Dentelle en général, Brosserie, Maroquinerie, Parapluies, Cannes et ombrelles, Mercerie, Ganterie, Parfumerie, Papier peint. Tissus pour meubles et fournitures pour tapissiers. Fournitures pour Cordonniers, Articles de dévotion, Bimbeloterie, Coutellerie, Serviettes, et Nappages, Articles pour bains, Mouchoirs et pochettes en tous genres, Corsets. Couvertures et couvre-lits, Cristallerie.

Uniques agents au Chili des Vins de Bourgogne de Jules Régnier & C°. (Dijon), Pianos Gaveau (Paris), Fils à coudre de J. Brook & Bros, Fabriques de Billards Français et tous accessoires, Consignataires de la Soie à coudre et à broder marque «Escudo», Dépôt général de l'Eau Minérale Naturelle de Krondorf (près Carlsbad) Autriche, Cigarettes et Tabac Maryland de la Régie Française.

G. BURGALAT

MAISON D'ACHATS A PARIS

AVEC ROUBAIX, LYON ET MANCHESTER
RELATIONS DIRECTES

Rue HUÉRFANOS entre ESTADO et AHUMADA

NOUVEAUTÉS POUR DAMES ET ENFANTS. MERCERIE FRANÇAISE

ATELIER DE CONFECTIONS

Maison fondée en 1887, qui progressivemente à acquis son importance par le sérieux de ses opérations, en offrant à la bonne clientèle toute garantie de prix modérés et bonne exécution. Connaissance parfaite des articles confortables qui s'adressent aux ménagères et des hautes nouveautés de Paris agréés au pays. Goûts sans cesse renouvelés dans les achats par de fréquents voyages. Personnel dévoué recevant de ses chefs la vigilance immédiate, le respect et le bon traitement.

Lainages — **Doublures** — **Chapeaux** — **Ganterie**
Soiries — **Confections** — **Dentelles** — **Eventails**

Bonneterie Française, Corsets, Lingerie, Jupons,
Costumes et Tous Articles pour Garçonnets de 3 à 14 Ans.
Vêtements pour Fillettes.

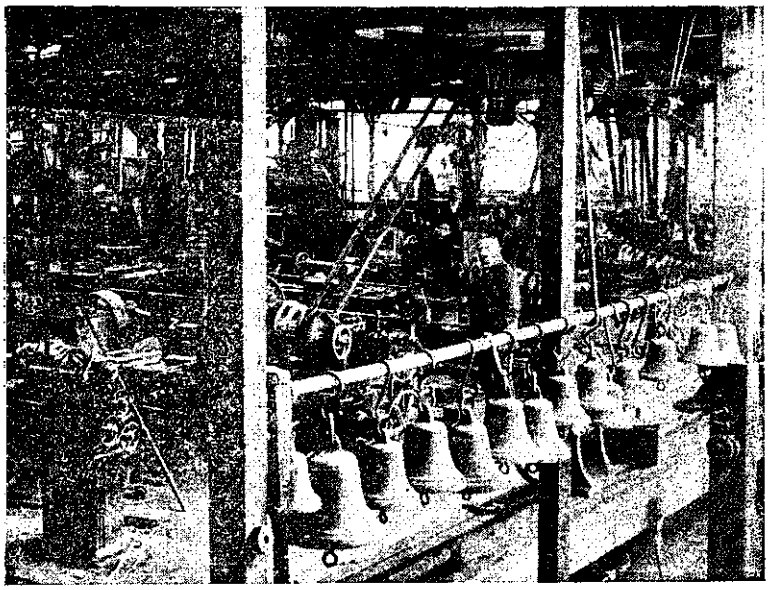
Layettes complètes et Chaussures pour bébés
Garnitures et Ornements, Modes pour Robes et Chapeaux, Parapluies,
Ombrelles, Literie complète, Toile de Ménage, Madapolam,
Nappages, Serviettes, Articles de Paris.

Agents et consignataires pour le Chili des Eaux de Vichy, source Saint Louis

D. CORBEAUX & Cie.

Fonderie Mécanique

DE YUNGAY



Fondée en 1848 par MMrs. Débonnaire & Stoll, cette maison fut dirigée successivement par diverses Sociétés jusqu'en 1876, époque où Monsieur D. Corbeaux resta seul et donna l'impulsion qu'a su continuer la nouvelle Société D. Corbeaux & Cie. qui la dirige actuellement. L'outillage moderne qu'elle possède lui permet de faire face aux exigences de sa nombreuse clientèle s'adonnant particulièrement à la Minoterie, (et répresentant la Maison Daverio, Henrici et Cie. de Zurich).

Installations de Fabriques à Papier, Constructions hydrauliques dont elle fait en ce moment un projet d'installations de 2 mil chevaux de force.

Pour plus amples renseignements demander son catalogue.

A LA VILLE DE PARIS

Ancienne maison

H. CHOPIS

Fondée en 1850

GUSTAVO CHOPIS

SUCCESSEUR

PASAJE MATTE

SANTIAGO

PARIS — LONDRES

Spécialité d'articles pour hommes, assortiment complet en:

Bonneterie, cravates, foulards

Chemises, faux-cols, manchettes

Parfumerie, gants, mouchoirs

Articles de voyage et de bains

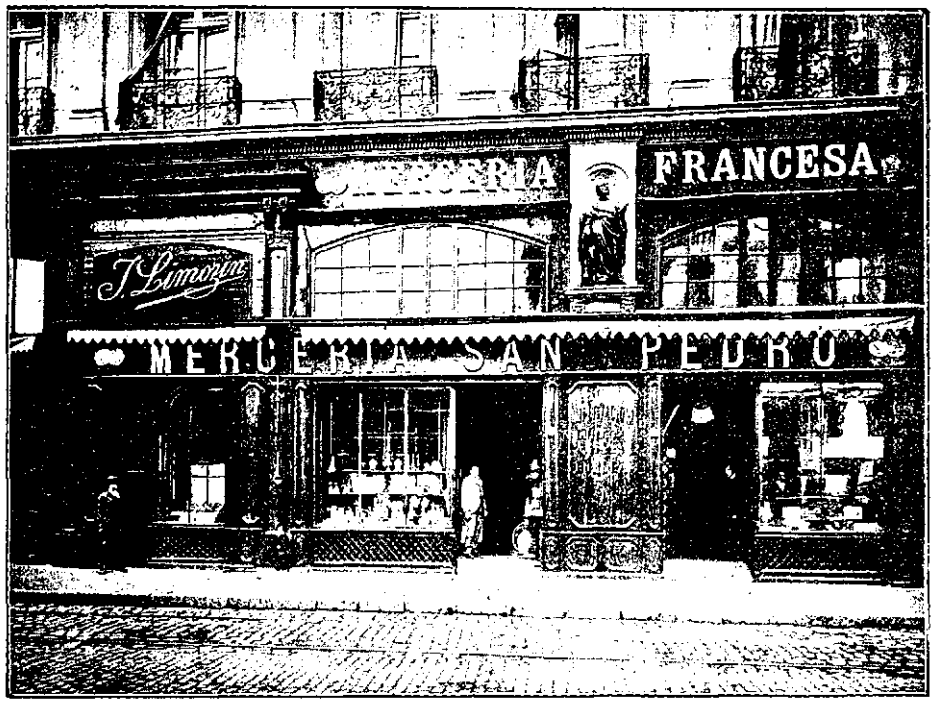
Mantas, ponchos, parapluies, pantoufles

Articles caoutchouc pour la pluie

Librairie, tabac et cigarettes de la Régie.

Gustavo Chopis

(Successeur)



MAISON D'ACHATS
— PARIS —
14-16 RUE DES PETITS HOTELS

J. LIMOZIN et Cie.

QUINCAILLERIE FRANÇAISE

SANTIAGO
AHUMADA, 377 A 381

VALPARAISO
CONDELL, 42-B

Cette maison fondée en 1856 par Monsieur Alfred Limozin, a acquis par une étude sérieuse des besoins du pays, et par sa longue expérience, la supériorité incontestable de tous les articles qu'elle fait choisir ou fabriquer spécialement pour sa clientèle, en

Fournitures pour bâtiments
Articles de ménage
Coutellerie
Outillage
Articles de chasse

Fournitures pour caves et chais
Essieux
Ressorts
Boulons pour carrosserie
Etc., Etc.

Car Messieurs J. Limozin & Cie. qui succédèrent à Monsieur Alfred en 1886, et à Messieurs Limozin & Flamant en 1890 qui créèrent la maison de Valparaíso et les magasins de réserves de la Rue Morandé, ont avec le gérant actuel de la Société, Monsieur Joseph Limozin, obtenu ce grand succès en secondant les efforts du fondateur de la maison.

Maison Mercadié et Aubert

SUCCESSEURS DE J. MERCADIÉ

TARTRES BRUTS ET LIES SÈCHES

FABRIQUE DE BITARTRATE DE POTASSE

DISTILLERIE

EAU-DE-VIE DE RAISIN

Cognac Château Crémont

USINE à VAPEUR à SANTIAGO DU CHILI

CALLE SAN DIEGO, NÚM. 1487. TÉLÉPHONE ANGLAIS, NÚM. 560

Correspondance: Casilla Num. 814

FABRIQUE DE PRODUITS TARTRIQUES

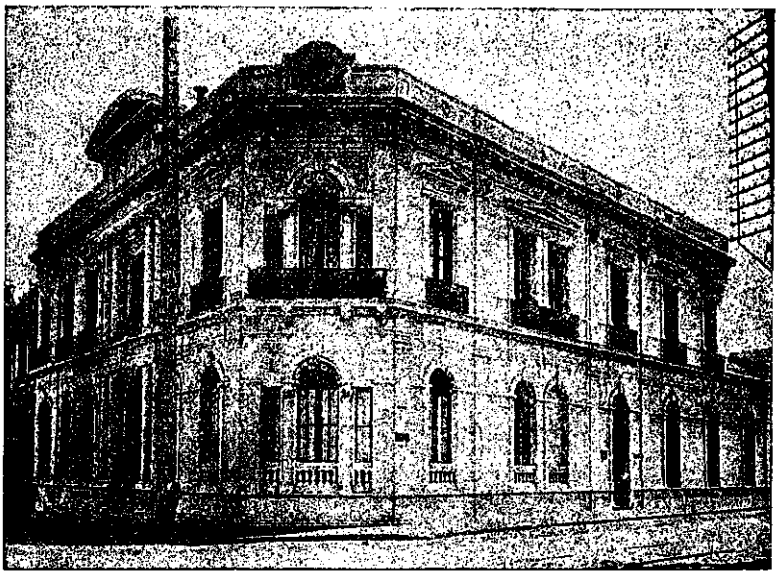
Maison **unique** dans cette industrie, fondée en 1897 par **Jean Mercadié**; elle achète quelles que soient les quantités de tartres et de lies de vin qui sont exportés après élaboration.

DISTILLERIE

La Maison en prenant de l'extention a adjoint à sa première industrie, celle de la distillerie. Dans ce but, elle s'est pourvue des rectificateurs les plus modernes. La distillation se fait à la vapeur et il n'est traité que des produits vinicoles.

La puissance des appareils, peut donner par vingt-quatre heures, vingt hectolitres de rectification parfaite. Tous les produits sont traités avec grand soin et examinés minutieusement au laboratoire de l'établissement, avant d'être envoyés à celui de la Régie. Une copie du certificat de ce dernier accompagne toutes les livraisons.

Les cognacs élaborés par cette maison sont supérieurs à tous les cognacs nationaux.



Cabinet Dentaire Français

DU

Dr. Ev. P. DUCLOS

CHIRURGIEN-DENTISTE

312, Rue Morandé, (au coin de la Rue Huérfanos)

SANTIAGO-CHILI

Travaux Artistiques Modernes

IMPRIMREIE & LITHOGRAPHIE

Impressions
Artistiques
et
Commerciales

CADOT

Eduardo Cadot

SUCCESSEUR

Bureau: Bandera N.° 275

ATELIERS: ROSAS N.° 2253

Santiago -- (Chili)

« BARDEAU FRÈRES »

Première Maison

POUR LA

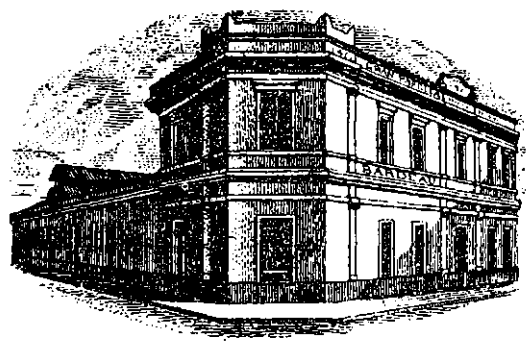
FABRICATION

DE

VOITURES

DE

LUXE



Importation Directe

DE

Tous Articles

DE

CARROSSERIE

CARROSSERIE PARISIENNE

MAISON FONDÉE EN 1853

Elle a obtenu deux premiers prix aux Expositions de 1875 et 1884

RUE DE LAS AGUSTINAS, 1920

SANTIAGO

Portefeuilles

Portes-Monnaies

Portes-Billets

Bourses

Malles et Valises

DE

Tous Genres

Sacs de Voyage

Nécessaires

P. BATMALE

FABRIQUE d'ARTICLES de VOYAGE et MAROQUINERIE

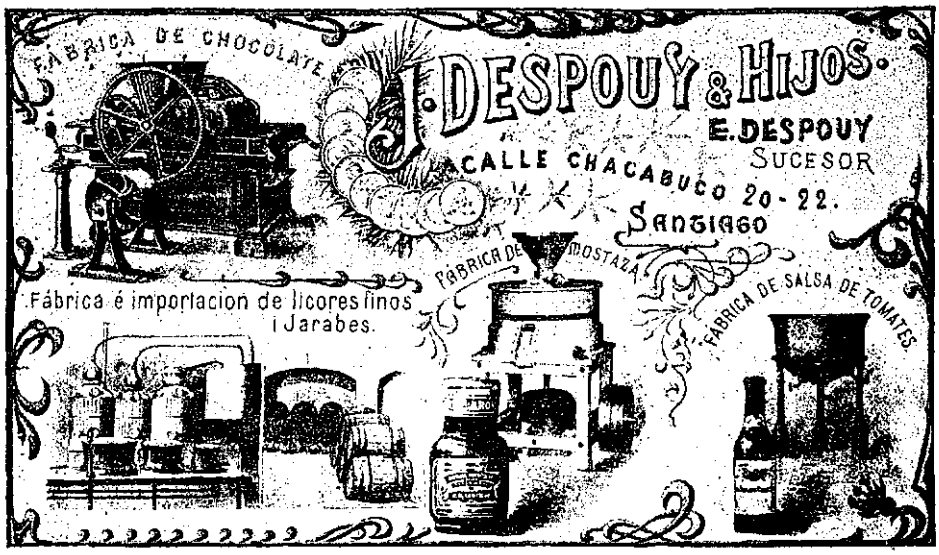
Maison fondée en 1889, Rue Catedral 1941 et Avenue Brésil 633

Cette maison fabrique dans ses ateliers tous les articles de ce genre avec des machines nouvelles et perfectionnées.

« E. DESPOUY »

Suc. de J. DESPOUY & Fils

SANTIAGO. CALLE CHACABUCO, N.° 22



Maison fondée en 1863 par Mr. Jean Despouy, qui s'occupa d'abord de production et commerce des vins, puis il fonda en association avec ses fils, une usine pour la confection des liqueurs fines, sous la direction immédiate de Mr. E. Despouy qui apporta les connaissances acquises pendant un stage de deux ans dans la Maison J. A. Joude de Bordeaux. En possession de toutes les recettes et avec l'emploi d'eaux-de-vie fines et de matières premières irreprochables leurs produits sont arrivés à ce degré de perfectionnement qui a valu à cette maison d'être classée comme la première au Chili en finesse de liqueurs et en quantité de production. Mr. E. Despouy reste seul propriétaire et ses efforts tendent à maintenir la bonne renommée de ses marques. Une usine modèle pour la fabrication de chocolats fins vient d'être montée, et écoule des produits faits avec des matières premières de 1er choix. Une fabrique de moutarde et une de sauce tomate complètent l'installation.

Exiger sur tous ses produits le nom et les Marques de la Maison

FOURNITURES pour CARROSSERIE

SELLERIE ET BOURRELLERIE

Seule maison Spécialiste dans ce genre au Chili

FONDÉE EN 1870

J. B. Patri et Hijo

HUÉRFANOS, 1702 à 1714 ET RIQUELME, 280 à 298

SANTIAGO

Ressorts	Draps et Galons	Boucleries
Essieux	Passementeries	Arçons
Brides	Cuirs	Cirages
Aciers en barres	Linoleums	Chamois
Boulonnerie	Toiles cirées	Eponges
Visserie	Moquettes	Etrilles
Clouterie	Fils pour Tapissiers	Fouets
Cuivrerie	Fils pour Selliers	Brosses
Lanternes	Vernis à l'huile	Galoches

Outillages pour Carrossiers

Outillages pour Selliers et Bourreliers

Maison d'achats en France dirigée par Mr. J. B. PATRI

FONDERIE ET ATELIERS DE CONSTRUCTION MÉCANIQUE

Téléphone 1893 — Calle de las Rosas 2987 — Adresse Télégraphique:

Adresse Postale: Raab-Frères — SANTIAGO — RAAB - STGOCHILE

Santiago — Code Lieber

Maison fondée en 1884 par J. RAAB.—RAAB FRÈRES, (Successeurs)

FABRICATION ET IMPORTATION DE MACHINES POUR INDUSTRIES

La plus grande maison du Chili pour la Construction du Matériel

VITICOLE & VINICOLE

SPÉCIALITÉ D'APPAREILS MODERNES

a Grand Travail et Application de l'Electricité à la manœuvre des Machines et de l'Eclairage dans les Caves

TURBINES MODERNES

a grand rendement pour utilisation de Chutes d'Eau. Transport de force à distance par l'Electricité

REPRÉSENTATION DE MAISONS

Importation de produits divers pour la

VINIFICATION ET CONSERVATION DES VINS

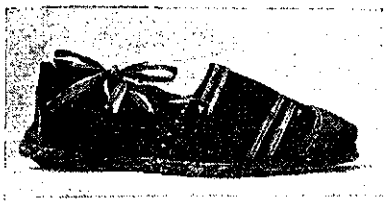
Applications industrielles du Froid à la conservation des Vins

Bouteilles—Bouchons—Capsules—Douves en Chêne, & &—Tuyautages—Robinetterie—Outillage de Tonnellerie.

Catalogues et Renseignements sur demande

NOTA.—La Maison ne vend que des articles de Première Qualité.

FABRIQUE DE SANDALES



&

Souliers de Toile

PIERRE DUNOGUIER

Rue San Diego 661--671 Santiago

PREMIÈRE MAISON DE CE GENRE FONDÉE EN 1898

Elle a progressivement augmenté les articles de sa fabrication en suivant les exigences de sa clientèle car avant sa création ces articles étaient importés d'Europe, tandis que maintenant la maison profite des mêmes machines pour ajouter à sa fabrication celle des cordes, ficelles et fils.

COMPTOIR COMMERCIAL

BUREAUX ET MAGASIN D'ÉCHANTILLONS. 57-61 CALLE BANDERA. TÉLÉPHONE ANGLAIS 922

COURRIER: CASILLA 1546

LEROND FRÈRES & MAGRÉ

SANTIAGO DU CHILI

Représentants exclusifs pour le Chili, le Pérou, la Bolivie et l'Equateur de: **Auguste Kolp & Fils**, Commissionnaires à Paris, Spécialité d'articles de nouveauté.—**Lavanoux & Véran**, Fleurs et Plumes.—**Ch. Boulenger & Cie**, Orfévrerie.—**Faiencerie de Gien**.—Maison **Vanblotaque**, Fournitures classiques.—**Pathé Frères**, Phonographes.—**Lefèvre-Utile**, Biscuits.—Sté Ame des Ets **Arsène Saupiquet**, Conserves alimentaires.—**J. B. & A. Artaud Frères**, Huiles.—**Wijnand Fockink**, Liqueurs de Hollande.—**Boulestin & Cie**, Cognac.—**A. & G. Lemaître**, Champagne «Cosmos».—Spécialités pharmaceutiques: Sedlitz **Chanteaud**, Fer **Bravais**, Beef-**Lavoix**, Eau de **Mélisse**, Eau de **Vals**.—**Vimard & Monschein**, Essences pour Parfumeurs et Distillateurs.—**J. Tueur & Cie**, Flaconnage.—**E. Guimet**, Bleu d'Outremer.—**S. Laprévote & Cie**, Colles et Gélatines.—**Cadot Frères**, Peinture «Pacific».—**P. Méré de Chantilly**, Produits vétérinaires.—André **Descours, Cabaud & Cie**, Fers.—**J. Martouret**, Serrurerie.—**A. Anthoine**, Poterie d'Etain.—Ed. **Chouanard**, Siphons.—Capsules métalliques.—Sté Ame des Ets **Bauche**; Coffres-forts.—**Huot-Basset & Cie**, Machines-Outils, etc. etc.

Nous nous chargeons d'exécuter ponctuellement toutes commandes qui nous seraient confiées.—Maison à Paris, 54, rue de Paradis.—Nous sommes également à la disposition des clients pour le retour en France de produits du pays.

Fonderie & Ateliers

DE

CONSTRUCTION MÉCANIQUE & CHAUDRONNERIE

TÉLÉPHONE W. C. N.° 439
Adresse Postale: A. Puissant & hijo
CASILLA, Núm. 138. SANTIAGO

Médailles d'Or, d'Argent et de Bronze
AUX
DIVERSES EXPOSITIONS AGRICOLES DU CHILI

CHARPENTES EN FER ET FOURNITURES POUR TOUT GENRE D'ÉDIFICES

Calle San Miguel, 106 - 142 & Calle Moneda, 2301 - 2321

Maison fondée en 1870 par MM. Müller & Montigel, acquise en 1882 par Monsieur Puissant qui associa son fils en 1895, date depuis laquelle la raison sociale est

A. Puissant & Hijo

Fundicion de San Miguel

Edifice complètement neuf et outillage moderne acquis en 1903 permettant une exécution rapide et bonne des travaux qui sont confiés à la maison.

Fournisseurs de la Ville de Santiago
» des chemins de fer de l'Etat } **Cylindres et distributions com-**
» » » » Pirque } **plètes pour locomotives.**

Ateliers de Chaudronnerie. Fonderie de Cloches

La maison construit entre autres:

Pompes hydrauliques de compression, Presses hydrauliques pour faire laine ou coton, Accumulateurs et multiplicateurs hydrauliques, Machines pour tanneries (grand assortiment), Fours, convertisseurs et accessoires pour fonderie de minerais; Machines de boulangerie, Outillage mécanique pour exploitation de bois à bruler, Chaudières à vapeur de tout genre (100 chevaux en construction), Fondoirs à vapeur pour graisse (type moderne), Séchoirs à air chaud (vapeur ou calorifère) type pour hôpitaux, Wagons, Camions-Wagonnets, Decortiqueuses pour chanvre ou lin, Installation de turbines et construction de Roues hydrauliques ou autre, Atelier de réparation de tout genre de machines, Spécialité pour moteurs et locomobiles, Devis et plans pour fabrication ou importation de machines ou installations industrielles.

L'Institut des Frères des Ecoles Chrétiennes

ET LE

COLLÈGE "SAN JACINTO"

L'idée pédagogique française est dignement représentée et propagée au Chili par les disciples de Saint Jean Baptiste de la Salle. L'Institut des Frères est si connu et si populaire en France que nous sommes dispensés d'en rien dire ici; car presque tous les Français qui forment notre colonie au Chili ont été élèves de ces laborieux champions de l'éducation moderne. Dailleurs qui ne les a vus à l'œuvre depuis deux siècles qu'ils prodiguent la science à toutes les catégories sociales de la mère-patrie. Le souvenir de l'exposition 1900 (68 prix et récompenses), est encore vivant.

Fidèles à leurs traditions deux fois séculaires, les Frères ont ouvert au Chili depuis l'année 1878 des établissements de même nature que ceux de France. Ils ont un école primaire gratuite à Valparaiso, à Limache, à la Calera de Tango, trois à Santiago et une à Temuco. Leur grande préoccupation est l'éducation populaire. Leur noviciat et Scolasticat se trouvent à Santiago, rue Providence; c'est là qu'ils forment leurs jeunes recrues à la pratique de la vertu et à la science; une école de trois classes est agrégée à cette maison de formation, dans laquelle les jeunes maîtres peuvent s'exercer pratiquement à l'art si difficile de faire la classe.

En Mars 1901, sur les instances de l'autorité ecclésiastique, les Frères ouvrirent dans l'Alameda, près de la gare Centrale de Santiago, une école Normale de Précepteurs, en vue de fournir le personnel enseignant des écoles de la campagne où eux-mêmes ne peuvent aller. Cet établissement a progressé considérablement et compte actuellement 70 jeunes gens de 16 à 21 ans. Si le nombre n'en est pas plus considérable c'est que les ressources et le local ne permettent pas d'en recevoir davantage.

Les Frères del Ecoles Chrétiennes dirigent également depuis 25 ans la maison appelée des «Talleres» située dans la rue Toesca. C'est là que dans l'humilité, les fils de Jean Baptiste de la Salle recueillent les enfants orphelins, abandonnés, les élèvent chrétiennement et leur enseignent un métier (charpentier, cordonnier, relieur, etc.) pour leur assurer du pain pour toute la vie. Tous ceux qui connaissent cette œuvre admirent ce dévouement obscur et ingrat aux yeux des hommes.

Mais l'établissement des Frères le plus connu et copié sur leurs pensionnats de France est le Collège de San Jacinto, fondé il y a quelque neuf ans dans la capitale du Chili. L'éloge n'en est pas à faire; toute la société distinguée connaît cet établissement et en donne un témoignage flatteur, dont les Français sont fiers. D'ailleurs les chiffres suivants parlent assez en sa faveur:

En	1894	il y avait		80	élèves		En	1900	il y avait		332	élèves
»	1895	»	»	120	»		»	1901	»	»	360	»
»	1896	»	»	180	»		»	1902	»	»	380	»
»	1897	»	»	250	»		»	1903	»	»	420	»
»	1898	»	»	332	»		»	1904	»	»	480	»
»	1899	»	»	300	»							

I. EDUCATION

Un traitement marqué au coin de la bonté et de la suavité, une discipline ferme et paternelle, sauvegarde des bonnes études autant que des bonnes mœurs, l'emploi de tout ce qui peut réveiller de nobles sentiments; tels sont les moyens employés pour former les jeunes gens au goût du travail et à l'amour de la vertu. Les moyens afflictifs de punition n'existent pas.

L'éducation physique est l'objet de soins spéciaux. Le régime alimentaire, l'aération des pièces, etc., réunissent de très bonnes conditions hygiéniques. Il y a trois récréations par jour, qui viennent délasser l'esprit des étudiants.

Il y a des bains pour les élèves internes. Ils sont 125 actuellement. Mais le secret de la supériorité des Frères en fait d'éducation est certainement dans leur *surveillance* assidue et dans leur *méthode* tout à fait supérieure et engageante pour les élèves, deux choses qui maintiennent dans le Collège un bon esprit qui n'est guère connu dans les établissements similaires.

II. INSTRUCTION

Le cycle des études dans le Collège comprend les cours suivants: 1.° Cours élémentaire; 2.° Cours préparatoire; 3.° Cours des humanités; 4.° Cours spécial.

Le Cours *élémentaire* composé de 80 élèves, de 6 à 8 ans, étudie la lecture, l'écriture, le calcul et le français.

Le Cours *préparatoire* embrasse une instruction primaire solide et prépare directement aux trois cours suivants. Il compte actuellement 130 élèves divisés en trois classes.

Le Cours des *Humanités* prépare directement au baccalauréat pour l'Université. Il compte 180 élèves divisés en 6 années.

Enfin, il existe un *Cours spécial*, sui generis, tout à fait pratique, et destiné aux enfants qui veulent suivre une carrière industrielle, agricole ou commerciale.

On y enseigne surtout les mathématiques appliquées et spécialement la tenue des livres et l'arithmétique commerciale et les langues: le français, l'anglais et l'allemand; l'arpentage, la nivellation et le dessin linéare; des notions d'Histoire générale et de Géographie, de Sciences naturelles; de législation commerciale, etc., la calligraphie (quatre genres).

Les programmes de ce cours sont arrangés de telle manière que tout élève qui sort de n'importe qu'elle année se trouve en possession d'un cercle harmonique de connaissances.

Ce cours a eu bon acceuil des familles et spécialement des familles françaises; car il compte déjà 98 élèves après trois années de fonctionnement.

Les Frères viennent d'acheter les 2 maisons qui forment coin entre les rues Rosas et Bandera à Santiago, et pour donner satisfaction aux désirs de nombreux et respectables membres de la colonie française, ils y ont ouvert un Cours *entièrement français*, sous le nom de «Collège de la Salle». Ce Cours compte cette 1ère année 40 élèves, parmi lesquels on voit l'élite de la colonie: les Juanchuto, les Voisenat, les Collin, les Cohé, et bien d'autres, qui retrouvent là un petit coin de la France pour l'éducation de leurs enfants.

Il est inutile d'ajouter que l'esprit et les méthodes françaises imprègnent entièrement la direction du Collège de San Jacinto comme tous les autres établissements des Frères des Ecoles Chrétiennes au Chili. On y parle et on y enseigne le français partout.

Bref, ici comme partout, cet admirable Institut fait œuvre essentiellement française, œuvre que l'on saura apprécier là-bas, dans la patrie éloignée, quand l'heure des haines et du sectarisme aura passé.

"LA FRANÇAISE"

Société Nationale d'Assurances contre Incendies, Risques maritimes et Lucre cessant

CAPITAL $ 2.000,000.00

DIRECTOIR

Président
M. ALCIDE MAGNÈRE

Vice-président
M. EUGÈNE METTAIS

Directeurs

M. GASTON BURGALAT
» PAUL GOUJON
M. HIPOLYTE PINAUD
» EMILE PETIT
M. EDUARDO VIJIL ZAÑARTU

Bureaux principaux: Rue Bandera, 274. Santiago.

Téléphones: Anglais, 348. National, 316. Casilla, 42-D.

Bureaux à Valparaiso: Rue Prat, 106

Téléphone, Anglais 1079. Casilla, 575.

Agent: M. A. ALBERT PACHECO

Agences dans les principales villes du Chili.

J. D. Amunátegui Rivera
GÉRENT

A LA BELLE JARDINIÈRE

JEAN POUEY

CONCEPCION
Comercio 144.

SANTIAGO
Estado 386.

MAISON FONDÉE EN 1884

RAYON HOMMES

Tailleur pour hommes et enfants.
Confection pour hommes et enfants.
Chapellerie.
Bonneterie.
Cravates.
Ganterie.
Draperie detaillée.
Fournitures pour tailleurs.
Armes et fournitures de chasse.

RAYON DAMES

Confections, chapeaux garnis,
Tissus pour robes laine et soie,
Bonneterie, mercerie,
Ganterie, ombrelles,
Dentellerie, éventails,
Corsées, layettes, pelisses,
Fournitures pour modistes,
Toile de ménage, nappage, serviettes,
Parfumerie, articles de Paris.

Ateliers-G. Breynat & Cie.

Valparaíso, Quebrada de Jaime,—Casilla 232

Telephone Anglais N.° 88

Fábrica Nacional de Envases de Lata

Boites Métalliques:

Pour Conserves, Café, Thé, Graisse, Saindoux, Produits Médicinaux, Alcool,Ají, Piments, etc., etc.

SPÉCIALITÉ DE LITHOGRAPHIE SUR MÉTAUX POUR AVIS RÉCLAME

Articles de Ménage de fer, fer blanc, cuivre, bronze, nickel & aluminium

PASSOIRES, CUILLERS, ASSIETTES, ENTONNOIRS, BURETTES, POISSONNIÈRES, ARROSOIRS, GOBELETS, GARDEMANGERS, ETC.

ATELIERS DE NICKELAGE ET ARGENTURE

Articles de Bronze nickelé pour étalages de magasins

Spécialité de Lanternes pour navires et chemins de fer

APPAREILS POUR LES HOPITAUX ET LABORATOIRES

Ayçaguer & Duhalde

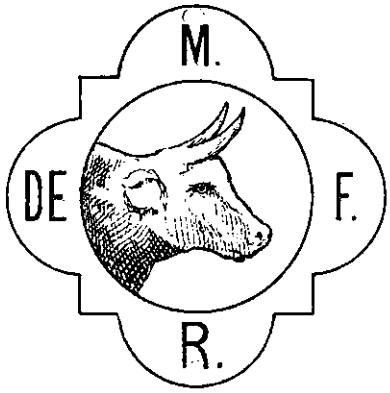
MANUFACTURE A VAPEUR DE CHAUSSURES

VALPARAISO
RUE MAIPU N.° 7

PARIS
Rue de l'Echiquier 12
MAISON D'ACHATS

SANTIAGO
Bascuñán Guerrero 221

Assortiment complet
POUR
Cordonniers, Selliers
Malletiers



TANNERIE
Spéciale pour ses Fabriques de Chaussures

MAISON FONDÉE EN 1871
Chaussures de Luxe de la Maison Suisse Bailly et Fils
IMPORTATION DIRECTE D'EUROPE ET ETATS UNIS

EDMOND TRÉNIT

Successeur de Gasseau Quenstedt

Confiserie Parisienne

RUE CONDELL, 105 CASILLA 632

Maison fondée en 1861

Fabrication Spéciale de Glaces, Bonbons, Dragées, Desserts

La Maison se charge de la préparation et service de Dejeuners, Diners, Lunchs, Soupers et Banquets. Sa longue pratique la recommande ainsi que son service expert et de 1er ordre. Elle expédie des commandes dans tout le pays avec promptitude et exactitude.

Succursale: Place de la Victoria

SOCIÉTÉ COMMERCIALE FRANÇAISE AU CHILI

Société Anonyme au capital de 2.500,000 Francs

AGENCE DE LA BANQUE DE PARIS ET DES PAYS-BAS

Siège Social à Paris, 5, Rue d'Antin

AGENCE A VALPARAISO

CONSEIL D'ADMINISTRATION:

M. Ed. Chevrant	M. M. J. Barasch	Administrateurs
» Hugo Finaly	» E. Lhoste	délégues
» Comte G. de Germiny	» E. Seligenstadt	à Valparaiso

Cette Société a pour objet de faire pour elle-même, ou pour compte de tiers, toutes opérations financières, industrielles et commerciales.

Magasin de Meubles et Tapisserie

DE PARIS

IMPORTATION DIRECTE DE MEUBLES

D'EUROPE ET ETATS-UNIS

Paris Londres New York

CHAMBRES à COUCHER, SALLES à MANGER

Salons de tous Styles et toutes classes—Grand assortiment en étoffes pour Meubles et Rideaux

CHOIX SPÉCIAL EN TAPIS, PASSEMENTERIES ET TOILES CIRÉES EN TOUS GENRES

RUE CONDELL 147-149 — CASE A LA POSTE 1285

TÉLÉPHONE ANGLAIS 303

LÉON COURATIER, Gérant

VALPARAISO

I. CHALLE

Condell 38-VALPARAISO-Casilla 217

Assortiments Complets en bonneterie et lingerie française. Confections de tout genre pour hommes, dames et enfants. Parfumerie, corsets, parapluies, ombrelles, éventails, cannes, ganterie, nouveautés, articles religieux et pour bains, chaussures et tout ce qui concerne l'article de Paris.

MAISON FONDÉE EN 1868

CAHEN HERMANOS

Esmeralda 92-Case 587 Poste

VALPARAISO

Maison fondée en 1890

Maison à Paris 30 Faubourg Poissonnière et à Saint Paul, Brésil

REPRÉSENTANT DE LA FABRIQUE

"LA MAISONNETTE"

CHAUX DE FONDS (SUISSE)

Importation directe de

Bijouterie or, Brillants et Pierres fines.

Montres de poches en or, argent, nickel, de fantaisie, etc., de toutes classes et de tous genres.

ORDRES DIRECTES POUR L'EUROPE

Bureau: COCHRANE 80 — **MAURICE DACOSTA** — Poste: BOITE 1170
VALPARAISO
TÉLÉPHONE ANGLAIS: 1064
ADRESSE TÉLÉGRAPHIQUE: **"TOSCA"**

Représentant de
M. MAIBAUM & JARRASSE
COMMISSIONNAIRES,
50 RUE DE PARADIS
PARIS (Xème)

COMMANDES EN EUROPE DE N'IMPORTE QUELLES SORTES DE MARCHANDISES

Vente en Europe de tous produits du Chili pour compte des intéressés.

Bureau: COCHRANE 80 — **MAURICE DACOSTA** — Poste: BOITE 1170
VALPARAISO
TÉLÉPHONE ANGLAIS: 1064
ADRESSE TÉLÉGRAPHIQUE: **"TOSCA"**

Fruits du pays et produits étrangers
VINS DE BORDEAUX ET DE BOURGOGNE
VINS ET LIQUEURS
CHAMPAGNE-RHUMS — COGNACS — SIROPS ET LIQUEURS — HUILES D'OLIVE.
Conserves de Légumes, Viandes et Poissons, etc.

INTERMÉDIAIRE ENTRE LE VENDEUR ET L'ACHETEUR J'ACCEPTE TOUTES REPRÉSENTATIONS QUI ME SERAIENT OFFERTES ET RECHERCHE LE PLACEMENT DE MARCHANDISES QUELCONQUES A LA COMMISSION.

VALPARAISO
COCHRANE, 80
Poste Boite 1170—Téléphone A. 1064

MAURICE DACOSTA
AGENT COMMISSIONNAIRE
REPRÉSENTANT
Adresse Télégraphique
"TOSCA"

TARIF
DE LA
Publicité à l'année
DANS LES
Tramways de Valparaiso

	CENTIMÈTRES	POR TRAMWAY
1 annonce de	23×18	$ 4.00
1 »	» 45×16	6.00
1 »	» 40×24	7.00
1 »	» 52×24	7.50
1 »	» 45×15 au desus des fenêtres	7.00
1 »	» 80×16	8.00
1 »	extérieure sur plaque de fer, peinte, vernie et mise en place	120.00

S'ADRESSER: **M. DACOSTA**
COCHRANE, N.º 80—CASILLA 1170
VALPARAISO

Eau de Budos
La plus agréable des eaux de table minérales gazeuses stérilisées.

Eau de Vilaris
Minérale, purgative, gazeuse, stérilisée
LA PLUS PURE ET LA PLUS RICHE EN SELS PURGATIFS

SEUL AGENT POUR LE CHILI, LE PÉROU, LA BOLIVIE ET L'EQUATEUR:
MAURICE DACOSTA
VALPARAISO
Cochrane 80—Casilla 1170—Adresse télégraphique
"TOSCA"

VIRGILIO & BARON

COQUIMBO

Maison fondée en 1870

Importation et Exportation—Commission et Consignation

Agents du Comité des Assureurs Maritimes de Paris

Agents des Compagnies Nationales d'Assurances: La Nueva España, La Francesa.

Agents des Compagnies Etrangères d'Assurances: La Magdeburguesa, La Hélvetia.

Agents de la Maison W. H. & F. J. Horniman & C.°, Lted., de Londres, pour la vente de leurs Tés.

Ont constamment en vente un immense assortiment de marchandises diverses, et achètent toutes espèces de produits d'exportation.

MAISON FRANÇAISE

Rue San Martin & Anibal Pinto au coin de la Place d'Armes.

Téléphone 746.—TALCAHUANO.—Casilla 64

FAGALDE & C.ie

Pourvoyeurs de la Marine Nationale et de la Marine Marchande

VENTE EN GROS & DETAIL

Grand assortiment d'épicerie: conserves, liqueurs fines, cristallerie, faïence, coutellerie et articles de plaqué, livres et articles de bureau, quincaillerie et articles pour la marine.

CONSTAMMENT EN VENTE:

Coaltar et goudron pour bateaux, feutre goudronné pour calfatage de navires, étoupe goudronnée, coton, rames de toutes grandeurs, bronze et cuivre en lingots, peintures, huiles et cordages, ciment, chaux, fourrage, etc.

Clous en zinc et composition pour navires, clous galvanizés et de cuivre pour navires, vis bronze et fer de toutes grandeurs, rivets pour navires.

BROUSSAIN & LARRONDE

FABRIQUES DE CHAUSSURES

MAISON FONDÉE EN 1883

SERENA ET OVALLE

VENTE EN GROS ET DÉTAIL

Succursale à Coquimbo

TANNERIE à OVALLE

Fondée en 1892

Importation Directe d'Articles pour Cordonniers et Selliers

LA SERENA. CASILLA 243

E. SAINT MACARY

MAISON FONDÉE EN 1866

GRANDE MANUFACTURE DE CUIRS

COMMISSION ⁘ IMPORTATION ⁘ EXPORTATION

MAISON D'ACHAT à PARIS
78, Avenue Henri Martin

MAISON SUCCURSALE à SANTIAGO
Rue Puente, N.° 755

Tannerie Moderne, Rue Tivolá N.° 96. Valparaiso

MAISON PRINCIPALE à VALPARAISO
Rue Tivolá; N.os 96, 98 & 100

MAISON SUCCURSALE à CONCEPCION
Rues Maipú & A. Pinto

Tannerie, Rue Victoria N.os 509 à 515, Valparaiso

ELABORATION à VAPEUR DE SUIFS & GRAISSES DES MARQUES COMMERCIALES DEPOSÉES

"TORO" & "BUFFALO"

Saloirs & dépôts de cuirs verts pour ses fabriques & pour la vente à **Población Portales**, Abattoirs de Valparaiso. Assortiment le plus complet en veaux, chevreaux et cuirs français, américains, anglais et russes et de tous les articles crépins.

Fabrication et importation de cuirs pour selliers, tapissiers, maletiers, etc., etc.

Seul représentant au Chili des chevreaux marque «**Grison**».

J. M. DUBARRY

FABRIQUE de SAVON et GRAISSE

"LA VIRGEN"

MAISON FONDÉE EN 1896

Cette maison qui a su s'attirer la confiance de toute la clientèle en gros du Chili, a prospéré grâce à la bonne qualité de ses produits et surtout au sérieux qu'elle apporte dans l'éxécution de ses traités avec ses relations commerciales.

La Fabrique a constamment à la disposition de sa nombreuse clientèle, tous les produits fabriqués qu'elle peut désirer, ainsi, que les matières premières nécessaires aux fabricants de savon.

CONCEPCION

DELARD FRÈRES

Maison fondée à Copiapó en 1896

GROS & DEMI GROS, DÉTAIL

Nouveautés pour Hommes, Dames et Enfants

Bonneterie, Chemiserie, Chapellerie, Chaussures, Soieries, Lainages, Draperie, Toiles de fil et de coton, Articles de Fantaisie, Vente de Meubles, Sellerie.

EXPORTATION

De Cuirs de Chèvres, Chinchillas, Guanacos, Vicuñas et Chungungos, Plumes de Garces, Pirinas, Condores, Etc.

REPRÉSENTANTS DU THÉ HORNIMANNS

CALLE DE LOS CARRERAS, 65, 67. CALLE O'HIGGINS, 179, 181, 183.

Succursales à Puquios & Tierra Amarilla

GILLES GALTÉ

IQUIQUE

PROPRIÉTAIRE DES USINES

PROVIDENCIA & PIRINCOS

POUR LA FABRICATION

DU

NITRATE DE SOUDE & YODE

AVEC UN POUVOIR PRODUCTIF

DE

UN MILLION DE QUINTAUX

De 46 K.os et de Mille de Yode

DUHART FRÈRES

MAISON FONDÉE à LOTA par PIERRE DUHART en 1857

Plus tard il s'associa ses deux Frères Baptiste et Charles ne s'occupant dans les 1res années que d'une maison de détail jusqu'en 1860, époque où ils fondèrent leur maison de Paris et importèrent directement les marchandises qui aprovisionnèrent la maison de Lota ainsi que les succursales qu'ils créèrent dans toutes les principales villes du Sud du Chili où petit à petit ils établissaient beaucoup de compatriotes venus par leur intermédiaire. Depuis ce temps la Maison a créé maints Moulins et Distilleries d'alcool.

Moulins à Blé
BAJO-IMPERIAL
CAÑETE ET LEBU

Distilleries
BAJO-IMPERIAL
CAÑETE

SUCCURSALES:

Arauco,
Bajo-Imperial,
Carahue, Lebu,
et Nueva Imperial.

PROPRIÉTÉ FONCIÉRE POUR AGRICULTURE ET ÉLEVAGE

ANTIQUINA département de CAÑETE provincia de ARAUCO

Maison de Commission à Paris

No. 12 RUE DE L'ECHIQUIER

LAFON FRÈRES

MANUFACTURE DE CUIRS ET PEAUX

SAN FELIPE: Avenue Ernesto Riquelme 99

Succursale à Valparaiso, Victoria 471. Fondoir à Portales, Calle Nueva

IMPORTATEURS

De cuirs en tous genres et outils pour cordonniers, selliers, bonnetiers, etc.

EXPORTATEURS

De cuirs en poils, salés frais, salés secs, peaux de chèvres et chevreaux, crins, cornes, etc., etc., pour le Havre.

ACHATS ET VENTES GROS ET DÉTAIL

Marque de Fabrique: «FERRO-CARRIL»

MOCOÇAIN FERDINAND

IMPORTATEUR ET EXPORTATEUR

MAISON FONDÉE EN 1892

Propriétaire des Mines de Houille de Canta-Rana

Concessionnaire des Dragages des Baies de Coronel et Lota pour les Charbons Sous-Marins.

FOURNISSEUR DES CHEMINS DE FER DE L'ETAT

Importateur de Machinerie pour Mines, Dragages, etc.

REPRÉSENTANT DES FABRIQUES DE CONSERVES DE CALBUCO

Agent de Douane a Coronel

ERNEST BRUN

CORONEL

MAISON ÉTABLIE L'ANNÉE 1866

Située en face de la Douane et du Môle des Passagers, rue des Carreras

ENTRÉE DU MAGASIN: RUE MONTT

MAGASIN DE MARCHANDISES ASSORTIES

Cristallerie, Porcelaine, Coutellerie fine, Articles de Fantaisie, Curiosités, Bibelots, Conserves alimentaires françaises et nationales, Vins français, espagnols et portugais, Liqueurs fines, Champagne, Cognacs, Liqueurs Marie Brizard, Quincaillerie, Bijouterie fausse, Articles de Paris, Fusils, Revolvers, Cartouches et toutes sortes d'accessoires de chasse.

ACHAT D'OR MONNAYÉ

PIERRE ELISSÈTCHE & Cie.

RUE MONTT 32, 34, 36

CORONEL

Marchandises assorties, Lainages, Draperie, Bonneterie, Toiles, Chapellerie, Articles pour tailleurs, Mercerie, Porcelaines, Faïences, Cristallerie, Objets d'art, Papiers peints, Vins français et espagnols, Liqueurs, Conserves fines, Provisions en général.

MAISON FONDÉE EN 1860

Société des Mines de Cuivre de Catemu

SOCIÉTÉ ANONYME AU CAPITAL DE 5.000.000 FRANCS

Siège Social à Bruxelles. 50 Boulevard de la Senne

Bureau de Correspondance à Paris. 50 Boulevard Haussmann

Exploitation à Catemu. Station Chagres

& au Cobre de Melon. Station Melon

DIRECTEUR DE LA SOCIÉTÉ

M. F. J. DORION

Ingénieur des Mines, Ancien élève de l'Ecole Polytechnique.

Cette Société a pour objet l'exploitacion des Mines et la production des barres de cuivre destinées à l'exportation.

CENTRES SOCIAUX

L'Alliance Française

Association nationale pour la propagation de la Langue Française dans les colonies et à l'étranger

APPROUVÉE PAR ARRÊTÉ DU MINISTRE DE L'INTÉRIEUR EN DATE DU 24 JANVIER 1884
ET RECONNUE ÉTABLISSEMENT D'UTILITÉ PUBLIQUE
PAR DÉCRET DU PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE EN DATE DU 23 OCTOBRE 1886

Honorée par l'Institut de France du prix «Hubert Debrousse»

GRAND PRIX A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1900

Siège Social: 45 Rue de Grenelle, Paris

BUREAU DE L'ALLIANCE FRANÇAISE Á SANTIAGO DU CHILI

PRÉSIDENT	Mr.	G. Lavergne
VICE-PRÉSIDENT	»	A. Obrecht
» »	»	P. Lemétayer
TRÉSORIER	»	J. Prost
SECRÉTAIRE	»	E. Lévy

Depuis le moyen-âge, la France remplit une mission civilisatrice; elle occupe un poste plus élevé qu'aucune autre nation européenne dans la marche générale et la culture de l'humanité.

Au XVIIe siècle, la langue française fut la langue de toutes les Cours, la langue aristocratique par excellence; l'Europe entière voulait lire Descartes et Pascal, voulait comprendre les œuvres de Corneille, de Racine, de Boileau, enfin voulait parler comme on parlait à Versailles, au palais de Louis XIV, là était le français.

Au XVIIIe siècle, Montesquieu, Voltaire, d'Alembert et Diderot, furent les éducateurs des Rois et des peuples; Rousseau enseigna à l'homme les vrais sentiments en se servant de notre doux idiome, qui est comme une lumineuse épée contre les erreurs.

La révolution française éclata bouleversant le vieux monde. En Amérique la répercussion des principes égalitaires et des idées nouvelles fait naître des nations libres là où existaient de barbares coutumes qui comprimaient l'intelligence et le cœur.

Tous ceux qui ont fondé les républiques de l'Amérique latine savaient le français ou avaient vécu en France; tous avaient lu les nobles œuvres écrites par les philosophes français, pères de la révolution.

Iturbide, au Mexique; Miranda, Bolivar, Sucre, en Colombie; au Pérou, en Bolivie, San Martin; O'Higgins au Chili; Moreno, Belgrano, Puyrredon, à la Plata, étaient des fils intellectuels de la France.

Dans l'étude du français il y a non seulement une science, mais un art. Après sa langue mère, rien de plus agréable pour un étranger que de parler le français.

Le Cardinal Thomas, Archevêque de Rouen, a dit: «La France possède au plus haut « degré le prosélytisme des idées, le don de propager la lumière. Qu'elle est, en réalité, la « langue universelle de la civilisation, non seulement en Europe, mais dans le monde entier? « N'est-ce pas la langue française? Elle est depuis trois siècles, le lien commun des intel- « ligences entre les hommes de tous les pays; entre les gouvernements dans ses relations « diplomatiques, de commerce, de paix et de guerre. Son pouvoir s'explique par une supré- « matie incontestable. Elle est fixe dans ses principes, régulière dans sa marche. Elle est « précise, brillante, quand il le faut, toujours vive et naturelle; elle réunit la pureté, l'élégance, « *la clareté*, la simplicité qui la font également applicable à l'éloquence et aux transactions, « à la science et à la conversation.»

La France a conquis en partie sa domination intellectuelle grâce aux enchantements de son heureuse langue; domination que, jusqu'à présent, un seul pays a osé lui nier, parce qu'il l'a vaincue un jour sur les champs de bataille....

La Providence qui donne aux Nations, comme aux individus, les organes nécessaires à l'accomplissement de leurs destinées, a donné précisément à la nation française deux instruments, comme qui dirait *deux bras*, avec lesquels elle met en mouvement le monde entier: Sa langue et son esprit de prosélytisme, qui forment l'essence de son caractère.

Si l'idiome français n'a pas les inflexions aussi langoureuses et musicales que les idiomes méridionaux, elle a une sévère harmonie qui plaît à l'oreille; un rythme discret, une mélodie simple et continue. Moins riche que d'autres, elle les surpasse cependant en clarté.

Une qualité primordiale du français est d'être une langue d'enseignement: Sa syntaxe est entièrement analytique, c'est la langue où il y a le plus de difficulté de divaguer ou de se tromper. Il y a des pièges et des surprises dans les langues d'inversion. Dans la nôtre non; ce qui n'est pas clair n'est pas français. C'est pour cela que nous la voyons présider dans toutes les conventions diplomatiques, depuis les conférences de Nimègue. N'est-elle pas aussi l'organe vénéré des Menus officiels? Ne serait-ce que pour savoir ce qu'ils mangent, les souverains parlent français.

Un titré de l'Empire Chinois, dont le nom nous échappe, disait: «La langue française se présente comme une jolie femme, toujours élégante et aimable, qui désire plaire sans souci de dominer, et, sans laisser voir que telle est sa prétention, sait qu'elle a droit au succès parcequ'elle est souverainement enchanteresse.»

Aujourd'hui, chaque Nation comprend les multiples avantages pratiques qui résultent de la propagation de son propre langage; toutes luttent donc ardemment dans ce but et la France devait nécessairement se mêler à ce pacifique combat.

Il y a 20 ans, dans une conversation intime, un des hommes qui honorent le plus l'Université de France, Monsieur P. Foncin, faisait ressortir devant plusieurs amis l'urgence de répandre la langue française à l'étranger, aussi bien par patriotisme que pour fomenter l'instruction qui identifie, indubitablement, le principal élément universel de toute civilisation et progrès.

Acceptée avec enthousiasme par ce petit cercle d'hommes intelligents, l'idée ne fut pas longue à se faire jour. Un comité se forma. Avec une ardeur de missionnaires les «neuf», (ils étaient neuf seulement), se divisèrent la tâche de populariser l'entreprise, et ce fût avec les premiers catéchumènes qui répondirent à leur appel que s'établit la Société «ALLIANCE FRANÇAISE.»

Le succès fut immédiat. L'Etat la reconnut d'utilité publique en 1886. Aujourd'hui, l'ALLIANCE FRANÇAISE a des milliers d'adhérents et compte dans ses rangs des sommités politiques, littéraires, scientifiques et religieuses, à côté de l'artisan et de l'ouvrier.

Ses amis puissants lui fournissent le concours de leurs lumières et de leur influence, parcequ'ils comprennent la noblesse et l'utilité de l'entreprise.

Elle possède des Comités correspondants dans le monde entier: dans l'Europe occidentale; dans le Levant, dans les deux Amériques et en Océanie.

Un des caractères de l'ALLIANCE FRANÇAISE est sa libre expansion. Elle sème, sur notre globe, de petites Alliances de toute origine et nationalité, lesquelles se développent et, à leur

tour, créent d'autres groupes. Bien des fois, l'adhérent qui s'incorpore pour faire plaisir à un ami, s'enthousiasme bientôt pour l'œuvre et devient à son tour un agent de propagande.

L'affiliation du Chili est assez ancienne, mais ce n'était alors que des adhésions isolées à Santiago et Valparaiso: Vers la fin de 1891 seulement, commencèrent à s'établir quelques Comités à Traiguen, Victoria, Lautaro, Quino et Ercilla, avec des Ecoles dans les trois premières villes.

Un Comité se forma le 21 Juillet 1893 à Iquique; il devint bientôt fort important en suivant constamment une marche ascendante: il obtint la première année 282 Sociétaires, 650 la seconde, atteignant ensuite 786 adhérents dont 12 Perpétuels.

Cet important contingent (si l'on considère la population d'Iquique) représentait un double succès, car il ne s'y trouvait que 116 Français et le reste se décomposait ainsi: chiliens 270; péruviens 183; espagnols 67; italiens 40; autrichiens 33; anglais 30; américains 6; suisses 5; colombiens 4; équatorien 1; irlandais 1; danois 1; boliviens 20; cubains 6; suédois 1; grec 1; argentin 1.

N'est-ce pas une éloquente preuve que notre langue jouit des plus grandes sympathies au Chili?

Un comité reconnu par le Conseil d'Administration est autonome, de manière qu'il peut disposer de toutes ses entrées, mais seulement pour le but qui les provoquèrent et en observant, naturellement, la plus consciencieuse économie dans l'emploi de ces fonds sacrés. Cependant le Comité d'Iquique avait compris dès le premier jour qu'il ne devait pas se désintéresser de l'œuvre Générale, aussi, tout en accumulant patiemment ses recettes annuelles, il rechercha et obtint 12 Sociétaires Perpétuels (dont la valeur souscrite doit être envoyée à Paris); plus, il remit toujours chaque année un franc annuel par adhésion, comme subvention aux frais du *Bulletin* qui relate périodiquement la marche générale de l'Association et qui est envoyé *gratis* à tous les adhérents.

Cette publication, d'une centaine de pages, répond à une nécessité impérieuse et particulière. Ce n'est pas un journal de luxe qui prétend distraire; c'est le journal Officiel de l'Association.

L' Alliance Française travaille au grand jour et détaille minutieusement tout ce qu'elle fait, donne, et reçoit. Elle veut que tous ceux qui, dans le monde entier, lui rendent des services, voient leur mérite reconnu et mentionné.

Des efforts constants, soutenus par la volonté et la conscience de travailler pour le bien de la France, donnèrent les plus heureux résultats. Un terrain de 1500 mètres carrés fut acheté et une belle Ecole fut construite, pouvant contenir 200 élèves avec des logements spacieux pour Professeurs et Institutrices.

Ce notable succès mérita la plus grande bienveillance du Comité Central de Paris qui se manifesta particulièrement généreux puisqu'il promit formellement d'envoyer, quand on voudrait, Professeur et Institutrice sortant de l'Ecole Normale *en prenant à sa charge les frais de voyage*.

C'était un appui spécial, car cette Association aide principalement avec des livres d'étude et de prix, des Médailles, des objets d'instruction, etc. Il y a également de petits dons en argent, mais rarement élevés. Enfin, le Conseil Supérieur voulut récompenser personnellement l'activité du Président d'Iquique en lui décernant une Médaille d'argent grand module en 1895, et en lui faisant obtenir du Gouvernement Français en 1896 les Palmes Académiques pour services rendus à la cause française, antérieurement au Pérou, et à cette époque, à Iquique.

Des circonstances extrêmement douloureuses et particulièrement exceptionnelles forcèrent le départ du Président du Comité d'Iquique; cette absence entraîna la prompte disparition de ces brillants résultats, fruits de 4 années de rude labeur.

A Valparaiso, au commencement de 1895, une réunion de la Colonie, provoquée par monsieur le Consul, décida la création d'une Ecole; mais sans résultat ultérieur.

Santiago eut une époque florissante également. Au commencement de 1895, les Membres fondateurs du Collège de Santiago, (ouvert croyons-nous en 1890, grâce aux patriotiques sacrifices d'un groupe de Français), allait recevoir une radicale transformation: vaste construction d'un établissement de premier ordre, sur un très spacieux terrain. C'était aussi une belle attestation de courageuse volonté et d'ammour à la Patrie.

Tout se réalisa selon le programme tracé, et l'on peut voir Avenue Portales au coin de la rue Esperanza, le magnifique Edifice de l'ex-Collège Français, qui fût inauguré le 14 Juillet 1896. Son existence, hélas, fut éphémère.

Il ne nous appartient pas de rechercher les causes de ce funeste désastre; contentons-nous de déplorer que tant d'efforts soient perdus.....

Depuis deux ans il existe à Santiago un nouveau Comité qui n'a pas encore l'importance qu'il aura certainement plus tard. Ses adhérents ne dépassent pas 200. Sans compter toutes les affinités, les sympathies que l'on peut trouver chez les Nationaux et chez les étrangers, seule, la Colonie Française de cette Capitale, doit fournir un des plus puissants groupements de l'ALLIANCE FRANÇAISE.

Depuis un an le Comité de Santiago a ouvert des Cours gratis, nocturnes, de français et encouragé par des prix annuels les meilleurs éleves de plusieurs Ecoles, qui se distinguent dans l'étude de notre langue.

Tous nos souhaits pour le plus éclatant succès de ce Comité local. Cette entreprise de développement intellectuel et de patriotisme bien entendu, ne peut être indifférente à aucun fils de la belle France. D'un autre côté, cette jeune et libérale République du Chili, comprendra que l'ALLIANCE FRANÇAISE poursuit un but désintéressé, car si elle tend une main fraternelle à tous ses compatriotes dispersés dans le monde, un de ses plus chers vœux est de prêter son concours aux peuples désireux d'apprendre ou de mieux connaître la langue et la littérature francaises, qui ouvrent un si vaste horizon de connaissances.

L'œuvre de l'ALLIANCE FRANÇAISE représente une nouvelle Croisade: celle de la Paix et de la Civilisation.

EV. P. DUCLOS.

Chambre de Commerce Française de Santiago (Chili)

— FONDÉE LE 5 JANVIER 1892 —

La Chambre de Commerce Française de Santiago a pour but de recueillir et d'échanger avec les commerçants et les institutions commerciales de la Métropole tous les renseignements propres à développer l'industrie et le commerce français au Chili, et à faciliter et augmenter l'importation en France des produits chiliens.

PRÉSIDENT D'HONNEUR

M. GIRARD DE RIALLE
Ministre de France au Chili

PRÉSIDENT

M. J. PROST
(Conseiller du commerce extérieur de France)

VICE-PRÉSIDENT

M. A. PONSOT
(Conseiller du commerce extérieur de France)

SECRÉTAIRE

M. C. GOFFI

TRÉSORIER

M. M. MENGIN

PRÉSIDENTS HONORAIRES

MM. E. HUMBERT ET M. PERSON
(Conseillers du commerce extérieur de France)

CONSEILLERS

MM. J. PRA, E. ZAMULO, C. DUCHER, F. LEBLANC, G. BURGALAT

CONSEIL JUDICIAIRE DE LA CHAMBRE

MM. MIGUEL A. VARAS, E. MAC-IVER, M. SALAS LAVAQUI

Ex-Professeur de Droit à l'Université Avocat — Sénateur Avocat — Député Avocat

La Chambre de Commerce française de Santiago compte actuellement 84 membres, se décomposant de la façon suivante:

48 Membres actifs
34 Membres adhérents
2 Membres correspondants.

Cercle Français de Santiago

FONDÉ EN 1887

Le Cercle Français est constitué par les Français résidant à Santiago qui ont adhéré aux présents statuts et qui ont été admis comme membres par un vote spécial du Conseil d'Administration.

M. le Ministre de France au Chili est Président d'Honneur du Cercle et MM. les Secrétaire, Chancelier et Attachés à la Légation de France y sont admis sans autre formalité que la présentation de leur carte personnelle.

Les membres du Cercle se divisent en Membres honoraires, en Membres actifs et Membres étrangers contribuants.

Pour être Membre actif, il faut être Français et âgé de 21 ans révolus.

Les Membres actifs paieront le jour de leur admission un droit d'Entrée qui sera fixé en Assemblée générale.

Ils s'engagent en outre à payer une cotisation mensuelle fixée également en Assemblée générale et qui sera perçue dans la première semaine de chaque mois.

Les Membres du Cercle Français de Valparaiso venant se fixer à Santiago pourront faire partie du Cercle sur leur demande qui sera soumise au Conseil d'Administration comme s'il s'agissait d'une demande ordinaire, mais ils seront exempts du droit d'Entrée dont il est parlé ci-dessus.

Les Etrangers peuvent faire partie du Cercle s'ils ont été présentés par deux membres *français* et s'ils sont acceptés par *l'unanimité* des suffrages des Membres du conseil présents à leur élection.

Les membres étrangers jouissent en général des mêmes droits et ils ont les mêmes obligations que les membres actifs, mais ils ne peuvent faire partie du Conseil d'Administration ni prendre part à l'Election des membres de ce Conseil. En outre leur nombre ne doit pas dépasser quinze, mais ce nombre peut être augmenté ou diminué sur une décision du Conseil.

PRÉSIDENT D'HONNEUR
MINISTRE DE FRANCE

PRÉSIDENT
A. OBRECHT

VICE-PRÉSIDENT
BARDEAU ALPHONSE

SECRETAIRE
EDOUARD LÉVY

TRÉSORIER
EUGÈNE METTAIS

BIBLIOTHECAIRE
Ev. PAUL DUCLOS

COMMISSAIRES

LOUIS VICTOR DE SERRES, PIERRE BAYARD, LOUIS PORTE, GABRIEL LÉVY, ADOLPHE PATRI, BROQUARD, JOSEPH POLETTE

Union des Employés Français au Chili

FONDÉE EN 1900

SIÈGE SOCIAL ET BUREAU: RUE LAS ROSAS 957

Santiago

Cette Société a pour but:

1° De procurer des emplois à ceux de ses Membres qui en sont dépourvus, soit dans des Maisons françaises, soit dans des Maisons étrangères, et de procurer aux Commerçants et Industriels fraçais établis au Chili de bons employés dont la moralité et l'honorabilité soient irréprochables;

2° De venir en aide, par tous les moyens dont elle pourra disposer, aux Sociétaires dans le besoin, aux veuves et aux orphelins des Sociétaires décédés;

3° De faciliter les commencements des Français nouveaux arrivés, en leur procurant tous les renseignements dont ils pourraient avoir besoin;

En conséquence, et en vue d'arriver à ces fins, ont été établis les statuts ci-après auxquels les Sociétaires s'engagent à se conformer en tous points.

Le Bureau de la Société «Union des Employés Français au Chili» pour l'année 1904 est ainsi composé:

PRÉSIDENT D'HONNEUR

Monsieur le Ministre de France à Santiago

PRÉSIDENT	Mr.	L. Pujol
VICE-PRÉSIDENT	»	A. Pilleux
SECRÉTAIRE	»	J. Hamel
» ADJOINT	»	L. Boussac
TRESORIÈR	»	J. Bouchet
» ADJOINT	»	L. Barberon

ASSESSEURS

MM. Alphonse Aubert.—Joseph Bouchet.—Léon Boussac.—Gustave Finat.—Adolphe Pilleux.—Martin Hirsch.—Albert Beyrand.—Louis Guillot.—Jules Fénieux.

Actuellement la Société «Union des Employés Français au Chili» est composé de 92 membres actifs et 95 honoraires.

Société Française de Secours Mutuels de Santiago

FONDÉE EN 1873

La Société a pour but:

1. De donner les soins du médecin et les médicaments aux membres *participants* malades.
2. De leur payer une indemnité pendant la durée de leur maladie, suivant les conditions prescrites par les Statuts.
3. De pourvoir en cas de décès aux frais de leurs funérailles et de donner à la famille du décédé un secours pécuniaire.

Elle entend rester étrangère à toute question politique et religieuse.

Le Bureau de cette Société pour l'année 1904 est ainsi composé:

PRÉSIDENT D'HONNEUR

M. GIRARD DE RIALLE

Ministre de France

PRÉSIDENT

JEAN NAUDON; A. Prat 544

VICE-PRÉSIDENT

LEFEBRE AUBIN, S. Francisco 817

SECRÉTAIRE

SAUVAIN CAMILLE, Maison Pra

SECRÉTAIRE-ADJOINT

CANTET CÉLESTIN, Puente 864

TRÉSORIER

DOIZI LÉON, Carmen 265

MEMBRES HONORAIRES:

Duclos Paul.—Etchepare Michel.—Goujon Paul.—Goffi Charles.—Houssais Léon.—Lévy Edouard.—Lafitte Paul.—Le-Févre Aubin.—Lerond Joseph.—Le Beuffe Ernest.—Mengin Max.—Morére Auguste.—Naudon Jean.—Ouvrard Guillaume.—Patri Adolphe.—Person Marius.—Polette Joseph.—Rialle Girard de.—Rouby Frédéric.—Simon et C.ᵉ.—Sentex Dr.—Zamulo Georges.

FONDATEURS

Boucy Ernest.—Ducos Louis.—Dupré François.—Pinaud Jules.—Robert Nicolas.

La Prévoyance

Société française de secours, coopération, instruction

FONDÉE LE 1ᵉʳ JANVIER 1897

Siège Social et Bureaux, rue Moneda 2248-2252

Santiago

Cette Société a pour but:

1° De donner les soins médicaux et autres nécessaires aux membres actifs malades.

2° De leur donner un secours pécuniaire pendant la durée de leur maladie.

3° De pourvoir aux frais de leurs funérailles.

4° De donner un secours aux familles des membres actifs hommes, ou veuves de sociétaires se trouvant dans le cas de l'art. 20 du chapitre VI décédés, si elles sont nécessiteuses.

(Dans le cas où le sociétaire décédé laissera une famille illégitime ou une famille légitime au second degré, qu'il soutenait de son vivant, le comité statuera sur l'opportunité d'accorder ce secours).

5° De servir une pension à tout sociétaire qui, après dix années d'activité, deviendra incapable de tout travail ou occupation productifs et se trouvera dénué de toutes ressources.

6.° De procurer aux sociétaires tout ce dont on se sert dans la vie intellectuelle ou physique, aux conditions les moins coûteuses possible.

7.° De donner aux sociétaires de tous âges et des deux sexes, l'instruction en tous genres, selon ce qu'il pourra être fait en ce sens.

8.° En quelque lieu que soit réunie la société ou une fraction de la société, toute question, discussion ou conversation politique ou religieuse y est interdite.

Le Bureau de «La Prévoyance» pour l'année 1904 est ainsi composé:

PRÉSIDENT, M. Léon Bertrix
VICE-PRÉSIDENT, M. Alexandre Menacé
TRÉSORIER, M. J. Bouchet 2.°
SECRÉTAIRE, M. Arthur Dussaut
CENSEUR, M. Joseph Bouchet
COMMISSAIRE, M. Joseph Bouchet
ARCHIVISTE, M. Arthur Dussaut
MÉMBRE D'HONNEUR, M. Félix Goffin

Messieurs les membres fondateurs de «La Prévoyance» sont: Félix Goffin, A. Menacé, Alfred Brousse, Bertrand Tisné, Constant Delgeon, Joseph Bouchet, Louis Berthelot, Paul Quiquandon, Jacques Arthur.

Actuellement la Société «La Prévoyance» est composée de 48 membres actifs et 32 honoraires.

Société de Bienfaisance Française

SANTIAGO

Le but de cette société est de venir en aide aux familles nécessiteuses, aux veuves de Français; soit en leur donnant un secours temporaire, soit en leur versant une mensualité en proportion de leurs besoins.

En soutenant dans deux hospices, des vieillards des deux sexes: en plaçant les orphelins, dans un établissement, où, jusqu'à l'âge de douze ans, ils reçoivent l'instruction et l'éducation nécessaires.

Grâce à la générosité de ses souscripteurs, cette société, parvient à soulager du mieux possible les misères: hélas, toujours trop nombreuses.

Le Président actuel, M. J. Pra, a été réélu président à chaque assemblée générale, depuis 1902.

Par l'intérêt que prend le président envers cette institution, et par l'organisation actuelle, les secours sont distribués, avec le plus d'équité possible.

On ne peut que féliciter la colonie Française d'avoir à cœur de soutenir cette société.

PRÉSIDENT	Monsieur	J. Pra
VICE-PRÉSIDENT	»	F. Paccaud
SECRÉTAIRE	»	L. Strack
TRÉSORIER	»	B. Camousseigt

4e Compagnie de Pompiers

«Honneur et Dévouement»

Santiago

Après le grand incendie de l'église de la «Compañia» qui eut lieu le 8 Décembre 1863 on fonda le corps de pompiers de Santiago.

Cette institution, une des plus nobles et des plus anciennes du Chili, est peut-être unique dans son genre dans l'univers.

Elle fut définitivement établie le 20 Décembre 1863 et composée uniquement de personnes désintéressées et appartenant à toutes les clases sociales.

La colonie française toujours très enthousiaste, réunie en assemblée générale, décida de former une compagnie de pompiers, et à cet effet elle demanda au directoire du corps de pompiers l'autorisation de s'ajouter aux compagnies déjà formées. Cette autorisation fut accordée et le 18 Janvier 1864 se formait la 2e compagnie de «sapeurs» aujourd'hui 7e compagnie et le lendemain 19 Janvier 1864 naissait la 4e compagnie de pompiers, avec le bureau, les officiers et le personnel dont les noms suivent:

Directeur, M. Charles de Monery.—Capitaine, M. Auguste Raymond.—Lieutenant 1er, M. B. Lafourcade.—Lieutenant 2e, M. N. Canicart.—Secrétaire trésorier, M. Edouard Muzard.—Harache.—Poupin.—J. Alphonse.—P. Zamulo.—Labeyrée, (père de celui qui vient de mourir).—Bernard Lafourcade.—Louis Blondet.—G. Genoud.—Jules Jeaunin.—Ant. Bouquet.—A. Gauret.—Armagnac.—Lagoue, (plutôt Lagrue).—Ch. Corbet.—Kingler.—Auguste Raymond.—A. Frutier.—Meynard, (père).—François, (docteur).—Delauhoussayes.—Fareaud.—Charles de Monery, (dans la 7ème compagnie).—Edouard Muzard.—Hector Tiffou.—G. Zamulo, (contribuant actuel).—Albert Marchand.—Alcide Magnère, (volontaire honoraire actuel).—Numa Magnère, (à Curicó dans une autre compagnie).—Gaston Magnère.—Jean Bainville.—Edmond Miquel.—L. Berton.—Sylvestre Nakin.—P. J. Combet.—Henri Baudoin.—Gustave Branger.—Jalama.—Henri Moracin.—H. Pinaud.—Dussert.—Alfred Dumirail.—Ch. Jacquet.—Toussaint.—J. Bouquet.—Chaillot.—Théodore Tiffou.—J. Lalanne.—A. Dupuis.—Lucien Garnier Meynard.—Joseph Jouve, Pierre Gorlier, (je crois qu'ils survivent encore).—L. Diyont.—Glaveau.—E. Horeau.—Ch. Bouret.—P. Cadot.

La compagnie se compose de volontaires actifs, honoraires et membres contribuants.

Les membres actifs sont les volontaires qui prêtent un service actif pendant 9 ans, les honoraires ceux qui dépassent ce terme et les membres contribuants sont ceux qui sans avoir les obligations des précédents aident la compagnie pécunièrement pour l'entretien de son matériel.

A sa fondation la compagnie possédait des pompes à bras demandant un personnel excessif et ne correspondant pas aux exigences du service. Il fut accordé de faire l'acquisition d'une pompe à vapeur et avec les souscription des volontaires, contribuants et du commerce en général, la 4e achetait sa première pompe à vapeur qui fut baptisée du nom de «France», cette pompe fit son service pendant 17 ans. En 1890 la 4e recevait une nouvelle pompe à vapeur, cette fois un engin français, qui sans parti pris la meilleure de Santiago à cette époque et qui est encore en parfait état de service.

Depuis sa fondation la 4e a su porter avec gloire sa devise, «Honneur et Dévouement».

Victime du devoir est tombé Arthur Glaziou le 16 Janvier 1892. Glaziou portait sur la poitrine deux médailles l'une de sauvetage et l'autre pour éclat de guerre en Tunisie.

Il ne reste qu'un seul fondateur M. Alcide Magnère appartenant encore à la compagnie.

Nous désignons ci-dessous le nom des volontaires qui, par leurs services prêtés au Corps ont reçu du directoire les récompenses bien méritées:

35	ans de services	8e	prix,	Méd. spécial de la Municipalité.	Mr.	François Dupré
»	»	»	»	»	»	» Manuel A. Diaz
30	»	»	7	»	Mr.	Olegario Campos
25	»	»	6	»	»	Sallé Edouard
»	»	»	»	»	»	Jardel Charles
20	»	»	5	»	»	Berton Albert
»	»	»	»	»	»	Dupré Frantz
»	»	»	»	»	»	Maulme Mars
»	»	»	»	»	»	Bardeau Jules
»	»	»	»	»	»	Dupré Edouard

Parmi les volontaires ci-dessus dont le mérite est incontestable se détache la figure de Monsieur Charles Jardel, le volontaire ponctuel, dévoué, discipliné, généreux et dont la mo-

destie si proverbiale lui a attiré l'estime et la considération générale de tous ses camarades.

La 4e est representée au directoire par un officier supérieur Monsieur Emile Petit avec le haut grade de Vice-Surintendant, second poste du corps.

La compagnie se compose actuellement de 20 membres actifs, 20 honoraires, le bureau et l'officialité se composent comme il suit.

DIRECTEUR	Monsieur	Adolphe Patri
CAPITAINE	»	Emile Goujon
LIEUTENANT 1°	»	Edouard Dupré
» 2°	»	Emile Cheyre
ADJUDANT	»	Louis Despouy
SECRETAIRE	»	Fernand Vayer
TRÉSORIER	»	François Abadie

7.ème Compagnie de Sapeurs Pompiers

«Honneur et Patrie»

SANTIAGO

Le 18 Janvier 1864 la Colonie Française se réunissait dans le but de former une Compagnie de Pompiers qui devait s'ajouter à celles qui formaient le Corps organisé le 20 Décembre de l'année précédente, après l'horrible catastrophe de l'incendie de la Compagnie qui eut lieu le 8 Décembre 1863.

Cette réunion donna pour résultat la fondation de la 2ème Compagnie de Sapeurs aujourd'hui la 7ème.

M. Gaston Dubord en fut nommé directeur et M. René Clerc, capitaine.

Cette compagnie essentiellement française, porte sur son drapeau la même devise que portent les drapeaux de l'armée française: «Honneur et Patrie» et dans ses 40 années d'existence, elle a su porter dignement ce lemme.

Actuellement elle compte 35 volontaires actifs, et 60 membres en plus qui, avec leurs cotisations mensuelles contribuent à l'entretien du matériel et aux autres frais généraux.

Victime de son dévouement et courage est tombé Emile Grunenvald qui, blessé à l'incendie du 19 Septembre 1901, succomba des suites de ses blessures le 14 Novembre de la même année, après une agonie de 56 jours, dans laquelle il émerveilla tous ceux qui l'approchèrent par son stoïcisme et grandeur d'âme.

Le matériel de la Compagnie est composé de 2 chars pour chelles, avec leur complément de galles, haches et cordages, et d'une échelle automatique fabriquée par MM. Gugunmus frères de Nancy (Meurthe-et-Moselle).

Cette échelle fut baptisée le 14 Juillet 1902, du nom d'Emile Grunenvald afin de perpétuer le souvenir de ce brave volontaire.

Le bureau élu pour l'année 1904 est composé comme suit:

DIRECTEUR,	M.	Gaston Burgalat
CAPITAINE,	»	Sabin Cassou
TRÉSORIER,	»	Alfred Bonnefoy
SECRÉTAIRE,	»	Antoine Cassou
ADJUDANT,	»	Félix Copetta
1er LIEUTENANT,	»	François Blancheteau
2ème »	»	Désiré Colignon
CHIRURGIEN,	»	Joseph Arce
1er SERGENT,	»	Charles Gaudais
2ème »	»	Pierre Lehuédé

Cercle Français de Valparaíso

FONDÉ LE 13 JUILLET 1878

L'administration du CERCLE FRANÇAIS est confiée à un Bureau composé d'un Président, un vice-Président, un Secrétaire, un sous-Secrétaire, un Trésorier, quatre Commissaires titulaires, deux Commissaires suppléants et un Bibliothécaire. Le cas échéant, l'un des Commissaires titulaires remplira les fonctions de Trésorier, et l'un des Commissaires suppléants celles de Commissaires titulaire.

Société Française de Secours Mutuels de Valparaíso

FONDÉE EN 1869

La Société a pour but exclusif de secourir ses membres participants malades.
Au moyen de cotisations mensuelles payées par chacun de ses membres, elle s'engage:
1.° A leur procurer les soins du médecin et les médicaments nécessaires;
2.° A leur payer une indemnité quotidienne durant leur maladie;
3.° A pourvoir, en cas de décès, aux frais de leurs funérailles.
Elle reste étrangère à toute question politique ou religieuse.

Société Française de Bienfaisance de Valparaíso

But de la Société:

La Société Française de Bienfaisance est instituée dans le but de venir en aide à tous les français habitant Valparaiso, malades, infirmes, manquant de ressources, ou à ceux qui sans être malades et qui le méritent, se trouvent dans la néccessité d'avoir recours à la société.

Des secours pourront également être accordés aux Français de passage à Valparaíso qui en seront jugés dignes et qui se trouveraient accidentellement sans ressources.

Compagnies de Pompiers de Valparaíso

5ème Cie de Pompiers

Pompe France

En 1856 la 5ème Cie Pompiers se sépara en deux et forma, outre la Cie primitive, la 2ème Compagnie de Sapeurs Pompiers; aujourd'hui 8ème Cie de Pompiers Sapeurs Français.

Membres Fondateurs 1856, Officiers:

DIRECTEUR	Monsieur	Roux
CHIRURGIEN MAJOR	»	Prétot
TRÉSORIER	»	Raveau Jean
CAPITAINE	Monsieur	Duprat
LIEUTENANT	»	Lieutaud
LIEUTENANT	»	Normand
SOUS-LIEUTENANT	»	Duprat Jerôme
SOUS-LIEUTENANT	»	Dumora
SERGENT-MAJOR	»	du Bord
SERGENT-FOURRIER	»	Merlet
SERGENTS	»	Alibaud et Elizegaray
CAPORAUX	»	Bonnemain et Brochon.

Volontaires en 1856:

Alivon.—Azimon.—Barthez.—Billeviller.—Bouzguignon.—Casassus.—Cécereu.—Couve.—Chavassus.—Champon.—Chopis.—Delgado.—Dosset.—Fauré.—Frémier.—Goy.—Gorlier.—Huteau.—Mannet.—Mandier.—Manduit.—Mérie.—Mora.—Moyon.—Schazman.—Scheffter.—Séguin.—Saindou.—Verdier.

8ème Cie de Pompiers

Liste de Membres Fondateurs:

DIRECTEUR	Monsieur	Jullian
CAPITAINE	»	Comet
LIEUTENANT	»	Boust
SOUS LIEUTENANT	»	Lefebre
TRÉSORIER	»	Parterie
SERGENT FOURNIER	»	Fumeau
SERGENTS	Messieurs	Grataloup, Valeton et Larée
CAPORAUX	»	Bournet, Gadenat, Bousigon et Prévault.

Sapeurs:

MM. Arnaud.— Caravanier.—Crétenet.—Coquibus.—Colombet.—Demarteau.—Daugatz.—Dourdon.—Ebeling.—Fréchaud.—Fournier.—Jacob.—Kehle.—Labatut.—Leleu.—Leroux.—Lhoir.—Lécuyer.—Mentha.—Martineau.—Panajou.—Pin.—Portes.—Steps.—Suberbié.—Simon.—Trucelly.—Turgat.—Vassort.—Ville.—Vulcain.

Aujourd'hui il reste un seul survivant à ma connaissance c'est M. Gadinat, à Valparaiso

La 8e compagnie d'échelles se recrute surtout parmi les français des corps de métiers gens travailleurs et courageux aptes à ce genre d'exercice mais peu sédentaires et se renouvelant assez fréquemment sur les rôles de la compagnie.

Or, comme il est arrivé il y a déjà longtemps de cela que le nombre des ouvriers français diminuait parfois subitement dans notre ville par leur départ pour des endroits plus favorables à leurs professions, au point de gêner le bon fonctionnement du service des échelles, on s'est vu forcé d'accepter comme membres volontaires un certain nombre de fils du pays, enthousiastes pour le service, patriotes pour notre tricolore français, et qui plus assis forment un noyau de volontaires changeant peu.

Les membres chiliens ne sont pas éligibles aux grades d'officiers et servent cependant avec zèle et dévouement.

GUIDE DE LA COLONIE

A

Abadie Dominique, Santiago.
Abadie Eugène, Cauquenes de Parral.

ABADIE FRANÇOIS, SANTIAGO
CASILLA 1914
RUE DARDIGNAC 554.
AGENT
COMMISSIONNAIRE
Représentant de F. Mocoçain, propriétaire des houillères de
CANTA-RANA
et des gisements de charbon
SOUS-MARINS
de Coronel.
EXPERT-COMPTABLE
avec 20 années d'exercice au Chili.
BUREAU DE
RENSEIGNEMENTS
COMMERCIAUX.

Abadie Henri, Cauquenes de Parral.
Abadie Jacques, Santiago.
Abadie Jean, Cauquenes de Parral.
Abadie Théophile, Valparaiso.
Acheritogaray Pierre, Coronel.
Acoteau Julien, Rancagua.
Acoteau Maxime, Rancagua.
Adam Jules, Lautaro.
Adam Vincent, Lautaro.
Adduard Louis, Chillán.
Agouborde Jean, Parral—Membrillo.
Agouborde Jean, Rinconada.
Agouborde Joseph, Coronel.
Agouborde Jules, Lautaro.
Agrehan François, Traiguén.
Aguerre Jacques, Cañete.
Aignerin Michel, Concepción.
Alayrac Joaquim, Chillán.
Albié François, Santiago.
Albistor Joseph, Valparaiso.
Albistor Philippe, Valparaiso.
Alduitz Michel, Lota.
Alduitz Paul, Lota.
Alexandre Paul, Santiago.
Alexandre Pierre, Santiago.
Alfonsi Pierre, Limache.
Alié R., Valparaiso.
Allaire Alexis, Quino.
Allaire Aristide, Victoria.
Allaire Georges, Santiago.
Allaire Jean, Quino.
Allaire Jean F., Victoria.
Allamand Chartron, San Francisco de Limache.
Allamand François, Limache.
TANNERIE LIMACHE.
Allamand Jean, Valparaiso.
Almeras Henri, Santiago.
Alujas Martin, Santiago.
Alzugaray Gabriel, Coronel.
Amblard François, Santiago.
Ambroggio Achille, Santiago.
Amelot Emile, Rengo.
Amestoy Sauveur, Angol.
Amion Justin, Santiago.
André Amédée, Antofagasta.
Andueza Jean, Temuco.
Andurain (d') Albert, Santiago.
Andurain (d') Julien, La Unión.
Andurain (d') Louis, Santiago.
Andurand Adrien, Lautaro.
Andurandéguy Jean, Coronel.

ANDURANDEGUY JEAN-Bte.
Propriétaire de
L'HOTEL DE LA BOURSE
ANCIEN CAFÉ DU MÊME NOM
ETABLISSEMENT
DE 1er ORDRE
Offrant aux Voyageurs
Confiance et renseignements.
Coronel.

Andurandéguy Martin, Talcahuano.
Andurandéguy Jean S., Valparaiso.
Andurandéguy Martin, Lirquén.
Andurandéguy Pierre, Talcahuano.
Andurandéguy Samson, Coronel.
Andurandéguy Sauveur, Talcahuano.
Andurandéguy & Cie, Talcahuano.
Anduze Raoul, Victoria.
Anel Charles, Santiago.
Aninat Jules, Concepción.
Aniotz Pascal, Angol.
Anselme Albin, Valparaiso.
Anselme Antoine, Lautaro.
Anselme Claude, Perquenco.
Anselme François, Lautaro.
Anselme Henri, Valparaiso.
Anselme & Fils, Lautaro.
Antijol Claude, Antofagasta.
Antman Charles, Santiago.
Antoni Alexandre, Santiago.
Antoni Charles, Santiago.
Antoni Pierre, Santiago.
Anty Augustin, Viña del Mar.
Apoulet Maurice, Santiago.
Appel Henri, Tacna.
Arcil Louis, Perquenco.
Arcil Pierre, Lebu.
Ardain Paul, Los Andes.
Argacha Benoit, Membrillo.
Argacha Gaston, Membrillo.
Argacha Gustave, Membrillo.
Argain Jules, Valparaiso.
Argellas Henri, Antofagasta.
Armand Gustave, Valparaiso.
Arnal Frédéric, Punta Arenas.
Arnal Paul, Punta Arenas.
Arnaud François, Punta Arenas.
Arnaud Gaston, Valparaiso.
Arnauld André, Limache.
Arretchea & Dibar, Angol.
Arretchea Félix, Coronel.
Arretchea Grégoire, Angol.
Arretx Léon, Temuco.
Arretx Sauveur, Lautaro.
Arretz Jean B., Los Angeles.
Arretz Joseph, Curacautin.
Arretz Joseph, Lebu.
Arrivé André, Lautaro.

ARRIVÉ & ARRETX, LAUTARO
HOTEL DE FRANCE
Appartements spéciaux pour voyageurs de commerce.

Arrivé Alphonse, Traiguén.
Arrivé Jean, Traiguén.
Arrivé Léon, Lautaro.
Arrocet Pierre, Copiapó.
Arrout Pierre, Vallenar.
Artazon Thomas, Chillán.
Artigue Louis M., Valparaiso.
Artus Pierre, Chincolco.
Artus Pierre F., San Felipe.
Astol Firmin, Talcahuano.
Aubarret Jean, Ancud.
Aubert Alphonse, Santiago.
Aubron Eugène, Santiago.

Aubry Auguste, Santiago.
BOUCHERIE FRANÇAISE
CASTRO 551.

Aubry Gaston, Santiago.
Aubry Henri, Concepción.
Aubry Louis, Santiago.
Aubry Louis, Catemu.
Audebert Stanislas, Valparaiso.
Audonnet Pierre, Ovalle.
Augant Georges, Punta Arenas.
Augé Ernest, Santiago.
Augé Jules, Chillán.
Augerand Louis, Santiago.
Auguin Benjamin, Santiago,
Auspont Justin, Santiago.
Auspont Louis, Santiago.
Autaret Jules, Ancud.
Authière, Santiago.
Autour Jean B., Santiago.
Avalis Félix, Concepción.
Ayçaguer Arnaud, Valparaiso.
Ayçaguer & Duhalde, Santiago,
Ayçaguer & Duhalde, Valparaiso.
Voir description page 239.
Ayçaguer Jean, Valparaiso.

B

Babonnier Charles, Toltén—Temuco.
Bachelet Germain, Santiago.
Bachelet Louis, Santiago.
Bacherod Emile, Santiago.
Badhuix Pierre, Catemu.
Baduel Pierre, Temuco.
Bafray Charles, Viña del Mar.
Bafray Emile, Viña del Mar.
Baglina Antoine, Punta Arenas.
Baherle Pierre, Punta Arenas.
Baillon Eugène, Santiago.
Baillon Joseph, Santiago.
Bailly Jean P., Catemu.
Balacé Henri, Temuco.
Balaresque J., Valparaiso.
Balaresque Oscar, Quillota.

Ballous Elie, Santiago,
Boucherie Bordelaise,
Marché Central 41.

Bandet Antoine, Toltén—Freire.
Bans Xavier, Valparaiso.
Baptiste François, Santiago,
Barbarie G., Santiago.
Barbaste Jean Bte., Ovalle.

BARBERA ANTOINE
ENTREPOT DE VINS
BLANCS ET ROUGES
MARCHAND EN GROS
EXPORTATION. VALPARAISO
RUE YUNGAY 31.

Barbrel Eugène, Catemu.
Bardeau Alexis, Santiago.
Bardeau Alphonse, Santiago.
Bardeau André, Santiago.
Bardeau Frères, Santiago.
Voir description page 229.
Bardeau Jules, Santiago.
Bares Barthelemy, Santiago.
Baret Joseph, Punta Arenas.
Barnabo Julien, Santiago.
Barnech Léonce, Quillota.
Barneche Henri, Santiago.
Barnier Alexandre, Viña del Mar.
Baron Léonce, Taltal.
Baron Maurice, Coquimbo.
Baron Ulysse, Coquimbo.
Barré Charles, Santiago.
Barreau Adrien, La Ligua.
Barreau Jean, Los Angeles.
Barren Jean B., Los Sauces.
Barren Vincent, Traiguén.
Barrere Emile, Valparaiso.
Barrière Pierre, Concepción.
Barrière Pierre, Temuco.
Barril Jean, Santiago
Barrouillé Jean Bte., Santiago.
Barry Jean, Santiago.
Barthou Philippe, Concepción.
Bartet Edmond, Chillán.
Barville Gustave, Punta Arenas.
Bas Henri, Molina.
Basignan Louis, Valparaiso.
Bastien Henri, Talca.
Bathelot Emile, Santiago.
Batifol Emile, Santiago.
Bastin Albert, Limache.
Bastit Ulysse, Santiago.

Bastoure Jean, Santiago.
Alameda 127.

Batine François, Santiago.

Batmale Pierre, Santiago.
Voir description page 229.

Batsère Léopold, San Felipe.
Baudet Gabriel, Santiago,
Baudichon Ivorce, Antofagasta.
Baudon J., Santiago.
Baulot Edouard, Valparaiso.
Baulot Hector, Valparaiso.
Bauville A., Sartiago.
Bayard Pierre, Santiago.
Baylac Alexandre, Santiago.
Baylac Bertrand, Punta Arenas.
Baylac Jean, Punta Arenas.
Bayle Alphonse, Victoria.
Bayle Charles, Santiago.
Bazin Edouard, Santiago.
Beaudouin Eugène, Talcahuano.
Beaudouin Albert, Valparaiso.
Beaudouin Victor, Valparaiso.
Beaujardin Jean, Los Angeles.
Beaulier Antoine, Punta Arenas.
Beaumont Hipolyte, Linderos.
Bébin Frank, Tacna.

BÉBIN HERMANOS
IMPORTATION EXPORTATION
PARIS, TACNA (CHILI)
POTOSI, CHALLAPATA
(BOLIVIE).

Bécaas Alexis, Santiago.
Bédouet Eugène, Santiago.
Bédouin Paul, Talcahuano.
Béduneau François, Valparaiso.
Beduneau F. Louis, Valparaiso.
Béhéran Auguste, Rinconada.
Béhro Léon, Quilpué.
Béhro, Valparaiso.
Bejus Auguste, Santiago.
Bel Armand, Traiguén.
Bel Marcel, Quino.
Bélair Charles, Santiago.
Belgereau Aristide, Buin.
Belis Armand, Santiago.
Bellenger Jules, Quillota.
Bellet Antonin, Santiago.
Bellet Jean, Santiago.

HOTEL RESTAURANT
MARSEILLAIS
RUE SAN PABLO 1296.

Belloc Jean B., Victoria.
Bellot François, Temuco.
Belloy François, Viña del Mar.
Beliy Edmond, Valparaiso.
Belrich Charles, Santiago.
Béluzan Aristide, Victoria.
Béluzan Blaise, Traiguén.
Béluzan Samuel, Santiago.
Benard Alexandre, Chillán.
Benard Alphonse, Chillán.
Benard Henri, Chillán.
Benard Jules, Chillán.
Benech Numa, Santiago.
Benedetti Georges, Iquique.
Benezet Théophile, Chillán.
Benoist Henri, Santiago.
Benoît Charles, Santiago.
Benoît Jean, Buin.
Berbudeau Théodule, Santiago.
Berger Gustave, Santiago.
Berger J. Frédéric, Santiago.
Berger Jean, Molina.
Berger Louis, Santiago.
Bergoeing Jean, Santiago.
Bergoeing Louis J., S. F. Limache.
Bergue Joseph, Punta Arenas.
Bergnier François, San Felipe.
Berkhausen Rodolphe, Iquique.
Bernabo Julien, Santiago.
Bernard Armand, Valparaiso.
Bernard Auguste, Lautaro.
Bernard Edouard, Iquique.
Bernard Jean, Quillota.
Bernardet Pierre, Linderos.

BERNARDIN ALBERT
HOTEL DE PARIS
SERVICE SPÉCIAL POUR
LUNCHS ET SOUPERS FINS
SPÉCIALITÉ DE LA
MAISON
GRENOUILLES
ET ESCARGOTS
RUE OROMPELLA 43
CONCEPCION.

Bernau Georges, Santiago. Fabrique de Glace, Bellavista 27.

Bernau Joseph, Santiago.

BERROGAIN JULIEN,
Concepción,
ARTICLES POUR HOMMES
DAMES ET ENFANTS
RAYON TAILLEUR
CHAPELLERIE, CHAUSSURES
SUR MESURE.

Berrogain Lucien, Villarrica.
Berruyer Louis, La Serena.
Bersant Auguste, Toltén—Temuco.

BERT EUGÈNE, Concepción.
NOUVEAUTÉS POUR DAMES.
Rue Comercio 143.

Bertaille Emile, Santiago.
Bertein Michel, Iquique.
Bertelsen Ernest, Quillota.
Bertet Charles, Malvoa.
Bertet Edouard, Traiguén.
Berthelon Antoine, Iquique.
Bertholus Camille, Los Andes.
Bertholus Louis, Los Andes.
Bertin, Ancud.
Berton Albert, Parral.
Berton Alexandre, Molina.
Berton Frédéric, Toltén—Freire.
Berton Léopold, Lautaro.
Berton Joseph, Lontué.
Bertrand Albert, Quillota.
Bertrand Amédée, Lontué.
Bertrand Georges, Santiago.
Bertrand Henri, Santiago.
Bertrand Joseph, Lautaro.
Bertrand Louis, Santiago.
Bertrix Edouard, Iquique.
Bertrix Léon, Santiago.
Bertru Alfred, Victoria.
Beyraud Albert, Santiago.
Besançon Pierre, San Felipe.
Besnard Jules, Santiago.
Besnier Albert, San Javier.
Besnier Constant, Rengo.

BESNIER FERNAND
TANNERIE
«LE CONDOR»
ANCIENNE MAISON C. COLLIN
ASSORTIMENT COMPLET
POUR CORDONNIERS
ET SELLIERS
VENTES
POUR L'EXPORTATION,
CHILLAN.

BESNIER GUSTAVE
TANNERIE FRANÇAISE
ASSORTIMENT COMPLET POUR
CORDONNIERS ET SELLIERS
VENTE EN GROS DE LAINE
ET CUIRS POUR
L'EXPORTATION,
CHILLAN.

BESNIER & LEMARIÉ
TANNERIE FRANÇAISE
Assortiment complet de cuirs et outils pour cordonniers et selliers, Rengo.

Besnier L., Santiago.
Besse Joseph, Santiago.
Bezamat Auguste, Los Andes.
Bezart François, Paniahue.
Beze, Santiago.
Biaggi Joseph, Los Angeles.
Biarnes Eugène, Lontué.
Biaut Auguste, Santiago.
Biaut Charles, Santiago.
Bidart Emile, Santiago.
Bidart Fernad, Ercilla.
Bidaucoste Emile, Temuco.
Bidegain Eugène, Concepción.
Bidegain Jules, Curacautin.
Bidegain Pierre, Curacautin.
Bienen Henri, Concepción.
Biétrix Alfred, Santiago.
Biget Jules, Punta Arenas.

BIHAN GILLES
FABRIQUE D'EAUX GAZEUSES
Maison fondée en 1892. Marque déposée. Spécialité de la Fabrique, Kola champagne, etc. Unique concessionnaire de
LA LIMONADA COURONNE
à Valparaiso, Rue Clave N.° 17.

Bijar, Valparaiso.
Billard Augustin, Lautaro.
Billault Constant, Catemu.
Biltz Léopold, Valparaiso.
Binet Georges, Viña del Mar.

Bini Raphaël, Iquique,
Imprimeur, Esmeralda 124.

Biscar Martin, Bajo Imperial.
Biteran Jean, Santiago.
Blanc Anatole, Punta Arenas.
Blanc Florentin, Traiguén.
Blanc François, Traiguén.
Blanc Joseph, Traiguén.
Blanc Pierre, Traiguén.
Blancaire Martin, Concepción.
Blanchard A., Santiago.
Blanchard Charles, Santiago.
Blanchard Jean, Punta Arenas.
Blanchet Raymond, Limache.
Blanchot Henri, Valparaiso.
Blanchot Norbert, Valparaiso.
Blanchot Pierre, Valparaiso.
Blanpié Léon, Valparaiso.
Blazy Georges, Valparaiso.
Blériot Charles, Santiago.
Blés Jean, Linares.
Blondet Amédée, Santiago.
Blondet Julien, Valparaiso.
Blondet Léopold, Santiago.
Blondet Marcel, Santiago.
Blu Achille, Chillán.
Blu Félix, Santiago.
Blu Firmin, Chillán.
Bluas Ferdinand, Lautaro.
Bobillier Victor, Valparaiso.
Boin Armand, Los Vilos.
Boissier Adolphe, Purén.
Boissier Augustin, Purén.
Boissier François, Purén.
Boissier Jean, Purén.
Boissier Jean B., Purén.
Boissier Joseph, Purén.
Boissier Simeon, Purén.
Boisson Charles, Lautaro.
Boisson Henri, Placilla—Palmilla.
Boissy Félix, Victoria.
Bona André, Santiago.
Bonamy Louis, Concepción.
Bonard Ferdinand, Chillán.
Bongain Albert, Valparaiso.
Bongain Alexandre, Valparaiso.
Bongain Charles, Valparaiso.
Bongain Frédéric, Valparaiso.
Bongain Hipolyte, Valparaiso.
Bonifaire Lazare, Santiago.
Bonin Baptiste, Santiago.
Bonin Jean, Santiago.
Bonnaire Emile, Concepción.
Bonnaud Pierre, Lautaro.
Bonnault Ferdinand, Los Angeles.
Bonnebas Marius, Santiago.
Bonnefon G. Jean, Traiguén.
Bonnefoy Alfred, Santiago.
Bonnefoy Emile, Santiago.
Bonnet Charles, Santiago.
Bonnet Jean, Santiago.
Bonnert Charles, Santiago.
Bonniard Blaise, Concepción.
Bonnin Jules, Santiago.
Bonnin Raphaël, Santiago.
Bonvalet Alexis, Choquechoque.
Bonvalet Alfred, Choquechoque.
Bonvalet Louis, Lautaro.
Bonvalet Jules, Choquechoque.
Bonvallot Alfred, Traiguén.
Bonvallot André, Punta Arenas.
Bonvallot Joseph, Concepción.
Bonvallot Louis, Punta Arenas.
Bop Albert, Valparaiso.
Bop L., Valparaiso.
Bordato Armand, Santiago.
Bordenave Gentil, Cañete.
Bordenave Laurent, Cañete.
Bordeu Edmond, Concepción.
Borel Adrien, Galvarino.
Borel Père, Galvarino.
Borie François, Los Andes.
Borie Fulbert, Santiago.
Borie Gilbert, Santiago.
Bosnet Charles, Santiago.

Bossugue Prosper, Ercilla.
Ingénieur Topographique de Colonisation.

Bottin Clément, Santiago.

Bottin Edmond, Santiago.
Bottin Louis, Santiago.
Bouchat Jules, Nueva Imperial.
Boucher Emile, Santiago.
Bouchet Albert, Santiago.
Bouchet Eugène, Valparaiso.
Bouchet Joseph, Santiago.
Bouchon Emile, Lautaro.
Bouder Léon, Valparaiso.
Baudin Aimé, Victoria.
Boudin Alexandre, Victoria.
Boudin Théodore, Victoria.
Boudoire Alfred, Concepción.
Boudon Antoine, Valparaiso.
Boudon C., Quillota.
Boudon Jean, Santiago.
Bouey Ernest, Santiago.
Bouey Justin, Chillán.
Bouly & Janin, Chillán.
Boulfanais Jules, Limache.
Boulfanais Gabriel, Valparaiso.
Boulfanais Henri, Valparaiso.
Bougnot Aristide, Toltén—Freire.
Bougnot Auguste, Pillanlelbún.
Bougnot Pierre, Temuco.
Bougnot Pierre fils, Temuco.
Bouillet Emile, Concepción.
Bouillon Victor, Copiapó.
Bouin J., Valparaiso.
Bouletreau Ernest, Cauquenes.
Bouletreau Jean, Cauquenes
Bouillanguet Louis, Santiago.
Bouillanguet Léon, Santiago.

BOULOU LOUIS V.
PROPRIÉTAIRE FONDATEUR
DE L'HOTEL DE FRANCE
FONDÉ EN 1900
Le plus près de la Gare. Recommandé par son service
SPÉCIAL
POUR FAMILLES
Pour les voyageurs, renseignements commerciaux gratis,
Concepción.

Bouquet-Rives Jean, Concepción.
Bouquillard Jean-Bte., Bajo Imperial.
Bourdela Jean, Cauquenes.
Bourgade Léopold, Punta Arenas.
Bourgeau Marius, Purén.
Bourgeois Oscar, Santiago.
Bousquet Célestin, Punta Arenas.
Bousquet Joseph H., Santiago.
Bousquet Louis, Valparaiso.
Beussac Louis A., Santiago.
Bouteau Paul, Pillanlelbún.
Bouteille François, Llayllay.

BOUTIN JEAN
MAISON FONDÉE EN 1894
VENTE EN GROS DE
VINS ET EAUX-DE-VIE
RUE IGNACIO SERRANO 29-33
Concepción.

Boutineau François, Los Andes.
Bouyssac Léopold, Ercilla.
Bouyssou Armand, Catemu.
Bouzet Alcide, Santiago.
Bouzigues Henri, Santiago.
Boyer Adrien, Valparaiso.
Boyer Jean B., Concepción.
Boyer Marius, Santiago.
Bragade Marcel, Santiago.
Brangier Albert, Talcahuano.
Brangier Alvano, Talcahuano.
Brangier Auguste, Talcahuano.
Brangier Jean B., Talcahuano.
Brangier Pierre, Talcahuano.
Brard Anatole, Panquehue.
Brard Adhemar, San Bernardo.
Brard Oscar, Santiago.
Brard Octave, Santiago.
Brave Jean P., Coronel.
Breitter Léon, Coronel.
Bretagne Eugène, Santiago.
Breton Joseph, Quepe.
Breuillot Alfred, San Javier.
Breuillot Arsène, San Javier.

Breynat Georges & Cie., Valparaiso.
Voir description page 238.

Breytmayer André, Santiago.
Brillaud Jules, Santiago.
Brillaud R. Lucien, Santiago.
Brisset Justin, Santiago.
Broca Lavie Henri, Nueva Imperial.
Brochet Joseph, Santiago.
Brochier Pierre, Valparaiso.
Broquaire Georges, Valparaiso.
Broquart A., Santiago.
Brosse Jules, Santiago.
Brosseti Jean Bte., Lautaro.
Broudissond Pierre, Santiago.
Broussain Félix, Lautaro.

BROUSSAIN FRÈRES,
LAUTARO
Assortiment général de Marchandises pour hommes, dames et enfants.

Broussain Martin, Ovalle.
Broussain Pierre, Lautaro.
Broussain Sauveur, Lautaro.

Broussain & Larronde, La Serena.
Voir description page 244.

Brousse Alphonse, Santiago.
Brousse Eugène, Talcahuano.
Broussillon Auguste, Los Andes.
Bruchet Célestin, Temuco.
Bruchet Jean, Temuco.
Bruchet Louis, Temuco.
Bruet Adolphe, Santiago.
Bruiron, Talca.
Brûle, Ancud.
Brulet Paul, Talca.
Brumas Henri, San Carlos.
Brun Ernest, Coronel.
Voir description page 243.
Brun Ludovic, S. F. Limache.
Bruneaud Jean, Lautaro.
Bruneaud Alexandre, Victoria.
Bruno Jules, Talca
Bruyer Benjamin, Santiago.
Buchet Célestin, Pailahueque.
Buchel Célestin, Ercilla.
Bujon Charles, Santiago.
Buluzan Jean, Copiapó.
Bunel Emile, Santiago.
Bureau Alexandre, Punta Arenas.

Burgalat Gaston, Santiago.
Voir description page 222.

Burgalat Henri, Santiago.
Burguière G., Valparaiso.
Burnot Bernard, Talcahuano.
Buron, Valparaiso.
Buron Jean, Concepción.
Buron Georges, Concepción.
Buron Maurice, Concepción.
Burucua Bernard, San Bernardo.
Buysson Armand, Catemu.
Buysson Ernest, Pitrufquén.
Buysson Léopold, Pitrufquén.
Buy-Véran Urbain, Santiago.

C

Cabanes Jean, S. Fco. Limache.
Cabanes Joseph, Catemu.
Cabanes Léon, S. Fco. Limache.
Cabrol Henri, Santiago.
Cabrolié Henri, Santiago.

CABROLIÉ J. Santiago.
MAISON DE NOUVEAUTÉS
Rue Huérfanos, en face de la Banque du Chili.

Cabrolié Léon, Santiago.
Caceintalo Archange, Los Andes.
Caceintalo Manuel, Los Andes.
Caceintalo Raphaël, Los Andes.

Cadot Edouard. Imprimmeur Lithographe, rue Bandera 275. Santiago (Chili).
Voir description page 228.

Cahen E., Valparaiso.

Cahen Hermanos, Valparaiso.
Voir description page 241.

Cahen S., Valparaiso.
Caille J., Valparaiso.
Caillet Pierre, Temuco.
Caillié Auguste, Punta Arenas.
Caillon Albert, Santiago.
Caillon Charles, Santiago.
Cailly Emile, Copiapó.
Cailly Jules, Huasco.
Cailly Théodore, Huasco.
Caingnard Gustave, Curicó.
Caire Jean A., Quino.

Caire Victor, Quino.
Calcat Joseph, Temuco.
Calcat Marius, Temuco.
Calestroupat, Santiago.
Callier Gabriel, Cañete.
Callier Léon, Santiago.
Calmels Casimir, Santiago.
Calvet Pierre, Placilla—Palmilla.
Camadrot Pierre, Coronel.

CAMALEZ PIERRE
TANNERIE FRANÇAISE
ASSORTIMENT COMPLET POUR CORDONNIERS ET SELLIERS
FABRICATION DE VERNIS DE TOUTES CLASSES
LINARES.

Cament Louis, Concepción.
Camera Philippe, Valparaiso.
Camino Bernard, Ancud.
Camino Frédéric, Talcahuano.
Camousseigt Bernard, Santiago.
Camousseigt Fabien, Santiago.

CAMOUSSEIGT & LASSERRE
FABRIQUE DE GLACE
Montée d'après les derniers SYSTÈMES
NOUVELLE ANNEXE
FABRIQUE DE BOITES POUR CONSERVES
Téléphone anglais 2009,
rue Pérez Valenzuela 70,
quartier Providencia, Santiago.

Canet Joseph, Santiago.
Canovat Paul, Santiago.
Cantet Célestin, Santiago.
Capaccini Victor, Santiago.
Capdevielle Alexandre, Valparaiso.
Capdeville Pierre, Santiago.
Carbonne Emile, S. F. Limache.
Carbonnier Henri, Santiago.
Carcasson Ange, Iquique.
Carcey François, S. F. Limache.
Cariclet Edmond, Victoria.
Cariclet Ernest, Lautaro.
Cariconde Jean, Cholchol.
Carpentier Albert, Santiago.
Carpentier Henri, Santiago.
Carrère, Osorno.
Carrère Bernard, Concepción.
Carrère Pierre, Concepción.
Carrié Honoré, Los Andes.

CARRIÉ & LAPLUME
MOULIN SAINTE ROSE
de cylindres.
SPÉCIALITÉ EN FARINES CANDÉALES
LOS ANDES.

Carrier Jean, Penco.
Carrier Jean, Temuco.
Carrier Jean, Pitrufquén.
Carrier Jean Pierre, Temuco.
Carrouché Auguste Pierre, Santiago.
Carrouché Jean P., Santiago.
Carrouché Henri, Santiago.
Carsalade B., Santiago.
Cartau Jean, Traiguén.
Carton René, Tomé.
Casa Alexandre, Ancud.
Casassus Henri, Valparaiso.
Casaux Pierre, Punta Arenas.
Caseneuve Joseph, Talca.
Casse Louis, Copiapó.
Cassou Antoine, Santiago.
Cassou Julien, Santiago.
Cassou Pascal, Santiago.
Cassou Sabin, Santiago.
Castaing Eugène, Concepción.
Castaing Louis, Valdivia.
Castan Elisé, Vicuña.

Casteignau Paul, Santiago.
DOCTEUR EN MÉDECINE
rue Compañia 1213.

Castel Fernand, Los Andes.
Castel Jean, Angol.
Castel Louis, Iquique.
Castera Ulysse, Talcahuano.
Casterant Alexandre, La Calera.
Casterant J. Marie, La Calera.
Castex Alexis, Freirina.
Castex Bernard, Iquique.
Castex Charles, Ovalle.
Castex Jean B., Santiago.
Castex Frères & Cie., Coquimbo.
Cattey François, Iquique.
Cauderan Léopold, Bulnes.
Cauquelin Antoine, Viña del Mar.

CAUQUELIN EUGÈNE
FABRIQUE
DE PARFUMERIE FINE
MAISON FONDÉE EN 1888
VALPARAISO RUE BLANCO 575
CASE A LA POSTE N.° 3042
SAVONS FINS DE TOILETTE
SAVONS MÉDICINAUX
EAUX DE TOILETTE
LOTIONS POUR LES CHEVEUX
ESSENCES FINES POUR MOUCHOIR.

Cayla Auguste, Santiago.
Cazabat Jean F., Santiago.
Cazabon Dominique, Santiago.
Cazabon Félix, Santiago.
Cazabon Pascal, Los Sauces.
Cazabon Pierre, Santiago.
Cazabonne Marcel, San Felipe.

CAZAUDEHORE JACQUES
BAR CENTRAL
COULISSES DE LA BOURSE
DEJEUNERS A LA CARTE
LUNCHS CHAUDS
depuis 2 heures.
Service de 1er ordre.
VINS ET LIQUEURS EXTRA FINS
RUE BANDERA 261
SANTIAGO

Cazaux Lucien, Santiago.
Caze Gaston, Victoria.
Caze Maurice, Victoria.
Caze Pierre, Galvarino.
Cazenave Edouard, Santiago.
Cazeun Eugène, Santiago.
Cazor Paul, Santiago.
Cécéreu Alexandre, Concepción.
Cécéreu François, Concepción.
Cécéreu Léonce, Valparaiso.
Célery Denis, Santiago.
Célery Lucien, San José de Maipo.
Cerani Louis, Santiago.
Cerato J., Santiago.
Cerutti Joseph, Calama.
Chaboche, Valparaiso.
Chaboud André, Parral.
Chaboud Roman, Parral.
Chabouty Jean, Traiguén.
Chabouty Victor, Traiguén.
Chaillau Laurent, Illapel.
Chaillot E., Santiago.
Chaillot Jean, Concepción.
Chaine Vincent, Los Andes.
Challe Antoine, Valparaiso.

Challe Isidore, Valparaiso.
Voir description page 241.

Chalot François, Santiago.
Cham Adolphe, Iquique.
Chambon Célestin, Santiago.
Chanalet Eugène, Santiago
Chanceaulme Louis, Santiago.
Chanceaulme Marius, San Javier.
Chanceaulme Pierre, Santiago.

CHANCOGNE AUGUSTIN
NOUVELLE TEINTURERIE FRANÇAISE
Rue Moneda 2202, Santiago;
succursale San Antonio 73.

Chanel Victor, Santiago.
Chanet Georges, Pitrufquén.
Chanfreau Alexandre, Valparaiso.
Chanfreau Bernard, Valparaiso.
Chanfreau Louis, Valparaiso.
Chansone Louis, Pelequén.
Chanut L., Santiago.
Chanut E., Santiago.
Chapler Christian, Talca.
Chapotel Maurice, Punta Arenas.
Chapoulie Delord, Concepción.
Chapperon Félix, Valparaiso.
Chapsal P., Valparaiso.

Charleuf Charles, Santiago.
Charlot François, Santiago.
Charnay Barthélemy, Concepción
Charrier Joseph, Victoria.
Charriére Georges, Talca.
Charron Emile, Santiago.
Chartier Georges, Santiago.
Charton Jules, Limache.
Chaseau Léopold, Traiguén.
Chassin Auguste, Los Andes.
Chastia, Santiago.

CHASTIA & MARLAS
HOTEL RESTAURANT
«SAN DIEGO»
RUE SAN DIEGO 319-323,
SANTIAGO.

Chatain Célestin, Santiago.
Chatain Célestin fils, Santiago.
Chateau A., Valparaiso.
Chateau Célestin, Lautaro.
Chateau Edouard, Lautaro.
Chateau P., Valparaiso.
Chateauneuf Daniel, Santiago.
Chaume Ernest, Arica.
Chaumes Firmin, S. F. Limache.
Chaumont Albert, Traiguén.
Chauvin Emile, Valparaiso.
Cheix Gaston, Los Angeles.
Chemin, Ancud.
Chenevier Antoine, Victoria.
Chéreau Félix, Curicó.
Chéreau Richard, Curicó.
Cherier Daniel, Santiago.
Chesneau Louis, Tomé.
Chesnel Félix, Chillán.
Chevallier Joseph, Santiago.
Chevance L., Santiago.
Chevolier Charles, Talcahuano.

CHEYRE EMILE, Santiago.
Propriétaire du
GRAN HOTEL DE FRANCE
Restaurant à la Carte.

Cheyre Fernand, Santiago.
Cheyssal Louis, Galvarino.
Chicoine Henri, Traiguén.
Chicoineau Edmond, Santiago.
Chiquante A., Valparaiso.

CHOMMETON PHILIPPE,
ECURIES PARISIENNES
VENTES DE CHEVAUX
Pour voitures et selles. Louage de voitures de luxe pour Mariages
DRESSAGE DE CHEVAUX
pour voitures.
Rue Cienfuegos 49, Santiago.

CHOPIS GUSTAVE, SANTIAGO
A LA VI LE DE PARIS
PASAJE MATTE
ARTICLES POUR HOMMES
Voir description page 224.

Choribil Jean B., Chillán.
Choribil Jean P., Chillán.
Choribil Joseph, Concepción.
Choribil Pascal, Concepción.
Chouteau Eugène M., Rancagua.

CHOUTEAU EUGÈNE, Rancagua.
Journaliste.
NÉGOCIANT EN BOIS.

Chouteau Paul J., Lota.
Chovach Claude, Temuco.
Cibié Eugène, Santiago
Cigarroat Martin, Cañete.
Civrac (de) Arthur, Santiago.
Claissac Louis, Catemu.
Clastre Antolin, Santiago.
Claude François, Victoria.
Claude Guillaume, Victoria.
Claudet Frédéric San Felipe.
Claveau Fernand, Santiago.
Claveau Henri, Santiago.
Clavel Victor, Santiago.
Clavelle Bernard, Traiguén.
Clavelle Philippe, Traiguén.
Clavelle Raphaël J., Traiguén.
Claverie Alphonse, Santiago.
Claverie Bernad, Chillán.
Claverie Jean, San Felipe.
Claverie Maurice, Chillán.
Clavet Alexandre, Chillán.
Clerc Jean, Santiago.
Clément A., Santiago.
Clément Eugène Santiago.
Clément Louis, San Felipe.
Cléret Alphonse, Concepción.
Closets (de) Henri, Iquique.
Clouet Emile, Angol.
Cloupet Célestin, Santiago.
Cocault Octave, Purén.
Coddou François, Penco.
Coe François, Cauquenes.
Cognet Abel, Traiguén.
Cohe A., Santiago.
Cohe Jules, Santiago.
Coignard Paul, Santiago.
Coignard Paul fils, Catemu.
Coindreau Alcide, Temuco.
Coindreau Alfred, Temuco.
Coindreau Elie, Temuco.
Coindreau Emmanuel, Temuco.
Colignon D., Santiago.
Collet Jean, San Bernardo.
Collet Octave, Santiago.
Collin Jean B., Valparaiso.
Collin Jules, Chillán.
Collinet Eugène, Traiguén.
Collot P., Valparaiso.
Colombet Joseph, Santiago.
Colomer Jaime, Linares.
Comalles Louis, Santiago.
Combaluzier Marius, Santiago.
Combeau Ernest, Galvarino.
Combeau Félix, Galvarino.
Combes Jules, Chillán.
Combier Bernardin, Santiago.
Combin Justin, Santiago.
Comelin E., Valparaiso.
Commerçon Henri, Linares.
Compagnet Victor, Chillán.
Compagnon François, Quechereguas.
Compagnon Pierre, Traiguén.
Comparet Pierre, Iquique.
Compas Pierre, Ovalle.
Comte Antoine, Valparaiso.
Comte François, Valparaiso.
Constant Alphonse, Cauquenes.
Constant Jules, Santiago.
Constant Raymond, Santiago.
Copene Jean, Santiago.

Copetta César, Santiago.
FABRIQUE D'AUTOMOBILES
ET BICYCLETTES
SAN MARTIN 70.

Copetta Félix, Santiago.
Coquard Emile, Talca.
Coquelet Guillaume, Iquique.
Corbeaux Désiré, Santiago.

CORBEAUX D. & Cie.
Rue Esperanza 538, Santiago.
Voir description page 223.

Cordonnier Jules, Punta Arenas.
Cornu Armand, Chillán.
Cornu Pascal, Copiapó.
Cornu Pierre, Buin.
Coronel François, Tomé.

COSSO & ROGAZY Fres.
QUINCAILLERIE
CRISTALLERIE
FAIENCES, ÉPICERIE
EN GROS ET DÉTAIL
PARRAL.

Costadoat Louis, S. F. Limache.
Boulangerie du Mercure.

Costadot André, Concepción.
Coste Félix, Santiago.
Coste Fernand, Santiago.
Côte Augustin, Quino.
Côte Jean, Quino.
Cotiart Victor, Yumbel.
Cotiart Michel, Bulnes.
Cottin Alfred, Lautaro.
Couderc Jean, Lontué.
Coudeu Alexandre, Santiago.

COUDEU CAMALEZ Frères
BOURRELLERIE
SELLERIE
Fondée en 1841 par M. Camalez.
La Maison reçoit d'Europe des
SELLES FRANÇAISES
& ANGLAISES
et ses ateliers ont la renommée pour les harnais de travail
ET LEUR SPÉCIALITÉ
dans la fabrication des
HARNAIS DE LUXE
Rue Ahumada 219, Santiago.

Coudeu Joseph, Santiago.
Coudeu Martin, Santiago.
Coudou Etienne, Tacna.

Coudray César, Illapel.
Couet Achille, Valparaiso.
Coulon Armand, Lautaro.
Coulon Raymond, Lautaro.
Coulon Théophile, Lautaro.
Coumerme Louis, Santiago.
Couprie André, Chillán.
Couprie Pierre, Chillán.
Courain Louis, Santiago.
Couratier Léon, Valparaiso.
Voir description page 240.
Courdurier Louis, San Vicente de Taguatagua.
Couret J., Valparaiso.
Courpon Jean, S. F. de Limache.

COURRÉGES FRANÇOIS J.,
Santiago.
AU CHILI DEPUIS 1888.
MAISON TAILLEUR
rue Huérfanos 960.

Court Achille, Valparaiso.
Court Ferdinand, Constitución.
Courteau Marcel, Viña del Mar.
Coussinet Pierre, Santiago.
Couture André, Valparaiso.
Covet Emile, San Felipe.
Crespo Gustave, Los Angeles.
Cresson Albert, Tomé.
Croharé Henri, Iquique.
Cross Jean, Lautaro.
Cruciani Alexandre, Coquimbo.
Cucq Achille, Traiguén.
Cucq Auguste, Traiguén.
Cucq Edouard, Traiguén.
Cucq Louis, Traiguén.
Cucq Maurice, Traiguén.
Curabet Pierre, Chillán.

D

Dabadie Albert, Valparaiso.
Dabadie Albert, Santiago.
Dabadie Charles, Santiago.
Dabadie Louis, Santiago.
Dabadie Pierre, Valparaiso.
Dubancens Charles, Santiago.
Dubancens Emile, Santiago.
Dachelet Gustave, Chillán.
Dachin Isidore, Coronel.
Dacosta Maurice, Valparaiso,
Voir description page 242.
Dagoret Blaise, Santiago.
Dagoret Jean Bte., Santiago.
Dagoret Louis, Los Andes.
Dagorret Louis, Valparaiso.
Daguerre Emile, Cañete.
Daguerre Hipolyte, Lota.
Daguerre Jean B., Angol
Daguerre Michel, Lebu—Alamos.
Daguerressard Charles, Santiago.
Daguerressard Jean, Santiago.
Daguesseau Jules, Traiguén.
Daigre André, Talca.
Daigre Eugéne, Talca.
Daigre Jacques, Talca.
Daigre Jules, Talca.
Daigre Léopold, Talca.
Daille Auguste, Santiago.
Dalgalaronde Joseph, Santiago.
Dalidet Abel, Traiguén.
Dalidet Jean, Traiguén.
Dalidet Louis, Traiguén.
Dalidet Louis fils, Traiguén.
Dantagnan Auguste, Copiapó.
Dantagnan Henri, Copiapó.
Dantrac Pierre, Temuco.
Danton Justin, Lautaro.
Darbais Pierre, Victoria.
Dargelez Maurice, Santiago.
Darraidon Martin, Concepción.
Darraidon Paul, Nueva Imperial.
Darraidon Pierre, Victoria.
Darricades Alphonse, Valparaiso.

DARRICADES FRÈRES
Tannerie Française
Casilla 62, San Felipe
MAGASIN DE VENTE
en gros et détail
Assortiment général pour cordonniers et selliers
Rue Victoria 487 Valparaiso.

Darricades Léon, San Felipe.
Darricades Ulyse, San Felipe.
Darricarrière André, Antofagasta.
Darrieulat Auguste, Valparaiso.
Darrieulat Henri, Valparaiso.
Darrigol Jean, Concepción.
Darrigol Pierre, Concepción.
Darrambide Silvain, Valparaiso.
Darnay E., Santiago.
Darrouy Bernard, Copiapó.
Darrouy Lino, San Felipe.
Darrouy Louis, Valparaiso.
Darsé Jules, San Bernardo.
Darville Auguste, Santiago.
Darville, Valparaiso.
Datheil Léonard, Antofagasta.
Daubigny Louis, San Bernardo.
Dauna Célestin, Santiago.
Dauna Charles, Santiago.
Daunay, Santiago.
Daurade Pierre, Santiago.
Daurignac Jean, Valparaiso.
Dauvergne Louis, Santiago.
Dauvin Eugène, Tomé.
David, Santiago.
David Emile, Santiago.
David Florentin, Santiago.
David Gabriel, Santiago.
David Henri, Santiago.
David Justin, Rengo.
Daviot E., Santiago.
Daycard Pierre, Valparaiso.
Debarnat Philibert, Punta Arenas.

DÉBOIS EMILE, Concepción.
TEINTURERIE DE PARIS
Rue Maipú, 145.

Decape Bertrand, Victoria.
Decorne Camille, Santiago.
Decour Jean M. Traiguén.
Decourt Jean, Victoria.
Decroix Augustin, Coquimbo.
Delfargues Léon, Antofagasta.
Delfargues Maurice, Ancud.
Defon Emile, Iquique.
Degrange Emile, Ruin.
Degueldre Léon, Santiago.
Dejean de la Batie M., Valparaiso.
Delacroix Louis, La Serena.
Delage Albert, Ercilla.
Delaitre F., Santiago.
Delanoë Edouard, Pillanlelbún.
Delanoë Léon, Pillanlelbún.
Delanoë Pierre, Pillanlelbún.
Delanois Pierre, Lautaro.
Delaporte Henri, Concepción.
Delaporte Jules, Rengo.
Delarenne Jules, Temuco.
Delard Alphonse, Copiapó,
Delard Amédée, Copiapó.
Delard Eloi, Vallenar.
Delard Frères, Copiapó.
Voir description page 246.
Delard Joseph, Copiapó.
Delard Louis, Copiapó.
Delas Auguste, Copiapó.
Delbecq Henri, Santiago.
Delbecq Henri fils, Santiago.
Delgeon Constant, Santiago.
Delhan M., Santiago.
Delépine Henri, Valparaiso.
Deloche de Noyelle A., Valparaiso.
Delormes Jean, Talca.
Delpix Fernad, San Carlos.
Delpouve Bruno, Los Andes.
Delsahut Pierre, Curicó.
Delteil, Santiago.
Demandes Isidor, Parral.
Demangel Jules, Illapel.
Demur Alexandre, Traiguén.
Demur François, Traiguén.
Depassier Boniface, Santiago.
Deron Jules, San Felipe.
Derozier Louis, Santiago.
Derrat Jean, Pua.
Derrat Michel, Pua.
Desbordes Pierre, Valparaiso.
Deschamps Joseph, Santiago.
Descombes Alexandre, Coelemu.
Descombes Alexandre, Santiago.
Deses Joseph, Bajo Imperial.
Desgroux Elie, Chillán.
Desigué Claude, Valparaiso.
Desigué Claude, Quino.
Desigué Claude fils, Quino.
Desmet Félix, Santiago.
Desmartis André, Valparaiso.

Desmartis Ernest, Valparaiso.

DESMARTIS PAUL
FABRIQUE NATIONALE DE LIQUEURS
VALPARAISO.

Desmartis René, Valparaiso.
Despeaux Honoré, San Felipe.
Despouy André, Santiago.
Despouy Eugène, Santiago.
Voir description page 230.
Despouy Louis, Santiago.
Despouy Paul, Santiago.
Despouy Michel, Punta Arenas.
Desplas Guillaume, Pisagua.
Desplats Eugène, Curicó.

DESPRET RICHARD, SANTIAGO.
Graveur Bijoutier, Monogrammes, Timbres de caoutchouc et Métal. Plaques commerciales. Travaux en or & argent.
Passage Matte N.° 5.

Despret Fernand, Santiago.
Desrivier Alphonse, Talca.
Desrivier Léopold, Talca.
Desrivier Ovide, Talca.
Desriviez Aunet, Talca.
Dessignet Claude, Traiguén.
Destrées, Santiago.
Desvignes Pierre, Traiguén.
Detaille Ernest, Punta Arenas.
Devenin Alfred, Victoria.
Devès Raymond, Valparaiso.
Deville Armand, Iquique.
Deveze François, Lautaro.
Deygouttière Armand, Valparaiso.
Deyheral Joseph, Talca.
Dibar Jean, Angol.
Dibarrart Dominique, Santiago.
Dibarrart Jean Bte., Santiago.
Didier Joseph, Pua.
Didraut (de M.) Alexis, San Carlos.
Dibarce Henri, Chillán.
Ditburbide Paul, Chillán.
Ditburbide Léon, Angol.
Divielle Joseph, Tomé.
Divin Léopold, Santiago.
Doizy Georges, Santiago.
Doizy Léon, Santiago.
Dol Jules, Concepción.
Dollié Jean, Concepción.

DOMERCQ JEAN, TALCA.
TANNERIE FRANÇAISE.

Domergue Vincent, Santiago.
Donat Claude, Ercilla.
Donat Casimir, Temuco.
Donat Joseph, Temuco.
Dondreau François, Talca.
Donick Albert, San Bernardo.
Doniez Horace, Valparaiso.

DONIEZ LAURENT, VALPARAISO.
TANNERIE ET SALOIR DE CUIRS.
Fondoirs à Vapeurs de suifs et graisses.

Doniez Marcial, Valparaiso.
Donnay Raphaël, Santiago.
Donnadix Louis, Santiago.
Donneaux du Plan, Valparaiso.
Donsalat Joseph, Talcahuano.
Dore Henri, Chillán.
Dorignac J. Valparaiso.
Dorion Fernand J., Catemu.
Dorlhiac Maxime, Santiago.
Dorlhiac Charles, Tomé.
Dospital Jean, Valparaiso.
Douat Justin, Los Angeles.
Doucerain Georges, Valparaiso.
Doucein Fernand, Lontué.
Doupignat Paul, Valparaiso.
Dourthet Louis, Puchoco—Délano.
Dourthet Louis, Mine Maule.
Dours Léon, Angol.
Doussang Bertrand, Santiago.
Doussoulin Ludovic, Curacantin.
Douzet Eugène, Santiago.
Douzet Eugène, Santiago.
Douzet Marius, Santiago.
Douzet Pierre, Santiago.
Doyambure Louis, Curicó.
Doyarçabal Albert, Temuco.
Doyarçabal Jean P., Cholchol.
Doyhenard Bernard, Lota.
Dozaran Jean, Lautaro.
Drapier Paul, Cañete.
Drassier Louis, Chillán.
Dréau Gaston, Lautaro.
Dreyfus E., Ancud.
Drien Auguste, Santiago.
Droge Pierre, Talca.
Drouhaut Raymond, Santiago.
Drude Charles, Punta Arenas.
Duclercq Joseph, Santiago.
Dubarbier Jean B., San Carlos.

Dubarry Marcel, Concepción.
Voir description page 245.

Dubernet Henri, San Felipe.
Dubernet Urbain, Valparaiso.
Dubief, Santiago.
Dubois Georges, Santiago.
Dubois L., Santiago.
Duboscq Henri, Chillán.
Duboscq Urbain, Chillán.
Dubourdieu Léon, Santiago.
Dubournais E. Taltal.

DUBOURNAIS FRANÇOIS
CORDONNERIE SERENA
Maison fondée en 1892.
VENTES EN GROS ET DÉTAIL
CHANSSURES SUR MESURE
Casilla 127, La Serena.

DUBOUNAIS & DELARD,
Vallenar, Maison fondée en 1879
MAGASIN DE CHAUSSURES
DÉPÔT Á VALLENAR DE LA FABRIQUE DE LA SERENA
Rue Prat N.° 48 Casilla N.° 7
ACHATS POUR L'EXPORTATION
CUIRS DE CHÈVRES, CHINCHILLAS, BŒUFS, VACHES, RENARDS, ETC.
Plumes de Condors, Pélican.
PRODUITS DU PAYS
ALGARROBILLA
MIEL, CIRE, ETC., ETC.

Dubreuil, Melipilla.

DUBREUIL FERNAND,
Concepción.
CORDONNERIE CONCEPCION

Dubreuil Jean, Purén.
Dubreuil Jean, Traiguén
Dubroca Paul, Malvoa.
Ducasse Dominique, Concepción.

DUCASSE GEORGES
Santiago.
BOULANGERIE LA DOMINICA
Rue Dominica 307.

Ducasse Marcel, Concepción.
Ducasse Maurice, Talca.
Ducasse Dominique, Concepción.
Ducasse Jean B., Talcahuano.
Ducher Antoine, Santiago,
TAILLEUR, RUE CARRION 1353
Ducher A., Santiago.
Duciot Charles, Lirquén.
Ducheylard Emile, Iquique.
Duclair Jean, Carahue.
Duclerc Jean, San Felipe.
Duclerc Victor, Coronel.
Duclos Dominique, Valparaiso.
Duclos Evariste P., Santiago.
Voir description page 227.
Duclos Robert, Traiguén.
Duconte Gaston, Santiago.
Duco Auguste, San Felipe.
Duco Jean, San Felipe.
Duco Jean B., San Felipe.
Duco Louis, San Felipe.

DUCO A. & Cie. San Felipe.
Maison fondée en 1874. Fabrique d'almidon. Vente en gros de vins et Eaux de Vie. Fonderie de Minerais de Cuivre, Argents et Or. Achats & Ventes pour l'exportation.

Ducos Gabriel, Santiago.
Ducos Georges, Santiago.
Ducos Louis, Santiago.
Dudan Louis, Santiago.

Dufau Jacques, Valparaiso.
Dufau Jean, San Carlos.
Dufau Marc, San Carlos.
Dufau Marcel, San Carlos.
Dufeu Albert, Traiguén.
Dufeu Alfred, Traiguén.
Dufeu Emile, Traiguén.
Dufeu Louis, Traiguén.
Dufeu René, Traiguén.
Duffet François, Santiago.
Duffet Jean Marie, Santiago.
Duffet Pierre, Lautaro.
Dufflocq Antonin, Chillán.
Dufour Pierre, Lebu.
Dufournelle Claude, Galvarino.
Dufresne Louis, Santiago.
Dufresne Maurice, Santiago.
Duguet Pierre, Punta Arenas.
Duhalde Gabriel, Santiago.

DUHALDE JEAN, Nueva Imperial
HOTEL DE FRANCE
Tout près de la gare.
Spécial pour
voyageurs de Commerce

Duhalde Joseph, Bajo Imperial.
Duhalde Pierre, Valparaiso.
Duhart Amédée, Valparaiso.
Duhart Armand, Chillán.
Duhart Edmond, Lota.
Duhart Emile, Lota.

Duhart Frères, Lebu.
Voir description page 247.

Duhart François, Temuco.
Duhart Henri, Santiago.
Duhart Hubert, Lota.
Duhart Jean B., Temuco.
Duhart Jean B., Traiguén.
Duhart Jean B., Carampangue.
Duhart Louis, Laja.
Duhart Marcel, Concepción.
Duhart Martin, La Serena.
Duhart Martin, Carampangue.
Duhart Martin, Coronel.

DUHART MARTIN & FILS
CORONEL
MAGASIN DE PROVISIONS
MARCHANDISES GÉNÉRALES
assorties
MAISON Á CARAMPAGNE
AGRICULTURE,
BOIS, ELEVAGE

Duhart Paul, Concepción.
Duhart Pierre, Coronel.

DUHART & ETCHEVERRY
TANNERIE FRANÇAISE
ASSORTIMENT GÉNÉRAL
pour Cordonniers et Selliers
IMPORTATION DIRECTE
LA SERENA

Duhart Sauveur, Lebu.
Duilhé Henri, Santiago.
Duilher Joseph, Catemu.
Duloup Jean, Santiago.
Dumas, Buin.
Dumas Adolphe, Pitrufquén.
Dumas Armand, Santiago.
Dumas Charles, Lautaro.
Dumas Elie, Quillota.
Dumas Louis, Santiago.
Dumas Paul, Constitución.
Dumas Victor, Santiago.
Dumecq Lucien, Santiago.
Dumestre Henri, Punta Arenas.
Dumont Ernest, Illapel.
Dumont Jules, Santiago.
Dunée Lucien, Santiago.

Dunoguier Pierre, Santiago.
Voir description page 233.

Dupain Jules, Lautaro.
Dupérat Alexandre, Temuco.
Dupin Toussaint, San Felipe.
Dupin Emmanuel, Quinta (Changuin).
Duplaquet Jules, La Ligua.
Dupont Charles, Valparaiso.
Dupouy Guillaume, Valparaiso.
Dupouy Jean, Miramar.
Dupouy Jean, Mininco.
Dupouy Théophile, Santiago.
Duprat Auguste, Temuco.
Duprat Eugène, Temuco.
Duprat François, Temuco.
Duprat Jean, Temuco.
Duprat Jean, Santiago.
Duprat Jules, Valparaiso.
Dupré Ernest, Santiago.
Dupré François, Santiago.
Dupré Franz, San Bernardo.
Dupré J. François, Santiago.
Dupré Louis, San Bernardo.
Dupré Jules, Valparaiso.
Dupré Prosper, Villa Alemana.
Dupuis Charles, Curicó,
Dupuis Gaston, Los Angeles.
Duralde Baptiste, Los Angeles.
Duralde-Mourguiart, Los Angeles.
Duralde Pierre, Los Angeles.
Duran A., Valparaiso.
Duran Jean, Linares.
Duran L., Santiago.
Durand Alexandre, Puqueldón.
Durand Jean, Viña del Mar.
Durand, Louis, Ancud.
Durand P., Santiago.
Durand Pierre, Santiago.
Durand Pierre C., Santiago.
Durand Pierre, S. F. de Limache.
Durandeau, Santiago.
Durandin, Santiago.
Dureau Joseph, Santiago.
Dureau Vincent, Chillán.
Dureste Jacques, Copiapó.
Duret Henri, Santiago.
Duret Pierre, Victoria.
Dureu Joseph, Pillanlelbún.
Durrieu Camille, Lautaro.
Durodier Pierre G., Talca.
Durruti Martin, Talca.
Durruti Policarpe, Talca.
Dussaillant Alexandre, Lontué.
Dussaillant Eugène, Lontué.
Dussaillant Louis, Lontué.

Dussant Arthur J., Santiago.
Orthopédiste-Bandagiste. Spécialiste. Maison fondée en 1890. 1ers prix et Médailles d'or aux expositions de Santiago, 1894-1900-1901. Casilla 1740
Moneda 2248 2252.

Dutrey Jean, Valparaiso.
Duval Camille, La Serena.
Dubernet Urbain, Valparaiso.
Duviau Amédée, Tacna.
Duvignac Jean, Curicó.

E

Effa Franck J., Putaendo.
Elgue Auguste, La Ligua.
Elgue Jean, La Ligua.
Elissague Jean B., Temuco.
Elisséguray Alfred, Santiago.
Elissetche Dominique, Cañete.
Elissetche Jean, Cañete.
Elissetche Jean P., Antequina.
Elissetche Pierre, Coronel.

Elissetche Pierre & Cie, Coronel.
Voir description page 249.

Elissonde Frères, Angol.
Elissonde Charles, Angol.
Elissonde Thomas, Angol.
Elsholz Georges, Valparaiso.
Elsholz Gedeon, Quillota.
Elsholz Gustave, Quillota.
Emaldia Jean B., Temuco.
Enger Ernest, Valparaiso.

ENGRAND & FILS
ANTOFAGASTA
LA VILLE DE PARIS
Maison Tailleur
Importation Directe
d'articles de 1er choix
Rue Prat 95.

Engrand Henri, Antofagasta.
Engrand Léon, Antofagasta.
Erratchou Jean B., Coronel.
Errica Gustave, Los Angeles.
Escalas Ernest, Talcahuano.
Escalas Eugène, Talcahuano.
Escudey Maurice, Santiago.
Esperet Jean Bte., Santiago.
Espil Victor, Coronel.
Espressailles (d') Louis, Punta Arenas.

ESQUER JEAN PIERRE
ELLERIE BOURELLERIE
DU CHEVAL POMMELÉ
fondée en 1860
Rue Chañarcillo 136, Copiapó.

Esquerré Fulgence, Concepción.
Espil Jean Bte., Cañete.
Estauzan Emile, Talca.
Esteve Jean, Los Angeles.
Etchebans Jean, Santiago.
Etchebarne Anguste, Concepción.
Etchebarne Léon, Talca.

ETCHEBERS (d') JEAN Bte.
TALCA
MAISON FRANÇAISE
Fabrique de Chaussures
Cordonnerie fine sur mesure
Annexe Magasin Crépin.

ETCHEBERRY
ALEXANDRE
SELLIER MALLETIER
Fabrique de Harnais
Articles pour Chaussures
Concepción.

Etchegaray Auguste, Coronel.
Etchegaray Jean Bte., Cañete.
Etchegaray Joseph, Coronel.
Etchegaray Pierre, Santiago.
Etchegoinberry Henri, Temuco.

Etchegoyen Michel, Santiago.
Tannerie Française
Avenue Independencia 608-614

Etchepare Michel J., Santiago.
Voir description page 219.

Etchepare Michel fils, Santiago.
Etcheparre Pierre, Cañete.

Etchehoyen Michel, Santiago.
Tannerie Française
Av. Independencia 608—614.

Etchegoyen Frédéric, San Felipe.
Etchegoyen Jean, Santiago.
Etchegoyen Martin, Chillán.
Etchegoyen Pierre, Santiago.
Etcheto Jean P. & Cie., Temuco.
Etcheto Pierre, Temuco.

ETCHEBERRY
& ETCHEVERS
MAISON DU CADENAS
ARTICLES DE QUINCAILLERIE
EN GROS ET DÉTAIL
Peintures & outils en général
Cristalleries, Faïences,
PROVISIONS POUR FAMILLES
CHILLAN.

Etcheverry Dominique, Chillán.
Etcheverry Dominique, La Serena.
Etcheverry Fernand, Cañete.
Etcheverry Jean, Talcahuano.
Etcheverry Jean B., Talcahuano.
Etcheverry Jean B., Chillán.
Etcheverry Jean B., Concepción.
Etcheverry Jean P., Coronel.
Etcheverry Louis, Santiago.
Etcheverry Martin, Cañete.
Etcheverry Martin, Los Angeles.
Etcheverry Martin P., Cañete.
Etcheverry Maurice, Curicó.
Etcheverry Pierre, Arauco.

ETCHEVERRY PIERRE
MAISON SAINT JOSEPH
VENTE EN GROS & DÉTAIL DE QUINCAILLERIE, EPICERIE, CRISTALLERIE, FAIENCES, ARMES, ARTICLES DE CHASSE
Achat & vente de produits du pays
CHILLAN.

Etcheverry Pierre I., La Serena.

ETCHEVERRY PIERRE L.
CORDONNERIE
SERENA
MAISON FONDÉE EN 1897
SPÉCIALITÉ DE CHAUSSURES
FINES SUR MESURE
IMPORTATION DIRECTE
SUCURSALE Á COQUIMBO
CASILLA 208—LA SERENA.

Etchevers Bernard, Curicó.
Etchevers Denis, Chillán.
Etchevers Félix, Los Angeles.
Etchevers Henri, Yumbel.
Etchevers Jean, Curicó.
Etchevers Jean, Temuco.
Etchevers Sebastien, Temuco.
Eve Louis, Santiago.
Exupere Eugène, Coquimbo.
Eyheramendy Joseph, Nueva Imperial.
Eyheramendy Jean J., Lebu.
Eyheramendy Jean P., Lebu—Alamos.
Eyman Jules, Talca.
Eyman S., Talca.
Eyméoud Pierre, Santiago.
Eyquem Louis, Santiago.
Eyssantier Louis, Victoria.

F

Fabres Edmond, Santiago.
Fabron Alexandre, Traiguén.
Fagadat, Santiago.
Fagalde Bernard, Valparaiso.

FAGALDE FRERES
MANUFACTURE
DE
CHAUSSURES
VALPARAISO

Fagalde Jules, Talcahuano.

Fagalde & Cie., Talcahuano.
Voir description page 250

Fagalde Raphaël, Concepción.
Fagalde Sauveur, Valparaiso.
Fage Etienne, Santiago.
Fallet Jules, Santiago.
Farbos Constantin, Valparaiso.
Faret Benoit, Pua.
Farfale Cheri, Lautaro.
Farfale Théodore, Lautaro.
Farfale Théodore, Pillanlelbún.
Farges Auguste, Valparaiso.
Fargeot Jean, Concepción.
Fargevieilli Maurice, Valparaiso.
Farnier Jules M., Iquique.
Fauqueux Charles, Valparaiso.
Faure Alexandre, Santiago.
Faure Jean, Concepción.
Faure Victor, San Bernardo.
Fauré Edouard, Santiago.
Fauré Emile, Lautaro.
Fauré Edouard, Santiago.
Fauré Guillaume, Santiago.
Fauré Jean, Lautaro.
Fauré Jean, Traiguén.
Fauré Joseph, Lautaro.
Fauré Louis, Lautaro.
Fauré Louis, Santiago.

Fauré Alexandre,
DESSINATEUR
ET GRAVEUR LITHOGRAPHE
Huérfanos 1078. Santiago.

Favereau Louis, Lontué.
Favereau Louis, Victoria.
Favereau Marcel, Concepción.
Faytaux L., Catemu.
Feller Léopold, Punta Arenas.
Fellion Emmanuel, Valparaiso.
Fénieux Jules, Quilpué.
Fernet Marcel, S. F. de Limache.
Ferrat Etienne, Victoria.
Ferrat François, Quino.
Ferrat Jean, Victoria.
Ferrat Louis, Victoria.
Ferraut Joseph, Temuco.
Ferret Albert, Limache.
Ferrière Antoine, Victoria.
Ferrière Joseph, Lautaro.
Ferrière Joseph, Santiago.
Ferrouillet Alfred, Santiago.
Fertier Frédéric, Victoria.
Fetis Amédée, Los Angeles.
Fetis Elie, Victoria.
Feuvre (Le) René, Santiago.
Feydren Victor, Santiago.
Feytaux Marcel, Catemu
Finat Gustave, Santiago.
Finot Victor, Quino.
Fiol Jules, Santiago.
Fischer Edouard, Chillán.
Flacha Pierre, Los Andes.
Flandrin Jean, Iquique.

Foessel Edmond, Santiago.
Maréchal ferrant, Manuel Montt en face Vergara, une cuadre Alameda.

Foix Henri, Valparaiso.
Folliot Armand, Calera.
Fontaine Alfred, Santiago.
Fontaine Ernest, Valparaiso.
Fontaine Max, Valparaiso.
Fontenelle Jean, Traignén.
Fontenelle Stanislas, Traiguén.

Forestier, Santiago.
Fornerond, Ancud.
Fort Joseph, Chillán.
Fortin Adrien, Chillán.
Foubert Louis, Parral.
Foubert Charles, Parral.

Fouchard Alfred
TECHNIQUE DE LA FABRIQUE
EL PROGRESO
J. Hernan, Concepción.

Foucher Henri, Valparaiso.
Foucher Paul, Valparaiso.
Foudraine Amédée, Lontué.
Fouga Pierre, Lontué.
Fouilloux Louis, Valparaiso.
Fouilloux Charles, Santiago.
Fouilloux Jean-Bte., Santiago.
Foulon Henri, Los Sauces.
Fouque Baptiste, San Bernardo.
Fouque Henri, Santiago.
Fouque Laurent, Santiago,
Fouque Marius, Talcahuano.
Fouque Pierre, Santiago.
Fouquet Constant, Chillán.
Fouré Téophile, Santiago.

Fourmilleau Jules, Santiago.
Boucherie de Paris
Alameda 877

Fourmilleau Odillon, Santiago.
Fournié Philippe, Santiago.
Fournier Albert, Rengo.
Fournier Alphonse, San Felipe.
Fournier Jules, Talcahuano.
Fournier Emile, Santiago.
Fourniés Emile, Los Angeles.
Fournet Henri, Chagres.
Fourton Georges, Pillanlelbún.
Fourton Jean, Lautaro.
François Anselme, Lautaro.
François Charles, Santiago.
François Jean, Lautaro.
François Pierre, Traiguén.
Fray Henri, Santiago.
Frayssineau Auguste, Punta Arenas.
Frégnaud Eleonidas, Buin
Fressart François, Concepción.
Fricaud Jean, Lautaro.
Frisson Gaston, Limache.
Fuvel Claude, Santiago.

G

Gabaren Jean-Bte., Temuco.
Gache Nicolas, Santiago.
Gachén Grégoire, Ercilla.
Gachet Arnau, Santiago.
Gadal Eugène, Valparaiso.
Gallais Marie A., Santiago.
Galliano Joseph, Santiago.
Galliano Martin, La Serena.
Gage Charles, Coquimbo.
Gagny Joseph, Chillán.
Gallet Albert, Valparaiso.
Gallet Alfred, Valparaiso.
Gallet Henri, Valparaiso.
Gallet, Valparaiso.
Gallot Albert, Santiago.
Gallot Emile, Santiago.

Galté Gilles, Iquique.
Voir description page 246.

Galté Jacques, Iquique.
Galté Pierre, Iquique.
Gamerre Léopold, Lontué.
Ganan Joseph, Los Angeles.
Ganan Martial, Los Angeles.

GANAN M. & FILS
MAISON FONDÉE EN 1888
DISTILLERIE AGRICOLE
VENTE EN GROS
DE VINS & EAUX DE VIE
LOS ANGELES.

Gandais Charles, Santiago.
Garacoth Gabriel, Traiguén.
Garat Armand, Santiago.
Garategaray Jean-Bte., Curicó.
Garcin Louis, San Vicente T. T.
Gard André, Rancagua.
Gardrat Hipolyte, Concepción.
Gareau Felix, Chillán.
Garrié Antoine, Santiago.
Garrié Sully, Santiago.
Garrigon Joseph, Santiago.
Gascogne Léopold, Quemchi.
Gasigtia Charles, Valparaiso.
Gateuil Eugène, Concepción.
Gatillon Louis, Iquique.
Gauché Alexandre, Valparaiso.
Gauché Nicolas, Valparaiso.
Gaucheron I., Valparaiso.
Gaudin Eugène, Talcahuano.
Gauret Alphonse, Santiago.
Gauret fils, Santiago.
Gauthier Marius, Santiago.
Gauthier Paul, Traiguén.
Gauthier Robert, Traiguén.
Gautier Alexandre, Santiago.
Gautier Casimir, Valparaiso.
Gautier Charles, Santiago.
Gautier Louis, Santiago.
Gautier Louis, Victoria.
Gautier Paul, Santiago.
Gautier Pierre, Parral.
Gautret Jean, Santiago.
Gautron Alexis, Santiago.
Gay Abel. S. F. Limache.
Gaylard Félix, Santiago.
Gayraud Emile, Santiago.
Gazagne Félix, Santiago.
Geli Antoine, Constitución.
Geli Emile, Constitución.
Gelis, Santiago.
Gelis, Santiago.
Genesal Charles, Viña del Mar.
Génestier Eugène, Santiago.
Genevie Alphonse, Victoria.
Genti Léon, Viña del Mar.
Gentillon Marius, Valparaiso.
Geoffroy Georges, Traiguén.
Geoffroy Louis, Punta Arenas.
Geoffroy Martial, Traiguén.
Geoffroy Martial, Traiguén.
Geoffroy Maximilien, Traiguén.
Georges Eugène, Santiago.
Georges Jean, Temuco.
Georget Joseph, Lautaro.
Géran, Santiago.
Géran Louis, Catemu.
Gérard Clément, Concepción.
Gérard E., Valparaiso.
Gérard Justin, S. F. de Limache.

GÉRARD RAPHAËL,
PROPRIÉTAIRE
HOTEL ODDO
RUE AHUMADA 331
SANTIAGO.
ANNEXES DE
L'HOTEL ODDO
RUE HUÉRFANOS 968, ET
RUE CATEDRAL 1085
SANTIAGO.

Gerbier Octave, Santiago.
Gerde Mathieu, Santiago.
Germain I., Santiago.
Germain Philibert, Santiago.
Germain R., Santiago.
Germain S., Santiago.
Getten Jean, Concepción.
Giboulet Benoit, Arica.
Giffard Vincent, Santiago.
Gigogne E., Santiago.
Gil Jean B., Valparaiso.
Gilbert Etienne, Temuco.
Gilbert Jean, Valparaiso.
Gilbert Jacques, Temuco.
Gilbrau, Santiago.
Giles Joseph, Lontué.
Gilibert Ovide, Talca.
Gilles Alexandre, Santiago.
Gillet M., Santiago.
Gilloux Marius, Los Angeles.
Gillot Louis, Santiago.
Ginieis Germain, Santiago.
Ginolin François, San Bernardo.
Gipoulon, Ancud.
Girard Alexandre, Penco.
Girard de Rialle Julien, Santiago.
Girard Louis, Antofagasta.
Girard Octave, Iquique.
Girardin, Santiago.
Giraud Victor, Talca.
Giraud Alexandre, Talca.
Giraud Paul, Concepción.
Giscard Jules, Santiago.
Giscard Jules, Calama.
Gloux Henri, Santiago,
Goëminne, Santiago.

Godart Alphonse, Santiago.
Godier A., Valparaiso.
Godiot Emile, Santiago.
Goffi Charles, Santiago.
Goffi Paul, Santiago.
Gondeau Adrien, Lautaro.
Gondeau Philippe, Lautaro.
Gontault Volnys, Valparaiso.
Gonthier Marius, Santiago.
Gorlier Albert, Valparaiso.
Gorlier Joseph, Valparaiso.
Gorlier Léon, Valparaiso.
Gorret Jean, Santiago.
Gorret Marcel, Santiago.

Fabrique de Savons
et Chandelles
Delicias 2474.

Gorriatéguy Armand, Concepción.
Gorriatéguy Michel, Coronel.
Gorrichon René, Santiago.
Gosselin Frédéric, Santiago.
Gottret François, Antofagasta.
Goudray César, Illapel.
Gouët Léon, Los Angeles.
Gougain Ferdinand, Victoria.
Gouillaud Louis, Coronel.
Goujon Emile, Santiago.
Goujon Paul, Santiago.
Goulard Bernard, Los Angeles.
Goulard Léonard, Los Angeles.
Goulart & Duralde, Los Angeles.
Goupillot Arthur, Punta Arenas.
Goux Gabriel, San Felipe.
Gouzain Fernand, Victoria.
Gouzain Louis, Victoria.
Gouzain Lucien, Victoria.
Gouzet Elie, Ercilla.
Goyénèche Eugène & Cie., Concepción.
Goyénèche Armand, Santiago.
Goyetche Pierre, Santiago.
Gracy Pierre, Valparaiso.
Gracy Jean, Temuco.
Gracy Martin, Temuco.
Grand André, Coquimbo.
Grandy Joseph, Talca.
Grandy Raoul, Talca.
Grandy Théophile, Talca.
Grange Albert, Peñaflor.
Granger Auguste, Pillanlelbún.

Moulin à Cylindre
Agriculture, Elevage.

Granger Etienne, Valparaiso.
Granger Frédéric, Pillanlelbún.
Granger Henri, Valparaiso.
Granger Louis, Valparaiso,
Grassi Jean, Valparaiso.
Grauby Noël, Santiago.
Gray Charles, Viña del Mar.
Graziani Eugène, Nueva Imperial.
Gréand J., Valparaiso.
Gréau Henri, Antofagasta.
Gréau Louis, Lautaro.
Gréau Marcel, Lautaro
Gréau Olivier, Lautaro.
Grésaud Eugène, Mulchén.
Grégoire Ange, Los Andes.
Grégoire Eugène, Santiago.
Grégoire Pierre, Los Andes.
Grignon, Santiago.
Grignon Eugène, Santiago.
Grignon Jérôme, Santiago.
Grimaud Henri, Santiago.
Groetaers Edmond, Punta Arenas.
Grossetête Paul, Talca.
Gruguet, Valparaiso.
Guastapaglia Ezidin, Santiago.

Gubiand Pierre, Santiago.
Horloger. Ancien élève diplômé de l'Ecole Nationale d'Horlogerie de Cluses. Ahumada 172.

Guendinot Léon, Concepción.
Guérin Auguste, Santiago.
Guérin Léon, Valparaiso.
Guérin Louis, Valparaiso.
Guerlesquin Victor, Puquios.

Guérin frères, Valparaiso.
Voir description page 216.

Guiguet Léon, Santiago.
Guerlesquin Victor, Traiguén.
Gufon François, Santiago.
Guichanet A., Santiago.
Guignard Jean, Membrillo.
Guignart Jean, Parral.
Guihot Joseph, Victoria.
Guilhem Jean, Santiago.
Guillard Eugène, Santiago.
Guillaume Abel, Punta Arenas.
Guillaume Henri, Santiago.
Guillaumot Alphonse, Chillán.
Guillaumot Hipolyte, Chillán.
Guillen Emmanuel, Santiago.
Guillemaux Benoit, San Bernardo.
Guilleminot Lazare, Punta Arenas.
Guillon Auguste, Traiguén.
Guillot L., Santiago.
Guillot David, Santiago.
Guimard Mathieu, Santiago.
Guimon Jean, Concepción.
Guimon Bernard, Angol.
Guimon Jean B., Angol.
Guitar, Santiago.
Gaitert Sire, Santiago.
Guitriot Elie, Santiago.
Guitriot G., Santiago.
Gitrot Joseph, Victoria.
Guth Georges, Santiago.

H

Habans Pierre, Coronel.
Haberer Gabriel, Santiago.
Haisaut (d') Edouard, Ingenio.
Halcet Georges, Valparaiso.
Haltenhoff C. & Cie., Ercilla.
Halty Dominique, Cholchol.
Halty Jean B., Valparaiso.
Halty Jean, Santiago.
Halty Pierre, Santiago.
Halty Michel, Cvalle.
Hamel A., Valparaiso.
Hamel Gaston, Valparaiso.
Hamel Jules, Santiago.
Hamel Pierre, Santiago.

HAMELIN CHARLES,
Concepción.
PATISSERIE CONFISERIE

Haquin Etienne, Parral.
Haquin Gaetan, Coronel.
Haquin Jules, Parral.
Haquin Pierre, Parral.
Haniez Aristide, Malloa.
Harambillet Jean B., Pailahueque.
Haramboure Bernard.
Haran Adrien, Concepción.
Haran Gaetan, Concepción.
Haran Martin, Concepción.
Haran Pierre, Curicó.

HARAN PIERRE J. & Cie.
PROPRIÉTAIRES DE L'
HOTEL DU
COMMERCE
PLACE D'ARMES
CONCEPCIÓN
RECOMMANDÉ PAR SON
SERVICE & CONFORT
SPÉCIALITÉ POUR BANQUETS.

Hargouet Fernand, Angol.
Hargous Pierre, Angol.
Harismendy Albert, Concepción.
Harismendy Bertrand, Concepción
Harismendy Jean B., Puren.
Harismendy Michel, Lebu.
Haristoy Joseph, Coquimbo.
Harpe (de la) Charles, Chanco.
Hartard Albert, Ovalle.
Hartard Emile, Ovalle.
Harostéguy Alfred, Temuco.

HAROSTÉGUY MARTIN
Maison fondée en 1893
A LA VILLE DE TRAIGUÉN
Nouveautés, Mercerie, Parfumerie
Articles de Paris
Temuco.

Harostéguy Paul, Temuco
Harristoy Isidore, Valparaiso.
Harvut Alfred, Santiago.
Harvut Eugène, Santiago.
Haudeville Jean, Santiago.
Hautehache Joseph, Santiago.
Haudeville Joseph, Talca.
Haurra Etienne, Ercilla.
Haurra Martin, Ercilla.
Haymard Henri, Santiago.
Hayet Henri, Yumbel.

Heddebaut Charlemagne, Punta Arenas.
Héguy Frédéric, Traiguén.
Héguy Pascal, Curanilahue,
Héguy Pierre, Lota.
Héguilustoy Jean, Mulchén.
Hellec François, Valparaiso.
Hellio Pierre, San Felipe.
Hemette Fa ré, Santiago.
Hemette, Santiago.
Henri Louis, Temuco.
Henriot Georges, Antofagasta.
Henrique J., Valparaiso.
Henrique Raphaël, Talca.
Henty Jean B., Yumbel.
Henty Pierre, Cabrera.
Henry Félix, Arica.
Henry Louis, Concepción.
Herbage Numas D., Santiago.
Hericher Victor, Catemu.
Herisson, Quillota.
Hernan J., Concepción.
Hernandez, Iquique.
Hertz C., Valparaiso.
Herve Armand, Curicó.

HERVÉ & BERROGAIN
Concepción
ARTICLES POUR HOMMES
DAMES & ENFANTS
RAYON TAILLEUR,
CHAPELLERIE
CHAUSSURES SUR MESURE.

Hetrau, Santiago.
Hetreau, Santiago.

Hieroltz Albert. Punta Arenas,
M.d **TAILLEUR RUE ROCA.**

Hirachet Charles, Santiago.
Hiriart Etienne, Temuco.
Hiriart Jean, Temuco.
Hiriart Jean B., Temuco.
Hiriart Jean B., Lebu.
Hiriart Jean B., Chillán.
Hirairt Jean B , Los Angeles.
Hiriart Martin, Temuco.
Hiriart Pierre, Chillán.
Hiriart frères, Chillán.

HIRIART & GRACY
TEMUCO
MAGASIN DE NOUVEAUTÉS
Comptoir de Chaussures
faites & sur mesure.

Hirribarren Amédée, Lautaro.
Hirigoyen Gregoire, Cañete.
Hirigoyen Michel, Cañete.
Hirsch Alphonse, Santiago.
Hirsch Ferdinand, Santiago.
Hirsch Henri, Santiago.
Hirsch Martin, Santiago.
Hiriz C., Valparaiso.
Hispa Alexandre, Valparaiso.
Hispa Henri, Valparaiso.

HISPA LOUIS, LOS ANDES.
HOTEL HISPA
JUNCAL
Unique Hôtel Français sur le par court du voyage en Europe pa la Cordilière.

Hitze Jean, San Carlos.
Hodan Léon, Chillán.

HOLLRIGL ALPHONSE
TALCA
Magasin d'articles Crépin.

Hou Albert, Talca.
Hou Henri, Talca.
Hou Honoré, Talca.
Hou Louis, Talca.
Hou René, Talca.

Houët Arsène, Santiago.
Agence d'achats et ventes
de produits du pays
depuis 1876. Rue Meiggs 59
Pension Française.

Houet Henri, San Felipe.
Huet Fernand, Santiago.
Hugo Louis, Buin.
Hugues Timoleon, Santiago.
Huguet Henri, Iquique.
Humbert Victor, Concepción.
Humbert Ernest, Santiago.
Humez Alfred, Santiago.
Hourlet Calixte, Santiago.
Hourquebie Jean, Valparaiso.
Hourquebie Pierre, Valparaiso.
Houssais Léon, Santiago.
Houzeau Paul, Punta Arenas.
Humbert Victor, Concepción.
Humez Alfred. Santiago.
Huteau Alphonse, Talca.
Hutinel Paul, Buin.
Huré Victor, Santiago.
Hydrieux Emmanuel, Valparaiso.

I

Ibarrat Dominique, Santa Juana
Ihytz Jean B., Talca.
Imbert Henri, Santiago.
Imbert Jules, Santiago.
Imbert Louis, Concepción.
Imbert Paul, Santiago.
Indey Sauveur, Coquimbo.
Iriart Dominique, Concepción.
Iriart (d') Armand, Valparaiso.
Irrisson Gaston, Quillota.
Isaule Prosper, San Felipe.
Iturralde Alexandre, Talcahuano.
Iturralde Sauveur, Talcahuano.
Iturria Antoine, Mine Maule.
Iturria Fabien, Coronel.
Iturria Jean B., Coronel.

J

Jacob Ernest, Santiago.
Jacquet Emile, Molina.

Jacques Albert, Santiago.
Boulangerie Cosmopolite
Delicias 2120.

Jacques Antoine, Traiguén.
Jacques Arthur, Santiago.
Jacques Clovis, Victoria.
Jacques François, Traiguén.
Jacques Gabriel, Santiago.
Jacques Paul, Traiguén.
Jadeland Eugène, Ovalle.
Janet Jules, Santiago.
Janin Maurice, Chillán.

JARDEL CHARLES, SANTIAGO
SALON DE COIFFURE
POUR DAMES ET HOMMES
PARFUMERIES
DE 1res MARQUES
Maison fondée en 1838
Rue Ahumada 354.

Jarry Georges, San Vicente T. T.
Jasse Jean P., Concepción.
Jaureguiberry Bertrand, S. Carlos.
Jaureguiberry & Cie., San Carlos.
Jaunon Adrien, Lota.
Jaunon Louis, Lota.
Jeanjean Emile. Talca.
Jeanmaire Xavier, Rancagua.
Jeannin Auguste, Santiago.
Jeannin Edmond, Santiago.
Jeanront H., Santiago.
Jecquier, Santiago.
Jego Eugène, Santiago.
Jego Léon, Santiago.
Jérôme Thomas, Punta Arenas.
Jiscard Jules, Calama.
Joannon Eugène, Valparaiso.
Jobet Théodore, Perquenco.
Joffroy Georges, Galvarino.
Joffroy Martial, Galvarino.
Joignaut Alfred, Quillota.
Jointilly, Valparaiso.
Jolfre Alphonse, Santiago.
Joli Jean, Santiago.
Joly Alexandre, Santiago.
Joly Georges, Concepción.
Jouanon, Ancud.
Jouanne Georges, Valparaiso.
Jouannet Augustin, Traiguén.
Jouannet Ernest, Traiguén.
Jouannet Jean, Quechereguas.
Jouannet Jean, Traiguén.
Jouannet Paulin, Traiguén.
Jouglas François, Quillota.
Jourdan Bernard, Santiago.

JOURDAN & NOËL, SANTIAGO,
FABRIQUE DE BOUTONS
DE NACRE, MÉTAL, ETC.
RUE NATANIEL 1250.

Jourdan Gustave, Santiago.

MAGASIN FRANÇAIS.
CASTRO 696.

Jourdan Louis, Santiago.
Jourdan Maurice, Santiago.

JOUTARD GERMAIN
LA FRANCE
DÉPOT DE TABACS ET CIGARETTES DE LA RÉGIE
Assortiment nouveau par chaque vapeur et a toujours
CIGARES ET CIGARETTES DE
HAVANE
CASILLA 128. SANTIAGO.
Portal Fernández Concha, 18.

Jouteaud G., Santiago.
Jouve Albert, Valparaiso.
Jouve Henri, Valparaiso.
Jouve Louis, Valparaiso.

Jouve & Gorlier, Valparaiso.
Voir description page 208.

Juanteguy P., Valparaiso.
Juhel Marie A., Santiago.
Juillard Régis, Antofagasta.

JUILLERAT E. & FILS.
CHEMISES SUR MESURE
Maison connue pour sa coupe et marchandises de première qualité qu'elle emploie.
Blanchisserie particulière
Rue Estado 212. Santiago.

Juillerat Edmond, Santiago.
Juillerat L. Georges, Santiago.
Juliac Pierre, Lautaro.
Julien Abel, Molina.
Julien Alexandre, Molina.
Jumeau Jean, Temuco.
Jumen Joseph, Santiago.
Jupin Alphonse, Iquique.
Juppet André, Valparaiso.
Juvanel Amable, Angol.

K

Kaler Alphonse, Valparaiso.
Kehrig André, Catemu.
Kerbernhardt Louis, Antofagasta.
Kerbernhardt Edmond, Valparaiso.
Kerbernhardt Georges, Valparaiso.
Kergall Jean, Santiago.
Kermentier Jean, Curacautin.
Krebs E., Valparaiso.

KUHN AUGUSTE;
CORDONNERIE
PARISIENNE
Maison fondée en 1875.
SPECIALITÉ DE CHAUSSURES DE LUXE SUR MESURE
CONCEPCION.

L

Lab Armand, Chincolco.
Labarde, S. F. de Limache.
Labarthe Alphonse, Santiago.
Labarthe Gaspard, Chillán.
Labarthe Victor, Santiago.
Labasse-Biron Alexandre, Antofagasta.
Labastie Philippe, Caracoles.
Labat Martin, Lautaro.
Labbé Fernand, Santiago.
Labeyrie Albert, Concepción.
Laborde Dominique, Santiago.
Laborde François, Salamanca.
Laborde Jean. Santiago.
Laborde Louis, Rancagua.
Laborde Pierre. Santiago.
Laborde Urbain, Valparaiso.
Laborde Victor, Valparaiso.
Laborderie F., Valparaiso.
Laborderie Henri, Valparaiso
Laborderie M., Valparaiso.
Laborderie P., Valparaiso.
Laborie Gabriel, Santiago.
Labouchelle Paul, Pirque.
Labourdette Albert, Valparaiso.
Labourdette Hipolyte, Tacna.
Labourdette Isaias, Santiago.
Labrousse Camille, Valparaiso.
Labrousse Firmin, Traiguén.
Labrousse Harmard, Traiguén.
Lacassagne François, Santiago.
Lacarrère Germain, Iquique.
Lacassie Paul, Chillán.
Lacaze Jean, Alto de Jahuel.
Lacaze Jean, Punta Arenas.
Lacaze Jean. San Carlos.
Lacaze Pierre, Linares.
Lacazette Jean, Copiapó.
Lacevène Jean, Talca.
Lacchaise Adolphe, Valparaiso.
Lachaud Henri, Santiago.
Lachaud Justin, Santiago.
Laclote, Valparaiso.
Laco François, Chillán.
Lacontre François, Santiago.
Lacoste Alexandre, Concepción.
Lacoste Alfred, Santiago.
Lacoste Jean, La Serena.
Lacoste Pierre, Curicó.
Lacrampe Henri, Santiago.
Lacrampe Lucien, Santiago.
Lacroix Eugène, Lautaro.

LACROIX & HIRIBARREN
Maison fondée en 1886
ACHAT & VENTE DE PRODUITS POUR L'EXPORTATION
ASSORTIMENT GÉNÉRAL DE MARCHANDISES POUR HOMMES DAMES & ENFANTS
LAUTARO

Lacroix Louis, Santiago.
Ladouch Gabriel, Punta Arenas.
Lafarge Jean, Concepción.
Lafarge Léon, Antofagasta.
Lafargue Baptiste. Traiguén.
Laffon Pierre, Bulnes.
Lafforgue François, Santiago.
Lafitte Emile, Santiago.
Lafitte Henri, Coquimbo.
Lafitte Paul, Santiago.

DOCTEUR EN MÉDECINE
rue Agustinas 1606.

Lafon Jules, San Felipe.
Lafon Pierre, Valparaiso.

Lafon frères, Valparaiso.
Voir description page 248.

Lafourcade Emile, Santiago.
Lafourcade Gabriel, Santiago.
Lafourcade Jules, Santiago.
Lafourcade Jean B., San Felipe.

La Française, Cie. de Assurances, Santiago.
Voir description page 237.

Lagarde Antoine, Concepción.
Lagié Louis, Rancagua.
Lagillon Pierre, Punta Arenas.
Lahaye Camile, Concepción.
Lailhacar Emile, Santiago.
Lailhacar Emile fils, Santiago.
Lailhacar Charles, Santiago.
Lailhacar Albert, Santiago.
Lailhacar Louis, Santiago.
Lalande J., Santiago,
Lalanne Charles, Santiago.

LALANNE FRÈRES,
FABRIQUE D'EAUX GAZEUSES
Maison fondée en 1894.
Marque déposée
Spécialité de la fabrique:
KOLA CHAMPAGNE
CONCEPCION.

Lalanne Georges, Valparaiso.
Lalanne Joseph. Concepción.
Lalanne Léon, Concepción.
Lalut Raoul, Victoria.
Lamadon Fernand, Santiago.
Lamagdelaine Hipolyte, Angol.
Lamarins Antoine, Los Angeles.
Lamarque Vidal, Santiago.
Lamartine Edmond, Santiago.
Lamat Emile, Linderos.
Lambeille Victor, Antofagasta.
Lambert Edouard, Santiago.
Lambert Ernest, Santiago.
Lambert François, Curacautin.
Lambert Joseph, Curacautin.
Lambert Paul, Santiago.
Lambert Pierre, Victoria.
Lambert Valentin, Santiago.
Lambrecht Désiré, Santiago.
Lamiothe Jean E., Antofagasta.
Lamiré François, Punta Arenas.

Lamoliatte Auguste, Chillán.
Lamoliatte Joseph, Victoria.
Lamoliatte Louis, Chillán.
Lamothe Arthur, Santiago.
Lamothe Edmond, La Serena.
Lamothe Remy, Santiago.

LANZIOTTI RAPHAËL
HOTEL DE FRANCE
Le plus près de la gare en face la Station Talca.

Launay Armand, Santiago.
CHAPELLERIE PARISIENNE
Launay Ferdinand, Santiago.
Launay L., Santiago.
Lançon Louis, Los Angeles.
Landreau Jean, Santiago.
Langeron Charles, Santiago.
Lantrés Théodore, Valparaiso.
Lapeyre Armand, Santiago.
Lapeyre Joël, Santiago.
Laplace Jean, Santiago.
Laplace Jean, Talcahuano.
Laplace Joseph, Talcahuano.
Laplace Jules, Talcahuano.
Laplesse B., Valparaiso.
Laplume Jules, Los Andes.
Laporte Barthelemy, Linares.
Laporte Julien, Linares.
Laporte Jean M., Linares.
Laporte Louis, Linares.
Laporte O., Ancud.
Laporte Paul, Malvoa.
Lapostol André C., Concepción.
Lapoumère Martin, Tacna.
Laprébende Etienne, Santiago.
Larchet, Santiago.
Larée Charles, Valparaiso.

LARROQUETTE & DUCASSE
HOTEL RESTAURANT
DU MARCHÉ
Rue 21 de Mayo 779, Santiago.

Laroquette Joseph, Santiago.
Laroquette Paul, Santiago.
Laroquette Pierre, Santiago.

Larroucau Joseph, Santiago. Epicerie et dépôt de produits du pays. Peintures de toutes classes.
Rue Santa Rosa 497.

Laroucaux Léon, Santiago.
Laroze A., Valparaiso.
Larralde Jean, Coronel.
Larre Auguste, Traiguén.
Larrea Isidore, Coronel.
Larronde Henri, Concepción.
Larronde Jean, Iquique.
Larronde Pierre, La Serena.
Larroulet Jean, Coronel.
Larroulet Jean B., Coronel.
Larroulet Martin, Coronel.
Lartigolle Jean, Linderos.
Lartigue, Lautaro.
Lartigue Louis, Punta Arenas.
Larry Fabien, LaSerena.
Lascombes Albert, San Javier.
Lassaubatju Alcide, Valparaiso.
Lassaulce, Santiago.
Lasserre Albert, Panquehue.
Lasserre A., Santiago.
Lasserre Charles, Santiago.
Lasserre Paul, Santiago.
Lasseube Henri, San Fernando.
Lastrade Alphonse, Santiago.
Lataste Edouard, Concepción.
Lataste Emile, Coquimbo.

LATASTE FRANÇOIS
MAISON FONDÉE EN 1890
IMPORTATION
D'EUROPE
ARTICLES GÉNÉRAUX POUR HOMMES, DAMES ET ENFANTS
RAYON
TAILLEUR CHAPELLERIE
CHAUSSURES SUR MESURE
Temuco.

Lataste François, Santiago.
Lataste Ignace, Temuco.
Lataste Jean B., Angol.
Lataste Martin, Temuco.
Latelade Gilbert, Pelequén.
Latournerie Antoine, Lontué.
Latournerie Charles, Lontué.
Latrille François, Antofagasta.

LATSAGUE JULES
TANNERIE
CORROIE- IE
Grandes et petites peaux.
Los Angeles.

Latte Basile, Santiago.
Laugier Adolphe, Santiago.
Laugier Jacques, Santiago.
Laugier Joseph, Santiago.
Laurent Etie, Traiguén.
Laurent Frédéric, Lautaro.
Laurent Gaston, Concepción.
Laurent Gaston fils, Concepción.
Laurent Henri, Concepción.
Laurent Louis, Quino.
Laurent Pierre, Traiguén.
Laurier Claude, Quino.
Laurier Jean, Perquenco.
Laveau, San Carlos.
Lavenchy Charles, Lautaro.
Lavergne Gaston, Santiago.
Lavillauroy Albert, Santiago.
Laville (de) Alfred, Antofagasta.
Laville Leonard, Santiago.

LAVOISOT LÉON, SANTIAGO.
Ingénieur de la voie au chemin de fer de l'Etat, résidant depuis 1875.
Rue San Pablo 3057.

Laxagne Jean, Coronel.
Laylle Paul, Santiago.
Layolle Honoré, Viña del Mar.
Lebalieur Henri, Curicó.

LEBAS PAUL, SANTIAGO.
DIPLOMÉ DE L'ÉCOLE
Nationale d'Horlogerie de Cluses
Engagé par le Gouvernement Chilien.
MÉDAILLE D'OR PARIS 1891
HORLOGERIE BIJOUTERIE
Maison de confiance
Passage Matte 35.

Le Basillier, Valparaiso.
Le Besgue Amedée (Vve de) Santiago, Nataniel 5.
Le Beuffe Ernest, Santiago.
Le Bidan Valentin, Valparaiso.
Leblanc Félix, Santiago.
Le Bœuf René, Santiago.
Lebon F., Santiago.
Lebosquain Eug., S. F. Limache.
Lecerf Jean, Angol.
Lechat Jean M., Victoria.
Leclerc Armand, Los Andes.
Leclerc Jules, Concepción.
Leconte Henri, Lonquimay.
Leconte Gustave, Lonquimay.
Ledain Pierre, Santiago.
Le Feuvre René, Santiago.
Lefèvre Aubin, Santiago.
Lefèvre Charles, Santiago.
Lefèvre Ernest, Santiago.
Lefranc Eugène, La Serena.
Léger M., Santiago.
Léger Alfred, Traiguén.
Léger Jean, Traiguén.
Léger Pierre, Traiguén.
Legrip Henri, Santiago.
Leixelard Jean B., Concepción.
Lejeune Ernest, Santiago.
Lejeune François, Santiago,
Lemaître Alphonse, Punta Arenas.
Lemaître Charles, Punta Arenas.
Lemaître Edmond, Valparaiso.
Lemaître Jean B., Punta Arenas.
Lemaître Pierre, Punta Arenas.
Lemarchand, Ancud.
Lemarchand Emile, Valparaiso.
Lemarchand H., Valparaiso.
Lemarchand Jules, Santiago.
Lemagne, Santiago.
Lemarié Félix, Rengo.
Lembey Julien, Valparaiso.
Lemée Ernest, Victoria.
Lemetayer Paul, Santiago.
Lemire Achille, Santiago.
Lemire Alexandre, Santiago.
Lemoine Eugène, Santiago.
Lemonnon Georges, Valparaiso.
Lemonnon Georges, Valparaiso.
Leo Eugène, Valparaiso.
Léonard Charles, Santiago.
Léopold Jules, Santiago.
Leplat Godefroy, Valparaiso.
Leppeu Henri, Valparaiso.

Leremandeux Auguste, Santiago.
Lerond Alponse, Santiago.
Lerond Joseph, Santiago.
Lerond Joseph, Santiago.
Lerond Lucien, Santiago.

Lerond Frères & Malgré, Santiago.
Voir description page 233.

Leron Emile, Santiago.
Leroux Gabriel, Taltal.
Leroux Jean B., Santiago.
Leroy S., Linares.
Leroy Jules, La Quinta.
Leroy Louis, Valparaiso.
Leroy Louis, Valparaiso.
Lescos Abel, Victoria.
Lescos Pierre, Victoria.
Lescot Jean, Victoria.
Lescot Maurice, Lontué.
Lescure, Santiago.
Lescure Alexandre, San Felipe.
Lescur Auguste, Santiago.
Lesseigneur Jules, Valparaiso.
Lesté Henri, Coquimbo.
Letamendia Michel, Concepción.
Letamendia Pierre, Concepción.
Lévéré Bernard, Concepción.
Lévol Ernest, Santiago.
Lévol Léonard, Santiago.
Levraud Pierre, Traiguén.

LEVY & Cie., SANTIAGO
Successeurs de Buhler & Levy.
HORLOGERIE SUISSE
Maison fondée en 1872
Fabrication d'Horlogerie à La Chaux-de-fonds (Suisse). Assortiment complet de toutes Fournitures et outils pour
HORLOGERS ET JOAILLIERS
Importation directe de
BIJOUX, PENDULES, MONTRES, RÉVEILS
de toutes classes garantis
VENTES EN GROS ET EN DÉTAIL
La Maison se charge de rhabillages de bijouterie et montres les plus compliquées.
Rue Ahumada, 172. Casilla 255.

Lévy Edouard, Santiago.
Lévy Gabriel, Santiago.
Lévy Léon, Concepción.
Lhoste Emile, Valparaiso.
Lhuillier Georges, Antofagasta.

LIGOUZAT BRUNO, PARRAL
ATELIERS DE SERRURERIE MECANIQUE ET CARROSSERIE

Lijet Léon, Los Sauces.

Limozin J., Santiago.
Voir description page 225.

Linossier Jacques, Linares.
Lippé Pierre, Talcahuano.
Lissarague Jean B., Chillán.
Lissarague Jean B., Concepción.
Littaut Jean B., Santiago.
Lizard Jean, Santiago.
Lizard Paul, Santiago.
Lizon B., Santiago.
Lizon J. B., Santiago.
Locatelli Albert, Valparaiso.
Loired Joseph, Victoria.

Lombard Jean, Santiago,
Boulangerie française, Castro 165.

Lombaréde Jean, Traiguén.
Lone Henri de, Talca.
Loo Bertrand, Punta Arenas.
Lorenzi Barthelemy, Santiago.
Lorne Gaston, Punta Arenas.
Loubiès Paul, San Felipe.

LOUIT JEAN M.,
ARGENTURE DE GLACES
Verres a vitres, Papiers points, Encadrements, dépôt de gravures et oléographies.
RUE DU COMMERCE 62
Concepción.

Louit Louis, Santiago.
Loumeau Pierre, Punta Arenas.
Loustalot, Santiago.
Loustalot Constant, Rancagua.
Loustalot Jean, Rancagua.
Lousteau, Santiago.
Louvel Etienne, Concepción.

Louvet Emile, Taltal.
Pharmacie Française.

Louvet Pierre, Victoria.
Loyer Clément, Panquehue.
Loyer Henri, Victoria.
Lubet Albert, Valparaiso.
Lucas Henri, Perquenco.
Lucas Jean, Santiago.
Luceney Randon Anthony de, Antofagasta.
Lumagne Jean, Talca
Lusseau Pierre, Traiguén.
Luzan François, Victoria.
Luzan Pierre, Victoria.
Limoni, Valparaiso.
Lyst Léon, Traiguén.

M

Maestroni François, Santiago.
Magnère Alcides, Santiago.
Voir description page 208.
Magnère Auguste, Santiago.
Magnère Charles, Santiago.
Magnère Henri, Santiago.
Magnère Lucien, S. José de Maipo.
Magnère Numa, Curicó.
Magnodet Pierre, Santiago.
Magré Lucien, Santiago.
Mahuzier Charles, Concepción.
Mahuzier Emile, Concepción.
Mahuzier Germain, Concepción.
Muhuzier Henri, Concepción.
Macge Joseph, Talca.
Maillard Bernard, Chillán.
Maillard C., Valparaiso.
Maillard F., Valparaiso.

Maillard Labrousse, Valparaiso.

Mainguyague Joseph, Victoria.
Mainguyague Paul, Victoria.

MAINGUYAGUE PIERRE
Maison fondée en 1890
L'ETOILE
Achat & Vente de produits pour l'exportation.
Marchandises Générales pour hommes, dames & enfants
Temuco.

Maillet Alphonse, Tomé,
Maillet Alphonse, Traiguén.
Maillet Casimir, Victoria.
Maillet François, Tomé.
Maillet Louis, Tomé.
Maillet Paul, Tomé.
Maire Emile, Santiago.
Maire, Santiago.
Maisonave Emile, Valparaiso.
Maitezer Gaston, Los Angeles.
Maitre Pierre, Traiguén.
Majorrier, Valparaiso.

MALAFOSSE LÉOPOLD
NEW HOTEL
STATION PRINTANIÈRE
DE LA HAUTE SOCIÉTÉ
SAN FRANCISCO DE LIMACHE.

Malanden Gustave, Punta Arenas.

HOTEL PACIFIC
RUE ROCA 132.

Malaré Pierre, Valparaiso.
Malaret Léon, San Fco. Limache.
Malbec Jean, Santiago.
Malrie Henri, Valparaiso.
Manducher, Valparaiso.
Mangeonjean Edmond, Pisagua.
Mangeonjean Théodore, Santiago.
Manieu Gaston, Santa Maria.
Manieu Maxime, Santa Maria.
Manivel Louis, Chillán.
Manseau Gustave, Traiguén.
Mansó Henri de, Talca.
Mansoulet J. Jules, Agent courtier & journaliste. Négociant en bois & denrées du pays. Entrepôt à Victoria & Pitrufquén. Résidence: Villa Ste. Adeline. Victoria.

Mansuy Sébastien, Santiago.
Marchal Léon, Punta Arenas.
Marchand Eugène, Tacna.
Marchand J., Santiago.

Marchand Eugène, Tacna.
Marchand H., Valparaiso.
Marchand A., Linares.
Marchandon Jean, Linares.
Marcon Alexandre, Punta Arenas.
Marcon Alexis, Punta Arenas.
Marcon Ambroise, Punta Arenas.
Maréchal, Santiago.
Maréchal Charles, Chillán.
Marfan Gabriel, Santiago.
Margas Albert, Punta Arenas.
Margot Jean, Lautaro.
Marian Louis H., Taltal.
Mariez Paul, Talca.
Marinot Albert, Santiago.
Marinot Charles, Talca.
Marinot Charles, Santiago.
Marinot Edmond, Santiago

MARINOT GEORGES F.
SANTIAGO
MANUFACTURE
PARISIENNE
TANNERIE
PEAUSSERIE
MAROQUINERIE
CORROIERIE
RUE ARTURO PRAT 1171-1179.

Marinot Léon, Valparaiso.
Marinot & Lalanne, Santiago.
Marion Albert, Santiago.
Marlangeon, Concepción.
Marlangeon Paul, Santiago.
Marmajeon François, Bulnes.

MARMAJOUR JOSEPH
TALTAL
HOTEL CENTRAL
Recommandé par son service et son confort Appartements spéciaux pour voyageurs de commerce en face du débarcadère sur la place principale.

Marre Henri, Lautaro.
Marrot Gabriel, Parral.
Marrot Valentin, Parral.
Marthouret Claudes, Santiago.
Marticorena, Santiago.
Marticoreno Pierre, Santa Cruz.
Martin Ed. L., Santiago.
Martin G., Santiago.
Martin G., Santiago.
Martin J., Santiago.
Martin Jean, Ancud.
Martineau Adrien, Quino.
Martineau Alexandre, Pua.
Martineau Henri, Pua.
Martineau Henri, Traiguén.
Martinat Auguste, Santiago.
Marton Théodore, Concepción.
Martron Antoine, Buin.
Marty, Pirque.
Massas Edouard, Curicó.
Masserol Thomas, S. F. Limache
Masset Oscar, San Bernardo.
Massicant Stanislas, Traiguén.
Massicot Adolphe, Traiguén.
Massicot Georges, Traiguén.
Massoc frères, Temuco.
Massieu Jean, Santiago.
Masson Louis, Victoria.
Masson Louis, Victoria.
Mathieu Antoine, Chillán.
Mathieu Charles, Iquique.
Mathieu Dominique, Santiago.
Mathieu Henri, Chillán.
Matthey Alphonse, Santiago.
Matthey-Doret Frédéric, Santiago.
Matthey Henri, Santiago.
Matthey Jules, Traiguén.
Maucler Octave, Valparaiso.
Maudier Charles, Concepción.
Maufroy Albert, Santiago.
Mauger Louis, Concepción.
Mauget Jean, Santiago.
Mauget Pierre, Santiago.
Maulezun Baptiste, Punta Arenas.
Maulme Mars, Santiago.
Maupas Henri, Valparaiso.
Mauran Jean, Punta Arenas.

MAURAT GABRIEL,
LA SERENA.
INGÉNIEUR CHEF DE SECTION des chemins de fer du Gouvernement Chilien depuis 1889.
ÉTUDES, PROJETS, CONSTRUCTIONS, MESURAGES, ESSAIS, DIVERS

Maure Marius, San Felipe.
Maureos Pierre, Santiago.
Maurin Emile, Concepción.
Maurue Honoré, San Felipe.
Maury Guillaume, Tierra Amarilla.
Mausaud Célestin, Chillán.
Mayeur Edouard, Santiago.
Mayte Armand, Concepción.
Mazer Edouard, Chillán.
Megre Jean, Lontué.
Méban Laurent, Coquimbo.
Meharu Laurent, Ovalle.
Méheu Charles, Santiago.
Méjar, Santiago.
Meillon Paul, Arica.
Méline Léon, Victoria.
Meliton Alfred, Santiago.
Menacé Alexandre, Santiago.
Ménager François, Santiago.
Menailahotxoux Mathieu, Valparaiso.
Ménant R., Santiago.
Menard Gustave, San Bernardo.
Menard Louis, Ercilla.
Mender Emile, Malvoa.
Mendron Georges, San Bernardo.
Mengelle Joseph, Santiago.
Mengin Max, Santiago.
Max Mengin & Cie., Santiago.
Voir description page 211.
Menville Joseph, Punta Arenas.
Merat Jean, Santiago.
Mercadié Jean, Santiago.
Mercadié & Aubert, Santiago.
Voir description page 226.
Mercier Alexandre, Viña del Mar.
Mercier Louis, Valparaiso.
Meriac François, Yumbel.
Meric Georges, Punta Arenas.
Mériot Albert, Santiago.
Merlet Alfred, Talcahuano.
Merlet Charles, Talcahuano.
Merlet Henri, Valparaiso.
Merlet J., Valparaiso.
Merlet Paul, Talcahuano.
Merlin Joseph, Santiago.

MESONES
& MAINGUYAGUE
HOTEL DE FRANCE
FONDÉ EN 1897
SE RECOMMANDE AUX VOYAGEURS DE L'ARGENTINE PAR SON CONFORT ET SON SERVICE SPÉCIAL
VICTORIA

Mettais, Santiago.
Metayer Joseph, Victoria.
Métraud Vve. & fils, Tacna.
Métraud Charles, Tacna.
Mettroz Maurice, Valparaiso.
Metzinger Alphonse, S. Vicente Tagnatagua.
Meunier L. Louis, Petorca.
Meyer M., Santiago.
Meynard Alfred, Victoria.
Meynard Ferdinand, Santiago.
Meynard Firmin, Victoria.
Meynard Henri, Santiago.
Meynard Louis, Victoria.
Meynet François, Victoria.
Meynet Louis, Victoria.
Meynier Hipolyte, Santiago.
Mezailles Jean, San Felipe.
Michallaud Charles, Valparaiso.
Michallaud Olivier, Valparaiso.
Michau Jules, Molina.
Michaud Louis, Santiago.
Miché Emile, Concepción.
Michel François, Traiguén.
Michel Jules, Valparaiso.
Michelle Emile, Quino.
Michelle Vincent, Quino.
Michon Emile, Coquimbo.
Michon Ferdinand, Santiago.
Mignonneau Léon, Traiguén.
Mignolet Joseph, Concepción.
Miguras Jean B., Concepción.
Miguras Louis, Concepción.
Miller Antoine, Ovalle.

Millier Antoine, Ovalle.
Milly Alfred, Santiago.
Mines de Catemu (Société), Catemu.
Voir description page 250.
Mira Jean, Santiago.
Mirtin Jean, Santiago.
Misset Pierre, Santiago.
Mitard Genesta, Traiguén.
Miton Jean, Santiago.
Mocoçain Emile, Concepción.
Mocoçain Ferdinand, Coronel.
Voir description page 248.
Mocoçain Michel, Los Angeles.
Mocoçain Pierre, Valparaiso.
Moen-Loccoz Jean, Ercilla.
Moen-Loccoz Jérémie, Ercilla.
Moisan Jean, Concepción.
Momus, Valparaiso.
Mondion Auguste, San Felipe.
Monestier Joseph, Santiago.
Monge B., Valparaiso.
Mongiart Hipolyte, Los Angeles.
Monnard Charles, Traiguén.
Monnard Louis, Traiguén.
Monot A., Santiago.
Monsand, Iquique.
Monsand, Iquique.
Montauban Antoine, Santiago.
Montaury Pierre, Los Sauces.
Montégu Emile, Traiguén.
Monteil Emile, S. F. de Limache.
Monteil Henri, Santiago.
Montel Julien P., Ancud.
Montfallet Daniel, Santiago.
Monvoisin Paul, Llaillay.
Moock Léon, Santiago.
Morand du Puch, San Felipe.
Moreau François, Santiago.
Moreau Henri, Traiguén.
Moreau Henri, Traiguén.
Moreau Jean, Santiago.
Moreau Jean, Los Andes.
Moreau Louis, Traiguén.
Moreau M., Santiago.
Morel Gustave, Santiago.
Morére Auguste, Santiago.

MORIAMEZ PAUL.
IMPERIAL
INGÉNIEUR CHEF DE SECTION des chemins de fer du Gouvernement Chilien depuis 1889.
ETUDES, PROJETS, CONSTRUCTIONS MESURAGES, ESSAIS, DIVERS....

Morin Alexandre, San Felipe.
Morin Jean, Santiago.
Morin Jules, San Felipe.
Morin Léon, Traiguén.
Moris Joseph, Concepción.
Morisot Eugène, Valparaiso.
Mortheiru, Santiago.
Mossas Pierre, Santiago.
Mostuejouls Frédéric de, Panquehue.
Moucheny Armand, La Serena.
Mouchet François, Iquique.
Mougler, Valparaiso.
Moulat Baptiste, Iquique.
Moulian Henri, Santiago.
Moulinier Emile, Ovalle.
Mounot Raymond, Punta Arenas.
HOTEL DE FRANCIA
MOUNOT R.
Moura Jean, Curicó.
Moura Jean, Rengo.
Mouras Joseph, Collihue.
Mourat Louis, San Roque.
Mourgues Jules, Santiago.
Mourgues L. E., Valparaiso.
Moury Jean, Santiago.
Mouton, Valparaiso.
Moynad Raymond, Punta Arenas.
Mucheron Joseph, Copiapó.
Mulle Gustave, Santiago.
Muller Albert, Traiguén.
Muller Antoine, Traiguén.
Muller Ernest, Traiguén.
Musset Jean, Traiguén.
Mutel Blaise, Angol.
Mutel Théodore, Traiguén.
Muthièvre Antoine, Santiago.
Muzard J., Santiago.
Muzard (Maison), Santiago.
Voir description page 217.

N

Nakin E., Valparaiso.
Nambrard Clément, Lautaro.
Nambrard, Traiguén.
Naour François, Quino.
Naour Trémor, Quino.
Nardot Louis, Valparaiso.
Narrat Joseph, Iquique.
Naudon Jean, Santiago.
Serrurerie, Poëlerie, Fonderie, Constructions en fer, grilles, portes, Fourneaux, lits anglais, charrues et souffreuses pour vignes, Fermetures brevetés pour magasins. Rue San Diego 181.
Naudron, Santiago.
Naulin Pierre, Lautaro.
Navarro Lautaro A., Punta Arenas.
Naveillan Exupére, Antofagasta.
Négrier Albert, Traiguén.
Négrier Jean, Traiguén.
Negro Joseph, Talcahuano.
Nely Jean, Santiago.
Nequeçaur Raymond, Santiago.
Nerety Pierre, Copiapó.
Nichoux Joseph, Victoria.
Nicolas Léon, Chillán.
Nida Guillaume, San Felipe.
Nida Jean, San Felipe.
Nieto Jean, Los Andes.
Noël Félix, Valparaiso.
Nonnemacker, Santiago.
Normandin Henri, Molina.
Normandin Léopold, Santiago.
Notelli, Valparaiso.
Nouan Théopile, Santiago.
Nourrisson, Santiago.
Nouveau Henri, Iquique.
Novion Horace, Temuco.
Novion Jean, Constitución.

O

Oberon Alfred, La Serena.
Obrecht Albert, Santiago.
Obrecht Mesdemoiselles
Collège Français
Avenue Portales, 3109.—Santiago
Odiger Louis, Molina.
Odry Casimir, Constitución.
Ohyarçabal Dominique, Carampague.
Oisel Emile, Los Andes.
Olagaray Léon, Temuco.
Olhaberry Léon, San Carlos.
Olhaberry Paul, San Carlos.
Olhagaray Jean B., Perquenco.
Olhagaray Jean, Nueva Imperial.
Olhagaray Martin, Nva. Imperial.
Olhagaray Laurent, Lota.
Ollivet & Cie., Valparaiso.
Ollivet Alfred, Toltén.
Ollivet Charles, Valparaiso.

OLLIVET & Cie.
DÉPOT D'HUITRES & VINS ASSORTIS
Rue Cochrane 117
Casille. 494
VALPARAISO
EXPÉDITIONS POUR LE NORD ET INTÉRIEUR

Olivero Joseph, Santiago.
Olivier Alexis, Linares.
Olivier François, La Serena.
OLIVIER FRANÇOIS C.
CARROSSIER FRANÇAIS
La Serena. Rue J. D. Peni 3
Ommon Jean, Coquimbo.
Oranos Jean, Concepción.
Oranos Pierre, Concepción.
Orthous Jean B., Valparaiso.
Orthusteguy Bernard, Arauco.
Orthusteguy Raoul, Arauco.
Ory Gaston, Los Angeles.
Osar Albert, Rengo.
Othacéé Etienne, Concepción.
OTS FERDINAND, CHILLAN.
CORDONNERIE FRANÇAISE
Vente en gros et au détail
Chaussures sur Mesure

Ots Henri, Chillán.
Ouvrard Auguste, San Felipe.
Ouvrard Guillaume, Santiago.
Oyanoudo Joseph, La Serena.
Oyarçabal Sauveur, Temuco.
Oyarcabal Jean, Valparaiso.

P

PACCAUD & Cie.
FABRIQUE D'EAUX GAZEUSES
Eaux Minérales Ginger-Ale, Soda, Kola Champagne etc. Spécialités de la Fabrique
CROWN-CORK ET PHÉNIX
Limonades
San Martin 877.—Santiago
Téléphone Anglais 1200

Paccaud François, Santiago
CAFÉ DU COMMERCE
Rue Merced, 851-867.

Paccaud Jean, Santiago.
Paccaud & Cie., Santiago.
Padeserre Louis, Quillota.
Pagés François, Iquique.
Pagueguy Bernard, Chillán.
Pais Pierre, Cunaco.
Paillas Félix, Los Andes.
Paillou Marius, Talca.
Palassié Xavier, Coquimbo.
Palliés Joseph, Curicó.
Pallissier Arsène, Punta Arenas.
Pansoux, Valparaiso.
Pante Alexis, Punta Arenas.
Pante Adrien, Punta Arenas.
Papon Pierre, Calera.
Parade Ernest, Santiago.
Paramdret Germain, Lautaro.
Parpet Alphonse, Santiago.
Parra Charles, Coquimbo.
Parrême Léon, La Serena.
Parrochia Etienne, Traiguén.
Partarrieu Jean, Coronel.
Partarrieu Paul, S. Fco. Limache.
Partarrieu Pierre, Coronel.

PASCAL EMILE, CALDERA
HOTEL DE FRANCE
Recommandé par son bon service local spécial pour voyageurs

Pasquis Léon, Rengo.
Passemart Joseph, Santiago.
Passeron Louis, Lautaro.
Passicot Jean, Colico.
Pasturel Léontien, San Felipe.

PASTUREL LUCIEN.
MOULIN DU PONT
de Cylindres
Spécialité de farine Candeal
Articles d'exportation
Miel et Cire
SAN FELIPE
Pasturel Lucien D., San Felipe.

Pateek Léon, Santiago.
Patri Adolphe, Santiago.
Patri J. B. & Hijo, Santiago.
Voir description page 231.
Patri Albert, Santiago.
Patricot Pierre, Santiago.
Paul Charles, Los Angeles.
Paul Emile, Yumbel.
Paul Martin, Chillán.
Paupin Jean, San Felipe.
Pauvil Léonce, Santiago.
Payan Auguste, Santiago.
Payrau Jean, Lautaro.
Pécheu Maurice, Valparaiso.
Pedelamade, Santiago.
Peillard Jacques A., La Serena.
Peiquinet Paul, Victoria.
Pélin Louis, Santiago.
Pelletier Henri, Santiago.
Peluchonneau Paulin, Angol.
Pensa A., Valparaiso.

PÉPAY AUGUSTIN
SANTIAGO
CORDONNERIE MODERNE
Rue Ahumada, 355
Cette maison fondée en 1895
Importe des Chaussures
FRANÇAISES ET AMÉRICAINES
Ces dernières Marque
HANAN
Et ses ateliers sont renommés pour leur fabrication de
CHAUSSURES FINES BREVETÉES

Péré Emile, Santiago.
Perelli Jean, Quino.
Perelli Pierre, Traiguén.
Pérès Bernard, Santiago.

PÉRÈS PIERRE, RENGO.
TANNERIE NOUVELLE

Pereyron Marius, Nueva Imperial.
Périn A., Santiago.
Périn Louis, Santiago.
Peron Jean, Pua.
Peron Tremor, Pua.
Peronnat Louis, Rengo.
Peronne Achille, Santiago.
Perpignan J., Santiago.
Perregault Raoul, Viña del Mar.
Perret Sauveur, Concepción.
Perrier Dominique, Lautaro.
Perrier Jean B., Lautaro
Perrière Jules, Punta Arenas.
Perrin Paul, Valparaiso.
Perrin Saturnin, La Serena.
Perron Jean M., Traiguén.
Persignot Jules, Victoria.
Person Eugène, Santiago.
Person Marius, Santiago.
Pertuiset Robert, Santiago.

Perusset B., Valparaiso.
Pery Henri, San Carlos.
Peter, Santiago.
Petit André, Iquique.
Petit Emile, Antofagasta.
Petit Emile, Santiago.
Petit François, Concepción.
Petit Jean, Santiago.
Petit Martin, Temuco.
Petite Alfred, Santiago.
Petitlaurent Felicien, Bajo Imperial.
Petitlaurent Georges, Bajo Imperial.
Petitgras Jules, Santiago.
Peyrelongue Louis, San Felipe.
Peyresblanques, Valparaiso.
Peyrot Louis, Santiago.
Peyrou Léon, Valparaiso.
Peyroula Eugène, Valparaiso.
Philimont François, Punta Arenas.
Pian Joseph, Victoria.
Piano Antoine, Los Angeles.
Picard Alphonse, Santiago.
Picand Marcel, Talca.
Pichaud Léon, Lautaro.
Pichaud Louis, Lautaro.
Picon Henri, Santiago.
Picot Emile, Punta Arenas.
Pidot Maurice, Calama.
Piel Pierre, Taltal.
Pierre Paul, Santiago.

PIERRETTE GEORGES L.
Propriétaire de
L'HOTEL RESTAURANT FRANCE
DELICIAS, 2880 A 2896
Près de la Station Centrale des
CHEMINS DE FER.—SANTIAGO
Importateur des Tabacs
DE LA RÉGIE

Pierry Félix, Nueva Imperial.
Piffaut Gustave, Talcahuano.
Pigeault Georges, Santiago.
Pignac André, Santiago.
Pillet Alphonse, Pua.
Pillet Eugène, Pua.
Pillet Gabriel, Pua.
Pillet Joseph, Pua.
Pilleux, Santiago.
Pimouguet Joseph, Chillán.
Pinard Julien, Santiago.
Pinasseau Jean, Talca.
Pinaud Clement, Lautaro.
Pinaud Henri, Cartagena.
Pinaud Hipolyte, Santiago.
Pinaud J., Santiago.
Pinaud Jean, Temuco.
Pinaud Victor, Lautaro.
Pinchon Léonard, Santiago.

Pineau Constant, Santiago.
BOUCHERIE FRANÇAISE
Rue Manuel Rodriguez N.° 71 et 73

Pinsonnier Antoine, Concepción.
Pitot Emile, Punta Arenas.
Pitté René, Santiago.
Pirot Auguste, Temuco.
PIMOUGUET JOSEPH,
CHILLAN
AUX VILLES DE FRANCE
Grande fabrique de Chaussures
Spécialité de Chaussures de luxe
SUR MESURE

Pitot Emile, Punta Arenas.
CAFÉ PLACIER
SPORTSMAN
ROTISSERIE — PATISSERIE

PLACIER GUSTAVE
BOURRELLERIE
SELLERIE
PARISIENNE
Rue Ahumada 102.—Santiago
Cette Maison fondée en 1872
Importe directement des
SELLES ANGLAISES
ET FRANÇAISES
et tous articles de sellerie. Ses ateliers ont fourni des harnachements de guerre au
GOUVERNEMENT
et fabriquent constamment des Harnais de travail et de Luxe

Placier Henri, Concepción.
Plantat J., Santiago.
Plaudet Abel, Miraflores.
Plausolles Eugène, Santiago.
Poillau Juste, Santiago.
Pointis Bertrand, Iquique.
Poirot, Santiago.
Poirot Alphonse, Temuco.
Poisson, Limache.
Poisson Elie, Valparaiso.
Poisson Jules, Penco.
Poivre François, Punta Arenas.
Polette Joseph, Santiago.
Pomes Jules, Santiago.
Pommier Alexis, Talca.
Pommiers C., Santiago.
Pommiès Jean, Valparaiso.
Pommiès Paul, Valparaiso.
Ponnet Louis, Punta Arenas.
Pons Jean, Santiago.
Ponson Jean, Talca.

PONSOT ARMAND
Réprésentant de la
«UNION COMERCIAL
FRANCESA»
Casilla 1034.
SANTIAGO DU CHILI
Voir description page 218.

Pont Noël, Santiago.
Pontarly Auguste, Talca.
Pontays Pierre, Molina.
Pontivy Jules, Talca.
Porta J., Valparaiso.
Portalier Emmanuel, Concepción.
Porte Louis, Santiago.
Porte Louis, Traiguén.
Porthaut Octave, San Javier.
Porthé Célestin, Punta Arenas.
Porthos Jules, Valparaiso.
Postel Etienne, Chillán.

Potin Jules, Valparaiso.
Maison fondée en 1876
Salon Coiffeur pour Dames
Service pour Hommes
Parfumerie de 1res Marques
Importées par la Maison
Rue Victoria 50

Potin Jules, Valparaiso.
Pouchucq Victor, Coronel.
Poudensan, Valparaiso.
Poudensan René, Valparaiso.

Pouey Jean, Concepción.
Voir description page 237.

Pouey Jean B., Concepción.
Pouey Joseph, Concepción.
Pouget Lucien, Valparaiso.
Pouget D., Valparaiso.
Pourget Jean, Punta Arenas.

Pourget & Lemaitre, Punta Arenas.
COMMERÇANTS
IMPORTATEURS

Pouyon Jacques, Antofagasta.
Pozi G., Santiago.
Pra Jules, Santiago.

PRA & Cie.
NÉGOCIANTS
IMPORTATEURS
MAISON PRINCIPALE
A SANTIAGO
Calle Huérfanos 1033-1057
SUCCURSALE A
VALPARAISO
CALLE ESMERALDA, 51
IMPORTATION
GÉNÉRALE
DE TOUTES SORTES
D'ARTICLES
Voir description page 209.

Pradel Léon, Victoria.
Prajoux, Santiago.
Prajoux Ulysse, Santiago.
Prat Mercadis, Valparaiso.
Préau Ernest, Santiago.
Préciado Célestin, Angol.
Preinard Nicolas, San Felipe.
Prémis Alphonse, Santiago.
Prenet A., Constitución.
Preusser Eugène, S. F. Limache.
Prévostand Pierre, Quillota.
Prévosteau Pierre, Limache.
Priet Claude, Santiago.
Proharan Paul, Rancagua.
Proromant Pierre M., Antofagasta.
Prost Joseph, Santiago
Protet Abel, Constitución.
Proust Eugène, Santiago.
Proust Gustave, Santiago.
Proust Alfred, Traiguén.
Proust Charles, Traiguén.
Proust Pierre, Traiguén.
Proust Eugène, Los Andes.
Prouvet Auguste, Los Andes.
Prud'hon, Valparaiso.
Pucheu, Arauco.
Pucheu Jean, Lota.
Pucheu Marc, Antofagasta.
Puissant Adolphe, Santiago.

Puissant A. & fils, Santiago
Voir description page 234.

Puisségur Michel, Valparaiso.
Pujol, Santiago.
Pujol Louis, Santiago.
Pujols Edouard, Valparaiso.
Pujos, Santiago.
Pujos Guillaume, Santiago.

PUYAU JACQUES
Prat 55, Antofagasta, Prat 55
282 Casilla 282
Maison Tailleur
Fondée en 1898
Importe ses marchandises des meilleures fabriques de France et Angleterre.

Puyo Etienne, Angol.
Puyo Etienne, Lonquimay.
Puyo Louis, Santiago.
Puységur Prosper, San Fco. Limache.

Q

Quaillebeault Auguste, San Fernando.
Querelles Jules, Talca.
Quintard Adolphe, San Bernardo.
Quintard Léon, San Bernardo.
Quintard Valentin, San Bernardo.
Quiquandon Paul, Santiago.

R

Raab Auguste, Santiago.
Raab Frédéric, Santiago.
Raab Jérôme, Santiago.
Raab Louis, Santiago.

Raab frères, Santiago.
Voir description page 232.

Raffy Théophile, Copiapó.
Ragazy Louis, Traiguén.

RAILHET LUDOVIC
MAGASIN DE PEINTURES
A LA CLOCHE D'OR
Assortiment général d'articles pour artistes peintres, pour peintres en bâtiments, décorateurs, vernisseurs, dessinateurs lithographes et relieurs. Unique Agent et Importateur des
VERNIS VALENTINE
à Santiago. Unique importateur de la
PEINTURE LITHOPONE
Hardy-Milori
Ahumada 76.—Santiago.

Raillier Victor, Punta Arenas.

RALLET VICTOR, SANTIAGO.
Casilla 1100
Découpeur sur métaux. Lettres en relief en zinc. Plaques en cristal, pour professionnels
Visibles même la nuit.

Raimbault, Santiago.
Ramande Joseph, Santiago.
Ramande Raymond, Santiago.
Ramart Charles, Santiago.
Ravailhe Xavier, Santiago.
Ravida Henri, San Bernardo.
Raymond, Emile, Santiago.
Raymond François, Santiago.
Rainaud Laurent, Santiago.
Ravinet Alfred, Antofagasta.
Ré Pierre, Victoria.
Récat Antoine, Constitución.
Récart Emile, Santiago.
Récart Eugène, Santiago.
Récart Horace, Santiago.
Récart S., Valparaiso.
Récart Martial, Santiago.
Récart Martial, Valparaiso.
Récart Martial, Malvoa.
Récart Pierre, Curacautin.
Recoupé, Santiago.
Rector Lucien, San Felipe.
Redart, Rancagua.

Régis Isidore, Santiago.
Fabrique de Savon & Chandelles
Rue Galvez, 1043

Régis Louis, Santiago.
Réglat Daniel J., Santiago.
Réglat Georges, Santiago.
Réglat Léon, Santiago.
Réglat Pierre, Santiago.
Réglat Victor, Santiago.
Regnaud Marcel, Rancagua.
Regnaud Pierre, Rancagua.
Régnier André, Lautaro.
Reidet Alphonse, Temuco.
Rembges Henri, Santiago.
Renaud François, Lautaro.
Renaud Jean, Lautaro.
Renevey E., Santiago.
Renon Edouard, Chillán.
Reston Alexandre, Molina.
Reston Joseph, Lontué.
Révillard Joseph, Temuco.

RÉVILLARD JOSEPH, PUCON.
Propriétaire des
BAINS DE PALGUIN
Offre toutes commodités aux Baigneurs & Touristes

Revillard Louis, Ercilla.

Revillaud François M., Temuco.
Restaurant Français

Rey Joseph, Victoria.
Rey Léon, Concepción.
Rey Pierre, Chillán.
Rey Pierre, Victoria.
Reydel Jean, Pailahueque.
Reyé A., Santiago.
Reyes Joseph, Copiapó.
Rhodes Adrien, Santiago.
Richard Auguste, Santiago.
Richard Ernest, Traiguén.
Richard Ferdinand, Santiago.
Richard Frédéric, Lautaro.
Richard Gustave, Temuco.
Richard Joseph, Santiago.
Richon Brunet, Santiago.
Rideau Louis, Parral.
Rieu Joseph Illapel.
Riffaut Pierre, Santiago.

RIGAL LOUIS, TALCA.
CAFÉ RESTAURANT CENTRAL
Vente de conserves fines
Banquets, bon service et confort

Rillant-Auguste, Santiago.

RILLON ADOLPHE, SANTIAGO.
MARCHÉ CENTRAL
EPICERIE, CONSERVES, LIQUEURS MARQUES FRANÇAISES
GRAINES POTAGÈRES

Riolle Charles, Santiago.
Rippert Charles, Santiago.
Rival Antoine, Quino.
Rival Pierre, Traiguén.
Rivaud Saül, Lautaro.
Rivano Aristide, Santiago.

RIVET VICTOR, SANTIAGO.
COIFFEUR - PARFUMEUR
Rue Huérfanos, 1020

Robelet Ernest, Talcahuano.
Robert de la Mahotière Paul, Valparaiso.
Robert de la Mahotière Charles, Santiago.
Robert Nicolas, Santiago.
Robin Pierre, Lautaro.
Robin Victor, Santiago.
Robinault Joseph, Santiago.
Robinel François, Antofagasta.
Robiquet Jules, Punta Arenas.

ROBLIN G. LOUIS, SERENA.
RESTAURANT DU CHALET
Recommandé pour sa situation pitoresque au bord de la Mer, son service et confort irréprochable. Déjeuners, Lunchs, diners, Salon spéciaux pour les Familles et Banquets
BAINS DE MER
et en Baignoires chaux & froids.
Casilla 53.—Serena

Roca Charles, Punta Arenas.
Roca Justin, Punta Arenas.
Roca Jacques, Santiago.
Rocca Jean, Punta Arenas.
Roch Albert, Valparaiso.
Roch Gustave, Valparaiso.
Roche François, Valparaiso.
Rocher Paul, Rancagua.
Rochette, Santiago.
Rogat, Santiago.
Rogalle François, Chillán.
Rogaziz Jean, Parral.
Rogaziz Joseph, Parral.
Roget Eugène, Chillán.
Rohart Eugène, Catemu.
Rohart Gaston, Catemu.
Roig François, Punta Arenas.
Rolland Frédéric, Los Andes.
Rollet Henri, Valparaiso.
Rollin Auguste, San Bernardo.
Rollin, Santiago.
Roman Charles, Santiago.
Romby T., Valparaiso.
Ropert Henri, Valparaiso.
Ropert Henri, Concepción.
Roquefort Joseph, Parral.
Rosenfeld Frédéric, Santiago.

Rossard Héctor, Santiago.
Voir description page 220.

Rossat Charles, Temuco.
Rossi, Temuco.
Rotgé Jean, San Felipe.
Rotin Henri, Nueva Imperial.
Roubet François, Lautaro.
Rouby Frédéric, Santiago.
Rouby Hipolyte, Santiago.
Rouget Joseph, Chillán.
Rouget Victor, Arica.
Rougier Pierre, Purén.
Rouret Charles, Traiguén.
Rousnat Michel, Lontué.
Rousseau André, Santiago.
Rousseau Charles, Iquique.
Rousseau Hilaire, Molina.
Rousseau Joseph, Lontué.
Rousseau Raphaël, Lontué.
Roussin Joseph, Santiago.
Roustan Jean, Santiago.
Roux A., Valparaiso.
Roux Albert, San Felipe.
Roux Alphonse, Punta Arenas.

Roux Cesar, Paniahue.
Roux Frédéric, Punta Arenas.
Rousel Théodore, Santiago.
Rouyre Auguste, Santiago.
Roy Antoine, Santiago.
Royer Louis, Victoria.
Rouzaud André, Punta Arenas.
Ruet Prosper, Lontué.
Rumeau Félix, Santiago.
Rumeau Georges, Temuco.
Rumeau Jean, Santiago.

S

Sabatter Jacques, Punta Arenas.
Sabelle Jean, Curacautin.
Sabelle Jean, Los Angeles.
Sabelle Louis, Traiguén.
Sabelle Pierre, Traiguén.
Sabelle Pierre, Quecheragnas.
Sabelle Pierre, Victoria.
Sabureau Jean, Linares.
Saint Agne Jacques, Santiago.
Saint Geours, Los Angeles.
Saint Grière Maurice, Concepción.
Saint Jean Anthur, Coronel.
Saint Jean, Osorno.
Saint Jean Martin, Talca.
Saint Jean Martin, Santiago.

SAINT JEAN & SALABERRY
TANNERIE FRANÇAISE
CUIRS POUR L'EXPORTATION
TALCA

Saint Loup Auguste, Ovalle.
Saint Macary E., Santiago.
Voir description page 244.
Saint Pierre Jean B., Lautaro.
Saint Pierre Pierre, Chillán.
Saint Sauveur Félix de, Concepción.
Saint Uberry, Santiago.
Saint Uberry Simon, Copiapó.
Sainturat, Concepción.
Saint Ives, Santiago.
Saglier, Santiago.
Salaberry Jean B., San Carlos.
Salaberry Paul, Lautaro.
Salaberry Pierre, Talca.
Salafa Adolphe, Concepción.
Salafa Louis, San Bernardo.
Salagnac J., Santiago.
Saling Albert, Santiago.
Salas Antoine, Freirina.
Sallato Jean, Valparaiso.
Salaüe Laurent, Coquimbo.
Salle Pierre, Chillán.
Salomon Adolphe, Santiago.
Salomon Charles, Santiago.
Salomon Louis, Santiago.
Salomon Michel, Lautaro.
Saltrailles Auguste, Santiago.
Salutière Paul, Santiago.
Samatau Urbain, Vicuña.
Saney Louis, Rancagua.
Sansaricq Jean, Iquique.

SANSOT LOUIS.
CONSIGNATAIRE & REPRESENTANT DE COMMERCE
Résidant au Chili depuis l'année 1896. Agent des mines de charbon de M.
RAYMOND RABAL CURANILAHUE
Renseignements commerciaux gratis, Références de 1er. Ordre Concepción.

Santarre Alfred, San Vicente T. T.
Santucci Jean P., Punta Arenas.
Sarda Charles, Los Angeles.
Sarda Charles, Tomé.
Sarhy Jean, Concepción.
Sarrazin Auguste, Los Andes.
Sattler Louis, Punta Arenas.
Saunier Jean M., Tomé.
Sautour Jean, Chillán.
Sautour Léopold, Los Angeles.
Sauvageot Victor, Ovalle.
Sauvaget Armand, Parral.
Sauvain Charles, Santiago.
Sauveur Pierre, Punta Arenas.
Sauré Cyprien, Concepción.
Savagnac Achille, Talca.
Schewach Alphonse, Los Angeles.
Schewach Arthur, Los Angeles.
Schmidt Charles, Valparaiso.
Schmidt Hubert, Valparaiso.
Schneider Abel, Valparaiso.
Schneider G., Valparaiso.
SCHOSSELER GEORGES.
Propriétaire de
L'HOTEL RESTAURANT EUROPA
Se recommande aux voyageurs par son confortable et ses prix modiques.
Rue 21 de Mayo 785-797
Santiago.

Scribe Bernard, Santiago.
Scribe François, Santiago.
Schwab F., Valparaiso.
Séguin, Valparaiso.
Séguin Pierre, Santiago.
Séguy Albert, Cauquenes.
Séguy Fernand, Cauquenes.
Séguy Léon, Cauquenes.
Seigneur Emile, Santiago.
Sejourné Jacques, Panquehue.
Semper Bernard, Coquimbo.
Senouillé Alphonse, Victoria.
SENTENAC Pierre, Santiago.
Unique fabrique de parapluies et ombrelles au Chili. A. Prat 24
Sentenac Raphaël, Santiago.
Sentex Henri, Santiago.
Sentex Raphaël, Santiago.
Sentilles Laurent, San Felipe.
Serraillier Léon, Mulchén.
Serrat Jean B., Concepción.
Serrat Marcel, Concepción.
Serres Eugène, Punta Arenas.
SERRES LOUIS V. DE
Au Chili depuis 1873
BOULANGERIE FRANÇAISE
Avenue 10 de Julio, 534
Santiago.

Servanti Léon, Victoria.
Séverin Léon, Tongoy.
SEYLER JEAN, SANTIAGO.
Succ. de
MATEO DAVID
unique importateur de la
LAMPE BELGE
Grand assortiment d'articles de chasse, Coutellerie, Canifs ciseaux, Balles et cartouches
ARMES DE TOUTES CLASSES
La maison se charge de réparer
LES ARMES ET LAMPES
de toutes classes et systèmes.
Importateur d'accessoires et de
LAMPES AM RICAINES
Rue Ahumada, 72

Sièyes Alexandre, Tomé.
Signe Adolphe, Santiago.
Silard Alexandre, Illapel.
Simon Jean, Nueva Imperial.
Simon Pacific, Nueva Imperial.
Simon Paul, Concepción.

SIMON & CIE.
MAISON CONNUE SOUS LE TITRE DE
CASA FRANCESA
Calle Estado 322 y Pasaje Matte
NÉGOCIANTS MANUFACTURES DE VÊTEMENTS
Succursale de l'importante maison française dénommée:
A LA GRANDE MAISON
maisons en France:
PARIS
15, 17, Rue Auber.
7, 9, Rue Croix-des-Petits Champs.
15, Rue Fontaine-au-Roi.
LYON
Place de la République.
MARSEILLE
18, 20, Rue Noailles, et 2, 4, rue Papère.
LILLE
15, rue Faidherbe.
AU CHILI
SANTIAGO
Calle del Estado y Rotunda del Pasaje Matte.

Simonne Jules, Coquimbo.
Sincérin Jean, Concepción.
Sinibaldi, Valparaiso.
Siviragol Henri, Santiago.
Société Commerciale Française au Chili, Valparaiso.
Voir description page 240
Société d'Assurances «La Française», Santiago.
Voi descripti n page 237.
Société des Mines, Catemu.
Voi description page 250.
Sol Philippe, Copiapó.
Sonners Louis, Peumo.
Sorel Albert, Linares.
Sorel Louis, Linares.
Sorel Pierre, Chillán.
Soriac de Marc, Santiago.
Soriano Emmanuel, Peumo.
Soriano Jean, San Bernardo.
Sornin Jules, Valparaiso.
Soubles Albert, Concepción.
Soudre Jean B., Talcahuano.
Souffran Pierre, Santiago.
Sougarret Joseph, Ercilla.
Sougarret Pierre, Ercilla.
Soula A. V., Catemu.
Soulat Alfred, Santiago.
Soulé Jérôme, Curicó.
Soules Pierre, Santiago.
Solminihac, Calbuco.
Soulodre Joseph, Concepción.
Soumartre Jean, Santiago.
Soumarte Louis, Rengo.
Soumartre Pierre, Rengo.
Souque Pierre, San Bernardo.
Sourineaud Jules, Santiago.
Souvrat Camille, Santiago.
Souberbie Lucien, Santiago.
Stahl Charles, Santiago.
Stavelot Emile, Santiago.
Sternelet Emile, Santiago.
Storquel Théodore, Valparaiso.
Strack Louis, Santiago.
Suberbie, Concepción.
Subiron, Santiago.

T

Tarac Henri, Cauquenes.
Tardit Louis, Los Sauces.
Tarbille Georges, Santiago.
Tarbille Eugène, Santiago.
Tatin Charles, Coronel.
Tatin Eugène, Talcahuano.
Tatin Henri, Chillán.
Taulis Aimé, Santiago.
Taulis Henri, Santiago.
Tauzin Camille, Santiago.
Tauzin Jean, Santiago.
Teiletch Etienne, Curicó.
Teillery Christophe, Angol.
Teillery Gilbert, Angol.
Teillery Jean, La Serena.
Teillery Louis, Ovalle.
Teillery Pierre, La Serena.

TÉLÉMAQUE JUSTIN, SANTIAGO.
CAVES DU LION
GRAND DÉPOT DES VINS DE LINDEROS
FABRIQUE D'EAUX GAZEUSES
SPÉCIALITÉ EN LIQUEURS FINES ET EAUX DE VIE
Rue San Pablo 3001

Teillier Alphonse, Púa.
Teillier Georges, Victoria.
Temple Pierre, Valparaiso.
Terré Jean, Molina.
Terrier Louis, Santiago.
Terrier Charles, Curicó.
Terrier Jean B., Curicó.
Tessedre Arthur, S. F. Limache.
Testard L., Valparaiso.
Texier S., Santiago.
Texier Adrien, Santiago.
Texier Paul, Talca.
Texier Maurice, Santiago.
Texier Raymond, Toltén.
Teyssier Auguste, Santiago.
Teza Sebastien, Santiago.
Theil Jacques, Talca.
Thélis Pierre, Tierra Amarilla.
Thénoux Antoine, La Serena.
Thevenin H., Valparaiso.
Thibault A., Santiago.
Thibault Léonidas, Coquimbo.
Thibaut Pierre, Los Angeles.
Thibaut & Santour, Los Angeles.
Thonnard du Temple A., Valparaiso.
Tiffaine Henri, Iquique.
Tiffou, Coquimbo.
Tiffou Jules, Santiago.
Tiffou Robert, Santiago.
Tihista Bernard, Los Angeles.
Tihista Edouard, Los Angeles.
Tihista Jean B., Los Angeles.
Tihista Pierre, Los Angeles.

TIHISTA FRÈRES
MAISON FONDÉE EN 1889
IMPORTATION D'EUROPE
ARTICLES GÉNÉRAUX POUR HOMMES, DAMES & ENFANTS
SUCCURSALE FONDÉE EN 1894
Tenant les mêmes articles
NOUVELLE ANNEXE
Fondée en 1903
CONFECTION & CORDONNERIE
LOS ANGELES.

Tijoux Alfred, Santiago.
Tisné Bertrand, Santiago.

Fabrique de Bicyclettes,
Réparations & pièces de recharge
Atelier de Nickelage
pour tous métaux
Alameda 1613

Tissot H. J., Junin.
Toulouse, Santiago.
Tourette Charles, Valparaiso.
Tourette Théophile, Valparaiso.
Tousiac Auguste, Iquique.
Toussaint Paul, San Rosendo.
Toutin Auguste, Santiago.
Toutin Henri, Santiago.
Touzy, Santiago.
Tocona Jean, Concepción.
Tocona Pierre, Talcahuano.
Toczé Félix, Punta Arenas.
Torres François, Coronel.
Tranep Jean, Talca.
Travier Alfred, Santiago.
Trénit Albert, Los Angeles.
Trénit Constant, Los Angeles.
Trénit Edmond, Valparaiso.
Voir description page 239.
Trénit Oscar, Los Angeles.
Tréos Antoine, Antofagasta.
Triat Georges, Santiago.
Trichet Antoine, Traiguén.
Trillard Victor, Valparaiso.
Trillat François, Traiguén.
Trillat Jean, Traiguén.
Trillat Pierre, Quilquén.
Trioche Jean, Lautaro.
Tripoul Antoine, Ancud.
Trochu Charles, Santiago.
Trochu Charles, Santiago.
Tronche Alexandre, Valparaiso.
Tronche Paul, Valparaiso.
Trottereau Valery, Concepción.
Trouber Charles, Valparaiso.
Trouchi Charles, Santiago.
Trubert Désiré, Valparaiso.
Trubert E., Valparaiso.
Truillier Charles, Concepción.
Tual Pierre, Salamanca.
Tyssier Leandre, Santiago.

V

Vacca Philippe, Taltal.
Vacquez Jean, Constitución.
Vadon Antoine, Traiguén.
Vadon Eugène, Traiguén.
Vaise Emile, Santiago.
Valaisé Victor, Pillanlelbún.
Valat Henri, Santiago.
Valeri Louis, Limache.
Valeze Albert, Lautaro.
Valeze Raymond, Lautaro.
Valeze Victor, Lautaro.
Valin Iréné, La Serena.
Vallet Fernand, Santiago.

Vallet, Valparaiso.
Vallet Louis, Santiago.
Varnet Victor, Quetalmahue.
Vattier Charles, Santiago.
Vattier Charles fils, Santiago.
Vayet, Santiago.
Veaujois Louis, Santiago.
Veiz Henri, Santiago.
Verand François, San Felipe.
Verand Jean M., San Felipe.
Verdier René, San Felipe.
Verges Jean B., Temuco.
Vergez Joseph, Cauquenes.
Vergon P., Santiago.
Vernier Louis, San Carlos.
Verrière Alfred, Traiguén.
Verrière Jean, Traiguén.
Verrière Théophile, Traiguén.
Vey Adaien, Traiguén.
Vey Léonce, Traiguén.
Vey Louis, Traiguén.
Vial Léon, Santiago.
Viale François, Santiago.
Vialard Goudou P., Santiago.
Vialard Jean, Santiago.
Viallard Joseph, Santiago.
Viallard Pierre, Santiago.
Viborit L., Valparaiso.
Viboux Louis, Viña del Mar.
Vichard, Santiago.
Vidal Auguste, Antofagasta.
Vidal Etienne, Antofagasta.
Vié Jean, Temuco.
Vielle, Ancud.
Vignault Albert, Santiago.
Vigné, Santiago.
Vigné Jean, Santiago.
Vignes Fernand, S. F. Limache.
Vignes Georges, S. F. Limache.
Vigouroux Alexandre, Santiago.
Villard Fernand de, Santiago.
Vincent Emile, Santiago.
Vincent Georges, Traiguén.
Vincent Louis, Quino.
Vincent Vincent, Galvarino.
Viovy Charles, Talcahuano.
Vironneau Pierre, Santiago.

Virgilio & Baron, Coquimbo.
Voir description page 243.

Vivent, Valparaiso.
Vivent François, Santiago.
Vivent Gustave, Valparaiso.
Vivent Pierre, Valparaiso.
Vives Jules, Rengo.
Voisenat Louis, San Felipe.
Voisenat Pierre, San Felipe.
Voissenat Marguerite C. Vve., Temuco.
Voisin, Valparaiso.
Volay Benoit, Traiguén.
Vollaire Ferdinand, Santiago.
Vollaire Gustave, Valparaiso,
Vonier Léon, Valparaiso.

W

Werzacker Léon, Temuco.
Weill Emile, Santiago.
Weill Léon, Santiago.
Wendling Louis. Curicó.
Wiedman Elie, Santiago.
Willems Louis, Punta Arenas.
Weyl Edmond, Santiago.

Z

Zamulo J., Santiago.

Zamulo & Le Besgue, Santiago.
Voir description page 219.

Zanetta Albert, Coronel.
Zummer, Santiago.
Zozoya Pierre, Los Angeles.

Liste des Noms des personnes qui figurent dans l'Album

	Page.
Aube (l'amiral)	47
Alquier	53
Aguinet Alexis	77
Aubry	87
Alauzet	95
Aninat Antoine	142
Argain I. François	170
Augier Joseph Eléonore	181
Avril, baron de	194
Ambroghi	194
Arnaud François	195
Briand de la Morandais	12
Beauchesné-Gouin	8
Boisloret	10
Beauchêne Battas	10
Brunet	13
Belmont	20
Breton	21
Bertrand	21
Berney Antoine Alexandre	21-31
Breton Raynald	22
Berenguel Ange	22
Bert Guillaume	23
Bordali	23
Bougainville (de) Louis Antoine	27
Boutin	30
Bottin	30
Beyner Jean Augustin	35
Baclair d'Albe	39
Beauchef Georges	39 62
Brayer Michel	39
Brandsen	39
Bruis Alexis et Eustache	39
Barré	41
Bergard	42
Bàcourt Henri de	51
Brunel	56
Bernadières Octave de	57
Barnand Léon	57
Brochon Adolphe	59
Brayer Henri	64

	Page.
Brandzen Frédéric	65
Bouquet	66
Ballacey Henri	77
Beauchemin Hippolyte	79
Buvard	79
Blondel Henri	81
Blondeau Théodore	82
Boulet Alexandre	82
Besnard Jules	84
Bichet Ernest	86
Berger	86
Buston Charles	91
Bobillier Eugène	95
Bossin Anicet	103
Barré Jules	106
Billet	106
Benoist Octave Benedetti	112
Bernhardt Rosine (Sarah)	112
Bunot Charles	116
Boullié	117
Brunet Debaines	119
Bèze François de	123
Breton Emmanuel	123
Bordes A. Dominique	135
Boué M	140
Bonnemain	149
Bonnaud	149
Belin Jules	153
Blanchard Charles	153
Bertrand	155
Briges, comte de	155
Baron de Brenot Théodore	156
Baron (frères)	157
Bretmayer	157
Bardeau	157
Blanlot	162
Bourt Charles	162
Blanchard Gaston	168 194
Baloche Arsène	169
Bunout Eugène	170
Bernard Jean	175

	Page.
Bonnefon Jean	188-194
Bâcourt, comte	192
Brenier de Montmorand, Vte	194
Bourgarel	194
Balny d'Avricourt	194
Baron Ulysse	194
Blanchard Jean	194
Bousquet Célestin	194
Baignol Jean B	197
Bellessort André	198
Bertrand Joseph	205
Bachelet (frères)	206
Chateanminois	45
Caux de Louis	11-12
Coudray-Pérée	9
Champloret Le Brun	10
Camus	11-21
Chapuzeaux	21
Castellon Jean	21-38
Commerçon (de)	27
Clonard	30
Crammer	39
Coliau	39
Clavcau	42
Chouteau Eugène	60
Chamboux	66
Chapuis Pierre	68
Cantournet Pierre	78
Crosnier Léon	79
Cléret Alphonse	79
Chanvaux Etienne	81
Champuy Nicaise	81
Cattelain	91
Chasse	91
Coignard Paul	96
Casteignau Paul	96
Coni Gabrielle	115
Coste	117
Commerçon	117
Charme	117
Catot	118
Crequi de Montfort	119
Chevalier E	119
Cordemoi M. de	123
Chaigneau Frédéric Parfait	150
Cadot Pierre Adrien	152
Croqueville	155
Chabrat Louis	155
Combet	156
Castex Charles	160
Chandre Théodore	165
Cheyre Emile	167
Chadourne Louis	169
Civrac Louis Joseph Arthur	174
Canovat Paul	179
Chopis Henri	179
Camousseigt Bernardin	179
Corbeaux Désiré	179
Cherrier Daniel Joseph	180
Carrié Honoré	181
Chateauneuf Daniel	181
Cazotte Henri de	192
Cottu, baron	192
Cazotte Henri Scevole de	194
Cambefort, marquis de	194
Castillon de Saint Victor	194
Cazotte	194
Charles de Saint Charles	194
Cordonier Jules	195
Castellon José Antonio	197
Choppin Henri	197
Drinot Thomas	43
Dublé François	44
Duprat Jean	44
Du Petit—Thouars (l'amiral)	48
Doublet	10
Dunose Joseph	20
Droguet	21
Dumont, d'Urville	27
Descures	30
Drouet	39
Deffes	57
Desmadryl	59
Dauxion Lavaisse Jean Joseph	67
Demion Camille	82
Drouhaut Raymond	86
Dombey Joseph	91
Duclos Evariste Paul	99
Delaunay R. P	104
Darteil Marcien	105
Desjardins Adolphe	106
Doyère Emile	116
Dourgnon	116
Dorion	116
Duplaqué	117
Drouilly	117
Dussaud Louis	122
Devès Raymond	149-167
Dorte Louis	156
Duhart	157
Dolhatz Alfred	160
Dreyfus Edmond	162
Dubreuil Lodois	168
Dumas Alphonse	179
Delaporte Henri	181
Duprat Pierre Pascal	192
Dallery	194
Duprat Pascal	194
Defrance	194
Després A	194
Dejean de la Battie	194
Desplas Guillaume	194
Dardignac Ramon	195
Dublé Almeida Baldomero	196
Doublec Jacques	196
Dessenières Charles	197
Durand	206
Espenville (d')	65
Eyraud Eugène	100
Etchepare Jean Michel	166
Feuillé Louis, (le père)	12
Frezier Amédée François	12
Feuillet Jules Jean	44
Fouquet	9

	Page
Frandac	10
Fernandois	11 21
François Moyen	20
Faez	23
Favreau Charles	57
Flasseur	60
Fossey Matthieu de	81
Fabry Adolphe	82
François Auguste	109
Fernandez Rodella François	137
Fontaine	155
Foucher Henri	169
Finat Gustave	175
Férré Jules	178
Flory	194
Fourrier de Bacourt	194
Faure	206
Granville Guillaume	43
Gérard Raphael	45
Grout	10
Gac Antoine	21-22
Gramuset Antoine	21-31
Gambetta	21
Guido E.	55
Gay Claude	68
Gachot	77
Guillou Michel François	78
Gorichon René	86
Grillet	86
Gosselin Frédéric	86
Germain Philibert	88
Gobert Napoleon	91
Guilbaut	118
Granger Edmond	119
Germain Ange	144
Goujon Henri	152
Goujon Paul	152
Guy Emille	154
Guérin Louis et Tony	157
Gorlier	157
Gérard Edmond	164
Garrié Antoine	168
Girard de Rialle	193-194
Girardot	194
Galté Gilles	194
Grossetête	194
Germain Moine	206
Harinton	10
Hariet	11
Holley	21-39
Herbert Séraphine	41
Haymard	86
Hervieux Marin	102
Hénaut Lucien	119
Hervage	124
Hartard Emile	130
Henriot Georges	156
Humbert Emile	165
Harmand	194
Jouan de la Guibaudière	8
Jardais Daniel	13
Jollinet	41
Jariez Jules	76
Jamet Auguste	101
Jullien Paul	106
Jéquier M.	116
Julhiet	117
Juquier Henri	123
Joannon Eugène Antoine	130
Juanchuteau	157
Jouve	157
Jouanne Georges	168
Juppet Jules	168
Jeannin	168
Juppet André	170
Janin	194
Jullian Juan	197
König Ettiene Marie	44
Kock Léon	79
Krauass Alfred	90
King	91
Kerbenhard M	140
Klauer Henri	181
Lambert Jacques	44
Leogarant de Cromelin	44
Lesevinat (de) Jacques	11
Lacroix	11
Lois	11
Lafond de Lurcie	20 39
Lépée	21
Loisel	21
Lorié (Loriel)	21-23
Letellier	21
Lavigne Jean	21
Latapiat	21
Lefevre	21
Labbé	21
Lethellier Felicien	22
Lapérouse Comte de, Jean-François Galoup	27
Langle (de)	30
Lepaute	30
Lamanon	30
Lamartiniére	30
Laborde-Marchainville	30
Laborde-Boutervilliers	30
Lesseps (de)	30
Le Goarant	31
Labbé	39
Lafitte Pierre	39
Lebas	41
La Meoté	42
Lort de Sérignan	50
Lalande	57
Loti Pierre (Julien Viaud)	58
Lasalle Pierre	65
Lacathon de la Forest	65
Loubert Jean Baptiste	76
Leoir Benjamin	78
Larroque	79
Lataste Ferdinand	82
Lavergne Gaston Gratien	84
Lemaitre	86
Lemonon	86

	Page
Labourdette	87
Lemétayer Paul Marie	87 206
Lescure Auguste	91
Lamarque	91
Lassaulce	91
Le Brun de Pinochet	91
Lafargue François Jules	92
Lafitte Paul	99
Lutz	106
Lanza	106
Laroche Ferdinand	109
Lemoine L	109
Lafourcade Emile	116
Lavoisot	117
Lambert Charles Jacques	121
Latoud	121
Lévêque Alfred Emmanuel	122
Laval Raimond Edouard	122
Le Besgue Victor Amédée	143
Lavigne (frères)	155
Letourneur Charles	155
Labastie Philippe	156
Lacassie Jean	157
Limozin	158
Larrieu Gabriel	161
Leblanc Félix	164
Labatut Guillaume	165
Labastie	170
Lhoste Emile	175
Littault J. B	178
Launay Armand	178
Leboscain Léon	181
Lecocq Edmond	185
Lapeyrouse Edouard et Ernest	189
Laforest	194
Limperani	194
Lanen	194
Laffon Gustave	194
Le Brun	194
Lamire Edouard	196
Labuchelle	205
Le Feuvre René F	206
Morandais (de la) Briand	11-12
Merville Léopold	22
Moyen François	24
Monneron	30
Monges	30
Monti	30
Melcher	39
Monvoisin Raymond Auguste Quinsac	42-106
Mercier	57
Motte du Portail de la	66
Monery de	66
Fernandez Rodella Benjamin	66
Montferrier	78
Mangel du Mesnil Emile	79
Monfallet Daniel	100
Michon	117
Mollant Maurice	117
Marquant Auguste	117
Mannet Alphonse	119
Merlet Antoine Léonce Paul	127
Motte Auguste Jules de la	134
Merlet Jules	145
Momus Eugène	148
Martin Jules	151
Martin Edouard L	156
Mengin Max	157
Maubrac Edmond	165
Maury Jules	169
Malicet Henri	170
Magnère Alcide	178
Mansoulet Jean Jules	182
Mahuzier Jean Gustave	187
Merlet Paul	194
Méric Georges	195
Montauban	195
Marchant José Maria	196
Noé Jean Nicolas	81
Noguès Alphonse	90
Nevin Dominique	91
Nau	112
Nollent Auguste, comte de	128
Nogel	155
Nercam Jean	169
Nourrichel	205
Normandin	206
Oddo Félix Henri	45-155
Orse Joseph François	51
Obrecht Albert	89
Olivier Pacôme	100
Prunier Guillaume	43
Pinuer Ignace	9
Pradel Nicolas	10-11
Pisson	10-14
Pradet Daniel	10-14
Pinochet Guillaume, Pierre	11-23
Picon	20-23
Picart (Picarte)	21-23
Pharou	41
Preton Severin	41
Pinchon	42
Parrayon	53
Poisson E	54
Penthièvre	54
Pissis Pierre Joseph Noël Aimé	74
Paroissen	91
Petit Georges	93
Prétot	94
Petit Emile	97
Pausse Mélanie	104
Patti Carlota	110
Parchappe	116
Pinchon	117
Plisson	118
Poisson Brune	121
Pérusse François de, Marquis des Cars	133
Pra Claude	142
Portes	154
Poncet Emile	154
Poutays	155
Picon	157
Palassie Xavier	160
Pasturel Lucien	165

	Page.
Person Marius	166
Prost Joseph	178
Pommayrac M. de	192
Proromant	194
Pasturel Lucien	194
Poivre François	195
Pontays Pierre	205
Petit	205
Pescheux Marin	216
Prémis	206
Queinec Guillaume	169
Roquefeuil Camille	43
Rogadier	10
Rageoine	10
Robail—capitaine du vaisseau	20
Ravest Pierre, Bernard	21-23
Rouminot	21
Rencoret	21
Rocuant	21
Robespierre Frédéric	21-23
Roche Athanase	23
Rires Guillaume	23
Receveur R. P.	30
Ramel	57
René F. Le-Feuvre	83
Railhet	87
Redel-Jeanne	91
Rembges Marie Louise et Jeanne	91
Radu Jules	106
Richon Brunet	108
Rabinel	117
Raymond Henri	151
Récart Eugène	161
Robert Amédée	170
Redon Gustave	183
Ragueneau de la Chesnaie	194
Ripert Monclart, marquis de	194
Rodriguez Avelino	195
Recoupé	206
Seignoret Léonce	44
Serres (l'amiral)	46
Sirena (de la) Diego	11
Suprecloband	20
Subercaseaux François Pierre Pascal	20-131
Simon	57
Simonnot	60
Siorac (De)	86
Sazie Laurent	92
Servoin Emile	96
Sentex	98
Sallés	116
Samalen	117
Saint Macary Eugène	158
Schneider Jules	170
Soufflot de Magny	177
Saunier Jean M.	189
Schmidt A.	194
Souffot de Maguy	194
Saint Anne Evariste	194
Sallaberry J. B.	194
Silva Renard Carlos	196
Tortel Jean Joseph	39-43
Terville	9
Tribout Albert	21
Taforeau	21
Turenne (Mme)	91
Thévenot Alphonse Marie	94
Turenne Georges	123
Trizano Hernan	156
Tiffou	157
Texier	159
Tourrette Théophile	161
Tulaud Emmanuel	164
Trubert Désiré	168
Trailhard Vte	194
Tarlac	195
Urrutia Laurent	187
Vigouroux Léon	17
Villemorin	13
Viel Benjamin	39-63
Versin	44
Viaud Julien (Pierre Loti)	58
Vendel-Heyl Louis Antoine	76
Verdollin Louis	78
Veillon Emile	94
Villeneuve H. de	116
Vigneaux	117
Vattier Charles Edouard Auguste de la Ramée	124
Vicourt	156
Vargas Pinochet Juan A.	197
Welfin	41
Wiener Charles	171-194
Yung Vincent	153
Zamulo Georges	167

Table des matières

Première partie

	Page
La France au Chili. (Traits historiques de la colonie)	3— 42
Deux mots	3— 4
Notes historiques (I—VII)	5— 12
Le R. P. Louis Feuillé et Frezier (VIII—IX)	12— 18
Notes historiques sur le commerce français au Chili dans le commencement du XVIIIe siècle (X—XI)	18— 20
Familles françaises résidant au Chili dans les XVIIIe & XIXe siècles (XII—XIV)	20— 24
François Moyen (XV)	24— 26
Louis Antoine de Bougainville (XVI)	27
Lapérouse et Dumont-d'Urville (XVII)	27— 31
Gramuset et Berney (XIX—XXIV)	31— 38
Notes historiques sur les premiers Français arrivés au Chili (XXV)	39— 42

Deuxième partie

Profils et Biographies	43—204
Marins français qui ont rendu des services à la marine chilienne	43— 45
Marins français qui ont visité le Chili	44— 59
Professeurs français à l'Ecole Navale de Valparaiso	59— 61
Les militaires français au Chili	61— 67
Professeurs français	67— 91
Docteurs en Médecine	91—100
Ecclésiastiques	100—106
Musiciens, Chanteurs, Artistes Dramatiques, Peintres	106—116
Ingénieurs et Architectes	116—134
Industriels, Négociants, etc	134—183
Membres de la colonie française à Santiago, à Valparaiso, à Quillota, à Rancagua, à San Fernando, à Curicó, à Talca, à Chillán, à Concepción, à Talcahuano, à Tomé et à Iquique	184—192
Diplomates et agents consulaires	192—194
Liste des agents et des ministres du gouvernement français depuis les premières années de l'indépendance du Chili jusqu'à nos jours	194
Les agents consulaires de France actuels	194—195
Français et descendants de Français mort au Champ d'honneur	195—197
Voyageurs	197—204

Troisième partie

Industrie Viti-Vinicole au Chili. (Son influence comme méthode française)	205—206

Quatrième partie

Aperçu des principales industries françaises existant au Chili. (Descriptions de Fabriques et établissements importants)	207

Cinquième partie

Centres Sociaux. (Diverses institutions)	251

Sixième partie

Guide général de la Colonie Française	I—XXIV